

ETUDES PICPUCIENNES

5

LES SACRES-CŒURS  
DE JESUS ET DE MARIE

ETUDE DOCTRINALE

PAR LE

R. P. GÉRALD DE BECKER SS.CC.

- 1959 -

MAISON GÉNÉRALICE - VILLA SENNI  
ROMA - GROTTAFERRATA (ITALIA)

Nihil obstat

ROMÆ, die 6 januarii 1959

GEORGIUS DE LEPELEERE, SS.CC.

Imprimi potest

Romæ, die 27 februarii 1959

MARIA-JOSEPH BISSCHOP, SS.CC.

Prior Domus Principalis

Imprimatur

Ex Abbatia S. Marie Cryptaeferratae, 24 junii 1959

P. THEODORUS MINISCI

Vic. Gen.

Tipografia Italo-Orientale « S. Nilo » Grottaferrata — Roma

---

**TABLE DES MATIÈRES**

**[p.485] I. Le Sacré Coeur de Jésus**

	Pag.
Liminaire	5
Bibliographie générale	9
CHAP. I. Origine et évolution historique de la dévotion au Cœur de Jésus	11
CHAP II. Nature et fondements de la dévotion au Sacré-Cœur	29
1) Nature de la dévotion au Sacré-Cœur	29
a) Nécessité et nature du signe — Signe et symbole	29
b) Le symbolisme du Cœur	38
2) Fondements de la dévotion au Sacré-Coeur	56
a) Justification théologique	56
b) Les sources de la révélation	62
1) L'Ancien Testament	66
2) Le Nouveau Testament	77
3) La tradition	99
CHAP. III. Les éléments de la dévotion au Sacré-Coeur	108
1) La religion de l'amour	108
2) L'acte propre de la dévotion au Coeur de Jésus: l'amour	123
3) La nature de l'amour	129
4) La consécration ou l'amour qui se donne	131

a) La consécration—hommage	147
b) La consécration—conformité ou imitation	151
c) La consécration—union	154
5) L'amour réparateur	158
CHAP. IV. Les dimensions de la dévotion au Sacré-Coeur	175
1) La Ste Trinité	175
2) Le Corps mystique	187
3) La Ste Eucharistie	r 96
4) L'Incarnation rédemptrice	200
5) Le Coeur de Marie	201
CHAP. V. La dévotion au Sacré-Coeur et notre Congrégation	204
1) Dans son histoire	204
2) Dans sa finalité	210
<i>[p.486]</i>	
CHAP. VI. Les documents pontificaux majeurs concernant la dévotion au Sacré-Coeur	220
1) « Annum Sacrum »	220
2) « Quas primas »	222
3) « Miserentissimus Redemptor »	223
4) « Haurietis aquas »	225
CHAP. VII. La dévotion au Sacré-Coeur et les jeunes	228
1) Evolution légitime	228
2) Evolution illégitime	229
3) Remèdes au malaise	231
Conclusion	235
<b>II. Le Saint Coeur de Marie</b>	
Introduction	239
Bibliographie générale	243
CHAP. I. Histoire de la dévotion au S. Coeur de Marie	247
CHAP. II. La nature de cette dévotion	267
CHAP. III. Les fondements doctrinaux	285
I. Le mystère de Marie	285
II. Le mystère du Coeur de Marie	295
CHAP. IV. La dévotion au S. Coeur de Marie et notre Congrégation	305
I. Nos Fondateurs et le S. Coeur de Marie	305
II. La dévotion au S. Coeur de Marie dans la vie et les oeuvres de la Congrégation	320
1) La consécration au S. Coeur de Marie	322
2) L'Union des Coeurs de Jésus et de Marie	327
3) Le culte du Coeur de Marie dans notre Congrégation	331
4) Le culte du Coeur de Marie dans les oeuvres de notre Congrégation	335
CHAP. V. Le Coeur de Marie, le chef-d'oeuvre de l'amour divin	346
1) La maternité de Marie : sa raison d'être, sa mission d'amour	346
<i>[p.487]</i>	
2) La vie de Marie est une réponse à l'amour	352
3) La sainteté de Marie est dans son union à l'amour du Christ	355
4) Marie reste toute mère	359
5) Conclusion	365
CHAP. VI. Au Coeur de Jésus par le Coeur de Marie	368
1) Le Coeur du Fils et le Coeur de la Mère	368
2) Le Coeur de Marie est la voie qui mène au Coeur de Jésus	375
CHAP. VII. Le Coeur douloureux de Marie	385
1) Le sens de la douleur chez Jésus et Marie	385
2) Les douleurs du Coeur de Marie	390

3) A l'école du Coeur douloureux de Marie	397
CHAP. VIII. La consécration au S. Coeur de Marie	404
1) Le mouvement de consécration	404
2) Le sens de la consécration	411
3) Le sens de la consécration au Coeur de Marie	413
a) Le sujet	415
b) L'objet	415
c) L'auteur	416
d) Le but	417
4) Qualités et valorisation de la consécration	418
5) Les fondements doctrinaux de la consécration au Coeur de Marie	422
CHAP. IX. Conclusions — Perspectives Congréganistes	432
APPENDIX I. Brevis Anthologia cultus SS. Cordium Textus — Documenta — Preces	438
APPENDIX II. Conspectus historicus et doctrinalis de Consecratione	472
APPENDIX III. Cultus SS. Cordis Jesu et Psychologia hodierna	478
APPENDIX IV. Sensus semanticus-doctrinalis Agapè	481
APPENDIX V. Cultus SS. Cordis Jesu et cura animarum	482

\*\*\*\*\*

### Liminaire.

*[p.5]* La dévotion au Sacré-Coeur occupe une place de choix dans la vie de l'Eglise, et dans la vie de notre Congrégation - dont elle est la pièce-maîtresse et la nourriture ininterrompue -, elle est d'une importance vitale.

Comme c'est le cas pour toutes les choses sublimes, cette dévotion renferme des risques. On a fait des objections contre les formes sous lesquelles elle se présente, contre les pratiques par lesquelles elle s'exprime et s'alimente, contre sa structure interne.

Mais n'oublions pas que tout le christianisme est plein de risques, et c'est une des fautes majeures de la Réforme d'avoir voulu construire un christianisme sans risques. Nous reconnaissons qu'à cause de son caractère spécial, cette dévotion est particulièrement exposée à des risques. Une dévotion qui prend son départ dans le Coeur et qui évoque une série d'associations d'amour et de tendresse, court le risque réel de s'abandonner aux purs sentiments, à la douceur de vivre sans heurts et sans efforts. Mais toute notre vie religieuse est pleine de risques, et l'histoire de l'humanité est le long récit du risque que Dieu prit en créant l'homme à son image, en l'appelant à la participation de sa vie divine, et en lui restituant la vie surnaturelle perdue.

C'est la misère et la grandeur de notre religion d'en devoir appeler continuellement aux éléments matériels qui sont chargés de valeurs divines; il s'agit pour nous de capter et de valoriser ces réalités. Quand nous aurons compris que c'est par le moyen de son Coeur transpercé que le Christ a voulu pénétrer dans ce monde pour sau- *[p.6]* ver tous les hommes, nous aurons compris que cette dévotion ne peut être mièvre et individualiste, mais qu'elle exige notre « dévotion » dans toute la vigueur originelle de ce terme: notre engagement personnel, notre volonté de sacrifice et d'apostolat.

Les âmes simples, les petits qui ne s'appuient pas sur les spéculations de la sagesse, mais qui plaisent à Dieu parce qu'ils savent aimer, trouvent dans le secret de leur coeur le noyau véritable de cette dévotion: l'amour qui demande l'amour et qui s'épanouit en des oeuvres de charité, l'amour qui se consomme par la mort à soi-même.

Il est vrai cependant que chez beaucoup de personnes, cette dévotion reste superficielle et sans résonance profonde dans la vie spirituelle. C'est que l'approfondissement doctrinal n'a

pas toujours accompagné l'expansion extensive, et l'on a pu parler de « la chute profonde de la foi théologique » en cette matière (P. Doncoeur, S. J.). Une foule de publications a énuméré les aspects secondaires de cette dévotion, mais il y manque le plus souvent le souffle doctrinal qui va au centre de ce culte. « Haec oportuit facere, et illa non omittere ».

Il s'est dessiné un mouvement profond de désaffection à l'égard du Sacré-Coeur, même chez ceux qui passent pour être des personnes ou des mouvements parmi les plus apostoliques. C'est pour combattre cet esprit et les objections qu'il avance, que Pie XII a écrit l'admirable Encyclique « Haurietis aquas ». Certains ont été jusqu'à demander à Rome la suppression de la fête du Sacré-Coeur dans la nouvelle réforme, comme n'étant qu'une fête dogmatique et non pas historique, suivant la coutume ancienne qui n'admit que ces dernières. La raison en [p.7] est évidente: le mouvement théologique n'a pas précédé, accompagné ou suivi le mouvement liturgique qui a paru de la sorte plutôt artificiel, plus au moins imposé.

Aucune Université catholique ne possède une chaire du Sacré-Coeur, pas même l'Université qui a été fondée par nous, nos scolasticats n'ont pas établi de chaire du Sacré-Coeur <sup>(1)</sup>. Combien sont-ils les prêtres capables de faire un sermon pensé, senti, documenté, étudié sur le Sacré-Coeur? La piété populaire n'a été qu'imparfaitement nourrie par le mouvement doctrinal, et le résultat a été que plus d'une fois la dévotion a dégénéré en dévotionette.

(1) Le Chapitre Général de 1913 avait déjà émis le vœu « que la.. dévotion au Sacré-Coeur soit l'objet d'une étude spéciale dans nos Scolasticats ».

Oui, il y a eu une perte de vitesse. On a négligé de construire une synthèse approfondie de l'amour, et quand on l'a fait, c'était souvent en dehors de ceux à qui il incombait de le faire .

Il faut avoir le courage de travailler en profondeur. Ce n'est pas seulement à coup de trompettes et de cymbales qu'on établira le règne du Coeur de Jésus. C'est de l'intérieur, « ab intus » que ce règne se construira.

Notre Congrégation, dont le passé est si riche et dont les réalisations sont si glorieuses, se doit d'être à l'avant-garde de tout ce qui peut développer et approfondir cette dévotion bénie <sup>(2)</sup>.

(2) Tout un terrain serait à explorer, par des monographies universitaires: les influences qui ont joué dans l'élaboration de notre doctrine congréganiste - la doctrine du P. Mateo sur la royauté du Sacré-Coeur, sa doctrine sur le Coeur Immaculé de Marie...

Notre travail se présente comme un humble essai d'approfondissement doctrinal d'un sujet qui est inépuisable [p.8] sable, mais dont nous nous sommes efforcés de souligner les aspects les plus essentiels: son histoire, ses fondements, ses actes, ses dimensions, sa valeur pour notre Congrégation, sa signification d'après les documents pontificaux majeurs, sa signification pour la génération montante.

Puisse ce travail contribuer à faire aimer et mieux pratiquer cette dévotion bénie et providentielle. C'est la seule grâce que nous implorons du Coeur de Jésus, en qui résident «tous les trésors de la sagesse et de la science ». — Après la deuxième partie de notre travail — cette partie est consacrée au Coeur Immaculé de Marie -, on trouvera un choix de textes, «Brevis Anthologia cultus SS. Cordium » (Textus - Documenta - Praes).  
Roma - Grottaferrata, Villa Senni 1959

## BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

[p.9] Cette bibliographie est sommaire; on trouvera une bibliographie plus détaillée dans le cours de notre ouvrage.

*Actualité d'un culte* (ouvrage collectif), Tilburg 1957.

AGOSTINI, E., *Il Cuore di Gesù*, Bologne 1950.

BAINVEL, J. - V., S. J., *La dévotion au Sacré-Coeur de Jésus*, 4<sup>e</sup> éd. Paris 1917.

CALVERAS, J., *Los elementos de la devoción al Corazón de Jesús*, Barcelone 1955.

*Cor Jesu* (ouvrage collectif), Commentationes in Litteras Encyclicas «Haurietis aquas», 2 vol. Rome 1959

*Cor Salvatoris* (ouvrage collectif), Wege zur Herz-Jesu Verehrung, Fribourg (Br) 1955.

DONNELLY G S J , «Haurietis aquas» and Devotion to the Sacred Heart dans *Theological Studies* (18) 1957, p. 17-40.

FILOGRASSI, G., S. J., *Intorno all'oggetto del culto al Cuore di Gesu...* dans *Gregorianum* 1959. p. 271-296.

GALOT, J., S. J., *Le Coeur du Christ*, Bruxelles 1953.

HAMON, A., S. J., *Histoire de la dévotion au Sacré-Coeur*, Paris 1924-1940; art. *Coeur (Sacré)* dans *Dictionnaire de Spiritualité*, fasc.. IV, C. 1023-1046.

HATTENSCHWILLER, J., S. J., *Führer durch die neuere Herz-JesuLitteratur*, Innsbrück 1932.

JACQUES, J., S. C. J., *Culte et théologie du Sacré-Coeur* dans *Année théologique* 1947, p. 283-298.

JANSSEN, E., S. J., *God grijpt ons aan*, Essay over de H. Hartdevotie, Tielt 1953.

KANTERS, G., *Le culte du Sacré-Coeur*, Bruxelles-Paris-Rome 1927.

*La Enciclica «Haurietis aquas»* (ouvrage collectif), Commentarios teologicos, Madrid 1958.

LE BLOND, J. - M., S. J., *Le culte du Sacré-Coeur et la psychologie moderne* dans *Le Coeur du Christ et le désordre du monde*, Toulouse s. d. (1959), p. 113-128; *L'influence salutaire de la réparation telle qu'elle est exercée dans le culte du Sacré-Coeur, sur la vie psychique de l'homme* dans *Cor Jesu*, o. c. II, p. 341-371.

*Le Coeur* (ouvrage collectif), série *Etudes Carmélitaines*, Paris 1950.

*Le Coeur du Christ et le désordre du monde* (ouvrage collectif), Toulouse, s. d. 1959.

[p.10] *Le Sacré-Coeur de Jésus et la doctrine du corps mystique* (ouvrage collectif), Toulouse 1946.

*Le Sacré-Coeur dans la Bible et la tradition*, La Pierre-qui-Vire 1957.

NILLES, N., S. J., *De rationibus festorum SS. Cordis Jesu...* Innsbrück 1885.

NIX, H., S. J., *Cultus SS. Cordis Jesu et purissimi Cordis B. M. V.* Fribourg (Br) 1903.

NOUWENS, J., M. S. C., *Moderne H. Hartliteratuur* dans *Kat. Archief*, 31 août 1956, C. 833-854.

PETIT, R., *Ressourcement de la théologie du Sacré Coeur* dans *Etudes*, juillet-août 1956, p. 126-130.

RICHTSTAETTER, K., S. J., *Die Herz-Jesu Verehrung des deutschen Mittelalters*, Paderborn 1919.

SAUVÉ, CH., *Le Sacré-Coeur intime*, Paris 1923.

SCHWENDIMANN, F., S. J., *De H. Hartverering en de zielzorg* (traduit de l'allemand), Roermond-Maaseik 1948; *Herz-Jesu-Verehrung und Seelsorge nach «Haurietis aquas »* dans *Cor Jesu*, o. c. II p. 419-455.

SPICQ, R., O. P., *Agape, Prolégomènes à une étude de théologie néo-testamentaire* dans *Studia Hellenistica*, 2 vol. 1955, 1959.

*Teologia del Sacro Cuore* (ouvrage collectif), Padoue-Rome-Naples 1956.

TESSAROLO, A., *Il culto del S. Cuore*, Turin-Bologne 1957.

TUCCI, R., S. J., *La devozione al Sacro Cuore di Gesu* dans *La Civiltà Cattolica*, 15 août 1956, p. 340-352; *Storia della letteratura relativa al culto del S. Cuore dalla fine del sec. XVII ai nostri giorni* dans *Cor Jesu*, o. c. II. P. 499-636.

VERMEERSCH, A., S. J., *Pratique et doctrine de la dévotion au Sacré-Coeur*, 2 vol. Tournai 1919.

ZORÉ, J. N., S. J., *Recentiorum quaestionum de cultu SS. Cordis Jesu conspectus* dans *Gregorianum* 1956, p. 104-120; *S. Margherita Maria Alacoque alla luce dell'Enciclica Haurietis aquas »* dans *Cor Jesu*, o. c. II, p. 189-23r.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE I.

### Origine et évolution historique de la dévotion au Coeur de Jésus.

[p.11] La religion chrétienne est une religion d'amour. Dieu nous a aimés d'un amour dont on trouve la plus touchante réalisation dans l'Incarnation et la Passion. Le Fils unique vient en ce monde, mène une vie d'amour. Toujours les chrétiens ont aimé leur Rédempteur, le crucifié de l'amour. Dans ce sens on peut dire que ce culte est aussi ancien que le christianisme, qui a toujours exalté l'amour de Jésus qui demande la réponse de notre amour.

L'amour de Jésus nous est raconté à chaque page de l'Evangile. Il aima les siens jusqu'à la fin (Jean XIII, 1), il s'est livré pour nous à la mort, son amour dépasse toute intelligence (Gal., II, 20; Eph., III, 17-19). Il était tout naturel que, dès les premiers temps du christianisme, on s'attachât à comprendre et à approfondir le sens de cet amour. Il était aussi dans la ligne du comportement humain de rechercher les symboles les plus aptes à figurer cet amour: les saintes plaies, le saint sang, le Coeur; autant de signes qui sont en même temps pleins de réalité. Si le terme « dévotion au Sacré-Coeur » est pris dans un sens précis et strict, pour le culte spécial rendu directement au Coeur de chair du Verbe incarné, il est manifeste qu'on ne trouvera pas cette dévotion pendant les premiers siècles du christianisme. Mais il n'en reste pas moins vrai que les Pères et les auteurs ecclésiastiques louent et honorent l'amour ineffable de Notre-Seigneur. Ils s'arrêtent de préférence au texte de l'Evangile de St Jean (XIX, 34) où il est parlé du coup de la lance du centurion, du Côté transpercé du Christ.

Ils trouvent les accents les plus touchants de piété envers le Coeur qui, d'après leurs expressions, a été ouvert par la lance et blessé par l'amour, pour devenir source de grâces et de sanctification; dans la blessure visible de la [p.12] lance, ils adorent, exaltent et bénissent la blessure invisible de la charité divine <sup>(1)</sup>.

(1) St Cyprien, évêque de Carthage, méditant sur le coup de la lance du centurion, écrit: « La sentence de notre condamnation a été effacée. La liberté perdue nous a été rendue et consignée dans un titre nouveau, lorsque la charte du pardon fut scellée du sceau de la plaie du côté du Christ » (*De anima*, cap. CXLIII).

St Ambroise écrit: « La bouche de Jésus après qu'elle eût goûté le fiel et le vinaigre qui lui furent présentés sur la croix, est devenue notre bouche; par elle nous parlons au Père, pour apaiser sa colère. Son coeur, qui a été transpercé par la lance, est devenu notre coeur et par lui nous aimons le Père » (*De Isaac et anima*, chap. VIII).

St Augustin (+ 430) met sur les lèvres du Christ, juge des vivants et des morts, ces paroles significatives: « Voyez celui que vous avez crucifié. Regardez les blessures que vous m'avez infligées. Considérez mon Côté que vous avez transpercé; car c'est par vous et pour vous qu'il a été ouvert, et vous avez refusé d'y entrer » (*De symbolo*, livre III, chap. VIII, texte que St Thomas a tenu à reproduire dans sa *Somme Théol.*, III, q. 9, a. 4). De St Augustin encore ce texte: « L'Eglise se reposera à la fin des temps, mais pendant le temps présent elle vit d'espérance, en puisant à la source qui prend son origine dans le côté du Christ » (*Contra Faustum*, livre XII, chap. XX).

St Léon le Grand exalte dans le mystère de l'ouverture faite par la lance, le principe de notre sanctification: « L'Eglise a son origine dans la chair du Christ: c'est par l'eau et le sang qui coulèrent du Côté du Crucifié, qu'elle a reçu le sacrement de la rédemption et de la sanctification » (*Epistola LIX*, chap. IV).

Il en est de la dévotion au Coeur de Jésus comme de ce texte de l'Evangile: «Le père de famille tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes » (Matth., XIII, 52). Comparant le Coeur de Jésus à un trésor, on pourrait dire que la Ste Eglise, mère de la famille humaine, tire, elle aussi, du trésor de son divin Epoux « des choses nouvelles et des choses anciennes ». L'amour du Verbe incarné, fondement essentiel de la dévotion au Coeur de Jésus, voilà la chose ancienne, qu'on trouve dans les écrits des auteurs anciens; le culte spécial rendu directement au Coeur de chair du Christ, voilà la chose nouvelle que, de nos jours, l'Eglise donne comme un précieux trésor à la piété des fidèles.

[p.13] Dans le culte de la sainte Humanité du Sauveur, l'attention amoureuse des fidèles s'est portée surtout vers les cinq plaies, plus spécialement vers la sainte plaie du côté (dans ce

sens surtout les écrivains latins: St Irénée, St Hippolyte, St Cyprien, St Ambroise, St Augustin)<sup>(2)</sup>.

(2) Dans son célèbre ouvrage *Le Saint Graal*, Conrad Burdach prouve la connexion intime entre cet ensemble de légendes médiévales et le côté ouvert du Christ. La France a concouru à l'élaboration de cette grande oeuvre poétique surtout par Chrétien de Troyes, l'Allemagne par Wolfram van Eschenbach. Sur le plan musical, le « Parsifal » de R. Wagner en a donné une illustration lyrique inoubliable.

Et voici un autre thème: Jean, le disciple bien-aimé qui repose sur la poitrine de Notre-Seigneur. Ce thème est développé par Origène (+. c. 250) et son Ecole. Il est certain — écrit Origène —, que Jean a reposé à proximité du coeur de Jésus, au milieu des plus profonds secrets de sa doctrine. C'est là qu'il a scruté les trésors de science et de sagesse qui étaient cachés en Jésus-Christ »<sup>(3)</sup>. En harmonie avec la mentalité grecque et biblique, ces auteurs voient dans le Coeur de Jésus surtout le sanctuaire de la sagesse; c'est ce sanctuaire qui a permis à St Jean d'atteindre la doctrine sublime du « Logos ». En connexion avec ce thème, les Pères de l'Eglise latine et de l'Eglise orientale verront dans le côté transpercé du Christ la naissance de son Eglise<sup>(4)</sup>, thème qui deviendra bientôt classique. De la confluence de ces divers courants de spiritualité, qui prennent leur origine dans la contemplation d'amour et de douleur de l'Humanité sainte du Christ, se développe de plus en plus la dévotion au Crucifié et aux cinq plaies. Cette dévotion médiévale aux cinq plaies, n'était au début que la dévotion au Crucifié, dont les plaies étaient mises en évidence afin de produire une plus grande impression sur les fidèles. Plus tard on se limita à reproduire un coeur blessé, entouré de deux mains et de deux pieds transpercés.

(3) *In Canticum Cantic.*, XIII.

(4) Cfr., S. TROMP, S. J., *De nativitate Ecclesiae ex corde Jesu in cruce* dans *Gregorianum* 1932, p. 489-527.

[p.14] Cette manière plutôt malheureuse de représenter les cinq plaies, resta en vigueur pendant plusieurs siècles. Le passage de cette image à la représentation du seul Coeur fut quasi imperceptible.

Sans doute, dans le christianisme il a toujours été question de l'amour, qui est la chose principale dans la dévotion au Sacré-Coeur. St Jean et St Paul ne se lassent pas d'exprimer leur stupeur devant l'amour d'un Dieu qui se fait homme et qui meurt sur la croix, afin de nous sauver. Le Moyen-Age se plaît à voir cet amour comme inscrit en lettres de sang dans le mystère du Fils de Dieu, qui meurt sur la croix. La dévotion au Crucifié et aux cinq plaies caractérisèrent la spiritualité chrétienne pendant plus de cinq siècles. Beaucoup de chrétiens ne s'arrêtèrent pas à ces « signes » de l'amour; ils aspiraient à l'amour lui-même. Ce fut précisément ce désir d'intériorité, indiqué d'ailleurs par St Jean, qui incita les chrétiens à pousser plus loin que la plaie du côté, et à découvrir le Coeur transpercé par amour. Une fois entré dans ce « sanctuaire intérieur », on savait qu'on avait découvert non seulement une manifestation de l'amour du Christ, mais la source et le centre de l'amour, car quand on parle du coeur on parle de l'amour, et quand on parle du Coeur de Jésus, on parle de Jésus-Amour.

Qui fut le premier à associer intimement ces deux idées: Coeur transpercé et Amour rédempteur, de façon à voir dans le Coeur de Jésus le symbole de son amour? Dans l'état actuel des recherches historiques, il serait difficile de le dire avec certitude. Un texte, longtemps attribué à St Anselme (+1109), associe intimement les deux idées citées. L'attribution à St Anselme se renforçait du fait que St Anselme a réellement « intériorisé » le Christ, comme St Augustin a « intériorisé » Dieu. Mais il semble désormais certain que ce texte provient de Jean de Ravenne, évêque de Fécamp en France (+1078). Dans une méditation « De Passione Christi » il écrit: « Dulcis Jesus... [p.15] in apertione lateris. Apertio siquidem illa revelavit nobis divitias bonitatis suae, caritatem scilicet cordis sui erga nos »<sup>(5)</sup>. Sans doute le mot « cordis » revêt le sens d'âme; mais le côté est ouvert, et la charité rayonne du Coeur blessé.

(5) PL, 158, 761.

St Bernard (+1153) accentuera davantage encore l'association des idées: coeur de chair-amour. La blessure du côté découvre le grand mystère du Coeur, et c'est dans le Coeur de

chair que St Bernard contemple le mystère de l'amour, la profondeur des miséricordes divines (« viscera misericordiae »). St Bernard et son Ecole (Guillaume de St-Thierry, Guerric, Gilbert de Hollande...) ne pensaient pas encore à rendre un culte au Sacré-Coeur: pour eux il s'agit de la dévotion au Coeur blessé de Jésus, symbole de l'amour du Rédempteur des hommes et ils la trouvent dans la méditation de la Passion. C'est le grand courant de la chaude atmosphère d'amour passionné pour Jésus que St Bernard a créé en Occident, et auquel va répondre le mouvement franciscain (St François d'Assise, St Bonaventure <sup>(6)</sup>, Ste Angèle de Foligno...) et le grand mouvement mystique allemand-flamand.

(6) Ce Docteur a certainement trouvé la dévotion au Sacré-Coeur: « Qu'il est bon et agréable d'habiter dans ce Coeur. Le bon trésor, la perle précieuse de votre Coeur, ô bon Jésus, nous l'avons trouvé en creusant le champ de votre corps... La vraie, la grande raison de la blessure de votre Coeur, ce fut de nous faire comprendre par cette plaie visible la plaie invisible de votre amour » (*Vitis mystica*; PL. 184, 162-164).

Jésus montre à Ste Lutgarde (+1246) la plaie sanglante du côté, il unit son Coeur au sien. Gertrude d'Helfta (+1302?) et son amie Mechtilde sont les privilégiées du Coeur de Jésus; avec elles le culte privé s'affirme clairement. D'une vision racontée dans la vie de Ste Gertrude, il ressort que la Providence a réservé pour ces derniers temps la manifestation des merveilles du Coeur de Jésus. Ravie en extase et jouissant du privilège accordé à St Jean pen-  
[p.16] dant la Cène, Ste Gertrude demanda à ce saint qu'elle voyait à ses côtés, pourquoi il n'avait rien dit dans ses écrits « des suaves pulsations » du Coeur de Jésus. St Jean lui répondit: « Ma mission était de présenter à l'Eglise naissante, sur le Verbe incarné, une simple parole qui suffirait jusqu'à la fin du monde à satisfaire l'intelligence du genre humain tout entier, sans toutefois que personne parvînt à la comprendre pleinement. Mais pour la suavité de ces pulsations, il a été réservé aux derniers temps de la connaître, afin que le monde, engourdi par l'âge, reprenne dans l'amour divin quelque chaleur, en entendant ces mystères » <sup>(7)</sup>.

(7) Revelations, I, p. 305-306.

Pendant deux siècles environ (de 1300 à 1500) la piété chrétienne revêt un caractère typiquement spéculatif, ennemi de toute forme sensible; dès lors la dévotion au Coeur de Jésus ne put être pleinement comprise. Cependant au XIVe siècle les Dominicains allemands (H. Suso +1366, Tauler +1361), les moniales de la Rhénanie (Elis. Stöglin, Marg. Ebner) trouvent dans le souvenir de la Passion, le Coeur blessé d'amour; leur lyrisme rude, emporté, un peu sauvage, peut dérouter légèrement, mais il est admirable de profondeur.

Le XVIIe siècle nous livre les noms de Ludolphe le Chartreux, qui par sa vie appartient au XIVe siècle, mais dont l'ouvrage « Vita D. N. Jesu Christi... » ne sera imprimé que vers la fin du XVe siècle, ouvrage qui aide les fils de St Bruno à aimer le Coeur de Jésus. Lansperge, chartreux de Cologne (+1539) travaille pour le Coeur de Jésus: il tire les écrits de Ste Gertrude de la poussière des bibliothèques et en prépare l'édition; son propre livre « Pharetra divini amoris » peut être considéré comme le premier manuel de la dévotion. Il est probable que St Pierre Canisius a puisé à Cologne, dans le rayonnement de Lansperge, sa dévotion au Coeur de Jésus; [p.17] avec lui les Jésuites adorent le Coeur de chair de Jésus, symbole de son amour.

Louis de Blois, bénédictin, abbé de Lessies, en Hainaut (+1566) écrit son « Margaritum spirituale », ouvrage qui respire l'influence de Ste Gertrude, la bénédictine allemande. Avec Lansperge et de Blois la dévotion au Sacré-Coeur n'est plus une affaire de relations personnelles entre Jésus et l'âme; elle s'objective, elle reçoit un cadre d'exercices déterminés, dont on préconise la valeur et conseille la pratique.

Des Pays-Bas et de l'Allemagne, la dévotion pénètre en France. On la trouve au début du XVIe siècle chez les Bénédictines de Montmartre, du Val de Grâce; St François de Sales et quelques-unes de ses filles de la Visitation Sainte-Marie l'aiment avec ferveur. Le P. Druzbecki S. J. (+1662) compose le premier petit office du Coeur de Jésus avec méditations, véritable chef-d'oeuvre au point de vue piété et doctrine. Le Père Joseph, capucin (1638) fonde à Poitiers la Congrégation des Bénédictines de Notre-Dame du Calvaire, qui rend au Coeur de Jésus des hommages communs et publics. Nous trouvons ici la dévotion



traditionnelle, dévotion au Coeur de chair, expression de l'amour et de l'âme entière, mais la dévotion n'est pas encore complètement autonome, elle reste trop liée à celle de la Passion.

Avec St Jean Eudes (+1680) c'est le progrès du culte public. Elevé dans la spiritualité de Bérulle, de 1623 à 1643 prêtre de l'Oratoire, il lut sainte Mechtilde et sainte Gertrude; comme de Bérulle il reçut tout le courant de la mystique en provenance des Pays-Bas et de la Basse-Allemagne <sup>(8)</sup>.

(8) D'après les travaux du savant bénédictin Dom Huyben, il semble bien que la Renaissance religieuse de Bérulle fut préparée d'une part par l'activité mystico-religieuse des Chartreux et des Capucins, et que d'autre part elle fut fécondée surtout par deux ouvrages (que Dom R. Beaucousin avait traduits en français), « L'ornement des noces spirituelles » de Ruysbroeck et « la perle évangélique », deux ouvrages appartenant à la mystique des Pays-Bas. Ces deux ouvrages se basent précisément sur la dévotion au Sacré-Coeur. Bérulle, puise son christocentrisme dans la « Margareta evangelica ». - L'Ecole française (de Bérulle, Condren, Ollier) s'est forgé une physionomie propre qu'il est indispensable de bien saisir, si l'on veut comprendre la physionomie de la dévotion au Sacré-Coeur, depuis St Jean Eudes et Ste Marguerite-Marie. La spiritualité de l'Ecole française inaugurerait une réaction consciente contre l'humanisme dévot, la vision optimiste de St François de Sales, une réaction encore contre l'anthropocentrisme de la spiritualité ignatienne. Pour de Bérulle la fin principale de la vie spirituelle n'est pas l'opération de notre salut, mais la glorification de Dieu. Sa spiritualité se distingue encore par son cachet doctrinal avec les grands thèmes du Christ (Incarnation), notre participation à la vie de la grâce, notre incorporation dans le corps mystique. Cette spiritualité subit le pessimisme augustinien concernant la nature humaine et les suites du péché originel, elle prêche donc le détachement, le renoncement, l'« anéantissement »; il faut s'ouvrir à l'opération de Dieu et du Christ en nous, s'ouvrir aux mystères du Christ (« les états du Verbe incarné ») qui opèrent la grâce en nous.

Le fondateur de la dévotion mo- **[p.18]**derne au Sacré-Coeur, tout comme de Bérulle, et tout comme les mystiques allemands et flamands, se hâte vers l'intérieur, vers l'âme de Jésus; au début il pense peu au Coeur physique. Il distingue trois coeurs de Jésus: le Coeur corporel (le Coeur de chair), le Coeur spirituel (la partie supérieure de l'âme), le Coeur divin (le S. Esprit). La doctrine de St Jean Eudes subit une évolution considérable. Au début le Coeur de Jésus était honoré dans et avec le Coeur de Marie; la dévotion au Coeur de Jésus s'épanouit à partir de la dévotion au Coeur de Marie et s'en dégage peu à peu. Dès le début la dévotion au Coeur de Jésus y était, mais dans l'unité morale, dans l'unité d'amour, dans la conformité de vie et d'affection entre le Coeur du Fils et le Coeur de la Mère. Les Coeurs de Jésus et de Marie ne font pour lui qu'un seul coeur; aussi parle-t-il du Coeur de Jésus et de Marie, et non des Coeurs. Il a été amené cependant à s'occuper distinctement des deux coeurs. St Jean Eudes s'arrête moins au coeur de chair et il n'est pas facile d'établir ce qu'il considère comme l'élément sensible de la dévotion: le **[p.19]** coeur physique ou la personne de Jésus <sup>(9)</sup>. L'objet de sa dévotion n'est pas toujours clair, son langage n'est pas toujours précis (il se ressent des « précieuses »), ce qui l'a empêché de devenir populaire. Mais si sa doctrine prête le flanc à diverses interprétations, ou du moins n'est pas toujours précise, son apostolat est admirable: il fonde des Congrégations qui vivent et propagent la dévotion au Coeur de Jésus et au Coeur de Marie; il est le premier à donner à la dévotion au Coeur de Jésus la splendeur d'un culte liturgique. Les offices de St Jean Eudes seront approuvés par l'archevêque de Rouen et plusieurs évêques français. Réunis d'abord dans un même office et une même fête, les Coeurs de Jésus et de Marie auront, après 1672, leur office et leur messe à part. On célèbre la fête du Sacré-Coeur avec la « messe de feu »: « Gaudeamus... ».

(9) Il est certain que dans les deux célèbres prières « Ave Cor » et « Benedictum sit Cor amantissimum » le mot Cor désigne l'Intérieur, l'âme de Jésus et de Marie; il ne désigne pas le Coeur physique.

Ste Marguerite-Marie (+1690), la Visitandine de Paray va donner à cette dévotion un caractère particulier (l'amour méconnu qui demande un amour réparateur), et que l'Eglise, dans sa liturgie, va fortement accentuer. La sainte n'a pas subi d'influence directe, elle ne dépend de personne, c'est Notre-Seigneur qui lui apprend la dévotion à son Coeur. Au mois de juin 1675, Notre Seigneur apparaît à la sainte, découvrant son Coeur et lui dit: « Voilà ce Coeur qui a tant aimé les hommes... et pour reconnaissance je ne reçois de la plupart que des ingratitude... Mais ce qui m'est encore plus sensible c'est que ce sont des coeurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi ». Notre Seigneur demande un culte public avec une fête spéciale

et des pratiques déterminées. Il a indiqué son Coeur de chair, les mots expliquent ce geste: ce Coeur vivant est le symbole de son amour méconnu et outragé [p.20] par les hommes, cet amour méconnu demande une réparation, l'institution d'une fête avec communion. Tout cela est clair et limpide. Il y a d'autres moyens de concevoir cette dévotion, mais nous savons maintenant comment Jésus demande qu'on la comprenne.

La dévotion est entrée dans une phase nouvelle: Jésus demande un culte public, qui doit être propagé: il dit à la sainte de solliciter de sa part l'aide du P. la Colombière, qui accepte. Ce Père (qui exerce son apostolat à Paray, ensuite en Angleterre, enfin à Lyon où il forme le P. de Gallifet) propage la dévotion avec discrétion et avec force, il prêche, il écrit; plusieurs de ses confrères l'aident. La soeur Jeanne Joly de la Visitation de Lyon écrit un petit livre de dévotion au Coeur de Jésus et le soumet à Marguerite-Marie avant sa publication en 1686; le livre du P. Croiset, S. J. « La dévotion au Coeur de Notre-Seigneur Jésus-Christ » connaît un succès étonnant, il est propagé jusqu'en Chine et en Amérique <sup>(10)</sup>. Le zèle parfois intempestif du P. Croiset le fait éloigner de Lyon, il est exilé à Arles, son livre est mis à l'Index. Les épreuves donnent la maturité aux oeuvres de Dieu.

(10) Marguerite-Marie trouvait dans le P. Croiset comme un second P. la Colombière, non plus tant pour la direction de son âme que pour la propagation de la dévotion. - Quant à la condamnation du livre du P. Croiset (1704), le P. de Gallifet l'expliquait ainsi: «La nouveauté de la chose, quelques manquements de formalités requises ici, et peut-être un peu de malignité de la part des hommes et beaucoup certainement de la part de l'enfer ».

Avec Ste Marguerite-Marie la dévotion au Sacré- Coeur avait acquis sa forme définitive, mais il lui manquait encore l'approbation officielle de l'Eglise. En 1697 la reine d'Angleterre, exilée à Saint-Germain (Paris) - la duchesse d'York <sup>(11)</sup>, que le P. la Colombière avait [p.21] gagnée au Sacré-Coeur, - demanda à Innocent XII d'autoriser, au jour demandé par Notre Seigneur, une fête en l'honneur du Sacré-Coeur. Le refus de la Congrégation des Rites (après un débat mouvementé) fut presque une victoire: la question de la reconnaissance officielle est posée et l'on obtint une demi-satisfaction: par son décret du 30 mars 1697 la S. Congrégation accordait aux monastères de la Visitation la messe des cinq Plaies pour la fête du Sacré-Coeur.

(11) Marie d'Este, femme de Jacques II. De son exil à Saint-Germain-en-Laye elle avait écrit au Souverain Pontife d'accorder aux monastères de la Visitation la fête du Sacré- Coeur, avec messe propre, le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu.

Les jansénistes avaient crié contre St Jean Eudes, ils ne désarmèrent pas devant Marguerite-Marie Alacoque et les jésuites. Rome attendait, observait. En 1726, on crut le moment venu de reprendre la cause à Rome. Plusieurs évêques adressèrent une supplique à Benoît XIII pour obtenir la fête et l'office propre. L'âme du mouvement était le P. de Gallifet, assistant de France à Rome, postulateur de la cause. Le card. Lambertini, le futur Benoît XIV, en était le promoteur. Il prit au sérieux son rôle « d'avocat du diable » et objectait: la nouveauté de la fête; le cas de Marguerite-Marie n'était pas tranché; une fois lancé dans cette voie, où fallait-il s'arrêter? enfin, la cause supposait le coeur organe du sentiment: opinion philosophique discutable et discutée, où il n'était pas permis de compromettre l'Eglise. La réponse négative de la S. C. (30 juillet 1729) fut une grande déception. On comprend que le P. de Gallifet qui avait remis aux cardinaux et consultants de la S. C. des Rites le beau livre «De cultu sacrosancti Cordis Dei ac Domini nostri Jesu Christi », puis des « Excerpta » du même livre, en fût navré. Le promoteur avait fait très grande la part du coeur dans la production même des affections; on sera ensuite plus prudent <sup>(12)</sup>.

(12) Ceux qui voient surtout le Coeur *organe*, comme le fait le P. de Gallifet, seront portés à regarder la dévotion comme étant la dévotion à l'amour humain » de Jésus (c'était l'opinion du P. A. Vermeersch, S. J...).

[p.22] Mais ni le P. de Gallifet, ni les défenseurs de la dévotion ne se découragent. Au refus de Rome s'ajoutent les railleries des philosophes, des libertins, des jansénistes, des catholiques contre les « Cordicoles » <sup>(13)</sup>, contre les « Alacoquistes ».

(13) Le P. Puita, O.S.B., du monastère S. Paul à Bergamo, professeur d'Ecriture Sainte, donnait cette définition blasphématoire de la dévotion: « Dévotion musculaire, impudemment effrontée, puant de chair sensuelle ».

En 1765, Rome reprend la cause. Les évêques polonais font présenter un «Mémoire» qui s'inspire largement des écrits du P. de Gallifet et qui constitue un vrai traité de la dévotion au Sacré-Coeur. Il insiste sur l'existence de plus de 1000 confréries du Sacré-Coeur érigées dans l'Eglise entière, sur la diffusion universelle du culte, les approbations épiscopales, l'acceptation par les Congrégations religieuses. Le 25 janvier 1765 la S. C. des Rites publie le décret tant désiré: la Pologne, l'Espagne, l'archiconfrérie romaine du Sacré-Coeur obtiennent la messe et l'office si longtemps refusés. L'autorité romaine s'explique sur le motif de l'approbation accordée: on amplifiait un culte déjà établi (« nil amplius quam ampliari Cultum iam institutum »). Le 10 juillet de la même année, les Visitandines obtenaient la fête pour elles-mêmes; de tous côtés on demanda la fête, et il suffisait de la demander pour pouvoir la célébrer. Pourtant l'hostilité à la dévotion ne désarma point; elle culmina dans le fameux synode de Pistoia en Toscane (1786), organisé par l'évêque Scipion Ricci <sup>(14)</sup>; par la bulle historique [p.23]« Auctorem fidei » (1794) Pie VI a fait justice des accusations jansénistes, comme si les fidèles, en honorant le Coeur de Jésus, l'honoraient séparé de sa personne.

(14) Au début de 1781, cet évêque devait bénir une cloche destinée à l'église S. Marie delle Grazie à Prato; le recteur avait dédié la cloche au Sacré-Coeur. Connaissant l'aversion de l'évêque pour le Sacré-Coeur, il avait orné la cloche de fleurs, de sorte que l'inscription était cachée aux regards de Ricci et quand celui-ci s'avança pour procéder à la bénédiction, le recteur répondit à la demande rituelle: « Bénissez cette cloche en l'honneur de Jésus-Christ ». Mais quelqu'un mit l'évêque au courant de la ruse employée. Indigné, Ricci ordonna d'enlever l'inscription à coups de burin et il dédia la cloche à St Etienne. - L'histoire de la dévotion au Sacré-Coeur est riche d'épisodes semblables.

« La dévotion au Coeur de Jésus a eu ses martyrs: soldats vendéens, religieux, fidèles sont guillotins, fusillés, noyés pour avoir porté les insignes du Sacré-Coeur. Les Tyroliens, sous la conduite de l'héroïque Andreas Hofer, l'arborent sur leurs poitrines. La dévotion s'étend irrésistiblement, elle est fécondée par le sang des martyrs. Autour d'elle viennent se ranger un nombre imposant de Congrégations religieuses, comme la Congrégation des Sacrés-Coeurs et de l'Adoration perpétuelle du T. S. Sacrement de l'autel du P. Coudrin, les Dames du Sacré-Coeur du P. Varin et de Ste Sophie-Barat, la Société du Coeur de Jésus du P. la Clorivière, les Pères du Sacré-Coeur d'Issoudun, les Prêtres auxiliaires du Sacré-Coeur de Bétharram...

Le décret de 1765 n'était encore qu'un privilège. C'est en 1865 seulement que Pie IX, à la demande des évêques de France, étendit la fête à l'Eglise universelle sous le rit double majeur (23 août 1865). Le Souverain Pontife voulait « ainsi donner une impulsion nouvelle à la reconnaissance et au dévouement des fidèles pour le Coeur de Celui qui nous a aimés, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ». En 1875, il proposa à toute la chrétienté un acte de consécration au Coeur de Jésus; il disait: « Nous considérons comme un devoir de notre divin ministère de Nous employer de tout notre pouvoir à augmenter dans les fidèles la piété et la dévotion envers le très Sacré Coeur de Jésus ». La consécration avec l'amende honorable fait partie intégrante de la dévotion à laquelle elle s'incorpore naturellement. Ste Marguerite-Marie demandait la consécration comme un des premiers actes de la dévotion, elle lui donnait le sens d'une donation totale et irrévocable aux intérêts du Sacré- Coeur.

[p.24] Léon XIII, qui avait donné tant de marques de son amour pour le Sacré-Coeur (en 1889 il avait élevé la fête du Sacré-Coeur au rite double de première classe, au début de l'année 1889 il avait approuvé officiellement les Litanies du Sacré-Coeur) consacra l'Eglise et le monde au Coeur de Jésus. Soeur Marie du Divin Coeur (Droste zu Vischering), supérieure du Bon-Pasteur de Porto (Portugal), avait écrit au Souverain Pontife; elle disait avoir reçu de Notre-Seigneur l'ordre de lui écrire. Il voulait que le pape consacrat le monde entier à son Coeur; il promettait en retour une ample effusion de grâces; il demandait la consécration du monde entier et non seulement de l'Eglise catholique <sup>(15)</sup>. Léon XIII fut ému; il fit prendre des renseignements sur la religieuse; la réponse fut que partout on la regardait comme une sainte. Mais le pape ne voulait pas que l'acte pontifical, qu'il considérait comme le

plus important de son pontificat <sup>(16)</sup>, reposât sur des bases contestables. Au card. Mazella, qui était au courant de tout, et trouvait que la lettre était bien dictée par Notre Seigneur, le Souverain disait: Prenez-la et mettez-la là-bas: elle ne doit pas compter en ce moment ». Le cardinal devait examiner la question en elle-même. Comment justifier la consécration des infidèles qui sont en dehors de l'Eglise? Un texte de St Thomas apporta la solution (Summa Theol., III, q. 59, a. 4) où il est expliqué que si tous les hommes ne sont pas à Jésus et à l'Eglise « quantum ad executionem potestatis », tous sont à lui « quantum ad potestatem ». Quant à la messagère de Porto, elle mourut trois jours avant la con-[p.25] sécration. La mémorable Encyclique « Annum sacrum » parut le 25 mai 1889, à la grande joie du monde catholique; la consécration du genre humain eut lieu le 11 juin 1889 (en la fête du Sacré-Coeur) <sup>(17)</sup>.

(15) Dans la 2e lettre envoyée par la religieuse, on lit: « Notre-Seigneur ne m'a parlé directement que de la consécration, mais... il me semble qu'il lui serait agréable que la dévotion des premiers vendredis du mois s'augmente par une exhortation de Votre Sainteté au clergé et aux fidèles... je crois deviner cet ardent désir de son Coeur... ».

(16) A un prélat qu'il reçut en audience en 1899, le pape confiait: « Je vais faire l'acte le plus important de mon pontificat ».

(17) Six ans plus tard, St Pie X prescrit le renouvellement annuel de la consécration.

Une foule d'oeuvres, d'associations continuaient à manifester la vitalité de la dévotion; le P. H. Ramière <sup>(18)</sup> est l'organisateur de l'« Apostolat de la Prière » et le fondateur du «Messager du Coeur de Jésus». Un Père des Sacrés-Coeurs fut l'instrument dont se servit la Providence pour promouvoir l'acte de consécration des familles au divin Coeur. Comme remède à l'exclusion du Christ du sein de la famille et de la société, le P. Matéo Crawley,ss.cc. conçut le projet de reconquérir les familles une à une par l'intronisation du Sacré-Coeur et de préparer ainsi le règne social du Christ. St Pie X accueillit avec une extrême bienveillance le P. Matéo et l'investit d'une véritable mission.

(18) En 1859, il publia son livre « L'Apostolat de la prière » dont l'idée centrale est que nous devons nous associer aux incessantes aspirations du Coeur de Jésus vers l'« Adveniat regnum tuum ». Il mourut en 1884.

Peu de temps avant sa mort, St Pie X reçut en audience le card. Amette, archevêque de Paris, et lui dit: « Ayons confiance, le jour de la grande réconciliation est proche. L'épanouissement merveilleux de la dévotion au Sacré-Coeur en est l'aurore... Ce divin Coeur est le nouveau signe donné au monde par Léon XIII. Comme lui, nous devons en attendre le salut. Il sera l'arc-en-ciel qui, après le déluge des apostasies et des persécutions, annonce le retour des miséricordes divines ». S. Pie X avait recommandé l'acte d'intronisation du Sacré-Coeur dans les familles, Benoît XV continua l'oeuvre de son prédécesseur. Il écrit; « Nous vous approuvons hautement de prendre à coeur les intérêts de la famille, en vous efforçant de développer et d'encourager, par dessus tout, l'es- [p.26] prit chrétien dans le foyer familial. Dans ce but, vous cherchez à y introduire l'amour de Jésus-Christ, appelé à régner en maître dans toutes nos demeures. Vous faites cela, en vous appuyant sur la parole du Christ qui a promis de répandre ses bénédictions sur les maisons, où l'image de son Coeur serait exposée et honorée ».

L'idée de royauté reste longtemps voilée dans le concept de la consécration, mais avec le développement de la dévotion, elle s'impose de plus en plus. Instituant une fête liturgique en l'honneur de la royauté du Christ, Pie XI la rattache étroitement à la dévotion au Sacré-Coeur. Par l'encyclique « Quas primas », (23 décembre 1925) il décrète que la consécration annuelle au Coeur de Jésus aura lieu désormais le jour de la fête du Christ Roi. Le même Souverain Pontife publie l'encyclique «Miserentissimus Redemptor » (8 mai 1928), document magistral, qu'on a appelé la « charta magna » du magistère ecclésiastique concernant la dévotion au Sacré-Coeur et qui met en plein jour l'aspect de réparation: « L'esprit d'expiation et de réparation a toujours eu la part principale dans la dévotion au Sacré-Coeur ».

A diverses reprises Pie XII s'était exprimé en termes élogieux sur le culte du Sacré-Coeur. Dans l'encyclique « Summi Pontificatus » de 1939, au seuil de son pontificat, il disait que

cette dévotion avait procuré à sa vie sacerdotale, commencée l'année même de la consécration du monde au Sacré-Coeur (1899), son orientation et sa forme. Il ne négligeait par après aucune occasion de recommander ce culte (p.e. dans les encycliques « Corporis Christi mystici », « Mediator Dei »).

La publication de l'encyclique « Haurietis aquas » (15 mai 1956), à l'occasion du centenaire de l'extension de la fête liturgique du Sacré-Coeur à l'Eglise universelle, ne fut donc pas une surprise. Il y a lieu de parler ici d'un document « libérateur »: il rejette les objections non fondées élevées contre ce culte, il dissipe le malaise les [p.27] préventions contre cette dévotion. Il insiste sur ces points: 1) la doctrine du Sacré-Coeur se base sur la Sainte Ecriture et non sur les révélations privées; - 2) Le Coeur de Jésus est le Coeur de la Personne divine du Verbe incarné, et dès lors il est le symbole de tout son amour: sensible, spirituel, divin; - 3) le culte du Sacré-Coeur n'est pas une forme inférieure du christianisme, mais il en est l'expression idéale, parce que le culte du Sacré-Coeur est le culte du Dieu-Amour.

Nous sommes ici en présence d'un des documents dogmatiques les plus importants de ce pontificat si glorieux. Le document présente « un très heureux approfondissement doctrinal de ce culte sinon méprisé, du moins négligé. Elle lui redonne tout son sens et son actualité permanente, en montrant comment il est une expression nécessaire du mystère même du Christ. On peut dire que cette encyclique opère un véritable « ressourcement » du culte du Sacré-Coeur... »<sup>(19)</sup>. «En effet, pour la première fois, semble-t-il, dans l'histoire de l'Eglise, un Souverain Pontife trace d'une main ferme l'esquisse d'un court traité du culte du Sacré-Coeur, et il le fait en reconnaissant à ce culte, avec éclat et autorité, toutes ses dimensions scripturaires, patristiques, théologiques et spirituelles »<sup>(20)</sup>.

(19) R. L. PETIT, S. J., *Ressourcement de la théologie du Sacré-Coeur* dans *Etudes*, juillet-août 1956, p. 27.

(20) J. ARRAGAIN, C. J. M., dans *Notre Vie*, 1956, p. 129.

On a relevé encore que la dévotion objective, laquelle trouve son expression dans la liturgie (messe et sacrements), demande une dévotion subjective comme appui et soutien<sup>(21)</sup>.

(21) A. R. VAN DE WALLE, O. P., *Het mysterie van Gods mensenhart* dans *Tijdschrift voor Geestelijk Leven*, 1956, p. 207-320.

[p.28] On le voit, le culte du Sacré-Coeur jette ses racines dans l'antiquité chrétienne; il n'est pas une invention humaine, il se lit dans l'Evangile de l'amour<sup>(22)</sup>.

(22) *La Realencyklopedie für protestantische Theologie*, si solide d'ordinaire et si bien renseignée quand il ne s'agit pas de choses spécifiquement catholiques, commence son étude sur le Sacré-Coeur en disant que le culte du Sacré-Coeur est une invention des jésuites. Au cours du XVIIIe siècle, on répandit le bruit que le P. la Colombière avait trouvé l'idée de la dévotion en Angleterre près d'un certain Thomas Goodwin, socinien et quaker, et que, revenu en France, il réussit à persuader Marguerite-Marie de s'en faire la propagatrice.

## CHAPITRE II.

### [p.29] Nature et fondements de la dévotion au Sacré-Coeur.

#### 1) Nature de la dévotion au Sacré-Coeur.

##### a) Nécessité et nature du signe — signe et symbole.

Il y a, dans le culte du Sacré-Coeur, deux éléments: un élément sensible et pour ainsi dire matériel, le coeur physique, et un élément spirituel ou formel, l'amour rappelé et symbolisé par le coeur de chair.

Il importe de noter qu'il ne s'agit pas ici de deux objets distincts, simplement coordonnés, ou que l'un des deux éléments n'est pas purement accessoire dans ce culte. Ces deux éléments s'unissent pour ne faire qu'un, comme ne font qu'un le signe et la chose signifiée. Ils sont essentiels dans la dévotion, comme le corps et l'âme dans l'homme; ils constituent un tout organique, comme le corps et l'âme font l'homme.

L'objet matériel immédiat de la dévotion est le Coeur de chair. C'est à cause de cet élément particulier, spécifique dans la dévotion au Sacré-Coeur, que nous pouvons parler précisément

du culte du Sacré-Coeur, et non du culte de l'amour du Christ et de Dieu. Il est évident que l'objet matériel ultime est constitué par la Personne de Jésus-Christ. Mais l'objet matériel et immédiat est le coeur de chair, en tant qu'il est le symbole de l'amour <sup>(1)</sup>.

(1) La détermination de cet objet matériel immédiat a donné lieu à plusieurs opinions. a) Il y avait des auteurs (J. Perron, Fr. X. Leitner, de nos jours plus ou moins L. Ott) qui pensaient que le coeur de chair seul était l'objet immédiat du culte, l'amour de Dieu et du Christ ne serait que le motif qui nous conduit au culte du coeur de chair; - b) D'autres, comme les jansénistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, tenaient que l'amour seul est vénéré à l'exclusion du coeur; - le plus grand nombre de théologiens de ce temps (Terrien, Bainvel, Vermeersch, Hugon, Richtstaetter...) se prononcent en faveur de l'assertion que nous venons d'indiquer: le coeur physique en tant que symbole de l'amour est l'objet immédiat de ce culte; - d) D'autres enfin (Noldin, Lercher, Diekamp, Graber, Verheylezoon...) considèrent comme objet immédiat de la dévotion le « Coeur éthique », c'est-à-dire le Coeur en tant que centre d'existence (Seinsmitte), centre de la personne (Personsmitte) du Christ.

Ces auteurs, s'appuyant sur les recherches philologiques, pensent que le mot « Coeur » possède un sens plus vaste et n'indique pas seulement et principalement « le coeur de chair en tant que symbole de l'amour ». K. Rahner parle du « coeur » comme d'un mot-clé (Ur-Wort), contenant des éléments physiques et psychiques; il désigne tout le composé humain, signifie le centre le plus intime de la personne humaine. Il est à noter que le coeur de chair n'est pas exclu et qu'il est symbole de l'amour du Christ; -. e) quelques théologiens récents semblent admettre que l'objet matériel immédiat n'est constitué que par l'image du Coeur de Jésus (P. Schoonenberg, S. J., dans *Verbum*, 1956, p. 251; J. Calveras, *Los Elementos de la devocion al Corazén de Jesns, Barcelone*, 1956, p. 61-71). cfr. *Actualité d'un culte*, o. c. p. 150-154.

[p.30] L'encyclique « Haurietis aquas » ne laisse plus aucun doute sur ce point, comme le prouvent les expressions suivantes:.. « à cet amour du divin Rédempteur dont le Coeur blessé est la preuve et le signe (« index et signum ») - « Son Coeur, plus que tout autre membre de son corps, est l'indice naturel ou le symbole de son immense charité » (naturalis index seu symbolum est); « Coeur physique du Verbe incarné en tant que symbole de son ardente charité » (physico Incarnati Verbi habito utpote symbole incensissimae caritatis).

Sans doute le coeur n'est pas l'élément principal, il est un point de départ, puisque le culte va au coeur de chair, mais ne s'y arrête pas; il est cependant un élément indispensable, qui donne son cachet spécifique, déterminant à ce culte.

En outre le culte du coeur « de chair » n'empêche nullement la vraie *religiosité* (NB.ce mot comporte une nuance péjorative non voulue certes par l'auteur) Le symbolisme du coeur et son emploi dans le culte du Sacré-Coeur ne sont pas un obstacle, mais plutôt un stimulant à la pure religiosité; l'oublier ce serait verser dans un spiritualisme exagéré, dans un pseudo-mysticisme.

Lorsque le St Siège approuva en 1765 un Office et [p.31] une Messe propres pour la fête du Sacré-Coeur, le décret pontifical déclara que le but de la célébration de cette fête était « de rappeler symboliquement le souvenir de ce divin amour avec lequel le Fils unique de Dieu s'est revêtu de la nature humaine.., se faisant obéissant jusqu'à la mort ». L'encyclique «Haurietis aquas » parle à plusieurs reprises de « index », « signum », « symbolum ».

La part du symbolisme dans le culte du Sacré-Coeur est réelle. « Le symbole est une relation sensible, prise pour représenter une autre réalité abstraite ou spirituelle. Nous recourons aux symboles concrets pour revêtir d'une forme matérielle plus adaptée à nos facultés, les êtres spirituels, dont nous n'avons pas d'idée propre » (A. Verneersch, S. J.).

Le signe est un élément médiateur de présence. D'après la philosophie, la personne est un être doué d'intelligence et jouissant d'une existence autonome et distincte. Mais à considérer cet être dans son comportement dynamique, on pourrait le définir aussi: un oeil ouvert sur le monde, qui tressaille de surprise et de joie à chaque nouvelle découverte. C'est à juste titre que la philosophie voit dans l'intelligence et la volonté la note caractéristique de la personne. La personne humaine est un être qui connaît et aime. Ce n'est que dans l'acte de connaître et d'aimer que nous prenons conscience de notre existence. L'enfant qui est incapable de poser ces actes spirituels, reste inconscient de sa propre existence; dans la mesure où il découvre les choses, il découvre son existence. La plus grande joie pour l'enfant est dans la découverte, et les jeux les plus beaux sont ceux de l'aventure. L'enthousiasme pour l'aventure n'est pas seulement un fait de l'intelligence, qui révèle dans tout enfant le philosophe précoce; le sens de

l'aventure chez l'enfant exprime le désir de constater, d'essayer, le besoin de posséder et de jouir de la vie et du monde. Les couleurs, la lumière, les mélodies causent dans l'âme de [p.32] l'enfant une fascination irrésistible et constamment renouvelée par les joies de la surprise. Notre esprit est comme une éponge, qui s'imbibe des choses avec une avidité insatiable, et cela dans un oubli constant de lui-même; notre esprit, pour ainsi dire, se dissipe dans les choses. Cela semble paradoxal, mais c'est pourtant là l'expérience de la vie quotidienne. L'homme croît dans la mesure où il se donne aux autres; sa taille se proportionne à la mesure de son don. Il est évident que la possession et le don seraient impossibles, si l'esprit était fermé à la communion.

L'homme qui est aux confins du monde matériel et du monde spirituel, se trouve dans une situation étrange: pour entrer en communion avec les autres êtres, il a besoin de la matière.

Dans l'échelle des êtres spirituels - c'est la remarque de S. Thomas <sup>(2)</sup> -, l'homme se trouve au dernier échelon; pour rejoindre les objets qu'il désire connaître, il lui faut la médiation des sens.

(2) In II Sentent., dist. 3, q. 1, a. 6.

Sans les yeux, aucune couleur ne pourrait être perçue; sans le sens de l'ouïe, aucun son, aucune mélodie ne nous permettraient de pénétrer le mystère de l'âme et d'éveiller notre attention; les êtres spirituels nous resteraient inaccessibles et notre existence ressemblerait à une solitude, lugubre et morne. Aucune des peines inventées par la cruauté des hommes ne saurait être comparée à la peine de cette solitude; il se peut que la peine de l'enfer se rapproche de ce tourment. Pour avoir délibérément rompu la communion avec Dieu, source de tout bien, l'esprit rebelle reste seul, il est enfermé dans la prison de sa solitude. L'homme est un être social; il se diminuerait et il serait malheureux s'il ne parvenait pas à rompre la barrière de la solitude et à réaliser une véritable communion de vie, faite de connaissance et d'amour.

La nature sociale de l'homme exige la médiation des [p.33] sens; or, cette médiation s'appuie sur le rôle des signes <sup>(3)</sup>. C'est le propre de notre intelligence humaine de pousser au delà du phénomène sensible, de rejoindre et de comprendre la nature même des choses. Mais notre connaissance humaine (à l'exception de la connaissance de nous-mêmes) est médiate, elle procède par étapes. L'opération spirituelle de pénétrer la nature des choses se déploie à partir des choses sensibles; aussi longtemps que le monde sensible nous reste fermé, toute connaissance extérieure (en dehors de nous-mêmes) est impossible. Un objet extérieur ne pourra rejoindre notre esprit qu'à la condition d'ébranler nos sens et par là d'éveiller l'attention de notre intelligence. De la forme extérieure qui frappe nos sens, on passe à l'image que s'en forme notre imagination; de l'image on passe au concept ou à l'idée, qui est le fruit d'un acte vraiment humain et spirituel. Arrivé à ce point-là, si nous voulons exprimer à un autre les idées de notre intelligence, nous devons refaire le même chemin; mais en sens inverse.

(3) On sait combien grand est le rôle du signe dans toute la liturgie catholique.

Ainsi donc, notre connaissance intellectuelle est foncièrement liée au monde sensible par le moyen des signes. Si les hommes peuvent s'unir et vivre en communauté, c'est grâce à ce système de signes, dont la fonction est de rendre sensible et communicable la pensée humaine. Dans cet ensemble de signes, il faut relever la parole orale et écrite; à côté de la parole (et souvent comme fondement de la pensée et du langage) intervient le symbolisme, qui trouvera, dans les diversités si nuancées de la nature, comme une source ininterrompue d'images suggestives, capables d'exprimer la multitude des sentiments et des idées humaines. Dans ces passages de l'objet extérieur à l'idée et inversement de l'idée à l'objet extérieur, l'importance ne réside pas tellement dans le signe dont on s'est servi, que dans la réalité ou le concept qui est contenu dans le signe.

[p.34] Nous entendons par signe, non seulement le signe sensible, mais toute réalité capable d'évoquer une autre réalité. Concept, ombre, photographie, parole, geste, écrit, drapeau, tableau, cérémonie religieuse ou profane: autant de réalités diverses mais qui se rencontrent dans la notion de signe; elles tendent à causer, à provoquer la connaissance ou le

souvenir de quelque chose qui les dépasse. Après St Augustin, la philosophie définit le signe: « quod repraesentat aliquid aliud a se cognoscenti potentiae ».

Dans la vie sociale, on se sert surtout du signe de la parole: signe sonore, qui possède le privilège d'être vivant, chargé d'émotions et d'idées. Le choix du Vocabulaire, la construction des périodes, le timbre persuasif, impérieux ou implorant du ton, font de la parole l'instrument le plus docile comme aussi le plus efficace.

Autre signe universel: l'écriture, qui est un signe visuel, moins immédiat que la parole, puisqu'il exige l'effort de la lecture, mais qui possède l'avantage de la stabilité, de la permanence. Grâce à l'écriture, les fouilles d'Egypte et de Babylone nous permettent de reconstituer les civilisations antiques.

C'est au moyen des signes que l'homme montre et communique les secrets de son âme, ses joies comme ses douleurs, ses espérances comme ses aspirations. Grâce aux signes, l'homme réussit à enrichir la matière qui l'entourne d'un sens et d'une valeur quasi inépuisables. La présence du signe manifeste la présence de l'esprit dans le monde, comme elle affirme la victoire de l'homme sur les choses. Les barrières de l'espace et du temps se voient surmontées par la rapidité de la locomotive, mais encore par le système sémantique et symbolique du téléphone, du cinéma, de la radio et de la télévision.

Tous ces signes étendent l'efficacité de notre action; la multiplication des signes multiplie en même temps notre présence. Le comportement du spectateur de la télévision est identique à celui de la foule qui assiste au dé- [p.35] roulement d'un événement sportif ou politique. Au delà du faisceau lumineux, le spectateur revit les joies, les conflits qui se déroulent à une distance, qui pourrait paraître insurmontable.

Ces quelques observations de la vie quotidienne, nous permettent de comprendre la nature du signe. Le signe contient deux éléments, qui sont les deux aspects d'une même réalité: la réalité empirique du signe même, ensuite son pouvoir évocateur.

Le signe est une chose réelle; cette réalité devient signe du moment qu'elle est orientée vers la représentation d'une autre chose (« res signans » - « res signata »). Le signe appartient d'une manière éminente au domaine de l'intelligence : dans l'usage du signe, il ne s'agit pas tellement de considérer la réalité matérielle que d'en pénétrer la « signification », la chose signifiée, la « res signata ». A entendre les paroles, notre intelligence s'efforce de comprendre les concepts, dont les paroles sont les signes; elle ne s'arrête pas à compter le nombre de consonnes qui composent les paroles ou à mesurer l'intensité du son avec laquelle elles sont prononcées. La réalité matérielle, empirique, devient comme transparente, elle évoque la chose signifiée.

Se porter vers un signe, ce n'est pas simplement s'accaparer un objet, c'est ouvrir une fenêtre. Regarder un visage n'est pas seulement voir l'aspect de cette substance matérielle, c'est surtout la découverte d'un esprit et d'un monde d'idées, d'affections, d'aspirations qui, comme à partir d'une source intérieure, font briller les yeux de ce visage.

Il y a signe et symbole. Le symbole est un signe, ou plus exactement, une espèce de signe. Alors que le signe comprend tout ce qui, de quelque façon que ce soit, peut représenter une autre chose (portrait, image, photographie, signe visuel ou acoustique, symbole, idée, «species expressa »), le symbole est un signe qui représente un objet déterminé, et cela en vertu d'un pouvoir de représentation, qui lui est connaturel.

[p.36] Le simple signe, pour autant que cela dépend de sa réalité matérielle, est totalement indifférent à représenter n'importe quelle chose; ce sont les motifs purement conventionnels qui lui donnent une signification spécifique, particulière (il dépend de l'homme qu'une parole déterminée signifie le « jour » et non la « nuit »).

Au contraire, le symbole est un objet réel, évoquant de par sa nature même, le concept d'une autre réalité (« symbolum est signum naturale - signum est factum conventionale »). Si le lion est le symbole de la force, c'est que le lion possède la force à un degré éminent; à cause de sa candeur le lys est le symbole de la pureté; la croix est le symbole de la douleur, parce qu'il rappelle un des sacrifices les plus cruels.



Comme tout signe, le symbole contient un objet sensible (« res signans »), une réalité abstraite (« res signata ») et le fondement ou le lien qui unit les deux et qui consiste ou dans un rapport causal (la croix, instrument de supplice) ou dans une idée suggérée par la nature ou par une qualité de l'objet même (la pureté du lys).

Pourvu que le fondement, sur lequel le symbolisme se base, soit réel, la nature de ce fondement importe peu. Mais il est essentiel au véritable symbolisme que son objet possède une valeur propre, et qu'une analogie naturelle se greffe sur cette valeur réelle, de sorte que cet objet puisse évoquer et représenter une autre réalité. Tout comme le signe, le symbole jouit d'un pouvoir de représentation, mais, en dehors de ce pouvoir de représentation, il possède encore une valeur et une fonction qui se basent sur sa nature. Avant d'être assumé comme symbole, le lys est un objet réel. Le signe est « inventé » uniquement dans le but de signifier; le symbole est un objet réel, qui dans la suite, peut faire fonction de signe. Les paroles et les chiffres qui remplissent nos livres n'ont d'autre fonction que de nous communiquer les concepts dont ils sont chargés; leur raison d'être est de signifier et là s'arrête leur fonction.

[p.37] Etant un objet réel, qui tire son pouvoir de représentation de ses qualités naturelles, le symbole est de par sa nature « polyvalent », c'est-à-dire qu'il est capable de représenter en même temps plusieurs réalités diverses. Le lion peut symboliser la force, mais aussi la victoire, le désir de puissance. Cette richesse connaturelle du symbolisme distingue encore le symbole du simple signe. Limiter la création symbolique d'un artiste à un sens déterminé, unique, serait du même coup éteindre, suffoquer ce souffle vital qui rend son oeuvre palpitante de vie à travers les siècles et les générations.

Nous pourrions donc définir le symbole: une réalité sensible avec une valeur propre, riche de plusieurs significations, et douée, de par sa nature, d'un pouvoir de représentation.

C'est là le sens primitif, complet du symbole, qui est riche et varié dans son pouvoir d'évocation et de représentation. Il nous inspire le sentiment de surprise et de découverte; sous une réalité, qui de prime abord pourrait sembler pauvre, on découvre une multiplicité de significations.

C'est que l'exploration du symbole demande notre coopération personnelle. Dans le simple signe, il y a équivalence entre le signe et le concept qu'il signifie; dans le symbolisme le symbole est proportionné aux efforts de celui qui l'interprète. « Le signe est une idée, mais le symbole est un idéal, qui revêt de grandeur et de mystère la réalité (qu'il exprime) et qui peut être projeté à l'infini, sans jamais s'épuiser »<sup>(4)</sup>.

(4) A. TESSAROLO, S. C. J.. *La dottrina cattolica del Sacro Cuore* dans *Theologia del Sacro Cuore*, o.c. p. 29. - Notons que dans le langage technique spécialisé, le terme « symbole » est parfois employé dans le sens de signe doué seulement d'une valeur conventionnelle. Dans les sciences mathématiques et physiques on parle ainsi de symboles algébriques et chimiques. - On pourrait trouver une certaine analogie avec la théorie du signe et du symbole dans le portrait, la métaphore, la parabole et l'allégorie. Le portrait est un signe qui doit reproduire la physiognomie exacte de celui qu'il représente. Dans la métaphore on se sert d'un terme pour désigner une réalité parfaitement distincte (« Paul est un lion », ce dernier mot fait fonction d'adjectif). Dans la parabole, le récit doit enseigner une vérité morale ou religieuse. L'allégorie est une métaphore continuée: toutes les parties du récit moral ont une signification représentative très précise.

### [p.38] b) *Le symbolisme du Coeur.*

Le symbolisme du coeur est universellement admis par tous les peuples de la terre<sup>(5)</sup>, qui attribuent au coeur un pouvoir mystérieux d'évoquer d'autres réalités.

(5) Selon les données ethnologiques, le symbole du coeur est « archi-séculaire », il se retrouve partout; Cfr. *Le Coeur*, o.c. p. 41-106 (Chap. II).

Le coeur n'est pas un simple signe, puisque, en tant que coeur, sa fonction organique est d'alimenter la vie et non de représenter quelque chose. Nous nous trouvons ici en présence d'un cas typique de symbolisme. Le fondement donnant lieu à ce symbolisme, peut varier, et dépend parfois de théories arbitraires en relation avec la philosophie et la psychologie. Dans

le monde latin, le coeur sert surtout de symbole à l'amour. On a prétendu (Gallifet, Ramière, Billot) que le coeur est le symbole de l'amour parce qu'il est le siège de l'amour. Théorie complètement délaissée aujourd'hui; les données de la science actuelle démontrent qu'il s'agit seulement d'un rapport naturel entre les émotions de l'homme et le rythme dynamique du coeur. La structure de notre être est double, chair et âme, faisant de nous un « esprit incarné ».

Notre âme est un esprit incarné, et comme il n'y a pas de phénomène physiologique qui puisse faire abstraction de l'âme, il n'y a pas d'acte humain qui, bien que spirituel, ne porte une certaine empreinte de matérialité et ne provoque un phénomène corrélatif dans le domaine physiologique.

Ce rapport de réciprocité entre chair et esprit, est particulièrement présent dans le domaine de l'émotion affective et sensible et se retrouve jusque dans ce qu'il [p.39] y a de plus spirituel dans l'homme, ses actes de volonté et d'amour. Le coeur est particulièrement engagé et intéressé dans tous ces phénomènes, puisque du coeur dépendent la circulation et la pression du sang. On pourrait ramener le fondement du coeur-symbole à ce rapport qui existe entre la vie affective et le mouvement du coeur.

Il est vrai que le coeur n'est pas l'unique, ni même le principal moyen capable de manifester nos sentiments; il y a des moyens plus immédiatement expressifs et perceptibles, comme les expressions du visage, le sourire, les larmes, les gémissements, la pâleur, autant de phénomènes qui reçoivent leur détermination du système nerveux beaucoup plus que du coeur.

Dans l'organisme du corps, le coeur se trouve comme isolé; tel un « perpetuo mobile » son mouvement ne connaît guère de repos. Il réagit non seulement à l'amour, mais à toutes nos émotions subjectives: la douleur, la joie, la colère, la haine, l'amour; pour traduire cette gamme quasi infinie de sentiments, il dispose d'une variété bien limitée de réactions: accélération ou ralentissement des battements, dilatation ou contraction.

On peut dire cependant que le coeur est en relation ou en corrélation avec l'amour, relation véritable et naturelle, mais non pas univoquement proportionnée, puisque les réactions du coeur ne se limitent point à l'amour et ne peuvent se proportionner à l'intensité des affections et des sentiments qu'ils expriment.

On pourrait croire que cette considération tend à détruire la théorie du coeur « symbole de l'amour ». Il n'en est rien; elle la confirme pleinement. Pourquoi? Le coeur est un objet sensible possédant une valeur propre et exerçant une fonction importante dans notre corps. Mais en même temps il a un rapport naturel avec toute la vie affective de l'homme; il est donc tout indiqué pour devenir le symbole naturel de nos sentiments et de nos émotions.

Le coeur est considéré surtout comme le « symbole [p.40] de l'amour », de l'amitié, des affections les plus saintes et les plus délicates, et que nos pauvres paroles sont incapables d'exprimer.

On affirme donc la réalité du coeur, l'objectivité de son rapport naturel avec l'amour; ce rapport n'est pas univoque, mais riche et varié et pour cela très capable de représenter la réalité spirituelle de l'amour.

Il importe de remarquer que le symbolisme du coeur ne porte pas sur une affection, sur un acte d'amour. Le coeur qui aime et qui se donne c'est la personne qui aime et qui se donne. Le coeur c'est la personne dans ce qu'il y a de plus spirituel et de plus engageant parmi toutes ses activités. Le coeur est le symbole de la personne aimante, considérée dans son activité d'amour.

Certes, la légèreté avec laquelle le monde actuel traite l'amour peut rendre difficile la tâche de ceux qui cherchent à transposer le symbolisme du coeur dans la vie spirituelle. Les plus beaux symboles peuvent perdre leur sens, être vidés de leur valeur la plus noble <sup>(6)</sup>.

(6) Rien d'étonnant, si à cause des abus, des pauvres sensibleries superficielles et du manque de sérieux, beaucoup de personnes ne voient plus dans le coeur qu'un « symbolisme romanesque ».

Deux personnes, unies dans la plus affectueuse intimité, voulant montrer la perfection des sentiments qui remplissent leur coeur, se répètent: « mon coeur est à vous pour toujours ». Dans son élan d'amour pour Dieu, le saint ne cesse de répéter: « Seigneur Jésus, voici mon coeur, il est à vous, prenez-le et disposez-en selon votre bon plaisir ».

C'est toujours le coeur humain qui sert de symbole à l'amour humain: à l'amour libertin de la courtisane comme à l'amour chaste de deux bons époux, à l'amour fort du père de famille, à l'amour tendrement délicat de la mère et de l'épouse, à l'amour brûlant de l'âme mys- [p.41] tique qui se perd en Dieu, à l'amour intrépide de l'apôtre.

C'est que le coeur humain n'est point le symbole d'une idée abstraite et stéréotypée de l'amour, mais bien le symbole d'un amour en acte. Il est le symbole d'une personne aimante, considérée dans son acte d'amour.

Il ne s'agit pas d'éliminer le coeur <sup>(7)</sup>, et non plus de le représenter isolément, mais il importe de voir dans son symbolisme la personne qui aime. C'est ce que confirme la tradition iconographique: le chevalier du Moyen-Age et la dame amoureuse, St Augustin et St François Xavier, qui sont les saints de l'amour, ne sont jamais représentés dans un coeur, mais bien avec le coeur dans leur main <sup>(8)</sup>.

(7) Vouloir éliminer le coeur, ce serait commettre une triple rupture historique, psychologique et doctrinale. Voir *Le Saint Coeur de Marie*, chap. II. Il ne faut pas séparer mais unir le coeur physique et l'amour et la personne. Voir aussi le chap. VII de cette partie.

(8) Voir l'image de St François Xavier (statue en bois du XVIIIe siècle) dans *Le Coeur*, o.c. p. 10-11.

Quand nous parlons du coeur comme du symbole de l'amour, nous ne pensons et ne représentons pas uniquement le coeur, mais la personne aimante, qui montre et donne son coeur afin d'exprimer ainsi d'une manière sensible son amour.

Quel est maintenant le symbolisme du Coeur de Jésus? Dans le christianisme, ce symbolisme du Coeur de Jésus revêt une importance unique. Il existe une tradition qui remonte à Origène et qui parle de St Jean, reposant sa tête, durant la Cène, sur la poitrine de Jésus. Cette tradition s'inspire du coeur, symbole de l'intelligence (symbolisme intellectuel) tel que le langage biblique nous le montre souvent. En effet, la S. Ecriture se sert souvent du mot « coeur » pour désigner l'intelligence et la mémoire. Jésus blâme les disciples d'Emmaüs, qui ne comprennent pas les Ecritures, parce qu'ils ont « le [p.42] coeur lent à croire tout ce qu'ont dit les Prophètes » (Luc, XXIV, 25) <sup>(9)</sup>.

(9) Dans les langues occidentales, de nos jours ce sens du mot « coeur » n'existe plus; quelques expressions le rappellent encore: « ricordarsi, scordarsi » - « apprendre par coeur ». Ces expressions remontent à une époque ethnologique où le coeur était considéré comme étant aussi le siège de la mémoire.

Mais dans la Ste Ecriture on trouve aussi le symbole affectif: le coeur signifie fréquemment toute la vie affective de l'homme. Quand il s'agit de formuler le grand précepte de la charité, les mots « coeur » et « amour » sont intimement associés, même si d'après le contexte, le mot « coeur » se rapporte surtout à la faculté spirituelle de l'homme: « Tu aimeras Jéhovah, ton Dieu, de tout ton coeur, de toute ton âme (psychè, âme sensitive) et de toute ta force (physique) » (Deut., VI,5). Dans le Nouveau Testament, le mot « coeur » se rapporte souvent à la vie affective. Il est employé pour Jésus lui-même, en tant qu'il est « doux et humble de coeur » (Matth, XI, 29).

Ces deux traditions (symbolisme intellectuel et symbolisme affectif) se prolongeront dans l'histoire. C'est du Coeur de Jésus dira-t-on, que St Jean a reçu sa doctrine sublime concernant le Verbe. Ce thème est encore présent chez Ste Gertrude, et même chez Ste Marguerite-Marie; il constitue l'idée-maîtresse des textes liturgiques de la fête de St Jean; «Iste est Joannes, qui supra pectus Domini in coena recubuit: beatus Apostolus cui revelata sunt secreta coelestia » (Antienne du « Benedictus »). D'autres expressions font plus ou moins allusion à ce même thème: « Cor Jesu, in quo sunt omnes thesauri sapientiae et scientiae » - « Cogitationes Cordis eius »...

Toutefois, c'est le symbolisme affectif qui a fini par s'imposer. Dans les textes qui s'inspirent du côté ouvert et du coeur blessé, le coeur est devenu le symbole de l'amour, de la vie affective.

[p.43] Si tous les peuples reconnaissent le coeur comme le symbole de l'amour, ce symbolisme s'impose encore davantage quand il s'agit du Coeur de Jésus, qui a aimé jusqu'à se consumer par amour pour nous. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. C'est Jésus qui a prononcé cette parole, c'est Jésus encore qui lui donne sa réalisation la plus pleine. Avec un amour infiniment fort et serein, il s'est livré aux humiliations et souffrances de sa passion et de sa mort, et il continue à se donner en nourriture dans la Ste Eucharistie. Allant à la recherche de tant d'amour, les saints du Moyen-Age s'arrêtèrent à la plaie ouverte, pour y trouver la source de cet amour: la source visible de la plaie nous découvre la blessure invisible de l'amour<sup>(10)</sup>.

(10) voir, dans le présent ouvrage (p. 15, note 6) le texte de St Bonaventure.

Symbolisme suggestif et éloquent que celui d'un Coeur qui se donne jusqu'à se laisser transpercer par la lance; épuisé et n'ayant plus rien à donner, il verse les dernières gouttes de sang et d'eau, comme pour signifier les torrents de grâce, fruits du sacrifice rédempteur, qui s'ouvrent sur le monde. Ainsi donc, le Coeur de Jésus est devenu le plus grand symbole d'amour.

Les Postulateurs de 1765 écrivent: « Cor Jesu sumendum est quatenus est vel symbolum vel naturalis sedes omnium virtutum Christi Domini, imprimisque amoris illius immensi quo Patrem et homines persecutus est ».

Nous connaissons la nature du symbolisme avec ses applications au coeur par rapport à l'amour de la personne. Coeur et amour, tout en conservant leurs caractéristique propres, impliquent une relation de dépendance mutuelle car le coeur rappelle l'amour et l'amour est rendu présent et sensible dans le coeur.

Le coeur d'un père - écrit Agostini<sup>(11)</sup> -, assume une [p.44] charge de sacrifices, de devoirs et de fatigues en faveur de la famille qu'il s'est créée; le coeur d'une épouse est comme une rose pourpre et il se donne avec un héroïsme qui est trop grand pour être compris par celle-là même dont il émane; le coeur d'un ami, le coeur d'un apôtre, le coeur d'une âme transformée par la grâce, sublimée par la contemplation, submergée par les flots du Dieu-Amour tant de mystères, tant de beautés qui se cachent et se révèlent dans le coeur.

(11) *Il Cuore di Gesù*, Bologne 1950, p. 100 sv.

Le coeur humain est grand à cause de la réalité qu'il représente. Or nous sommes en présence du Coeur de Jésus, l'Homme-Dieu. Il a vécu, il a subi notre histoire humaine; par amour il est devenu la victime de l'injustice humaine. Mais il est sorti de l'histoire, en lui se rencontrent tous les temps et tous les lieux, il est devenu l'aspiration de tous les coeurs, il est devenu le Seigneur de l'humanité.

C'est en vain que les grands de la terre ont fait des guerres et des conquêtes pour se soumettre des peuples et agrandir leur territoire; le Christ à la poitrine blessée, dépourvu de grandeur terrestre et sans faire appel aux armées, a su attirer à Lui les coeurs, et cela avec une force qui ne recule pas devant la mort, qui se réjouit en face de la mort. Paradoxe? Non, ce mystère et un mystère de l'amour. Derrière le regard du Christ, dans sa poitrine, au fond de cette blessure, se trouve un coeur qui est le Coeur d'un Dieu.

Si le coeur de tout homme est un poème d'amour, qui est fait de don et d'abnégation, le Coeur du Fils de Dieu est un cantique ininterrompu d'amour; ce Coeur s'est fait pauvre et mendiant, il s'est laissé tuer pour sauver ses frères. Ce Coeur contient tant de trésors et de richesses, que notre pauvre intelligence, incapable de les comprendre, ne trouve plus d'autre attitude que celle du silence et de l'adoration. Parce qu'aucun coeur n'a tant aimé et tant souffert, aucun symbolisme du coeur n'est comparable au symbolisme du Coeur de Jésus. C'est [p.45] qu'au fond de ce symbolisme se trouve rien moins que la charité du Verbe Incarné, allant jusqu'à souffrir par la main de malfaiteurs qu'il voulait avoir pour frères.

Celui qui ne voit pas le Coeur de Jésus à la lumière et dans le symbolisme de l'amour, n'a rien compris de la doctrine de l'Eglise concernant cette dévotion. Car c'est ainsi, et pas autrement, que l'Eglise comprend la dévotion au Coeur de Jésus.

Dans une lettre adressée à l'évêque Scipion Ricci, Pie VI, rejetant les accusations des adversaires, écrit que c'est « à travers l'image symbolique du Coeur, (qu'on honore) l'amour immense de notre divin Rédempteur »<sup>(12)</sup>.

(12) NILLES, O. C. p. 345.

Un décret du S. Siège, publié en 1860, expliquait que la fête du Sacré-Coeur se rapporte au « mystère de l'amour de N. S. Jésus-Christ, symboliquement manifesté dans son Coeur »<sup>(13)</sup>. Si le Coeur fait aussi partie de cette dévotion - écrit le P. Terrien, S. J. -, c'est uniquement parce que l'Amour en a besoin pour rendre possibles nos hommages humains. Rappelons-nous aussi quelques expressions liturgiques des Litanies du Sacré-Coeur de Jésus, « transpercé par la lance - fournaise ardente de charité - sanctuaire de justice et d'amour - roi et centre de tous les coeurs - plein d'amour et de bonté... ».

(13) NILLES, O. C. p. 342.

Les théologiens, dont c'est la tâche d'interpréter la doctrine de l'Eglise, ne parlent pas autrement. « L'objet et le motif spécial de cette dévotion, est constitué par l'amour immense du Fils de Dieu, amour qui l'a poussé à mourir pour nous et à se donner à nous dans l'Eucharistie » P. Croiset) - « Chacun voit et comprend que sous le nom et le titre du Coeur de Jésus, il s'agit en réalité de l'amour du Coeur de Jésus. Car c'est l'essence du Coeur de Jésus » (P. de Gallifet).

Afin d'éviter toute idée de matérialisme et de démontrer combien nombreuses sont les raisons qui nous [p.46] poussent à honorer Jésus dans les perspectives du symbolisme de son Coeur, les Postulateurs de la fête du Sacré-Coeur écrivaient dans leur « Memoriale » de 1728: « Dans le monde sensible et matériel, il n'y a rien qui puisse être proposé avec plus de raison au culte des fidèles que ce Coeur si aimant et si douloureux; rien au monde ne représente plus de mystères sublimes et ne peut éveiller dans le coeur des fidèles plus de saintes affections et ne peut exprimer d'une manière plus efficace... l'amour immense de Notre-Seigneur Jésus-Christ; rien n'est plus apte à rappeler tous les bienfaits de notre très aimable Rédempteur; rien n'exprime d'une façon plus concrète les souffrances qu'il a endurées pour nous, parce que tout cela n'est pas seulement contenu dans ce Coeur Sacré et représenté par ce Coeur Sacré, mais y est comme dessiné et sculpté: « Haec enim in eo sanctissimo Corde non contenta modo ac repraesentata, sed inscripta quodammodo et quasi insculpta... cernuntur »<sup>(14)</sup>.

(14) NILLES, O. c. p. 121.

S. S. Pie XII affirme: « Ce culte n'est rien d'autre, en substance, que le culte de l'amour divin et humain du Verbe Incarné, rien d'autre même que le culte de cet amour dont également le Père et l'Esprit-Saint entourent les pécheurs... »<sup>(15)</sup>. « Le culte du Sacré-Coeur est en substance le culte de l'amour que Dieu a pour nous en Jésus et en même temps la pratique de notre amour envers Dieu et les autres hommes »<sup>(16)</sup>. On voit l'instance et la vigueur particulière avec lesquelles le Souverain Pontife inculque cette vérité. Nous allons au Coeur pour trouver la personne de Jésus: « Redeamus ad Cor, ut inveniamus eum » (S. Augustin).

(15) *Haurietis aquas* dans AAS (48) 1956, p. 338.

(16) *Ibid.*, p. 345.

Cette manière de voir se légitime du fait que le symbolisme est fondé sur un objet sensible, mais en lui-même ce symbolisme est avant tout un phénomène in- [p.47] tellectuel, car c'est à l'opération de l'intelligence qu'il doit la variété et la richesse de son contenu. Dans une chose aussi simple que le coeur, on peut trouver la plus grande variété dans les significations.

Dans le même symbole du coeur, le libertin lira sa passion déshonorante, mais la douce maman de famille y lira l'emblème de ses sacrifices en faveur de ses enfants, et le saint y trouvera un appel à son amour le plus généreux envers Dieu.

C'est en vertu de ce même principe que le Coeur du Christ sert de symbole concret à la charité infinie que l'Homme-Dieu a réalisée dans sa vie et qui est à la base de toutes ses paroles et de toutes ses actions.

Si le symbolisme du coeur est un phénomène intellectuel, il est cependant plus que cela. Il doit avoir ses résonances sur le plan pratique de notre comportement moral. La véritable dévotion exige un échange mutuel des biens, l'intimité de l'amitié. Mais il n'y a point d'amitié sans dialogue, et il n'y a guère de dialogue là où les rapports personnels font défaut. Comment peut-on réaliser cela dans le symbolisme du Coeur de Jésus? C'est que le symbole du coeur ne se rapporte pas à une chose abstraite, mais qu'il nous met en relation avec une personne, considérée dans son activité d'amour.

Un exposé approfondi sur la nature philosophique de l'amour peut ne pas provoquer notre sensibilité, nous laisser froids et indifférents, tandis que la vue d'une personne qui aime et dont nous sommes aimés, nous émeut et réjouit.

Il en va de même pour le Coeur de Jésus. La plus grande partie des difficultés et critiques soulevées à l'endroit de cette dévotion, s'appuient constamment sur le fait que le Coeur de Jésus nous éloignerait de la Personne de Jésus; le Coeur serait un écran, qui loin de nous rapprocher, nous écarterait de la Personne de Jésus- [p.48] sus, et de répéter que la religion s'adresse non pas à une chose, mais à une personne <sup>(17)</sup>.

(17) Une autre critique repose sur une erreur historique: on prétend que Jésus nous a révélé la dévotion à son Coeur comme remède et antidote contre le jansénisme, trop obsédé par la grandeur et la majesté divines. Dès lors, bien des chrétiens ont fini par ne voir dans le culte au Sacré-Coeur qu'une dévotion particulière répondant aux besoins d'une situation qui appartient au passé, mais qui est dépassée aujourd'hui. De nos jours nous connaissons une mentalité contraire: le sens de Dieu s'est tellement affaibli « que la crainte de Dieu, du Seigneur, court risque d'être totalement absente » (L. Janssens). Des études historiques récentes (p.e. J. NOUWENS, M.S.C., *Le Sacré-Coeur et le Jansénisme...* dans *Nuove Ricerche sul Giansenismo*, Rome 1954, p. 59-72) ont dégagé les apparitions de Paray de la réaction janséniste. « La révélation de l'amour miséricordieux de Dieu et l'appel à l'amende honorable ne peuvent désormais être considérés comme des réalités valant uniquement pour une époque déterminée, pour une situation passagère » (L. Janssens). «Haurietis aquas» ne fait pas mention du jansénisme, mais l'encyclique dit bien: « la place la plus importante parmi ceux qui ont promu ce mode très noble de religion revient sans contredit à sainte Marguerite-Marie Alacoque ». Les révélations de Paray n'ont rien apporté de nouveau à la doctrine catholique; son importance - relative, mais réelle -, vient de ce que Jésus, montrant son Coeur Sacré, a voulu fixer d'une manière singulière l'attention des hommes pour qu'ils contemplent le mystère de l'amour miséricordieux de Dieu envers nous. - Quant au fond, les plaintes actuelles contre cette dévotion, ne diffèrent pas tellement des objections soulevées jadis par les jansénistes. «Il ne faut pas s'y laisser prendre: en produisant les griefs contemporains on fait volontiers appel au caractère propre de l'homme moderne, voire même à l'existentialisme, tandis qu'autrefois on recourait aux propositions dogmatiques... Dépouillez leurs plaidoyers (ceux des jansénistes) des invectives et de l'imposant appareil emprunté à l'analogie de la foi..., on se heurte aux griefs de l'homme contemporain d'aujourd'hui contre la dévotion au Sacré-Coeur » (J. NOUWENS, M. S. C., dans *Actualité d'un culte*, o. c. p. 59).

Ces difficultés et ces critiques démontrent que l'on n'a pas compris la doctrine de l'Eglise concernant cette dévotion. La conception de l'Eglise est celle-ci: dans la dévotion au Sacré-Coeur le rôle qui revient au coeur n'est pas celui d'une chose (le Coeur simplement) ni d'un concept abstrait (une leçon sur la nature de l'amour), mais de nous mettre en relation et en communion avec la Personne divine de Jésus, Personne que l'on voit à travers le prisme de l'amour.

[p.49] Le Coeur n'est pas un objet auquel on s'arrête, mais il est un signe, un symbole qui nous rend présente la Personne de Jésus.

Se servir d'un symbole, c'est donner accès à des perspectives insoupçonnées, se servir du symbole du Coeur de Jésus c'est donner accès aux horizons infinis de l'amour infini du Dieu-Rédempteur. L'amour qui est présent dans le symbolisme du Coeur de Jésus est l'amour, qui est la Personne divine du Verbe incarné.

Cela est tellement vrai que la pratique quotidienne et l'usage courant font de l'expression «Sacré-Coeur» le synonyme du nom propre de Jésus. D'après la doctrine de l'Eglise et l'usage des fidèles « le Sacré-Coeur » n'indique pas l'organe physique du coeur, mais Jésus qui nous montre son Coeur, symbole nous rappelant son amour infini.

Les préférences de l'Eglise et des fidèles ne vont pas aux représentations où le Coeur de Jésus est isolé de la personne, mais à celles où Jésus nous montre son Coeur, enflammé d'amour et entouré des symboles de la Passion.

L'allusion au Coeur sera donc discret, pieux et spirituel.

L'Eglise orientale, adoptant la fête liturgique du Sacré-Coeur, a voulu s'adapter à la psychologie moderne, et lui a donné le titre de « Dulcissimi Domini et Salvatoris nostri Jesu Christi, amatoris hominum »<sup>(18)</sup>.

(18) Cfr., CZUK, *La Chiesa Russa e il culto del S. Cuore*, Gorizia 1942.

Si l'Eglise nous présente Jésus, nous manifestant son amour dans le symbolisme de son Coeur humain, elle ne se laisse pas guider par un caprice ou par un désir de complication, mais uniquement par la volonté de nous diriger plus directement vers le Jésus des Evangiles. Elle n'aspire qu'à nous mieux inculquer cette vérité: [p.50] l'amour c'est tout l'Evangile, un Jésus sans amour ne serait plus Jésus.

Ainsi donc, le Sacré-Coeur de Jésus n'est pas une nouveauté, mais bien un retour au Jésus de l'Evangile, retour toujours indispensable, étant donné que le monde s'efforce toujours de submerger l'Evangile dans les tourbillons de son égoïsme. Le rigorisme janséniste, l'égoïsme capitaliste, le sentimentalisme, le laïcisme, le naturalisme, le matérialisme marxiste sont autant d'épisodes de ce drame obscur, qui a nom « mysterium iniquitatis ».

C'est à cause de cela que l'Eglise nous rappelle constamment que Jésus est amour, qu'il a un Coeur blessé d'amour, que toute sa vie se résume dans son amour<sup>(19)</sup>.

(19) Jadis l'on a beaucoup discuté la question de savoir si à côté de l'amour humain, l'amour divin faisait aussi l'objet d'un culte. Certains auteurs, comme Marques, Nilles, Nix, Franciosi, Vermeersch, Alvéry, Galtier, Hamon, Verheylezoon..., soutenaient que le Sacré-Coeur ne serait point le symbole de la Personne de Jésus, qui nous aime d'un amour divin et humain, mais uniquement le symbole de l'amour humain et sensible de Jésus. On n'excluait évidemment pas toute référence à l'amour incréé, mais on disait cependant: « Sans exclure l'amour incréé, nous préférons, avec le P. Ramière, n'assigner à la dévotion au Sacré-Coeur d'autre objet propre que la charité créée du Sauveur. L'essentiel toutefois, c'est de reconnaître et de proclamer que dans la dévotion au Coeur de Jésus, l'amour créé occupe le premier plan » (A. Vermeersch. S. J). Après « Haurietis aquas » surtout, cette opinion paraît insoutenable. S. S. Pie XII parle, et cela à plusieurs reprises, de l'amour humain et divin qui se trouvent conjointement dans le Verbe incarné. Il distingue en plus, dans l'amour humain, l'amour sensible et l'amour spirituel et s'attache à faire voir le lien étroit entre ces trois aspects de l'amour de Jésus.

Arrivé à ce point on n'aura aucune difficulté à admettre le symbolisme du Coeur, qui, loin d'être un obstacle, sera un stimulant des plus efficaces pour pénétrer et vivre le culte du Sacré-Coeur.

Une dévotion que l'Eglise a érigé en culte, ne peut être que salutaire. On sait qu'en cette matière, l'Eglise, loin d'agir avec légèreté, procède avec une prudence extrême. La « dévotion » se rapporte directement aux âmes, [p.51] à la manière dont celles-ci, sous l'impulsion de la grâce et de certaines ambiances historiques, sentent et pratiquent une forme déterminée de piété. La dévotion ne s'impose pas, elle n'est pas obligatoire, elle répond aux goûts et aux besoins personnels. Mais le « culte » est l'expression officielle de cette dévotion, il nous indique la façon dont l'Eglise comprend et pratique la dévotion au Coeur de Jésus. Le culte officiel de l'Eglise approuve, dirige, corrige ou réprouve les dévotions qui apparaissent.

Avant d'atteindre la période du culte public et officiel (avec l'extension de la fête du Sacré-Coeur à l'Eglise universelle, par Pie IX en 1856)<sup>(20)</sup>, la dévotion au Coeur de Jésus a parcouru un long stade d'évolution et de maturation, de sorte qu'avant Pie IX elle avait atteint son développement complet, qu'elle avait sa nature intrinsèque.

(20) Au mois de juin 1856, l'épiscopat français se trouvant réuni à Paris pour le baptême du fils de Napoléon III, Pie IX y avait envoyé son légat « a latere », le card. Patrizi, préfet de la S. Congrégation des Rites. Les évêques français, par la voix de l'archevêque de Lyon, demandèrent au légat du Pape l'extension de la fête du S. Coeur à l'Eglise universelle. Rentré à Rome, le card. Patrizi transmit immédiatement la demande au Souverain Pontife. Par le décret du 25 août 1856, la S. Congrégation des Rites répondit affirmativement à la demande exprimée par l'épiscopat français.

Pendant plusieurs siècles, elle existe à l'état voilé et respire une saveur « mystique ». Dans l'Eglise primitive, alors que les théologiens discutaient sur les relations entre le Verbe et le

Père et que les fidèles contemplaient (comme cela se voit dans l'abside de la basilique du Latran) la croix en mosaïque, ruisselante de pierres précieuses, mais sans le Christ, la dévotion au Coeur blessé était inconcevable. Avant de pouvoir vénérer le Coeur de chair, il était nécessaire que les chrétiens eussent appris à s'approcher avec amour de l'humanité concrète du Fils de Dieu, à méditer sur ses souffrances, à lever les yeux sur ses plaies, et spécialement sur celle du côté.

[p.52] A cette période « mystique », qui s'étend sur un espace de dix à douze siècles, succédera, à partir de Lansperge de Cologne, une période plus spécifiquement « ascétique ». Il ne s'agit plus, comme chez Ludgarde de Tongres (1246) par exemple, d'une simple vision du Coeur blessé, ni de fiançailles mystiques comportant un échange des coeurs, mais d'une véritable spiritualité qui se nourrit à l'amour du Coeur de Jésus. La spiritualité de l'Oratoire s'oriente vers la vie intérieure de Jésus et se concentre sur son amour, qui résume toute sa mission: le Coeur vivant de Jésus est blessé d'amour, son Coeur est éternellement ouvert, éternellement blessé, sa gloire n'efface pas cette blessure, parce que c'est une blessure d'amour; cette plaie causée par la lance n'est que le signe de la véritable et invisible plaie du Coeur.

L'école eudiste concentre toute la vie spirituelle dans les Coeurs de Jésus et de Marie. Avec l'intervention de Notre-Seigneur lui-même, alors qu'il daigne se montrer à Ste Marguerite - Marie (décembre 1673 - juin 1675), la dévotion au Sacré-Coeur s'enrichit d'autres aspects: l'aspect réparateur et l'aspect apostolique. Loin de supprimer les aspects précédents, ceux-ci se greffent sur eux et les renforcent.

Jésus demande l'amour et la réparation, spécialement la réparation eucharistique, parce que l'Eucharistie est le plus grand don de son amour, il veut que son Coeur soit connu et vénéré de tous, il veut qu'on réponde à son amour par un don total, la consécration.

Ainsi donc, au cours des siècles, la dévotion au Coeur de Jésus, s'est enrichie d'une véritable moisson d'aspects - aspect mystique, aspect ascétique auquel diverses Ecoles ont apporté un accent spécial (la vie intérieure de Jésus, sa douceur et son humanité, l'union avec le Coeur de Marie) - aspect réparateur, aspect apostolique.

Tous ces aspects avaient donné à la dévotion au Coeur de Jésus sa figure définitive, sa maturité; ce n'est que [p.53] sous le pontificat de Pie IX qu'elle recevra sa maturité extrinsèque; en 1856 commence la période du culte public, officiel, solennel, universel.

On sait qu'avant d'approuver solennellement un culte, l'Eglise exige la présence non équivoque de ces trois éléments: exactitude de la doctrine, importance ascétique, diffusion actuelle. A défaut d'un de ces éléments, elle n'hésite pas, comme ce fut le cas en 1729, quand le P. de Gallifet voulut forcer les choses et pour ainsi dire brûler les étapes, à opposer un refus net aux suppliques.

L'Eglise sait attendre, avec prudence et avec joie, le développement d'un mouvement, la mise au point d'une doctrine.

Au cours des discussions et des polémiques, surtout avec les jansénistes, les concepts théologiques avaient reçu leur précision et leur clarté. On adore le Coeur de chair, oui, mais c'est le Coeur du Verbe incarné, le Coeur de Dieu. Ce Coeur de chair est adorable pour une double raison: a) il est uni dans l'hypostase à la personne du Verbe divin; b) ce Coeur, plus que tout autre membre du corps du Christ, est l'indice naturel ou le symbole de son immense charité pour les hommes. Le Coeur est adoré en tant qu'uni à la personne du Christ. Dès lors le Coeur est bien l'objet immédiat, mais non pas l'objet ultime du culte, qui est constitué par la personne du Verbe incarné. Le Coeur, et rien que le Coeur de Jésus, est le symbole de tout son amour. Il s'agit d'un symbole naturel et non arbitraire, parce qu'il se trouve chez tous les peuples de tous les temps; symbole réel et non conventionnel, parce que le coeur est le symbole manifestant l'amour, et qu'en lui toute la vie intérieure se répercute; symbole vivant et non inerte ou mort, parce que c'est le Coeur de Jésus vivant « semper vivens ad interpellandum pro nobis ». Il convient donc d'adorer et de rendre des hommages à Jésus et à son amour.



[p.54] Au cours du lent écoulement des siècles, l'Eglise a pu constater l'importance toujours croissante de cette dévotion. Le protestantisme s'était rebellé surtout contre les dogmes du Pape, de la Ste Vierge et de la Ste Eucharistie; dans la dévotion au Coeur de Jésus ces trois dogmes reçoivent un relief particulier, ils constituent le trésor inaliénable des âmes vraiment chrétiennes. Exaltant l'amour, la confiance et l'abandon à Dieu, la dévotion au Coeur de Jésus porta un coup mortel au jansénisme; très souvent elle a été le seul rempart efficace contre les assauts du naturalisme, le rationalisme, le matérialisme athée.

Les théologiens ont pu démontrer comment la dévotion au Sacré-Coeur a su donner une nouvelle orientation christocentrique, organique, harmonieuse et lumineuse à tout le dogme catholique. Ils n'ont pas de peine à indiquer comment le Corps mystique est né du Coeur de Jésus, parce qu'il est né de son amour. L'amour du Coeur de Jésus a donné au Corps mystique un chef visible, son Vicaire ici-bas, il lui a donné une Mère si aimable, médiatrice de toutes les grâces; il lui a donné les sacrements, soutenant et développant la vie dans tous les membres du Corps mystique, il lui a donné surtout l'Eucharistie, la source d'eau vive, sortie du Coeur de Jésus. Les différents traités théologiques trouvent dans l'amour du Coeur de Jésus leur point d'attache et leur centre.

Les directeurs spirituels ont pu affirmer que la véritable formation spirituelle des âmes, formation belle, profonde et joyeuse, s'obtient surtout en dirigeant les âmes vers l'amour du Coeur de Jésus

L'Eglise, toujours à l'écoute, enregistrant les données multiples d'une question, les scrute et les pèse; consciente de sa responsabilité, elle se prononce enfin.

L'approbation de cette dévotion par l'Eglise, les éloges que les Souverains Pontifes ne cessent de lui prodiguer, nous sont une garantie absolue de l'éminence de [p.55] cette dévotion. Car, à vrai dire, il ne s'agit pas ici d'une dévotion parmi ou à côté de tant d'autres dévotions. Cette dévotion est plutôt la « dévotion par excellence ». Dans « Haurietis aquas » S.S. Pie XII écrit: « Il n'est pas question ici d'une forme commune de piété que l'on peut à loisir mettre au second rang ou déprécier »<sup>(21)</sup>. Dans son estime de cette dévotion, Pie XII rejoint l'enseignement de Léon XIII et de Pie XI. Il cite d'ailleurs la célèbre phrase de Pie XI: « Cette forme de piété, n'est-elle pas la synthèse de toute la religion et ne contient-elle pas la norme d'une vie plus parfaite, capable d'acheminer les âmes à connaître plus profondément et plus rapidement le Christ Seigneur, à l'aimer plus ardemment, à l'imiter avec plus d'application »<sup>(22)</sup> ?

(21) Dans AAS, 48, 1956, p. 346, (cfr. p. 312: « Celui qui sous-estimerait cet insigne bienfait donné par Jésus-Christ à son Eglise, agirait mal et témérairement et offenserait Dieu lui-même »).

(22) Ibid., p. 313.

N'oublions pas - c'est encore l'enseignement de Pie XII - , que l'objet fondamental de la dévotion au Coeur de Jésus, coïncide avec l'objet fondamental de la vie chrétienne. Cette dévotion nous aide et nous soutient dans notre unique devoir essentiel: de devenir de meilleurs chrétiens dans et par l'amour.

N'oublions pas non plus que, plus qu'ailleurs, l'amour, qui est l'objet fondamental et central de cette dévotion, est un dialogue: amour pour amour, coeur pour coeur.

Ainsi comprise et vécue, la dévotion au Coeur de Jésus ne manquera pas d'assurer les bénédictions les plus amples à toute la vie chrétienne d'aujourd'hui et de l'avenir<sup>(23)</sup>.

(23) Sur la doctrine du symbolisme, on peut consulter: C. M. TRAVERS, *Valeur sociale de la liturgie*, Paris 1946; G. DUMAS, *Nouveau Traité de Psychologie*, Paris 1930-1949, vol. IV, chap. V: La symbolisation; LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris 1947. Plus récemment: K. RAHNER, S. J., *Zur Theologie des Symbols* dans *Cor Jesu*, o. c. I, p. 461 sv.

## [p.56] 2) Fondements de la dévotion au Sacré-Coeur.

Dans une audience accordée aux membres de l'Apostolat de la Prière (le 11 octobre 1893), Léon XIII disait que la dévotion au Coeur de Jésus est « la cinquième note » de l'Eglise du Christ. Il voulait dire par là - écrit le P. Simon<sup>(24)</sup> -, que l'Eglise du Christ doit être une, sainte,

catholique, apostolique (les quatre « notes » classiques de l'Eglise) et en outre, qu'elle doit honorer le Sacré-Coeur.

(24) *Oportet Illum regnare*, Monza, p. 151, note 5.

C'est dire que la dévotion au Coeur de Jésus fait partie du dépôt commun et inaliénable de l'Eglise catholique, dont elle n'est pas un ornement accessoire, un article de luxe, mais à laquelle elle apporte un enrichissement substantiel. Mais c'est dire en même temps que cette dévotion doit avoir des bases solides, qu'elle doit pouvoir se justifier devant la raison théologique et les sources de la révélation.

#### a) *Justification théologique.*

C'est le manque de clarté doctrinale qui a retardé, pendant près de deux siècles, la sanction officielle de la dévotion au Sacré-Coeur. La première supplique en vue d'obtenir une fête universelle en l'honneur du Sacré-Coeur, arriva à Rome sous le pontificat d'Innocent XI en 1687; la fête universelle ne sera effectivement concédée qu'en 1856 (à partir de 1765 la Pologne et l'archiconfrérie romaine de S. Théodore, possédaient la fête du Sacré-Coeur avec Messe et Office propres).

Toute justification doctrinale repose finalement sur ce principe indiscutable: la nature humaine du Christ doit recevoir le même culte de latrie (adoration) que le Verbe divin auquel elle est substantiellement (hypostati-*[p.57]* quement) unie; toutes les parties de cette sainte humanité du Christ, spécialement le Coeur, sont l'objet d'adoration divine.

Les premiers théoriciens de cette dévotion (spécialement le P. de Gallifet) s'étaient engagés sur une route dangereuse: ils accentuaient trop l'importance du coeur comme organe de l'amour. Une fois admise cette conception physiologique erronée du coeur comme organe de l'amour, il était assez facile de passer à la conception du coeur comme objet du culte.

Devant une telle conception, on ne comprend que trop bien la méfiance de Rome. En effet, la théologie enseigne qu'à proprement parler, l'objet du culte ne peut être constitué par une chose, mais par une personne. Le culte est un acte d'honneur, d'hommage que l'on rend à un être dont on reconnaît la dignité, l'excellence et la supériorité, ou comme l'exprime St Thomas: « subiectionis argumentum, hoc est demissionis et humillitatis, obsequii et reverentiae signum »<sup>(25)</sup>. Le culte religieux, qui exprime les relations de l'homme avec Dieu, se réfère à Dieu, il a comme terme ultime la reconnaissance de la grandeur de Dieu et de la dépendance de la créature à l'égard de Dieu.

(25) *Summa Theol.*, II-II, q. 81, a. 3.

Le culte va au coeur de chair, mais il ne s'y arrête pas. En vertu même de l'union hypostatique, tout dans la sainte humanité de Jésus est adorable. Dès lors, le Coeur de Jésus est digne d'adoration, comme tout ce qui appartient à la personne de Jésus. On ne le considère pas comme séparé de cette personne, sans rapport avec elle. Aux accusations jansénistes on a toujours répondu que le Coeur de Jésus est regardé comme uni à la personne du Verbe. Pie VI l'a affirmé avec force dans la *[p.58]* bulle « *Auctorem fidei* » (1786)<sup>(26)</sup>. Du même coup tombaient toutes les préventions de nestorianisme et d'idolâtrie.

(26) Qu'on se reporte par exemple à la proposition LXIII du Synode janséniste de Pistoie, condamné par Pie VI; « ...Quasi fideles Cor Jesu adorarent cum separatione, vel praecisione a Divinitate, *dum illud adorant, ut est Cor Jesu, Cor nempe personae Verbi, cui inseparabiliter unitum est, ad eum modum quo exsanguie Corpus Christi in triduo mortis sine separatione aut praecisione a divinitate adorabile fuit in sepulchro* » (dans: DENZINGER-BANWART, *Enchiridion Symbolorum*, n. 1563).

De ce tout divin de la Personne du Verbe l'Eglise ne « sépare » jamais une partie, si noble et si vénérable soit-elle, pour en faire, en elle-même et en vue d'elle - même, l'objet d'un culte spécial. Mais il arrive que l'Eglise « distingue » dans le tout théandrique une partie pour en faire l'objet d'un culte spécial. La raison en est qu'elle y voit un signe, un symbole, un souvenir d'une réalité mystérieuse, d'une marque spéciale d'amour. Le Coeur de Jésus est l'emblème de son amour et nous rappelle en même temps toute la vie intérieure de Jésus: sa vie affective est tout amour; les variétés de cette vie affective sont un même amour qui se

diversifie selon la condition de l'objet. Ce qui n'est pas amour en Jésus, est sous l'influence de l'amour. Il a souffert parce qu'il a aimé; ses miracles sont les effets de son amour. Le Coeur de Jésus est un Coeur réel et vivant. Toute notre vie intime et profonde a des attaches avec le coeur; nos « sentiments s'y répercutent, toute notre vie affective y a comme un centre de résonance par lequel elle se manifeste sensiblement à nous. Or, notre vie morale et notre vie affective sont étroitement unies. Ne va-t-on pas jusqu'à dire que les grandes pensées viennent du coeur, et que le coeur a des raisons que la raison ne connaît pas?». (Bainvel). S'il en est ainsi, la dévotion au Coeur de Jésus n'est plus seulement la dévotion à l'amour du Coeur de Jésus, mais elle devient la dévotion à toute la vie intérieure (dans son sens le plus [p.59] large) du Rédempteur, parce que cette vie intérieure a dans le coeur réel et vivant son centre de résonance, son symbole, son signe de rappel.

On connaît les scrupules du card. Lambertini, le futur Benoît XIV, hésitant à autoriser la fête du Sacré-Coeur par crainte d'un morcelage indéfini de l'humanité sainte de Jésus, par crainte d'un certain découpage. « Si la Sacrée Congrégation des Rites concède aujourd'hui la fête du Coeur de Jésus, ne devra-t-elle pas, un jour, concéder celle du très saint côté, des yeux très saints, de la très sainte langue; bien plus, on demandera une fête en l'honneur du Coeur de la bienheureuse Vierge Marie. Encore une fois où s'arrêter ? »<sup>(27)</sup>.

(27) Cité par A. HAMON, S. J. *Histoire de la dévotion au Sacré-Coeur*, IV, p. 41.

On sait comment l'autorité romaine a levé ces hésitations : le coeur, plus et mieux qu'aucun autre organe peut symboliser les sentiments intimes de la personne.

Nos hommages ne s'adressent pas à Jésus et à son Sacré-Coeur, Mais bien au Sacré-Coeur, c'est-à-dire au Coeur de la Personne du Verbe à laquelle il est indissolublement uni. C'est dire que l'accusation d'adorer un coeur séparé de la divinité tombe à faux, puisque jamais le corps de Jésus (ni aucune de ses parties), même durant les trois jours de la mort, ne fut séparé de la divinité, et qu'en raison de cette union, même en l'absence de l'âme, il demeurerait adorable.

Mais il faut noter que la dévotion au Sacré-Coeur n'est pas simplement le culte du Coeur de Jésus matériellement considéré dans son union hypostatique avec la divinité. Car elle est le culte de l'amour de Jésus - Dieu, dans le culte du coeur. En effet il y a dans la dévotion au Coeur de Jésus, deux éléments, l'un sensible et pour ainsi dire formel; l'autre, l'amour rappelé et représenté par ce coeur de chair. Cela ne signifie pas qu'il y ait là [p.60] deux objets distincts, purement coordonnés, ou que l'un des deux soit accessoire. Les deux éléments ne font qu'un, « comme ne font qu'un le signe et la chose signifiée: ils sont essentiels dans la dévotion, comme l'âme et le corps dans l'homme; et ils ne font qu'un comme l'âme et le corps font l'homme. Et comme l'âme l'emporte sur le corps et est le principal dans l'homme, ainsi le principal dans la dévotion au Sacré-Coeur est l'amour du Dieu fait homme » (Bainvel). Cet aspect formel de la dévotion au Sacré-Coeur suppose un coeur vivant et vibrant de tous les sentiments qui ont incliné le Verbe fait homme vers l'humanité pécheresse<sup>(28)</sup>.

(28) Cfr., *Ami du Clergé*, 6 septembre 1928, c. 620-621.

Le culte du Sacré-Coeur est une adoration du Verbe incarné, du Verbe en tant qu'il est incarné; inversement et équivalentement ce culte est une adoration de l'homme Jésus en tant qu'il manifeste le Verbe de Dieu. Car le Christ-Jésus n'est point une image ou un symbole de Dieu, séparé ontologiquement du Verbe; il est la réalité même de l'être qu'il manifeste. Les termes techniques parlent ici d'union hypostatique, c'est-à-dire l'union en une seule personne, la Personne du Verbe divin, de deux natures, divine et humaine, dans le Christ. Cette technicité de la formulation ne doit pas nous arrêter, elle est indispensable à la sauvegarde de la foi; on peut la traduire, en termes plus modernes et plus accessibles, en disant que, de l'homme Jésus, Dieu dit « Je », ou bien que cette vie de l'homme Jésus, est la vie même de Dieu. Le « Je » prononcé par Dieu sur l'homme Jésus, est un « Je » éternel, la vie même de Dieu en cet homme d'un moment de l'histoire est une vie qui s'est libérée du temps, car Dieu continue, si l'on peut dire maladroitement, d'être un homme. C'est là le mystère essentiel de la foi... dans lequel se concentre tout le dogme chrétien: [p.61] Dieu a voulu faire lui-même l'expérience de ce que c'est qu'être homme, la faire, cette expérience, en plénitude, à

l'exception du péché, et sans cesser d'être la souveraine majesté et transcendance de Dieu. Cette unité divino-humaine du Christ est la source de notre salut; elle est rédemptrice. Dans la vie offerte et la passion de l'Homme-Dieu, une expiation du péché est contenue, à la fois infinie et humaine, à la mesure de l'humanité entière; par là est compensé, divinement et humainement, cet effort vital et profondément blasphématoire pour nier Dieu qu'est notre péché, le péché originel, et chacun de nos péchés qui reprennent et approuvent le péché primordial.

Or, un des aspects les plus importants de cette humanité du Christ Jésus qui est l'humanité de Dieu, c'est sa puissance humaine de sentir et d'aimer, son affectivité et sa sensibilité. Le Christ-Jésus, Dieu et homme, sent et aime comme un homme; et en lui c'est le Dieu qu'il est qui sent et aime comme un homme. De cette puissance d'aimer et de sentir, le coeur, au moins dans notre civilisation occidentale, est considéré comme le signe. Cette symbolisation n'est pas arbitraire: notre affectivité et notre sensibilité ne sont pas seulement spirituelles, elle sont un retentissement corporel qui se traduit en particulier par des phénomènes cardiaques. Nous pouvons donc dire, sans anthropomorphisme, que dans le Christ-Jésus/Dieu a un coeur humain. Ce Coeur, en tant qu'il appartient au Verbe incarné, en tant qu'il est aussi le signe et la manifestation de son amour divin <sup>(29)</sup>, [p.62] nous pouvons et devons l'adorer de l'adoration même à laquelle a droit l'humanité du Christ assumée par la divinité » <sup>(30)</sup>.

(29) Quant à la question de savoir si l'amour divin est signifié par le Coeur de Jésus, il faudra se rappeler toujours: le coeur est le symbole de la personne aimante, considérée dans son activité d'amour; en Jésus tout ce qui est humain, est en fonction du divin, il est signe du divin. Dans le cas du Coeur de Jésus, il ne faut pas partir du symbolisme du coeur en général, mais du symbolisme de ce coeur particulier, du Coeur du Christ. Pour ceux qui considèrent le Coeur de Jésus comme « centre de la personne », le problème n'existe plus. Cfr., J. JACQUES, *De H. Hartverering en de ongeschapen lief de Gods* dans *Ons Geloof*, 1946, p. 369-387; *Culte et Théologie du Sacré-Coeur* dans *Année Théologique* 1947, p. 274-398 (critique du livre de L. VERHEYLEZON, S. J., *De devotie tot het H. Hart*, Tielt 1946).

(30) R. L. PETIT, S. J., *a. c.* p. 126-127.

On ne saurait mieux exprimer, dans un langage aussi solide que clair et accessible, la justification théologique de la dévotion au Sacré-Coeur.

#### b) *Les sources de la révélation.*

« N'est-il pas réconfortant de constater que parmi les jeunes qui déclarent leur peu d'attrait pour la dévotion au Sacré-Coeur, il y a cependant unanimité à vouloir trouver dans l'Écriture la personne du Christ et son amour?... C'est l'Évangile qui fournira la meilleure réponse à la question: « Qu'est-ce que le Sacré-Coeur ? » ou plutôt « Qui est-ce? » en montrant la personne du Fils de Dieu incarné tout entière révélée dans son amour » <sup>(31)</sup>.

(31) J. GALOT, S. J., *Quel est l'objet de la dévotion au Sacré-Coeur?* dans *Nouvelle Revue Théologique*, novembre 1955, p. 924.

L'encyclique « *Haurietis aquas* » qui est une sorte de traité presque complet et fort équilibré de théologie spirituelle, s'appuie non sur une révélation particulière, mais sur l'expérience spirituelle millénaire de l'Église vivant de la réalité du Christ, et surtout sur les fondements de la révélation. Le Souverain Pontife s'attache à considérer à fond « l'essence et la sublime nature de ce culte dans l'éclat de la lumière de la vérité divinement révélée »... « Les fidèles doivent chercher les fondements du culte du Sacré-Coeur dans l'Écriture, la Tradition et la Liturgie comme à leur source claire et pro- [p.63] fonde ». C'est ici qu'intervient une distinction importante entre l'idée fondamentale de la dévotion (l'amour du Christ) et sa forme spéciale (le culte de cet amour sous le symbole du coeur physique). « Il est indubitable que les Livres saints ne font jamais mention claire d'un culte particulier d'amour et de dévotion rendu au Coeur physique du Verbe incarné, en tant que symbole de sa très ardente charité ».

Pie XII veut souligner que le culte du Sacré-Coeur bien compris ne s'étaye pas sur des révélations privées; il est une explicitation de vérités révélées dans l'Ancien et le Nouveau

Testament, dont les fidèles et le magistère de l'Eglise ont pris conscience à partir du Moyen-Age et surtout à l'époque moderne.

Puisque l'objet fondamental de la dévotion au Sacré-Coeur est identique à l'objet fondamental de la religion chrétienne, il ne doit pas être trop difficile de légitimer la dévotion par les sources de la révélation.

La méthode de vouloir justifier le dévotion au Sacré-Coeur en remontant aux sources de la révélation, est assez nouvelle. On a parlé, à ce sujet, d'un genre nouveau de preuve scripturaire ou tout au moins d'une nouvelle façon d'utiliser la sainte Ecriture. Le souci de fonder la légitimité de cette dévotion sur des textes scripturares, n'avait pas beaucoup préoccupé les théologiens avant la publication de «Haurietis aquas ». Dans les traités de théologie, on établit cette légitimité en faisant appel d'abord aux documents ecclésiastiques, à la liturgie du Sacré-Coeur, et enfin, et surtout à la raison théologique. On n'éprouvait pas le besoin, ordinairement, de faire intervenir un argument scripturaire proprement dit. Et cela parce que la justification de cette dévotion se présente comme une application à un cas particulier d'une vérité plus générale, qui demandait toute l'attention des théologiens: l'adoration de l'humanité du Christ, incluse dans l'adoration unique du Christ. On adore la [p.64] personne, et dès lors tout ce à quoi elle s'étend, dans le Christ est adorable de la même adoration; de ce chef, toute l'humanité de Jésus est adorable. Pour établir cette vérité, on n'a pas manqué d'en rechercher les fondements dans la sainte Ecriture et il n'était pas difficile de trouver bon nombre de textes dans le Nouveau Testament.

Pour ce qui est de la dévotion au Sacré-Coeur, on voulait démontrer pourquoi le coeur physique de Jésus pouvait et devait être l'objet d'une adoration spéciale. Car l'Eglise ne permet pas indistinctement le culte spécial de n'importe quelle partie de l'humanité du Christ. Ici les efforts ont porté sur le rapport du coeur, organe physique, avec la personne du Christ, et cela grâce au lien naturel et symbolique du coeur humain avec la vie affective, plus spécialement avec la vie d'amour de la personne.

Dans ce cas, il s'agissait surtout de délimiter exactement l'objet de cette dévotion.

Pendant, certains théologiens ont été amenés à examiner l'Ecriture sainte, à propos de ce culte. Et surtout quand il s'agissait de pénétrer le sens du mot «coeur». Mais ils ont constaté que le sens de ce mot avait évolué et qu'il ne comportait pas, comme de nos jours, une indication universellement reconnue des affections sensibles de l'homme. Ils ont constaté « que le coeur est une réalité biblique très riche de sens: il est le principe de la vie sensible, intellectuelle et morale de l'homme; tous les actes des facultés de l'âme sont référés au coeur comme à leur source. Parmi ces actes, l'amour n'a nullement une place de choix »<sup>(32)</sup>.

(32) J. HANIMANN, *S. Jean Eudes et les sens bibliques du mot « Coeur »* dans *Le Coeur du Seigneur*, Paris 1955, p. 87.

Ensuite, étudiant le développement historique du culte au Sacré-Coeur, on a cherché les passages de l'Ecriture sainte, où se trouve mentionné le mot « coeur », passages susceptible d'être appliqués au Coeur de Jésus [p.65] prophétiquement ou immédiatement, ce qui aurait pu servir comme première base historique au culte du Sacré-Coeur. Mais ici encore l'inventaire n'a guère donné satisfaction; « Ces passages mettaient les fidèles tout près, si je puis dire, du trésor caché. Mais rien ne montre qu'ils l'aient soupçonné. On n'a pas jusqu'à présent, que je sache, relevé un témoignage précis, dans les dix ou onze premiers siècles du christianisme, du symbolisme du coeur de chair appliqué au Coeur de Jésus, ni de la blessure du côté expliquée comme emblème de la blessure d'amour »<sup>(33)</sup>.

(33) J. BAINVEL, art. *Sacré-Coeur* dans DTC, o. c. c. 303-305.

Tout cela explique le silence des théologiens sur les fondements scripturares du culte au Sacré-Coeur. Mais voici que « Haurietis aquas » affirme à plusieurs reprises l'enracinement scripturaire de ce culte, et le détaille abondamment; ce qui nous vaut plus et mieux que des textes juxtaposés. « Nous désirons vous inviter... à considérer avec une nouvelle attention les principes issus de la Bible... Nous engageons tous nos fils dans le Christ à adopter avec

ferveur cette forme de dévotion... il s'agit, comme nous l'avons dit, d'un culte qui depuis longtemps existe dans l'Eglise et qui se fonde solidement sur les Évangiles eux-mêmes ».

L'encyclique « *Haurietis aquas* » ne fait pas usage des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament qui parlent du Coeur du Christ (du Messie), alors que plusieurs théologiens modernes visent précisément à exploiter ces textes afin de constituer une documentation biblique de la dévotion. Le Souverain Pontife semble donc bien inaugurer une façon toute nouvelle de consulter la Sainte Écriture à propos du Coeur de Jésus. Il ne s'attache plus à chercher dans la Bible les significations du mot «coeur»; il n'y cherche pas davantage des indices de la dévotion au Sacré-Coeur telle qu'elle se pratique de nos jours; il y [p.66] cherche uniquement des preuves de l'amour de Dieu. Il part de l'idée fondamentale que le culte du Coeur de Jésus est le culte de l'amour de Dieu pour nous, surtout de l'amour manifesté par l'humanité du Christ Sauveur. La note caractéristique de cette nouvelle méthode c'est que Pie XII distingue soigneusement le fond et la forme de la dévotion au Coeur de Jésus. Il n'y a que le fond (l'amour de Dieu, manifesté surtout par le Verbe incarné) qui doit être recherché dans l'Écriture sainte et qui doit être étayé sur elle. Quant à la forme (la symbolisation de l'amour par le Coeur de Jésus), le Souverain Pontife reconnaît à plusieurs reprises qu'il n'est pas question d'aller la rechercher dans l'Écriture ou dans les écrits patristiques. Le fond de ce culte c'est l'amour de Dieu manifesté aux hommes, et c'est précisément l'expression de cet amour qu'il s'agit de rechercher dans l'Écriture sainte. Toute dévotion véritable et authentiquement chrétienne doit se rattacher aux sources de la révélation. Et d'ailleurs le fait que le St Siège ait approuvé (bien que sur un plan restreint encore) ce culte avant les écrits de Ste Marguerite-Marie, indique clairement qu'il découle des principes mêmes de la révélation chrétienne.

#### 1) *L'Ancien Testament.*

« Le coeur est le symbole de l'amour, et, dans le Verbe Incarné, le symbole de l'amour incréé qui fut la cause de sa venue sur terre, et de l'amour créé que, comme Dieu, il s'est inspiré à lui-même comme homme et qui, dès le premier instant de sa conception, fut pour lui la cause de son sacrifice sur la croix » (L. Billot). Tel est le principe fondamental de la dévotion au Sacré-Coeur. Ce principe est illustré par l'encyclique «*Haurietis aquas*»: «Le mystère de notre divine Rédemption est fondamentalement et par nature un mystère d'amour...; mystère de l'amour miséricordieux de l'Auguste Trinité et du Divin [p.67] Rédempteur envers tous les hommes. Alors que ceux-ci ne pouvaient suffire en aucune manière à satisfaire pour leurs fautes, le Christ, par les insondables richesses de ses mérites, acquises en versant son très précieux sang, a pu rétablir et parfaire ce pacte d'amitié entre Dieu et les hommes, violé une première fois au paradis terrestre par la déplorable faute d'Adam et ensuite par les fautes innombrables du peuple élu ».

Ce texte indique qu'il faut remonter aux premières pages de l'Ancien Testament pour saisir toute l'étendue de l'amour de Dieu pour nous: l'amour de la Ste Trinité pour l'humanité pécheresse, dans la perspective de la Rédemption.

Les dernières pages de l'Écriture sainte nous disent que Dieu est amour (I Jean, IV, 7-16); c'est là l'aboutissement de la révélation. A première vue cela peut sembler loin des noms que l'Ancien Testament donne à ce même Dieu, qui y est désigné sous les noms de : le Créateur, le Très-Haut, la Terreur d'Isaac, le Dieu des armées, le Saint d'Israël, le Dieu jaloux, puissant et redoutable, qui fait que le peuple élu se prosterne dans une adoration tremblante: « Saint et redoutable est son nom. La porte de la sagesse est la crainte du Seigneur » (Ps., CX, 9-10). Et cependant, c'est dans les merveilles que Dieu accomplit en faveur du peuple élu, qu'il révèle sa miséricorde infinie. De ces merveilles il a établi un mémorial, comme le même psaume nous le rappelle: « Grâce et pardon est le Seigneur » (ibid., v. 4).

Les accents de tendresse qui exaltent l'amour de notre Rédempteur tarderont à paraître dans tout leur éclat (p.e. dans *Tit.*, III, 4), mais les multiples interventions divines dans l'Ancien Testament tendaient à préparer les esprits à cette vérité essentielle et unique: Dieu est amour.

En plusieurs endroits, on y lit l'amour de Dieu pour les hommes et l'affirmation d'une alliance de Yahweh avec son peuple, alliance préfigurant la Nouvelle Alliance dont [p.68] l'Incarnation est le principe et le centre. Les deux Alliances montrent la continuité d'une vérité qui s'explique de plus en plus au coeur de l'histoire de l'humanité. Négligeant les nuances nécessaires, on voit trop souvent les deux Alliances comme une opposition entre la Loi de crainte et la Loi d'amour.

Plusieurs auteurs récents, comme P. Van Imschoot <sup>(34)</sup>, ont réagi contre la conception trop aisément accueillie, du Dieu de l'Ancien Testament, Dieu « redoutable dont la puissance et la colère se déchaînaient comme une force de la nature sans raison apparente ». Opinion inadéquate, car « s'il est vrai que les adjectifs désignant les attributs moraux de Yahweh se rencontrent principalement dans les livres relativement récents, ils ne font pas totalement défaut dans les anciens, et les qualités morales qu'ils expriment ont été de tout temps reconnues au Dieu des Hébreux » <sup>(35)</sup>. On peut le montrer par ces attributs moraux: la bonté et la miséricorde.

(34) *Théologie de l'Ancien Testament* (coll. *Théol. biblique*), I. Paris 1954. Voir aussi: P. PHILIPPE DE LA TRINITÉ. *Dieu de colère ou Dieu d'Amour*, dans *Amour et violence* (Etudes Carmélitaines), Paris 1946, p. 105-128.

(35) *Ibid.*, p. 68.

La « bonté » divine est rendue souvent par le terme hébreu « hesed ». La signification en est fort complexe; il se rapporte à l'ensemble des devoirs qui incombent à ceux qui sont unis par les liens du sang, de la parenté, de l'amitié, de l'hospitalité: « Le hesed comporte l'assistance, la fidélité, la loyauté, la solidarité, l'amour que se doivent les membres d'une communauté soit naturelle, telle que la famille, soit issue de l'alliance ou de l'hospitalité. Le mot désigne les manifestations concrètes d'assistance et de fidélité plutôt que le sentiment ou la disposition qui les inspirent... Dans une communauté, l'assistance et la loyauté ne doivent pas seulement exister entre égaux ou entre inférieurs et supérieurs (Gen., XXI, 23): elles peuvent exister aussi chez un supérieur à l'é- [p.69] gard de ses inférieurs. Dès lors, hesed prend le sens de faveur, grâce (Esther, II, 9, 17). C'est le cas du hesed de Dieu, parce que celui-ci est fondé sur l'alliance, qui est une initiative purement gratuite de la part de Yahweh. En effet, si Yahweh a conclu une alliance avec Israël et s'est engagé à « observer l'alliance et le hesed » (Deut., VII, 9), c'est parce qu'il a aimé le peuple, non pour les mérites de celui-ci, mais gratuitement. Lorsque l'Ancien Testament attribue le hesed à Dieu, l'idée de bonté prédomine, tandis que celle d'assistance due s'estompe. C'est pourquoi le hesed de Dieu est souvent mis en parallèle soit avec son amour, soit surtout avec sa compassion, sa miséricorde » <sup>(36)</sup>.

(36) *Ibid.*, p. 66-67.

La « miséricorde » (rahamin) de Dieu est principalement la pitié qu'il témoigne aux malheureux et aux faibles; en particulier à son peuple opprimé. Comme hesed, le mot rahamin signifie la manifestation concrète de la pitié plutôt que le sentiment et est fréquemment associé à la grâce: lorsque la pitié de Dieu a pour objet le peuple coupable mais repentant, elle prend le sens de la miséricorde qui pardonne le péché... le Dieu d'Israël est longanime, c'est-à-dire lent à la colère, patient; parce qu'il est « grand en force », il peut attendre son heure pour châtier les coupables: car il ne prend pas plaisir à la mort du méchant, mais à ce qu'il se convertisse et qu'il vive... Il ne nous traite pas selon nos péchés et il ne nous punit pas en proportion de nos fautes... Comme un père a pitié de ses enfants, ainsi Yahweh a pitié de ceux qui le craignent » <sup>(37)</sup>.

(37) *ibid.*, p. 67-68.

« De tous les textes exprimant l'amour, la bienveillance ou la miséricorde, bien peu sont appliqués à Dieu dans les livres anciens. Cependant l'amour, la condescendance ou la miséricorde de Dieu se manifeste déjà dans les antiques traditions consignées dans la Genèse, par [p.70] exemple à l'égard du premier homme, de Noé et de sa famille, des patriarches. Ce sont cependant les prophètes qui ont mis en lumière l'amour de Yahweh soit sous la forme de l'amour conjugal, soit sous celle de l'amour paternel » <sup>(38)</sup>.

(38) Ibid., p. 80.

On peut dire que dès sa création, l'homme a été l'objet de l'amour de Dieu. Sorti des mains de Dieu, comblé de ses faveurs, l'homme a préféré une indépendance malheureuse à une soumission aimante. En se multipliant, l'homme a multiplié ses crimes; mais en face de la rébellion humaine, Dieu reprend toujours le dialogue avec l'homme.

La Carmélite Oda Schneider a pu intituler son livre « Au commencement était l'Amour »; phrase qui veut rendre en un langage actuel ce que S. Jean pensait en écrivant: « Dieu est amour » (I Jean, IV, 8), et l'idée de S. Thomas d'Aquin sur la mission invisible du Fils et du S.Esprit: « le Fils n'est pas un Verbe quelconque, mais un Verbe qui exhale l'amour »<sup>(39)</sup>, l'amour de l'EspritSaint.

(39) *Summa Theolog.*, I, p. 43, a. 5 ad 2: « Filius autem est verbum non quaecumque, spirans amorem ».

C'est qu'en Dieu, la connaissance et l'amour sont inséparablement unis. Nous sommes enclins à donner une portée trop intellectuelle à cette activité divine appelée révélation. Nous oublions trop facilement que la révélation du Verbe est aussi la révélation de son amour. Cette réalité de l'Amour qui domine toute l'histoire religieuse du monde, ne se laisse que difficilement expliciter dans les notions traditionnelles de nos traités scientifiques. Et cependant, déjà l'Ancien Testament nous apprend que le Dieu, qui est le Créateur de l'univers, veut conclure une Alliance d'amour avec les hommes. C'est là la base qui nous permet d'étayer solidement le culte du Sacré-Coeur, au point de vue biblique et au point de vue de l'histoire du salut. Rudolphe Graber écrit: [p.71] «Je suis persuadé qu'il faudrait d'abord écrire cette introduction à la dévotion au Sacré-Coeur, ou du moins s'occuper plus diligemment de ces questions préparatoires. La dévotion au Sacré-Coeur est quelque chose de si délicat, un secret si ineffable qu'il n'est pas possible d'y pénétrer dans l'ambiance assourdissante et agitée de notre vie moderne; il nous faut pour ainsi dire traverser d'abord les anti-chambres, la grande nef avant d'arriver au sanctuaire lui-même. Et il semble que bien des objections contre cette dévotion seraient éliminées, si nous comprenions davantage l'art de Dieu dans l'éducation de l'humanité. Dieu, en effet, n'a pas envoyé son Fils à l'improviste, mais il a préparé sa venue tout au long de l'Ancien Testament. Or, c'est précisément dans l'Ancien Testament, si facilement négligé par nous, que gisent les données historiques de notre dévotion au Sacré-Coeur... Mais il s'agit d'aller au fond des choses. Il ne suffit pas de réunir les rares passages, où il est question du Coeur de Dieu ou du Coeur du Sauveur; il est nécessaire de pénétrer l'esprit même de l'Ancien Testament, qui n'est autre chose que la prophétie de l'accomplissement messianique. Or, cette réalisation, c'est le nouveau, l'éternel Testament dans le Coeur de son Fils. C'est seulement de ce fond biblique que ressortira toute la majestueuse grandeur de la dévotion au Sacré-Coeur »<sup>(40)</sup>.

(40) R. GRABER, *La vie sacerdotale dans les perspectives du culte du Sacré-Coeur dans Actualité d'un culte*, o. c. p. 125.

*Abraham* est l'ami de Dieu par excellence, il se poursuit entre eux un dialogue, une conversation entre amis, une ouverture réciproque. Aux descendants d'Abraham, ces pasteurs toujours en mouvement avec leur famille et leur troupeau, Dieu se révèle comme le Pasteur, qui ne se lasse de veiller sur eux.

*Moïse*, berger lui aussi, est l'incarnation du véritable Pasteur d'Israël. Il conversait avec Dieu, comme un hom- [p.72] me parle avec un autre; son dialogue est plus poignant que celui d'Abraham avec Yahweh; il réussit à arracher à Dieu une sentence de miséricorde. Au mont Sinaï une alliance s'établit entre Dieu et son peuple. Ce pacte n'est pas seulement fondé sur les liens du domaine suprême de Dieu et de l'obéissance exigée de la part des hommes, mais il est fortifié et vivifié par les motifs de l'amour: « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur et de toute ton âme et de toute ta force. Et ces paroles, que je te prescris aujourd'hui, seront en ton coeur » (Deut., VI, 5-6). Dans le cantique chanté par Moïse lors de la libération du peuple de la servitude d'Egypte, certaines expressions et images traduisent un accent de tendresse: « Comme l'aigle qui appelle au vol ses petits et plane au dessus d'eux, ainsi le Seigneur étend ses ailes (sur son peuple) et il l'élève et le porte sur ses épaules » (ibid.,



XXXII, 11). Au sein de la nuée, Dieu manifeste à Moïse un nouvel aspect de son nom: « Dieu de pardon et de grâce, lent à la colère, d'une bonté et d'une fidélité sans mesure » (Ex., XXXIV, 6). Le Décalogue parle de la jalousie de Dieu (Ex., XX, 5; Deut., V, 9); il s'agit d'un amour jaloux, exigeant, totalitaire, à la mesure de celui qui est éternel et tout-puissant; d'un amour qui veut être aimé et qui ne peut souffrir l'infidélité, d'un amour qui devient colère, si on a le malheur de le braver. Les blessures qu'il inflige alors, sont encore un rappel de son amour.

Parlant aux prophètes, Dieu se servira d'un langage plus expressif encore. Il n'est plus question d'une formulation symbolique, d'une simple transposition de langage, mais c'est en criant la violence de l'amour humain qui les consume, que les prophètes proclameront la violence de l'amour de Dieu.

Il y a l'expérience du prophète *Osée* (VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., à Samarie). Depuis près de cinq siècles Israël est établi sur la terre promise à Abraham; mais aux [p.73] bienfaits de Dieu il a répondu par l'ingratitude. Le prophète présente l'alliance entre Dieu et son peuple comme un lien d'amour, un mariage d'amour. Malgré l'inconstance et les infidélités d'Israël, l'amour subsiste en Dieu, il n'attend que le repentir pour lui pardonner. En termes ardents, le prophète décrit l'amour de Dieu: « Quand Israël était enfant, je l'aimais et de l'Égypte j'appelais mon fils... J'apprenais à Ephraïm à marcher; je les prenais dans mes bras et ils n'ont pas compris que je prenais soin d'eux. Je les tirais avec le lien d'Adam (d'humanité), avec les liens de l'amour... Je guérirai leurs blessures; je les aimerai sincèrement car ma colère s'est détournée d'eux. Je serai comme la rosée pour Israël, qui dilatera ses racines comme le Liban » (XI, 1 sv; XIV, 5-6).

Le texte d'Osée n'est pas facile à interpréter, toutes les circonstances de son histoire conjugale ne sont pas claires. Mais une chose est claire: il aime avec passion une femme qui ne lui est pas fidèle, il peut douter s'il doit aimer tous les enfants qu'elle lui a donnés (I, 2-9). La colère, la vengeance, les exigences de la justice sont incapables de toucher le cœur de l'adultère; elle court après ses amants. Il reste une seule arme à l'époux abandonné, il la séduira par son amour; l'amour triomphe à force d'aimer.

Avant ce prophète, personne n'avait eu l'audace « de poser Dieu comme sujet du verbe aimer. Il fallait pour en venir là l'expérience d'un homme qui a senti les déchirures du cœur dans son foyer désuni, et qui sentait en même temps non moins profondément dans son âme religieuse le déchirement de l'alliance entre Dieu et Israël. Sous la lumière de la révélation, ces deux expériences se sont fondues au point qu'on ne peut pas toujours distinguer dans ses paroles s'il exprime ses propres sentiments ou s'il chante l'amour divin.

Le prophète n'a pas prêté seulement à Dieu sa bouche pour annoncer aux hommes le message divin; c'est son [p.74] cœur, avec ses joies et ses peines, qui exprime ce que ressent le Cœur de Dieu. De là pour nous une révélation bouleversante: c'est ainsi que Dieu nous aime. Il nous aime comme un époux tendre et passionné peut aimer une femme dans la fraîcheur de sa jeunesse, comme une grappe trouvée au désert, comme une figue précoce aux premières chaleurs de l'été. Dans les crises douloureuses, l'amour achève de se découvrir. Dieu n'a pas fait inscrire le verbe aimer aux premières pages de la Bible, alors que la création n'est qu'une profusion de sa beauté, de son bonheur et de sa vie sur les êtres auxquels il donne l'existence. Mais quand son amour est rejeté, quand l'homme répond à sa bonté par l'oubli ou le mépris, c'est alors que la révélation de l'amour de Dieu se fait explicite, et les mots ne suffisent pas à l'exprimer; c'est dans le cœur d'un homme de chair et de sang que nous lisons l'amour de Dieu: « Va, aime une femme aimée et adultère, comme Dieu aime Israël qui court après les idoles ». Le mouvement instinctif de recul scandalisé qu'éprouve ici l'honnête homme nous fait sentir au bord de quel abîme nous sommes invités à nous pencher, l'abîme de l'amour de Dieu et l'abîme du péché...»<sup>(41)</sup>.

(41) A. LEFEVRE, S. J., *Les révélations de l'amour de Dieu* dans *Christus* juillet 1957, p. 323.

Le rôle qui incombe à *Jérémie* au moment de la chute de Jérusalem, est semblable à celui d'Osée lors de la ruine de Samarie. A l'encontre d'Osée, Jérémie n'a pas connu les joies de

l'amour humain, Dieu lui interdit le mariage, et cela en signe de la solitude où va être laissée la fille de Sion (XVI, 1-4). Mais parlant de l'amour de Dieu, il reprendra les mêmes symboles de l'époux et du père, du mariage. Il stigmatise les infidélités du peuple choisi comme des prostitutions et des adultères capables de changer l'amour de Dieu en une haine implacable. Endurci dans le mal, il semble bien que le peuple [p.75] élu ne peut pas plus se convertir qu'un nègre ne peut faire peau blanche (XIII, 22), la ruine s'annonce inévitable. Deux fois, le prophète verra les Chaldéens saccager Jérusalem, emmener en captivité ses fils et détruire le trône de David. Et malgré tout, Israël reste « sa bien-aimée, qu'il aime d'un amour éternel ». Il la presse de reconnaître ses torts afin de lui pardonner: « Mes entrailles s'émeuvent de pitié et je dois lui pardonner » (XXXI, 19).

*Ezéchiël* qui est si proche de Jérémie et quant au temps et quant à plusieurs aspects de son message, va reprendre l'image de l'épouse infidèle. Mais il le fera avec une crudité qui dénote un caractère moins équilibré; toutefois l'image du Pasteur est heureusement développée (XXXIV). Vers la fin de l'exil, le Second-Isaïe mentionne les infidélités d'Israël qui ont fatigué Yahweh, mais il se fait surtout le chantre de la consolation et de la réconciliation: «une femme pourrait-elle oublier son nourrisson, rester sans pitié pour le fruit de ses entrailles? Quand bien même de telles femmes oublieraient, moi, je ne t'oublierais pas (II, 14-15)... Un bref instant je t'ai abandonnée; dans un grand amour je te rassemble. Dans un excès de colère je me suis retiré un moment; d'un amour éternel je t'aime, dit ton Rédempteur » (LIV, 4-8). Et le dernier continuateur d'Isaïe donnera les mêmes assurances: « Comme des enfants vous serez portés sur la hanche, caressés sur les genoux. Comme un petit que sa mère console, ainsi vous consolerais-je » (LXIV, 12-13).

Ainsi donc, le dessein qu'a poursuivi Dieu en créant l'homme s'avère être une miséricordieuse tentative d'union avec l'homme à qui il se donne et se communique, pour l'associer à sa vie. Tout se passe comme si Dieu désirait célébrer avec l'homme rebelle des noces éternelles: « Sponsabo te mihi in sempiternum, in iustitia et iudicio, in fide » (Os., II, 21); c'est écrit en toutes lettres. Tout le long de la Bible, le désir de Dieu s'exprime en termes [p.76] et en images d'amour, comme s'il s'agissait entre Dieu et l'homme d'un amour conjugal. Et il est remarquable que pour Yahweh, les péchés du peuple élu ne sont pas seulement une désobéissance froide à des commandements imposés, mais ils constituent la profanation d'un amour juré et solennel. C'est une rupture douloureuse où le cœur se trouve intéressé, où la peine ressentie est immense.

La Consolation d'Israël se fait attendre près de cinq siècles, les Sages entretiennent l'espérance; il faut qu'on se purifie, que l'on s'ouvre, pour recevoir l'amour de Dieu qui s'incarnera dans la personne de son Fils. Les Sapienciaux ne se lassent pas d'insister sur le devoir d'aimer Dieu en observant ses commandements. Pour le scribe de l'Ecclésiastique, craindre Dieu et l'aimer, c'est tout un (II, 15-18). Rejoignant sur le plan sapientiel l'expérience d'Osée, on inculque au jeune israélite en même temps l'amour de son épouse et l'amour de Dieu (Prov., V, VII, VIII).

Sur ce plan, le *Cantique des Cantiques* a su réaliser une synthèse de l'humanisme et de la révélation, où la poésie et la doctrine se rejoignent. On peut y lire du même coup l'histoire humaine de l'amour et l'histoire de l'amour divin. A l'appui de toute la tradition juive, on peut penser que l'on y chante l'amour que Yahveh suscite en son peuple élu tout au long de son histoire mouvementée: la rencontre au désert et l'alliance mosaïque, les tergiversations de l'époque des Juges, l'alliance solennelle avec la dynastie de David, scellée dans les splendeurs du Temple, l'exil où la bien-aimée, dépouillée de tout va à la recherche du Dieu qui se cache, la réconciliation enfin et la formation intérieure par la sagesse, qui aboutira à l'alliance éternelle. Il est étonnant que l'auteur puisse écrire l'histoire d'Israël en chantant une histoire très réelle de l'amour humain. D'ailleurs Osée avait inauguré ce genre.

[p.77] Cette histoire de l'amour de Dieu pour Israël est aussi la nôtre. Mendiant l'amour des hommes, Dieu préparait les épousailles du Christ avec notre nature humaine dans le sein de Marie. L'amour de Dieu ne se laisse pas décourager par nos péchés, il nous cherche. Il exulte,

il se répand en transports lyriques; les images capiteuses et orientales se multiplient: chastes ardeurs, brûlants baisers. Symboles déroutants, apparemment excessifs qui expriment un peu du chant éternel proféré par l'amour irrépensible de Dieu parti à la recherche de l'humanité.

Le dernier mot est celui de la miséricorde: « Tu as pitié de tous, parce que tu peux tout, tu fermes les yeux sur les péchés des hommes, pour qu'ils se repentent. Oui, tu aimes tous les êtres, et n'as dégoût pour rien de ce que tu as fait. Tu épargnes tout, parce que tout est à toi. Aussi est-ce peu à peu que tu châties ceux qui tombent; tu les avertis et leur rappelles en quoi ils pèchent, pour qu'ils se détournent du mal et croient en toi, Seigneur... Toi, notre Dieu, tu es bon, fidèle, et tu gouvernes toutes choses avec miséricorde ». (Sag., XII, 23-24, 26; XIII, 2; XV, 1).

D'un bout à l'autre, l'Ancien Testament ne cesse de redire que Dieu nous aime. Dieu n'a pas affirmé son amour dans une formule aussi simple et presque banale; il a fait sentir aux hommes combien il les aime.

## 2) *Le Nouveau Testament.*

« L'unique objet de l'Écriture est la Charité » (Pascal). Il y a unité et continuité entre l'Ancien et le Nouveau Testament; c'est l'amour de Dieu, la Charité, qui est la clé des Écritures saintes, qui ne sont que l'orchestration d'un même leitmotiv. Ce thème est comme un [p.78] chant d'amour, un dialogue d'époux qui se répète inlassablement.

Et voici l'Incarnation ou la manifestation de l'amour divin dans un cœur d'homme. L'amour immense qui brûle éternellement au sein de l'adorable Trinité, se manifeste dans un cœur d'homme. En se donnant un cœur de chair Dieu fournit à l'amour infini le moyen de s'exprimer d'une manière humaine. Cet amour infini se sert des formes à nous familières de l'amour humain, il est soumis aux vicissitudes de notre amour humain. Il connaît nos joies, nos travaux, nos angoisses, nos tristesses, nos émotions, nos amitiés. Dieu aime comme nous aimons, avec la même tendresse, la même joie et la même inquiétude.

L'amour infini qui fait la vie éternelle de la sainte Trinité, se met en quelque sorte à notre portée, car le Verbe incarné l'exprime en formes humaines. A l'entendre parler à son Père, il peut sembler que c'est là chose facile et naturelle; tandis que le plus profond des mystères se déroule devant nos yeux, les frémissements de la vie trinitaire font trembler devant nous un cœur d'homme: « Tout ce qui est à moi est à toi et tout ce qui est à toi est à moi... Je leur ai fait connaître ton nom afin que l'amour dont Tu m'as aimé soit en eux et moi en eux » (Jean, XVII, 10, 26).

Cet amour divin revêt dans le Cœur de Jésus les expressions mouvementées de nos amours humains: il est dévoré par le zèle de la maison de Dieu (Jean, II, 13, 17), il se laisse attendrir par la bonté infinie de son Père, il nous dit sa joie à la pensée de pouvoir retourner au Père: « Si vous m'aimiez vous vous réjouiriez parce que je vais à mon Père » (Jean, XIV, 28).

Certains ont hésité devant la réalité et la logique de l'Incarnation. Aux premiers temps de l'Église, les Docètes ont rejeté la réalité de la chair de Dieu. Ils répugnaient à admettre que le Verbe aurait pu assumer la faiblesse de notre nature avec ce corps sujet à la faim, à la [p.79] soif, à la souffrance, à la mort; le Verbe n'en avait assumé que l'apparence. Un docétisme plus récent et plus subtil répugne parfois à admettre, dans le Verbe incarné, une véritable sensibilité sujette aux émotions humaines; il rejette comme abus « psychologique » toute pénétration ou méditation des états intérieurs du Christ. Certes, il faut respecter le mystère, se garder de la sensiblerie, ne pas oublier de rapporter l'humanité au Verbe et le Verbe au Père

(42)

(42) Problème délicat et difficile que celui de la psychologie du Christ, problème qui est au centre des préoccupations théologiques de nos jours, et qui rappelle le problème primordial des anciennes luttes christologiques: dans le Christ il y a une personne et deux natures. Quelles sont les relations entre la personne et les natures et qu'est-ce qui prévaut et est le plus fondamental; faut-il dire que le Christ est un ou qu'il est double. Il est « un », purement et simplement, selon son tout, parce que la dualité des natures n'entraîne pas la dualité des supôts, alors qu'il est « plusieurs » d'un point de vue qui est second. Dans la

ligne de la Christologie dualiste, on a aujourd'hui la tendance de gauche « antiochienne » avec Déodat de Basly, O. F. M., (+ 1937), L. Seiler, E. Longpré, A. Gaudel, E. Amann, P. Galtier, S. J. P. Glorieux, R. Devreese; dans la ligne de la Christologie unitaire il y a la tendance de droite alexandrine avec Dom H. Diepen, O. S. B., Mgr. Parente. Un article du P. Seiler *La psychologie humaine du Christ et l'unité de personne* a été mis à l'Index (décret du S. Office du 12 juillet 1951, dans AAS, 1951, p. 561); l'article prétendait que la psychologie humaine du Christ serait soustraite à l'influence de la personne divine. Les deux théologies ont droit de cité dans l'Eglise, à condition toutefois de ne pas céder à l'esprit partisan et ne de pas exclure l'intuition profonde de la théologie opposée. La dépendance de la psychologie humaine du Christ vis-à-vis de la personne n'entraîne aucune pénétration de la nature divine dans les opérations humaines; la nature humaine est autonome, et agit suivant ses lois propres. La causalité que la personne du Verbe exerce sur la psychologie humaine réside dans la marque de filiation divine que portent les actions du Christ. - Cfr., la judicieuse mise au point du P. Dondaine, O. P., dans *La Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, 1951 p. 609-613; H. M. MANTEAU-BONAMY, *Le mystère de l'Incarnation dans Initiation théologique*, IV, p. 77-78; L. de P. Souk, *Una nueva explicacion del Yo de Jesucristo dans Estudios Ecclesiasticos*, 1955, p. 443-478; Mgr Parente, *L'Io di Cristo*, Brescia 1955; J. GALOT, S. J., *La psychologie du Christ dans Nouv. Revue Théolog.*, avril 1958, p. 337358.

Mais il reste vrai que c'est à travers son huma-**[p.80]** nité que le Verbe incarné nous révèle Dieu et nous conduit à lui. A la seule exception du péché, il a pris sur lui toutes nos faiblesses (Hébr., IV, 15; cfr., II, 14-18; V, 7-8); il est vraiment notre frère en humanité. C'est en communiant à son humanité que nous nous divinisons, «et rien ne peut nous transformer en lui plus profondément, au delà de l'intelligence de ses paroles, au delà de la contemplation de ses gestes, que de pénétrer en priant dans ce coeur où il invite lui-même à chercher la source des gestes et des paroles (Luc, VI, 45, Marc, VII, 21-23; Matth., XII, 34-35; XV, 18-19) »<sup>(43)</sup>.

(43) G. DIDIER, S. J., *Le coeur humain de Dieu dans Christus* (Cachiers spirituels), juillet 1957, p. 336.

Il est déroutant de savoir que Dieu a un coeur qui est sensible à nos offenses et nos ingratitude et qui trouve sa joie à nous aimer. L'Incarnation n'est pas une métaphore; l'amour de Dieu a fait battre un coeur d'homme, qui est en toute vérité le coeur de Dieu. C'était là l'aboutissement des multiples et lents cheminements de l'Ancien Testament; ils devaient préparer les hommes à accueillir cette révélation suprême de l'amour divin.

A travers le Verbe incarné, cet amour de Dieu pour nous revêt des qualités humaines. Sans doute, c'est toujours l'amour éternel, l'« agapè » trinitaire, mais son insertion dans le temps lui procure un accent pathétique. Il fallait être homme pour pouvoir mourir pour ceux qu'on aime et donner ainsi le signe dramatique capable d'évoquer devant notre sensibilité l'intensité de cet amour. Les Evangiles nous suggèrent les émotions et les passions humaines de Jésus. Il connaît la faim, la soif, la fatigue, l'accablement du sommeil; il éprouve la joie, la tristesse, l'admiration et la colère, l'impatience et l'enthousiasme<sup>(44)</sup>. Certes, il faut purifier ces mouvements de **[p.81]** tout ce qu'ils remuent en nous du fonds égoïste comme il faut éliminer toute adhésion, même la plus légère et la plus fugitive, à la tentation. Mais comme le plus humble des hommes, le Christ a ressenti l'essentiel de l'émotion humaine, cette intime conjonction de l'esprit et de la chair, cette « irradiation dans tout le corps d'une présence cordiale ou hostile, l'oppression physique d'un danger, le soulèvement d'un triomphe, le resserrement d'une solitude, la dilatation d'un amour » (G. Didier, S. J.).

(44) Le P. J.-H. NICOLAS, O. P. écrit (*Connaître Dieu*, Paris 1947, p. 130-131): « Certes ce n'est pas l'Amour infini lui-même qui a subi ces vicissitudes dont Il n'est pas susceptible, ce n'est pas lui qui s'attriste et qui se tourmente et qui pleure. Et pourtant si, c'est lui! Car toutes ces émotions et tous ces mouvements combien réels, du Sacré Coeur sont les émotions et les mouvements de Dieu. S'il y a deux amours dans le Christ, et si l'amour humain seulement est en partie sensible, il n'y a qu'une personne aimante, et cette personne est le Verbe, cette personne est Dieu... est l'Amour, puisque Dieu est Amour... L'amour humain du Sacré Coeur en son point le plus profond était à l'abri de toute tristesse et de tout trouble, puisque l'âme de Jésus par un mystère incompréhensible était établie dans la vision béatifique, et associait ainsi les joies inaltérables du ciel aux plus épouvantables souffrances et aux tristesses de la terre».

La vie du Verbe incarné est portée par l'amour, la miséricorde. A plusieurs reprises l'Ancien Testament avait dit que Dieu avait pitié de l'homme, « et le terme hébreu évoquait les frémissements du sein maternel devant l'enfant » (J. Guillet). Mais ce n'était encore qu'une image. Avec Jésus nous voyons les mains de Dieu se poser sur les malades, nous entendons la

voix de Dieu qui pardonne les péchés et nous dit l'amour dont nous sommes aimés, nous entendons les gémissements de sa douleur qui briseront notre coeur. Jésus se compare au berger recherchant jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée la brebis égarée. Il connaît la tristesse de l'amour méconnu, de l'ingratitude, des trahisons. Il a répandu son sang pour nous, il a connu les plus horribles souffrances de la chair et les tortures indicibles de l'âme: « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné »? (Marc, XV, 33); il a trouvé le moyen de perpétuer d'une manière non sanglante [p.82] le sacrifice de la croix et de nous en faire parvenir les effets.

Il a connu la détresse de voir l'un des siens, Judas, s'enfoncer dans la nuit; et qui nous dira de combien d'autres Judas est le signe? Entre le Père qui semble s'éloigner et les hommes qui le délaisent, Jésus se sent abandonné. Son agonie n'est pas une faiblesse devant le sacrifice total qui s'annonce, mais elle est « ce sacrifice vécu à son niveau le plus profond, quand le Christ surmonte en lui-même la distension entre le péché du monde et la sainteté de Dieu, entre sa volonté d'homme et le vouloir du Père... Transi de solitude, homme il demande à des hommes un peu de chaleur humaine... Mais il n'en reçoit pas, car ses disciples dorment. Ce sommeil le déçoit: « Ainsi, vous n'avez pas eu la force de veiller une heure avec moi » (Matth., XXVI, 40). On comprend que cette plainte, après des siècles, bouleverse encore de compassion tous ceux pour qui Jésus « sera en agonie jusqu'à la fin du monde » (G. Didier, S.J.).

Cet amour de Jésus pour nous, est un amour gratuit et grand, à la mesure de Dieu, donc sans mesure c'est-à-dire grand comme Dieu lui-même. Dieu ne nous aime pas à moitié ou vaguement, il nous aime d'un amour total et entier où il engage tout le poids de son être, qui est infini.

Ce qui est difficile à comprendre dans ce mystère d'amour, c'est qu'il puisse porter sur un si humble objet, qui a été ontologiquement tiré du néant par Dieu, et qui lui doit par conséquent tout. Amour déroutant pour notre intelligence: Dieu se dévoue à quelque chose d'extérieur à soi et qui ne doit son existence qu'à la puissance divine. En toute logique nous devrions dire que l'homme possède comme une valeur infinie; en effet, Dieu le considère comme équivalent à lui-même, puisqu'il ne craint pas de donner pour son salut la rançon de son [p.83] propre Fils. « Empti estis pretio magno » (I Cor., VI, 20). Oui, nous valons le prix de l'Agneau de Dieu.

Le plus insignifiant et le plus pauvre parmi nous est le terme d'une pensée divine bien déterminée. Etant donné que l'intelligence divine est sans limites, Dieu connaît toutes les participations possibles analogiques de son essence, Dieu s'est arrêté à l'idée, c'est-à-dire au type d'être raisonnable que je suis et qui est une participation, une image, un aspect particulier de sa nature infinie. Notre commencement terrestre se situe dans le temps, mais nous étions toujours présents à Dieu, qui nous a aimés d'un amour éternel: « In caritate perpetua dilexi te » (..Ter., XXXI, 3).

Dieu ne peut pas aimer d'une manière médiocre, car tout être, dit S. Thomas, agit suivant la nature qui lui est propre. La créature s'exprime, dans son activité, d'une façon imparfaite, car elle est limitée; Dieu s'y manifeste d'une manière parfaite, puisqu'il est infini. Il aimera donc infiniment, divinement, mettant en branle les ressources et possibilités illimitées de son essence infinie. Il ne s'agit plus d'un amour quelconque, mais de l'Amour en personne, d'un amour qui est intransigeant, absolu, ardent au plus haut degré, et qui est à la recherche de notre réponse au don de son amour.

St Thomas d'Aquin remarque: Dieu à la recherche de quelque chose, comment cela est-il possible? Car comment expliquer que celui qui est parfait et infini, puisse avoir besoin de nous. Et cependant il est bien vrai que Dieu, comme un chasseur inlassable, est à la poursuite de notre coeur qu'il a lui-même créé, « comme si l'homme était le dieu de Dieu et comme si Dieu ne pouvait être heureux sans lui »<sup>(45)</sup>.

(45) Opusc. 62, *De Beatitudine*, ch. 7.

C'est dans ce mystère insondable de l'amour de Dieu que s'entrouvre à nos yeux le mystère du Coeur. « Il est [p.84] venu à nous, humble, discret, fraternel. Il s'est mêlé silencieusement à

notre vie. Il nous propose son amitié: devenir le compagnon de notre route, le confident de nos pensées, le soutien de notre épreuve, le consolateur de nos chagrins. Il nous a donné la plus grande preuve d'amour qu'un frère puisse donner à son frère: pour nous, il s'est laissé torturer, pour nous il est mort. Il nous a tout donné: son corps en nourriture, sa vie divine en total partage. Et maintenant, comme le dernier des pauvres, lui, le Très Haut... comme un miséreux qui attend de l'aide, lui le Tout-Puissant, méconnaissable, le visage tuméfié et douloureux comme il se révèle à nous sur le Saint Suaire, le corps couvert de plaies et vêtu de haillons, les membres transpercés, il se présente à notre porte et il frappe, comme un mendiant timide, suppliant qu'on lui ouvre, qu'on le laisse entrer, nous implorant d'avoir pitié de lui si nous n'avons pas pitié de nous »<sup>(46)</sup>.

(46) G., ROSSETTI, *L'amour de Dieu pour nous* dans *La Vie spirituelle*, juillet 1958, p. 58-59.

L'amour de Jésus pour nous n'est point une bienveillance diffuse, indifférenciée. Pas plus que Dieu, le Christ n'aime les hommes en général. C'est nom par nom qu'il appelle ses brebis (Jean, X, 3); l'Evangile laisse entrevoir que les relations qui unissent Jésus aux diverses personnes sont particulières, individuelles. Ainsi en est-il du groupe familial de Béthanie, du groupe des disciples, où l'on peut distinguer les nuances suivantes: l'amitié (Jean, XV, 15), l'intimité (Matth., XVII, 1; XXVI, 37) et l'amour, au sens le plus fort (Jean, XIII, 23; XIX, 26; XX, 2; XXI, 7, 20). Humanité d'un coeur, qui est semblable au nôtre. Voici une prédilection qui naît d'un regard: « Jésus le regarda et l'aima » (Marc, X, 21). Certes c'est encore l'amour de Dieu, mais il a passé par le coeur humain de Jésus, où il s'est acquis cette spontanéité, cette chaleur et cette proximité humaines. Ailleurs nous voyons que l'acte de foi du centurion surprend Jésus, qui en est proprement [p.85] émerveillé (Matth., VIII, 10; Luc, VII,9). La diversité ne se situe pas dans le degré (c'est-à-dire aimer plus ou moins) mais dans la façon, dans le timbre ou la nuance de l'affection dont le coeur de Jésus entoure les personnes, objets de son amour.

Ces quelques traits suffisent pour montrer que Jésus nous aime d'un amour divin, mais qui prend dans son Coeur notre manière humaine d'aimer. Cet amour de Jésus est tellement humain qu'il a pris notre vulnérable et douloureuse manière d'aimer. La mort vient de lui arracher Lazare, l'ami tendrement aimé. Il sait qu'il le rendra à la vie, mais il lui faut d'abord assister à la détresse de Marthe et de Marie, passer devant la foule émue. Quelques lignes de S. Jean nous disent combien le Verbe incarné communique à la contagion de la douleur collective: « Quand il la vit sangloter, et sangloter aussi les Juifs qui l'accompagnaient., Jésus frémit intérieurement. Troublé, il demanda: Où l'avez-vous mis? - Seigneur, viens et vois, lui dirent-ils. Jésus pleura. Les Juifs dirent alors: Comme il l'aimait! » (XI, 33-36).

Une autre fois, Jésus connaît la douleur de l'homme déçu. Lors du triomphe des Rameaux, l'enthousiasme de la foule lui rappelle le contraste de l'infidélité qui s'annonce. « Quand il fut proche, à la vue de la ville, il pleura sur elle en disant: Ah! si en ce jour tu avais compris, toi aussi, le message de paix. Mais hélas, il est demeuré caché à tes yeux » (Luc, XIX, 41). Une autre plainte n'est pas moins poignante: « Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants à la manière dont une poule rassemble sa couvée sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu » (Lue, XIII, 34; Matth., XXXIII, 37).

Il y a, dans l'Evangile de S. Jean, un texte qui a attiré l'attention des exégètes, des théologiens, des mystiques, et qui contient en germe la dévotion au Coeur de [p.86] Jésus; c'est le texte qui se rapporte à la plaie du côté de Jésus.

Le récit est simple et détaillé. Jésus mourant confie sa mère à son disciple le plus cher. Il a soif, les soldats apitoyés, voulant le rafraîchir, trempent une éponge dans leur boisson acidulée et la tendent au bout d'une perche pour la présenter à la bouche de Jésus, qui y goûta et dit: « c'est fini ». Il inclina la tête et rendit le dernier soupir.

A la demande des Juifs, une équipe arriva pour achever les condamnés en leur brisant les jambes; toutefois, comme ils voyaient que Jésus était déjà mort, un des soldats lui donna seulement un coup de lance, et, du côté blessé, l'Apôtre vit couler du sang et de l'eau (XIX,

2633). « Unus militum lancea latus (« pleurèn », péricarde, membrane qui enveloppe le coeur) eius aperuit (« ényxen », c.à.d. percussit) et continuo exivit sanguis et aqua »<sup>(47)</sup>.

(47) Beaucoup d'exégètes (Knabenbauer, Prat, Lagrange...) pensent que ce fut le côté gauche, celui du coeur, qui fut transpercé. D'autres, se basant sur quelques apocryphes et sur une ancienne tradition (qui se manifeste dans l'iconographie des crucifix) opinent pour la plaie dans le côté droit. Dans la supposition que le Linceul de Turin soit authentique, celui-ci apporterait une confirmation à cette seconde opinion; Cfr., F. M. BRAUN, O. P., *Le Linceul de Turin et l'Evangile de S. Jean* dans *Nouvelle Revue Théologique*, 1939, p. 900 et p. 1025. L'auteur dit que l'exégèse s'oppose à l'existence d'un seul linceul «qui aurait recouvert tout le corps de Jésus.

Le sang et l'eau qui sortent de la blessure, ont passé autrefois (chez Origène par exemple) pour miraculeux; des expériences actuelles tendent à démontrer que ce fait est naturel. La science a prouvé que le sang reste liquide dans le coeur, et cela pendant un temps notable après la mort; l'eau était de la sérose cardiaque, dont la plus grande partie (95%) se compose d'eau.

La simplicité du récit, tel qu'il nous est livré par un témoin oculaire, cache cependant un sens plus profond, [p.87] il laisse soupçonner des intentions plus profondes. On ne peut oublier que St Jean a été formé à l'École de la Loi, qu'il a vécu intensément le rituel juif, qu'il a attendu de toute son âme l'espérance d'Israël, annoncée par les prophètes. Et il nous avertit lui-même que les faits et les gestes de Jésus, dont il nous a consigné le souvenir, sont des signes où notre foi doit reconnaître le Christ, le Fils de Dieu (XX, 31).

L'Apôtre préféré est le seul évangéliste à mentionner explicitement le coup de lance dans le côté de Jésus. La blessure du côté doit avoir valeur de signe. Car le Christ étant mort, il ne peut plus mériter; sous cet aspect la Rédemption est accomplie. Les événements qui suivent, ont une efficacité de signes, c'est-à-dire le sacrement de la Rédemption est à l'oeuvre. Pour ce qui est de ce signe, nous voyons que St Jean y attache la plus grande importance: il insiste sur la véracité de son témoignage, et il y reviendra dans sa première épître (V, 5-8), où le témoignage de l'esprit vient corroborer celui du sang et de l'eau; dans l'Apocalypse (I, 5, 7) le Sauveur, transpercé selon la prophétie de Zacharie, paraît en Juge.

Le récit évangélique contient deux renvois à l'Ancien Testament.

a) « Os non comminuetis ex eo ». Ce premier texte se rapporte évidemment à une prescription rituelle concernant l'agneau pascal, dont les os ne devaient pas être brisés. Le sens du texte ne laisse pas de doute: St Jean regarde la mort de Jésus sur la croix, avec les circonstances qui l'accompagnent, comme l'accomplissement du signe constitué par l'agneau pascal. Le rite annuel rappelait la grande délivrance, le jour où Yahweh avait libéré de l'esclavage les enfants d'Israël pour en faire son peuple élu, son fils premier-né. Le sang de l'agneau, dont les os ne devaient pas être brisés (Ex., XII, 46; Nombres, IX, 12) était le signe distinctif des rachetés; derrière la porte signée du sang, la famille, unie dans le repas sacré, veillait [p.88] toute la nuit; personne ne devait quitter la maison cette nuit-là, mais le matin tous sortaient libres, tandis que les Egyptiens pleuraient la perte de leurs premiers-nés.

Ce rapprochement avec l'agneau pascal fait songer à l'Agneau de Dieu qui porte et efface le péché du monde (c'est le même St Jean qui a entendu Jean Baptiste désigner ainsi Jésus, et qui rapporte cette parole dans son évangile). On pourrait peut-être objecter: l'agneau, pascal, qui est évoqué par le texte cité, n'était pas un sacrifice pour le péché. Mais il importe de se souvenir que l'Ancien Testament parle encore d'autres ossements qui ne pouvaient être brisés: « les os du juste persécuté ne seront pas brisés (Ps., 33-34, 21). Celui qui prie ainsi, se range dans la catégorie des serviteurs de Yahweh (v. 23), dont le type nous est dépeint chez Isaïe (chapitre 53). Or, ce Serviteur (« ebed Yahweh ») est frappé de Dieu, il est un lépreux voilant son visage défiguré; il est celui qui porte le péché des autres et offre sa vie en holocauste de réparation. Or, nous savons que le sacrifice de réparation du lépreux était un agneau (Lév., XIV); le sang de cet agneau expiatoire opérait la réintégration du lépreux guéri dans la communauté du peuple élu.

St Jean était familier avec le rituel juif; un agneau expiatoire devait évoquer pour lui le rite purificateur dominé par la pensée de l'Agneau de Dieu qui efface le péché du monde (et l'on

retrouve la même pensée dans l'Apocalypse); dans le Crucifié du Calvaire il voyait le véritable agneau pascal, et en même temps l'agneau expiatoire. La Loi ne permettait pas de briser les os de l'agneau pascal; le serviteur qui se donnait en agneau de réparation pour l'iniquité des hommes espérait en Dieu au delà de la mort; Yahweh garderait ses os, ils ne seraient point brisés.

L'expression « os non comminuetis ex eo » représentait dans la pensée de St Jean les deux agneaux sacri- [p.89] fiés; la formule s'est spontanément présentée à sa mémoire.

b) « Videbunt in quem transfixerunt ». Cette seconde citation de l'Ancien Testament se rapporte au Serviteur (« ebed Yahweh ») du livre d'Isaïe. Le coup de lance dans le côté de Jésus est présenté comme l'accomplissement d'une parole prophétique: « Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé ». Cette citation du prophète Zacharie revêt une grande importance historique et théologique, et prouve en même temps qu'il faut interpréter le Nouveau Testament en fonction de l'Ancien. Les citations de l'Ancien Testament doivent être considérées non pas seulement comme des ornements littéraires ou comme des preuves apologétiques en faveur du Messie, « mais bien plutôt comme la clé qui permet de comprendre les scènes en question, sans oublier tout le fond du tableau évoqué par les auteurs de l'Ancien Testament. N'est-ce pas en ce sens que le Christ lui-même a expliqué les Ecritures aux disciples d'Emmaüs? » (R. Graber).

Nous ne pouvons nous arrêter ici à la critique littéraire du texte. Il est certain d'abord que le monde intellectuel du prophète Zacharie était familier à Jésus. Le jour de son entrée triomphale à Jérusalem, il cite Zacharie IX, 9; « Tressaille d'allégresse, fille de Sion. Voici: ton roi s'avance vers toi, il est juste et victorieux, il est mis simplement et monté sur un âne, sur le poulain d'une ânesse ». Dans le discours sur la parousie, le même prophète est évoqué (XIV, 5): « C'est alors que le Seigneur paraîtra avec toute sa cour ». Tandis qu'il se rend au jardin des Oliviers, il cite encore Zacharie (XIII, 7): « Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées ».

Il n'est donc pas étonnant que St Jean aussi, à propos du coup de lance se souvienne de ce prophète et le mentionne par deux fois, dans l'Evangile et dans l'Apocalypse: « Le voici qui arrive sur les nuées. Tout œil le verra, et ceux même qui l'ont transpercé » (Apoc., I, 7).

[p.90] Quant au texte de Zacharie, cité par S. Jean (XII, 10), il faut le situer dans son contexte immédiat (à partir du chapitre XII). Toute la péricope est franchement apocalyptique. Les peuples montent à l'assaut de Jérusalem, mais c'est grâce à un personnage mystérieux, « le Transpercé » (qui est identique au pasteur, déjà cité) que le salut, qui semblait impossible, est assuré. Ce pasteur gouverne le peuple élu, mais le peuple le rejette et le tue. Quand la misère du peuple atteint son point culminant, Dieu cause en lui un changement intérieur; le peuple se tourne vers ce Dieu qu'il a tant offensé. Le repentir s'exprime dans la lamentation funèbre à l'égard du pasteur de Yahweh qu'ils ont tué. Ce repentir sincère produit la purification, l'absolution de tout le peuple: « Je verserai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de supplication; ils regarderont alors vers celui qu'on a transpercé, ils feront pour lui un deuil comme pour un fils unique, ils pleureront sur lui comme on pleure un premier-né » (XII, 10). « Ce jour-là il y aura une source ouverte pour la maison de David et pour les habitants de Jérusalem, pour le péché et pour la souillure » (XIII, 1). Les effets de cette purification se font sentir: les idoles disparaissent ainsi que le « nabisme » (prophétisme) cananéen.

Le parallélisme est facile à saisir. En faveur de la maison de David et des habitants de Jérusalem, un esprit est répandu (XII, 10), une source est ouverte (XIII, 1); l'eau purifie du péché et de la souillure, l'esprit fait trouver la grâce, il rend agréable à Dieu. La source purifie Jérusalem de la vieille religion formaliste, toute souillée de pratiques cananéennes; la religion, qui s'inaugure par un deuil, devient intérieure. La victime transpercée a obtenu la grâce de la conversion.

Le texte de Zacharie est tardif, il est un aboutissement, il n'est que l'écho d'une longue tradition. Il est fort probable que le prophète fait allusion à la mort [p.91] de Josias, percé



d'une flèche dans la plaine de Meguido et pleuré solennellement à Jérusalem. Ce Josias, sous le gouvernement duquel on retrouva le livre de la Loi divine et qui « conclut une nouvelle Alliance avec le Seigneur » (IV Rois, XXIII, 3), qui avait purifié le temple et le pays entier des pratiques idolâtriques et des faux prophètes, ce Josias avait renouvelé l'Alliance.

La réforme de Josias échoue; mais Jérémie prédit que le temple de Jérusalem sera détruit, que la religion mosaïque cédera la place à une alliance nouvelle, inscrite dans les coeurs. Ezéchiel annonce que les eaux sanctifiantes purifieront les coeurs, que l'esprit sera versé, qui changera les coeurs de pierre en des coeurs de chair

L'allusion au Serviteur de Yahweh souffrant, chez Isaïe (chap. LIII), est manifeste: « Lui aussi quoique innocent, est méconnu et tué par son peuple, mais il devient après sa mort le salut de tout le peuple ». Le Serviteur donne sa vie en sacrifice; pour les iniquités des autres il sera transpercé, il obtiendra le pardon des pécheurs. Ensuite, aux noces de Yahweh avec Jérusalem (chap. LIV) tous ceux qui ont soif seront invités: l'eau, le vin, le lait coulent en abondance, le blé et une nourriture délicieuse sont livrés pour rien; la parole de Dieu tombe en pluie fécondante sur le monde altéré (chap. LV).

On le voit, la citation de Zacharie résume tout renseignement qui s'attache à la figure du Serviteur de Yahweh, aboutissement lui-même de toute une doctrine prophétique.

— Citant l'Ancien Testament, St Jean nous fait entrevoir les fruits du sacrifice du Calvaire. Jésus, l'Agneau de Dieu accomplit le rite de l'agneau pascal et la prophétie du Serviteur de Yahweh, le rite qui évoquait l'ancienne délivrance et annonçait la nouvelle Alliance.

Le prophète Zacharie parle de l'esprit et de l'eau (« Je verserai... un esprit de grâce... il y aura une source ouverte...); or ces deux éléments constituent un noeud de [p.92] la théologie johannique. C'est ainsi qu'en parlant du coup de lance au coeur, il dit explicitement qu'il en coula de l'eau et du sang. Et dans sa première épître il écrit: « Il y a trois qui rendent témoignage sur la terre: l'Esprit, l'eau et le sang; et ces trois sont un » (V, 8). Le prophète Zacharie ne parle pas explicitement du sang, mais par le fait qu'il mentionne une transfixion mortelle, il suggère l'effusion du sang. Ailleurs, dans son Evangile, St Jean identifie l'Esprit avec l'eau; il développe la parole du Christ disant que des fleuves d'eau vive couleront de son sein; et il explique que Jésus entend par là l'Esprit, qui n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié (VII, 38, 39).

C'est à la lumière des perspective bibliques de l'Ancien Testament, que le récit St Jean prend tout son sens: comme le Serviteur de Yahweh, comme le transpercé mystérieux de Zacharie, Jésus souffrant sur la croix, sauve son peuple; il laisse couler de son côté ouvert de l'eau et du sang, cette eau symbolise l'Esprit-Saint qui opère la purification de l'humanité pécheresse. Le côté de Jésus, sanctuaire de l'Alliance nouvelle, a été ouvert et les eaux du Salut, sortant de son Coeur, inondent la terre, ils forment le fleuve messianique et sacramentel du Nouveau Testament. N'est-elle pas splendide cette dialectique du Coeur transpercé de Jésus, devenant source de vie? <sup>(48)</sup>.

(48) Cfr. A. LEFEVRE. S. J., *La Blessure du côté dans Le Coeur*, o.c. p. 109-122; R. GABER, *La vie sacerdotale dans les perspectives du culte du Sacré-Coeur dans Actualité d'un culte*, o.c. p. 128 sv.

Le Messie-Pasteur est un titre messianique par excellence de l'Ancien Testament. Ezéchiel par exemple annonce le Messie sous l'image du Bon Pasteur: « Malheur aux pasteurs d'Israël qui n'ont fait que se paître eux-mêmes! N'est-ce pas le troupeau que les pasteurs doivent paître? Vous n'avez pas fortifié les brebis débiles; vous n'avez pas guéri celle que était malade, ni pansé [p.93] celle qui était blessée, ni ramené celle qui était égarée, ni cherché celle qui était perdue. Mais vous avez dominé sur elles avec rigueur et cruauté... Ainsi parle le Seigneur Yahweh: me voici. Je veux moi-même prendre souci de mes brebis et les passer en revue... Je les retirerai de tous les lieux où elles ont été dispersées... Je chercherai celle qui était perdue... Je ramènerai celle qui était égarée... Je panserai celle qui était blessée et fortifierai celle qui était malade... Je leur susciterai un seul pasteur qui les fera paître, mon serviteur David; c'est lui qui les paîtra, c'est lui qui sera leur pasteur » (XXXIV, 2-23). Le

psaume XXII nous dépeint le peuple d'Israël sous l'image du troupeau de Yahweh, Bon Pasteur, sous la houlette duquel les brebis se savent en sécurité.

Les Evangiles reprennent l'image émouvante du Bon Pasteur. Jésus se proclame le Bon Pasteur (S. Jean, chap. X). Les Synoptiques (Matth., IX, 36; Marc, VI, 34) nous montrent les foules suivant Jésus, et qui sont errantes « comme des brebis sans pasteur ». Ils nous citent les paroles de Jésus sur la joie du Bon Pasteur qui ayant perdu une brebis sur cent, laisse les autres qui sont en sûreté, et s'en va à la recherche de celle qui s'est égarée; l'ayant trouvée, il la ramène sur ses épaules. C'est surtout St Jean qui développe cet aspect messianique de Jésus (chap. X). Il se nomme le « Bon Pasteur »; il souligne la différence fondamentale existant entre le bon et le mauvais pasteur ou mercenaire. Ce dernier ne songe qu'à son intérêt personnel, il ne s'occupe pas du bien de ses brebis, qu'il délaisse au moment du danger. Le Bon Pasteur, aime et connaît ses brebis, toutes et chacune, il est aimé et suivi par elles; elles connaissent sa voix, elles savent la ferveur et la vigilance de son amour; il les conduit, prend soin d'elles, les défend contre les loups, il est prêt à donner pour elles son sang et sa vie. Et Jésus ajoute: « et j'ai des brebis qui ne font pas partie de ce bercail, [p.94] et il faut que j'aille les chercher afin qu'il n'y ait plus qu'un seul pasteur et un seul bercail » (X,16).

Tout le Nouveau Testament, dans ses épisodes divers, n'est qu'un appel pressant et prolongé de Jésus aux âmes.

Les Evangiles nous montrent encore cette note fondamentale des rapports de Jésus avec son Père: l'oblation totale de tout son être créé à la volonté de son Père, oblation d'amour parfait et inconditionné. A partir du moment même de l'Incarnation, Jésus sait et voit ce que son Père attend de lui et la gloire qui résultera de son obéissance pour la Ste Trinité comme pour toute l'humanité. Le premier acte du Verbe incarné - l'heure de la première offrande, le sacrifice du matin -, est une offrande d'amour dont on ne saurait trop accentuer la valeur comme le retentissement dans la vie et la mission de Jésus.

C'est un acte capital aux yeux de Dieu et St Paul y voit notre rédemption déjà accomplie. Reprenant le texte du psaume XXXIX, en le citant d'après la traduction des « Septante », l'Apôtre le commente ainsi : « Il est impossible que le sang des taureaux et des boucs enlève les péchés. C'est pourquoi le Christ dit en entrant dans ce monde: Vous n'avez voulu ni sacrifice, ni oblation mais vous m'avez formé un corps. Vous n'avez agréé ni holocauste, ni sacrifice pour le péché. Alors j'ai dit: Me voici, car il est question de moi dans le rouleau du livre. Voici que je viens pour faire votre volonté... C'est en vertu de cette volonté que nous sommes sanctifiés par l'oblation que Jésus a faite de son propre corps une fois pour toutes » (Hebr., X, 4-10). C'est à la lumière de ce texte que nous comprenons mieux encore la doctrine des Pères grecs qui soulignent tellement l'aspect rédempteur de l'Incarnation considérée en elle-même, indépendamment des actes ultérieurs du Sauveur<sup>(49)</sup>.

(49) A l'encontre des Pères Grecs, les Pères latins accentueront la valeur rédemptrice de la Passion et de la mort du Christ.

[p.95] La mission terrestre de Jésus commence par un acte d'amour. Car la vie de l'homme se situe entre le premier et le dernier battement de son coeur, qui est le « primum vivens et ultimum moriens ». Cela n'est pas sans importance pour l'intelligence de la dévotion au Sacré-Coeur: « De ce fait que nous croyons acquis à la physiologie<sup>(50)</sup> que le coeur humain est le premier organe à vivre et le dernier à mourir, nous tirons cette conséquence que le Coeur de l'Homme-Dieu fut le théâtre de l'Incarnation, comme étant le premier vivant, il fut de même comme étant le dernier mourant, le théâtre de la Rédemption. C'est en lui que s'accomplit cette offrande primordiale, par laquelle le Verbe incarné se dédia à être notre victime, et c'est en lui également que, mourant sur la croix, il consumma son sacrifice par la remise de son âme très sainte entre les mains de son Père » (Dom Maréchaux).

(50) « Le coeur de l'homme est la première chose qui prend vie dans le sein de la mère et la dernière qui s'arrête en lui » écrit Sigfrid Undset. - Par rapport à ce premier acte du Christ, le P. Lebreton (*Lumen Christi*, Paris 1947, p. 74) écrit: « L'humanité de Jésus ne s'appartient pas; elle est l'Humanité du Fils de Dieu. Dès le premier instant de sa conception, elle a été saisie par le mouvement infiniment puissant de la vie divine qui porte le Fils vers le Père; et, dès ce premier instant la vision intuitive a donné à cette nature

humaine du Fils de Dieu la contemplation parfaite de la volonté du Père et de complaisance infinie qu'y prend le Fils dans sa nature divine et, dans un mouvement irrésistible d'admiration et d'amour, Jésus s'est donné pour ne plus se reprendre: « Vous n'avez pas voulu d'hostie ni d'oblation, et Vous m'avez fait un corps; les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont pas été agréables, alors j'ai dit: Voici, que je viens! En tête du livre, il a été écrit de moi: je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté » (Hebr., X, 5-7). C'est le sens de toute la vie de Jésus, c'est la loi de la nôtre ».

L'amour que Jésus nourrit à l'égard de son Père comme l'amour qu'il porte aux hommes, lui interdit toute médiocrité; Jésus est le prisonnier volontaire de sa mission d'amour. « Il est ainsi engagé par elle (et il l'a librement voulu) dans ce filet dont les mailles iront se resserrant et aboutiront au Calvaire. Il ne sera plus loi- [p.96] sible de s'en dégager. Il sera mené à la Passion, non point par une contrainte extérieure des événements, mais parce que son rôle de Rédempteur l'exige, non par une sorte de fatalité, mais par finalité... Aussi bien toute sa vie restera engagée sur ce premier acte. Et le dernier qui accompagne le dernier battement de son Coeur en est l'achèvement » (P. H. Monier-Vinard, S.J.).

L'offrande de l'Incarnation, le sacrifice du matin, possède la clarté et la fraîcheur de l'aurore; c'est le sacrifice de l'Homme-Dieu qui offre ses jeunes forces et les met au service de l'amour. Il y aura le sacrifice du soir, la Passion et la mort, où l'Homme-Dieu tend au Père la gerbe sanglante de sa vie qu'il donne par amour pour le Père et pour nous.

La tâche du grand ouvrier est terminée, il rentrera dans la maison du Père. « Comme jadis, après avoir créé le monde, Dieu jetait sur son oeuvre un dernier regard, le regard du travailleur, de l'artiste qui juge, avant de la signer, l'oeuvre faite, et atteste, en la signant, qu'elle a bien toute la perfection qu'il désire, Jésus avant de quitter ce monde, atteste que rien ne manque à l'oeuvre de salut qu'il est venu accomplir. Il l'a menée à sa pleine et parfaite consommation. Alors, avec ce même amour qui l'a accompagné toute sa vie, dans un grand cri, il remet son âme entre les mains de son Père: tout est consommé » (P. H. Monier-Vinard, S. J.).

Dans son agonie, sur la croix, Jésus gardait une attitude sacerdotale, il s'offrait lui-même comme victime d'amour. La perforation de son Coeur fut comme le signal de la Rédemption opérée et des effets qu'elle allait produire; la lance du soldat nous indique le lieu où elle fut consommée et de quelle source elle jaillissait.

Et voici que le dernier acte, tout comme le premier acte du Christ, nous ramène au Sacré-Coeur. A la fin, comme au début, il y a la grande passion de l'amour. [p.97] Une même logique commande l'« ecce venio » et le « consummatum est », la logique de l'amour.

Jésus, le « fils de la dilection » du Père, a été chargé par le Père d'apprendre aux hommes la profondeur de son amour pour eux: « Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique » (Jean, III, 16). Jésus est la preuve vivante de cet amour du Père, qui est toujours avec lui: « je ne suis pas seul, car le Père est avec moi » (Jean, XVI, 32).

La vie de Jésus n'est qu'un appel d'amour à nos âmes: « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés et qui ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai; prenez sur vous mon joug et recevez mes leçons, car je suis doux et humble de coeur, et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau léger » (Matth., XI, 28-30). Jamais un pareil appel n'avait été lancé au monde. Des appels innombrables s'entrecroisent sans cesse sur terre: appels de la misère, de la passion, de la ruse, du mensonge. "Jésus lance un appel qui franchit le temps et l'espace; il s'adresse à tous ceux qui souffrent, qui peinent, qui ont soif de justice. Il y a tant de peines : peines du coeur devant la solitude, l'indifférence, l'abandon, la trahison; peines de l'âme devant l'angoisse, le désespoir, le chagrin; peines du corps: infirmités, douleurs de toute sorte. Depuis la chute d'Adam, c'est une litanie de douleurs, une plainte désolée qui monte vers le ciel. L'amour, le Coeur de Jésus est la réponse divine à la misère humaine, la réponse de la miséricorde au péché, la réponse de la pureté à la souillure, la réponse de la richesse à l'indigence. De savoir que Dieu nous aime, qu'il ne nous a pas jetés au hasard dans la vie, qu'il n'ignore rien de nos plus secrètes souffrances, nous donne une force et une consolation indicibles au milieu des pires épreuves.

Quelle grâce pour nous que Jésus soit venu nous donner cette assurance avec des mots humains, où son [p.98] coeur humain a mis cet accent qui ne trompe pas: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur, et vous trouverez le repos pour vos âmes ».

— Les regards que nous jetons sur le Christ des Evangiles sont si distraits, si peu intuitifs, et cependant il suffit d'un peu d'attention pour y découvrir à chaque page l'amour immense de Jésus.

Il s'agit donc, comme le souhaite St Paul aux Ephésiens, de « comprendre la largeur, la longueur, la profondeur, l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance» (III, 18). Car le mystère de notre divine rédemption est fondamentalement et par nature un mystère d'amour: le mystère de cet amour envers son Père céleste par lequel le Christ lui offre le sacrifice de la Croix en esprit d'amour et d'obéissance, procurant ainsi la satisfaction surabondante et infinie due en raison des fautes du genre humain: « Le Christ en souffrant par charité et obéissance a offert à Dieu quelque chose de plus grand que ne l'exigeait la compensation de toutes les offenses du genre humain » (Summa Theol., III, q. 48, a. 2). C'est en outre le mystère de l'amour miséricordieux de l'Auguste Trinité et du Divin Rédempteur envers tous les hommes. Alors que ceux-ci ne pouvaient suffire en aucune manière à satisfaire pour leurs fautes, le Christ par les insondables richesses de ses mérites, acquis en versant son sang, a pu rétablir et parfaire ce pacte d'amitié entre Dieu et les hommes, violé une première fois au paradis terrestre par la déplorable faute d'Adam, et ensuite par les innombrables fautes du peuple élu; « C'est pourquoi le Divin Rédempteur... ayant, par son ardente charité à notre égard, ajusté les devoirs et les dettes du genre humain au niveau des exigences des droits de Dieu, a réalisé indubitablement l'admirable conciliation de la justice et de la miséricorde, qui constitue en vérité l'absolue transcendance du mystère de [p.99] notre salut, dont le docteur angélique parle sagement en ces termes: «Il convenait à la justice et à la miséricorde du Christ qu'il délivrât l'homme par sa passion ». A la justice, car, par sa passion, le Christ a satisfait pour le péché du genre humain; à la miséricorde, car, par lui-même, l'homme ne pouvait satisfaire pour le péché de toute la nature humaine; aussi Dieu lui a-t-il donné son Fils en vue de cette oeuvre expiatoire... La miséricorde fut même plus abondante que si le péché avait été remis sans satisfaction, car il est dit (*Eph.*, II, 4): Dieu qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, alors que nous étions morts par suite de nos fautes nous a fait revivre avec le Christ » (*Summa Theolog.*, III, q. 46, a. 1, ad 3) <sup>(51)</sup>.

(51) Haurietis aquas.

### 3) *La Tradition.*

Nous voudrions attirer l'attention sur quelques données patristiques, dont on retrouve l'écho dans l'enseignement de l'Eglise. La pensée centrale de l'Eglise en cette matière se résume dans la phrase: « Qui corde fundis gratiam ».

Certes, l'amour de Dieu qui se révèle dans le Coeur de Jésus, a toujours été au centre du christianisme, mais il n'en reste pas moins vrai que les aspects humains de la psychologie du Rédempteur ne constituaient pas l'objet primordial de la piété des chrétiens. La méditation amoureuse des fidèles se concentrait sur la personne de l'homme-Dieu, opérant le salut des hommes, et cela dans et par le mystère ineffable de sa mort et sa résurrection. Dès lors, leur contemplation se portait tout naturellement vers la gloire du Christ ressuscité, assis à la droite du Père, roi des hommes, sur lesquels il s'est acquis [p.100] une domination absolue et universelle. St Paul écrit: « Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur, et si tu crois dans ton coeur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé » (*Rom.*, X, 9).

L'Apocalypse aussi est un chant de gloire au Christ, le « Roi des rois et le Seigneur des seigneurs » (*XIX*, 16).

Pendant près de dix siècles, le christianisme vit de cette foi glorieuse; cela ressort avec évidence des écrits patristiques et des superbes mosaïques qui ornent les anciennes basiliques romaines et byzantines. La croix était comme transfigurée par les splendeurs de la résur-

rection; on se plaisait à représenter le Crucifié dans une attitude de lutte et de victoire, revêtu d'un grand et solennel manteau sacerdotal, portant de riches diadèmes royaux.

C'est cette atmosphère spirituelle qui a marqué la foi au Christ des premières générations chrétiennes. Or, le culte du Sacré-Coeur est l'expression d'une spiritualité qui se concentre aussi sur l'aspect humain du Christ et qui voit dans cette humanité le point de rencontre de l'humain avec le divin dans un drame d'amour et de souffrance rédemptrice qui culmina dans le mystère de la croix. Il est bien évident que cela ne peut signifier que le Sacré-Coeur se place en dehors du christianisme, car rien n'est plus central dans le christianisme que l'amour; ce ne sont que les perspectives qui ont changé. Même du point de vue historique, la spiritualité médiévale s'approchera du Coeur de Jésus en approfondissant les données de la révélation.

Quand on veut reconstruire le chemin parcouru par la réflexion séculaire pour atteindre le Coeur de Jésus, on trouve quelques thèmes fondamentaux qui sont comme l'écho et le développement des germes que contenaient les Ecritures. La Providence, voulant préparer les âmes à la découverte du Coeur de Jésus, attirera l'attention des exégètes et des mystiques sur les deux épi-[p.101] sodes bibliques: le repos de St Jean sur la poitrine du Seigneur et le côté transpercé par la lance.

Plus spécialement, le thème du côté transpercé est traité par les premiers écrivains chrétiens, comme Appolinaire d'Hiérapolis, Justin et Irénée.

De l'Orient et des Gaules, le même thème passera à Rome et en Afrique avec Hippolyte, Tertullien et Cyprien; ce dernier identifie de manière explicite le « torrent d'eau vive » dont parle St Jean (VII, 39) avec le flot de sang et d'eau qui sortit du côté transpercé de Jésus (XIX, 34). St Ambroise et St Augustin développent le même thème: comme Eve est sortie du premier Adam endormi d'un mystérieux sommeil, ainsi l'Eglise sort du côté transpercé; l'eau et le sang qui sortent de la plaie sont les symboles du baptême et de l'Eucharistie, les deux Sacrements qui président à la naissance de l'Eglise.

L'idée de l'Eglise sortant du côté transpercé, est, et cela tant au point de vue historique qu'au point de vue théologique, le fondement le plus important de la doctrine du Sacré-Coeur de Jésus. Presque tous les auteurs appartenant aux premiers siècles, parlent du mystère de l'Eglise, qui naît de la plaie du Christ. Il s'agit de cette Eglise, que St Paul nous présente comme le Corps et l'Epouse du Christ, et qui, comme la première Eve, mais dans un sens incomparablement plus profond, est la vraie Mère de tous les vivants. Parlant des devoirs réciproques des époux chrétiens, St Paul nous montre l'union d'Adam et d'Eve comme symbolisant l'union future du Christ et de l'Eglise, annonçant en figure cette réalité supérieure à laquelle elle est elle-même ordonnée, de sorte que l'indissolubilité du mariage chrétien, la fidélité et l'amour mutuel que se doivent les époux, trouvent leur fondement et leur modèle en l'ineffable union du Christ et de l'Eglise (Eph., V, 23-33). St Paul voit s'ac- [p.102] complir sur la croix une noce mystérieuse: celle du Christ avec son Eglise qu'il a aimée au point de «se livrer pour elle, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée dans l'eau baptismale par sa parole de vie » (ibid., V, 25).

C'est un sujet inépuisable que la naissance de l'Eglise sortant du Coeur de Jésus. Il ne s'agit pas ici de pures spéculations, car cette interprétation fut introduite dans un document officiel du Concile de Vienne (1311): « Le Verbe divin... ne voulut pas seulement être attaché à la croix et mourir sur elle pour notre salut à tous; il souffrit encore qu'après sa mort son côté fût transpercé par une lance afin que, des flots de sang et d'eau qui en jaillirent, fût formée notre unique et sainte Mère l'Eglise, épouse immaculée et virginale du Christ, tout comme du côté du premier homme fut tirée, durant son sommeil, Eve, son épouse ». Le texte liturgique « Ex corde scisso Ecclesia iugata nascitur » (« l'Eglise, épouse du Christ, naît de son Coeur béant » - Hymne de la fête du Sacré-Coeur) est un écho direct de la tradition biblique et patristique. Le Christ transpercé, par sa mort, donne la vie à son Epouse, c'est-à-dire à l'ensemble des rachetés, il scelle, dans le sang de son Coeur, l'Alliance des noces éternelles: « Quand les montagnes se retireraient, et que les collines seraient ébranlées, mon amour ne se retirera pas

de toi et mon alliance de paix ne sera point ébranlée, dit le Seigneur qui a compassion de toi » (Is., LIV, 10).

S. S. Pie XII reprend une donnée éminemment patristique quant il nous dit que l'Eglise «est née du Sauveur sur la croix comme une nouvelle Eve, Mère de tous les vivants... née du Coeur percé de Notre Sauveur »<sup>(52)</sup>.

(52) *Mystici Corporis* (29 juin 1943), vers le début et vers la fin de l'Encyclique.

L'Eglise naît du Coeur déchiré, ouvert, du Coeur percé d'une blessure mortelle, du Coeur endormi dans la [p.103] mort Ces deux expressions - dit le P. de Broglie<sup>(53)</sup> - ne sont pas synonymes. Dire que l'Eglise naît du Coeur transpercé, c'est ajouter à la première formule indiquant seulement que la femme est créée en dépendance de l'homme, pour aider l'homme et devenir par lui mère de tous les vivants, une autre double signification fondée sur un double symbolisme et d'une merveilleuse profondeur:

1) L'Eglise tire perpétuellement sa vie de l'amour dont son Epoux ne cesse de l'entourer, amour dont le coeur de chair est l'emblème et le symbole;

2) Cette vie lui vient d'un amour qui a dû traverser la souffrance et la mort pour lui être communiqué, ce que symbolise la blessure.

(53) *L'Eglise, nouvelle Eve, née du Sacré-Coeur* dans *Nouv. Revue Théologique*, janvier 1946, p. 13. - On date l'existence de l'Eglise du jour de la Pentecôte; il s'agit alors de l'existence extérieure de l'Eglise hiérarchique se manifestant au dehors dans l'exercice de ses pouvoirs.

Le Coeur ou l'amour du Christ a donné naissance à l'Eglise. Née dans l'amour, nourrie par l'amour, vivant dans un climat d'amour, c'est encore dans l'amour que l'Eglise enfante les enfants d'amour que nous sommes.

Et comment l'Eglise ne nous pousserait-elle pas à une dévotion fervente envers le Coeur de Jésus, dont elle a pris naissance, et où elle trouve, pour elle et pour nous, ses enfants, vie et nourriture?

Les Pères voyaient dans la plaie du côté la source de l'Eglise et des sacrements; la pensée médiévale fera le passage facile et spontané au Coeur de Jésus. Les considérations théologiques des Pères donneront naissance à la dévotion des cinq plaies; de cette dévotion naîtra plus tard le culte du S. Côté et c'est ce culte qui, graduellement, conduira les âmes au Coeur et à l'amour de Jésus.

Au point de vue historique, la plaie du côté a été la [p.104] préparation providentielle et logique au culte du Sacré-Coeur.

Pendant les siècles du puissant et glorieux triomphe sur le paganisme, l'aspect triomphal du Crucifié dominait la réflexion chrétienne; la croix était considérée comme un signe de victoire et la plaie du côté comme la source des trésors divins: la grâce et les sacrements.

Le christianisme victorieux approfondit sa foi et développe son culte; le temps des grands théologiens et des grands mystiques médiévaux s'annonce. Le centre des spéculations est encore constitué par le Christ-Rédempteur, mais ce n'est plus la divinité qui occupe la première place dans l'intelligence et le coeur de ces théologiens et mystiques, leur attention se concentre sur l'humanité et les mystères les plus humains du Rédempteur: l'Incarnation et la Passion; « Cur Deus homo » se demande St Anselme. Pour eux, Jésus le Crucifié n'est plus le Triomphateur, mais l'Epoux qui s'immole. La plaie du côté n'est plus seulement la source des bienfaits divins, mais elle est encore la voie de salut qui mène au Coeur du Maître et la révélation suprême de cet amour qui a poussé l'Epoux à mourir pour son Epouse, l'Eglise. A travers la plaie du côté les mystiques médiévaux pénètrent jusqu'au Coeur transpercé de la même plaie, la plaie de l'amour (« vulnus lateris et cordis »).

Le passage définitif du côté au Coeur transpercé a été fait: c'est la naissance de la dévotion au Coeur de Jésus.

Les mystiques du Moyen Age ont établi, très tôt, une corrélation entre le Coeur transpercé de Jésus et le Cantique des Cantiques, cette mystérieuse poésie de la Bible, qui exalte l'amour conjugal. L'abbé bénédictin Williram (vers 1060), commentant ce livre de l'Ancien Testament, met dans la bouche de Jésus ces paroles qu'il adresse à son Eglise: « Tu as blessé

mon Coeur, ô mon Epouse, pour qui je me suis fait homme; toi, mon épouse, que [p.105] j'ai épousée grâce à la dot de mon sang; pour toi j'ai souffert sur la croix les plaies des clous et de la lance ». Un autre passage du Cantique des Cantiques attira l'attention des âmes mystiques: « Lève-toi et viens, ô ma colombe, dans la fente du rocher, dans l'abri de la paroi » (II, 14). Le bienheureux Jean Ruysbroeck (+1381), le prince des mystiques flamands, s'appuie sur ce texte pour évoquer le Coeur de Jésus.: «Demeure dans les cavernes de ses plaies comme la colombe dans les creux du rocher ». Thomas-a-Kempis (Hemerken +1471) nous invite « à pénétrer par la plaie sacrée dans le Coeur très aimable de Jésus afin de se reposer dans les crevasses des rochers de l'affliction du monde ». Et voici un texte magnifique que S. Bonaventure (+1274) nous a laissé dans son « Lignum vitae » et qui est comme un résumé des prédictions scripturaires concernant le Coeur de Jésus: « Afin que l'Eglise procède du côté du Christ dormant sur la Croix, afin que s'accomplisse la parole de l'Ecriture « Ils verront celui qu'ils ont transpercé », la Providence permit qu'un des soldats transperçât de sa lance le côté sacré du Christ. Par le sang et l'eau qui en jaillissaient devait se répandre le prix de notre Rédemption de la fontaine scellée du Divin Coeur, afin de donner aux Sacrements de son Eglise le pouvoir de communiquer la vie de la grâce et de fournir aux fidèles une boisson provenant de la source vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Voyez comment l'infidélité du peuple juif fit enfin une ouverture dans les rochers, un trou dans le mur, pour abriter la colombe. Lève-toi donc, ô âme, amie du Christ, imite la colombe qui fait son nid à l'entrée de la caverne; trouve là ta demeure comme le passereau, ne te lasse pas de veiller: cache-toi comme la tourterelle... C'est là qu'il faut poser ta bouche pour puiser l'eau des sources du Sauveur, Car là se trouve la source qui jaillit du milieu du paradis et se sépare en quatre fleuves, la source qui se répand dans les coeurs pieux, qui arrose et féconde la terre tout entière ».

[p.106] Quant au thème: l'intimité de St Jean avec Jésus, il porte l'empreinte d'Origène (+250). Dans son Commentaire sur le Cantique des Cantiques, il dit que l'Apôtre reposait sur la poitrine du Maître, ou mieux encore « in principali Cordis Jesu ». Nous ne possédons pas le texte original grec, mais il est fort probable que « principali » soit la traduction du mot grec «egemonikeen », c'est à-dire ce qu'il y a de plus intime dans notre pensée, la sagesse qui est le guide de notre conduite. Pour Origène, le Coeur de Jésus est avant tout le sanctuaire de la sagesse divine et c'est là que S. Jean a puisé sa doctrine sublime concernant le « Logos ». Personne ne peut comprendre le quatrième Evangile, dit le Docteur alexandrin, s'il n'a reposé, comme St Jean, sur la poitrine du Maître et s'il n'a pas Marie pour Mère.

Ce thème de l'intimité de St Jean avec Jésus sera beaucoup exploité par les théologiens et les mystiques médiévaux, il donnera lieu au thème de l'échange des coeurs entre Jésus et l'âme aimante. St Bernard écrivait: « Puissé-je mériter d'habiter dans votre Coeur tous les jours de ma vie afin qu'il me soit donné de voir et de faire votre sainte volonté. Si votre côté a été transpercé, n'est-ce pas pour que l'entrée nous en demeure ouverte? Oui, votre Coeur a été blessé, afin que, nous dérobant aux agitations extérieures, nous puissions habiter en Lui, en Vous-même. Il a été blessé, afin que par la plaie visible, il nous manifestât l'invisible blessure de votre amour. Pouviez-vous mieux révéler votre ardente charité, qu'en permettant que non seulement votre Corps, mais que votre Coeur lui-même fût blessé par la lance? O blessure corporelle qui laisse voir la blessure spirituelle. Qui n'aimerait un Coeur blessé de la sorte? Qui ne lui rendrait amour pour amour? Qui se refuserait à ses chastes embrassements? Nous donc, encore renfermés dans ce corps périssable, aimons de toutes nos forces, payons de quelque retour et embrassons avec tendresse notre divin Blessé, [p.107] dont les impies ont percé les mains, les pieds, le côté et le Coeur, et demandons avec insistance qu'il daigne étreindre du lien et blesser du trait de son amour notre coeur encore dur et impénitent »<sup>(54)</sup>.

(54) De Passion Domini sermo II, cap. 3.

Dans son admirable « Traité de l'Amour de Dieu » St François de Sales (+1622) écrit: « O amour souverain du Coeur de Jésus, quel coeur te bénira jamais assez dévotement. Dans sa poitrine maternelle, ce Coeur divin prévoyait, disposait, méritait et impétrait tous les bienfaits

dont nous avons besoin... Et qui n'aimerait ce Coeur royal, paternellement maternel pour nous?... Oui, il faut tout de bon transporter nos coeurs dans le Coeur de ce Roi Immortel des siècles et ne vivre que pour Lui».

Entendons cet accent personnaliste de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus: « Tu sais, moi, je ne vois pas le Sacré Coeur comme tout le monde. Je pense tout simplement que le Coeur de mon Epoux est à moi seule, comme le mien est à Lui seul, et je Lui parle alors dans la solitude de ce délicieux coeur-à-coeur, en attendant de le contempler un jour sans voiles »<sup>(55)</sup>.

(55) A sa soeur Céline.

On le voit, la dévotion au Coeur de Jésus n'est pas une dévotion tardive ou surajoutée «c'est la piété envers le Christ devenue pleinement intelligente de son sujet et consciente de ses devoirs.

Elle a saisi le mot du mystère du Christ, l'explication dernière de sa venue, de son oeuvre, de son sacrifice, c'est l'amour dont il aime Dieu et les hommes, et elle s'applique à répondre à cet amour infini en aimant « de tout son coeur, de toute son intelligence, de toutes ses forces ».

« Tout le christianisme, comme en un creuset, se recueille et se sublime dans cette dévotion au Coeur Sacré » (A. Letouzey).

### CHAPITRE III

#### [p.108] Les éléments de la dévotion au Sacré-Coeur

L'objet de la dévotion au Coeur de Jésus est constitué par la personne aimante de Jésus, dont l'amour nous est représenté sous le symbole du coeur de chair.

Mais par quels actes pouvons nous atteindre cet objet; quels sont les éléments qui déterminent sa pratique et qui constituent notre réponse au don du Coeur de Jésus? En d'autres mots, comment faut-il vivre la dévotion au Coeur de Jésus pour qu'elle soit vraiment la «*perfectioris vitae norma* » (*Miserentissimus Redemptor*) et la «*absolutissima professio christianae religionis* » (*Haurietis aquas*) dont nous parlent les Souverains Pontifes?

#### 1) *La religion de l'amour.*

On se sert du mot « culte » pour désigner tout acte d'hommage que nous rendons à une personne et cela, à cause de sa supériorité par rapport à nous. La valeur d'une personne dépend de sa nature, de ses mérites et des rapports qui la lient aux autres. L'honneur que nous rendons à une personne est l'expression de l'estime que nous nourrissons à son égard; cet honneur ne sera légitime qu'à la condition de correspondre à la valeur réelle de la personne à laquelle nous adressons cet honneur. Ainsi, les autorités officielles de l'Etat honorent-ils les soldats qui ont défendu la patrie, les citoyens qui se sont bien acquittés de leur devoir, tous ceux enfin, qui, à cause de leurs mérites, ont droit à l'admiration et la reconnaissance publiques.

Les actes d'honneur expriment la valeur d'une personne ou d'une institution. Mais du moment que nous honorons quelqu'un, qui s'est acquis un mérite excep-[p.109] tionnel, nos actes d'hommage ne doivent pas seulement reconnaître sa valeur réelle, mais encore sa « supériorité » sur les autres. Et ce n'est qu'alors, qu'à proprement parler, il peut y avoir question d'un acte de culte, c'est-à-dire « un témoignage de dépendance, à savoir un signe de soumission et d'humilité, de service et de respect » (St Jean Chrysostome). Le culte implique donc deux choses: nous sommes disposés à honorer quelqu'un en vertu de ses mérites exceptionnels, et nous avons la volonté de nous mettre à son service. C'est ainsi qu'on parle du culte envers Dieu, envers les saints, envers la patrie. Comme l'honneur rendu se proportionne à la dignité de la personne que l'on honore, il s'ensuit que dans le cas d'une dignité plus grande de la personne honorée, le culte rendu devra être plus total et inconditionné.



Le culte religieux est une reconnaissance de l'éminente supériorité, de l'excellence de Dieu sur toute créature. Les droits supérieurs de Dieu, sa domination, sa puissance, constituent l'objet formel visé par le culte religieux; cela fait comprendre pourquoi les théologiens pensent devoir rapporter la religion ou le culte à la vertu de justice. Comme il s'agit de « droits » et que les droits se rapportent spécialement à la personne (qui se définit en philosophie un être rationnel titulaire de droits « quae est sui iuris »), il en résulte que le culte s'adresse à la personne: « Proprie honor exhibetur toti rei subsistenti », écrit S. Thomas d'Aquin <sup>(1)</sup>. Cette remarque a son importance pratique dans toutes les manifestations et formes du culte, mais plus spécialement encore quand il s'agit de déterminer et d'interpréter les différentes dévotions qui se rapportent au Christ. Car il est essentiel de sauvegarder, à côté des éléments humains de la nature finie de Jésus, ses titres divins à notre adoration, de maintenir la reconnaissance d'un Dieu, même lors- [p.110] qu'elle a pour objet le corps, le sang, les plaies, le coeur de Jésus. «Le coeur de Jésus, c'est Jésus-Christ même adoré sous le point de vue du coeur, de l'amour; comme le précieux sang, c'est Jésus-Christ tout entier adoré sous l'aspect du sang versé, du sacrifice; comme le culte du corps de Jésus est le culte de la personne de Jésus-Christ sous ce point de vue du corps immolé pour nous; comme le culte de la croix, est, au fond, le culte de Jésus-Christ sous le symbole de sa mort. Toujours vous avez devant vous la personne de Jésus-Christ tout entière, et non pas un lambeau de sa personne » (Ch. Sauvé).

(1) Summa Theol., III, q. 25, a. 1: cfr. a. 2.

Le culte renferme, outre l'élément « objectif » d'une excellence, d'une supériorité chez celui qu'on honore ou « cultive » par les actes religieux, un élément « subjectif »: la connaissance et la reconnaissance de cette supériorité, la soumission volontaire avec la marque extérieure de cette reconnaissance et de cette soumission. Le culte prend tout notre être: intelligence, volonté, activité extérieure; formellement, le culte consiste dans l'acte extérieur ou intérieur, symbolique ou représentatif par lequel nous reconnaissons la supériorité de Dieu et nous nous y soumettons: signe, rite, parole.

Le concept du mot « dévotion » se rapproche de celui du culte. Ethymologiquement, « dévotion » indique le don inconditionné ou amoureux à une personne ou à une cause (« devovere »). Pour St Thomas d'Aquin, la dévotion est « la volonté de se donner promptement à tout ce qui regarde le service de Dieu » <sup>(2)</sup>, elle est l'acte de la volonté se donnant avec ferveur au culte de Dieu. Cette ferveur consiste principalement dans la ferme détermination de la volonté de se dévouer au service de Dieu. Cette ferveur de la volonté ou dévotion substantielle, est tout à la fois le fondement solide sur lequel repose [p.111] toute la pratique de la dévotion et la cause de son mérite devant Dieu. Sans elle, la dévotion purement sensible est dépourvue de consistance et d'utilité vraie.

(2) Summa Theolog., II-II q. 82, a. 1. Cfr. E. DUBLANCHY, art. *Dévotion* dans *Dict. de Théolog. Cath.* IV, c. 680-685; A. TESSAROLO, *Il culto del S. Cuore*, Turin, 1957, p. 151 sv.

Alors que le mot « culte » se rapporte surtout aux actes d'hommage que l'on veut rendre, le mot « dévotion » souligne avant tout les dispositions intérieures, qui sont la source de ces actes. La signification fondamentale des deux mots est la même (par le culte et la dévotion l'homme entend se livrer au service de Dieu); il n'existe qu'une distinction de nuances: le mot « dévotion » exprime en premier lieu la spontanéité et la ferveur de nos sentiments, le mot « culte » se réfère à ces mêmes sentiments en tant qu'ils sont réglés d'après des normes précises et édictés par l'autorité.

C'est pour cela qu'on peut parler indistinctement du culte du Sacré-Coeur et de la dévotion du Sacré-Coeur. Le magistère de l'Eglise se sert presque exclusivement de la première expression; les fidèles préfèrent la seconde expression.

Notre volonté de donation et de soumission - nous le disions plus haut -, se proportionne à la dignité de la personne: notre donation sera d'autant plus entière et inconditionnée que la dignité de la personne, qu'il s'agit d'honorer, sera plus grande. Dans le cas d'un supérieur, notre hommage de soumission se traduira par une grande promptitude dans l'accomplissement de ses volontés, mais seulement dans les limites de sa compétence. Dans le cas d'un saint,

nous poserons les actes de culte, qui expriment notre amour, notre vénération et notre attachement. Mais lorsqu'il s'agit de Dieu, notre amour et notre donation ne peuvent plus avoir de limites. Le culte rendu à des personnes créées devra toujours respecter une hiérarchie qui la conditionne, mais le culte que nous rendons à Dieu, doit être absolu, inconditionné, il devra conditionner les autres cultes. C'est précisément cette [p.112] volonté de disponibilité absolue en face de l'être suprême, qui est appelée « religion ».

La religion se range, dans l'histoire de l'humanité, parmi les phénomènes les plus universels. Toutefois, son concept ne se laisse que difficilement définir, il est la synthèse de toutes les relations qui lient ou « relie » (religio) l'homme à Dieu. Puisque tout ce qui se trouve dans l'homme, vient de Dieu et existe par Dieu, la religion aura comme tâche d'indiquer le comportement de tout l'homme dans ses relations avec Dieu. A y réfléchir attentivement, on trouvera que les principaux éléments de notre comportement religieux, sont: l'intelligence, la volonté ou la liberté et l'amour.

L'acte religieux est d'abord un acte intellectuel. Dieu est la norme de toute vérité, il « est » la vérité; une religion qui rejeterait la vérité rejeterait Dieu lui-même. L'élément intellectuel se classe parmi les éléments les plus primordiaux et les plus caractéristiques des actes religieux; en effet, c'est l'idée que nous nous faisons de Dieu, qui spécifie et conditionne notre comportement devant Dieu. Notre intelligence nous fait admettre notre condition de créatures et les conséquences qui y sont inhérentes: docilité intellectuelle et morale, adoration, humilité, admiration, amour.

L'acceptation de la vérité de Dieu et de la vérité de nos relations avec Dieu, suppose la coopération de notre volonté libre. L'acceptation de Dieu, n'engage pas seulement l'intelligence, mais l'homme tout entier. Parmi les facultés de l'homme, la volonté occupe une place de choix; l'homme se livre librement ou il ne se livre pas. Il n'y a pas d'engagement plus exigeant, plus fondamental aussi que la religion. Sous peine de verser dans l'illusion, la religion doit se traduire en actes.

Librement et consciemment, nous admettons le fait de Dieu, aussi sur le plan individuel, jusque dans notre [p.113] vie et notre conduite. Tenant compte de la grandeur et de la sainteté de Dieu, nous acceptons notre condition de créatures, nous nous insérons dans le plan divin, nous nous mettons à la disposition de Dieu. Puisque tout être vient de Dieu et qu'il doit faire retour à Dieu, nous avons à respecter cette destination et à l'exprimer dans notre conduite; prenant leur signification et leur inspiration en Dieu, tous nos actes deviennent des actes religieux.

Mais Dieu est amour. C'est par amour qu'il nous donne l'être, la vie et qu'il nous appelle à lui. A l'amour du Créateur, la créature ne peut répondre que par l'amour, et c'est ainsi que tous les actes religieux, dans une mesure plus ou moins grande et plus ou moins consciemment, posséderont une tonalité affective. L'amour ne peut être un acte froidement volontaire. C'est notre destinée qui fait l'enjeu de la religion. Nous donnant à Dieu, nous savons et nous sentons que nous réalisons notre vocation de créature et de personne. Cette conscience doit nous remplir d'enthousiasme, de joie, de reconnaissance; dorénavant je sais comment organiser ma vie, comment opérer l'épanouissement de mon être. L'expérience religieuse ne se renferme pas dans des limites déterminées de temps et d'espace. La religion nous indique comment Dieu est à l'origine et au terme de notre chemin de la vie: nous venons de Dieu et nous retournons à Dieu.

C'est Dieu qui fait l'unité de notre vie et la vie religieuse « est le confluent harmonique de tous les éléments de la personne humaine et de ses activités les plus sublimes, parce qu'elle porte l'homme aux confins de l'infini » (A. Tessarolo).

Parce que nous croyons à l'amour et que nous nous sentons attirés par l'amour, nous nous livrons avec confiance à ce voyage sans retour de la vie en Dieu. La religion c'est l'appel de Dieu et la réponse de l'homme; elle est [p.114] la conscience de notre réponse à l'appel de l'amour de Dieu; elle est un dialogue ininterrompu entre le Créateur et la créature, dialogue qui doit aboutir à notre donation complète et définitive, pour le temps et l'éternité, à l'Amour.

Avec Jean Mouroux <sup>(3)</sup>, on peut affirmer que l'expérience religieuse est la seule expérience humaine destinée à mettre en branle toutes les valeurs et toutes les possibilités de la personne humaine; elle est la seule expérience qui soit vraiment totalitaire.

(3) *L'esperienza cristiana* (traduit du français), Brescia 1956.

La religion est cette expérience sacrée, qui nous révèle la présence de Dieu dans un mystère si élevé et si plein de richesses, qu'il ne se laissera jamais épuiser. La présence de Dieu suscite un respect profond, et en même temps, une attraction irrésistible. Ce contraste se laisse facilement expliquer. Je me sais une créature et une créature qui a été souillée par le péché; cette condition me met en contraste avec la sainteté de Dieu. D'autre part, je sais que ce Dieu, infiniment lointain, m'est aussi infiniment proche, qu'il me pénètre, qu'il est la source de mon être; si j'existe, c'est parce qu'il l'a voulu. Je viens de Dieu et je suis en Dieu. Cette présence de Dieu en moi, est plus profonde et plus intime que les racines de mon être, elle est plus sublime que tous les élans de mon esprit: « intimior intimo meo ».

Et ce n'est pas seulement l'homme, mais tout le créé qui entend cet appel intérieur qui, d'une manière infaillible et nécessaire, conduit les êtres vers le but que le Créateur leur a assigné. C'est comme la nostalgie que les créatures gardent de leur Créateur.

Passant du plan ontologique des êtres au plan de la conscience et de la grâce, on trouvera un même dessein divin. Sur le plan psychologique de la conscience nous sentons le besoin de nous unir à Dieu; mais puisque [p.115] l'homme n'est pas une machine, mais une personne libre et consciente, nous ne saurions réaliser cette union que par des relations spontanées et personnelles.

Il y a plus. De par sa nature, la créature est don de Dieu (car c'est Dieu qui l'a appelée à l'existence), dès lors nous ne pourrions nous donner à Dieu que pour autant que Dieu veut bien se donner à nous dans la grâce, don gratuit et surnaturel dont Dieu a pris l'initiative, et que nous sommes capables d'admettre ou de refuser. L'accueil que nous donnons à la vie divine de la grâce, ne peut donc être qu'une réponse d'amour.

Par nos actes religieux on se donne à Celui qui nous a donné l'existence et qui se donne encore à nous par la vie de la grâce; par nos actes religieux nous retournons au Père « qui nous a mis sur le chemin et qui nous attend au terme du voyage ».

Dieu nous donne notre existence et nous donne sa vie divine, il vient à notre rencontre et nous n'avons qu'à répondre, à continuer le dialogue d'amour qu'il a engagé avec nous.

La religion n'est pas seulement un complexe de rites et d'institutions, qui nous manifeste la foi des peuples; elle est encore moins le fruit d'imaginations malades cherchant à s'évader du monde réel. La religion c'est la certitude d'exister par et pour Dieu; elle est cette préoccupation de vivre en pleine docilité d'amour notre dépendance totale de Dieu.

Le christianisme est par définition une religion d'amour. On peut définir la religion comme la rencontre de deux amours. En tant que religion, elle n'est pas strictement cela; elle est avant tout affaire de devoir, reconnaissance des relations essentielles entre Dieu et la créature; à ne considérer que la nature des choses, ces relations ne sont pas des relations d'amitié, mais des relations de Créateur à créature, de maître à serviteur. Les rapports d'amitié entre Dieu et nous ne seront possibles [p.116] qu'à partir du moment où, par une volonté spéciale, Dieu nous élève à l'ordre surnaturel, à la participation de la vie divine, ce qui nous permet d'appeler Père celui qui veut bien nous adopter pour ses fils.

S'il est vrai que la religion, comme telle, n'est pas encore la rencontre de deux amours, le christianisme peut, en toute vérité, se définir cette rencontre de deux amours. C'est d'ailleurs la définition la plus vraie et la plus belle qu'on puisse donner du christianisme. « Du côté de Dieu, c'est un grand effort d'amour, pour gagner notre amour. On l'a défini, une grande pitié venant au secours d'une grande misère. Mais cette pitié même d'où vient-elle? De l'amour. Le premier, comme le dernier mot, des voies de Dieu sur nous, c'est l'amour. A quoi devons-nous Jésus? A l'amour. *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* (Jean., III, 16). A quoi la passion et la rédemption? A l'amour: *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* (Gal, II, 20). Tout le mystère de Jésus se présente comme un suprême effort de l'amour: *Cum*

*dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* (Jean, XIII, 1). L'Eglise tout entière, avec ses sacrements, et sa magnifique organisation pour propager dans le monde la grâce et la vérité, est un don de l'amour, et Dieu a voulu que la première loi de son gouvernement fût la loi d'amour, l'amour de Dieu débordant en amour sur les hommes: *Amas me... pasce agnos meos* (Jean, XXI, 17); que la première loi imposée aux fidèles fût la loi d'amour. C'est le grand commandement.

Si l'on accomplit celui-là, tout ira bien: *Dilige et fac quod vis*.

« Du côté des fidèles, tout se ramène également à l'amour. La loi... se résume dans l'amour; la foi chrétienne, c'est saint Jean qui nous le dit, se caractérise comme la foi en l'amour: Et nos credidimus caritati (Jean, IV, 16); toute la vie chrétienne consiste à vivre en Jésus par [p.117] l'amour; et la perfection chrétienne se définit par l'union d'amour et la transformation amoureuse en Jésus. Il est donc vrai, la religion chrétienne se résume en l'amour. C'est dire qu'elle se résume dans le Sacré-Coeur, puisque la dévotion au Sacré-Coeur est tout entière dévotion à l'amour, dévotion d'amour.

Enfin, le christianisme n'est pas Jésus et l'amour comme deux choses distinctes. C'est l'amour de Jésus pour nous et notre amour pour Jésus; c'est l'amour de Dieu pour nous en Jésus, et notre amour pour Dieu en Jésus. N'est-ce pas redire, en d'autres termes, que le christianisme est tout entier dans le Sacré-Coeur? »<sup>(4)</sup>.

(4) J. BAINVEL, article « Coeur » (Sacré) dans *Dict. de Théol. Cath.* III, c. 302-303.

Il est vrai que le christianisme se laisse exprimer en d'autres formules, mais il sera bien difficile de trouver une formule qui soit plus vraie, plus courte, plus dense et plus admirablement expressive. En outre, on ne trouvera rien de plus efficace. Car l'âme, qui se laisse envahir par la dévotion de l'amour, s'efforcera de répondre à cet amour, qui est un amour exigeant, total.

Cela peut nous faire comprendre ce mot hardi de Ste Marguerite-Marie: le Sacré-Coeur est comme un nouveau médiateur. Car il s'agit ici d'une nouvelle et éclatante manifestation de l'unique et éternel médiateur, nous procurant comme un nouveau don de lui-même en nous donnant son Coeur transpercé. Et Léon XIII ne disait-il pas que le Sacré-Coeur est comme le « labarum » des temps nouveaux? Cela ne signifie pas que la croix devrait s'effacer devant le Coeur de Jésus; au contraire, car le Coeur de Jésus nous fera mieux comprendre la croix, où Jésus s'est laissé transpercer le Coeur.

Les théologiens s'accordent à affirmer que le Coeur de Jésus c'est la personne divine du Verbe incarné, cette personne aimante, dont le Coeur symbolise l'amour; [p.118] c'est une forme particulière de notre dévotion à Jésus (Hamon); la forme actuelle de la dévotion à Jésus-Christ (Pourrat). C'est dans le même sens qu'il convient d'interpréter le langage de l'Eglise. Dans la Liturgie, le Sacré-Coeur est toujours le terme immédiat de notre adoration, de nos prières, de notre amour, ce n'est pas une personne lointaine qu'il représente, mais il est Jésus aimant et présent, qui nous invite à répondre à son amour.

Cette dévotion nous montre Jésus dans son activité la plus caractéristique et la plus fondamentale, celle de son amour. Aimant le Sacré-Coeur, nous aimons une personne, celle de l'Homme-Dieu qui aime le Père et l'humanité. Se consacrer au Sacré Coeur n'est rien d'autre que se consacrer à Jésus-Christ, dit Léon XIII, car les hommages que nous rendons au Sacré-Coeur, s'adressent réellement et à proprement parler au Christ lui-même (*Annum sacrum*). Pie XII nous rappelle que c'est là une vérité communément admise dans l'Eglise, fondée sur la loi du symbolisme. Le culte rendu aux saintes images et au Coeur physique de Jésus, considéré comme symbole ne s'arrête pas à l'objet comme tel, mais, de par sa nature, il s'adresse à la Personne que cet objet symbolise. Le Souverain Pontife cite la pensée de St Thomas: « Le culte de religion ne s'adresse point aux images en elles-mêmes, comme à des réalités, mais les regarde sous leur aspect propre d'images, nous menant au Dieu fait chair. Dès lors, on ne s'arrête point à l'image; et se tourner vers elle, c'est aller à celui qu'elle représente. Rendre un culte religieux aux images du Christ n'exige donc point un motif nouveau, ni non plus une espèce distincte de religion »<sup>(5)</sup>. « C'est donc à la Personne du

Verbe, comme à sa fin, que s'adresse le culte, justement compris, qui est rendu, soit aux reliques de la passion que le Sauveur endura pour nous, soit à l'image qui l'emporte [p.119] sur toute autre par sa signification, celle du Coeur transpercé du Christ crucifié » (*Haurietis aquas*).

(5) *Summa Theolog.*, II-II, q. 81, a. 3, ad 3.

Le culte du Sacré-Coeur met au centre de notre vie religieuse la personne du Verbe incarné; cette personne se présente à nous dans une atmosphère d'amour, et cela grâce au symbolisme de son Coeur transpercé.

Puisque le culte du Sacré-Coeur nous met en face d'une personne infinie, il est manifeste qu'aucune condition ou limite ne pourra arrêter l'élan de notre amour et de notre donation. Comme le culte se proportionne à la personne honorée, et qu'il s'agit ici de la personne divine du Verbe incarné, notre culte devra être illimité, tout comme la donation que la vertu de religion nous impose, doit être inconditionnée, illimitée.

Nous pouvons dire, en toute vérité, que notre religion se concrétise dans le culte du Sacré-Coeur. Car il ne serait pas possible de pratiquer la dévotion au Coeur de Jésus, personne divine, et de vouloir limiter cette dévotion à quelques instants ou à quelques pratiques de la vie quodotienne. Quel que soit le nom sous lequel il veut être désigné ou quelle que soit la forme sous laquelle il se montre, Dieu demande toujours une donation complète.

Puisque la religion est la synthèse de tous les actes par lesquels les hommes veulent entrer en contact avec Dieu, il est évident qu'elle possède un fond qui est universellement valable. Mais la donation « religieuse », bien qu'elle présente dans tous les cas un caractère inconditionné et total, peut se concrétiser dans une multiplicité de formes concrètes, douées d'une physionomie propre. Cependant, le caractère foncier restera toujours inchangé; tout en suivant des chemins divers, toutes les dévotions qui s'adressent à une personne divine, possèdent une nature absolue.

Le Christ n'est pas un saint dont l'exemple et l'intercession peuvent, dans une mesure plus ou moins grande [p.120] de nous servir dans notre ascension spirituelle, il est le Médiateur, le Verbe incarné, il est Dieu. Dès lors, notre « religion » est toute entière, elle se projette et s'épuise dans nos rapports avec lui.

Alors que pour la mystique de la Grèce païenne, il n'existait point de médiateur entre Dieu et l'âme humaine, St Paul et St Jean considèrent la religion comme une union, dans la foi et dans la charité, avec le Christ Jésus.

La mystique de St Paul est une mystique du Christ, et celle-ci donne à la religion chrétienne une de ses notes les plus fondamentales. C'est pour le Christ et dans le Christ que vit le chrétien; le Christ lui tient lieu de tout, le Christ est sa vie. Le Christ étant Dieu, et étant la voie qui mène au Père, c'est dans la mesure où le chrétien s'unit au Christ, qu'il s'unira aussi au Père, car: « Tout est à vous, mais vous, vous êtes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu » (I Cor., III, 23. Dans ce sens: GAROFALO, S., *Il Cuore del Redentore in S. Paolo* dans *Cor Jesu*, I, p. 543-567).

S. Jean, l'Apôtre de l'amour, ne cesse de diriger le coeur des fidèles vers la personne de Jésus; pour lui aussi toute la religion chrétienne se résume dans le culte de Jésus, le Verbe incarné, qui est la lumière et le salut du monde. Tout comme St Paul, il tient à souligner l'union intime qui existe entre le Fils et le Père: Mon Père et moi nous sommes un » (Jean X, 30), « Celui qui me voit, voit le Père » (XIV, 9).

Le christianisme est la religion de Jésus-Christ, qui est notre Médiateur; c'est en lui que nous aimons et honorons le Père: « Nemo venit ad Patrem nisi per me ». (XIV, 6).

Tout cela s'applique à la dévotion au Coeur de Jésus. Si le Coeur de Jésus est la personne aimante du Verbe incarné, la dévotion au Sacré-Coeur doit être notre réponse [p.121] d'amour à l'amour de Dieu tel qu'il se manifeste et se donne à nous dans le symbolisme du Sacré-Coeur.

Cette réponse doit être une réponse totale à un amour qui est total, divin, infini. Le Coeur de Jésus nous rend tangible l'amour ineffable de Dieu pour les hommes; il est comme le

visage sous lequel Dieu se montre pour se révéler aux hommes. Si Jésus est le Dieu incarné, le Sacré-Coeur c'est Jésus aimant et dès lors l'incarnation de Dieu-Amour. Puisque la religion du Christ engage l'homme entier en face de Dieu qui se communique dans le Christ, il est évident que le culte du Sacré-Coeur est cette même religion chrétienne, mais qui est considérée sous son aspect d'amour.

On le voit, la dévotion au Sacré-Coeur n'est pas une dévotion entre tant d'autres dévotions; elle est cette physionomie particulière qui nous révèle l'aspect le plus profond de la religion chrétienne, pour autant qu'on a su pénétrer cette vérité: le Christ, le Verbe incarné est avant tout un mystère d'amour, mystère que nous devons accueillir par un attachement d'amour.

On peut pratiquer une foule de dévotions envers les différents saints, parce que, finalement, toutes les dévotions partielles aboutissent à Dieu; mais la dévotion au Sacré-Coeur, du fait qu'elle engage tout l'homme dans tous ses rapports avec Dieu et avec le prochain par amour pour Dieu, et qu'elle ne peut se limiter à quelques pratiques extérieures, devient par là même et « dévotion » et « religion ».

C'est ainsi que Pie XI présenta le culte du Sacré-Coeur comme la synthèse du christianisme « totius religionis summa atque perfectioris vitae norma » (*Miserentissimus Redemptor*), et que Pie XII voyait dans ce culte la forme idéale de notre religion « absolutissima professio christianae religionis » (*Haurietis aquas*).

D'après les intentions du magistère de l'Eglise, le [p.122] culte du Sacré-Coeur n'est pas un complexe de quelques pratiques dévotionnelles, il n'est rien moins que la forme idéale du christianisme, devenu pleinement conscient de cette vérité: Dieu est amour, et le symbole de cet amour est le Coeur de Jésus; la meilleure manière d'honorer ce Dieu d'amour c'est de partager la dévotion au Sacré-Coeur.

Pie XII écrit: « Cette vérité fondamentale nous fait comprendre comment le Coeur du Christ est le coeur d'une Personne divine, celle du Verbe incarné, et que ce Coeur résume et nous met sous les yeux, pour ainsi dire, tout l'amour dont nous avons été et sommes encore aujourd'hui l'objet. C'est la raison pour laquelle on doit tellement estimer le culte du Sacré-Coeur, qu'on voie dans sa pratique l'expression parfaite de la religion chrétienne.

Celle-ci, en effet, est la religion de Jésus, fondée tout entière sur le Médiateur, homme et Dieu à la fois; de sorte que l'on ne peut aller au Coeur de Dieu, si ce n'est par le Coeur du Christ, qui a dit lui-même: « Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne peut venir au Père, si ce n'est par moi » (*Jean, XIV, 6*).

Il est facile d'en conclure que le culte du Sacré-Coeur de Jésus, dans sa nature intime, est le culte de l'amour dont Dieu nous a aimés par Jésus, en même temps qu'il est l'exercice de l'amour que nous portons nous-mêmes à Dieu et aux autres hommes; il consiste, en d'autres termes, à honorer l'amour de Dieu pour nous, et il a ce Dieu pour objet, afin de l'adorer, de lui rendre grâces, de vivre à son imitation; et il tend à amener à son absolue perfection l'amour qui nous unit à Dieu et aux autres hommes, nous faisant mieux pratiquer de jour en jour le commandement nouveau que le Divin Maître laissa comme héritage sacré à ses disciples...» (*Haurietis aquas*).

[p.123] 2) *L'acte propre de la dévotion au Coeur de Jésus : l'amour.*

Nous savons ce qu'il faut entendre par religion, nous avons indiqué comment la dévotion au Sacré-Coeur implique le culte de la personne aimante de Jésus. Il est maintenant naturel de se demander: en quoi consiste précisément ce culte du Sacré-Coeur, quelle est la note caractéristique qui le distingue des autres cultes du Christ?

De même qu'un voyage se spécifie par rapport au terme que le voyageur s'est proposé, de même nos actions se définissent-elles par rapport à l'objet qu'elles se proposent d'atteindre. Il en est comme de nos sentiments qui s'exprimeront d'une manière différente selon la diversité des personnes vers lesquelles ils s'orientent; s'adressant aux parents nos sentiments prendront

un cachet de tendresse filiale, s'ils vont vers ceux qui souffrent, nos sentiments deviendront compassion, en présence des supérieurs nos sentiments deviennent respect, vénération...

Il en va de même quand il s'agit de notre vie religieuse. En face de Dieu, nous savons qu'une distance infinie nous sépare de lui, nous savons que le Créateur demande notre donation complète et totale; et cependant cette même donation peut se colorer d'une infinité de nuances. Les Hébreux aimaient à exprimer les rapports de l'homme avec Dieu sous le terme de « crainte de Dieu ». Mais Dieu a promulgué une Loi nouvelle, il s'est révélé dans le Christ, est mort et est ressuscité pour le salut du monde: c'est la religion « chrétienne ». Celle-ci peut être caractérisée par une note de joie et d'espérance dans la puissance du Christ glorieux, roi du ciel et de la terre: c'est ce sentiment qui prédominait pendant les premiers siècles du christianisme. Mais la religion du Christ peut assumer d'autres caractéristiques: le détachement des biens terrestres, l'amour de la croix, l'idéal [p.124] d'une obéissance absolue... Dans le culte du Sacré-Coeur on se représente le Christ sous l'aspect de l'amour. Et cet amour n'est plus considéré dans quelque mystère particulier de la vie du Christ, mais on le voit comme la note caractéristique la plus fondamentale dans tous les mystères, depuis l'Incarnation jusqu'à l'Eucharistie et la gloire. Si Dieu daigne se révéler à nous dans le Christ en tant qu'il est amour et sous un symbole qui nous parle de l'amour, il est clair que notre attitude devra être une attitude d'amour. C'est que l'amour demande une réponse d'amour.

L'acte spécifique de ce culte est donc l'amour, car ce n'est que cet acte qui répond pleinement à l'objet et à la nature de cette dévotion; le culte de Dieu-Amour ne peut être qu'un culte d'amour.

Pratiquer cette dévotion, c'est du même coup entrer dans une atmosphère d'amour, qui tend à nous mettre en harmonie avec le Dieu-Amour.

Sans doute, la chaleur, l'intimité de l'amour ne réussiront jamais à changer la nature des choses: Dieu reste le Créateur et l'homme reste la créature. Notre amour humain se trouvera toujours en présence du mystère ineffable d'un Dieu infiniment saint et infiniment transcendante, mystère qui commandera toujours une attitude faite d'adoration et d'humilité. Mais comme Dieu se manifeste sous son aspect d'amour, son mystère s'illuminera d'une série d'attributs, dont jusqu'ici on n'avait pas assez pénétré la richesse et l'ampleur: bonté infinie, miséricorde sans mesure. Dès qu'une vie religieuse se met à l'école du Coeur de Jésus, l'amour s'ajoute nécessairement à l'adoration, c'est un amour adorateur ou une adoration aimante.

Avec la dévotion au Coeur de Jésus la religion s'établit entièrement dans l'amour.

La religion est ce complexe d'activités qui régissent [p.125] les relations de l'homme avec Dieu. St Thomas <sup>(6)</sup> divise ces activités en deux groupes: le culte et le service.

(6) Summa Theolog., II-II, q. 81, a. 3, ad 2.

Par « culte » on entend ici le témoignage d'honneur et de respect (« exhibitio honoris et reverentiae ») envers la dignité infinie de Dieu; le « service » comprend l'activité par laquelle l'homme, dans sa vie concrète, exprime sa dépendance totale à l'égard de Dieu.

On notera que les divers éléments de la religion (culte, service, honneur, piété) possèdent une relation plus ou moins explicite avec l'amour. La différence entre honorer et aimer, n'est pas grande, dit St Thomas <sup>(7)</sup>, car, comme l'amour a pour objet le bien, ainsi l'honneur a pour objet un bien excellent (« bono qua excellenti »); en effet, personne ne désire honorer un bien qu'il n'aime pas.

(7) Ibid., q. 81, a. 4, ad 3.

Il existe également un lien intime entre l'amour et le service : quiconque se met spontanément au service de Dieu, doit être porté par un certain amour pour lui.

Alors que ces liens ne sont ordinairement qu'implicites, dans la dévotion au Coeur de Jésus, ils deviennent formels et explicites, de sorte que l'amour devient ici le motif qui domine toute notre vie.

L'élément nouveau qu'apporte le culte du Sacré-Coeur réside en ceci: la religion chrétienne devient amour et elle se présente comme la religion de l'amour. Poussant la religion chrétienne vers le niveau de l'amour, la dévotion au Sacré-Coeur n'entend pas transformer, et

encore moins déformer la religion chrétienne, au contraire, elle n'entend que mieux démontrer sa véritable et profonde nature.

Tout cela revient à mettre en évidence ces deux vérités: dans le christianisme, Dieu se révèle comme le Dieu-Amour; l'homme qui veut s'unir à Dieu, doit se laisser guider par l'amour.

[p.126] L'acte propre de la dévotion au Sacré-Coeur est donc l'acte d'amour; Jésus nous donne son Coeur pour que nous lui donnions le nôtre. La dévotion à l'amour est, de par sa nature, une dévotion d'amour : « Nos ergo diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos » (*I Jean*, IV, 19); « Sic nos amantem quis non redamaret? ».

A l'amour on répond par l'amour. Mais par cela même qu'il se présente comme une réponse à l'amour, cet amour revêt quelques notes caractéristiques déterminées pour une bonne part par l'amour auquel il veut répondre. Sans doute, il nous restera toujours présent le sentiment de la distance entre Dieu et nous, mais cet amour possède quelques traits particuliers qu'il vaut la peine de souligner.

Il s'agit d'un amour réciproque dont Dieu a pris l'initiative. Malgré la distance qui sépare la créature du Créateur, c'est un amour d'amitié, de familiarité, d'intimité, tout spontané, car l'amour du Coeur de Jésus pour nous se présente comme un amour humain, sous des formes sensibles, et, pour ainsi dire, à la mesure de notre coeur. C'est l'amour du Christ, Verbe incarné, qui a voulu être de notre famille pour nous introduire dans sa famille; étant Dieu, il a voulu se faire homme pour faire participer l'homme à sa vie divine.

Car cet amour réciproque a été prévenu, Jésus a fait toutes les avances, nous n'avons qu'à répondre.

L'amour du Coeur de Jésus est encore un amour outragé et méconnu par l'indifférence, l'ingratitude et la méchanceté des hommes; les révélations de Paray-le-Monial ont donné un relief saisissant à cet aspect, qui souligne l'importance de l'acte réparateur dans le culte du Sacré-Coeur. On est allé parfois jusqu'à présenter l'acte réparateur comme l'acte premier et primordial de cette dévotion.

Ce qui est inexact. Car la réparation est une réparation d'amour, non une réparation de justice (du moins formel- [p.127] lement); elle s'exprime dans l'amende honorable, qui a précisément pour sujet ou terme l'amour outragé et méconnu. C'est donc l'amour qui vient en premier lieu.

D'ailleurs, dans les textes de Ste Marguerite-Marie, la réparation est mise au second rang. On y lit que la fin principale de ce culte est l'amour; la réparation ne vient qu'après, c'est-à-dire en tant qu'exercice spécial d'amour envers l'amour méconnu, de Jésus. L'amour, la donation ou la consécration au Coeur de Jésus, voilà ce qui tient la première place dans les écrits et les préoccupations de Ste Marguerite-Marie; du reste, la nature des choses établit une hiérarchie non équivoque: d'abord l'amour, ensuite la réparation comme acte spécial d'amour.

« D'autres pratiques sont chères aux dévots du Sacré-Coeur: communion réparatrice et dévotion à l'Eucharistie, heure sainte et dévotion à la Passion... Tout cela découle de la nature propre de cette dévotion. Ce sont des effets de l'amour. Rien ne lui est étranger de ce qui traduit l'amour. Mais tout ce qu'on fait et tout ce qu'on souffre s'y rapporte à l'amour comme à sa source, à l'amour comme à son terme. Lisez ce que St Paul dit de la charité (*I Cor.*, XIII, 5 sv.), vous y trouverez comme une description de la vraie dévotion au Sacré-Coeur, parce que vous y trouverez une description du véritable amour. L'esprit de la dévotion est donc l'esprit d'amour. Toutes les pratiques en sont animées, toutes en partent. Partout où nous trouvons la dévotion au Sacré-Coeur nous remarquons ce caractère d'amour.

C'est par amour qu'elle s'attache à Jésus pour y étudier son amour depuis la crèche jusqu'au Calvaire, s'arrêtant aux faits extérieurs, mais pour y chercher les traces de l'amour; c'est pour mieux aimer qu'elle cherche à le mieux connaître. C'est par amour qu'elle compatit à ses peines, qu'elle lui rend hommage en le voyant méconnu, qu'elle jouit de ses joies et de ses triomphes comme si c'étaient les siens, qu'elle vit de lui enfin, et qu'elle [p.128] s'efforce de



lui plaire en l'aimant de plus en plus pour lui montrer son amour, et de se rendre de plus en plus aimable à ses yeux pour contenter cet amour »<sup>(8)</sup>.

(8) J. BAINVEL, art. cité dans *Dict. de Théol. Cath.* III. c. 300-301; l'exposé de ce chapitre s'appuie aussi sur A. TESSAROLO, *Il culto del S. Cuore*, Turin-Bologne 1957, p. 150 sv.

Sans doute, toutes les dévotions qui se réfèrent aux mystères de Jésus, s'adressent finalement à la personne de Jésus; mais elles ont pour objet médiat un état particulier ou un fait de sa vie (Jésus naissant, Jésus souffrant, Jésus ressuscité...).

Ici, dans la dévotion au Coeur de Jésus, il en va autrement; elle ne s'arrête ni à un mystère spécial ni à un état particulier. Tout cela est de son ressort, elle y pénètre pour en prendre ce qu'il y a de plus intime: le Coeur de Jésus, son amour, ses dispositions intimes, ses vertus. Cette dévotion entend aller au fond de chaque mystère pour en dégager le sens le plus profond, pour en pénétrer la signification dernière. Comme s'exprimait le Postulateur pour la fête du Coeur de Jésus en 1765 (et cela vaut autant pour la dévotion au Coeur de Jésus): « Par la fête du Coeur de Jésus, on ne nous présente pas seulement quelque grâce spéciale, on nous ouvre toute grande la source de toutes les grâces. On n'y rappelle pas un mystère particulier; on propose à méditer et à adorer le principe de tous les mystères. Tout ce qu'il y a de grâces et de mystères dans l'intime de Jésus et dans les secrets de son Coeur; tous les biens qui ont découlé pour les hommes de cet amour du très aimant Rédempteur; tout ce que la passion intérieure du Christ... offre à notre amour, tout cela nous est représenté par la fête du Sacré-Coeur de Jésus, y est rappelé, y est honoré »<sup>(9)</sup>.

(9) *Replicatio*, n. 20, dans NILLES, *De rationibus fectorum SS. Cordibus Jesu et purissimi Cordis Mariae*, Innsbruck, 1885, I, p. 146.

### [p.129] 3) La nature de l'amour.

S. Thomas écrit que l'amour est l'inclination de la volonté vers son bien; c'est une inclination qui devient désir et qui ne trouve son repos que dans la joie et la possession: « Ipsa autem aptitudo seu proportio appetitus ad bonum est amor, qui nihil est quam complacentia boni; motus autem ad bonum est desiderium vel concupiscentia, quies autem in bono est gaudium vel delectatio... ».

L'amour est égocentrique, il recherche ce qu'il ne possède pas, il se réjouit de ce qu'il a réussi à rejoindre et posséder. L'amour tend vers son propre bien; puisqu'une faculté ne peut tendre qu'à sa propre perfection ou sa mise en activité, la volonté humaine non plus ne peut désirer que son propre bien. Aristote voit même dans l'amitié un amour égocentrique, étant donné que l'on peut aimer un ami en tant qu'il est le prolongement du propre « je ».

Dieu ne peut trouver ou désirer aucun bien en dehors de lui, c'est son être divin qui constitue l'objet de son amour.

Mais si telle est la description de l'amour, en quoi diffère-t-il de l'égoïsme? S'agit-il seulement d'une question de mesure? Mais il y a d'autre part ce fait de notre expérience: nous admirons les actes qu'un amour généreux et désintéressé a inspirés; au fond de notre coeur nous rejetons toutes les formes d'égoïsme.

Pour St Jean « Dieu est amour » (« agapè »); le philosophe Plotin émet une affirmation analogue: « Dieu est amour » (« Erôs »). Les termes sont presque identiques, mais les concepts sont totalement divers: S. Jean considère en Dieu le mystère d'un amour qui se donne; Plotin y voit le bien absolu qui devient le terme et le centre de tout amour.

[p.130] Si nous voulons pénétrer la véritable nature de l'amour, il nous faut l'étudier en Dieu plutôt que dans les créatures; puisque Dieu est la source de l'amour, c'est en Dieu qu'il se montrera dans toute sa beauté et toute son ampleur.

St Thomas écrit que l'homme aime le bien qu'il rencontre sur son chemin, tandis que Dieu, au contraire, aime en créant l'objet de son amour; Dieu ne désire ni ne recherche le bien, il donne le bien, son amour est créateur: « quia enim bonum creaturae provenit ex voluntate divina, ideo ex dilectione Dei, qua vult creaturae bonum, profluit aliquid bonum in creatura.

Voluntas autem hominis movetur ex bono praeexistente in rebus, et inde est quod dilectio hominis non causat totaliter rei bonitatem, sed praesupponit ipsam...»<sup>(10)</sup>.

(10) *Summa Theolog.*, q. 110, a. 1.

Dieu a créé les astres, le monde spirituel des anges, il a créé la terre et l'a peuplée de plantes et d'hommes qui se succèdent à un rythme ininterrompu. Quelle est la raison de cette création? Bergson a répondu à cette question en disant que Dieu se trouvait dans la nécessité de remplir la solitude de son éternité. Mais c'est là oublier que Dieu, vivant dans l'ineffable mystère de la vie trinitaire, n'est jamais seul. Avait-il besoin d'adorateurs? Non, car toutes les voix de la création sont moins que rien en comparaison de la Parole que le Fils lui adresse de toute éternité.

« Bonum est diffusivum sui ». Il n'y a qu'une seule réponse: Dieu a créé par amour; c'est l'amour qui explique son geste créateur depuis le brin d'herbe jusqu'à la glorification des élus et jusqu'à l'exaltation de l'humanité du Christ dans l'union personnelle du Verbe.

Parce qu'il est l'amour, Dieu agit par amour. Le mystère de l'amour trinitaire est le mystère d'une substance unique, qui étant tout amour, est don total de soi- [p.131] même dans la joie d'une réciprocité entière: le Père se donne au Fils, le Père et le Fils se donnent dans la réciprocité d'un amour commun qui est l'Esprit-Saint.

L'amour de Dieu est donation et les Personnes divines sont constituées par cette relativité réciproque qui les distingue dans l'unité d'une seule et même nature. L'Être suprême, dans sa source la plus profonde, n'est pas égocentrique, il est don.

Et c'est ici qu'on découvre la raison de la création.

Au sein de la Trinité, Dieu entretient un dialogue éternel d'amour; porté par un amour éternel, il crée, non pas pour augmenter son bonheur mais afin de communiquer la joie de l'existence aux autres.

Si tel est l'amour en Dieu, il y a lieu de se demander: comment doit être notre amour?

La définition philosophique de l'amour «la recherche du propre bien » n'est pas entièrement fautive. De par sa constitution, l'homme est imparfait, il est un être en formation, la source de sa perfection est en dehors de lui, il cherche cette perfection partout où il peut la trouver. L'homme réalise sa perfection en acceptant, en acquérant; il est donc bien vrai qu'une certaine recherche du bien propre appartient à la nature de l'homme.

Cependant, la philosophie chrétienne et la mystique de la croix, nous répètent que le véritable amour humain suppose le don de soi. C'est en donnant qu'on s'enrichit, c'est en mourant que l'on vit; là se trouve la perfection de l'homme, et plus spécialement, la perfection du chrétien. Nous touchons ici la mystique du Christ crucifié, en même temps que le mystère de l'amour chrétien, et même de l'amour pur et simple. Cherchant la nature profonde des choses, nous devons prendre comme point de départ et comme principe suprême: Dieu est amour et il ne peut opérer que par amour. Toutes les créatures, sorties des mains de Dieu, portent l'empreinte de [p.132] cet amour et de cette exigence: aimer c'est se donner aux autres.

La semence est jetée dans la terre. Apparemment, son activité semble inspirée par l'égoïsme : elle enfonce ses racines pour absorber les humeurs de la terre, plus tard elle ouvre ses feuilles afin de recevoir la chaleur du soleil et de respirer l'air: la terre, le soleil, l'air, tout sert à son développement. Mais après quelques mois, on verra que cet égoïsme n'était que passager et qu'il devait préparer la possibilité du don. Voici que tombent les fruits et les feuilles, qui nourrissent les hommes, les oiseaux, la terre.

On parle souvent de l'enfant comme du type accompli de l'égoïsme. A tout moment l'enfant réclame ses parents afin de recevoir d'eux nourriture et protection, il fait retentir la maison de ses demandes multiples. L'enfant se rend à l'école pour y recevoir son instruction; il voit le monde en fonction de ses caprices et de ses désirs. Tel est le langage des apparences; la réalité est plus consolante. Dans la mesure où l'enfant grandit, il désire agir et se donner. L'amour pousse le jeune homme à chercher l'élue de son cœur, cet amour peut sembler de l'égoïsme et il peut dégénérer en passion coupable, mais dans les intentions de Dieu cet amour est porté

par une attraction mystérieuse qui tend à unir deux vies afin que du don réciproque la vie puisse fleurir.

Le jour où ils s'unissent pour la vie, l'adolescent devient homme et la jeune fille devient femme.

L'homme est créé à l'image de Dieu; sa vocation est une vocation d'amour, qui est don.

Telle est la structure de tout amour; mais plus que tout autre amour, l'amour chrétien porte le signe du don. La réalisation de la vocation d'amour comporte divers degrés; on peut se donner de façons multiples. Le don peut s'orienter vers la fondation d'une famille chrétienne, ou [p.133] vers la vie d'apostolat qui s'inscrit dans le don total au service de Jésus et des âmes et dans l'amour virginal qui est don total et exclusif. De par son élection et sa vocation, le chrétien est appelé au don de soi dans l'amour.

Dieu se donne, le Christ se donne, le chrétien aussi doit se donner. Les deux mystères centraux du christianisme, l'Incarnation du Verbe et la Rédemption du genre humain, sont essentiellement des mystères d'amour. Dans un des passages les plus importants de « Haurietis aquas » Pie XII affirme (nous citons le texte original): « Divinae redemptionis mysterium, primaria et naturali ratione, mysterium amoris est: hoc est, iusti amoris Christi erga coelestem Patrem, cui sacrificium crucis, amanti oboedientique animo oblatum, uberrimam infinitamque satisfactionem defert ob culpas humani generis debitam;... est praeterea mysterium misericordis amoris augustae Trinitatis divinique Redemptoris erga homines universos...»<sup>(11)</sup>

(11) AAS 1956, q. 321.

Poussé par son ardente charité pour nous, le Christ, en tant que notre légitime et parfait Rédempteur, a donc complètement accordé devoir et obligation de l'humanité et droits de Dieu: Il est ainsi véritablement l'auteur de cette admirable conciliation entre la divine justice et la divine miséricorde, où réside précisément l'absolue transcendance du mystère de notre salut. Le document pontifical cite l'heureuse formulation du Docteur Angélique: « Que l'homme soit libéré par la Passion du Christ convient tout à fait à sa miséricorde et à sa justice; à sa justice, car le Christ a satisfait par sa Passion pour le péché du genre humain, et c'est donc par la justice du Christ que l'homme fut libéré.

A sa miséricorde aussi, car l'homme ne pouvant pas satisfaire par lui-même pour le péché de toute la nature [p.134] humaine, Dieu donna son Fils pour y satisfaire. Ce fut là un acte de miséricorde plus généreuse que s'il avait remis les péchés sans aucune satisfaction. C'est pourquoi il est dit: « Dieu qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, alors que nous étions morts par suite de nos fautes, nous a fait revivre avec le Christ » (Eph., II, 4)<sup>(12)</sup>.

(12) *Summa Theolog.*, III, q. 46, a. 1 ad 3.

Il est évident qu'en face de l'amour de Dieu, notre réponse doit être un amour sans mesure; la révélation et la raison nous enseignent que l'attitude de la créature, celle-ci existant par Dieu et en Dieu, ne peut être, autre qu'une donation consciente et totale. La mesure de l'amour chrétien n'est pas l'amour de nous-mêmes, mais bien le sacrifice de nous-mêmes en faveur de notre prochain. Le chrétien doit aimer à l'exemple du Christ, qui s'est donné en sacrifice pour le salut des hommes. Et comme les Personnes divines existent en tant qu'elles se rencontrent dans une donation réciproque, ainsi le chrétien ne réalise sa vocation que dans le don amoureux de tout son être. « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jean, XII, 24); « Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi, la sauvera » (Luc, IX, 24; Cfr. Jean, XII, 25).

Ainsi donc, c'est à la lumière de l'amour de Dieu que nous comprenons mieux la nature de l'amour humain et chrétien, qui est don et sacrifice. Personne ne saurait mieux définir une chose que celui qui en est le créateur et Dieu a défini l'amour humain: une image créée de son amour incréé.

L'amour est l'âme de toutes choses. Dieu, la création, l'Incarnation, le christianisme en tant que révélation et en tant qu'engagement de vie, tout cela nous parle de l'amour, parce qu'il porte l'empreinte de l'amour.

[p.135] Mais s'il en est ainsi, pourquoi faut-il encore une dévotion au Coeur de Jésus? La réponse est bien simple: le mouvement déclenché par les promoteurs de cette dévotion n'avait nullement pour but de s'éloigner de l'Evangile et de la tradition séculaire du christianisme, mais il voulait précisément souligner et accentuer l'essence de la doctrine évangélique et de la tradition primitive du christianisme, il voulait soustraire les âmes aux influences néfastes de la Réforme et du Jansénisme. Le culte du Sacré-Coeur n'est pas du tout une addition, il est un retour aux sources, et c'est ce qui explique son extension rapide parmi les peuples. Le culte du Sacré-Coeur n'entend pas frayer des chemins nouveaux, il se concentre sur l'esprit authentique de l'Evangile, sur cet esprit qui porte l'empreinte de l'amour. Ce culte nous enseigne et nous fait mieux comprendre que Dieu est amour et que tout dans l'Eglise porte le signe de l'amour; ce culte nous fait voir Dieu et le monde comme sous un aspect nouveau et avec des yeux nouveaux qui se fixent sur le Coeur de Jésus, symbole éloquent de l'amour infini du Verbe incarné.

Notre égoïsme nous incite à corrompre ou à déguiser les actes et les paroles mêmes de Dieu. L'histoire de la Théologie nous en donne un exemple. Le Christ en croix est la preuve la plus éclatante de l'amour de Dieu; or, par leur théorie de la « substitution pénale » plusieurs hétérodoxes l'ont déformé au point d'en faire une doctrine ou plutôt une tragédie de haine et de vengeance. Cela nous prouve déjà que ce symbole éternel de la charité, le Coeur de Jésus, est nécessaire à la vie de l'Eglise et SS. Pie XII ne craint pas de dire que personne ne comprendra vraiment le Crucifié, s'il n'a d'abord pénétré dans son Coeur. C'est ainsi que le Coeur de Jésus, selon la parole de Pie XI, constitue vraiment « totius religionis summa ac perfectioris vitae norme » (« Misere[n] - [p.136] tissimus Redemptor »). Abordant la même question, Pie XII démontre longuement que dans le christianisme tout est amour : « comme l'Incarnation est amour... la Rédemption est amour; et l'Eucharistie, la Vierge et l'Esprit-Saint sont autant de dons d'amour; l'Eglise elle-même est née de l'amour et elle est continuellement vivifiée par l'amour... et les fidèles sont unis entre eux par la loi de l'amour... et le Pape est dans le monde le Vicaire de l'amour du Christ »; c'est donc à juste titre que l'on peut dire que « le christianisme est la religion de l'amour », car la charité... est la loi suprême de la religion chrétienne, le fondement solide de la vraie et parfaite justice, la principale source de la paix et des chastes joies C'est donc en toute vérité qu'on peut affirmer que le culte du Sacré-Coeur constitue réellement l'expression idéale de la religion chrétienne : « Tantum est cultui SS. Cordis Jesu tribuendum ut existimetur absolutissima professio christianae religionis» *Haurietis aquas* »). En effet, la dévotion au Coeur de Jésus nous offre une synthèse heureuse et complète de notre religion, car il résume dans un symbole éloquent et universel l'amour de Dieu pour nous et notre amour pour Dieu et pour le prochain

#### 4) *La Consécration ou l'amour qui se donne.*

Le Sacré-Coeur n'est pas seulement un symbole et une révélation de l'amour, il est encore un appel à l'amour effectif, qui trouve son point culminant dans la consécration.

Ethymologiquement « consacrer » est synonyme de « sanctificare, sacrificare, dedicare, offerre » (oblatio). St Augustin écrit: « L'homme qui est consacré au nom de Dieu et qui est voué (« devotus ») à Dieu, est un sa- [p.137] crifice en tant qu'il meurt au monde afin de vivre pour Dieu»<sup>(13)</sup>.

(13) *De Civitate Dei*, X, 6 dans *Corpus Christianorum*, 47, 278.

Cependant, dans l'usage pratique, la signification réelle de ces termes ne coïncide point. Car le « sacrifice » implique la volonté de s'offrir et de se consacrer à Dieu, mais cette volonté est exprimée d'une manière rituelle au moyen d'un signe de donation totale; ce signe est d'ordinaire l'immolation. Au contraire, le terme « dévotion » désigne dans le langage courant

non plus un acte, mais une disposition intérieure et habituelle de vouloir vivre exclusivement pour Dieu; le mot « dedicare » indique la consécration d'une église ou d'un autel.

Le terme « consécration » a reçu une signification propre et spécifique: c'est l'acte par lequel on se donne à Dieu d'une façon totale, exclusive et irrévocable et par lequel une personne ou une chose cessent d'appartenir au domaine profane pour entrer dans le monde du sacré et du divin.

Sans doute, "tout est créé par Dieu et dès lors tout lui appartient. Et cependant toutes les religions tracent une distinction très nette entre ce qui est sacré et ce qui est profane.

Pour les Romains le sacré est tout ce qui se trouve dans le temple de la divinité et qui, de ce chef, lui appartient en propriété, parce qu'il participe en quelque sorte à sa sainteté. La consécration était l'acte par lequel une chose était soustraite à l'usage profane, civil, pour être destinée au culte des divinités. Les Grecs considéraient comme « saint » tout ce qui appartenait au ciel et non pas à la terre (« a-ghios », non terrestre). Pour les Juifs le « saint » était ce qui était séparé du profane pour appartenir à Dieu ou à son service.

Le « profane » (« pro fanum ») est tout ce qui se trouve devant ou en dehors du temple, et, en un sens [p.138] dérivé, tout ce qui s'éloigne du domaine du sacré, ou même lui est opposé à cause de la révolte du péché.

Cette distinction entre le sacré et le profane, qui se retrouve chez presque tous les peuples, était considérée comme ayant un caractère physique et ontologique. Toute infraction ou tentative, même involontaire, de briser cette distinction, comportait une faute, une contamination. Cette conception entre autres se manifestait par la distinction entre les nourritures pures et impures, les rites de purification indispensables avant d'entrer dans le temple...

On le voit, les concepts du saint et du sacré sont voisins, et cela à tel point qu'il est souvent difficile de les bien distinguer. Il semble cependant que le « sacré » implique plutôt une appartenance ontologique à Dieu, alors que le « saint » indique de préférence une ressemblance morale, une transformation intérieure qui en découle, du fait que nous nous approchons de Dieu. Il est clair que tout rite de consécration se propose de rendre sacrées, mais aussi saintes, les choses ou les personnes qu'il consacre.

Il y a une sainteté objective et une sainteté subjective.

La sainteté d'origine ou sainteté « objective » est celle qui est imprimée par le Créateur dans la nature des choses, elle est intrinsèque à la constitution des êtres, elle est ce vestige saint qui définit la créature dans ses rapports avec Dieu. Tous les êtres existent par la volonté de Dieu, qui leur imprime un but, leur trace une voie à suivre. Les êtres, dépourvus de raison, s'acheminent vers leur but par nécessité.

L'homme aussi tient son origine et sa destination de Dieu. La création l'a fait homme et le baptême l'a fait fils de Dieu. C'est donc à un double titre que le chrétien possède cette sainteté objective, il est saint par origine et par destination. Dieu lui a tracé une voie à suivre, [p.139] cette voie ne peut être que la loi de Dieu, une loi d'amour, et sa destination ne peut être que Dieu, qui est amour.

L'homme est saint parce que Dieu l'a créé et sauvé par son amour. Mais la réalisation de cette vocation de sainteté demande la coopération volontaire de l'homme, et c'est la sainteté « subjective ». C'est dire que l'homme doit accepter d'être par Dieu et pour Dieu, qu'il doit coopérer librement afin de réaliser sa vocation de sainteté.

Si tous les êtres sont saints, ils ne le sont pas dans une même mesure. La sainteté se mesure d'après le grade d'appartenance à Dieu. Toutes les créatures appartiennent à Dieu; mais certaines créatures appartiennent à Dieu uniquement parce qu'elles sont créatures, car elles s'opposent à la volonté divine, comme c'est le cas des pécheurs, et plus encore des damnés: ils appartiennent à Dieu, mais ils se rebellent contre la volonté divine.

Le problème de la sainteté intéresse avant tout les créatures libres, comme les anges et les hommes. Il n'y a que la créature libre qui puisse, par la révolte du péché, profaner et détruire la sainteté objective, et qui puisse contrecarrer les intentions divines.

Nous devons loyalement reconnaître le caractère sacré de notre être et de notre destinée, nous devons l'exprimer dans tous les actes de notre vie. Et Dieu nous vient en aide, il nous offre un type de sainteté surnaturelle, qui prend le caractère d'une véritable amitié avec le Christ et d'une filiation adoptive avec le Père. Dieu n'est plus le grand absent, que sa transcendance rend inaccessible à nos efforts d'union avec lui.

Le Christ est l'expression la plus sublime de la sainteté surnaturelle : en lui, le Créateur et la créature, l'homme et Dieu, sont une seule personne, la personne divine du Verbe incarné. Le Christ, même en tant qu'il est homme, appartient à Dieu et il « est » Dieu.

Toute autre sainteté, la sainteté de la Ste Vierge [p.140] comme celle des prêtres et celle des simples fidèles, ne se laisse comprendre qu'en fonction de la sainteté du Christ et des rapports qu'il a établis entre Dieu et l'homme. La sainteté surnaturelle se construit dans le Christ et par le Christ: « in Christo et per Christum ».

Il y a plusieurs types de sainteté. La consécration au sens strict, est la consécration *constitutive*; elle est l'acte par lequel on passe d'un type déterminé de sainteté à une sainteté supérieure, et cela grâce au Christ et par le moyen de sa grâce, en participant d'une manière analogique et dérivée à sa sainteté de chef.

La consécration constitutive formelle et première est le baptême, par lequel l'homme quitte le domaine du profane (ici le profane s'entend dans son sens péjoratif: le péché originel, péché de nature dont souffre toute l'humanité) et fait son entrée dans le domaine du divin et du sacré, dans la famille des enfants de Dieu. Les sacrements de la Confirmation et de l'Ordre constituent eux aussi une consécration constitutive; dans l'âme du chrétien, ils impriment un caractère nouveau, c'est-à-dire ils modifient substantiellement le caractère christologique du baptême. La Confirmation est le sacrement de l'Esprit et de l'âge adulte, il rend le chrétien capable de s'opposer aux tentations et apte à soutenir les combats qui doivent étendre le règne de Dieu; le Sacerdoce le rend apte à exercer d'une manière officielle et publique le culte divin dans l'Eglise, à promouvoir la sanctification des âmes et la gloire de Dieu. La Pénitence, le sacrement du pardon, constitue une consécration constitutive pour ceux, qui, après leur baptême, ont admis la profanation du péché mortel; dans un certain sens même le sacrement du mariage rentre dans la catégorie de la consécration constitutive, du fait qu'il sanctifie la vie affective des chrétiens et qu'il les invite à imiter le signe de l'amour qui unit le Christ à son Eglise; il en est de même de l'onction des malades qui a pour but de sanctifier la douleur des chrétiens, de les configurer à la douleur et à la mort du Sauveur.

La consécration comporte partout ces trois éléments: une certaine purification, un passage d'un type déterminé de sainteté à un degré supérieur, la communication de la nouvelle sainteté. En vérité, ce ne sont que trois aspects d'un même acte: la purification est l'aspect négatif de la sanctification, qui effectue le passage du profane au sacré, ou d'un degré inférieur à un degré supérieur.

Quelle que soit la consécration constitutive et la sainteté objective correspondante dont on jouit, nous devons prendre conscience de l'état dans lequel nous nous trouvons devant Dieu, nous devons nous considérer comme des personnes consacrées, qui doivent vivre pour Celui, à qui nous appartenons.

Tout homme porte en lui cette aspiration profonde à vivre pour Dieu.

Cet instinct inconscient et comme prélogique, exprime d'une manière spontanée la finalité intrinsèque, inhérente à la nature des choses et des personnes; c'est une force dynamique immanente qui se traduit dans tous nos actes, et qui nous incite à nous donner à Dieu.

L'homme est saint parce qu'il vient de Dieu et qu'il lui appartient, mais cette sainteté se construit et se développe dans la mesure où l'homme correspond à l'appel divin. La sainteté initiale du baptême doit être cultivée pour qu'elle arrive au stade de la sainteté adulte: « donec formetur Christus... » (Gal., IV, 19).

Il y a des âmes généreuses qui, pour porter la sainteté à son apogée, se servent de la vie religieuse, parce que cette vie procure les moyens les plus efficaces pour tendre à cette fin.

Il ne s'agit pas alors d'un acte capable de causer un changement ontologique comme c'est le cas de la consécration constitutive et sacramentelle; cet acte se situe sur le plan moral et juridique, mais il pose des exigences ab- [p.142] solues. L'exemple le plus net de cette sorte de consécration (que l'on peut appeler consécration ascétique ou déclarative) nous est fourni par la profession religieuse, à laquelle l'Eglise reconnaît un caractère public et juridique. La consécration à Dieu dans la vie religieuse implique ordinairement le retranchement du monde, l'abandon des biens matériels, des affections humaines et de la libre détermination de ses propres actes afin de pouvoir vivre exclusivement pour Dieu.

Il existe enfin la consécration privée, non-officielle: l'engagement qui trouve son inspiration dans des motifs particuliers et qui se traduit dans des formes particulières.

En 1870, nombreuses furent les pétitions envoyées au Souverain Pontife pour obtenir la consécration du genre humain au Coeur de Jésus. Pie IX se contenta d'encourager la pratique de la consécration et envoya aux évêques une formule de consécration à réciter le 16 juin 1875, second centenaire des apparitions de Paray-le-Monial.

Vers la fin du siècle, on redouble d'effort afin d'obtenir la consécration désirée, et cela grâce surtout à l'initiative d'une fille spirituelle de St Jean Eudes, Soeur Marie du Divin Coeur, du couvent de Porto.

Elle écrit plusieurs fois au Souverain Pontife, disant que Dieu avait prolongé sa vie afin de lui permettre de consacrer le genre humain au Coeur de Jésus. Léon XIII fit étudier la question du point de vue doctrinal. Entre-temps, le 1<sup>er</sup> mars 1899, il dut subir une opération chirurgicale, qui compte tenu de son âge avancé, réussit fort bien. Le lendemain, la S. Congrégation des Rites put communiquer l'intention du Souverain Pontife de consacrer le monde entier au Coeur de Jésus.

Léon XIII lui-même l'annonça dans son Encyclique « Annum Sacrum » (25 mai 1899), qui ordonna que la consécration se fît le 11 juin, jour de la fête du Sacré-Coeur.

[p.143] St Pie X prescrivit la rénovation annuelle de cette consécration; Pie XI enfin, par son Encyclique « *Quas Primas* » (11 décembre 1925) détermina que la consécration se ferait le jour de la fête du Christ-Roi.

L'Encyclique de Léon XIII étudie la nature et les fondements de la consécration au Coeur de Jésus. Se consacrer au Sacré-Coeur c'est se consacrer à Jésus aimant, car le Coeur est l'image la plus vive et la plus émouvante de la charité infinie du Christ; les hommages rendus au Coeur de Jésus, s'adressent en réalité à Jésus-Christ lui-même. A partir de ce principe, il est facile d'établir que la consécration au Coeur de Jésus n'est pas seulement licite, mais qu'elle est encore un devoir. En tant que Fils du Père et Verbe incarné, le Christ possède déjà une domination universelle; en outre, en tant que Rédempteur il s'est acquis un droit d'amour sur tous les hommes. Etant notre roi par « droit de naissance » et par « droit de conquête », le Christ désire encore devenir notre roi par « droit d'élection », c'est-à-dire par une proclamation d'amour qui jaillisse spontanément de notre coeur.

De nous-mêmes nous n'avons rien, mais Jésus se complaît dans l'offrande de tout ce que nous sommes et avons; il y voit le témoignage de notre amour. Expliquant la nature de la consécration, Ste Marguerite-Marie nous dit que par cet acte nous nous dépouillons de nous-mêmes et de tout ce qui est à nous, afin de devenir la propriété du Coeur de Jésus; la consécration est un don total et inconditionné.

Les Souverains Pontifes aiment à souligner le caractère essentiellement « christologique » et « théocentrique » de la consécration; en effet, si la consécration est constituée par la donation totale et inconditionnée de nous-mêmes, il est évident qu'elle doit avoir Dieu pour terme. Certes, il est très louable de se consacrer à la Ste Vierge et aux autres saints, mais une telle consécration ne [p.144] peut être absolue et inconditionnée. Pie XI dit expressément: «Memoranda est consecratio, qua Deo devovemur et sancti Deo vocamur » (« *Miserentissimus Redemptor* »).

La Consécration se spécifie encore par son aspect « amour ». Pour Léon XIII, la consécration au Coeur de Jésus est le triomphe de l'amour: le Coeur de Jésus est le symbole et

l'image vivante de la charité infinie de Jésus-Christ, qui nous pousse à lui rendre notre amour. C'est surtout Pie XI qui a souligné la connexion étroite entre la consécration et l'amour: ce qui importe avant tout dans la consécration, c'est l'échange de l'amour du Créateur avec l'amour de la créature, c'est le don total de nous-mêmes au divin Coeur de Jésus: « Consecratio, qua nos nostraque omnia aeternae Numinis Caritati accepta referentes, divino Cordi Jesu devovemus » (« *Miserentissimus Redemptor* »).

La charité de Dieu est le point de départ et le terme de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous avons; par la consécration au Coeur de Jésus, nous reconnaissons d'être créés par l'Amour et pour l'Amour, et en outre nous nous donnons et abandonnons entièrement à cet Amour, qui se montre sous le symbolisme du Coeur de Jésus.

Dès lors, la consécration au Sacré-Coeur c'est l'amour qui se donne à Dieu afin de lui appartenir d'une manière totale et irrévocable.

Sans doute, toutes les consécrationes se font sous l'impulsion de l'amour et se nourrissent de l'amour, mais cela se vérifie plus spécialement dans la consécration au Coeur de Jésus. Le Coeur de Jésus c'est Jésus aimant et le symbolisme du Coeur blessé est un appel pressant au don effectif et total de notre coeur; en face du Coeur de Jésus notre attitude ne peut être qu'une attitude inspirée et portée par l'amour. L'amour, qui est l'acte propre de cette dévotion, devient l'élément qui opère notre union à Jésus, et qui nous transforme en Jésus; l'amour [p.145] devient l'abandon total au Sacré-Coeur. Ste Marguerite-Marie écrit: « Je crois que vous contenterez le Sacré Coeur de Jésus quand vous vous abandonnerez tellement à lui qu'il sera le regard de vos yeux, l'entendement de vos oreilles, la lumière de votre entendement, les affections de votre volonté, le souvenir de votre mémoire et tout l'amour de votre coeur; lui laissant faire pour vous selon ses desseins, sans vous rien réserver que le soin de lui plaire et l'aimer par dessus toutes choses bannissant toutes les réflexions d'amour-propre et retour sur vous-même qui font tant d'obstacles aux opérations de la grâce en vous-même. Allez donc simplement avec Notre-Seigneur qui ne vous perdra pas, car il vous aime. Confiez-vous en lui en vous oubliant et méprisant vous-même. Contentez-vous de l'aimer et le laisser faire et cela seul vous suffit »<sup>(14)</sup>.

(14) *Vie et Oeuvres*, 3e édit. (Mgr. Gauthey), Paris 1915, II, p. 650.

Se consacrer c'est se donner à Dieu, c'est vivre le poème d'un Amour éternel qui nous crée et qui nous sauve par amour, et qui demande le don total de notre coeur.

Certes, la consécration au Coeur de Jésus n'est pas un voeu, elle n'est qu'une promesse, mais qui comporte une certaine obligation de fidélité en vertu de la parole donnée.

Pour qui veut remplir les obligations de la vie chrétienne, il ne suffit point d'éviter les péchés mortels ou véniels. Ce n'est pas en se limitant au strict nécessaire qu'on construit une sainteté authentique. Le christianisme est un appel à l'amour total.

Dans le cas de la consécration au Sacré-Coeur il ne s'agit pas de se demander si l'engagement oblige en conscience ou jusqu'à quel point il oblige. C'est l'affaire de la direction spirituelle. Malheur à ceux qui se sentiraient obligés uniquement devant la menace du péché [p.146] mortel; cela « signifierait la mort de tout idéal, et peut-être la mort de notre vie chrétienne »<sup>(15)</sup>.

(15) A. TESSAROLO, o.c. p. 202.

La consécration doit être considérée du point de vue chrétien, c'est-à-dire du point de vue de l'amour que Dieu est en droit d'attendre de nous.

Le Christ ne nous demande pas seulement d'éviter le péché mortel, il nous invite au don total de nous-mêmes.

C'est vrai, on n'est pas encore saint parce qu'on s'est consacré au Coeur de Jésus, mais il n'est pas moins vrai que le fait de s'être consacré au Coeur de Jésus prouve qu'on est sensible aux exigences de l'amour et qu'on s'efforce d'y répondre. Notre consécration au Coeur de Jésus est comme une réplique de la consécration du Christ: « Pour eux, je me consacre moi-même, afin qu'ils soient, eux aussi, consacrés en vérité » (*Jean*, XVII, 19).



C'est un fait : beaucoup de nos contemporains n'aiment pas la consécration au Coeur de Jésus. Ils ne critiquent pas seulement le langage sentimental ou grandiloquent des expressions employées, la solennité du cérémonial, mais ils visent encore la légitimité de la pratique même de la consécration. Une fois mieux compris le symbolisme du Coeur transpercé, ils admettraient sans doute la spiritualité d'appartenance totale et exclusive au Sacré-Coeur, ce qui est, il est vrai, le noyau et le centre de la consécration, mais ils n'admettent que difficilement l'«acte de consécration », ce geste posé un certain jour; leur réticence s'accroît encore dans le cas d'une consécration collective, comme la consécration du genre humain.

C'est qu'on ne saisit pas le sens que revêt cet acte pour un chrétien que le baptême a déjà définitivement consacré au Christ.

Ce serait une erreur d'optique que de considérer la [p.147] consécration au Coeur de Jésus comme un acte isolé que l'on sépare du contexte de la vie chrétienne.

La consécration au Coeur de Jésus s'inscrit dans l'attitude foncière du chrétien: se donner au Christ; elle nous rappelle notre devoir apostolique. Il importe ici de mettre en lumière la *dimension sacramentaire* et la *dimension apostolique* de la consécration au Sacré-Coeur.

Il faut dévoiler la signification de ce geste, et souligner combien il importe d'y apporter notre collaboration personnelle. On pourrait comparer l'acte de consécration à un «sacramental », car sa vertu relève de l'« opus operantis ». Il se peut qu'on n'ait pas assez ressenti le besoin d'expliquer le véritable sens de la consécration et d'en approfondir la valeur spirituelle et la pédagogie surnaturelle.

La consécration au Sacré-Coeur nous invite à entrer plus avant dans le mystère du Côté transpercé, à comprendre combien le Sauveur s'est « consacré lui-même pour nous », à nous offrir nous aussi « pour être consacrés en vérité ».

On peut distinguer plusieurs degrés ou formes de la consécration. Il ne s'agira jamais d'une division rigoureuse, car ce sont plutôt plusieurs modalités d'une même réalité ou plusieurs degrés dans la profondeur d'un même engagement.

a) *La consécration-hommage*. Le thème de l'hommage est fondamental dans l'histoire de cette dévotion. C'est ce thème qui inspire à Ste Marguerite-Marie de mettre à l'honneur une image du Coeur de Jésus, le jour de sa propre fête, afin de témoigner ainsi de son désir de reporter sur le Sacré-Coeur toutes les louanges qu'on lui adresserait. C'est ce même thème de l'hommage qui, au milieu des difficultés et des vicissitudes, inspire, anime et fait triompher ce culte étendu à l'Eglise universelle.

Au fond, ce thème de la consécration-hommage coïncide avec l'idée du zèle apostolique: il s'agit d'étendre le règne du Sauveur aimant et souffrant, de gagner à ce règne les individus et les sociétés.

C'est ici que se situe la consécration publique; elle entend célébrer, proclamer les droits du Coeur de Jésus. La consécration publique désire reconnaître solennellement le mystère de l'amour crucifié et rédempteur: « Consciente d'être née de la blessure du Christ, l'Eglise entonne, par sa prière officielle, un chant de louange et de reconnaissance en l'honneur de cette divine blessure » (J. Stierli).

Il ne suffit pas à cet hommage d'être un geste, il faut qu'il soit un engagement, car c'est ce qui distingue la consécration de toute autre célébration. Cet engagement est en outre une profession de foi; sans s'arrêter aux exigences ascétiques de la consécration privée, cet engagement porte sur les fidélités essentielles du chrétien.

La consécration publique est comme une rénovation des engagements du baptême; dans les deux cas il s'agit du même type de comportement public des chrétiens. Et il faudrait que la consécration au Coeur de Jésus se réfère plus explicitement encore à cette consécration baptismale; notre génération sait combien essentielle et fondamentale est la signification du baptême. La hiérarchie des valeurs fera apprécier davantage encore le sens profond de cette consécration. Tout comme le baptême encore, cette consécration doit être une abjuration: on renonce au passé, on affirme rejeter les séductions de ce monde. C'est d'ailleurs une idée que l'on trouve souvent dans le culte au Sacré-Coeur du XIXe siècle, comme Pie XI nous le

rappelle: « Au siècle dernier et dans le nôtre encore, des impies en sont venus par leurs machinations à faire repousser l'empire du Christ, à déclarer publiquement la guerre à l'Eglise... à faire pousser ce cri: Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous. Cependant, à l'encontre, par la consécration dont nous venons [p.149] de parler, une voix unanime éclatait, celle des fidèles du Sacré-Coeur, s'opposant vaillamment à celle de ses ennemis, pour venger sa gloire et affirmer ses droits: il faut que le Christ règne (« *Miserentissimus Redemptor* »).

La consécration publique au Sacré-Coeur prend encore le caractère d'une intercession: les formules employées débutent d'ordinaire par une protestation de fidélité ou par un serment, elles se poursuivent ensuite dans le style de l'imploration. C'est encore une manifestation du zèle apostolique: on ne se contente pas de proclamer son adhésion et sa fidélité à Jésus aimant, on veut le voir aimé et servi par tout le genre humain. La dimension apostolique et missionnaire est indispensable à cette dévotion. Ici encore, la consécration au Coeur de Jésus rejoint les fondements de la réalité chrétienne: le Christ est le salut du monde, le baptême nous incorpore à son Corps mystique, les baptisés sont les prémices des nations. Cette intercession universelle trouve son expression la plus touchante dans l'acte de consécration du genre humain au Coeur de Jésus, que Léon XIII qualifia de « grandiose et suprême hommage de dévouement et de piété » (« *Annum Sacrum* »).

La consécration de tous les hommes, baptisés et non baptisés, se base sur la royauté universelle du Christ. Par cet acte, le Souverain Pontife veut « recommander avec insistance » au Sacré-Coeur les nations qui ne le connaissent pas et « les lui consacrer autant qu'il dépend de Nous » (« *Annum Sacrum* »). Cette dernière réserve indique que la consécration s'appuie sur la mission confiée à l'Eglise, mission de médiation universelle: jusqu'à la fin des siècles l'Eglise travaille à gagner le monde au Christ, et elle essaie, par ses supplications, de hâter ce triomphe. Et l'Eglise de prier: « Etablissez votre royauté... sur les fils prodigues... ramenez-les bien vite [p.150] à la maison paternelle pour qu'ils ne périssent pas de misère et de faim ».

« Etablissez votre royauté sur ceux que les opinions erronées ont déçus ou que la discorde a éloignés; rappelez-les au port de la vérité et à l'unité de la foi, afin que bientôt il n'y ait plus qu'un seul bercail et un seul pasteur.

« Etablissez votre royauté sur tous ceux qui sont plongés dans les vieilles superstitions des gentils; ne refusez pas de les amener des ténèbres à la lumière et au royaume de Dieu » (Léon XIII).

Il est possible que tout ne soit pas louable dans les antécédents historiques de cette forme de consécration. Prenant ses origines dans le XIXe siècle, elle a conservé parfois les traces du temps et du milieu: oubli des références sacramentaires, langage sentimental ou grandiloquent, confusion du religieux et du politique. « Au XIXe siècle, si l'on en croit certains historiens, on a parfois confondu les choses. L'Eglise était alors persécutée, soumise dans plusieurs Etats chrétiens à mille vexations... Dans certaines manifestations, le Culte du Sacré-Coeur devenait le prétexte d'une anticipation temporelle de l'avenir. Au pessimisme latent de la dévotion, on juxtaposait un optimisme teinté de la vieille erreur millénariste. Le Règne social du Christ entrevu se colorait parfois d'une restauration politique » (H. Rondet, S. I.).

Les déviations possibles ne touchent pas le fond de la question. « Notons seulement que les déviations semblent se condamner elles-mêmes dès lors qu'on les confronte avec ce qu'elles prétendent précisément exprimer: la consécration du peuple chrétien au Coeur de son Sauveur. Comment, par exemple, sombrer dans un messianisme temporel, à l'heure même où l'on vénère un Messie crucifié? Et comment entourer la consécration d'une pompe froide et cérémonieuse, lorsque celle- [p.151] ci vise à l'Amour, très patient et familier? Et quelle place réserver à la combattivité contre les ennemis de l'Eglise, si ce n'est de ne lui en faire aucune, puisque le Sacré-Coeur est le vivant symbole du pardon? Si déviation il y eut, on peut se demander ce qui serait arrivé sans la dévotion au Sacré-Coeur, qui constitua peut-être un puissant moyen de canalisation pour le sentiment religieux...»<sup>(16)</sup>.

(16) K. DE BROUCKER, S. J., *La Consécration au Sacré Coeur dans Christus* (Cahiers spirituels), n. 15, juillet 1957, p. 362-363.

Les abus sont toujours possibles, ils sont inhérents aux contingences humaines et nous devons nous efforcer de les réduire autant que faire se peut; toujours est-il qu'ils n'enlèvent rien à la légitimité d'un usage que l'on sait être solidement fondé et riche en fruits surnaturels.

b) *La consécration-conformité ou imitation.* L'âme qui se dévoue au Coeur de Jésus doit prouver la sincérité de son dévouement par une recherche continuelle et active d'une plus grande fidélité envers le Christ. C'est ici que la consécration doit intervenir pour diriger alors nos efforts dans la voie d'un ascétisme authentique. Il est vrai, cette dévotion a passé par des vulgarisations sentimentales, individualistes, qui expriment le goût et la mentalité d'une époque; toute une littérature de piété est devenue quasi inutile pour nous. Toutefois, il ne sera pas trop difficile de retrouver l'essentiel sous l'accessoire et le permanent sous le passager. Or quel que soit le langage pour l'exprimer, la consécration, en tant que moyen de perfection spirituelle, garde, et cela à cause de son objet même, toute sa signification et son efficacité particulières. Car dès qu'on se consacre au Coeur de Jésus, on se dévoue, on s'engage de sorte qu'il faut bien sortir de la médiocrité.

Il y a d'abord la « conversion du coeur » qui s'impose. Cet effort intérieur est infiniment plus important [p.152] que les pratiques extérieures. L'engagement qu'exige la consécration, s'adapte à tous les genres de vie, il inspire toutes les actions. Cet aspect essentiel d'intériorité s'explique par la contemplation du Coeur de Jésus « abîme de toutes les vertus » comme s'expriment les Litanies. Contemplant les gestes du Sauveur, méditant ses paroles, nous découvrons partout l'amour dont il était animé. Et c'est là, en genre, une spiritualité de conformité: on connaît, on aime le Christ pour reproduire les traits de sa figure spirituelle dans notre vie. « L'union ne se fait que par la conformité » écrit Ste Marguerite-Marie. Qui-conque se consacre au Coeur de Jésus, le reconnaît pour modèle, se fait son disciple. C'est vrai, la conformité est une exigence de toute vie chrétienne, mais la dévotion au Sacré-Coeur lui donne cependant un relief tout particulier: la conformité prouve la sincérité de notre amour. Ici encore, on voit combien intimement la consécration au Coeur de Jésus se réfère au baptême: on meurt au vieil homme, pour se revêtir du Christ. La relation à l'Eucharistie n'est pas difficile à établir non plus: on se donne, on se sacrifie en s'unissant aux intentions pour lesquelles le Coeur de Jésus s'offre continuellement sur nos autels. On s'unit encore à l'offrande que l'Eglise fait d'elle-même, en union avec le Christ, par le sacrifice de la Messe; c'est ainsi que la consécration au Coeur de Jésus prend toute sa signification christologique et ecclésiale: elle est comme la reprise de ce grand et profond geste de sacrifice et de conformité au Christ qu'est la prière eucharistique.

La consécration au Coeur de Jésus transpose ce grand geste ecclésial sur le plan personnel. Quel beau thème à exploiter dans notre prédication sur le Sacré-Coeur.

Par notre consécration, nous répondons à une invitation personnelle du Christ, qui nous appelle par notre nom, son Coeur nous parle de son amour pour chacun [p.153] de nous; les réponses d'amour que nous nous efforçons de lui donner, indiquent notre vocation personnelle.

Il est très possible que les déviations individualistes de cette dévotion s'expliquent, du moins pour une bonne part, par l'insistance unilatérale sur ce caractère personnel de la consécration. Mais cela prouve en même temps combien essentiel et indispensable est cet aspect de proximité personnelle avec le Coeur de Jésus. On sait encore combien grande est l'importance historique de cet élément dans la lutte contre le Jansénisme. Et de nos jours encore, combien de chrétiens ont peur de s'approcher de Jésus, de se nourrir à la chaleur de son Coeur. L'apôtre au coeur de feu, le Père Matéo Crawley-Boevey, ss.cc. écrit: « Hélas! On ne connaît pas Jésus-Christ, c'est pour cela qu'on ne l'aime pas. On a peur de lui, on garde les distances avec lui; on lui dit: restez, Vous, au tabernacle, pendant que nous vivrons là-bas, plus loin, notre vie familiale. On allègue son indignité. On allègue le respect. On met entre Dieu et nous des vallées, des montagnes... par respect!... Il y a des chrétiens qui sont, si j'ose

m'exprimer ainsi, juifs par crainte: que lui, Jésus, ne nous parle pas, de peur que nous ne mourions »<sup>(17)</sup>.

(17) *Vers le Roi d'Amour*, Lyon 1920, p. 16-17.

L'aspect personnel de la consécration n'empêche nullement celle-ci d'être foncièrement apostolique: nous nous conformons à l'amour du Christ, qui s'est sacrifié pour le salut de l'humanité entière. Certes, il ne convient pas de parler ici de l'état de « victime », ce serait pécher par indiscretion et risquer de vider de son véritable sens une expression essentiellement mystique. Il n'en reste pas moins vrai cependant que la consécration-conformité possède une portée hautement missionnaire. Les engagements apostoliques de nos groupes actuels d'Action Catholique se laissaient entrevoir déjà dans les multiples [p.154] consécration au Coeur de Jésus datant de plusieurs siècles. Le contexte n'était pas tout à fait le même; jadis le monde environnant n'était pas encore paganisé, comme il l'est aujourd'hui, mais l'idée fondamentale était la même: ramener les âmes à l'amour du Christ.

c) *La consécration-union*. Nous voici en présence du degré le plus parfait de la consécration au Coeur de Jésus. Pour nombre de mystiques la consécration constituait l'achèvement, le couronnement de leur union au Christ. Ce fait est plus éloquent que n'importe quelle démonstration abstraite. Dans une de ses lettres, Ste Marguerite-Marie écrit ces paroles significatives: « J'ai eu autrefois trois désirs si ardents que je les regarde comme trois tyrans qui me faisaient souffrir un continuel martyre sans me donner aucun repos; et c'était d'aimer mon Dieu, de souffrir et de mourir dans cet amour. Je voudrais quelquefois m'en affliger; mais je ne le peux pas: n'étant plus à moi-même, je n'ai plus de liberté ni de pouvoir sur moi-même. Et voici la pensée qui me console, (c'est) que le Sacré-Coeur de Notre-Seigneur Jésus-Christ fera tout cela pour moi: si je le laisse faire, il vaudra, il aimera pour moi, et suppléera à toutes mes impuissances et défauts »<sup>(18)</sup>.

(18) Lettre au P. Croiset, S. T. (Manuscrit d'Avignon) dans *Vie et Oeuvres...* II, p. 517-518.

L'union au Coeur de Jésus est la dernière perfection, le dernier terme de la consécration. Sans doute, toutes les dévotions tendent au même but final: l'entière dépossession de soi et la consommation dans l'union. La consécration à la Très Ste Trinité, la consécration à la Ste Vierge, visent cette même fin. Cependant, chacune des consécration possédant une spiritualité propre et insistant sur des aspects particuliers, elle portera à une façon particulière de se consacrer. Puisque le Coeur de Jésus se présente à nous comme la source même de l'a- [p.155] mour, notre consécration devient comme une réplique de cet amour, ou, comme s'exprimait le P. la Colombière, « une nouvelle production de son amour ».

Nous trouvons cette union, fruit et terme de la consécration, sous une forme sensible dans certaines grâces mystiques des âmes privilégiées du Sacré-Coeur; ainsi il y a l'échange des coeurs: le Seigneur ravit le coeur de Ste Lutgarde, de Ste Catherine de Gênes, de Ste Marguerite-Marie pour mettre le sien à la place. La vie de Ste Lutgarde (+1246) nous procure le premier exemple de cette expérience exceptionnelle. Devenue moniale au monastère bénédictin de Saint-Trond, Lutgarde avait reçu le don de comprendre le sens des psaumes et de l'Écriture sainte, sans savoir le latin qu'elle entendait ou récitait à l'office. Mais la sainte désirait un don plus grand; elle en parle hardiment à Dieu dans sa prière: « Que m'importe à moi, rustique et sans lettres, moniale et non dans les ordres, de savoir les secrets de l'Écriture? » Et Dieu de lui dire: « Que veux-tu donc? » « Ce que je veux, dit-elle, c'est votre Coeur ». Et le Seigneur: « Bien plutôt, c'est moi qui veux ton coeur ». Elle lui répondit: Qu'il en soit ainsi, Seigneur, de telle façon cependant que vous accordiez à mon coeur l'amour de votre Coeur et qu'en vous je possède mon coeur, bien à l'abri et pour toujours sous votre garde ». Alors eut lieu l'échange des coeurs »<sup>(19)</sup>. Le biographe de sainte Lutgarde, Thomas de Cantimpré O. P. (+c. 1250) explique ce fait comme suit: « Alors eut lieu l'échange des coeurs ou plutôt l'union de l'esprit incréé et de l'esprit créé, par l'excellence de la grâce »<sup>(20)</sup>.

(19) Voir: article « Echange des Coeurs » dans *Dict. de Spiritualité*, II, col. 1046 sv.

(20) *Vita Lutgardis* dans *Acta Sanctorum*, IV, p. 193.

Le symbole des flammes au-dessus des images classiques du Sacré-Coeur entend exprimer la véhémence de l'Amour qui vient jeter le feu sur la terre afin de purifier [p.156] fier, d'éclairer et d'enflammer les âmes. Chez les âmes privilégiées du Coeur de Jésus on voit déjà se dessiner très nettement l'orientation apostolique de leur dévotion. Il ne leur suffit pas de s'attacher au Christ d'un amour souverain, qui trouve sa source et son aliment dans le Coeur transpercé, il faut prier et expier pour les pécheurs, pour l'Eglise. Ste Lutgarde compatissait aux souffrances du Christ, elle avait le désir impatient de lui rendre sang pour sang et martyre pour martyre, elle priait incessamment pour ceux que le Coeur miséricordieux de Jésus lui confia et qu'il désigna de ce nom touchant « *mes pécheurs* »

Cette consécration se réfère au baptême. Ce sacrement nous a consacrés à l'amour du Christ, et nous pouvons dire avec St Paul: « Si je vis, ce n'est plus moi, mais le Christ qui vit en moi » (*Gal.*, II, 20). Oui, le Christ devient en quelque sorte le sujet de toutes les actions vitales du chrétien. La consécration que nous faisons de nous-mêmes tire sa vertu et son efficacité du baptême, dont elle renouvelle et réalise les engagements.

La relation de cette consécration avec l'Eucharistie est tout aussi naturelle. Le baptême trouve sa consommation dans le sacrement de l'union au sacrifice du Christ, où le Christ et le chrétien ne font plus qu'une seule chair. On le voit, la consécration au Coeur de Jésus ne s'ajoute pas aux sacrements, elle en est la résonance vécue, elle en est la réalisation concrète. Le sacrifice eucharistique est offert « pour le salut du monde entier », la consécration au Coeur de Jésus s'anime d'une intention missionnaire, car on s'unit à celui qui a donné sa vie pour le monde pécheur. Cette union est « d'autant plus missionnaire qu'elle atteint à la perfection de l'union. Alors, en effet, le Coeur du Sauveur est contemplé comme lieu de repos et tout à la fois comme lieu de sainte impatience: l'ouverture du Côté est aussi bien la porte du Berceau et la Blessure causée sans cesse [p.157] par le péché; entrer par elle en perdant le monde, c'est retrouver le monde pour le racheter. Le thème du sacrifice de soi en victime, si fondamental dans la consécration au Sacré-Coeur, possède bien ces deux significations de mort à soi-même et d'offrande pour les hommes. Ce n'est pas là, comme trop d'expressions pourraient le faire croire dans certains livres de piété, affaire de sentiments exacerbés: c'est au contraire affaire d'accueil et de dépouillement pour recevoir en soi les « sentiments du Christ Jésus » (*Phil.*, II, 5). En vérité, l'âme ne se fait pas elle-même victime: le Coeur du Christ a toute l'initiative. Il faut relire un texte de sainte Marguerite-Marie sur l'oblation « réparatrice », et y reconnaître toute l'essence de la « petite voie » de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus: « Donne-moi ce plaisir, lui dit Notre-Seigneur, de suppléer à l'ingratitude des hommes autant que tu pourras en être capable. Comme je lui montrais mon impuissance, il me répondit: voilà de quoi suppléer à tout ce qui te manque. En même temps, ce Divin Coeur s'étant ouvert, il en sortit une flamme si ardente que je pensais en être consumée » <sup>(21)</sup>.

(21) W. DE BROUCKER, S. J., o. c. p. 354-355.

Une meilleure pénétration de la consécration au Coeur de Jésus, nous fera apprécier non seulement sa valeur pédagogique, mais aussi et surtout sa valeur spirituelle; elle nous rappellera les engagements fondamentaux de notre baptême, elle nous apprendra à nous conformer aux désirs du Coeur de Jésus, à nous dépouiller de plus en plus de nous-mêmes pour atteindre les sommets de la sainteté. Sur le plan général, la dévotion au Sacré-Coeur est l'école la plus efficace de l'amour divin; sur le plan particulier, la consécration au Coeur de Jésus est l'élément le plus important de cette école de sainteté.

[p.158] 5) *L'amour réparateur.*

La réparation est une donnée essentielle du christianisme et même de la religion naturelle. La réparation est immédiatement liée à la grande idée de la pénitence, qui traverse tout l'Ancien et le Nouveau Testament. Dans la vie du chrétien et dans le monde actuel, la réparation garde une importance insigne.

Certes, dans le baptême le péché a été vaincu, mais la force du péché est encore sensible dans le chrétien, qui, pour atteindre la perfection du Christ, devra entamer une lutte de tous les jours contre le péché. En outre, nous assistons à présent, dans notre société déchristianisée, à une négation ou même à une exaltation du péché (« le plus parfait type de beauté virile, c'est Satan » disait A. Gide). Il y a une mystique du mal, une mystique du péché. On veut étouffer les notions de péché et de culpabilité, on va jusqu'à exalter le péché comme une grandeur. Cette mentalité menace de s'infiltrer dans l'esprit des chrétiens.

Le christianisme devra toujours reconnaître l'énorme signification du péché, qui est et reste l'ennemi de Dieu. Oui, « le pécheur est au centre même du christianisme » (Ch. Péguy). A la suite de sa lutte contre le naturalisme des pélagiens, St Augustin a été appelé « le défenseur du péché ».

Le péché est au coeur même du christianisme. Car, l'Incarnation c'est la victoire sur le péché et sa domination; et c'est dans le « *mysterium iniquitatis* » que le « *mysterium caritatis* » nous est révélé.

Le véritable sens du péché ne se laisse comprendre que dans une vision foncièrement religieuse; le premier souci de toutes les conceptions naturalistes est d'éliminer, et le plus complètement possible, la notion et la conscience du péché. Le christianisme, au contraire, souligne à tout moment la réalité du péché. On connaît les [p.159] fortes expressions de St Paul et sa vision cosmique du péché: nous sommes comme écrasés par le péché.

Le péché est la révolte contre Dieu, il entraîne comme effet immédiat l'ouverture d'un abîme entre le Créateur et la créature coupable. Il n'y a que Dieu qui pouvait combler cet abîme, et c'est là précisément la « bonne nouvelle ». Le Christ est venu sur la terre pour réparer, pour remettre en état son oeuvre divine, que le péché de l'homme avait ravagée, pour restituer à l'homme la vie surnaturelle perdue. Cette oeuvre de réparation, le Christ pouvait l'accomplir seul, mais il ne l'a pas voulu. Il a tenu à nous associer à cette oeuvre. Le chrétien doit avoir le courage de partager, sur terre, l'immolation du Christ. L'unité dans le Corps mystique n'est parfaite que si les membres sont joints à la tête et la tête aux membres.

Au plan proprement théologique, on peut se demander; à la réparation infinie et abondamment satisfaisante, que le Christ a offerte pour le péché du monde, pouvons-nous encore ajouter quelque chose?

Par la Passion, le Christ a satisfait pour tous les péchés du genre humain: « C'est en lui, par son sang, que nous avons la rédemption, la rémission de nos fautes » (*Eph.*, I, 7). En raison de la dignité suréminente du Christ, sa satisfaction rédemptrice n'est pas seulement équivalente et capable en justice de réparer l'offense, mais surabondante et infinie. « Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous » (*Rom.*, VIII, 32); le Fils « s'est abaissé en se faisant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix » (*Phil.*, II, 8).

Par son sacrifice pour les péchés du genre humain, le Christ a réparé surabondamment le péché de cette humanité dont, membre authentique, il a détruit le péché. Il s'ensuit donc qu'il n'y a qu'un seul réparateur, « qu'un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, le [p.160] Christ Jésus, homme lui-même, qui s'est donné en rançon pour tous » (*I Tim.*, II, 5-6).

En vertu de cette théologie élémentaire, il semble exclu que nous puissions exercer une fonction réparatrice. Et cependant St Paul nous dit: « Je me réjouis des souffrances que j'endure pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque des souffrances du Christ, pour son corps qui est l'Eglise » (*Col.*, I, 24) <sup>(22)</sup>. Mais si la satisfaction du Christ est vraiment surabondante, pourquoi parler encore d'un « complément » qui lui serait ajouté?

(22) Le texte original grec porte: « Je complète... ce qui reste (encore à souffrir) au Christ ».

La réponse est dans l'union du Christ avec les membres de son Corps mystique. C'est ici que se trouve le fondement de « notre » réparation. Jésus nous dit: « Demeurez en moi et, moi, je demeurerai en vous » (*Jean.*, XV, 4). Jésus vit dans les chrétiens, et il continue en eux sa Passion.

La Passion de la tête s'achève dans le corps, elle n'atteindra sa taille véritable que pour autant que nous nous associons à elle.

S. S. Pie XI écrit: « La Passion expiatrice du Christ se renouvelle; elle se continue en quelque sorte et se complète dans son Corps mystique, qui est l'Eglise. Pour parler comme saint Augustin, «le Christ a souffert tout ce qu'il avait à souffrir; il ne manque plus rien à la mesure de ses souffrances. Les souffrances, par conséquent, sont accomplies; mais c'est dans la Tête; il reste à achever la Passion du Christ dans son Corps ». Et c'est ce que le Seigneur lui-même a voulu faire entendre lorsque, s'adressant à Paul... il lui dit: « C'est moi, Jésus, que tu persécutes ». Ces paroles signifiaient que les persécutions déchaînées contre l'Eglise attaquaient et atteignaient le divin Chef de l'Eglise même. C'est donc à [p.161] bon droit que le Christ, qui souffre encore dans son corps mystique, souhaite nous avoir pour associés dans son expiation. Ainsi le demande aussi le lien qui nous unit à lui: corps du Christ, membres chacun pour notre part, il faut que tout ce que souffre la Tête, les membres le souffrent avec elle » (« *Miserentissimus Redemptor* »).

Le fait de participer à la Passion du Christ, n'enrichit pas celle-ci d'une valeur intrinsèque. Notre participation rédemptrice ne s'ajoute pas à celle de Jésus, elle ne fait pas nombre avec elle, mais elle se situe en elle, « comme son déploiement dans le temps de l'Eglise, comme la présence au monde du sacrifice du Calvaire. De même que chaque messe n'ajoute pas à l'unique sacrifice qu'elle rend présent, et cependant est un véritable sacrifice où l'Eglise offrant son divin Epoux vient apporter son offrande, de même, toutes proportions gardées, notre indispensable « réparation » ne représente pas une « autre » réparation que celle du Christ, et cependant lui est un nécessaire complément »<sup>(23)</sup>.

(23) H. HOLSTEIN, S. J., *La réparation envers le Sacré-Coeur dans Christus*, o. c. p. 373.

Voici les paroles profondes de Pie XII: « le divin Rédempteur veut que son Eglise naisse, pour ainsi dire, de son travail. Mystère redoutable, et qu'on ne méditera jamais assez: le salut d'un grand nombre d'âmes dépend des prières et des mortifications volontaires supportées à cette fin, des membres du Corps mystique de Jésus-Christ »<sup>(24)</sup>.

(24) Encyclique *Mystici Corporis* (26 juin 1943).

Ce n'est pas seulement pour nos fautes personnelles que nous devons réparer, mais, dans le dogme de la communion des saints, pour tout le Corps du Christ. Solidaires dans le péché, nous le sommes encore dans la rédemption.

« Dans le Christ, c'est tout le poids du péché du monde que nous portons; participants de sa croix, nous participons à sa charge écrasante de rédempteur. Ces refus, ces indifférences, ces outrages qui sont la réponse quotidienne des hommes à l'amour de Dieu - la nôtre, hélas! mais aussi celle du monde entier - nous devons les laisser peser sur nos épaules, et porter le péché du monde avec l'Agneau conduit à la mort: « Celui qui n'avait pas connu le péché, (Dieu) l'a fait péché pour nous » (*II Cor.*, 5,21). Crucifiés avec le Christ (*Gal.*, II, 19), nous sommes, avec lui, chargés de la malédiction du péché (*Gal.*, III, 13), de tous les péchés qui offensent la majesté divine. C'est jusque-là que nous entraîne notre participation à la rédemption. Y songeons-nous assez quand nous récitons les formules, trop familières, et peut-être trop ampoulées, de nos actes de réparation au Coeur de Jésus? »<sup>(25)</sup>.

(25) Holstein, S. J., a. c. p. 373.

Notre réparation en l'unique et surabondante réparation du Christ rédempteur, s'adresse au Père, mais par la médiation du Christ, car « nul ne vient au Père que par moi » (*Jean*, XIV, 6). C'est par le Christ que nous trouvons le Père, c'est par lui que passe notre réparation, car le péché n'atteint le Père, pour ainsi dire, qu'en le Christ. Pourquoi? Parce que, depuis l'Incarnation, le péché est essentiellement un refus du Christ. Le Coeur de l'Homme-Dieu nous manifeste l'amour incréé de Dieu, et c'est cet amour que nous offensons par les péchés qui offensent son Coeur humain. La spiritualité réparatrice de la dévotion au Coeur de Jésus ne se laisse comprendre qu'à partir de cette conception: d'un même mouvement, nos fautes atteignent Dieu par l'offense faite au Coeur de Jésus (spécialement dans le sacrement de son amour, l'Eucharistie), nos péchés constituent un refus concret de la médiation du Verbe incarné, qui est la voie menant au Père. Nos fautes atteignent le Christ dans son immanence de Fils unique et dans sa médiation de Verbe incarné. Il est donc normal [p.163] de diriger notre

réparation au Fils « en qui est le Père » et que « le Père a envoyé » pour nous sauver. L'Eglise aussi prolonge la Passion du Christ; c'est dans l'Eglise que le Christ-Tête continue ses souffrances et qu'il se fait obéissant jusqu'à la mort de la croix (*Phil.*, II, 8). Epouse docile et aimante, l'Eglise se tourne vers son Epoux, pour réparer, par un retour d'amour, la lâcheté et l'infidélité de ses membres ingrats; et c'est encore ici, dans cette réparation de l'Eglise à son Chef, que se situe notre réparation.

Nous avons exposé la nature objective de la réparation. Sur le plan plutôt *subjectif*, il y a lieu de distinguer un triple aspect: personnel, social et théocentrique.

a) La réparation *personnelle*. Le péché, qui nous rend ennemis de Dieu, demande une réparation. L'amitié avec Dieu nous est restituée par la grâce des sacrements. Certes, les sacrements opèrent « ex opere operato », mais ils demandent aussi notre effort personnel, l'«opus operantis ».

La loi de la pénitence est au centre de notre religion; le Christ et les apôtres nous affirment que notre salut s'opère par la mortification et qu'il s'inscrit dans les perspectives réparatrices de l'oeuvre rédemptrice. Beaucoup de chrétiens adoptent un optimisme naturaliste qu'ils croient corriger suffisamment en le rattachant au Créateur et à la Providence. La nature est bonne - disent-ils -, parce qu'elle est l'oeuvre de Dieu et que tout ce que Dieu a fait est bon, c'est la Providence qui oriente le cours naturel des choses vers un perpétuel progrès. Mais ainsi ils oublient l'essentiel du christianisme qui se trouve dans le mystère du péché et de la Rédemption. On voit se développer aujourd'hui une des plus graves erreurs de toute l'histoire de l'Eglise avec cette conception [*p.164*] d'une Providence qui guiderait toujours dans le sens du mieux une création sans péché ni Rédemption.

Il en résulte les plus graves déviations pratiques de la vie chrétienne. Contrairement à toute tradition chrétienne, on aboutit à une religion sans ascétisme, sans mortification, sans pénitence, sans renoncement; on fait simplement confiance à la bonne nature qui irait toujours dans le sens du bien, l'on prône une mystique d'épanouissement humain dans laquelle le sens de la Croix a disparu et la Croix de Jésus-Christ n'est plus prêchée.

La réponse de la foi chrétienne est tout autre. C'est un pessimisme de la nature déformée par le péché et un optimisme de la Rédemption. Somme toute, le christianisme est plus optimiste que tous les optimismes possibles; mais il s'agit d'un optimisme qui ne se fonde en rien sur la nature pécheresse, mais qui se fonde en tout et exclusivement sur la grâce rédemptrice dont l'unique source est en la Croix de Jésus. St Paul a formulé pour tous les temps ce lumineux et unique optimisme en enseignant que « le péché abonde et la grâce surabonde ». Mais il faut que le chrétien s'associe vitalemment au Christ venu en ce monde «pour donner sa vie en rançon pour une multitude » (*Matth.*, XX, 28). Pour participer à la re-création dans le Christ, il faut passer par la Croix. Mettant l'accent sur l'efficacité apostolique de sa vie « crucifiée avec le Christ » St Paul avouait: « Je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous et je complète ce qui manque en ma chair aux épreuves du Christ pour son corps qui est l'Eglise » (*Col.*, I, 24).

b) La réparation *sociale*. Entrant dans ce monde, la vie divine n'a pas vivifié les hommes individuellement, mais seulement la sainte Humanité du Christ, qui devenait ainsi le principe et le centre où convergeaient tous les hommes appelés à s'unir dans une solidarité surnaturelle, l'Eglise, qui est le Corps mystique du Christ. La [*p.165*] grâce rédemptrice ne nous atteint pas dans la solitude de l'individualisme, mais elle nous arrive à travers un organisme social, l'Eglise.

A première vue la chose semble être un paradoxe et cependant c'est la vérité: ceux qui se sauvent doivent tout à la grâce du Christ, mais cette même grâce ne se diffuse à travers le monde qu'au moyen de notre coopération; l'efficacité de la grâce du Christ se mesure à l'effort de notre coopération. Dès lors, tous les sauvés doivent se sentir des rédempteurs et des réparateurs en l'unique Réparateur, qui est le Christ.

C'est là le plan que Dieu a établi pour la rédemption du monde. Les pécheurs ne se sauvent que par la rédemption du Christ, mais Dieu se sert des sauvés pour étendre aux pécheurs



l'oeuvre rédemptrice du Christ. Nous avons ici le « sacerdoce royal » en vue de la gloire du Père et le salut de nos frères, dont nous parle St Pierre (*I Pierre*, II, 9).

Selon les desseins de la Providence, tout chrétien, dans une certaine mesure est responsable du salut du monde. Nous devons notre sanctification au Christ, mais une fois que le Christ s'est emparé de nous, il agit à travers nos actions, il y prie et sanctifie.

Cette vérité élémentaire nous rappelle notre immense responsabilité sur le plan de nos actes aussi bien que sur celui de nos omissions. Nos actes possèdent une répercussion sociale. Une âme qui s'élève soulève le monde, une âme qui tombe pèse sur le monde.

Notre devoir de réparation dépasse le plan individuel, il jette ses racines dans la structure sociale de l'oeuvre rédemptrice.

c) La réparation *théocentrique*. C'est dire que nous devons réparer les offenses des péchés qui s'opposent à la sainteté de Dieu et à l'oeuvre rédemptrice. Si le Christ est le grand Réparateur de la gloire du Père, les chrétiens, à leur tour, doivent être, avec lui et en lui, des ré- [p.166] parateurs véritables. La réparation du Christ est théandrique et d'une valeur infinie, notre réparation n'est qu'une réparation dérivée, imparfaite et limitée, elle tire toute sa valeur du Christ, comme l'enseigne le Concile de Trente: « ex illi vim habent, ab illo offeruntur Patri et per illum acceptantur a Patre »<sup>(26)</sup>.

(26) DENZINGER-BANWART, *Enchiridium Symbolorum*, n. 904.

La conscience de cette compénétration réciproque entre la réparation du Christ et la réparation du chrétien, est d'une valeur inestimable pour notre vie spirituelle. Nous nous savons transformés dans le Christ, nous participons à sa puissance rédemptrice: nous aimons, nous expions, nous satisfaisons avec le Christ, nous constituons le prolongement du Christ.

Quelles sont les attitudes spirituelles qui découlent de notre réparation? Elle nous impose une attitude de baptisé. La réparation n'est point l'apanage de quelques âmes privilégiées, elle réalise ces paroles de l'Apôtre: « Vous êtes morts, et votre vie est désormais cachée en Dieu avec le Christ » (*Col.*, III, 3). Nous ne vivons et nous ne ressusciterons avec le Christ qu'à condition de mourir au péché. Le péché est ce poison permanent qui menace et déchire notre nature déchue, et dont nous devons sans cesse, nous libérer. L'esprit de réparation assure cette libération continue. Le devoir de réparation s'inscrit donc dans la ligne même de notre baptême. Attitude de lutte contre nos péchés, nos lâchetés, attitude de contrition, volonté de vivre notre vie de ressuscités.

La réparation comporte encore une attitude de charité fraternelle. Nous sommes les membres du Corps mystique du Christ. La réparation implique une prise en charge de tous les péchés du monde, que nous nous efforçons de détruire par la Passion du Christ qui se prolonge et s'actualise en nous. La communion des saints [p.167] ne peut être un vain mot. En nous le Christ souffre et agonise encore. Nous devons prendre conscience de la solidarité douloureuse, nous portons le poids de l'iniquité commune que nous tâchons d'expier par un amour repentant.

Il n'est pas question ici de dolorisme malsain, nous sommes aux antipodes du romantisme. Attitude positive que celle-ci: lutter contre la sensualité, contre l'attachement au monde et à la chair.

L'union au Christ souffrant nous pousse à l'*apostolat*. Car, dans notre réparation, il s'agit de notre participation à la Rédemption en marche. Partager la peine et l'angoisse du Christ à l'agonie, c'est nécessairement s'opposer au règne du péché et à toutes les complicités que Satan trouve en nous et autour de nous.

Par le principe qui l'anime et le but qu'elle poursuit, la réparation doit nécessairement conduire à l'*apostolat*. De par sa nature, l'amour du Christ doit s'opposer au péché. La réparation se définit par la réaction contre la violation des droits de Dieu; c'est donc qu'elle a pour principe l'amour de ces droits et la préoccupation de les voir respectés. Or, l'esprit apostolique procède lui aussi des droits de Dieu. L'apôtre a à coeur de les proclamer et de les faire reconnaître; il ne lui suffit pas de les observer lui-même. Voyant la violation de ces

droits, il en souffre intimement; il prend la défense de ces droits, ou il en poursuit la revendication. « Dieu doit régner, il faut qu'il règne », telle est sa devise. Il la tire de sa conviction profonde que Dieu, avant d'être le père, l'ami, le bienfaiteur, la fin dernière de l'humanité, en est le maître et possède par conséquent le droit absolu d'en exiger la soumission et le respect.

De la réparation à l'apostolat, il y a donc unité de pensée, unité logique et psychologique. On peut dire qu'une même passion les anime: le zèle des droits de Dieu; [p.168] la différence n'est que du champ d'application de ce zèle.

Quelques mots sur les déviations et les illusions possibles. On a parfois trop insisté sur ce point; nous tâcherons d'en parler avec discrétion.

Au point de vue psychologique, un double danger existe: l'introversion et le dolorisme. « Il faut empêcher certaines bonnes âmes (du genre « victimes réparatrices ») de tomber dans une introversion qui n'a plus rien de religieux et dans une sensibilité exaspérée en présence de la douleur ». Le Père Karl Rahner, qui écrit ces paroles, donne ce conseil: « Ne pas mettre au premier plan de la conscience l'intention explicite de la Réparation » <sup>(27)</sup>.

(27) *Cor Salvatoris* (trad. fran.) Mulhouse 1956, p. 180.

Il faut se garder de tout repliement sur soi dans la conscience du péché, de ce trop fameux « complexe de culpabilité » avec ses conséquences possibles de remords, de ressentiment, de désir d'« auto-punition ». Tout cela n'a rien à voir avec le véritable esprit de réparation, qui se fonde, nous l'avons vu, sur le dogme de la rédemption et du Corps mystique. « Le chrétien connaît son péché, non pas premièrement comme un manque à soi-même, un renoncement à un idéal mal distingué de soi-même, mais comme un manque à l'Autre, un refus d'amour, dans un rapport personnel d'« extra-version », diraient les psychologues » (J. M. Le Blond).

Il y a le risque de dolorisme, de narcissisme: illusion d'une mortification intérieure, affective, qui pourrait satisfaire certaines tendances masochistes. Sur ce point encore, on a trop insisté, au risque de déprécier la mortification elle-même. Il n'en reste pas moins vrai cependant que le danger n'est pas imaginaire: les directeurs se montreront prudents pour permettre des austérités, qui auraient un caractère anormal, excessif. Il faut faire montre ici d'un discernement judicieux.

[p.169] Sur le plan proprement spirituel, il faut craindre la vanité sentimentale. On pense être choisi par le Christ pour le « consoler » des péchés des hommes, on en est heureux. Il y a le danger d'une affectivité émotive ou même morbide, d'un certain pharisaïsme de couvent (« il faut prier pour ces religieux imprudents, pour ces prêtres superficiels »). Le remède ici sera dans une direction ferme, une doctrine claire et solide, un judicieux discernement des esprits.

Il y a encore le danger de découragement, de pusillanimité. On se laisse abattre par les échecs apparents de la dévotion, on voudrait arriver d'un coup au stade royal de la conquête complète du monde, on n'a pas la patience de préparer ce triomphe par de longs et patients efforts, par des approfondissements sérieux. Une sorte de « spiritualité de fuite en Egypte ». Le remède sera dans un acte de foi: « Ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a ressuscité: il l'a fait Seigneur » (*Act.*, II, 32-36). Ce qu'il faut ici ce n'est pas une compassion inquiète, mais une foi absolue, assurée et joyeuse.

Il nous reste à dire un mot sur l'actualité de la réparation.

Dans « *Miserentissimus Redemptor* », Pie XI dit que l'esprit de pénitence, de réparation, a toujours occupé une place de premier plan dans cette dévotion. Dans la dévotion que suscita Ste Marguerite-Marie la réparation n'occupe pas la toute première place; le P. Croiset, bien placé pour témoigner ici, ne lui assigne que la seconde place, mais il en souligne fortement la nécessité.

L'amende honorable implique tout d'abord un aveu de culpabilité et une contrition des péchés. Si ces sentiments sont vifs, ils conduiront spontanément à l'amour et à la pénitence pour réparer nos fautes et celles des autres. On sait que l'amende honorable est un des motifs les plus souvent produits pour s'opposer à la dévotion au [p.170] Coeur de Jésus. On

n'éprouve plus le besoin de réparation. Le climat qui nous environne est celui de l'humanisme, qui est juste et sain pour autant qu'il respecte les valeurs terrestres, qui étaient par trop négligées au Moyen-Age. Mais actuellement on oublie trop facilement que l'humanisme, s'il veut être chrétien, doit s'arrêter au fait que nous sommes pécheurs, et qu'il doit réserver une place de choix à la mortification et au renoncement. Dans une de ses allocutions, Pie XII disait: « Le plus grand péché des temps présents c'est que les hommes perdent le sens du mal ».

L'avantage de la dévotion au Coeur de Jésus est précisément d'attirer l'attention sur la réalité et la malice du péché, la nécessité de la réparation et de la pénitence, et aussi sur le mystère de la miséricorde divine. On trouvera un point de rencontre sur le terrain de la «psychologie des profondeurs ». Dans un passé assez récent le déterminisme et le matérialisme ont beaucoup influencé la psychanalyse.

On tenait l'idée de Dieu pour une projection de la paternité et la conscience morale pour l'ensemble des préceptes dictés et imposés par le milieu. Une telle conception déterministe ne laisse plus de place pour le péché; l'homme pourra être victime de ses complexes inconscients, mais il ne sera guère pécheur. Le sentiment de culpabilité est nuisible, il faut le bannir de notre vie. On parlait de « l'univers morbide de la faute », et de « la morale sans péché ».

Mais ces conceptions ont paru tellement insuffisantes qu'on ne craint pas de les abandonner aujourd'hui; c'est le cas d'auteurs récents comme Odier, Baruk, Caruso, Daim, et surtout V. Frankl. «Là où les psychanalistes considéraient l'homme comme un produit d'éléments biologiques et sociaux, les auteurs cités redécouvrent la dimension spirituelle de la personne humaine, le besoin de donner un sens à son existence, la responsabilité de sa [p.171] conscience, la tendance de l'être humain vers Dieu. Tandis que Freud prétendait que la répression de ses désirs et de ses instincts rendait l'homme neurotique, ils en viennent, par leur thérapie même, à constater que souvent la rupture de l'équilibre intérieur est due à ce que l'on impose silence aux exigences de la conscience pour pouvoir plus facilement suivre ses penchants. Il y a un sentiment de culpabilité qui n'est nullement morbide, mais qui est la conscience réelle du péché qui ne se supprime que par la contrition et la réparation. Frankl allègue qu'un faux diagnostic constate plusieurs fois une neurose chez des personnes qui souffrent d'une profonde misère spirituelle et qui se soucient en réalité de donner un sens bien défini à leur existence. Il y a de quoi réfléchir, quand des spécialistes en psychologie des profondeurs signalent comme un défaut grave de notre époque: « die Abwanderung der abendländischen Menschheit vom Seelsorger zum Nervenarzt » (que les hommes de l'Occident vont au psychiatre au lieu d'aller au confessionnal) <sup>(28)</sup>.

(28) L. JANSSENS, *Sens et valeur de la dévotion au S. Coeur dans Actualité d'un culte*, o. c. p. 81.

Ce n'est pas impunément qu'on déserte les grandes valeurs de la foi. Et plus que jamais il est de notre devoir d'inculquer les grandes notions chrétiennes: la conscience, le sens du péché, la nécessité de la réparation par la contrition et la pénitence.

C'est dire combien grande est l'actualité de la dévotion au Sacré-Coeur avec l'esprit de réparation, qui en constitue la « note caractéristique » (Pie XI). Mais il faut que la nature de la réparation soit exactement exposée de façon à répondre aux exigences de la théologie et de la psychologie.

Depuis Ste Marguerite-Marie, la réparation n'a cessé de faire partie intégrante de la dévotion au Sacré- [p.172] Coeur. L'accent qu'on a mis depuis sur la réparation, se justifie pleinement. Si nos péchés ont mortellement attristé le Coeur de Jésus, il est logique d'admettre que notre réparation actuelle a été une source de consolation pour ce même Coeur. Pie XI écrit: « Ce Cœur, sans cesse blessé par les péchés des ingrats, nous pouvons maintenant, et nous devons le consoler d'une manière mystérieuse, mais réelle, car, si à cause de nos péchés futurs mais prévus, l'âme du Christ devint triste jusqu'à la mort, elle a sans nul doute recueilli quelque consolation, prévue elle aussi, de nos actes de réparation » («*Miserentissimus Redemptor* »).

En outre, notre réparation continue la réparation du Christ, à laquelle elle emprunte sa valeur. La réparation offerte par le Chef du Corps mystique se prolonge dans ce même Corps mystique. C'est ici que le célèbre texte paulinien obtient toute sa signification: «Maintenant, je suis plein de joie dans mes souffrances, et ce qui manque aux souffrances du Christ en ma propre chair, je l'achève pour son Corps qui est l'Eglise » (*Col.*, I, 24).

La vie terrestre de Jésus, si pleine de souffrances, portait le cachet de l'amour réparateur; la vie du Corps mystique du Christ doit exprimer ce même caractère. Unis au Christ, nous serons capables de donner, avec Lui, en Lui et par Lui, une réparation pour le tort causé par le péché, qui est une injure contre la majesté infinie de Dieu, nous serons aptes à donner une réparation digne à l'amour incréé. C'est le propre de la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus de nous apprendre cette orientation réparatrice et de reconnaître à celle-ci son sens christocentrique. Nous unissant aux intentions réparatrices de Jésus, nous offrirons le saint sacrifice de la messe, nous recevrons les sacrements, nous porterons la croix de nos labeurs et de nos souffrances.

Parlant de la réparation, Ste Marguerite-Marie entend surtout une réparation offerte à Dieu le Père en [p.173] union avec le Christ-Médiateur, plutôt qu'une réparation offerte directement au Christ souffrant.

« Ainsi comprise, la réparation rend pleinement justice au dogme fondamental de la médiation du Christ, en mettant en lumière le sacerdoce universel des chrétiens. Grâce au caractère indélébile du baptême et de la confirmation, les laïques participent au sacerdoce royal et prophétique du Christ. Cette vérité est de plus en plus comprise et vécue par le peuple fidèle. C'est précisément elle qui anime l'action catholique dans l'apostolat de l'église, mais elle n'apparaîtra dans toute sa splendeur qu'au moment où cette participation, au lieu de se restreindre à l'action extérieure, s'étendra avant tout aux dispositions sacerdotales de Notre Seigneur, parfaitement orientées vers la gloire de son Père céleste. N'oublions pas que Pie XI, dans son encyclique *Miserentissimus Redemptor* », fait mention du sacerdoce universel des fidèles en rapport avec le devoir de se sacrifier et de donner satisfaction pour nos propres péchés et pour ceux de l'humanité entière »<sup>(29)</sup>.

(29) L. JANSSENS, a. c. p. 82.

Il faudra toujours revenir à cette doctrine, si magnifique et si fondamentale: le Christ n'est complet qu'avec son Corps mystique; sa réparation ne sera donc entière que si la nôtre est unie à la sienne.

De nos jours, l'importance actuelle de la réparation est plus grande que jamais. Le péché s'étale avec une profusion et un cynisme qui déconcertent. A l'heure actuelle, on peut répéter ces paroles que Ch. Péguy met sur les lèvres de Jeanne d'Arc: « Notre Père, notre Père qui êtes aux cieux, de combien il s'en faut que votre nom soit sanctifié; de combien il s'en faut que votre règne arrive... C'est pire que jamais. Si on voyait seulement se lever le soleil de votre justice. Mais on dirait, mon Dieu, mon Dieu, pardonnez moi, on dirait que vo- [p.174] tre règne s'en va. Jamais on n'a tant blasphémé votre nom. Jamais on n'a tant méprisé votre volonté. Jamais on n'a tant désobéi... S'il n'y a pas eu encore assez de saints et assez de saintes envoyez-nous-en d'autres, envoyez-en tant qu'il faudra, envoyez-nous-en tant que l'ennemi se lasse ».

L'exposé des éléments de cette dévotion, nous aura montré l'éminente richesse de la dévotion au Coeur de Jésus. Nous savons maintenant que cette dévotion n'est pas une dévotion particulière, mais une dévotion vraiment catholique, c. à. d. universelle. Elle ne se borne pas à une partie du message évangélique, elle nous livre tout le mystère de l'amour rédempteur. En même temps, cette dévotion est destinée à tous: elle se manifeste dans un symbole qui nous est naturel, de sorte que même les plus simples des fidèles peuvent y contempler la grandeur et la plénitude de l'amour rédempteur, dont d'autre part la plus sublime contemplation mystique ne saura jamais épuiser l'indicible richesse.

#### CHAPITRE IV.

### **[p.175] Les dimensions de la dévotion au Sacré-Coeur.**

La dévotion au Sacré-Coeur se présente comme engageant la perfection personnelle par la pratique des actes qui lui sont particulièrement propres; en outre, puisqu'elle se présente comme le plein épanouissement de la dévotion fondamentale à l'Amour rédempteur de Jésus-Christ, elle implique à ce titre, comme dans une synthèse, les mystères fondamentaux de la foi. Après avoir souligné le côté plutôt subjectif de la dévotion, il vaut la peine d'essayer d'en retracer l'aspect objectif. Il est nécessaire de construire en profondeur. Le Coeur de Jésus nous ramène au foyer du surnaturel, du mystère révélé et le culte de son Coeur ne livre toutes ses richesses qu'à ceux qui se donnent la peine de vivre en profondeur et de pénétrer au delà des apparences extérieures, jusqu'aux profondeurs de la vie divine.

Ce point de vue est important. Le culte du Coeur de Jésus n'est pas un système clos, il s'enracine dans toutes les parties du dépôt révélé. A s'arrêter à la surface, à négliger les dimensions de cette dévotion, notre piété risque de s'anémier, et de se traduire, sur le plan pratique, par l'amour de l'action agitante et superficielle, par la recherche de la popularité, par le mépris pratique de toute influence durable, par la méconnaissance du rôle indispensable de la souffrance, de l'humilité, de la douceur, de la prière.

Nous voudrions essayer maintenant de montrer les attaches profondes et intimes de cette dévotion avec quelques-uns de nos grands dogmes catholiques.

#### 1) *La Sainte Trinité.*

Pie XII écrit: « Nous aurons à coeur de mettre dans sa vraie lumière le lien très étroit qui existe entre la [p.176] forme de dévotion due au Coeur du Divin Rédempteur et le culte que nous devons rendre à l'amour de l'Auguste Trinité elle-même envers les hommes ». Il y a d'abord le lien du symbolisme. « C'est donc à juste titre que le Coeur du Verbe incarné est considéré comme le signe et le symbole principal de ce triple amour dont le Divin Rédempteur ne cesse d'aimer le Père éternel. Il est le symbole de cet amour divin que le Verbe a en commun avec le Père et l'Esprit-Saint, mais qui, en Lui seul, en tant que Verbe fait chair, se manifeste à nous à travers le corps fragile et caduc de l'homme : *en Lui en effet habite corporellement toute la plénitude de la divinité.* Le Coeur est en outre le symbole de cette ardente charité, qui, infuse dans le Christ, anime sa volonté humaine et dont l'acte est éclairé et dirigé par les deux sciences, toutes deux parfaites, la science de vision béatifique et la science infuse. Finalement - et ceci plus naturellement et plus directement - il est également le symbole des sentiments ». Entre les trois amours du Coeur de Jésus, il existe une harmonie parfaite; le Souverain Pontife montre ensuite que « le mystère de la Divine Rédemption est d'abord et par nature un mystère d'amour: d'un amour de justice du Christ envers son Père céleste... C'est en outre le mystère de l'amour miséricordieux de l'Auguste Trinité et du Divin Rédempteur envers tous les hommes... C'est pourquoi ses paroles, ses actions, ses préceptes, ses miracles doivent être considérés comme le témoignage de son triple amour; et cela s'applique particulièrement aux oeuvres qui attestent plus lumineusement sa charité envers nous, comme la divine institution de l'Eucharistie, ses souffrances très violentes et sa mort, le don qu'il nous a fait de sa très sainte Mère, et enfin l'envoi du Saint-Esprit dans les Apôtres et en nous... Cette effusion de l'amour divin a aussi pour origine le Coeur de Notre Sauveur, en qui se trouvent cachés tous les trésors de la sagesse et de la science. Car cette charité est un don à la fois du Coeur de Jésus et de son Esprit; et cet Esprit lui-même est celui du Père et du Fils.

Et nous pensons que ces réflexions, éclairées par l'Evangile, auront montré d'une manière convaincante comment ce culte n'est rien d'autre que le culte de l'Amour dont le Père et le Saint-Esprit comblent les hommes pécheurs » (*Haurietis aquas*).

Il est très juste d'accorder une grande part à la charité du Christ envers les hommes, mais une dévotion éclairée doit considérer aussi sa charité à l'égard de son Père. Il n'y a qu'une charité: elle va d'abord à Dieu aimé en lui-même et pour lui-même, elle se dirige ensuite vers les créatures en qui elle trouve une image de Dieu. Jésus a aimé les hommes parce qu'il aimait d'abord son Père. Il s'est sacrifié pour réparer l'offense du péché, il s'immole par amour pour restaurer les droits divins sur la créature. Faisant oeuvre de justice, Jésus montre en même temps son amour pour nous: expiant nos péchés, il nous rend la vie surnaturelle. Mais ce point de vue est second par rapport au premier.

Le culte du Sacré-Coeur exalte son amour pour nous, mais il ne peut oublier que cet amour trouve sa force et sa valeur surnaturelle dans l'amour de Dieu. Il serait erroné de vouloir transposer l'amour de Jésus pour nous sur le plan d'une amitié humaine, si tendre et si miséricordieuse soit-elle. Il est nécessaire que notre piété respecte cette hiérarchie des valeurs surnaturelles, qui est indispensable à la vraie piété.

En outre, l'aspect de la réparation exige formellement cette orientation de l'amour du Christ pour son Père. Cette réparation ne peut avoir pour terme que Dieu: elle s'efforce d'entrer dans les mêmes sentiments que le Coeur de Jésus pour son Père quand, sur la croix, il faisait monter vers lui, l'ardeur de sa charité.

[p.178] La réparation nous oriente d'une manière spéciale vers cette visée essentielle de la charité qui est l'amour de Dieu.

Sans doute, la dévotion réparatrice nous livre encore un autre aspect, qui consiste à consoler le coeur humain du Christ des ingratitude des hommes. La réparation que nous offrons pour nos propres péchés et ceux de l'humanité, fut prévue par lui et devint une source de consolation pour son Coeur agonisant. Pie XI écrit: « Sans aucun doute, l'âme du Christ, triste à en mourir, a reçu quelque consolation de notre réparation qu'il prévoyait, quand lui est apparu du ciel un ange pour consoler son Coeur accablé de dégoût et d'angoisse ». Mais ceci n'est qu'un aspect partiel de la piété réparatrice comme Pie XI l'indique nettement où il affirme: « Dans la consécration, ce qui est premier et principal, c'est la réponse de l'amour de la créature au Créateur. Mais il est un autre point de vue qui découle de là tout naturellement, c'est qu'il nous fait compenser les injures faites à ce même Amour incréé par nos oublis et nos offenses: et c'est là ce qu'on appelle communément la dette de réparation » (*Miserentissimus Redemptor*).

La dévotion au Sacré-Coeur comporterait donc une lacune si elle omettait cette considération de l'amour de charité de Jésus pour son Père. Il faut aller plus loin encore. La réparation se termine à l'amour incréé de Dieu. Mais cet amour incréé est commun aux trois Personnes de la Ste Trinité; en effet, il est l'amour même de Dieu, amour qui s'identifie avec son essence. Puisque Jésus est Dieu, il communique, en vertu de sa nature divine, à cet amour qui est aussi l'amour du Père et du St-Esprit. Faisant monter vers Dieu l'hommage de notre réparation, nous nous adressons spontanément à Jésus, Fils de Dieu, Amour incréé. Mais nous n'en restons pas là; dans l'unité d'une même essence, Jésus est lié, de la manière la plus intime, aux deux autres personnes [p.179] divines, de sorte que le terme dernier de notre réparation sera la Ste Trinité. C'est ainsi que la dévotion au Sacré-Coeur nous fait opérer une ascension spirituelle des plus authentiques: nous partons du Coeur de Jésus, considéré comme le symbole de sa charité envers nous; nous montons comme par degrés jusqu'à l'amour incréé de Jésus pour son Père, et nous voulons imiter Jésus dans sa réparation du péché. Nous découvrons cet amour incréé en Jésus d'abord, pour aboutir à l'amour infini et essentiel de la Ste Trinité.

La même ascension spirituelle peut s'opérer en prenant comme point de départ la contemplation de la charité. L'objet de notre adoration, le Coeur de Jésus, nous porte à considérer son amour miséricordieux envers les pécheurs. Mais l'explication se trouve dans son amour à l'égard du Père, car c'est en Dieu que la charité puise son motif d'aimer la créature. En outre, l'amour créé de Jésus n'est que l'image de la charité infinie qui bat dans le

Coeur de Dieu et dont Jésus, en son humanité, nous donne le témoignage. L'être le plus profond de la Ste Trinité est l'amour unique et essentiel des trois Personnes.

Le terme de notre contemplation sera la consécration de tout nous-mêmes au Coeur de Jésus, et par lui, à l'amour incréé et éternel de Dieu.

Les deux voies de la réparation et de la consécration, prennent leur point de départ dans le Coeur du Christ pour aboutir au Coeur de Dieu; elles se distinguent par leur intention, mais elles ne s'excluent pas, elles se complètent. L'amour, avide de se donner davantage, veut connaître plus intimement le mystère de la transcendance divine. Or voici que la dévotion au Sacré-Coeur, rejoignant en cela les données de la révélation, nous montre que le dernier mot, le secret de Dieu, se trouve dans son amour. Ayant compris cela, nous éprouverons le besoin de nous consacrer à Celui qui s'est donné par amour à nous; [p.180] en outre, connaissant nos faiblesses et nos misères, nous nous empresserons de réparer les péchés dont nous portons le poids. Cette réparation s'adresse à l'amour incréé, méconnu et outragé de Dieu, mais depuis la venue du Christ, il n'est plus de véritable réparation qui ne passe par Lui, le seul Médiateur entre Dieu et les pécheurs que nous sommes. C'est une médiation d'amour, car « le Christ, en souffrant par charité et par obéissance, a offert à Dieu quelque chose de plus grand que ne l'exigeait la compensation de toutes les offenses du genre humain », écrit St Thomas d'Aquin<sup>(1)</sup>. L'immense charité que son Coeur nous révèle, nous attire à Jésus et nous donne le courage d'embrasser sa croix sanglante, preuve suprême de sa charité qui monte vers Dieu et descend vers les hommes. Pour qui veut vivre intégralement cette dévotion, l'humanité sera le pont qui mène à la divinité de Jésus. Ce passage s'opérera spontanément. Cette dévotion nous conduira tout naturellement plus loin qu'elle-même, elle nous fera découvrir les richesses infinies de l'éternel Amour « qui, du haut des cieux, nous a bénis et comblés de bienfaits spirituels dans le Christ » (Eph., I, 3).

(1) Summa Theolog., III, q. 48, a. 2: « Christus autem ex charitate et oboedientia patiundo, maius aliquid Deo exhibuit quam exigeret compensatio totius offensae humani generis... ».

St Thomas d'Aquin rattache expressément le mystère de l'Incarnation à celui de la Ste Trinité: « On ne peut croire explicitement le mystère de l'Incarnation du Christ sans la foi à la Trinité. Car dans le mystère de l'Incarnation du Christ est contenu ceci: que le Fils de Dieu a assumé notre chair, qu'il a renouvelé le monde par la grâce du Saint-Esprit et que c'est aussi du Saint-Esprit que lui-même a été conçu »<sup>(2)</sup>. Ce texte du Doc- [p.181] teur Angélique indique, non seulement le lien qui rattache le mystère de l'Incarnation à celui de la Ste Trinité, mais il désigne encore ce dernier comme la source même de son intelligibilité.

(2) « Mysterium Incarnationis Christi explicite credi non potest sine fide Trinitatis, quia in mysterio Incarnationis Christi hoc continetur quod Filius Dei carnem assumpserit, quod per gratiam Spiritus Sancti mundum renovaverit, et iterum quod de Spiritu Sancto conceptus fuerit » (Summa Theolog., II-II, q. 2, a. 8, c).

D'une certaine manière, le mystère de l'Incarnation est le mystère primordial de notre religion parce qu'il est le premier pour nous dans l'ordre de la connaissance; mais d'une autre façon c'est le mystère de la Ste Trinité qui en est le mystère fondamental dans l'ordre de l'être, et par conséquent, dans celui de toute intelligibilité.

Il appartient à la théologie d'élaborer une synthèse scientifique de tous les mystères du christianisme à partir du mystère premier qui est celui de Dieu; le culte du Sacré-Coeur nous livre une synthèse concrète et vivante de ces mêmes mystères.

Ainsi peut-on démontrer par exemple que les orientations trinitaires de ce culte, loin de nier le réalisme très humain de celui-ci, se fondent sur lui, et que ces mêmes perspectives trinitaires ne sont pas une simple extension de ce culte, mais qu'elles impliquent, au contraire, une relation intrinsèque avec celui-ci.

La dévotion au Sacré-Coeur se porte vers la Personne aimante de Jésus. Dans l'ordre psychologique de la connaissance, son amour humain se trouve à l'avant-plan; c'est déjà une richesse incomparable que cet amour créé nous livre, quand il nous apparaît sous les gestes, les regards, les attitudes du Verbe incarné rédempteur. Mais tout ce qui apparaît

extérieurement, est l'expression d'autre chose, et nous mène vers la source profonde de toutes ces manifestations.

Certes, l'amour humain a son rôle indispensable dans la dévotion au Sacré-Coeur, mais il importe de re- [p.182] lever son aspect propre et absolument unique. En effet, l'amour humain du Christ, comme d'ailleurs toutes ses oeuvres, sont un signe personnel, ou mieux encore, un signe de sa Personne, exprimant le sujet dernier: le Verbe de Dieu. La nature humaine de Jésus ne subsiste que dans la substance même du Verbe, elle est immanente au Verbe et assumée en Lui. C'est à ce centre divin, à cette source profonde, que se rattache cet amour humain, qui est cependant libre et vraiment humain.

Or, c'est dans l'amour que la personne s'engage de la façon la plus intense et la plus profonde. Il s'ensuit que l'amour humain du Christ sera le signe le plus révélateur de sa Personne, et cela d'autant plus que la Personne du Verbe s'identifie à l'Amour divin selon une relation distincte, réelle, personnelle. C'est ce que la piété des fidèles a toujours saisi comme d'instinct: dans le Christ, dans cet homme Jésus, on voit Dieu qui nous appelle; qui pleure avec nous et sur nous. C'est précisément le divin qui donne à l'humain, en Jésus, ce caractère de tendresse indicible et poignante, ces dimensions de transcendance plénitude. Il n'est pas possible de séparer, dans l'amour humain de Jésus, cet amour humain en lui-même, et sa référence intrinsèque à l'Amour divin. En face de cette réalité, notre langage est particulièrement pauvre. Dans la création visible, Dieu déjà s'engage et s'exprime, il dévoile quelque chose de ses attributs divins, mais le fond de son être reste secret. Dans l'Incarnation, au contraire, Dieu révèle le plus intime, le plus personnel de son être; il y engage sa Personne, et tout l'humain, en raison de cette unité vitale, personnelle, propre à l'union hypostatique, est le symbole de cette Personne. Cette valeur de symbole de l'amour humain du Christ est nécessaire à cet amour humain; cet amour est, tout entier, une réalité symbolique, une théophanie de Dieu.

C'est ainsi que le mystère de l'Incarnation nous fait [p.183] entrer dans la connaissance de l'infinie tendresse de Dieu qui est Charité.

Le Christ sait bien que la méconnaissance de son amour humain (mais qui est celui d'une Personne divine) implique la méconnaissance de l'Amour divin. Alors, dans le geste qui parle le plus directement à notre intelligence et à notre sensibilité, il nous montre son Coeur transpercé, brûlé de flammes, et il nous dit: « Voilà ce Coeur qui a tant aimé les hommes jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour... et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que de l'indifférence et de l'ingratitude... ».

Il n'est pas besoin d'en savoir plus, le Verbe incarné n'est pas un signe quelconque de Dieu, il est la charité vivante, il est la charité incarnée.

L'amour humain du Christ est le signe de l'Amour divin en tant qu'il est possédé par le Verbe selon une relation réelle, personnelle et distincte. La dévotion au Sacré-Coeur nous met encore directement en relation vécue avec l'amour divin du Père et du St-Esprit. L'amour divin, possédé par le Verbe selon la relation propre qui la spécifie, est l'amour divin du Fils de Dieu; c'est donc un amour filial, qui se traduira, sur le plan créé, dans son amour d'homme. Dès lors, la dévotion au Sacré-Coeur ne nous conduit pas seulement à l'humanité créée du Verbe incarné, mais aussi, par une intériorisation plus profonde, à sa Personne de Fils de Dieu. L'égalité entre les Personnes divines n'enlève pas au Fils sa nature propre: de toute éternité il est engendré, ce qu'il possède, il l'a reçu du Père. C'est ce qui détermine chez lui ce sens d'humilité, qui est reconnaissance envers le Père qui est le Principe non engendré; son obéissance aussi traduit l'ordre des processions éternelles, elle est acquiescement filial à la volonté du Père, abandon total à son bon plaisir. Jésus est l'envoyé du Père, son existence terrestre nous montre l'amour mis- [p.184] ricordieux du Père penché vers nous. Il s'est revêtu d'une nature passible et mortelle selon la volonté du Père. C'est dans cette nature, en prenant sur lui les misères de l'humanité pécheresse, et en se modelant sans cesse activement sur la volonté du Père, que le Fils s'offrira dans un sacrifice parfait. Touchante pédagogie de



Dieu qui veut nous atteindre directement, d'homme à homme, par le sensible, par une communauté de souffrance et de mort.

Mais c'est l'amour trinitaire qui préside à la mission temporelle du Fils, c'est à cet amour qu'il importe de rattacher cette mission du Verbe incarné. Porté par son amour filial pour le Père, le Fils s'est voué à cette vie de souffrance et de mort, il y a trouvé la possibilité suprême de proclamer, en vrai Fils, la richesse et la transcendance de la charité divine.

La révélation et la liturgie insistent sur le fait que l'Incarnation est l'oeuvre du St-Esprit « et incarnatus est de Spiritu Sancto »; d'autre part, l'Épître aux Hébreux affirme que l'oblation du Christ sur la croix s'est accomplie dans l'Esprit-Saint.

Si l'Incarnation est un don de l'Esprit-Saint, toute la nature humaine de Jésus, dont son Coeur, sera un don de l'Esprit.

En la vie trinitaire, la génération du Verbe de Dieu, avec le don mutuel du Père au Fils comme du Fils au Père, s'achève dans la procession du St-Esprit, qui procède personnellement du mutuel amour entre le Père et le Fils. Le St-Esprit est le terme et l'achèvement de l'amour divin, il est le consommateur de cet amour suprême.

Le Coeur humain du Christ nous conduit au St-Esprit, qui est comme le Coeur de la vie trinitaire; c'est lui qui diffuse en nos coeurs la charité de Dieu (*Rom.*, V. 5).

St Thomas d'Aquin appelle le Verbe « Verbum spi- [p.185] rans amorem »<sup>(3)</sup>. Le Verbe est source d'amour, c'est de lui que procèdent les dons de l'Esprit d'amour. « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive celui qui croit en moi... Ceci, il le disait de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croient en lui, car l'Esprit n'était pas encore donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié (*Jean*, VII, 37-39). Les exégètes récents (Lagrange, Calmes, H. Rahner, Cerfaux, Braun, Durwell...) admettent que le Christ se révèle ici, et cela jusque dans son Sacré-Coeur comme la source d'eau vive; il n'est pas trop hardi de penser que l'Esprit est, en nous, le don même du Coeur de Jésus, c'est-à-dire toute la vie de la grâce dépend de l'amour du Coeur de Jésus pour nous.

(3) *Summa Theolog.*, I, q. 43, a. 5, ad 2.

L'intelligence humaine de Jésus fut douée de la vision béatifique à partir du premier instant de la conception du Verbe dans le sein de la Vierge Immaculée. Dès lors le Verbe incarné en tant qu'homme a joui de lui-même, comme Verbe, et du Père; il en a joui dans et par la faculté de connaissance intellectuelle appartenant à la nature humaine assumée par le Verbe. Ce qui constitue le privilège des élus après la mort seulement, le Verbe incarné en a joui dès le premier instant de son devenir humain. Mais les élus ne jouissent pas seulement de la vision béatifique, participation de connaissance à la première procession de la Ste Trinité (participation réalisée au contact du Verbe); St Jean de la Croix précise qu'ils sont appelés aussi à participer, de manière corrélatrice, sur le plan de la procession d'amour, à la spiration qui débouche dans la Personne même de l'amour, le St-Esprit, qui est la jubilation d'amour du Père et du Verbe<sup>(4)</sup>.

(4) Pour les textes de S. Jean de la Croix, voir: *Le Coeur* (Etudes Carmélitaines), Paris 1950, p. 386.

Or, parmi toutes les natures créées, celle du Christ, le premier-né d'entre beaucoup de frères, domine toutes [p.186] les autres. Si l'intelligence humaine du Christ possédait la perfection sublime de la vision béatifique, il faut affirmer en sa volonté humaine la participation effective à la spiration de l'Esprit.

En vertu même de l'unicité de la personnalité métaphysique du Verbe incarné, on voit apparaître ici la plus haute dimension de sa psychologie humaine sur le plan surnaturel, celui de la participation créée à la vie trinitaire: vision et spiration.

Jésus nous aime comme le Verbe divin, de cette ferveur dont il spire l'Amour, en union avec le Père; il nous aime aussi comme Verbe incarné par sa volonté humaine participant à la spiration de l'Esprit d'Amour. Et c'est de ce double amour inséparable (dont l'un ne s'explique que par l'autre) que le Coeur blessé de Jésus est le symbole le plus éloquent et digne d'une adoration d'amour. Ce Coeur victime de l'amour miséricordieux est l'expression visible de l'Esprit d'Amour.

La dévotion au Sacré-Coeur touche aux mystères fondamentaux de la Ste Trinité et de l'Incarnation rédemptrice, c'est-à-dire au mystère de l'Amour en sa plénitude, et au mystère qui est l'expression de l'amour miséricordieux. C'est dans ces perspectives - et dans ces perspectives seulement -, que l'on voit comment tout se récapitule dans le Coeur de Jésus, et que l'on peut comprendre toute la doctrine de Pie XI, qui nous parle « de la Charité même de Dieu proposée aux honneurs d'un culte spécial », et qui nous montre, dans le culte du Coeur de Jésus « la synthèse de toute la religion et la règle d'une vie parfaite », lorsqu'il nous présente la consécration « par laquelle nous nous vouons au Coeur de Jésus », comme inséparable de cette référence active « de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous possédons, à l'éternelle Charité de Dieu »; enfin, lorsqu'il nous incite « à cet universel devoir de réparation envers le Sacré-Coeur de Jésus », à raison surtout de l'offense faite « à l'Amour incréé » (*Miserentissimus Redemptor*). Léon XIII l'avait déjà dit de manière catégorique: « In Sacro Corde inest symbolum atque expressa imago infinitae Jesu Christi caritatis » (*Annum Sacrum*)<sup>(5)</sup>.

(5) Cfr., J. JACQUES, S. C. J., *Le Coeur de Jésus et la Trinité Sainte* dans *La Vie Spirituelle*, juin 1952, p. 589-600; P. PHILIPPE DE LA TRINITÉ, O. C. D., *Du Coeur du Christ à l'Esprit d'Amour* dans *Le Coeur* (Etudes Carmélitaines), p. 379-389; M.-M PHILIPPON, *La Trinité clé de voûte des mystères chrétiens* dans *Revue thomiste*, janvier-mars 1958, p. 5-19; L. CIAPPI, O. P. *La SS. Trinità e il Cuore SS. di Gesù* dans *Cor Jesu*, I, p. 117-147.

## 2) *Le Corps mystique.*

Nous efforçant d'établir les relations entre l'amour du Christ et le Coeur du Christ, nous découvrirons par là-même l'aspect le plus essentiel de la doctrine du Sacré-Coeur, comme aussi l'aspect le plus fondamental de la doctrine du Corps mystique. Dans le Corps mystique, c'est de la tête que dérive toute la vie qui est communiquée au corps entier; et dans la vie du Christ, c'est son amour pour le Père et pour les hommes qui en constitue l'aspect le plus profond. Comprendre, pour autant que cela nous est possible, le mystère de cet amour, signifie une meilleure intelligence du Coeur de Jésus, le chef du Corps mystique, et dès lors une meilleure intelligence aussi de l'aspect le plus intime du mystère du Corps mystique.

### a) *Quelle est la nature de l'amour du Christ?*

« Haurietis aquas » nous invite à considérer un triple amour du Christ; dans sa distinction et son indissoluble unité, ce triple amour constitue la totalité de l'amour du Christ<sup>(6)</sup>.

(6) Cfr. J. ARRAGAIN, *Aspects du culte du Sacré-Coeur* dans *Ami du Clergé*, 16 mai 1957, p. 305-310.

Le premier amour du Christ est son amour divin, [p.188] qui lui est commun avec le Père et le St-Esprit. La nature intime de cet amour nous restera toujours cachée ici-bas. Nous pouvons dire seulement que les trois Personnes s'aiment mutuellement et aiment les créatures d'un unique et identique amour. A cause de cela, ils possèdent un amour qui est personnel: le Père aime le Verbe et le St-Esprit, et il nous aime nous mêmes, avec eux et par amour pour eux, d'un amour de Père ; le Verbe aime le Père et le St-Esprit, et il nous aime nous-mêmes avec eux et par amour pour eux, d'un amour de Fils; le St-Esprit aime le Père et le Fils, et il nous aime nous-mêmes avec eux et par amour pour eux, d'un amour d'Esprit-Saint.

C'est cet amour personnel du Verbe qui s'exprime d'une manière visible dans le Coeur de Jésus. Ce Coeur de Jésus n'est pas le symbole d'un amour divin générique, il est le symbole de l'amour personnel du Verbe, de cet amour qui est propre au Verbe parce qu'il implique une relation essentielle avec l'amour personnel du Père et celui du St-Esprit. C'est pourquoi le Coeur de Jésus ne s'explique complètement que dans les perspectives trinitaires.

Le second amour du Christ est sa charité surnaturelle, cet amour surnaturel dont le Verbe incarné aime le Père et le St-Esprit, et tous les hommes, par amour du Père et du St-Esprit. Cet amour est la manifestation créée de l'amour incréé et personnel du Verbe. Toute l'humanité du Christ est une expression finie, dans le temps, de la vie trinitaire du Verbe; la science du Christ est une imitation limitée de la science divine du Verbe, sa volonté humaine est l'expression, dans le temps, de la volonté divine du Verbe. Or, le Verbe aime d'abord et

nécessairement le Père et le St-Esprit, il aime ensuite les hommes. Par là nous comprenons que la volonté du Christ était toujours et entièrement orientée vers le Père, et que son amour pour les hommes, qui l'a poussé vers le sa- [p.189] crifice de la croix, n'était qu'une actualisation et une conséquence de son amour pour le Père.

Cette charité surnaturelle du Christ était essentiellement un amour filial.

Le troisième amour du Christ est son amour humain sensible; c'est cet amour qui l'a rendu plus semblable à nous et plus proche de nous. Jésus a aimé comme chacun de nous; il est devenu semblable à nous, excepté le péché (*Hebr.*, IV, 15).

Il importe d'abord de souligner la parfaite harmonie entre cet amour sensible, la charité surnaturelle et l'amour incréé du Verbe. Le conflit entre ces trois amours était radicalement exclu. Sa charité surnaturelle exprimait d'une manière parfaite l'amour éternel du Verbe dans sa volonté humaine, et sa vie affective donnait sur le plan sensible une expression parfaite de sa charité surnaturelle.

Il faut noter ensuite que l'amour affectif de Jésus possédait une universalité extensive et intensive. Jésus a aimé tout et tous, il a vécu toutes les gammes de l'amour humain: il a aimé sa mère, son père, ses amis et ses disciples, son oeuvre (l'Eglise), son peuple et son histoire, son pays et ses beautés, tous les hommes et l'univers entier; il a aimé tout ce qu'il y a de bon, de beau, de vrai dans la nature créée. Sa capacité d'aimer ne subit aucune diminution à cause de la multiplication des personnes et des objets à aimer, ni à cause de la distance dans le temps et dans l'espace. Son Coeur lui était donné afin d'exprimer d'une façon parfaite l'amour pour Dieu et pour les hommes: un amour qui ne s'épuise pas, comme c'est le cas chez nous, avec la multiplication des individus, un amour qui ignore les distances. C'est pour cela encore qu'il était doué de cette capacité d'aimer parfaitement et totalement tous les hommes, cette capacité d'aimer chacun des hommes d'une manière si personnelle, comme s'il n'y avait que lui au monde.

[p.190] Enfin, cet amour effectif de Jésus lui a permis de devenir vraiment notre frère, et ce même amour l'a préparé à la Rédemption. L'auteur de l'épître aux Hébreux souligne fortement l'existence en Jésus d'une expérience humaine, semblable à la nôtre, expérience qui constituait une préparation providentielle à la Rédemption. « Car assurément ce n'est pas à des anges qu'il vient en aide, mais c'est à la postérité d'Abraham. De là vient qu'il a dû être fait semblable en tout à ses frères, afin qu'il devînt miséricordieux et dans les rapports avec Dieu, un grand prêtre fidèle pour faire l'expiation des péchés du peuple; car, c'est parce qu'il a souffert, ayant été lui-même tenté, qu'il peut secourir ceux qui ont été tentés... Car nous n'avons pas un grand prêtre qui ne puisse pas compatir à nos faiblesses; au contraire, puisqu'il a été comme nous tenté en toutes choses, hormis le péché... il est capable d'user d'indulgence envers les ignorants et les égarés, puisqu'il est lui-même entouré de faiblesse » (*Hébr.*, II, 16-18; IV, 15; V, 2).

L'expérience humaine de toutes les conséquences douloureuses du péché, a permis au Christ de comprendre d'une manière expérimentale les conditions d'une humanité séparée de Dieu et l'a amené à s'offrir librement en victime pour notre rédemption.

Ainsi donc, en Jésus, une charité surnaturelle, reproduction parfaite de l'amour personnel du Verbe, a pu s'unir à une sensibilité humaine, une capacité d'amour effectif, un réel amour affectif, universel et personnel envers tous les hommes, un amour effectif qui a voulu suivre les chemins ordinaires de l'amour, et qui a voulu faire l'expérience des conditions inhérentes à l'humanité pécheresse.

C'est de la rencontre de ces deux amours que résulte l'amour rédempteur, c'est-à-dire l'amour générateur du Corps mystique.

b) *L'amour du Christ et le Corps mystique.*

[p.191] L'amour fondamental du Verbe incarné était l'amour du Père. « En entrant dans le monde (le Christ) dit: Vous n'avez voulu ni sacrifice, ni offrande, mais vous m'avez formé un corps; vous n'avez agréé ni holocaustes, ni sacrifices pour le péché. Alors j'ai dit: Voici que je

viens... ô Dieu, pour faire votre volonté... C'est en vertu de cette volonté que nous sommes sanctifiés, par l'oblation du corps de Jésus-Christ, une fois pour toutes » (*Hébr.*, X, 5-10).

C'est dans cet amour du Père que se trouve l'explication de la Rédemption par le sacrifice de la croix, et c'est ce même amour qui est la raison d'être du Corps mystique; cet amour est le feu qu'il est venu porter sur la terre, et il s'est sacrifié pour la diffusion de cet amour. « Mon Père m'aime, parce que je donne ma vie, pour la reprendre. Personne ne me la ravit, mais je la donne de moi-même; j'ai le pouvoir de la donner, et le pouvoir de la reprendre: tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père» (*Jean*, X, 17-18).

La mort sur la croix n'était pas absolument nécessaire à notre salut; il suffisait, disent les théologiens, d'un seul geste du Christ. La mort sur la croix n'était pas une loi à laquelle le Christ ne pouvait pas se soustraire: les rapports entre le Père et le Fils se situent non pas sur le plan de la loi, mais sur celui de l'amour. Disons plutôt que la mort sur la croix était dans la logique de l'amour: cette mort était le signe suprême de l'amour: « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (*Jean*, XV, 13).

Le Corps mystique c'est l'amour du Christ pour le Père et qu'il communique aux hommes par le moyen du don personnel du St-Esprit, pour que se réalise cet unique désir « afin que Dieu soit tout en tous » (*I Cor.*, XV, 28). On voit tout de suite le lien intime qui unit le Corps mystique au Coeur de Jésus. On pourrait dire que le Corps mystique c'est le Coeur de Jésus étendu à l'humanité, c'est-à-dire à l'Eglise et aux âmes jouissant de la vie de la grâce, et jusqu'à la fin des temps, à tous ceux qui auront cru et accepté ce don de l'amour du Christ.

C'est à la lumière de cette idée fondamentale: le Corps mystique est l'extension à l'humanité de l'amour du Christ pour le Père, que nous comprendrons mieux les multiples aspects de la doctrine du Corps mystique. Nous comprenons comment la grâce qui nous incorpore au Christ, puisse faire de nous les fils de Dieu, les images, les reproductions du Fils; et c'est le St-Esprit, le principe de sa vie d'amour filial, qui nous est communiqué, afin de reproduire en nous sa vie d'amour à l'égard du Père. Nous comprenons la raison d'être du baptême, de l'Eucharistie, du sacerdoce; tout cela a été institué afin de faire de son Corps mystique un corps sacerdotal, destiné à perpétuer à travers les siècles son sacrifice, c'est-à-dire la preuve suprême de son amour pour le Père. Nous comprenons encore pourquoi il a voulu faire du St-Esprit l'âme de son Eglise: si l'Eglise a pour mission de continuer ici-bas l'amour du Christ pour le Père, son principe vital ne peut être que la source même de l'amour du Christ. Tous les aspects de la doctrine du Corps mystique ne sont que les conséquences logiques de l'amour du Christ pour son Père.

Mais il y a un autre aspect de cette doctrine du Corps mystique, qu'il vaut la peine de souligner ici: l'amour de Jésus pour nous.

De tout son Coeur Jésus a désiré la gloire de son Père, mais en même temps, il a voulu nous associer à cet amour suprême: « (Père), je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient parfaitement un, moi en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé » (*Jean*, XVII, 22-23).

[p.193] Jésus avait le désir surnaturel intense de nous transmettre son amour pour le Père, de nous associer à son amour pour le Père; mais il devait tenir compte aussi de la diversité des personnes, de leurs attitudes, de leurs capacités. Puisque Jésus a aimé chaque homme d'après la personnalité qui lui est propre, il a demandé et obtenu pour chaque homme le St-Esprit, pour qu'il transforme chaque don et chaque personnalité naturelle en une vocation spécifique d'amour surnaturel pour le Père. C'est ainsi que nous comprenons la structure organique du Corps mystique avec la diversité des membres, des fonctions et des vocations, nous entrevoyons la possibilité de voir transformé tout état et tout don naturel dans une vocation d'amour; nous comprenons pourquoi Jésus a voulu fonder son Eglise avec des gens de son pays et de son peuple: Jésus aussi avait ses amis. Nous comprenons enfin la position unique réservée à Marie dans le Corps mystique.

Jésus a aimé Marie d'un amour parfait, total et filial; il n'a pu aimer aucune autre créature d'un amour semblable. C'est pour cela qu'il a voulu lui communiquer tous les biens surnaturels, dont il pouvait disposer. Un fils désire communiquer à sa mère tous les biens supérieurs dont il peut disposer. Il a voulu lui communiquer une sainteté éminente, image parfaite de sa propre sainteté, et dès lors une sainteté dont le péché serait complètement absent, une sainteté qui atteindrait la plénitude de la grâce; il a voulu pour sa Mère toutes les formes de l'amour féminin : l'amour des vierges, des fiancées, des épouses, des mères; et cela pour que sa vie intérieure puisse s'enrichir de toutes ses valeurs surnaturelles et servir de modèle aux autres; voulant l'associer de la manière la plus intime à sa mission, il a fait d'elle la Corédemptrice de l'humanité et la distributrice de toutes les grâces; il a voulu l'associer à tous les grands [p.194] mystères de sa vie, y compris la résurrection anticipée et a fait d'elle la Reine du Corps mystique.

Jésus est mort et est ressuscité. La vie du Christ ressuscité n'est que la continuation dans l'éternité de son amour rédempteur; il se souvient de tous ceux qu'il portait dans son Coeur au moment de sa mort. Au ciel il continue à nous aimer de ce triple amour dont il nous aimait durant sa vie terrestre.

Cet amour actuel du Christ - qui coïncide avec son amour rédempteur, rendu éternel et immuable -, est l'amour dont il embrasse à présent son Corps mystique, l'Eglise et tous les membres du Corps mystique, et c'est cet amour encore qui donne à l'Eglise l'Esprit-Saint qui nous distribue les dons de la grâce, cet Esprit qui suscite les vocations diverses, qui nous appelle à la sainteté.

L'Eglise est née de l'amour rédempteur du Coeur de Jésus, expirant sur la croix; c'est ce même Coeur qui infuse continuellement la vie à l'Eglise, celle-ci se nourrit de l'amour même du Coeur du Christ glorieux.

Faisant une hypothèse absurde, on pourrait dire, que si par impossible l'amour du Coeur du Christ glorieux venait à s'arrêter, l'Eglise cesserait d'exister comme Corps mystique du Christ: il lui manquerait le Coeur, qui lui fournit continuellement l'Esprit d'amour, c'est-à-dire le principe de sa vie.

c) *Quelle est la place de la dévotion au Sacré-Coeur au sein du christianisme?* N'est-elle qu'une forme historique particulière, destinée à être substituée par une autre dévotion, fondée par exemple sur la doctrine du Corps mystique, ou bien est-elle essentiellement une dévotion durable, destinée à vaincre l'usure du temps?

La réponse à cette question ne peut faire de doute. « Haurietis aquas » distingue nettement le culte du Sacré-Coeur des formes historiques et des pratiques par lesquelles ce culte s'est exprimé. Ce culte est le culte de [p.195] l'amour du Christ, plus spécialement le culte de son amour rédempteur. C'est cet amour rédempteur qui nous a donné l'Eucharistie, le Corps mystique, Marie. Il est impossible de se présenter un amour vraiment chrétien sans une dévotion à l'Eucharistie, l'Eglise, la Ste Vierge, et il est impossible aussi de se présenter un amour vraiment chrétien, qui négligerait la source profonde de cet amour. Plus spécialement, une doctrine du Corps mystique ne saurait être rigoureusement exacte sans une connaissance profonde du Coeur de Jésus. Ce Corps mystique n'est point une construction de notre intelligence, il est le fruit de l'amour du Christ; la dévotion la plus efficace au Corps mystique sera dans la reproduction de l'amour du Christ, en nous efforçant d'aimer le Corps mystique avec le Coeur du Christ. C'est pourquoi une spiritualité du Corps mystique exige les aspects de consécration et de réparation, ces aspects qui caractérisent actuellement la dévotion au Sacré-Coeur.

Dans l'Office du Sacré-Coeur, l'Eglise répète ce thème patristique par excellence: « Ex corde scisso Ecclesia - Christo iugata nascitur - Hoc ostium arcae in latere est - Genti ad salutem positum ». L'Eglise est née de l'amour rédempteur et souffrant du Christ, le Corps mystique vit et se développe grâce à l'amour de ces âmes qui acceptent de reproduire l'amour et les souffrances de Jésus pour les hommes. C'est là la porte du salut que la générosité du Coeur de Jésus met à la disposition des chrétiens généreux de nos jours <sup>(7)</sup>.

(7) Cet exposé sur le Corps mystique reprend plusieurs idées de la belle étude de C. COLOMBO, *Il Cuore di Cristo e la dottrina del Corpo mystico* dans *Il culto del Cuore di Christo*, Milan 1956, p. 71-95; T. LÉCUYER, L. S. Sp. *Le Sacré-Coeur et le corps mystique du Christ* dans *Cor Jesu*, I, p. 193-240.

### [p.196] 3) La Sainte Eucharistie.

La dévotion au Sacré-Coeur est en rapport étroit avec l'Eucharistie.

Les postulateurs de 1765 sont très explicites sur ce point. Ste Marguerite-Marie fut l'amante de l'Eucharistie, comme elle fut l'amante de la croix. Tout son désir était de communier; son secours, dit-elle, est « le Coeur de mon aimable Jésus au Très Saint Sacrement ». Jésus lui demanda la Communion réparatrice, comme il lui demanda l'Heure sainte, il voulait qu'elle communiât toutes les fois qu'elle le pourrait.

La dévotion a toujours suivi ce même chemin: à mesure qu'elle grandit dans une âme, elle incite à communier plus et mieux. Le P. Croiset S. J. faisait de l'Eucharistie une partie de l'objet même de cette dévotion: « L'objet particulier de cette dévotion est l'amour immense du Fils de Dieu qui l'a porté à se livrer pour nous à la mort, et à se donner tout à nous dans le Très Saint Sacrement de l'autel ».

Cela pourrait s'expliquer du côté subjectif des fidèles: c'est dans l'Eucharistie que nous trouvons actuellement le Coeur de Jésus le plus près de nous, et c'est là qu'il s'unit de la manière la plus intime à nous et que nous nous unissons à lui. Mais le P. Croiset indique une raison plus objective de ce lien étroit entre l'Eucharistie et la dévotion au Sacré-Coeur, c'est que l'Eucharistie est, avec la Passion, la preuve la plus expressive de l'amour du Sacré-Coeur pour nous.

L'Eucharistie renouvelle d'une manière non sanglante le sacrifice de la croix, qu'il rend présent devant nous; elle est vraiment le mémorial de la Passion (« memoria Passionis »).

Le symbolisme sacrificiel de l'Eucharistie nous rappelle que le Christ de l'autel est aussi le Christ de la croix. Nous y communions à un crucifié. Le vrai sens [p.197] de la communion eucharistique, la grâce sacramentelle propre, c'est l'union au Christ de la Passion. Les autres sacrements nous font participer aux bienfaits de Jésus, mais l'Eucharistie possède la vertu de consommer notre union avec le Crucifié: «Eucharistia est sacramentum Passionis, prout homo perficitur in unione ad Christum passum », écrit St Thomas <sup>(8)</sup>. St Augustin dit que nous mangeons le Crucifié: « nos manducando Crucifixum et bibendo illuminamur <sup>(9)</sup>... nos de cruce Domini pascimur, quia corpus ipsius manducamus » <sup>(10)</sup>.

(8) *Summa Theolog.*, III, q. 73, a. 3 ad 3.

(9) *Ennarr. in Psalm.* 33, Sermo 2, n. 10; PL, 36, 313.

(10) *Quaest. in Heptat.* 1. 3, 57; PL, 34, 704. - Karl Adam (*Die Eucharistielehre des hl. Augustin*, 1908, p. 75) écrit: «Mit Vorliebe bezeichnet deshalb auch Augustin die Kommunion als ein Essen vom Kreuze Christi, oder gar als ein Essen des Gekreuzigten ».

L'Eucharistie, ce « mysterium fidei », résume tous les grands mystères: Jésus y est présent, il y renouvelle sa Passion et sa mort, il s'y unit à nous. Les autres sacrements environnent l'Eucharistie, ils sont autant de moyens de salut complémentaires destinés à protéger et corroborer notre union avec le Christ. C'est autour de l'Eucharistie et des sacrements que se développe le culte avec ses prêtres et sa hiérarchie; il incombe aux prêtres de répandre les fruits du sacrifice de la croix, sacrifice qui se renouvelle constamment sur nos autels. De même que nos temples ont pour point central le tabernacle où bat le Coeur de Celui qui fait vivre le monde, de même l'Eglise est construite autour de l'Eucharistie et les prêtres sont les pierres angulaires vivantes de cette construction.

C'est surtout notre réparation qui doit être imprégnée d'une orientation eucharistique: nous nous efforçons de réparer cette autre forme de crucifiement que le Sauveur subit dans ce sacrement d'amour: l'indifférence, [p.198] les injures, les sacrilèges des hommes, et surtout nous y unissons nos intentions aux intentions réparatrices du Crucifié, qui nous laisse le sacrifice eucharistique comme le prolongement du sacrifice réparateur de la croix, sacrifice qui nous prouve l'amour de son Coeur.

Jésus nous manifeste encore la générosité de son Coeur en voulant être l'aliment de nos âmes. Nous connaissons les belles paroles de l'office liturgique composé par S. Thomas : « O banquet sacré dans lequel le Christ se donne en nourriture, où le mémorial de sa passion est rappelé, où l'âme est remplie de grâce et où nous est donné un gage de la gloire future ». En 1787, Pie VI approuva cette touchante prière eucharistique: « Oh ! jusqu'à quel point est arrivée votre excessive charité, ô Jésus très aimant. Vous m'avez préparé une nourriture céleste de votre Chair et de votre Sang précieux, pour vous donner tout entier à moi. Qui vous a poussé à de tels transports d'amour? C'est certes votre Coeur plein de charité. O Coeur adorable de mon Jésus, fournaise ardente du divin amour, recevez mon âme dans votre plaie sacrée, afin qu'à cette école j'apprenne à aimer ce Dieu qui me donna des preuves si admirables de son amour »<sup>(11)</sup>.

(11) Décret du 7 novembre 1787.

A la Cène, St Jean était appuyé sur la poitrine de Jésus. Au banquet eucharistique, nous avons le bonheur de reposer sur le Coeur de Jésus de la manière la plus intime. « A la Communion, l'homme, en recevant le Christ, s'unit à Celui qui est le plus beau, le plus aimable et le plus aimant de tous les enfants des hommes. Il pénètre intimement dans la plaie et dans le Coeur blessé du Christ, son Seigneur » (Bienheureux Ruysbroeck).

A l'autel, où il s'immole en sacrifice, le Coeur de Jésus nous révèle son ardent amour. Nous sommes admis à nous unir à l'offrande auguste offerte par le grand Mé- [p.199] -diateur. « O amour - disait Ste Gertrude - prends ce Coeur divin, cet encensoir où brûle un si suave encens, cette hostie si noble; offre-le pour moi sur l'autel d'or où est scellée la réconciliation de l'homme; offre-le pour suppléer à ce qui m'a manqué jour par jour, dans tout le cours de ma vie ».

Comme le sacrifice de la Ste Messe est le renouvellement du sacrifice sanglant de la croix, nous y puisons aux mérites surabondants attachés à l'effusion du sang qui coula des blessures et du Coeur de la sainte Victime, offerte en sacrifice sur la croix.

St François de Borgia avait l'habitude d'offrir le saint sacrifice de la Messe sur l'autel du Coeur transpercé de Jésus: au Canon de la Ste Messe, il se retirait dans la blessure du côté de Jésus, afin d'implorer efficacement le pardon de ses fautes et l'assistance divine dans tous ses besoins. St Alphonse de Liguori priait: « O Coeur, digne de régner sur tous les coeurs et de posséder l'affection de tous les coeurs, ô Coeur qui avez été blessé pour moi sur la croix par la lance de mes péchés, et qui, au Saint-Sacrement de l'Autel où vous demeurez, êtes toujours blessé pour moi d'une autre lance, celle de votre amour pour moi, ô Coeur, qui aimez les hommes avec tant de tendresse et qui en êtes si peu aimé, remédiez vous-même à une si grande ingratitude et enflammez nos coeurs d'un véritable amour pour vous ».

Le St Sacrifice de la Messe constitue le point central de la vie du prêtre et il est la raison d'être de son sacerdoce. Il faut que l'ascèse sacerdotale parte précisément du Coeur transpercé de Jésus. C'est par les mains du prêtre que s'écoulent les eaux du salut sur tout le genre humain. Les prêtres se souviendront des Paroles de St Paul: « Chaque fois que vous mangez le pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur » (*I Cor.*, XI, 36); ils verront dans le S. Sacri- [p.200] fice de la Messe le renouvellement de l'amour du Coeur de Jésus, amour par lequel il s'unit à ses prêtres, et par eux, aux fidèles.

A l'exemple du Christ qui s'immole pour son Corps mystique, ils doivent se sacrifier pour leurs ouailles; entraînés par l'amour rédempteur du Coeur de Jésus, ils feront de leur vie un holocauste d'amour.

Le P. Matéo dit aux prêtres: « N'oubliez pas que le Saint Sacrifice doit être votre première et suprême prédication en même temps que l'hommage sacerdotal par excellence à Dieu »<sup>(12)</sup>.

(12) *Retraite sacerdotale*, Grottaferrata (Rome), 1956, p. 98.

#### 4) *L'Incarnation rédemptrice.*

Une des notes caractéristique de cette dévotion réside dans la reconnaissance de l'Incarnation rédemptrice.

Le Coeur de chair attire tout naturellement notre attention sur l'Incarnation du Verbe.

Ceux qui sont initiés au langage biblique ne se scandalisent pas en lisant le texte de St Jean: « Le Verbe s'est fait chair » (I, 14); pour eux ce mot n'a rien de choquant. Mais les non-exégètes, qui ne sont pas familiarisés avec le style imagé des Ecritures, ne laissent pas d'être quelque peu surpris par cette expression concrète. Il se peut qu'ils éprouvent le même étonnement dans leur dévotion au Sacré-Coeur, où le Coeur de chair attire tout d'abord l'attention.

Quoi qu'il en soit, la dévotion au Sacré-Coeur, en attirant notre attention sur le Coeur de chair, est déjà un témoignage de l'Incarnation du Verbe, elle élimine complètement le danger d'un docétisme total ou partiel. Mais cette dévotion gagne en profondeur et en étendue du fait que ce Coeur de chair fait fonction de symbole, de sorte qu'on passe du Coeur au plein centre de [p.201] l'Incarnation. C'est ce symbolisme qui garde le culte du Sacré-Coeur de toute étroitesse. Le coeur est le symbole de ce qu'une personne a de plus profond, de plus original, de plus propre; le Coeur du Verbe incarné nous fait rencontrer Jésus dans le plus intime de sa personnalité, nous fait connaître la passion et la croix de notre Sauveur. Le culte du Sacré-Coeur, tel que l'Eglise le pratique, fixe notre attention sur la personne et l'oeuvre du Christ.

C'est de l'extérieur que ce culte nous mène à l'intérieur, au centre intime de l'Incarnation rédemptrice. Ici tout le drame de la Rédemption se déploie devant nos yeux: la réconciliation des péchés de l'humanité, l'Eglise, Corps mystique, remplie de l'esprit du Christ crucifié, les sacrements munis de la force sanctifiante de la croix, la résurrection, glorieux couronnement de la Passion, la vie éternelle acquise par la mort du Christ.

Le Coeur transpercé de Jésus, nous rappelle la réconciliation opérée par sa Passsion, et dès lors cette dévotion porte à la pénitence, à la réparation, elle nous inculque l'esprit de sacrifice dont Jésus était animé. Comme le Verbe incarné se réfère à son Père, l'Incarnation n'est pas une réalité close en soi, et la dévotion au Sacré-Coeur doit déboucher dans l'océan du mystère du Verbe que profère le Père et qui par le Père est envoyé dans ce monde. C'est ainsi que le culte du Sacré-Coeur rend témoignage de ce qu'il y a de plus profond dans le mystère de l'Incarnation rédemptrice<sup>(13)</sup>.

(13) Cfr., P. KRELING, O. P., *La dévotion au Sacré-Coeur, témoignage de l'Incarnation dans Actualité d'un culte*, p. 15-24.

##### 5) *Le Coeur de Marie.*

Selon la parole célèbre de S. Pie X, la dernière chance de salut pour l'humanité repose dans le Coeur de Jésus (« unicum salutis per fugium laboranti humano ge- [p.202] neri datum »). Mais comment se fait-il que de nos jours l'Eglise propose de plus en plus la Mère du Sauveur comme notre ultime secours? On comprend tout de suite qu'il ne peut s'agir d'un dilemme - ou bien ceci ou bien cela. C'est que l'amour de Jésus et l'amour de sa Mère vont toujours de pair. Il est intéressant de constater que l'année où naquit le grand apôtre de la dévotion mariale, St Grignon de Montfort, est l'année même où Jésus révéla pour la première fois l'amour de son Coeur à Ste Marguerite-Marie, en la fête de St Jean (le 27 décembre 1673). C'est comme une indication providentielle qu'il ne faut jamais séparer ce que Dieu a lié intimement.

N'oublions pas que le coup de lance qui transperça le Coeur de Jésus, n'est autre que le coup de glaive prédit par Siméon. qui perça le Coeur de Marie, debout près de la croix.

Dans « Haurietis aquas » Pie XII déclare: puisque la bienheureuse Vierge Marie a été indissolublement unie au Christ dans l'oeuvre de la rédemption humaine, il convient particulièrement que le peuple chrétien qui a reçu la vie divine du Christ par Marie, après avoir rendu le culte qui est dû au Coeur Sacré de Jésus, rende aussi au Coeur très aimant de sa céleste Mère de semblables hommages de piété, d'amour, de gratitude et de réparation; dans



ce même document le Souverain Pontife désigne Marie comme don du Sacré-Coeur. Dans «*Mediator Dei* » il disait: Personne ne jouit d'une plus grande faveur et d'une plus grande puissance qu'Elle, auprès du Très Sacré Coeur du Fils de Dieu, et par Lui, auprès du Père céleste ». St Pie X écrivit dans «*Ad diem illum* » (2 février 1904): «*Qui ne reconnaîtra que c'est à juste titre que Nous avons affirmé de Marie, compagne assidue de Jésus, de la maison de Nazareth au plateau du Calvaire, initiée plus que toute [p.203] autre aux secrets de son Coeur, qu'elle dispense comme de droit maternel, les trésors de ses mérites?* ».

Le Coeur de Marie nous parle de l'amour qui détermine et résume toute notre religion <sup>(14)</sup>.

(14) Pour un exposé plus détaillé, voir la seconde partie du présent ouvrage. Nous renvoyons aussi à la très belle page du Père Matéo, *Le Saint Coeur de Marie* (sermon prêché le 22 août 1933, dans la chapelle de nos Soeurs à Picpus), et qui traite des trois amours du Coeur de Marie: amour pour le Père - Amour pour Jésus - Amour pour les hommes. On peut trouver le texte dans *Rex Amoris*, octobre 1958, p. 110-115. Qu'on se rappelle aussi la parole du Père Coudrin: «*Le Coeur de Marie a été percé; c'est par cette voie que nous allons au Coeur de Jésus. Quand on a une fois trouvé Marie, et par Marie Jésus et par Jésus, Dieu le Père, on a trouvé tout* ». (*Avis sur l'Adoration*). «*C'est par votre Coeur Sacré, que nous arriverons sûrement au Coeur adorable de ce cher Divin Fils* » (*Prière au Coeur Sacré de Marie*, fin 1800).

## CHAPITRE V

### **[p.204] La dévotion au Sacré-Coeur et notre Congrégation.**

#### 1) *Dans son histoire.*

Si tous les Instituts religieux tendent à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, il n'en est pas moins vrai que chaque Institut a son but particulier qui le spécifie; chacun a sa place dans l'harmonie de l'Eglise et répond aux besoins des temps comme aux attraits spéciaux des âmes.

Le temps et le lieu de ses origines ont marqué notre Institut d'un cachet particulier; d'autre part il n'est pas moins remarquable de constater les intuitions extraordinaires que Dieu semble avoir données à nos Fondateurs concernant l'épanouissement futur de la dévotion aux Sacrés-Coeurs.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle, sous l'impulsion des déistes et des Encyclopédistes, avait élaboré une morale sans Evangile, il s'était passé du Christ et de tout ce qui tient à sa personne sacrée, de la Ste Vierge dont les Jansénistes avaient combattu le culte, du Sacré-Coeur qu'on taxait de dévotion nouvelle et ridicule, de la Ste Eucharistie dont on se tenait le plus possible éloigné.

Emus de l'énormité des ravages accumulés alors par l'athéisme social, attristés des outrages sans nombre qu'on multiplie contre le Christ et sa Mère, nos Fondateurs, le Père Marie-Joseph Coudrin (1768-1837) et la Mère Henriette Aymer de la Chevalerie (1767-1834) s'attachèrent à reconstruire et à réparer.

Des Mémoires présentés au St-Siège en vue d'obtenir une solennelle approbation, émergent constamment les pensées fondamentales des Fondateurs: ils résolurent d'établir un Institut dont les membres, en vrais zélés de l'amour des Sacrés-Coeurs, s'efforcent de propager [p.205] la dévotion aux Sacrés-Coeurs, de réparer par l'adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement de l'autel, les outrages faits à la Majesté divine, d'imiter les quatre âges de Notre-Seigneur.

Le programme que les Fondateurs assignent à leur fondation n'est pas un amalgame d'éléments disparates, il est d'une cohérence parfaite, et manifeste une intuition de la dévotion aux Sacrés-Coeurs.

Ils ont compris d'emblée les liens multiples qui unissent le culte du Sacré-Coeur et la dévotion à la Ste Eucharistie; en effet, sans cette orientation eucharistique, le culte du Sacré-Coeur perd du coup sa simplicité et sa solidité. L'Eucharistie est le mémorial de la Passion et de l'amour infini du Sauveur, amour dont son Coeur de chair est le symbole vivant. Le St-Sacrement de l'autel est le «*Sacrement d'amour* », la preuve la plus touchante de la tendresse

indicible de Jésus pour nous. C'est dans l'Eucharistie que Jésus nous donne son Coeur. Mais c'est aussi dans ce sacrement qu'il est en butte, comme Jésus disait à Ste Marguerite-Marie, «aux mépris, aux irrévérences, aux froideurs d'un grand nombre ».

Ensuite, nos Fondateurs fixent dans leur Institut, dès ses origines, les diverses orientations que le culte du Sacré-Coeur revêtra à l'avenir: l'union du Coeur de Jésus et du Coeur de Marie, la consécration, l'esprit apostolique. Ils ramènent toute l'activité de l'Institut au même centre, le Coeur de Jésus qui est tout amour, la personne aimante du Christ, qu'on s'efforce d'imiter dans les grandes scènes de sa vie mortelle: l'enfance, la vie cachée, la vie évangélique, la vie crucifiée. Chez nous c'est toujours Jésus qu'on considère et imite avant tout, c'est lui qui est présenté à notre culte dans la Ste Eucharistie, c'est lui qui est proposé à notre imitation dans les quatre âges de sa vie terrestre, c'est lui qui est proposé à notre zèle pour que nous le fassions connaître et aimer dans le mystère de son Coeur.

**[p.206]** Une des notes caractéristiques de la dévotion au Sacré-Coeur est son esprit d'immolation et de sacrifice; nos Fondateurs voulurent l'amour par la réparation, et ils ne cessèrent d'enseigner que la réparation se fait dans un esprit de sacrifice et d'immolation <sup>(1)</sup>.

(1) Voici quelques expressions de la Mère Henriette: « Dieu nous veut à ses pieds pour souffrir, et adorer... Notre vie doit être un holocauste perpétuel de tout notre être à Dieu, et à Dieu seul... Il faut vivre pour souffrir, et souffrir en aimant la souffrance... Soyons toujours dans cet acte d'immolation... ». Le Père Coudrin écrivait: «Ne perdons jamais de vue que nous devons être triturés, abreuvés d'amertume; c'est là notre plus beau triomphe. Soit qu'on nous persécute, soit qu'on nous laisse en repos, soyons les enfants de la Croix ».

Nos Fondateurs considèrent la consécration au Coeur de Jésus comme essentielle. On connaît la formule célebre du P. Coudrin: «La consécration aux Sacrés-Coeurs est le fondement de notre Institut » (Mémoire du 6 décembre 1816) <sup>(2)</sup>. Il faut parler ici de cet acte fondamental qui constitue comme la naissance même de notre Institut, la profession des voeux émise en cette mémorable nuit de Noël 1800, où le Fondateur prononçait ses voeux «comme Zélateur de l'Amour des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie, au service desquels je veux vivre et mourir ».

(2) Le Père Coudrin écrivait à Soeur Eudoxie (1835); « Rappelons-nous que nous sommes voués aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie, et qu'à cette précieuse profession sont inmanquablement attachées de saintes et douces amertumes, inséparables de notre vocation »

Le culte du Sacré-Coeur doit conduire à l'apostolat ceux qui s'y dévouent. Le titre que le Fondateur voulut donner à ses enfants et qu'il préféra toujours, fut celui de « zélateurs et de zélatrices de l'amour des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie ». De là, dans sa fondation, l'apostolat des missions populaires et des missions lointaines <sup>(3)</sup>, l'apostolat de la prière ininterrompue, l'éducation de la jeunesse et les autres oeuvres de zèle.

(3) Le Fondateur organisa et dirigea les missions du diocèse de Troyes (1820). Les missionnaires allaient en groupes par six, huit, et même dix ensemble. Quelques frères les accompagnaient, pour les décharger des soins matériels de la nourriture et du logement, et pour les seconder dans l'organisation des catéchismes, des cantiques, des cérémonies. Tous ensemble formaient une sorte de communauté ambulante - Dès l'origine de sa fondation, le Bon Père avait rêvé des missions en pays sauvages. Il disait à Mgr de Beauregard: « Je les vois, ces chers enfants, portant jusqu'aux extrémités du monde le flambeau de l'Evangile ». On sait avec quel zèle il mit ses fils à la disposition de la Propagande; on connaît sa joie quand le St-Siège assigna à la Congrégation la mission des îles Sandwich; on se rappelle la cérémonie solennelle et touchante du départ des premiers missionnaires, ses chaudes exhortations à nos missionnaires (voir p. e. dans *Esprit du T. R. Père Coudrin*, p. 53 sv) et ses dernières paroles: «Valparaiso, Gambier ». Oui, le P. Damien pouvait venir, et le P. Matéo aussi.

**[p.207]** Depuis 1797, le premier vendredi du mois est un jour de fête dans l'Institut, sanctifié par la veillée de l'Heure sainte, par le jeûne, par la Communion réparatrice, l'exposition du Saint-Sacrement, l'amende honorable. Depuis les premiers jours de notre Institut, nous trouvons la fête du Sacré-Coeur célébrée le vendredi qui suit l'octave du T. St-Sacrement sous le rite double de première classe, comme la fête patronale de la Congrégation avec toute la pompe des plus grandes solennités.

Nos Fondateurs savaient que la dévotion au Sacré-Coeur est par définition une dévotion qui pousse à l'apostolat; en effet, une dévotion au Sacré-Coeur où l'aspect apostolique ferait défaut, ne serait pas une dévotion authentique.

La place qu'occupe cette dévotion dans l'histoire et dans la structure de notre Congrégation, est vraiment centrale et vitale. Le texte de la Règle nous dit que nous avons « pour but de faire tous les efforts... pour propager la vraie dévotion envers le Sacré-Coeur de Jésus et le très doux Coeur de Marie... ». Il est extraordinaire pour ce temps-là de voir la dévotion au Coeur de Marie si intimement liée à la dévotion au Coeur de Jésus, car la dévotion au Coeur de Marie était encore très loin de [p.208] jouir du même développement que la dévotion au Coeur de Jésus (nous revenons sur ce point dans la deuxième partie de cet ouvrage: voir Chapitre IV).

Le T. R. Père Marcellin Bousquet écrit: « N'oublions jamais que cette dévotion a été l'idée-mère de notre fondation. Jusqu'en 1824, les membres de L'Institut ne s'appelaient pas autrement que les « Zélateurs de l'amour des SS. Coeurs »; en faisant profession, ils promettaient de faire tout ce qui serait en leur pouvoir pour faire connaître et aimer ces Divins Coeurs; tout cela montre combien vif et ardent était dans leur âme le désir de propager, par tous les moyens possibles, cette dévotion bénie, dont l'héritage nous a été authentiquement confié »<sup>(4)</sup>.

(4) Lettre circulaire du 18 avril 1898.

Dans l'histoire de notre propagation de la dévotion au Sacré-Coeur une place de choix revient à l'Association Extérieure, sorte de Tiers-Ordre, qui, d'après l'intention de nos Fondateurs, doit être comme l'extension de la Congrégation dans le monde et le complément indispensable au rayonnement de notre Institut. La naissance de cette Association remonte aux origines mêmes de la Congrégation. Dès le début, la Mère Henriette admettait, pour l'adoration, ses anciennes compagnes qui n'étaient pas appelées à la vie religieuse. L'association reçut sa forme canonique à l'époque où le Saint- Siège approuva notre Institut lui-même. Sollicitant du S. Siège l'approbation des Règles de l'Institut (1814), nos Fondateurs demandèrent de faire participer aux grâces spirituelles accordées aux membres de la Congrégation, les personnes qui vivent dans le monde. L'aurisation accordée par un rescrit de Pie VII (18 décembre 1814) fut consignée dans nos Constitutions (a. 461). L'Association connut une expansion rapide; vers la fin de 1816, plusieurs milliers de personnes s'y étaient fait [p.209] inscrire; les registres nous livrent les noms de cardinaux, d'évêques, de prêtres, de personnes distinguées, de religieux et religieuses, de simple fidèles.

Dès les origines de notre Institut, ses membres ont vécu dans l'esprit de cette dévotion; ils ont fertè la jeunesse qui leur était confiée dans ce même esprit; nos vaillants missionnaires ont porté le message d'amour du Coeur de Jésus jusqu'aux extrémités de la terre. L'illustre et héroïque Père Damien parvint à organiser parmi ses lépreux de Molokai l'adoration quasi-perpétuelle; et comme il est émouvant de savoir qu'en face de la mort il exprimait sa consolation de pouvoir mourir comme enfant des Sacrés-Coeurs<sup>(5)</sup>. Il n'en faut pas plus pour démontrer que l'explication de cette vie réside dans l'esprit de la dévotion au Sacré-Coeur.

(5) Lettre du P. Wendelin Moeller au T. R. Père, du 17 avril 1889.

Le Père Ladislav Van Heuverszwin (1851-1935) s'est fait l'infatigable apôtre d'une véritable croisade en faveur de la consécration au Sacré-Coeur; le mouvement prôné par ce Père, que ses confrères se plaisaient à nommer « Père Charité », recueillit un succès extraordinaire: nombreuses furent les familles, les villes et les villages, surtout en Belgique, qui se consacrèrent au Coeur de Jésus<sup>(6)</sup>.

(6) La formule de la consécration des familles au Sacré-Coeur, telle qu'on la trouve dans le Cérémonial de l'Intronisation, est celle du P. Ladislav.

L'apôtre au coeur de feu, le Père Matéo, qui s'était d'abord dévoué à l'oeuvre de l'Association Extérieure, est le fondateur et l'apôtre mondial de l'Intronisation. Le Christ est Roi des individus, Roi des familles, Roi des sociétés, mais Roi méconnu, lorsqu'il n'est pas outragé ou méprisé de la plupart des hommes. Le premier devoir de la réparation sera donc de

rétablir dans toute son étendue les droits divins violés. La croisade splendide de l'Intronisation opère ce rétablissement, répare cette [p.210] méconnaissance, en faisant reconnaître et acclamer la royauté sociale du Coeur de Jésus. Commencée au Chili en 1907, l'oeuvre se développait rapidement. L'épiscopat chilien voyant ses fruits merveilleux suppliait le Souverain Pontife dans une lettre collective du 23 mars 1913, de vouloir bien l'enrichir d'indulgences; St Pie X, par un décret du 24 juillet 1913, accordait cette faveur pour les fidèles de ce pays; Benoît XV devait en 1914 étendre ces indulgences au monde entier. Chaleureusement encouragée par les Souverains Pontifes, l'oeuvre connut une expansion mondiale et pénétra jusque dans les pays de missions les plus reculés où elle a produit des fruits merveilleux. La rapidité quasi foudroyante de son extension prouve que l'oeuvre est bien providentielle et l'on peut dire en toute vérité que l'oeuvre de l'Intronisation a largement contribué à propager la dévotion au Sacré-Coeur et à préparer l'avènement de son règne d'amour <sup>(7)</sup>.

(7) Dans le *Dictionnaire de Spiritualité...* fasc. XI, c. 1040, le P. Hamon, S. J., écrit que l'oeuvre de l'Intronisation « n'a plus sa victorieuse jeunesse ». S'il devait en être ainsi, nos confrères s'efforceront de préparer une nouvelle et encore plus victorieuse jeunesse à l'Intronisation.

A l'oeuvre de l'Intronisation se rattachent plusieurs autres oeuvres, comme « La ligue de la communion perpétuelle pour le règne du Coeur de Jésus », « La ligue des Benjamins et des Tharcisius du Sacré-Coeur », « L'adoration nocturne aux foyers ». Cette dernière oeuvre suscita l'admiration de Pie XI; elle compte de par le monde environ 700.000 adorateurs nocturnes; à propos de cette oeuvre, une Revue américaine disait que la Congrégation du P. Coudrin empêche le monde de dormir.

## 2) Dans sa finalité.

La dévotion au Sacré-Coeur exerce une influence décisive sur la spiritualité de notre Congrégation <sup>(8)</sup>.

(8) Sur ce point nous suivons l'exposé de la deuxième Lettre circulaire du T. R. Père Henri Systemans (6 janvier 1959).

[p.211] Avec Dom Cabrol, nous pouvons définir la spiritualité congréganiste: ce tout organique de doctrine et de pratiques que les Fondateurs ont légué comme héritage spirituel à tous ceux qui veulent marcher sur leurs traces. Il va de soi qu'une importance fondamentale revient ici à la fin. La fin détermine la valeur morale d'une action comme aussi la nature des moyens par lesquels on veut atteindre la fin. La fin est ce qui est bon et voulu pour lui même; la fin est ce qui termine et détermine la tendance de la volonté. Or l'on sait que la volonté peut se porter vers plusieurs biens, qui chacun dans son domaine, représente une valeur autonome, et dès lors peut constituer l'objet vers lequel la volonté se porte comme vers son terme. Il s'ensuit que l'ordre des fins peut comprendre toute une gamme de degrés différents, qu'il peut exister entre les fins une certaine hiérarchie <sup>(9)</sup>.

(9) Voici l'enseignement du Docteur Angélique: « Id quod est propter se bonum et volitum est finis. Unde voluntas propria est finis. Ea vero quae sunt ad finem, non sunt bona vel volita propter seipsa, sed in ordine ad finem. Unde voluntas in ea non fertur, nisi quatenus fertur in finem, unde hoc ipsum quod in eis vult est finis... Ex fine autem sumitur quasi formalis ratio volendi illud quod ad finem ordinatur... Finis autem comparatur ad id quod ordinatur ad finem, sicut forma ad materiam » (Summa Theolog., q. 8, a. 2, c; ibid., q. 19, a. 10, c; q. 4, a. 4, c.).

Exposant la fin de l'Institut, le Chapitre préliminaire de notre Règle dit que « le but de l'Institut est de retracer les quatre âges de Notre-Seigneur: Son enfance, sa vie cachée, sa vie évangélique et sa vie crucifiée, et de propager la dévotion envers les Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie ».

Parlant de la fin, ce texte énumère deux éléments; quelles sont la valeur de ces éléments et leurs relations réciproques?

L'Exposé de notre Spiritualité, approuvé par le Chapitre général (le 20 septembre 1958), indique en ces termes la fin spéciale de notre Institut: « Le service des Sacrés-Coeurs, en retraçant les quatre âges de Notre [p.212] Seigneur Jésus-Christ et en propageant la Dévotion

aux Sacrés-Coeurs ». Cette formule est expliquée comme suit: « La fin spéciale peut être considérée comme dernière et comme prochaine:

I. *La fin spéciale dernière* de notre Institut est le service des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie, auxquels l'ont voué nos Fondateurs par la Consécration aux Sacrés-Coeurs, posée par eux comme fondement de l'Institut et reconnue officiellement par l'Eglise.

II. *La fin spéciale prochaine* de notre Institut est: de retracer les quatre âges de Notre Seigneur Jésus-Christ (son enfance, sa vie cachée, sa vie évangélique et sa vie crucifiée) - et de propager la Dévotion aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie ».

Il s'agit ici de la fin spéciale dernière de notre Institut, car la fin générale de notre Congrégation, qui est commune à toutes les familles religieuses, réside dans « la Gloire de Dieu, qui se réalise concrètement dans la charité envers le prochain, par l'observance des trois vœux de Pauvreté, de Chasteté et d'Obéissance d'après nos Constitutions ».

Notre « fin spéciale dernière » c'est ce qui constitue le terme final auquel aboutissent toutes les activités de notre Congrégation; cette fin consiste dans « le service des Sacrés-Coeurs, auxquels l'ont voué nos Fondateurs par la Consécration. aux Sacrés-Coeurs, posée par eux comme fondement de l'Institut et reconnue officiellement par l'Eglise ».

L'existence de notre Congrégation est antérieure à ses Constitutions écrites. Et cependant, depuis ses origines, dans son ensemble aussi bien que dans ses membres, elle était déjà consacrée au service des Sacrés-Coeurs. Dans la nuit de Noël 1800, avant de monter à l'autel, le Bon Père Coudrin prononçait ses vœux « comme Zélateur de l'Amour des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie, au service desquels » il voulait vivre et mourir. On saisit ici la pensée primitive et fondamentale qui fut [p.213] à l'origine de la nouvelle fondation. Il n'existe aucun document historique qui nous permettrait de supposer qu'à ce moment les Fondateurs aient songé aussi à l'imitation des quatre âges <sup>(10)</sup>. Au moment d'émettre ses vœux le Père Coudrin n'a pu ignorer la fin qu'il se proposait et qui serait aussi la fin des membres de sa fondation. Il est logique d'admettre qu'il avait une intuition très nette du but le plus adéquat et le plus final de son Institut, alors que la réalisation pratique de ce même but demandait d'être détaillée ultérieurement.

(10) Cette formule n'apparaît que vers octobre 1801; le Père Coudrin la reçut de la Mère Henriette. Elle s'inscrit dans la mentalité de l'Ecole française (de Bérulle aime à parler des « états » de Notre-Seigneur), mais, et ceci est plus important, elle exprime une grande idée paulinienne (I Thes., I, Eph., V, 1-2). qui était très familière aussi au christianisme primitif, où tout se ramenait à l'imitation du Sauveur. L'historique et la théologie des quatre âges restent encore à faire. Cfr. L. WINGERN, *Was bedeutet die Forderung der Nachfolge Christi* dans *Theol. Litt.* 1950, p. 390 sv,

Il importe de souligner que sur le point du « service » des Sacrés-Coeurs, la formule de profession n'a jamais subi le moindre changement; à l'exemple des Fondateurs, chaque nouveau profès se consacre, et pour la vie et pour la mort, à ce même service.

L'Exposé de notre Spiritualité a préféré le mot « service » au mot « consécration »; sa terminologie coïncide ainsi avec celle de nos Constitutions. On pourrait objecter que le Chapitre préliminaire ne parle pas du « service » des Sacrés-Coeurs. Mais il est évident que ce texte envisage avant tout le côté pratique de notre vocation. En outre, si le terme n'y est pas, la chose y est certainement. En effet, parlant de la propagation de la dévotion envers les Sacrés-Coeurs, ce texte suppose que les propagateurs de cette dévotion vivent réellement cette dévotion, c'est-à-dire qu'ils se mettent au service des Sacrés-Coeurs.

Si le terme « consécration » manque dans le texte de nos Constitutions, nous savons cependant que la con- [p.214] sécration constitue la base de notre vocation congréganiste. Les documents sont formels sur ce point: « Cette Congrégation est consacrée aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie » <sup>(11)</sup>; « étant, comme nous le sommes, consacrés d'une manière spéciale, aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie » <sup>(12)</sup>, « consacrés pour toujours aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie » <sup>(13)</sup>. Dans le Mémoire du 6 décembre 1816, le Fondateur écrit d'une manière aussi explicite que catégorique: « La consécration aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie est le fondement de l'Institut. Nous tenons beaucoup à conserver, dans le nom même de notre société religieuse, un souvenir de cette consécration ». Il y a plus, cette consécration a

été officiellement reconnue par l'Eglise. Le décret d'approbation du 10 janvier 1817 dit expressément: « Cette Congrégation, consacrée aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie ». Ensuite le Cérémonial nous livre la formule de notre profession religieuse, que l'Eglise a toujours considérée comme une consécration. Or, nous savons que chez nous cette consécration se fait au service des Sacrés-Coeurs. Cette consécration nous est rappelée encore dans l'oraison que le prêtre récite après le «Te Deum»: «...praesentos famulos tuos, Sacratissimo Cordi Domini nostri Jesu Christ consecratos benedicere et sanctificare digneris».

(11) Supplique du Bon Père au S. Siège, du 26 octobre 1814.

(12) Mémoire du Bon Père, du 29 septembre 1824.

(13) Supplique du 20 octobre 1824.

Il n'y a que de légères nuances entre les deux concepts: service et consécration. Le service traduit notre disponibilité inconditionnée et absolue envers les Sacrés-Coeurs, alors que la consécration en exprime le caractère surnaturel, car il n'est pas question ici d'un service envers des supérieurs intermédiaires ou profanes, mais il s'agit d'un service sacré qui exprime notre dépendance absolue et effective envers nos maîtres suprêmes, les person- [p.215] nes aimantes de Jésus et de Marie. Cette consécration, qui débute au moment de notre profession exprime encore le changement radical qui s'est opéré en nous au moment de notre profession; elle est comme un nouveau baptême, un renoncement à tout ce qui n'est pas Dieu et son service, elle nous attache à Jésus-Christ pour toujours <sup>(14)</sup>.

(14) La théologie contemporaine insiste beaucoup sur les références sacramentaires de la profession religieuse; par exemple A-M. HENRY, O. P., *L'état de perfection dans Initiation théologique*, III, p. 1170 sv.

Le T. R. Père Marcellin Bousquet disait: «... c'est que dès là que vous avez fait profession religieuse, vous devenez des personnes sacrés : le monde ne s'y trompe pas; et, à dater de l'heure, où vous avez prononcé vos voeux, que vous ratifiez en posant vos mains sur l'Evangile, vous êtes entièrement consacrées à Dieu, et le péché que vous commettrez prendra le caractère du sacrilège, parce qu'il y aura profanation d'une chose sainte. Comme le dit le docte et savant Suarez, avec toute la sévérité de l'Ecole: «Par votre profession religieuse, vous transférez en Dieu le domaine de vous-mêmes; vous vous attachez totalement, intimement au service de Dieu, sans avoir la liberté de vous attacher à autre chose ». Oui, vos yeux; oui, vos mains; oui, votre âme, votre coeur, vos forces, votre volonté, votre temps, tout est à Dieu, et personne ne peut disposer de vous; ... car, nous dit saint Thomas d'Aquin: « On appelle religieux ceux qui se sont consacrés totalement au service de Dieu »... Et votre consécration religieuse atteindra tellement tout votre être, qu'elle passera en tous vos membres comme une sève vivifiante, « de telle manière, nous dit encore saint Thomas d'Aquin, que tous les mouvements de votre corps, tous vos actes, et le sommeil, et le repos et le travail, et la prière, tout sera un cantique, tout sera comme une lyre et un psaume à la gloire de Dieu » <sup>(15)</sup>.

(15) Sermon de Profession religieuse, du 16 septembre 1877.

[p.216] Les auteurs ascétiques nous enseignent que la profession religieuse est comme un doublage du baptême; elle nous détourne radicalement de Satan, de ses séductions et de ses oeuvres. Le baptême est une consécration constitutive, la profession religieuse est une consécration morale et juridique, mais ces deux consécration ont en commun qu'elles sont un esclavage libérateur.

La note congréganiste de la profession religieuse est dans la consécration aux Sacrés-Coeurs, dont le religieux des Sacrés-Coeurs devient la propriété, le domaine absolu; il ne s'appartient plus et, comme dit M. Blondel « Dieu est partout où l'on n'est plus à soi » <sup>(16)</sup>.

(16) L'Action, Paris, 1950, p. 387.

Cette consécration prend son départ dans un acte, mais elle débouche dans un état, une disposition habituelle par laquelle le religieux se livre définitivement et entièrement au service des Sacrés-Coeurs. C'est ainsi que l'on peut dire que notre consécration est réellement le «fondement », et c'est sur ces assises que se construit l'édifice entier de notre Institut. On pourrait dire encore que la consécration est la cause, qui donne à l'Institut, considéré plutôt

dans sa nature, le caractère d'une appartenance entière aux Sacrés-Coeurs; le service est l'effet, l'activité qui émane de cette consécration.

On le voit, notre consécration-service établit un programme vraiment universel, adéquat et central.

Notre *fin spéciale prochaine*, c'est-à-dire le terme concret, immédiat des activités de notre Institut, c'est « de retracer les quatre âges de Notre Seigneur Jésus-Christ (son enfance, sa vie cachée, sa vie évangélique et sa vie crucifiée) - et de propager la Dévotion aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie ». Nous voici en présence des « manières » ou des « modes » par lesquels s'exprime notre service des Sacrés-Coeurs. Le T.R.Père Flavien Prat écrit: « l'imitation des quatre âges qui est la manière de pratiquer la dévotion à son Divin Coeur, de [p.217] reproduire les dispositions merveilleuses des divers états de sa vie mortelle »<sup>(17)</sup>.

(17) Sans vouloir verser dans des questions d'herméneutique, relevons dans le même document: « La véritable dévotion aux SS. Coeurs est donc la fin vraie, principale, unique de notre Institut » (Lettre circulaire du 1,5 janvier 1914). L'idée de l'imitation du Christ, si féconde à notre époque, se retrouve dans la spiritualité de Ch. de Foucauld, qui a comme centre le « mystère de Nazareth », et dans le célèbre « Journal d'un curé de campagne » de Bernanos.

L'imitation du Christ est le devoir fondamental du christianisme; tous doivent dans le Christ naître à une vie nouvelle, mourir et ressusciter, les sacrements signifient et opèrent cette vie nouvelle. Mais Dieu impose à chacun de nous une manière particulière d'imiter le Christ.

Chez nous, l'imitation du Christ se transpose au niveau congréganiste; il incombe à notre Institut de reproduire les grandes scènes évangéliques de la mission terrestre du Christ. St Paul nous dit que chaque chrétien doit s'efforcer d'imiter le Christ<sup>(18)</sup>, mais ici l'imitation se pratique par une société: notre Congrégation détaille les grands traits de la mission du Christ, elle les prend comme cadre de ses activités. Cette imitation se situe d'abord sur le plan social: c'est notre Congrégation dans son ensemble qui doit reproduire la vie du Christ; mais elle se situe aussi sur le plan individuel: cette reproduction doit être réalisée par les membres individuellement, et nous devons « reproduire les dispositions merveilleuses des divers états de sa vie mortelle » écrit le T. R. Père Flavien Prat<sup>(19)</sup>.

(18) « Soyez donc des imitateurs de Dieu..., et marchez dans la charité, à l'exemple du Christ » (Eph., V, 1).

(19) Lettre circulaire du 15 janvier 1914.

Imitant la vie du Christ, on comprend qu'il ne peut s'agir ici d'une imitation matérielle. Jésus se dédiait à la gloire du Père, et ce devoir nous incombe aussi. Mais depuis que le Christ s'est fait notre Médiateur, et qu'il s'est associé Marie dans sa mission rédemptrice, il nous [p.218] faut constamment passer par le mystère de leur amour, de leurs Coeurs. On comprend maintenant que le texte de la Règle ne pouvait se limiter à nous proposer simplement l'imitation des quatre âges, il nous impose aussi la propagation de la dévotion aux Sacrés-Coeurs. Et voici que tout s'éclaire: cette propagation de la dévotion aux Sacrés-Coeurs est plus qu'une conséquence directe de notre service des Sacrés-Coeurs, elle nous indique encore l'orientation spécifiquement congréganiste de notre imitation des quatre âges. En effet, il ne peut s'agir pour nous d'une imitation quelconque, d'une reproduction générale; il s'agit d'une imitation bien spécifiée: une imitation des quatre âges, qui trouve son inspiration et sa vérification dans la consécration au service des Sacrés-Coeurs.

Etant donné le lien unique qui unit le Coeur de Marie au Coeur de Jésus, il est tout naturel d'associer le Coeur de Marie au Coeur de Jésus, afin d'obtenir la réalisation de notre fin spéciale prochaine. Pie XII disait: « Comme il n'y a rien de si semblable au Coeur du Divin Rédempteur que l'aimable Coeur plein d'amour pour nous tous de l'Immaculée Vierge-Marie, aussi il a plu (au Fondateur) par un louable dessein de tourner cette même dévotion vers ce Coeur également, et d'obtenir de lui les dons célestes nécessaires non seulement à vos confrères, mais à la société tout entière pour la réformer sous l'inspiration et par la puissance de Jésus-Christ »<sup>(20)</sup>.

(20) Allocution aux membres du Chapitre général, 2 septembre 1958.

Notre vocation a donc pour centre l'amour, le Coeur de Jésus, qui détermine la fin et toute la vie de notre Congrégation. Les documents congréganistes comme la tradition ininterrompue de l'Institut en témoignent. Nous ne pouvons qu'admirer l'unité admirable et la cohérence parfaite de notre patrimoine congréganiste, qui malgré la variété des éléments qui le composent, nous offre [p.219] une synthèse des plus harmonieuses. Certes nous pouvons nous pencher sur les détails et nous efforcer d'en approfondir la nature, mais il nous faut éviter toute vivisection qui nuirait à cette synthèse aussi simple que profonde.

Mus par l'Esprit d'En-Haut, nos Fondateurs nous ont assigné un programme splendide aux perspectives profondes et larges. Le trésor de la Congrégation, « c'est le Coeur de Jésus et le Coeur de Marie inséparables entre eux et inséparables de l'Eucharistie » (T. R. Père d'Elbée). Notre Congrégation est née de l'amour réparateur, toute son histoire porte la marque de la croix, qui est le signe divin de sa mission surnaturelle. Notre Congrégation a donné quatre martyrs (Les RR. PP. Ladislav Radigue, Polycarpe Tuffier, Marcellin Rouchouze, Frézal Tardieu) lors la Commune de Paris (1871); le P. Damien immolé, pendant 16 ans, dans l'enfer de Molokaï, « enseveli dans la triomphante horreur de sa lèpre » (Card. Perraud); toute une phalange de vaillants missionnaires <sup>(21)</sup>, les martyrs de la guerre civile en Espagne. Oui, pour parler avec le card. Valeri, c'est là une belle couronne que notre Institut a tissée aux Sacrés-Coeurs. Efforçons-nous d'être dignes de notre patrimoine et de son histoire, efforçons-nous d'« embraser le monde entier du Saint Amour », comme disait le P. Coudrin. Par nos vies, par nos oeuvres, nous voulons témoigner de notre présence apostolique au sein du Corps mystique; selon la parole de Ste Thérèse de Lisieux, nous voulons dans l'Eglise « être l'amour, parce que Dieu est Amour ». «Le monde appartiendra à ceux qui l'auront le plus aimé » (le St Curé d'Ars); il sera à nous parce que nous l'aimons avec l'amour du Coeur de Jésus.

(21) Son Em le card. Fumasoni-Biondi disait un jour de nos missions: « Vos Missions sont parmi les plus dures, les plus dépourvues de consolations humaines de toute la Propagande ». Sur ce chapitre, on consultera: I. BANOS,ss.cc., *La dévotion aux SS. Coeurs de Jésus et de Marie dans la Congrégation des Sacrés-Coeurs* (Etudes picpuciennes, 4), Rome 1956.

## CHAPITRE VI.

### [p.220] Les documents pontificaux majeurs concernant la dévotion au Sacré-Coeur.

Il ne sera pas sans utilité de donner un aperçu succinct des principaux documents pontificaux se rapportant à cette dévotion. Cela nous renseignera sur la manière dont les Souverains Pontifes envisagent ce culte, sur la nature des arguments par lesquels ils croient pouvoir le fonder, ainsi que sur la valeur qu'ils lui attribuent.

1) « *Annum sacrum* » (25 mai 1899).

L'Encyclique de Léon XIII rappelle les interventions des Souverains Pontifes en faveur du culte du Sacré-Coeur et annonce un événement d'une signification universelle: la consécration du genre humain au Coeur de Jésus. Quels sont les fondements théologiques en faveur de cet acte solennel? Le Christ a droit à cet hommage, parce qu'il est Roi et Maître de l'univers. Fils unique du Père, il possède tout en commun avec le Père, qui lui a donné tout pouvoir sur l'Eglise. Interrogé par Pilate, il a affirmé sa royauté. Mais par la rédemption sanglante sur la croix, le Christ a ajouté un nouveau titre à ce souverain domaine, non seulement sur les fidèles, mais encore sur les infidèles. A cette royauté de droit doit répondre une reconnaissance de fait. Il incombe aux hommes de se consacrer avec tout ce qu'ils possèdent. Or, voici que le Coeur de Jésus est l'image et le symbole de la charité infinie du Christ; il est donc logique que la consécration s'adresse au Coeur Très Saint du Rédempteur. Faite par ces multitudes de fidèles sur lesquels le Vicaire du Christ possède juridiction, elle sera encore



l'expression d'une consécration de tous les infidèles pour lesquels le Christ a également donné son [p.221] sang et vers lesquels le Souverain Pontife porte sa sollicitude. Ainsi fondée, cette consécration aura des effets incalculables pour les individus, les familles, les Etats, les rapports entre l'Eglise et la société civile. L'humanité ne trouvera son salut que dans le Coeur de Jésus. Constantin vit jadis briller au ciel une croix lumineuse; le Souverain Pontife invite les fidèles à tourner leurs regards vers un autre signe de salut: le Coeur de Jésus surmonté d'une croix, brillant au milieu des flammes. « En lui doivent se placer toutes nos espérances. C'est à lui qu'il faut demander et de lui qu'il faut attendre le salut de l'humanité ».

Ce document d'une extrême importance prescrit la consécration pour la fête du Sacré-Coeur en 1899; elle sera en usage jusqu'en 1925, date d'une nouvelle intervention pontificale. Peu après la publication de ce document, une lettre du card. Mazella, préfet de la Congrégation des Rites, exposait aux évêques la manière dont la consécration s'était faite à Rome, et recommandait, entre autres choses, la pratique du Mois du Sacré-Coeur et la dévotion du premier vendredi du mois.

Vers le début de ce siècle, on note un grand courant spirituel, dont le Christ-Roi est le centre. On répand des images représentant un Christ glorieux, qui porte sa croix comme une trophée de conquête ou de victoire. Inconsciemment le Christ ressuscité relègue le Christ de Gethsémani au second plan; la précision doctrinale n'est pas toujours présente; on n'assure qu'insuffisamment le lien théologique et liturgique. Sollicité d'instituer une fête de la royauté du Sacré-Coeur, St Pie X se montre très réticent.

La première guerre mondiale favorise un autre aspect de cette dévotion: la consécration des familles, ou plutôt intronisation du Sacré-Coeur dans les familles chrétiennes, dont le P. Matéo s'était fait l'apôtre mondial.

[p.222] Mais voici qu'au lendemain de son élection, Pie XI, prolonge le geste de Léon XIII en dissociant la dévotion au Sacré-Coeur du culte du Christ-tRoi. Nous avons ici deux actes, qu'on n'a pas suffisamment rapprochés, ils fixent deux aspects de la dévotion traditionnelle, et cela en établissant une fête liturgique nouvelle et en soulignant les notes caractéristiques de la fête ancienne.

## 2) « *Quas primas* » (11 décembre 1925).

Ce document rappelle qu'en inaugurant son pontificat, le Souverain Pontife a manifesté sa volonté de chercher la paix du Christ dans le Règne du Christ. Une exposition inissonnaire a montré l'universalité de l'Eglise, l'Année Sainte a vu une affluence extraordinaire des fidèles à Rome; le quinzième centenaire du concile de Nicée a donné un relief particulier au dogme de l'Incarnation, on reedit avec le Symbole: « Son Règne n'aura pas de fin ». Le Souverain Pontife entend donc rappeler et inculquer l'idée de la royauté du Christ.

Le Christ est roi, roi des intelligences, des volontés, des coeurs. Les sources de la révélation, la Liturgie, le dogme en constituent le fondement. Le Christ possède le triple pouvoir législatif, exécutif et judiciaire. Cette royauté se situe avant tout sur le plan spirituel. Si le pouvoir du Christ est d'un caractère illimité, l'Eglise répète: « non eripit mortalia qui regna dat coelestia ».

La royauté du Christ comprend tous les hommes, individus et sociétés, il appartient à cette royauté de construire et d'assurer la liberté, la concorde et la paix.

Pour l'instruction des fidèles, rien ne vaut une fête liturgique, c'est pourquoi le Souverain Pontife décide de fonder la fête liturgique du Christ-Roi. Ce sera encore le moyen le plus approprié pour combattre le fléau du laïcisme qui menace de ruiner les sociétés. Le temps est mûr pour l'institution de cette fête, qui arrive au mo- [p.223] ment opportun, elle a été préparée par la consécration décrétée par Léon XIII. Les avantages escomptés appartiennent au programme déjà établi par le Souverain Pontife: faire rétrograder le fléau du laïcisme, rappeler aux magistrats et aux gouvernants qu'ils doivent, comme tous les chrétiens, rendre au

Christ un culte public, qu'ils sont tenus de lui obéir. L'Etat doit se régler sur les principes chrétiens aussi bien dans sa législation que dans la formation de la jeunesse.

Pie XI fixa cette fête nouvelle au dernier dimanche d'octobre, il décida aussi de transférer la consécration du genre humain prescrite par Léon XIII pour la fête du Sacré-Coeur.

Mais par le fait même un problème était posé que Pie XI résoudra en précisant la signification réparatrice de la fête traditionnelle. Une nouvelle formule de consécration sera prescrite pour la fête du Sacré-Coeur; elle est donnée en appendice d'une autre Encyclique.

3) «*Miserentissimus Redemptor* » (8 mai 1928).

Cette Encyclique a pour objet le devoir de réparation. Léon XIII avait déjà mis en relief la consécration; Pie XI y avait ajouté le prolongement logique, l'institution de la fête du Christ-Roi; mais ce même Pape va accentuer maintenant une autre idée fondamentale de la dévotion au Sacré-Coeur: la réparation. Le Rédempteur a demandé à Ste Marguerite-Marie l'amende honorable et la réparation. Dieu nous aime et il attend de nous une réponse d'amour. Nous nous donnons à Dieu par la consécration, mais la justice et l'amour qui fondent le devoir de réparation, nous pressent encore d'expiation et de réparer l'injure du péché. Le Christ est le grand Réparateur et lui seul pouvait s'acquitter dignement du devoir de réparation. Toutefois, l'oeuvre commencée par le Sauveur demande un complément, selon [p.224] la parole de St Paul: « J'achève dans ma chair ce qui manque à la Passion du Christ pour son Corps qui est l'Eglise » (Col., I, 26).

Sauvé par le Christ et uni au Christ, le chrétien devient capable de participer à la médiation du Christ et d'offrir avec lui le sacrifice.

L'esprit et la pratique de la réparation ont toujours occupé une place de choix dans cette dévotion. On pourra objecter: comment expliquer la consolation que nous offrons au Christ? Le pape ne donne pas d'explication théologique, mais il répond avec St Augustin: « Qui aime comprendra - da amantem et sentit quod dico ». Les fidèles se tournent vers le Christ broyé par nos péchés. Le Christ, dans son état de gloire ne souffre plus <sup>(1)</sup>, mais il souffre encore dans les membres de son Corps mystique. Et le pape se s'étend sur les épreuves de l'Eglise persécutée, sur les faiblesses et la tiédeur de tant de chrétiens, sur l'amour éffréné du plaisir et des biens passagers.

(1) Cfr. P. SCHOONENBERG, S. J., *La dévotion au Sacré-Coeur et l'état du Christ glorifié dans l'Actualité d'un culte*, p. 85-112.

Tout cela doit exciter notre amour, notre esprit de réparation par la prière, la mortification volontaire, l'acceptation des peines quotidiennes.

La fête du Sacré-Coeur est donc une fête de réparation, en union avec Marie, la « grande Réparatrice ». Une nouvelle formule est prescrite, elle remplacera la consécration de Léon XIII. Le jour de la fête du Sacré-coeur, elle sera un acte solennel de réparation envers l'amour méconnu et offensé. Une nouvelle Messe (Cogitationes) avec un office analogue est désormais imposée; y dominent l'idée de l'amour méconnu et celle de l'infinie miséricorde de Dieu.

De Léon XIII à Pie XI un travail de réflexion s'est accompli, il a conduit au dédoublement de la fête du Sa- [p.225] cré-Coeur. La fête du Sacré-Coeur reste la fête de compassion aux souffrances du Christ, de réparation, d'expiation. La note de confiance en la divine miséricorde n'a plus le même relief que dans le message de Paray. La fête du Christ-Roi à la fin de l'année liturgique, possède l'esprit triomphal de Pâques. Cette fête répond à un besoin du temps, elle veut combattre le laïcisme.

Mais il manque une synthèse. C'est Pie XII, Pie le Grand, qui nous la donne.

4) «*Haurietis aquas in gaudio* » (15 mai 1956).

Ce document dernier en date, est aussi le plus riche, le plus profond, le plus important. Il a été publié à l'occasion du centenaire de l'extension de la fête du Sacré-Coeur à l'Eglise universelle. Ayant rappelé l'admirable développement de ce culte dans les temps modernes, le Souverain Pontife constate avec douleur qu'il y a chez tant de chrétiens une désaffection à l'égard de ce culte; cette désaffection va souvent de pair avec une incompréhension de la vraie nature de cette dévotion. On confond ce culte avec certaines pratiques, louables certes, mais accessoires; on le trouve peu adapté aux besoins d'une époque qui souligne les manifestations du Règne social de Dieu; on y voit une pratique mieux faite pour les femmes et les enfants que pour des hommes cultivés; on se détourne de l'invitation à la pénitence et à l'expiation, comme incapables de favoriser l'apostolat des temps actuels.

Après avoir rappelé ce que Rome a fait en faveur de ce culte, le Souverain Pontife en indique les fondements scripturaires et patristiques, il souligne l'importance de ce culte dans la Liturgie, la vie spirituelle et l'apostolat; il invite les pasteurs et les fidèles à y considérer comme le coeur même de la religion chrétienne. Ce document capital, qui n'a pas recueilli l'attention [p.226] qu'il méritait, a été interprété en sens divers. Certains y ont vu l'intention de laisser à l'arrière-plan quelques traits traditionnels, comme celui de la réparation. Mais ceci va à l'encontre de ce principe théologique qu'un document pontifical ne renie pas les documents pontificaux antérieurs; il n'y a pas de rupture d'un document à l'autre.

Il est vrai cependant que tout en continuant de parler d'expiation, de réparation, ce document élargit, et fort heureusement, les perspectives. Elle est comme une immense construction, où tous les autres documents pontificaux doivent trouver leur place.

Ce document reconnaît l'apport de St Eudes comme celui de Ste Marguerite-Marie; il souligne que ce culte ne s'étaye pas sur des révélations privées; il est une explication de vérités révélées dans l'Ancien Testament et le Nouveau, dont l'Eglise a pris conscience à partir du moyen âge et surtout en ces temps modernes.

A la suite de St Jean Eudes, l'Encyclique insiste sur certaines analyses théologiques: rapports du culte du Sacré-Coeur avec la Ste Trinité (pièce-maîtresse de la doctrine de St Jean Eudes), avec l'incarnation rédemptrice; le Coeur du Verbe est le symbole et la manifestation d'un triple amour: l'amour divin qu'il partage avec le Père et le St-Esprit, mais que l'incarnation nous manifeste d'une manière tangible, l'amour spirituel qui est celui de sa volonté sainte, l'affection sensible qui est celle d'un Homme-Dieu, qui est en possession d'une humanité comme la nôtre.

Le pape insiste plus que ne l'avait fait Pie XI sur la note de confiance en la divine miséricorde.

Les conclusions pratiques: le Souverain Pontife entend plus que jamais promouvoir ce culte, il invite les chrétiens à puiser aux eaux vives du Coeur de Jésus et à voir dans ce culte le remède le plus efficace aux maux, dont souffre le monde actuel.

[p.227] Les documents pontificaux marquent souvent un point final dans des questions jusque-là librement controversées; mais ils sont plus encore le point de départ d'un approfondissement doctrinal et d'un rayonnement apostolique. A nous d'y contribuer efficacement <sup>(2)</sup>.

(2) Cfr. P. GALTIER, S. J., *Le Sacré Coeur* (Textes et documents), Paris 1936; H. RONDET, S. J., *Le Sacré Coeur* (Enseignement des Papes...), Toulouse 1957; J. A. DE ALDAMA, S. J., *Tres Encyclicas Pontificias...* dans *Cor Jesu*, I, p. 1-20; H. MARTIN, S. J. *Los documentos pontificios*, Madrid 1949.

## CHAPITRE VII

### [p.228] La dévotion au Sacré-Coeur et les jeunes.

Certes, il ne faut ni dramatiser ni exagérer Mais il faut être réaliste aussi, et dès lors force nous est d'admettre que, malgré « Haurietis aquas », le malaise concernant cette dévotion, qui

doit nous être chère entre toutes, subsiste encore chez plusieurs personnes. Ce sont surtout les jeunes qui éprouvent des difficultés devant cette dévotion.

Nous devons avoir le courage de chercher une solution aux difficultés, il nous faut envisager la nature de ces difficultés et les moyens les plus appropriés pour y remédier.

### 1) *Evolution légitime.*

Une dévotion n'est pas quelque chose en l'air; elle est pratiquée par des hommes; dès lors elle vit et se développe comme tout ce qui est humain. Dans quelle mesure peut-on dire qu'une évolution se justifie ici?

a) *Déplacement d'accent.* Ce n'est pas le coeur de chair qui est l'objet primordial (objet immédiat, oui), mais la personne aimante de Jésus, considérée dans son activité d'amour. D'ailleurs, la chose n'est pas si nouvelle que l'on pense; c'était déjà l'opinion des PP. Croiset et Gallifet. Mais c'est un aspect que l'on n'a pas suffisamment souligné et qu'il importe d'accentuer; de ce fait pas mal de préjugés et de malentendus tomberont automatiquement.

b) *Ressourcement biblique et historique.* Avant tout, ressourcement biblique, comme «Haurietis aquas » vient de l'indiquer. C'est montrer en même temps que cette dévotion ne s'appuie pas sur des révélations privées, mais qu'elle s'étaye solidement sur les sources de la révélation, qu'elle s'identifie avec le fondement de notre religion: [p.229] toute la révélation (que nous considérons trop aisément sous l'angle intellectuel, alors qu'elle est aussi et avant tout une manifestation d'amour), est un dialogue ininterrompu de Dieu avec l'homme.

Ressourcement historique aussi: il nous faut étudier comment cette dévotion a acquis sa figure définitive. On verra alors que si grande que soit l'importance des révélations de Paray-le-Monial, cette importance reste cependant relative, car les éléments substantiels existaient avant cette période: apports de la mystique sud-allemande et flamande, l'« intériorité » de l'Ecole française, l'humanisme de l'Ecole salésienne...

On verra encore que la dévotion au Coeur de Jésus n'est pas une dévotion tardive, adventice, surajoutée, mais qu'elle est la piété envers le Christ, devenue pleinement intelligente de son sujet et consciente de ses devoirs. On aura saisi que le dernier mot du mystère du Christ, l'explication dernière de sa venue, de son oeuvre, de son sacrifice, c'est l'amour dont il aime Dieu et les hommes, et que nous devons nous appliquer à répondre à cet amour infini. Car, tout le christianisme, comme en un creuset, se recueille et se sublime dans la dévotion au Coeur de Jésus.

c) *Elargissement des horizons.* Il importe de montrer comment cette dévotion constitue le «centre » de la religion chrétienne, il faut indiquer ses attaches avec les grandes doctrines révélées: la Ste Trinité, le Corps mystique, les sacrements, Marie. Ce sont ces dimensions qui préserveront le culte du Sacré-Coeur du danger de particularisme et de « système clos ».

### 2) *Evolution illégitime.*

Certes, nous devons sincèrement nous efforcer de nous assimiler la mentalité actuelle; c'est dire que nous devons nous adapter. Mais il ne peut s'agir d'une adaptation à tout prix. Il y a des éléments que nous ne pour- [p.230] rons sacrifier, des éléments qui doivent rester intangibles, sous peine de compromettre l'essence même de cette dévotion, et de lui causer une mutilation irréparable.

a) *Le symbole du Coeur doit être gardé.* Vouloir éliminer complètement le symbole du Coeur, ce serait ôter le substrat indispensable à cette dévotion <sup>(1)</sup>. C'est le symbole du Coeur qui « spécifie » cette dévotion. Vouloir l'éliminer, ce serait commettre une triple rupture:

1) *rupture historique:* toute l'histoire de cette dévotion témoigne que de la plaie du côté, on en est venu au Coeur, et c'est ce Coeur qui a donné lieu à « cette » forme déterminée de piété.

2) *rupture psychologique:* dans son commerce avec les hommes Dieu lui-même s'est servi de signes (les paroles de la révélation, les sacrements qui sont des signes efficaces de la

grâce). Dans notre vie quotidienne, et cela du matin au soir, nous nous servons de signes et de symboles (paroles et gestes), et tout le monde le trouve très normal; d'ailleurs les choses spirituelles ne se laissent comprendre qu'à travers les signes et les symboles, nous sommes des « esprits incarnés »<sup>(2)</sup>.

3) *rupture théologique*: c'est à partir du Coeur que la théologie entreprend de démontrer que l'amour du Sauveur est un amour unique, doué de ce cachet, de cette couleur de tendresse souffrante, mendicante, méconnue, et qui demande la réponse de notre coeur.

(1) C'est par 11 fois que « Haurietis aquas » affirme que l'objet (immédiat) est constitué par « Cor carneum, index, symbolum amoris ».

(2) Cfr. la théorie thomiste de la connaissance: l'« intellectus agens » part du monde sensible pour se faire une « species impressa » à laquelle répondra la « species expressa » de l'« intellectus possibilis ».

b) *Respect absolu des documents pontificaux*. Après le ressourcement biblique et historique, voici la chose la plus urgente à faire. Avant de vouloir dénoter et critiquer les lacunes possibles de la dévotion, donnons- [p.231] nous la peine d'étudier les documents pontificaux, auxquels nous sommes tenus de nous conformer entièrement. Nous sommes tenus de les accueillir avec une adhésion intérieure et totale. Car « Humani generis » (12 août 1950) nous dit expressément que ce n'est pas seulement au magistère extraordinaire que nous devons cette adhésion, mais aussi au magistère ordinaire; or, parmi les organes du magistère ordinaire, les Encycliques occupent la première place<sup>(3)</sup>.

(3) Dans AAS 1950, p. 568.

c) *Respect des donnés congréganistes*. Certes, la dévotion au Coeur de Jésus est destinée aux hommes de ce temps présent, mais elle était et elle reste la dévotion qui nous vient de nos Fondateurs, qui lui ont donné une forme particulière: union des Sacrés-Coeurs, l'aspect de consécration, de réparation, l'orientation eucharistique.

Ne lâchons point à la légère des éléments qui constituent un patrimoine congréganiste.

### 3) *Remèdes au malaise*.

Etude sérieuse et sereine de la dévotion: « nil volitum, nisi praecognitum ». La paresse intellectuelle est peut-être le plus grand mal qui nous guette ici. La décadence intellectuelle aura ses effets néfastes en tous les domaines touchant cette dévotion: apostolat, spiritualité, arts plastiques...

La direction de notre Congrégation aura à coeur de diriger cette dévotion dans les voies justes, car une mutilation de cette dévotion apporterait une mutilation à notre Congrégation. Cette intervention gagnerait à être discrète mais claire: quelques directives précises concernant l'objet, les actes, la fin, les dimensions de cette dévotion, concernant la méthode d'étudier cette dévotion, la littérature à conseiller, les travaux à promouvoir et encourager.

[p.232] c) *Montrer le sens véritable et l'actualité* de cette dévotion par excellence, et qui coïncide avec le fondement de notre sainte religion, l'amour, qu'il s'agit de trouver pour trouver Dieu: « Redeamus ad Cor, ut inveniamus Illum » (St Augustin). Jésus a sauvé le monde par l'amour de son Coeur; c'est de cette façon qu'il le sauvera encore aujourd'hui. Oui, « au commencement était le Coeur » comme le dit le titre du livre de la Carmélite allemande, Oda Schneider. « Dieu est amour » dit S. Jean (I ép., IV, 8), ce que St Thomas traduit par: le Filius autem est Verbum non quaecumque, sed spirans amorem »<sup>(4)</sup>. St Pie X a affirmé que cette dévotion est le seul moyen de salut donné à l'humanité souffrante « unicum salutis perfrugium laboranti humano generi datum »<sup>(5)</sup>.

(4) *Summa Theolog.*, I, q. 43, a. 5 ad 2.

(5) Le souverain Pontife prononça ces paroles peu de temps avant sa mort, pendant son entretien avec le card. Amette, archevêque de Paris.

En ouvrant le Coeur du Christ, Dieu a en quelque sorte tiré le rideau qui nous cachait sa nature intime. En face des flots de haine qui déferlent sur le monde, il n'y a plus que l'amour héroïque qui peut sauver ce monde égoïste. Il est significatif qu'un chercheur aussi profond que le célèbre Einstein, ait affirmé que le problème de l'heure n'est pas celui de l'énergie

atomique, mais celui du coeur humain, c'est-à-dire qu'il faut avant tout opérer un changement intérieur et moral, celui du coeur.

Il s'agit à présent de la mort dans les flammes de l'amour, pour un monde dévoré par les flammes impures, pour un monde dont les flammes de haine ne sauraient être éteintes que par l'eau et le sang qui jaillissent du Coeur de Jésus et en jaillissent sans cesse pour tous ceux qui portent le sceau de la consécration, de la donation totale. Ce qu'il faut c'est le « ignis ardens » dans ce [p.233] monde refroidi, un incendie qui brûle des flammes du Divin Coeur de Jésus.

Il s'agit d'un apostolat d'amour. Une dévotion au Sacré-Coeur qui ne porterait pas ce cachet d'apostolat, ne pourra jamais être authentique, apostolat de la prière, de la souffrance, de l'action.

Tout cela peut nous aider à comprendre pourquoi on doit prendre fort au sérieux toute désaffection qui se manifeste, en des milieux chrétiens et religieux, à l'égard de cette dévotion. De grâce, ne reprenons pas les arguments désuets des jansénistes pour combattre cette dévotion. S'il est vrai que le symbole du Coeur n'est pas essentiel (puisque dix siècles de vie chrétienne ont pu l'ignorer), il y a quelque chose qui ne sera jamais secondaire: le mystère de notre rédemption douloureuse, et l'obligation qui s'ensuit pour nous de ne chercher notre perfection spirituelle que dans notre communion à la mort de Jésus, preuve suprême de son amour.

*Les causes profondes du malaise* nous semblent être: le subjectivisme moderniste et indépendant; la tendance à rendre le christianisme plus attrayant pour les masses populaires en le représentant comme un climat de plein épanouissement naturel - le mirage d'un christianisme essentiellement positif et pragmatique; l'activisme effarant de notre époque, qui n'est qu'une marche à vide des âmes. Or on ne trouvera pas de remède plus efficace, plus providentiel aussi, que la dévotion traditionnelle et rajeunie au Coeur de Jésus. Espérons que le malaise actuel conduira à une dévotion purifiée.

Il est toujours sage de se demander, partout où l'on remarque un recul notable de cette dévotion, si ce recul ne correspondrait pas à quelque progrès de ces conceptions insuffisamment chrétiennes. Souvenons-nous de ceci: dans cette terrible guerre spirituelle d'aujourd'hui entre le Christ et l'antechrist (celui-ci se trouve parmi [p.234] nous sous toutes les formes de laïcisme, de naturalisme) dans cette guerre, la victoire reviendra à ceux qui sauront se jeter dans cette lutte avec la dernière énergie et le don le plus total de leur âme. Ce devrait être le cas pour nous que Jésus a aimés d'un amour éternel, et qu'il a attirés sur son Coeur<sup>(6)</sup>.

(6) Cfr. les remarques pénétrantes de G. de Broglie, S. J., dans *Nouv. Revue Théologique*, janvier 1946, p. 16-17, note 14; de R. Graber dans *Actualité d'un culte*, p. 139 sv.

### [p.235] Conclusion

Toute la révélation que Dieu a faite au genre humain, n'a d'autre objet et d'autre fin que l'amour dont Dieu nous aime et l'amour qu'il attend de nous. Tout au long de sa vie terrestre Jésus nous a manifesté l'amour que Dieu nous porte; cet amour a trouvé son expression sublime sur la croix, dans cette mort qui nous prouva vraiment qu'il nous aime « jusqu'à la fin »; cet amour se perpétue dans l'Eucharistie, sacrement et sacrifice, mémorial de la Passion. Par delà la mort, comme pour en manifester la fécondité spirituelle et apostolique, le Coeur de chair du Sauveur fut ouvert, pour laisser couler l'eau et le sang, signes de la grâce qui abreuve l'humanité.

Nous regardons ce Coeur transpercé et nous y contemplons, comme en un résumé, tous les mystères de l'amour de Dieu pour nous.

Religion d'amour et de coeur, le christianisme accentue avant tout le don du Christ et de son Coeur à nous. Ce don demande comme réponse le don de notre coeur, il demande notre « dévotion » dans toute sa vigueur et dans toute la plénitude de son sens originel, c'est-à-dire le

sacrifice de nous-mêmes, dans un élan de toutes nos facultés, intellectives, morales et affectives, pour nous consacrer à Celui qui nous aime.

Nous espérons que la première partie de ce dyptique aura montré à quelle profondeur s'enracine la dévotion au Sacré-Coeur, et combien grandes en sont les exigences et les dimensions.

Le Sacré-Coeur se situe au centre même du mystère de Dieu, il nous révèle l'amour personnel de Dieu et suscite notre réponse personnelle qui engage sur la voie de la consécration et de la réparation. C'est là la valeur impérissable de cette dévotion.

*[p.236] vierge*

## ***[p.237] LE SAINT COEUR DE MARIE***

*[p.238] vierge.*

### ***[p.239] Introduction***

La dévotion au Coeur de Marie envahit de plus en plus la vie de l'Eglise; elle est comme la réponse du ciel aux angoisses et aux problèmes de notre temps. Plus que n'importe qui, nous, les enfants de la Congrégation des Sacrés-Coeurs, nous devons nous réjouir de ce fait. Le Coeur de Marie représente pour nous un de nos plus glorieux trésors, il est un véritable « bien de famille ».

Ici, comme sur d'autres points, la vie et la doctrine de l'Eglise s'orientent dans la voie de notre dévotion spécifiquement congréganiste. « Vraiment nos Fondateurs ont eu une prescience extraordinaire des dons que dans son amoureuse Sagesse la Trinité Sainte réservait à son Eglise » (T. R. P. Jean du Coeur de Jésus d'Elbée).

Dès les origines mêmes de notre Institut, nos Fondateurs ont assigné au Coeur de Marie une place insigne. Le Coeur de Marie a possédé notre Congrégation « dès son berceau », mais il a possédé en premier lieu nos Fondateurs, qui s'étaient déjà consacrés à ce Coeur avant de commencer la fondation de leur Institut. Songeant à établir une Congrégation, il était tout naturel qu'ils aient voulu placer leur oeuvre sous la protection maternelle de Marie. Ils consacreront leurs personnes, leur Institut, les membres et les oeuvres de l'Institut au Coeur de Marie comme au Coeur de Jésus. Un des traits les plus caractéristiques de la spiritualité de nos Fondateurs, et dès lors de notre spiritualité congréganiste, réside dans l'union des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie. Sur ce point encore nos Fondateurs ont de- *[p.240]* vancé la doctrine officielle de l'Eglise. Au centre de notre spiritualité comme au centre de l'économie du salut se trouvent ces deux Coeurs, qui dans une union aussi intime que durable, ont opéré l'oeuvre de la Réparation. Cette union se retrouve jusque dans la structure même de notre Congrégation. Le trait le plus beau comme aussi le plus original de notre spiritualité est peut-être qu'elle rejoint les fondements les plus authentiques de notre sainte religion. Par ses oeuvres et sa spiritualité notre Congrégation entend prolonger la mission réparatrice des Coeurs de Jésus et de Marie. Notre consécration à ces Coeurs bénis - consécration qui débute par l'acte fondamental de notre profession religieuse -, constitue notre raison d'être autant que notre programme de vie. On ne saurait concevoir un idéal plus noble et plus grandiose. Il vaut la peine de l'approfondir. Nous essayons de le faire ici en nous efforçant de découvrir les richesses du Coeur de Marie. En véritable mère, la Ste Vierge nous conduira à son Fils.

On nous permettra de dire un mot concernant la méthode et le plan du présent ouvrage. Autant que possible, nous avons évité le langage technique. Toutefois, lorsqu'il s'agissait de définir la nature de la dévotion au Coeur de Marie ou la nature de la consécration, la clarté et la solidité de l'exposé exigeaient un langage précis, exact, une terminologie établie qu'il est parfois dangereux de vouloir proscrire sous peine de verser dans le vague et l'incertain.

Après avoir donné une esquisse historique de la dévotion au Coeur de Marie, nous tâchons d'en approfondir la nature et les fondements; nous considérons ensuite la place qui revient au

Coeur de Marie dans l'his- [p.241] toire de notre Institut. Nous abordons alors une série de questions doctrinales: le Coeur de Marie, le chef-d'oeuvre de l'amour divin; au Coeur de Jésus par le Coeur de Marie; le Coeur douloureux de Marie; la consécration au St Coeur de Marie; conclusions et perspectives congréganistes.

Quelques pages de cet ouvrage doivent leur origine à des circonstances occasionnelles: elles furent composées en vue d'être présentées à des Congrès d'études ou en vue de publication dans des revues. Nous ne croyons pas que cette diversité de provenance nuira à l'unité de l'ouvrage, car nous n'avons retenu que ce qui entraine dans le plan du présent travail.

Puissent ces pages contribuer à augmenter notre amour envers le Coeur béni de la Vierge, protectrice de notre Institut, mère de nos âmes.

Zandhoven, Séminaire des Missions, 1957 - Rome, Villa Senni, 1959.

[p.242] vierge

### [p.243] BIBLIOGRAPHIE GENERALE

ALAZARD, I.,ss.cc., *Marie aux origines de l'Institut* dans *Annales des Sacrés-Coeurs*, mai 1938, p. 373-400.

AMI du CLERGÉ, 18 novembre 1948, *Le dogme et le culte du Coeur Immaculé de Marie*, p. 705-709.

ARRAGAIN, J., Eudiste, *Le Coeur du Seigneur. Etudes sur les écrits et l'influence de S. Jean Eudes dans sa dévotion au Coeur de Jésus* (en collaboration), Paris 1955.

BANOS, I.,ss.cc., *La dévotion au Coeur Immaculé de Marie dans la Congrégation* dans *Nouvelles de la Congrégation des Sacrés-Coeurs*, sept.-oct. 1954. P. 3°9-314; nov.-déc. 1954. P. 324-329.

- *Devotio Immaculati Cordis Mariae in Congregatione Sacrorum Cordium in Virgo Immaculata* (Acta Congressus Mariologici Mariani Romae anno MCMLIV celebrati), vol. XII, Rome 1956, p. 180-195

BITTREMIEUX, J., *Consecratio mundi Immaculato Cordi BVM in Ephemerides Theologicae Lovanienses* 1943, p. 99-103.

CARBONE, V., *Teologia del S. Cuore di Gesù*, Rome, s. d. (1953).

DE BECKER, G.,ss.cc., *Het geestelijk moederschap van Maria in het kerkelijk leergezag* dans *Verlagboek der Mariale Dagen* 1953, Tongerlo 1954, p. 142-158.

- *Au Coeur de Jésus par le Coeur de Marie* dans *Alma Socia Christi* (Acta Congressus Mariologici-Mariani Romae anno sancto MCML celebrati) Rome 1952, p. 145-156.

- *Het Hart van Maria* dans *Tijdschrift voor Geestelijk Leven*, juillet 1957 P. 395-414.

DEUSSEN, A.,ss.cc., *Das Geheimnis der Liebe im Weltplan Gottes*, Innsbrück 1954.

DUBLANCHY, E., art. *Coeur de Marie* dans *Diction. de Théologie catholique*, C. 351-354.

Du MANOIR, H., S. J., *Maria. Etudes sur la Ste Vierge* (en collaboration), 5 vol. Paris 1949 sv.

- *Estudios teológicos sobre los Sagrados Corazones*, I Madrid 1958.

EUDES, ST JEAN, *Le Coeur admirable de la très sacrée Mère de Dieu*, 2 vol. Caen 1681.

FRIETHOFF, C. X. J. M., O. P., *Volledige Marialeer*, Hilversum 1953.

GALLITET, J., S. J., *Memoriale* dans MIGNE, *Cursus theologicus*, VIII, p. 1491 sv.

GALOT, J., S. J., *Il Cuore di Maria* (traduit du français), Milan 1958.

GARRIC, M.-B.,ss.cc., *La dévotion au T. S. Coeur de Marie* dans *Annales des Sacrés-Coeurs*, 1897 P. 91-99; p. 132-137.

[p.244] GARRIGOU-LAGRANGE, R., O. P., *La consécration du genre humain au Coeur de Marie* dans *La Vie Spirituelle*, mars 1932, p. 256-268.

GAUDEIRON, J., *Le T. St. Coeur de Marie, son influence sur le salut et la sanctification des âmes* d'après le Bienheureux Jean Eudes, Paris 1922.

GEENEN, C., O. P., *Maria, Koningin der wereld*, Anvers 1944.



- *Les antécédents doctrinaux et historiques de la consécration du monde au Coeur Immaculé de Marie* dans *Maria* O. C. I, p. 825-873.
- GUITTON, J., *La Vierge Marie*, Paris 1949.
- HOPHAN, O., *Maria onze verlieven Lieve Vrouw* (traduit de l'allemand), Anvers 1957.
- LAKNER, FR., S. J., *Das Rundschreiben Pius XII « Haurietis aquas » und der Kult des Unbefleckten Herzens Marias* dans *Cor Jesu*, o. c. I, p. 721-780.
- LAURENTIN, R., *Court traité de théologie mariale*, Paris 1953.
- LEBON, J., *Les merveilles de Marie; la consécration à son Coeur*, Beauraing-Gembloux 1954.
- LEBRUN, Cu., C. J. M., *La dévotion au Coeur de Marie*. Paris 1917.
- LINTELO, J., S. J., *Le Saint Coeur de Marie*, 3e édit. Paris-Anvers 1922.
- MORINEAU, B., *La Sainte Vierge*, Paris 1929.
- NAUWELAERTS, C. I. C. M., *De grondslagen van de godsvrucht tot het Onbevlekt Hart van Maria*, Tielt 1946.
- NEUBERT, E., *Marie dans le dogme*, 2e édit. Paris 1945.
- NILLES, N., S. J., *De ratione festorum S. Cordis Jesu et Cordis Mariae*, y édit. Innsbruck 1885.
- Nur, H., S. J., *Cultus SS. Cordis Jesu cum addimento de cultu Purissimi Cordis BMV*, Fribourg (Br.) 1889.
- OGGIONI, C., *Questioni mariologiche* dans *Problemi e Orientamenti di Teologia Dogmatica*, II Milan 1957, p. 407-475.
- PARENTE, P., *Il Cuore Immacolato di Maria* (en collaboration), Rome 1946.
- PHILIPPON, M. M., O. P., *Le vrai visage de Notre Dame*, Paris 1949.
- PINAMONTI, J., S. J., *Il Sacro Cuore di Maria, onerato per ciascun giorno della settimana*, Florence 1699.
- PUJOLRAS, H., C. M. F., *Cultus Purissimi Cordis BMV. Natura et fundamenta*, Milan 1943.
- *Fondamenti della consacrazione al Cuore Immacolato di Maria* dans *Alma Socia Christi*, o. c. p. 82-95.
- [p.245] ROOTHAAN, J., S. J., *De cultu Purissimi Cordis Mariae*, Lettre circulaire du 24 juin 1848.
- ROSCHINI, G., O. S. M., *Mariologia*, II, Rome 1947.
- *La Madonna secondo la Fede e la Teologia*, IV vol. Rome 1954.
- SCHILLEBEECKX, E. H., O. P., *Maria Moeder van de Verlossing*, 3 e édit. Anvers 1957.
- SCOTTI, P., SS., *La devozione al Cuore di Maria* dans *Scuola Cattolica* 1930 p. 367-378.
- SPARKS, T., O. P., *Riparazione al Cuore Immacolata di Maria*. Rome 1955.
- TERRIEN, J. B., S. J., *La Mère de Dieu et la Mère des hommes*, II vol. e édit. Paris 1902.
- TESSAROLO, A., *Teologia del Sacre Cuore* (en collaboration), Rome 1956.
- ZEITTER, E., S. V. D., *Die Herz-Maria-Wellweihe; Dogmatisch-zeit-geschichtliche Schau*, Kaldenkirchen 1954.
- [p.246] vierge

## CHAPITRE I

### [p.247] Histoire de la dévotion au Saint Coeur de Marie.

La dévotion à la Ste Vierge remonte aux origines du christianisme. Marie est trop étroitement unie à son Fils pour qu'on ait jamais songé à la séparer de Jésus. Ils est vrai cependant que les dévotions particulières à la Ste Vierge ont pris parfois un temps assez notable avant de se détacher nettement de la dévotion générale dans laquelle elles étaient implicitement contenues. Il en a été ainsi pour la dévotion au St Coeur de Marie; il lui faudra des siècles avant de recevoir sa forme définitive.

L'histoire de la dévotion au St Coeur de Marie comporte deux grandes périodes: le cycle traditionnel ou la période de l'évolution et du culte privé, le cycle légal ou la période du culte

public. La première période s'étend des premiers temps du christianisme jusque vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle; la seconde période comprend les temps postérieurs à cette époque.

I. La première période peut se diviser en trois stades: le stade biblique, le stade patristique et le stade de transition.

a) Quelles sont ici les données de l'Écriture? St Luc (« Évangéliste du Cœur de Marie » comme rappelle St Jean Eudes) mentionne à deux reprises (II, v. 19 et v. 51) le Cœur de Marie: une première fois après le récit de l'adoration des bergers et une seconde fois après le récit du recouvrement de Jésus au Temple. St Luc y affirme, en des termes à peu près identiques, que la Vierge conservait en son Cœur, pour en faire l'objet de sa contemplation, les faits auxquels elle venait d'assister et les paroles qu'elle venait d'entendre: « Maria autem conservabat omnia verba haec conferens in corde suo ». Le Cœur de Marie, a-t-on dit, était donc le [p.248] premier Évangile du St-Esprit<sup>(1)</sup>. St Luc relate aussi la prophétie par laquelle le saint vieillard Siméon annonça à Marie, au jour de sa Purification, que l'Enfant-Jésus, qu'elle venait de présenter au Seigneur, deviendrait un signe de contradiction, et que son âme à elle-même, serait transpercée d'un glaive de douleur: « Et tuam ipsius animam pertransibit gladius » (II, 35). Les écrivains ecclésiastiques, comme Origène (+ vers 254), traduiront le terme « âme » par le mot « cœur ».

(1) L'expression est de Pierre de Corona, O. P. « Cor Mariae fuit primum Evangelium Spiritus Sancti ».

L'Évangile de St Jean nous raconte comment Jésus, du haut de la croix, confia St Jean à Marie et Marie à St Jean: « Voilà votre mère » - « voilà votre fils (XIX, 27). Les exégètes et les fidèles ont vu dans St Jean le représentant de l'humanité tout entière, et les paroles que Jésus adressa à sa Mère furent considérées comme la proclamation de la maternité spirituelle de Marie à l'égard des fidèles. Comme la maternité spirituelle est une des idées qui a le plus influencé l'écllosion de la dévotion au St Cœur de Marie, on comprend les renvois nombreux à ce texte de St Jean chez les promoteurs de ce culte.

Quant aux textes de l'Ancien Testament, c'est surtout le livre du Cantique des Cantiques qui est appliqué à la Ste Vierge. C'est « le livre du Cœur virginal et des célestes amours de la Mère de la belle dilection. C'est un livre tout plein de divins oracles qui nous annoncent que ce Cœur incomparable est tout embrasé d'amour vers Dieu et tout plein de charité vers nous » (St Jean Eudes). Le livre du Cantique des Cantiques contient les images des fiançailles et du mariage, il exalte l'amour; il était tout naturel d'y voir célébré l'amour du Cœur de Marie envers Jésus et envers les hommes.

b) L'âge patristique nous livre les enseignements des Pères et des écrivains ecclésiastiques, qui se joignent aux données scripturaires pour aider à pénétrer les richesses du Cœur de Marie. St Augustin (+ 430) dira que la maternité divine n'aurait servi de rien à Marie, si elle n'avait eu le bonheur de concevoir et de porter Jésus dans son Cœur avant de le porter dans son sein »<sup>(2)</sup>. St Léon le Grand (+ 461) reprend la même idée: « Marie conçut le Verbe dans son Cœur avant de le concevoir dans son corps »<sup>(3)</sup>. St Jean Damascène (+ 760) exaltera la pureté et la sainteté du Cœur de Marie: « Votre Cœur est d'une pureté sans tâche: il ne vit que de la contemplation et de l'amour de Dieu »<sup>(4)</sup>.

(2) « Materna propinquitatis nihil Mariae profuisset, nisi felicius Christum corde quam carne gestasset »; *De Virginit.* cap. 3.

(3) « Prius concepit mente quam corpore »; *Sermo de Nativitate Domini.*

(4) *Oratio prima de Nativitate B. Virginis.*

Dans une étude fort remarquable sur « l'origine et le développement de la dévotion au Cœur de Marie chez les Pères et les écrivains ecclésiastiques »<sup>(5)</sup>, le P. Bover, S. J., a cité près de 400 textes patristiques qu'il divise en quatre groupes: le Cœur de Marie et la maternité divine -, le Cœur de Marie et la compassion au Calvaire -, le Cœur de Marie et la distribution des grâces (maternité spirituelle) -, l'excellence du Cœur de Marie.

(5) *Origen y desenvolvimiento de la devocion al Corazon de Maria..* dans *Estudios Marianos*; 1945, p. 59 sv.

Il faut parfois du temps à l'Église pour prendre une conscience claire de sa doctrine et surtout pour trouver l'expression nette et adéquate de sa foi. On a toujours vénéré le Cœur de

la Mère de Jésus qui « observait (c'est ainsi que le P. Lagrange traduit le « dietèrei » de St Luc, II, 51) dans son coeur » toutes les choses de la vie d'intimité avec son Fils. Mais il est parfois malaisé de saisir la portée exacte que les auteurs anciens attribuent à certaines expressions par lesquelles ils traduisent leur culte envers le Coeur de Marie. Comme les [p.250] mots sont les véhicules des idées, la lexicographie et l'étude des genres littéraires pourraient nous rendre d'éminents services. Toutefois, puisque le coeur est un symbole éternel de l'amour, il est certain que les auteurs anciens qui nous parlent du Coeur de Marie, entendent ainsi souligner la note la plus caractéristique et la raison constitutive de la personnalité spirituelle de la Vierge. Il est significatif que le premier texte patristique que nous avons sur le Coeur de Marie établit l'équivalence entre « âme » et « amour ». Le texte est d'Origène: « Et tuam ipsius animam pertransibit gladius; quis est iste gladius qui.. Mariae cor pertransit? » <sup>(6)</sup>. Il semble bien que les premiers vestiges du culte envers le Coeur de Marie sont intimement liés à la dévotion qui honorait Marie comme la toute sainte (la « pan-hagia»), la pleine de grâce (la « kata panta kecharitémenè »). La plus antique des prières mariales, le «Sub tuum » du papyrus du III-IVe siècle, fait déjà appel « à la miséricorde de la Mère de Dieu... seule chaste et bénie ». Les commentaires patristiques sur l'épouse du Cantique célèbrent cet amour très chaste envers l'époux très saint; l'image d'épousailles était de nature à faire éclore l'idée de l'amour et par conséquent à faire honorer le coeur comme le symbole de cet amour très chaste.

(6) *In Lucam*, hom. 17.

c) Le stade de transition où le culte privé commence à s'organiser se dessine à partir du XIIe siècle. Avec St Anselme (+ 1109) et son disciple Eadmer (+ 1124) commence une phase décisive. « O bonne Mère - c'est ainsi que prie St Anselme -, je vous en supplie par cet amour dont vous chérissez votre Fils, de même que vraiment vous l'aimez et que vous voulez qu'il soit aimé, accordez que moi aussi vraiment je l'aime » <sup>(7)</sup>. C'est chez Eadmer, l'auteur de la première apologie du dogme de l'Immaculée Conception que nous trouvons [p.251] l'usage habituel du mot « coeur ». Avec lui, l'expression « coeur de Marie » fait son entrée définitive en théologie. Chez lui nous trouvons les expressions « castissimum corpus et sanctissimam animam, mundatum cor, castissimum ac simplex cor; pura sanctitas et sanctissima puritas, piissimi pectoris eius » <sup>(8)</sup>. St Bernard s'arrête au martyre du Coeur de Marie au pied de la Croix et à la miséricordieuse tendresse de ce même Coeur. Philippe de Harveng (abbé de Bonne-Espérance), le bienheureux Herman-Joseph (+ 1233), St Albert le Grand, St Bonaventure, le bienheureux Suso, Conrad de Saxe continuent la tradition. Plusieurs saintes femmes vivent et propagent, avec une ardeur bien féminine, cette dévotion. Il faut nommer Mechtilde de Hackeborn (+ 1298), Gertrude la Grande (+ 1302) et Ste Brigitte, dont les écrits exerceront une influence considérable. Ste Mechtilde préconise « la recommandation, la donation, la consécration, l'offrande de son coeur » au Coeur très saint et très pur de Marie. A Ste Brigitte le Sauveur déclara que le culte rendu au Coeur de Marie le touchait personnellement parce qu'il existe une identité morale entre le Coeur de Marie et son propre Coeur « quasi cor unum ambo fuimus ». Jésus et Marie ont racheté le monde « quasi uno corde », comme avec un seul et même coeur. C'est le coeur physique de la Mère et du Fils qui est le symbole du même amour pour les hommes. St Jean Eudes qui connut les écrits de Ste Mechtilde et de Ste Brigitte et qui sera le grand apôtre du culte public envers le Coeur de Marie reprendra cette idée, qui retardera cependant l'approbation officielle de cette dévotion.

(7) *Oratio* 52.

(8) *De excellentia B. Mariae* chap. 3 et chap. 9.

Au XVe siècle on relève les noms de Jean Gerson (+ 1429), le chancelier de l'Université de Paris et l'un des plus fervents promoteurs de la dévotion à St Joseph, de St Laurent Justinien (+ 1466), surtout de St Bernar- [p.252] din de Sienne (+ 1444) qu'on appelle parfois « le docteur du Coeur Immaculé de Marie ». Il nous reste de ce dernier un long sermon sur la Visitation; en réalité il traite exclusivement du Coeur de Marie et contient « tout un beau traité de l'amour divin étudié dans le Coeur de Marie » (Bainvel).

Dans les dernières années du XVe siècle, Nicolas de Saussay, abbé de l'ordre de Cîteaux, écrivit un « *Anti-dotarium animae* » qui contient un hymne de louange au Coeur de Marie: « Je parlerai à votre Coeur, ô Marie, miroir de la beauté angélique: je parlerai à votre Coeur si pur, ô maîtresse du monde, et je me prosternerai devant ce temple saint et je le remercierai de toutes les puissances de mon âme ». Dans le même ouvrage on trouve une salutation à réciter lors de l'Angelus et que l'on attribue généralement à Jules II, le grand pape de la Renaissance: « Je salue votre Coeur virginal, dont la parfaite pureté n'a jamais été souillée d'aucun péché » (*Testamentum Julii II Papae*).

Au cours du XVIe siècle plusieurs religieux de marque se posèrent en défenseurs éclairés de cette dévotion, tels les Jésuites Cornelius a Lapide, St Pierre Canisius, le Bénédictin Louis de Blois, le Dominicain Louis de Grenade, le Chartreux Lansperge. St François de Sales (1567-1622) a profondément influencé le développement de la dévotion au Coeur de Marie. L'évêque de Genève dédia au Coeur de Marie son admirable « *Traité de l'amour de Dieu* ». Dans son Sermon pour la fête de l'Assomption il dit: « C'était à la vérité deux personnes, Notre Seigneur et Notre Dame, mais en un coeur, en une âme, en un esprit, en une vie; car si le lien de la charité liait et unissait tellement les chrétiens de la primitive église qu'ils n'avaient qu'un coeur et qu'une âme, combien avons-nous plus de raison de dire qu'ils n'étaient qu'une âme et qu'une vie ». Il faut noter aussi que presque tous les grands maîtres de l'Ecole française ont subi l'influence des écrits de Ste Gertrude et de [p.253] Ste Brigitte; de ce contact ils ont reçu l'idée de consécration au Coeur immaculé de Marie, ils fonderont cette consécration non pas tellement sur la royauté de Marie (thème marial très ancien) que sur la maternité spirituelle de la Vierge: Marie est Mère des hommes.

II. La période du culte public ou le cycle légal s'annonce avec la Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec, avec le card. de Bérulle, avec le P. Poiré, S. J., auteur d'un livre renommé *La triple Couronne*. Ce fut St Jean Eudes (1601-1680) qui a été le grand promoteur du culte public au Coeur de Marie. Le P. Bover remarque que si jusqu'à St Jean Eudes on trouve beaucoup de Pères et d'écrivains ecclésiastiques qui ont chanté le Coeur de Marie, il y en a très peu qui lui aient manifesté de la vénération ou du culte ». Ce saint en est « le père, le docteur et l'apôtre » comme s'est exprimé St Pie X, dans le décret de béatification. D'abord membre de l'Oratoire (de 1623 à 1643), disciple spirituel de Bérulle et de Condren, il s'était assimilé la doctrine des Pères et des saints et saintes du MoyenAge; il fonda deux congrégations religieuses en 1641 et 1643, il leur donna comme dévotion principale, le culte envers les Coeurs de Jésus et de Marie - d'abord unis - car il honorait le Coeur de Jésus « dans » et « avec » le Coeur de Marie (ici se ressent l'influence de Ste Gertrude, de St François de Sales) -, puis séparés. Son long contact avec l'Oratoire (la fondation du card. de Bérulle) l'avait familiarisé avec la spiritualité de l'Ecole française (de Bérulle, Condren) qui aimait à vénérer surtout le Verbe incarné et ses dispositions intérieures. Il connaissait à fond la littérature patristique et réussit à montrer que cette dévotion n'était pas si nouvelle qu'on le prétendait. Il avait étudié les ouvrages de St François de Sales, qui accentua les vérités les plus consolantes de notre religion (la rédemption, la distribution de la grâce) et dont la spiritualité se résume dans l'amour; pour lui le Christ n'est pas tant l'Adorateur du [p.254] Père que l'Ami des hommes, « ce Coeur amoureux de notre amour ». On admet généralement une influence prononcée du card. de Bérulle <sup>(9)</sup> sur la pensée de St Jean Eudes, mais il est extrêmement délicat d'en déterminer l'étendue; plusieurs auteurs (dont les Pères Eudistes: Le Doré, Lebrun, Arragain) s'insurgent contre l'assertion de M. Bremond: « la dévotion béruillienne contenant en germe tous les éléments de la dévotion eudistique au Sacré-Coeur » <sup>(10)</sup>.

(9) Le card. de Bérulle n'a parlé qu'accidentellement du Coeur de Marie, mais il l'a fait en termes heureux. « Ce point (il parle du séjour de Jésus dans le sein de Marie) est si tendre et si sensible qu'il doit être plutôt célébré par le coeur que par la langue. Aussi est-ce un mystère de coeur, et la langue ne peut exprimer ces douceurs et ces tendresses. C'est un mystère de deux coeurs les plus nobles et les plus conjoints qui seront à jamais... O Coeur de Jésus vivant en Marie et par Marie! O Coeur de Marie vivant

en Jésus et pour Jésus! O liaison délicieuse de ces deux Coeurs ! Béni soit le Dieu d'amour et d'unité qui les unit ensemble: Qu'il unisse nos coeurs à ces deux Coeurs, et qu'il fasse que ces coeurs vivent en unité en honneur de l'unité sacrée qui est dans les trois Personnes divines » (*Oeuvres de piété*, n. XLV, art. 9).

(10) *Histoire littéraire du sentiment religieux en France...* III, p. 644, fin de la note 2.

Pendant longtemps St Jean Eudes honora les Coeurs de Jésus et de Marie unis. Le culte aux deux Coeurs joints était impliqué dans la dévotion au Coeur de Marie, qui est pour lui cette union intime entre les Coeurs de Jésus et de Marie, qui fait qu'il n'y a plus entre eux qu'un seul Coeur et que Marie a un Coeur tout divin. Il s'agit alors non d'une union physique, mais d'une union morale « unité d'esprit, de volonté, d'amour, d'affection et de sentiment ». C'est une idée chère à l'Ecole française, et spécialement à St Jean Eudes, qui, pendant trente ans de sa vie, hésitera à rendre un culte distinct à chacun de ces Coeurs. Avec toute la tradition il concentra la compassion entière de Marie dans son Coeur; tout ce que le Christ souffre en son corps se traduit en Marie par une souffrance du Coeur; il reprit la formule de St Laurent Justinien: le Coeur de Marie [p.255] est « le miroir de la passion du Christ ». Mais lentement la pensée de St Jean Eudes évolua vers un dédoublement. Sa dévotion s'adressait au Coeur de Marie et secondairement au Coeur de Jésus, puis ces deux Coeurs feront l'objet d'un culte séparé avec des messes, des offices et des litanies propres. Cette évolution était dans la logique de la mariologie de l'Ecole française; elle était aussi dans la logique même des choses. La mariologie de l'Ecole française établit le principe: il faut aller à Jésus par Marie. Ce principe est d'ailleurs l'expression d'un principe théologique: si on honore le Coeur de Marie, il est logique d'honorer d'abord le Coeur de Jésus.

St Jean Eudes, dont le fondateur de S. Sulpice, M. Olier, disait qu'il était « la rareté de son siècle » a accompli en faveur de la dévotion au Coeur de Marie ce que Ste Marguerite-Marie a réalisé pour la dévotion au Coeur de Jésus. Il a fait pénétrer cette dévotion dans la vie des fidèles et lui a donné un caractère public et liturgique. En 1648, il publia son livre *La dévotion au très saint Coeur et au très sacré Nom de la bienheureuse Vierge Marie*. Les évêques français l'appuient, avec certaines réserves au début, avec des encouragements dans la suite. Le saint se voit soutenu par le Cardinal légat de Clément IX en France, Louis de Vendôme, qui à l'exemple de plusieurs évêques, approuva le 2 juin 1668 la doctrine de St Jean Eudes et l'Office et la Messe du très saint Coeur de la Vierge Marie. La première célébration solennelle de la fête du Coeur de Marie eut lieu dans la cathédrale d'Autun le 8 février 1648. Mais tout cela se passait en France, loin de Rome. Le 8 juin 1669, la Congrégation des Rites refusa son approbation à la supplique pour l'Office et la Messe en l'honneur du Coeur de Marie; on craignit de « créer une occasion de plus pour les reproches des Jansénistes déjà si exaspérés ». St Jean Eudes écrit encore *Le Coeur admirable de la très sacrée Mère de Dieu*. Il y [p.256] travailla pendant près de 30 ans et le termina seulement à la veille de sa mort. L'ouvrage sera publié par le successeur immédiat du saint, le P. Blouet de Camilly (1681). Ce livre constitue une véritable Somme de la dévotion au Coeur de Marie, dont il explique la nature, l'excellence et les pratiques. St Jean Eudes y fait déjà la consécration de tous les coeurs humains au Coeur de Marie, il insiste sur le titre « Cor Mariae, Rex cordis nostri ».

Quant à l'action de St Grignon de Montfort (1673-1716), si elle possède une portée immense sur le plan général de la dévotion mariale, elle n'a qu'une importance mineure pour ce qui concerne la dévotion au Coeur de Marie <sup>(11)</sup>. Le mouvement que St Jean Eudes avait inauguré avec tant d'éclat fut efficacement épaulé par plusieurs Ordres religieux: les Franciscains, les Bénédictins, les Jésuites. Le P. Jean Pinamonti, S. J. (1632-1703) est l'auteur du livre *il sacro Cuore de Maria Vergine*; livre remarquable, trop négligé jusqu'à présent, qui possède bien des qualités: clarté, solidité, érudition.

(11) Ainsi St Grignon présente la dévotion à Marie comme un moyen (comme « le » moyen) de s'unir à Jésus, il préconise « la consécration de soi-même à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, par les mains de Marie », il insiste sur les dispositions psychologiques requises de notre part pour honorer dignement la Ste Vierge. St Jean Eudes (qui nous donne un écho plus direct de Bérulle et d'Olier) propose la consécration à Marie comme une louange de gloire à Marie « pour Elle-même *ut Maria est* », comme une reconnaissance de ses grandeurs avec et à côté de Jésus, ce qui lui fait dire: « le Coeur de Marie c'est Jésus ».

St Jean Eudes avait toujours rêvé de voir la dévotion au Coeur de Marie sanctionnée par l'autorité suprême du St-Siège. Cette joie ne lui était pas réservée. Certes, les Souverains Pontifes, surtout à partir d'Alexandre VII (14 août 1666) avaient approuvé l'érection de sanctuaires, de confréries, mais pour des raisons pratiques d'opportunité - la crise janséniste battait son [p.257] plein -, ils tardaient à y apporter le sceau de leur autorité suprême. Une première demande d'approbation, de l'Office et de la Messe du St Coeur de Marie fut refusée par Clément IX en 1669. Ce fut le mérite du P. Pinamonti de ranimer les courages après la déception causée par ce refus.

Ce fut le culte du Coeur de Jésus, celui-ci étant fondé sur des raisons plus fortes, qui le premier obtiendra l'approbation pontificale. L'histoire de cette approbation nous fournit une nouvelle preuve en faveur de l'union étroite qui existe entre les Coeurs de Jésus et de Marie.

En effet, le P. Joseph de Gallifet (1663-1749) - ce géant de la pensée et de l'action -, qui faisait fonction de postulateur, s'appuyant sur l'analogie parfaite qui existe entre le culte des deux Coeurs, pensait ne pas devoir séparer la cause du Coeur de Marie de celle du Coeur de Jésus; il espérait obtenir une approbation simultanée des deux causes. Il remit donc au Souverain Pontife, Benoît XIII, une longue supplique Memoriale (1726), qui exposait « in extenso » toutes les raisons qui, à son avis, devaient justifier la concession des deux fêtes liturgiques. Le Promoteur de la foi, le card. Lambertini (le futur pape Benoît XIV, doué d'une intelligence tout à fait supérieure) ne cachait point son admiration devant cette oeuvre magistrale, remarquable à tout point de vue (« scripturae omnibus numeris absolutae ») et attesta plus tard que ce *Memoriale* était vraiment inattaquable. Dans ce travail le P. de Gallifet préconisait en même temps la consécration du genre humain, à la fois au Coeur de Jésus et au Coeur de Marie, lesquels d'après lui, étaient inséparablement unis. La démarche du P. de Gallifet n'aboutit pas; le 30 juin 1729 la S. Congrégation des Rites répondait négativement à la requête introduite auprès d'elle. Ce refus était motivé non plus précisément ou uniquement par l'attitude des Jansénistes, mais par le fait que le culte [p.258] d'un coeur physique, symbole de l'amour de la personne, présupposait la solution d'un problème philosophique, sur lequel la Congrégation préférait ne pas se prononcer à ce moment-là.

Instruits par cet échec, les successeurs du P. de Gallifet adoptèrent une tactique nouvelle: ils se résignèrent à séparer temporairement les deux causes et à reléguer à l'arrière-plan la fête du Coeur de Marie. La cause de la fête du Coeur de Jésus fut menée avec toute la vigueur possible. Enfin toutes les difficultés furent heureusement aplanies: le 26 janvier 1765 Clément XIII approuvait l'Office et la Messe en l'honneur du Coeur de Jésus. Cette première victoire stimula l'ardeur de tous ceux qui travaillaient à faire triompher la cause du Coeur de Marie. La route à parcourir restera longue; à Rome on objectait la nouveauté du culte, on redoutait de voir se multiplier à l'infini les dévotions particulières.

Répondant à une supplique en faveur de la fête du Coeur très Pur de Marie, supplique qui émanait du clergé et des associations religieuses de Palerme (1799), Pie VI se montra très accueillant « preces remisit Ordinario, eique ad id facultates omnes necessarias et oportunas impertiit »<sup>(12)</sup>. L'évêque de Palerme cependant outrepassait ses facultés, lorsque de son propre chef il approuvait l'Office et la Messe propres du Coeur de Marie et les imposait à tout son diocèse. Le Consulteur de la S. Congrégation des Rites, le Père S. Spada, O. P., ne tarda pas à lui en faire grief : le St Père - lui disait- il -, n'était nullement opposé au culte et à la fête du Coeur de Marie, mais bien à l'Office et la Messe propres; le moment n'était pas encore venu d'approuver solennellement ce culte: « E mente del Santo Padre [p.259] che seriamente si distrugga ogni lusingha su tal articolo colle ragioni più forti »<sup>(13)</sup>

(12) Rescriptum du 22 mars 1799.

(13) *Lettre à Philippe Campanelli*, 1er juillet 1799.

Cependant, les pétitions et les suppliques se firent plus pressantes; l'érection de confréries, la concession de la fête et d'indulgences demandaient un prolongement logique, une consécration normale: l'Office et la Messe propres du Coeur de Marie. En réponse à une pétition émanant de plusieurs évêques, cardinaux, princes, Congrégations religieuses, Pie VII

(31 décembre 1805) permit à tous ceux qui en feraient la demande de célébrer la fête du Coeur très Pur de Marie: dans ce cas on se servirait de l'Office et de la Messe « Ad Nives » (fête du 5 août), pour les lectures du 2e Nocturne on prendrait celles du 5e jour en l'Octave de la Nativité de la Vierge. Tout cela marquait un progrès très net: n'importe où on pourrait désormais célébrer la fête du Coeur de Marie. Mais l'Office et la Messe propres manquaient encore.

Le 24 avril 1838 Grégoire XVI approuvait les statuts de l'archiconfrérie du Coeur Immaculé de Marie pour la conversion des pécheurs, érigée en l'église paroissiale de N. D. des Victoires à Paris. En 1832 Mgr de Quélen avait nommé l'abbé Dufrique-Desgenette curé de cette importante paroisse où l'indifférence religieuse avait atteint un degré extrême. Le curé conjura le Ciel de lui envoyer le secours nécessaire afin de secouer la torpeur des âmes dont la responsabilité lui incombait. Un jour qu'il célébrait la Ste Messe, une voix secrète lui dit : «Consacre ta paroisse au Coeur. Immaculé de Marie ». Le curé se hâte de faire cette consécration et aussitôt il assiste à un renouveau éclatant de la vie religieuse dans sa paroisse. Il fonde la confrérie du St Coeur de Marie. Pendant deux ou trois ans elle se limite presque exclusivement à l'enceinte de la paroisse et marche plutôt lentement, mais déjà elle [p.260] produit d'admirables fruits de salut: des malades désespérés recouvrèrent la santé, des pécheurs endurcis réformaient brusquement leur vie. Le bruit de ces merveilles s'était répandu au loin et de toutes parts on sollicitait la faveur de pouvoir s'affilier à la pieuse association. Le fondateur rédigea une supplique au St-Siège, demandant l'autorisation de se rattacher toutes les paroisses de France qui en exprimeraient le désir. L'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, si dévoué cependant au culte de la Ste Vierge, refuse de seconder une démarche qu'il juge excessive. Une illustre et vertueuse chrétienne, qui n'a entendu parler de l'oeuvre qu'en passant, qui sait à peine de quoi il s'agit, va traiter cette affaire avec le Souverain Pontife, Grégoire XVI. Celui-ci lit la requête et dépassant du premier coup les voeux du fondateur, il ordonne d'expédier un Bref par lequel il érige la dite confrérie en archiconfrérie, et cela non seulement pour la France mais pour toute la chrétienté. En 1847 l'archiconfrérie comptait plus de seize millions de membres, le grain de sénevé était devenu un arbre gigantesque dont la sève puissante poussait des rameaux au dessus du monde entier. Parlant des fruits spirituels de cette archiconfrérie, le P. Roothaan, Supérieur Général de la Société de Jésus, pouvait affirmer que c'était là un fait unique dans les Annales de l'histoire de l'Eglise <sup>(14)</sup>. Dans sa Lettre circulaire du 22 janvier 1841, le 2e Supérieur Général de notre Congrégation, Mgr Raphaël Bonamie, écrivait: « Nous avons agrégé tous les membres de notre Congrégation à l'Archiconfrérie du Très Saint Coeur de Marie, établie à Paris, dans l'église paroissiale de N. D. des Victoires ».

(14) nihil simile in Annalibus Ecclesiae per omnia retro saecula reperiri

En 1842 Grégoire XVI approuvait l'érection, en l'église de St Laurent in Lucina à Rome, d'une double [p.261] «Pia Unio Cordis Sanctissirmi B.M.V.» pour les fidèles et pour les prêtres.

On ne peut omettre de signaler ici la mission de Ste Catherine Labouré. Dès 1830, année de l'apparition de la Ste Vierge, on commençait à répandre une médaille portant l'image de la Vierge Immaculée, à l'envers se trouve la lettre « M » avec les Coeurs de Jésus et de Marie. Il s'avéra bientôt que tous ceux qui portaient la médaille reçurent tant de grâces, guérisons et conversions, qu'on finit par désigner la médaille sous le vocable de « médaille miraculeuse ». Le plus célèbre de ceux qui lui doivent leur conversion est Alphonse Ratisbonne, un Juif qui se moquait de la foi catholique. Lors de son passage à Rome, cédant au conseil d'un ami éprouvé, il commença à porter la médaille; à la suite d'une vision, il se convertit peu de jours après.

Impressionné par le nombre toujours croissant de conversions, par les fruits durables que causait la dévotion au S. Coeur de Marie, Pie IX - accédant d'ailleurs aux nombreuses suppliques émanant de cardinaux, évêques et princes (dont le roi d'Espagne) -, concéda enfin l'Office et la Messe propres du Très Pur Coeur de Marie « sub ritu duplici maiori » (21 juillet

1855). Lors de l'examen préalable à cet acte, un des consultants fit remarquer que le culte au St Coeur de Marie jouissait déjà de l'approbation pratique du S. Siècle, il affirma que Marie est la Reine du monde, l'espoir de tous les coeurs, il pensa qu'il serait opportun d'imposer à tous un seul et même Office, à célébrer le même jour. Un autre consultant était d'avis que les temps, particulièrement troublés pour le St Siècle, offraient l'occasion d'invoquer avec ferveur la protection du Coeur de Marie; quant à la dénomination, il croyait qu'il convenait de remplacer l'épithète « immaculé » par « très pur ».

[p.262] - L'habitude de se consacrer à la Ste Vierge existe depuis longtemps. L'histoire nous relate des consécration individuelles et des consécration collectives: des paroisses, des diocèses, des ordres religieux <sup>(15)</sup>, des universités, des pays entiers se consacrèrent au Coeur de Marie. St Etienne (997-1038) proclamait Marie Reine et Patronne de la Hongrie, les monnaies portaient l'effigie de la Vierge, les palais royaux et tout ce qui appartenait à la maison portaient le sceau marial. St Ladislas, qui mourra sans laisser d'héritier, proclama la Ste Vierge héritière légitime de la Couronne.

(15) De nos jours 8 Congrégations d'hommes et 36 Congrégations de femmes sont dédiées au St Coeur de Marie. Pour le catalogue détaillé, voir H. PUJOLRAS, C. M. F., o. c. p. 122-123

En 1536, Jacques Cartier, grand chrétien et un des premiers conquérants du Canada, dédia ce pays à Marie. Le 15 août 1638 Louis XIII consacra la France à la Ste Vierge; cette consécration fut consignée dans un document officiel que le Parlement ratifia. En 1647, l'empereur Ferdinand III promulgua une consécration semblable pour l'Autriche. La Pologne, sous le roi Casimir (qui aimait à propager l'invocation « Cor Mariae, spes mea »), suivit en 1656 l'exemple de la France et de l'Autriche. Lors d'une peste qui sévit en 1747, le Mexique se consacra à N. D. de Guadeloupe; Benoît XV ratifia le titre de « Marie, Patronne du Mexique ». L'Espagne, l'Amérique latine, la Pologne, l'Irlande et tant d'autres pays se distinguent depuis longtemps par leur attachement à la Mère de Dieu: le grand poète et romancier, Manzoni, avait bien raison de dire: « Chaque peuple peut être fier de se trouver sous votre douce protection » (« Ogni popol superbo esser si vanta in tua gentil tutela »). Les apparitions de la Vierge à Fatima donneront une impulsion plus vigoureuse encore à ce mouvement de consécration. Lors du pèlerinage natal à Fatima, le 31 mai 1931, le Portugal se consacra au Coeur de Marie. Mais il manquait encore la consécration du monde entier au Coeur de Marie, consécration qui serait le prolongement et comme le corollaire naturel de la consécration que fit Léon XIII du genre humain au Coeur de Jésus (1899, Encyclique « Annum Sacrum »). Le mai 1938 les évêques du Portugal demandèrent au S. Père de bien vouloir consacrer le monde entier au Coeur de Marie. Ce n'était pas la première supplique de ce genre. En 1864 déjà, plusieurs prélats français et espagnols avaient supplié le St Père de poser cet acte. Mais Pie IX pensait qu'il fallait par des écrits et par des prédications préparer les fidèles à cet événement. Il donna comme mot d'ordre: « Prions pour que le monde soit digne de cette grâce ». En 1875, le Souverain Pontife approuva le titre « Vergine Immacolata, Regina dell'Universo ». Une plaquette française, « Marie, Reine de Univers », éditée en 1887, connut un succès retentissant.

Mais c'est à partir du début de ce siècle - que l'on a appelé « l'ère de Marie » -, que le mouvement progressa à pas de géant. En 1898 déjà Léon XIII disait qu'il espérait pouvoir sauver la société humaine « en la fondant sur le culte marial comme sur une forteresse imprenable ». Le congrès marial de Turin, tenu en 1898, demanda par acclamation la consécration du peuple italien au Coeur Immaculé de Marie. Plusieurs congrès émettaient le voeu de voir se réaliser la consécration du monde au Coeur de Marie. Sous l'impulsion du P. Le Doré, eudiste, et du P. Lintello S.J. plusieurs pétitions dont une comptait 300.000 signatures) prirent le chemin du Vatican St Pie X répondit « peramanter accepimus », mais il ajoutait que cette question devait être traitée d'après les règles (« bisognerà che le cose si facciano in regola »), c'est-à-dire qu'elle devait être examinée par la S. Congrégation des Rites.

[p.264] Le mouvement ira toujours s'accroissant jusqu'à vérifier le proverbe « Vox populi, vox Dei ». Nombre de congrès relancèrent inlassablement l'idée de la consécration: le congrès



de Rome en 1904, le congrès d'Einsiedeln en 1904, le congrès de Saragosse en 1908, le congrès de Salsbourg en 1910, le congrès de Trêves en 1912... En France « la Garde d'Honneur du Coeur de Marie », fondée à Besançon (1912), propageait à d'innombrables exemplaires une formule de consécration. En Belgique, la Croisade eucharistique travaillait sans relâche pour faire pénétrer partout l'idée de la consécration. Les apparitions de Fatima (1917) contribuèrent beaucoup à renforcer le mouvement. En 1931, lors du XVe centenaire du Concile d'Ephèse (431), on pensait que le moment de poser le grand acte était enfin arrivé. Il n'en fut rien; l'« altum silentitum » de Rome durera plus de 10 ans encore. Des théologiens de marque (dont le P. Garrigou-Lagrange, O. P.) publièrent des études sur la consécration; en Italie une « Preghiera a Maria Regina » connut une diffusion extraordinaire et fut bientôt approuvée par plus de 200 évêques. Les sociétés mariales flamandes, françaises, allemandes étudièrent la question de la consécration sous son aspect théologique et historique.

En 1937, lors de la consécration de sa cathédrale dédiée à la Ste Vierge, le vicaire apostolique de Suez reçut la faculté de joindre aux Litanies de la Ste Vierge l'invocation « Regina mundi, ora pro nobis ».

C'était en pleine guerre mondiale que l'heure de la Providence allait sonner. Dès son accession au trône pontifical, on avait dit que Pie XII serait un pape marial (l'expression est du professeur Bittremieux: « Pio XII sarà un papa mariale »). Pie XII allait enfin poser l'acte tant désiré; il le fit à l'occasion des fêtes jubilaires de Fatima: il consacra le monde et l'Eglise au Coeur Immaculé de Marie. Il le fit lors de son message radiophonique adressé au [p.265] peuple portugais (31 octobre 1942); il renouvela cette consécration en la basilique vaticane (8 décembre 1942) <sup>(16)</sup>. C'était « en tant que Père commun de la chrétienté et Vicaire de Jésus-Christ » qu'il entendait faire cette consécration. Cet événement causa une joie indicible à tous les fidèles. En mémoire de cette consécration, la fête du Coeur Immaculé de Marie fut étendue à l'Eglise universelle et se célèbre le 22 août « sub ritu duplicis secundae classis » (décret du 4 mai 1944). Le 7 juillet 1952 Pie XII consacra la Russie au St Coeur de Marie.

(16) Cfr., G. GEENEN, O. P., *Un renvoi significatif de l'en- cyclique « Haurietis aquas » pour la consécration mariale dans Marianum*, 1958, p. 89-94.

Cette consécration du monde et de l'Eglise constitue indubitablement le point culminant de la dévotion au St Coeur de Marie, qui a reçu par là son sceau le plus authentique. Pour nous, enfants des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie, elle doit être un stimulant afin de nous rendre plus dignes encore de notre vocation insigne.

Dans sa Lettre circulaire du 28 août 1945, le T.R.P. Jean du Coeur de Jésus d'Elbée écrivait: « Je prêchais à Picpus à cette occasion (c'est-à-dire lors de la consécration citée plus haut) et je disais aux Soeurs: Nous n'avons pas, nous, à nous consacrer au Coeur de Marie. Nous le sommes depuis près d'un siècle et demi déjà, la Congrégation est vouée au Coeur de sa Mère et de sa Reine depuis le berceau. Mais quel bonheur profond de renouveler cette consécration en union avec le monde entier par les lèvres de Notre Saint Père bien-aimé. Vraiment nos Fondateurs ont eu une prescience extraordinaire des dons que dans son amoureuse Sagesse la Trinité Sainte réservait à son Eglise. Un saint évêque me disait dernièrement: « Vous êtes la Congrégation des temps actuels » Le souffle qui a passé sur l'Eglise, qui est l'Esprit-Saint Lui-même, et qui pousse les â- [p.266] mes et les coeurs avec une force irrésistible vers le Coeur de Marie, a rendu plus brûlant encore chez nous aussi notre amour pour Elle... De toutes mes forces, de toute ma conviction, de toute mon âme je vous encourage dans cet élan qui ne put être trop ardent ».

Les membres de notre Congrégation doivent se réjouir d'avoir contribué pour une large part au triomphe actuel de cette dévotion; leur ferveur à vivre et propager cette dévotion sera le gage de nouveaux triomphes.

## CHAPITRE II

### [p.267] La nature de cette dévotion.

Comme la nature d'une dévotion s'appuie surtout sur l'objet et la fin, il nous faut indiquer ici l'objet et la fin de la dévotion au S. Coeur de Marie, nous dissiperons aussi quelques objections.

La religion est la tendance de l'homme vers Dieu; or, la religion se montre et s'extériorise par le culte qui est « une manifestation de soumission, d'humilité, de respect, d'hommage et d'obéissance » (St Jean Chrysostome). Le culte possède un élément subjectif: la personne qui, avec toutes ses facultés reconnaît l'excellence d'un être supérieur auquel elle adresse ses hommages; il possède un élément objectif qui est double: l'objet matériel ou ce qui est honoré, l'objet formel ou le motif qui nous pousse à honorer cet objet matériel.

Remarquons au préalable que toutes les dévotions particulières possèdent un même objet matériel total: elles s'adressent à la personne de la Ste Vierge. C'est pourquoi elles rentrent toutes dans la catégorie du culte d'hyperdulie réservé à la Mère de Dieu (huperdouleia: servitude par excellence). Ce point de vue est capital. Pour avoir oublié cet objet total, on a vu se déplacer les accents de sorte qu'une foule de confusions devaient en résulter. C'est encore une des raisons principales qui ont engendré l'état de crise, le malaise profond que les dévotions aux Coeurs de Jésus et de Marie viennent de traverser. Il nous a manqué aussi l'esprit d'ensemble (« Der Geist des Ganzen » comme s'exprimait J. Langhbehn), l'esprit de synthèse, qui est la fonction scientifique par excellence. Depuis la Renaissance on s'est livré à des spécialisations qui étaient souvent par trop unilatérales, on a multiplié les matériaux scientifiques au détriment de l'unité. Sans doute, [p.268] il importe de distinguer (« divide et impera »), mais les distinctions se font en vue d'arriver à une précision et une pénétration plus exactes des divers éléments qui s'enclavent dans un tout organique « sapientis est ordinare »: il y a ce désir fondamental de notre intelligence qui appelle la coordination des éléments épars afin que la richesse des divers éléments ait son complément dans l'unité et l'équilibre de l'ordre.

Il en va de même ici. Quand nous parlons des divers objets de cette dévotion, nous ne pouvons oublier que ces objets s'unissent dans l'unité foncière d'une même personne, la Mère de Dieu. Pie XII (dans «Fulgens Corona » 1 nov. 1954) insiste sur la nécessité qu'il y a de souligner la cohésion organique des divers éléments afin qu'apparaisse d'une façon plus éclatante la sagesse admirable du plan divin. Le chapitre suivant s'appliquera à démontrer cette cohésion organique.

A. *L'objet matériel particulier* qui spécifie cette dévotion est le coeur de la Vierge. Dans la Ste Ecriture le mot « coeur » revêt plusieurs significations: la partie physique du corps organique, le centre de la puissance vitale et de la vie intellectuelle (c'est-à-dire de la vie intérieure en opposition à la vie extérieure: corps, mains, lèvres...), le siège de l'amour. Les auteurs de la période classique - les Latins surtout -, aiment à désigner par le mot « coeur » la vie affective et ce n'est qu'en second lieu qu'ils y voient la vie intellectuelle. Cette même tendance se retrouve chez les auteurs modernes. Elle va à l'encontre de la tendance qu'on trouve chez les auteurs sacrés, qui se servent du mot « coeur » pour désigner la vie intérieure, de préférence la vie intellectuelle <sup>(1)</sup>.

(1) Cfr. E. KALT, *Biblischer Reallexicon*, Paderborn 1931, au mot « Herz »; M. HAGEN, *Lexicon Biblicum*, Paris 1950. au mot « Coeur »; G. KITTEL, *Theologisches Wörterbuch*, III. Stuttgart 1938, c. 613; le Père H. RAHNER dans *Cor Salvatoris*, écrit: « Herz ist der inbegriff von Mut und Tapferkeit, von innerlichen Einsicht, von Planen und Wollen, von sittlicher Entscheidung des ganze, ungeteilten Menschen. Das gleiche gilt für die Sprache des Neuen Testaments. « Herz » ist der Imbegriff der innersten Gedanken (Matth. 24, 48; Röm. 10, 6)... ist Gegensatz zum äusserlich sichtbaren Menschen (I Thess. 2, 17; II Cor. 5, 12), schärfer nog: Gegensatz zum Lippendienst (Matth. 15, 18; Mark. 7, 6). Daher ist « Herz » das für die Neuheit und die Heilsbedeutung der neutestamentlichen Offenbarung schlechthin entscheidende Wort: denn im Herzen, also in der Tiefe des sittlichen, von Gottes Liebe ergriffenen Menschen, begegnen sich Wort und Glauben, Gnade und Hören » (p. 22 sv).

[p.269] Il importe surtout de dégager le sens ecclésiastique du mot « coeur ». car en une matière sur laquelle les sources de la Révélation ne nous renseignent qu'indirectement, il s'agit

avant tout de consulter le magistère de l'Eglise qui a approuvé le culte des Coeurs de Jésus et de Marie. Sous le mot « coeur » l'Eglise comprend d'abord le coeur physique dans sa réalité matérielle. L'histoire du culte du Coeur de Jésus le prouve abondamment. Ste Marguerite-Marie atteste avoir vu le Coeur de Jésus transpercé par la lance. Les premiers écrivains postulateurs, les premiers documents liturgiques sont unanimes sur ce point<sup>(2)</sup>.

(2) Cfr., H. PITSOLRAS, C. M. F., o. c. p. 17-24.

Toutefois l'objet matériel principal de la dévotion au Coeur de Marie est constitué par l'amour que symbolise le coeur physique de la Ste Vierge et ce même objet principal a été le premier point de départ de ce culte.

A cause de la dignité de la personne, tous les membres du corps de Marie sont dignes de notre vénération, mais le coeur fait l'objet d'un culte spécial parce qu'il peut faire valoir des titres plus éminents: le coeur de la Vierge, coeur qui bat encore au ciel, n'est pas seulement l'organe qui détient une place prépondérante dans son très saint corps, mais il est encore le symbole de tous ses sentiments, partitilièrement de son amour, de sa vie intime. Le coeur de Marie est ce qu'il y a de plus noble dans le corps de la plus privilégiée des créa- [p.270] tures, de la Reine des anges et des hommes. « C'est ce coeur qui pendant neuf mois a mesuré et réglé les battements du Coeur de Jésus. Ce coeur c'est l'organe de l'âme la plus pure, la plus sainte, la plus grande, qui, après l'âme de Jésus, ait jamais existé et existera jamais. Il est comme le confluent où se sont donné rendez-vous toutes les vertus portées au degré le plus parfait; il est l'instrument de l'amour le plus ardent que Dieu reçut jamais d'une créature... En un mot, le Coeur de Marie est de tous les coeurs celui qui est en tout le plus semblable au Coeur de Jésus »<sup>(3)</sup>.

(3) X. DE FRANCIOSI, *La dévotion au Sacré-Coeur de Jésus et au Coeur de Marie*, Paris, 1892, p. 275-276.

Il faut éviter ici deux extrêmes également regrettables et qui seraient causes de confusion: vider l'amour de son substrat matériel, le coeur, ou bien s'arrêter au signe matériel et lui ôter sa fonction de symbole. Il ne faut pas séparer mais unir le coeur physique et l'amour et la personne.

A vouloir éliminer complètement le coeur physique - comme plusieurs prétendent le faire actuellement -, on commettrait une triple rupture; rupture « historique »: l'histoire atteste que l'on s'est constamment servi du coeur pour atteindre la chose signifiée -, rupture «psychologique »: Dieu et les hommes se servent des symboles -, rupture « doctrinale »: c'est le coeur, ce signe par excellence qui nous fait comprendre de quel amour il s'agit, auquel il donne un cachet de tendresse et de plénitude.

Il est évident que l'amour de Marie fait partie de l'objet matériel; en outre - comme nous le dirons plus loin -, il constitue encore l'objet formel ou le motif de ce culte. Il n'est pas difficile de prouver que l'amour de Marie doit entrer dans l'objet matériel et qu'il en constitue l'objet principal.

D'abord parce qu'il en est ainsi pour le culte du [p.271] Coeur de Jésus: le coeur physique est le moyen sensible dont on se sert pour mieux comprendre et pénétrer la vie intime de Jésus. Cela résulte clairement des révélations de Paray-le-Monial, des documents pontificaux, de toute la Liturgie et du consentement unanime des théologiens. Ensuite, les Offices et les Messes du S. Coeur de Marie, les Actes des Congrégations romaines mettent constamment l'accent sur l'amour et la vie intérieure de la Vierge. Lorsque en 1804 la cause fut discutée à Rome, on proposa la fête du St Coeur de Marie comme la fête « de la plus ardente charité » («ardentissimae caritatis »).

Les grands promoteurs et les meilleurs apologistes de ce culte (S. Jean Eudes, Pinamonti...) affirment que c'est surtout l'amour qui fait l'objet de cette dévotion.

Le coeur de chair et l'amour de Marie ne constituent qu'un seul objet d'hyperdulie. La raison en est qu'ils appartiennent à une seule et même personne. Il reste cependant que sous l'angle de la perfection intrinsèque l'amour est l'objet principal parce qu'il manifeste plus directement la personne physique, et qu'en outre il constitue l'objet formel de ce culte. En

effet, le coeur physique, pas plus qu'un autre membre corporel, ne saurait être l'objet d'un culte spécial, s'il ne symbolisait l'amour et la vie intime de Marie. Voilà pourquoi les documents exaltent surtout l'élément spirituel (l'amour) et proposent l'élément matériel comme subordonné à ce premier élément.

L'excellence du Coeur de Marie constitue le fondement immédiat de ce culte, mais le fondement médiat et la raison ultime résident dans l'excellence de la personne de la Vierge. Le culte est un tribut d'hommages qu'on adresse aux saints à cause de la charité qui les unit à Dieu et par laquelle ils participent à l'excellence divine. S. Thomas écrit: « devotio quae habetur ad sanctos Dei non terminatur in ipsos, sed transit in [p.272] Deum, in quantum scilicet in ministris Dei Deum veneramur »<sup>(4)</sup>. Le titre à rendre un culte à un saint sera d'autant plus grand que le triomphe de la charité aura été plus manifeste en lui. La sainteté est avant tout l'oeuvre de Dieu, mais elle est aussi l'oeuvre du coeur humain, puisque la sainteté se définit par l'amour, dont le coeur est le symbole. Il est clair que la sainteté de Marie dépasse infiniment celle des anges et des autres hommes; c'est la raison pour laquelle la Ste Vierge est digne d'un culte tout à fait spécial, réservé à elle seule: le culte d'hyperdulie.

(4) Summa Theol., q. 82, a. 2 ad 2.

Mais comment se fait-il que deux éléments aussi divers que l'objet matériel (le coeur physique) et l'objet spirituel (l'amour) et qui ne possèdent pas la même dignité, puissent constituer un seul objet de culte et de vénération? C'est qu'il y a entre eux un lien d'union qui réside dans le symbolisme du coeur. Ce qui explique comment plusieurs auteurs (comme Terrien) aiment à parler du « Coeur symbolique », c'est-à-dire le coeur physique et l'amour qu'il symbolise, qui ensemble constituent l'objet de ce culte.

Bref, l'objet matériel adéquat de ce culte est la personne aimante de Marie, l'objet matériel particulier est le coeur physique en tant que symbole de l'amour, ou si l'on veut, l'amour symbolisé par le coeur physique. Mais pour comprendre la richesse de ce culte, il faut que le coeur nous conduise à la personne de la Ste Vierge, il faut voir le coeur comme le centre de la vie intérieure (Personsmittle-Seinsmitte).

B. *Le motif, la raison formelle* (l'objet formel) de tout culte dont on honore une personne réside dans la dignité, l'excellence de celle-ci. L'objet formel « général » de ce culte est constitué par la dignité, l'excellence [p.273] de la Ste Vierge; l'objet formel « spécial » est cette même excellence en tant qu'elle nous est manifestée par son Coeur, soit qu'on le considère en lui-même, soit qu'on le considère comme étant le symbole naturel de l'amour et des autres sentiments de son âme.

Tout symbole se compose de trois éléments: le signe, la chose signifiée et le fondement qui cause la signification.

Le coeur physique de Marie est ici le signe, c'est son symbolisme, fondé sur l'excellence de ce coeur physique qui constitue le motif principal de ce culte.

Cette assertion est claire. Les principaux initiateurs de cette dévotion le soulignent abondamment. S. Jean Eudes écrit: « Vous devez savoir que son Coeur virginal, je dis même le Coeur corporel, mérite une vénération toute singulière par les excellences très sublimes dont il est doué. Si nous devons honorer tous les membres du corps de Marie, il suit infailliblement que son bienheureux Coeur, qui en est la première et plus noble partie, mérite une vénération toute particulière... Le Coeur est évidemment l'organe le plus noble et le plus excellent du corps humain: plus donc que tous les autres membres du corps, son Coeur mérite un culte à part »<sup>(5)</sup>. Le P. de Gallifet écrit: « Evidens est nihil existere inter puras creaturas seu in coelo seu in terra hoc Virgineo corde perfectius, pretiosius, sanctius, excellentius, Deo et Jesu Christo gratius »<sup>(6)</sup>.

(5) *Le Coeur admirable*, 1. I, chap. 3.

(6) *Memoriale*, 4, dans MIGNE, *Cursus theologicus*, VIII, p. 1491.

Les perfections du coeur physique se fondent sur la place éminente que celui-ci occupe dans l'organisme corporel et sur les relations, les analogies, le symbolisme avec la vie intime, et non pas (comme on l'a pensé autrefois) sur le fait que le coeur serait le siège de la vie

affective, qui d'après les données de la science actuelle, résiderait dans le système cérébro-spinal.

[p.274] Si le coeur physique est le signe, l'amour de la Mère de Dieu est la chose signifiée. Ici encore le langage des auteurs, des documents romains, des Offices liturgiques est explicite. Toutefois ces documents ne nous parlent pas seulement de l'amour, mais encore de toute la vie intime de Marie: ses douleurs, ses joies, ses vertus. Parmi les sentiments qui, après l'amour, ont attiré l'attention des fidèles, il faut citer surtout la douleur. En effet, parmi les quelques détails que l'Evangile nous raconte sur la Ste Vierge, la prophétie de Siméon n'est certes pas la moindre (*Luc*, II, 35), l'image dont la piété chrétienne se servait de préférence pour se représenter la Ste Vierge, était très souvent celle de son Coeur corporel, transpercé par le glaive ou les glaives de douleur. En outre, les textes liturgiques ont souvent adopté ce point de vue.

A la douleur s'apparentent intimement la compassion et la miséricorde. La Liturgie a encore amplifié l'objet: c'est toute la vie intime de Marie qu'elle nous dépeint quand il s'agit de nous indiquer le motif justifiant ce culte, cette vie intime imprégnée de la grâce créée et increée.

Lors de l'examen de la cause en 1855, le consultant Jacques Ricca, O. E. S. A., justifiait cette extension de l'objet formel en ces termes: « licet haec videantur communia et simplicissima, sunt huius Officii propria, cum indicent effusam in Cor B. M. V. gratiae plenitudinem, ipsumque autorem, Spiritum Sanctum, in eius Corde manentem »<sup>(7)</sup>.

(7) *Summarium*, 1855, n. 4, p. 28. Le P. Pinamonti écrit: « Ogetto dunque primario è la stima della Santissima Vergine e l'oggetto sensibile è il suo Sacro Cuore onorato da noi come la più preziosa reliquia di quel corpo verginale che merito di vestire di umane membra il Verbo Eterno » (*Il Sacro Cuore di Maria*, Florence, 1699, Introduction).

C'est cette plénitude de grâce causée par le don créé et incree, qui est constamment exaltée par les textes liturgiques: « Deus qui B. Mariae Virginis Cor sanctissimum spiritualibus gratiae donis cumulasti » (« Omnis gloria », Collecte) - « Deus, qui gratiae plenitudinem posuisti in Corde Mariae » (« Proba me », Collecte). - Il suffira d'énumérer les têtes de chapitre du livre du P. Pinamonti pour savoir que ce grand promoteur avait la même vision sur l'objet formel de ce culte: Le Coeur de Marie miroir sans souillure - Le Coeur de Marie qui est digne de la Mère de Dieu - Le Coeur de Marie abîme de la grâce - Le Coeur de Marie expression du Coeur de Jésus - Le Coeur de Marie étincelle du feu de la charité - Le Coeur de Marie submergé par le flot des douleurs - Le Coeur de Marie lieu de délices pour le coeur de Dieu.

Le P. de Gallifet observe que, toutes proportions gardées, il faut attribuer au Coeur de Marie tout ce qui appartient au Coeur de Jésus: « Nimirum Cor illud Immaculatum non esse sumendum pure materialiter, sed quatenus sedes est animata omnium virtutum, affectionum, desideriorum, dolorum, gaudiorum: uno verbo, quatenus totum interius Dei Genitricis complectitur »<sup>(8)</sup>.

(8) *L'Excellence de la dévotion au Coeur adorable de F. Ch.*, Lyon, 1733, I. III, ch. 4.

Enfin, parmi les attributs ou vertus qui constituent l'objet formel de ce culte, il convient de souligner la pureté de Marie. Déjà la dénomination de la fête nous l'affirme: « Festum Purissimi - ou -, Immaculati Confis B. M. V. »; ensuite la pureté de Marie est un postulat de sa plénitude de grâce, puisque dans un même sujet il y a incompatibilité absolue, opposition métaphysique entre la grâce et le péché en tant que mort de cette vie de la grâce. On parle du Coeur Très Pur ou Immaculé de Marie pour indiquer le triomphe total de la grâce en elle, et aussi pour désigner la coopération complète, l'entier abandon à l'action divine. Dieu prépare les hommes à la tâche qu'il attend d'eux.

[p.276] Il a voulu que sa Mère soit une « digne » Mère de Dieu; en vue de cette dignité il l'a préservée de toute souillure du péché (« sublimiori modo redempta »); Marie est l'Immaculée Conception. Chez nous, notre égoïsme, fruit du péché originel, s'oppose constamment aux exigences de l'amour divin; chez Marie, conçue sans le péché originel, il y avait la possibilité d'un amour tout pur qui serait la digne réponse à l'amour divin. L'Im-

maculée Conception c'est le don gratuit de Dieu à Marie; son Coeur très pur, outre qu'il est lui aussi le don de Dieu, constitue la réponse de Marie à la complaisance divine <sup>(9)</sup>.

(9) Cfr. R. LEYS, S. J., *Het Onbevlekt Hart van Maria* in *Verslagboek der Priesterdagen*, Tongerlo 1955, p. 24-34.

On objectera peut-être: puisque l'objet de ce culte est tellement étendu, la dévotion au Coeur de Marie doit s'identifier avec la dévotion générale envers la Ste Vierge. Il n'en est rien cependant, car la dévotion générale atteint la personne en elle-même dans toute son extension et les éléments particuliers n'y entrent que d'une manière indirecte (in obliquo) ou confuse. Les dévotions spéciales tendent précisément à enlever cette indétermination afin de nous proposer un objet bien défini et propre. Si la dévotion au Coeur de Marie s'étend à tous les mystères et à toutes les vertus de Marie, cela ne se fait pas d'une manière collective, comme c'est le cas pour la dévotion générale à la Ste Vierge, ni d'une manière absolument séparée comme cela se produit dans les autres dévotions particulières. Le « trait caractéristique », de cette dévotion réside en ceci: elle considère les mystères et les vertus de la Ste Vierge dans leur principe et dans leur centre: l'amour. Puisque toutes les perfections de Marie sont considérées sous l'aspect de l'amour, toutes les vertus, tous les sentiments intimes entrent dans l'objet de ce culte. On connaît la formule célèbre de S. Augustin et que S. Thomas a re-  
[p.277] prise: « L'amour précède les autres sentiments et en est la cause » <sup>(10)</sup>. Cette influence universelle de l'amour explique que l'amour ne peut être réduit à aucune autre vertu, à aucun vice. Le contraire est vrai: en toute vertu se retrouve un amour bien ordonné, dans tout vice se cache un amour inordonné. On comprend donc comment toute la vie intérieure, avec ses innombrables actes, se ramène à l'amour, soit que ces actes s'identifient avec l'amour, soit qu'ils en procèdent comme de leur cause première. C'est dans ce sens qu'on doit comprendre les invocations à Marie dans les Litanies de son Très Pur Coeur. Voici par exemple les belles invocations de Ste Mechtilde, reprises par St Jean Eudes: « Ave Cor sanctissimum, Ave Cor mitissimum, Ave Cor humillimum, Ave Cor purissimum, Ave Cor devotissimum, Ave Cor sapientissimum, Ave Cor patientissimum, Ave Cor oboedientissimum, Ave Cor vigilantissimum, Ave Cor amantissimum ». St François de Sales a pu écrire: « Marie n'est autre chose qu'aimer; aimer c'est Marie; Marie c'est aimer » <sup>(11)</sup>.

(10) « Amor praecedit omnes alias animi affectiones, et est causa earum » *Summa Theol.*, II-II, a. 162, a. 3, ad 4.

(11) *Sermon LXI pour la fête de l'Assomption* dans *Opera omnia*, édit. Annécy, p. 451.

Nous pouvons conclure que l'objet formel de ce culte est constitué par l'amour, les vertus, les sentiments de la Ste Vierge, mais toujours en relation avec l'amour.

Nous avons parlé du signe: le coeur -, de la chose signifiée: l'amour; nous savons pourquoi ces deux éléments ne font qu'un seul objet. Il n'est guère difficile de déceler le « fondement » qui relie le signe et la chose signifiée: c'est le coeur physique. D'après le consentement universel de l'humanité, pour tous les peuples de tous les temps, le coeur est le signe naturel de l'amour. Dès lors il importe peu de savoir quel est l'organe ou le siège de l'amour: le cerveau, ou tout le système ner-  
[p.278] veux, ou le coeur. C'est une donnée certaine de la science physico-psychologique que tous les sentiments provoquent une réaction bien déterminée de la part du coeur.

L'excellence physique et morale du Coeur de Marie constitue le fondement premier et immédiat de ce culte. Mais en dehors de cette excellence intrinsèque, plusieurs excellences extrinsèques, qui prennent leur origine dans une relation à une personne ou à une chose en dehors du sujet, peuvent fonder le culte. Ainsi la Ste Vierge peut être honorée non seulement à cause de sa charité très ardente (excellence intrinsèque), mais aussi à cause de ses relations avec Dieu (par suite de sa maternité divine, de sa coopération à la rédemption...) et avec les hommes (par suite de sa maternité spirituelle, de la distribution des grâces...). Le coeur physique de Marie est le symbole de l'amour et de la vie affective, il appartient à une personne qui possède les relations les plus intimes avec Dieu et avec les hommes; c'est ce qui constitue le fondement secondaire et médiat de ce culte.

— Nous résumons: l'objet matériel intégral de ce culte est constitué par la personne de la Ste Vierge, l'objet particulier ou spécial c'est son Coeur, symbole de l'amour; l'objet formel a comme fondement immédiat et prochain l'excellence intrinsèque de Marie, c'est-à-dire sa charité, sa plénitude de grâce en tant qu'elle est causée et manifestée par son Coeur, symbole naturel de l'amour et de la vie affective; ce même objet possède un fondement médiat et éloigné dans l'excellence extrinsèque de Marie, qui résulte de ses relations avec Dieu et avec les hommes. - D'après la terminologie de l'Ecole, on pourrait dire: l'objet formel « quod » c'est l'excellence intrinsèque du Coeur; l'objet formel « quo » c'est la primauté de l'amour, car c'est sous ce dernier aspect que le Coeur de Marie est constamment étudié et honoré.

— [p.279] - C. Quelle est la fin de cette dévotion? Alors que le culte envers le Coeur de Jésus trouve en lui-même sa fin absolue, il n'en est pas de même pour le culte au Coeur de Marie. Ce culte est un moyen, mais un moyen puissant qui nous aide à atteindre notre fin. Celle-ci consiste à aimer et à honorer Dieu afin d'arriver à la possession amoureuse de Dieu, dans la vision béatifique. Or, la dévotion au Coeur de Marie est le moyen le plus approprié pour nous conduire à l'amour de Jésus. Toute dévotion à la Ste Vierge tend à nous unir plus étroitement à son Fils; c'est là aussi la fin générale de la dévotion au Coeur de Marie. C'est par la Mère que nous allons au Fils; c'est par ce modèle plus facilement accessible et plus immédiatement imitable que nous nous efforcerons de comprendre, d'aimer et d'imiter les perfections sublimes du Coeur de Jésus.

La fin spéciale de cette dévotion est de nous faire croître dans l'amour de la Ste Vierge, de nous faire pénétrer dans sa vie intérieure, dans ce monde de merveilles et de mystère, dans cette vie toute dominée par l'amour de Jésus. Pour nous conduire à l'amour de Jésus il n'y a pas de voie plus sûre que l'amour de Marie. Le Coeur de Marie est le chef-d'oeuvre le plus ravissant de toute la création, c'est le Coeur d'une mère qui ne demande pas mieux que de nous conduire à son Fils. Dieu a voulu que le Coeur de Marie soit le coeur d'une mère à la mesure de la tâche qu'elle aurait à accomplir: être la Mère de Dieu et la Mère du Corps mystique de son Fils. Marie est véritablement notre mère, la mère de chacun de nous en particulier. C'est d'elle, après Jésus, que nous tenons la vie surnaturelle, qui nous fait enfants de Dieu. C'est ce qui fait dire à St Bernardin de Sienna que Marie est bien plus notre mère que celle qui nous a enfantés selon la chair. N'est-ce pas une raison des plus efficaces pour nous inciter à l'aimer de toute la force et de toute la tendresse dont nous sommes capables?

[p.280] Cette fin spéciale renferme encore plusieurs fins particulières qu'un peu d'attention démêlera aisément: la reconnaissance, la confiance, la compassion, l'imitation.

L'amour de Marie pour nous est un amour maternel qui s'est signalé avec tant d'éclat et qui nous a comblé de bienfaits. Tous les dons dont elle nous gratifie sont un don de son Coeur. Avec Jésus elle a mérité les grâces que nous recevons continuellement; elle est la trésorière, la dispensatrice de toutes les grâces. Considérer le Coeur de Marie, à qui nous sommes redevables de tout ce que nous avons, c'est sans doute provoquer notre reconnaissance à son égard.

Le Coeur de Marie fait appel également à notre confiance. Comment ne pas se confier en elle, qui nous aime tellement et que l'Eglise salue si souvent par les mots: « Spes nostra, salve ». Elle peut et veut nous combler de tous les dons dont nous avons besoin. Si le coeur de nos mères selon la chair sait déjà réaliser des miracles de dévouement, quels prodiges de tendresse le Coeur de Marie ne saura-t-il pas opérer? Ce n'est pas sans raison qu'on décerne à Marie le titre de « Omnipotentia supplex ».

Par sa compassion, Marie a pleinement mérité l'invocation de « Reine des martyrs ». Son martyre, qui fut surtout d'ordre moral, l'a emporté sur les tortures qu'endurèrent les martyrs. Le martyre de son âme, de son coeur s'accrut au moment où Siméon fit sa prophétie, il connut son point culminant au Calvaire et continua jusqu'à l'heure de son départ pour le ciel. La mesure de son martyre fut son amour. Parce qu'elle s'unissait constamment à l'amour et à toutes les intentions de son Fils, elle éprouva un martyre analogue à celui de son Fils. Pour définir ce martyre on parle précisément de « compassion » c'est-à-dire passion partagée, subie

en commun avec Jésus, le roi des martyrs. Se pourrait-il [p.281] qu'en contemplant le Coeur douloureux de Marie, nous resterions insensibles, et sans nous laisser attendrir par sa passion et sans compatir à ses souffrances? Notre compassion toutefois ne peut rester stérile, elle doit être agissante. Car ce sont nos péchés, notre impénitence, nos désordres qui ont causé la passion du Coeur de Jésus et du Coeur de Marie, et qui ont ravi (rapporté ?) de la gloire à Dieu. Le Coeur de Marie attend de nous un amour réparateur; gardons-nous du péché et mettons tout en oeuvre pour arracher les âmes au péché.

Le Coeur de Marie pousse à l'imitation, car le véritable amour se porte d'instinct à imiter ce qu'il aime. L'amour est peintre, dit-on, et dans toutes les figures que son pinceau dessine sur la toile, il reproduit comme spontanément les traits de l'objet qui le captive. L'imitation est une conséquence logique de l'amour que nous devons au Coeur de Marie. Sans doute Jésus reste le modèle le plus parfait qui puisse être proposé à notre imitation, mais en la personne de Marie Dieu nous offre un modèle plus adapté à notre infirmité humaine. D'ailleurs, en copiant les vertus de Marie, en nous inspirant de son modèle, c'est encore Jésus que nous imitons et reproduisons, puisque Marie en est elle-même l'imitation la plus exacte et la plus accomplie. Efforçons-nous d'imiter sa charité, sa pureté, son humilité, sa patience, son recueillement, son esprit de foi, sa vie d'oraison, son obéissance, son abandon (ce « fiat » perpétuel et ce « merci » perpétuel de l'amour); ainsi nous nous approcherons de cette sainteté unique qui fait les délices de son Fils.

E. Comme toutes les grandes causes, cette dévotion a dû passer par le creuset de la contradiction. Les adversaires en ont été nombreux et acharnés. Parmi ceux-ci- il fallait s'y attendre -, les Jansénistes se distinguèrent particulièrement. Mais la masse des fidèles accueillit cette dévotion avec empressement et ferveur. Les Jan- [p.282] sénistes, tout comme ils l'avaient fait pour la dévotion au Coeur de Jésus, tentèrent de l'ensevelir sous l'étiquette de « dévotion nouvelle »<sup>(12)</sup> et de sentimentalisme. Lors de l'introduction de la cause de cette dévotion, le promoteur de la foi s'arrêta lui aussi à la soi-disant nouveauté de ce culte. Les circonstances d'ailleurs incitaient à la prudence et à la réserve; c'était une époque qui vit naître tant d'erreurs pernicieuses et même franchement hérétiques. La prudence s'imposait doublement du fait que la dévotion touchait au dépôt divin de la foi. Tout cela explique la lenteur et les précautions de la part du St-Siège.

(12) Le pamphlet suivant fut répandu: *Lettre aux Alacoquistes dits Cordicols, sur l'origine et les faits de la fête du S. Coeur de Jésus et de Marie en France, 1762*. Un Bénédictin demandait: « Eia, Pater Eudes, ubinam invenis fundamenta huius festi? » « Le P. Sandraye, de l'Oratoire, écrivait: « Haec devotio duas fanaticas institutrices habet, i. e. Mariam Des Vallées (une pénitente de St Jean Eudes) atque Mariam Alacoque. Prior suam devotionem erga Cor B. M. V. per revelationem accepisse affirmat. Altera idem contendit relate ad Cor Jesu ».

Certes, lorsqu'il s'agit d'un culte apparemment nouveau, la prudence et la loyauté nous imposent le devoir rigoureux de consulter le dépôt de la foi. Du moment qu'on arrive à la conclusion nettement établie qu'un culte que l'on commence à propager ne se dégage pas logiquement des principes révélés, ce culte, sans appel possible, doit être rejeté. Par contre, du moment que l'autorité ecclésiastique s'est prononcée en faveur d'un culte, il existe déjà un très fort préjugé qui incline à supposer qu'il s'accorde réellement avec les principes révélés. En tout cas, il serait tout à fait injuste de vouloir rejeter une dévotion, parce qu'elle se présente sous une forme inédite et sans qu'on ait voulu se donner la peine d'examiner ce qui se cache derrière cet aspect de nouveauté.

Il y a une nouveauté réelle et une nouveauté apparente. Il est évident que plusieurs dévotions ne remon- [p.283] tent pas à l'Eglise primitive; elles ont vu le jour à une époque ultérieure et elles jouissent cependant de la plus haute considération. Par le fait que les dévotions se multiplient, le dépôt révélé ne se transforme pas. L'éclosion de dévotions nouvelles sont souvent la marque de la vitalité de l'Eglise de Dieu, qui, tout en restant substantiellement la même, s'enrichit d'acquisitions nouvelles, s'amplifie de sèves nouvelles qui viennent nourrir le Corps mystique du Christ. L'Eglise n'est pas un cadavre mais un organisme vivant sous l'action inspiratrice du St-Esprit<sup>(13)</sup>. Loin de rejeter les nouveautés



saines et bienfaisantes, l'Eglise les aime, car elles sont la preuve de sa jeunesse inépuisable. Il arrive plus d'une fois que les choses nouvelles s'avèrent utiles, voire nécessaires et indispensables, et cela non seulement parce que les choses qu'on connaît et pratique depuis longtemps risquent parfois de perdre leur fraîcheur et leur élan - « assueta vilescunt » -, mais aussi parce qu'elles ne sont plus adaptées aux exigences nouvelles ou ne correspondent plus à la pratique ou à la mentalité d'une époque.

(13) Le célèbre philosophe Maurice Blondel disait: « L'Eglise n'est pas un phonographe..., sa compétence est celle d'un juge des significations et des opportunités ».

Ce n'est donc pas sans raison que le Concile de Trente revendique avec force la légitimité de toute pratique cultuelle qui est en harmonie avec le dogme et la tradition vécue des fidèles<sup>(14)</sup>; mais l'Eglise rejette avec autant de force tout culte qui ne répond pas à ce critère.

(14) DENZINGER-BANWART-UMBERG, *Enchiridion Symbolorum*, n. 984 sv.

Comme toute dévotion qui se manifeste à partir d'une époque déterminée, la dévotion au Coeur de Marie a dû parcourir divers stades d'évolution: celui de l'intuition globale, celui de la fermentation, de l'approfondissement intellectuel, enfin celui de la preuve doctrinale rigoureusement établie. On conviendra aisément [p.284] qu'au temps de St Jean Eudes le culte public rendu au Coeur de Marie, était, quant à sa forme, assez récent. En outre, le culte privé ne s'étendait pas au delà de l'époque du Moyen-Age.

L'Ecriture Sainte et les Pères ne nous fournissent guère d'éléments explicites concernant l'existence de ce culte. Les témoignages patristiques recueillis par St Jean Eudes ne sont au fond que des louanges du Coeur de Marie; si beaux soient-ils, ces textes ne font aucune mention d'un culte qui serait consciemment rendu à ce Coeur.

Ce n'est que beaucoup plus tard, après un examen patient, long et minutieux de la dévotion sous tous ses aspects, que l'Eglise se prononça et donna une approbation authentique. Dès lors nous savons que malgré sa forme nouvelle, cette dévotion doit pouvoir s'appuyer sur des fondements théologiques indiscutables, sinon l'Eglise, gardienne du dépôt révélé, la rejetterait comme étant fausse et vaine. Nous sommes donc loin de ce qu'on s'est plu à appeler « un fruit du sentimentalisme », « une élaboration de l'imagination malade de quelques excentriques ». Nous sommes en présence d'un culte qui doit pouvoir en appeler à un fondement contenu dans le dépôt révélé, que le Christ a légué à son Eglise et que celle-ci, en vertu de son magistère authentique et infaillible, a le devoir de garder intacte. Ce fondement, nous l'avons indiqué plus haut, réside dans l'excellence de la personne de la Ste Vierge, de son Coeur, de son amour.

### CHAPITRE III

#### [p.285] Les fondements doctrinaux.

##### I. Le mystère de Marie.

Le christianisme en tant que révélation n'est pas seulement une doctrine, il est avant tout un événement, une intervention de Dieu dans l'histoire de l'humanité. La révélation est un fait existentiel, c'est Dieu qui agit dans l'histoire. Parce que Dieu est entré dans notre histoire, celle-ci est devenue une histoire de salut, car Dieu s'est montré un Dieu rédempteur. Les personnages principaux de cette histoire de salut sont Jésus et Marie. Il s'agit chez Marie d'une personne bien déterminée, qui fut la mère de Jésus de Nazareth. Mais cette vie historique est la révélation d'un geste rédempteur qui trouva sa réalisation dans la vie d'une personne, qui a nom Marie. Le mystère de Marie comporte donc deux dimensions. Il y a la dimension historico-humaine qui nous permet de considérer ce mystère dans le contexte de la vie d'une simple femme du peuple, qui vécut au temps de l'occupation romaine et qui subit les influences des conceptions vétéro-testamentaires et juives. Mais cette vie historique est en même temps une révélation, elle possède une dimension supra-historique en tant qu'elle concerne le salut de tous les hommes. On comprend dès lors que l'Ecriture Sainte ne nous

livre que les faits humains à travers lesquels on perçoit cette seconde dimension; ce sont les «kairoï », c'est-à-dire les sentences ou épisodes décisifs dans la vie de la Ste Vierge.

Dans les intentions divines Marie était de toute éternité associée à la mission de son Fils («uno eodemque decreto » dit la Bulle « Ineffabilis Deus » de Pie IX, 8 déc. 1854). Comme un peintre qui conçoit d'abord les figures centrales de son oeuvre, ensuite dispose tout le reste (figures accessoires, lumière, ombre...) en fonction [p.286] de ces figures centrales, ainsi Dieu a-t-il tout subordonné à ces figures centrales de l'oeuvre de la Rédemption: Jésus et Marie

Dieu a associé une simple créature humaine à la mission salvatrice de son Fils. Cette simple femme du peuple, une toute jeune fille encore au moment de l'Annonciation, fut appelée à collaborer avec Dieu lui-même. Sans doute elle fut comblée de grâces, Dieu lui a donné cette ouverture de l'âme vers les exigences divines, mais de son côté elle dut peiner et oeuvrer avec ses pauvres forces humaines pour rester à la hauteur de cette tâche surhumaine à laquelle Dieu l'avait destinée.

Marie recevait tout, mais elle « activait » les dons reçus; elle était « réceptivité active ».

L'Écriture nous raconte la scène de l'Annonciation, où Marie fut appelée à donner son consentement à l'Incarnation. Elle y prononce son « fiat », elle sera la mère de cet enfant qui aura le nom de Jésus, c'est-à-dire « Jahwe qui sauve ». Elle ne voit pas, elle croit, elle fait crédit à Dieu (« credere »).

On s'est souvent demandé si la Ste Vierge a cru à la divinité de son Fils au moment de l'Incarnation. On a dit qu'elle était comme nous soumise à la loi du progrès psychologique et le terme « fils de Dieu » (Luc., I, 35), comme s'exprime l'ange, s'appliquerait au peuple juif. En outre, la divinité du Messie aurait contredit tout ce que la Bible enseignait sur l'unicité de Dieu. Il lui aurait fallu des années pour que puisse se former sa foi en la divinité du Rédempteur.

On connaît les hésitations exégétiques en cette matière des PP. Lagrange et Ceuppens et les études récentes des PP. Médebielle et Lyonnet et de A. Michel. On s'accorde aujourd'hui à attribuer à Marie plus qu'une intelligence purement messianique du message de l'ange; elle eut très certainement connaissance du Verbe [p.287] incarné comme tel, et elle avait dû recevoir du S. Esprit des lumières spéciales très abondantes <sup>(1)</sup>. Mais l'acte de foi de Marie n'en participe pas moins à l'obscurité essentielle de la foi. Cette foi sera soumise au progrès (qu'on songe aux paroles « Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait », Luc. II, 50; « Le père et la mère de l'Enfant étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui », Luc, II, 33; « En le voyant, ils furent étonnés », Luc, II, 48) <sup>(2)</sup> et ce n'est que peu à peu que Marie saisira à quel point les voies de Dieu sont déconcertantes, depuis, pour le Verbe incarné, l'anéantissement de la crèche jusqu'au crucifiement entre deux malfaiteurs.

(1) Cfr. *Ami du Clergé*, 20 déc. 1951. p. 769-772; *ibid.*, 27 févr. 1958, p. 134; H. E. SCHILLEBEECKX, O. P., o. C. p. 28 sv.

(2) C'est intentionnellement sans doute que S. Luc nous livre ces paroles afin de bien marquer ce déploiement graduel de la foi. A propos du texte « Femme qu'y a-t-il entre toi et moi » (Jean, II, 4) le P. Hamm, O. P., (*La Mère des fidèles*, Tournai- Paris, 1953, p. 116) parle de «la transcendance séparante du Fils ». Ainsi donc, encore pendant sa vie publique, Jésus affirme son indépendance vis-à-vis de sa Mère.

La foi de Marie rencontrera continuellement des contradictions. L'enfant dont il fut dit qu'on « l'appellera Fils du Très-Haut » et dont le « règne n'aura point de fin » (Luc, I, 32) naît dans le dénuement; elle devra le soustraire à ses persécuteurs et fuir avec lui en Egypte; elle voit périr son enfant dans l'ignominie du Calvaire. Il se pourrait que sa plus grande douleur au pied de la croix, alors qu'elle compatissait avec son Fils, fut sa foi, indestructible certes mais obscure quand même, car nous ignorons à quel moment précis la claire connaissance de foi l'envahit. En tout cas, ses privilèges uniques (Immaculée Conception, maternité divine...) ne la soustraient pas à la loi fondamentale de la vie chrétienne: la foi qui se développe graduellement.

On s'est souvent demandé ces derniers temps si la Ste Vierge avait déjà, avant le message de l'ange, con- [p.288] çu son propos de virginité. Toute la tradition chrétienne depuis S. Augustin, s'appuyant surtout sur la parole « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais

point d'homme » (Luc, I, 34), répond par l'affirmative. Plusieurs auteurs récents (dont Landersdorfer, Haug, Gaechter, Roets, Guardini, Audet...) hésitent ou pensent pouvoir donner une réponse négative: Marie était une jeune fille pétrie des conceptions juives concernant le mariage qui était pour les femmes juives l'unique état honorable; le message de l'ange aurait apporté à Marie et Joseph une orientation nouvelle dans leur vie: ils garderont le célibat à cause du règne de Dieu, à cause de l'Enfant qui leur est confié. Tout cela serait le noyau du célibat chrétien: disponibilité envers Dieu et service du royaume des cieux.

On voudra cependant remarquer qu'en matière de vérités révélées la dernière parole n'appartient pas à l'exégèse et que nous devons nous garder de situer les mystères révélés sur le plan purement humain, et cela pour satisfaire les tendances de notre époque.

La maternité virginale nous montre l'appartenance totale de Marie à l'oeuvre de Dieu. La virginité physique est une condition et un symbole; elle n'était nullement nécessaire à la réalisation de l'Incarnation. Mais ce qui était nécessaire c'est que Marie appartint à Dieu seul, et que sa maternité fût absolument sainte, non seulement sans péché, mais sous l'action et dans l'amour de Dieu seul. Ce propos de rester vierge pour appartenir à Dieu, Marie l'avait formé avant de savoir ce qu'il adviendrait d'elle; la gloire de Joseph c'est d'avoir compris ce propos et de l'avoir protégé.

Le plus admirable est que le but de la virginité, qui est de se consacrer à Dieu seul, ait été incomparablement mieux atteint par cette maternité surnaturelle. On ne peut pas concevoir que Marie eût perdu sa virginité après l'enfantement de son premier-né, qui était le Fils [p.289] de Dieu. Elle demeurait vouée à son Fils, attentive à développer envers lui toutes les possibilités de son âme maternelle. Quant à la virginité pendant l'enfantement, elle a la valeur d'un symbole ravissant qui indique une réalité spirituelle, ne serait-ce que nous permettre de vénérer à jamais en Marie la jeune fille qu'elle n'a cessé d'être. «Il serait peu délicat de scruter un mystère qui est tout de délicatesse extrême »<sup>(3)</sup>.

(3) M.-J. NICOLAS, O. P., *Essai de synthèse mariale* dans *Maria*, o. c., I, p. 714.

Il n'est pas difficile de trouver la clef de la sainteté de Marie. Elle-même nous livre le secret de sa vie par ces mots: « Ecce ancilla Domini » (Luc, I, 35). Ce terme traduit l'influence de la spiritualité vétérotestamentaire. Le service de Dieu (« doulia »), être le serviteur ou la servante de Dieu, signifie dans l'Ancien Testament la synthèse d'une vie qui est entièrement consacrée à Dieu. Les « serviteurs » sont ces Israélites pieux qui admettent la domination absolue de Jaweh et qui s'ouvrent sans réserve aux intentions divines. L'« ecce ancilla Domini » se situe dans cette conception, c'est s'ouvrir à la complaisance divine, se savoir le domaine, la propriété de Dieu.

La réalité profonde de l'« ancilla Doenini » ne se comprend vraiment que si on la met en relation avec le contenu du « Magnificat » où Marie se place dans la catégorie des « anawim » ou « ebyônim », c'est-à-dire les pauvres d'Israël, dont le Christ, dans son sermon sur la montagne, a décrit la spiritualité (les « pauperes spiritu », les « humiles et mites corde »). Ces pauvres de Jahweh ce sont les « serviteurs de Dieu », qui craignent le Seigneur, et qui dans l'humilité, mettent leur confiance en Lui<sup>(4)</sup>; ce sont, dans le sens biblique le plus [p.290] fort, les « croyants », qui donnent un crédit absolu à Dieu.

(4) Cfr., A. GELIN, *Les pauvres de Jahvé* (Témoins de Dieu, n. 14), Paris s. d.

L'« ecce ancilla Domini » et le « Magnificat » respirent tout l'esprit de l'« anawah », c'est le fiat vivant de la foi à toutes les dispositions divines. Dans l'« ecce ancilla Domini » résonne encore un autre accent. Le terme « serviteur de Dieu », dans l'Ancien Testament, désigne celui qui a reçu une mission spéciale de Dieu (Abraham, Moïse, Josué, David) et qui voue sa vie entière à Dieu. Marie, la reine des patriarches et des prophètes, accepte, dans un même esprit, d'être la Mère du Messie royal. Elle se nomme d'abord la « servante du Seigneur » et ce n'est qu'ensuite qu'elle donne sa réponse à la demande qui vient d'être formulée: « qu'il me soit fait fait selon votre parole » (Luc, I, 38). Quand le Christ dans son sermon sur la montagne, exaltait l'idéal de cette pauvreté spirituelle, il pouvait s'en référer à un exemple concret: celui de Nazareth, chez Marie et Joseph.

A propos du « Magnificat », Jean Guittou écrit: « Si l'on considère les strophes du Magnificat, on y retrouve les souffles si divers qui ont passé sur l'Écriture. Le souffle de la puissance et de la gloire terrestre : comme si elle était « fille de prince », Marie exalte le Seigneur dans son bras. Le souffle de la tradition: cette idée de continuité des générations, de la fidélité de Dieu. Le soufflé plus discret qui passera demain dans l'Évangile, de l'humilité, des petites voies et des petites conditions. Si on envisage le Magnificat comme une pièce de musique où s'entrelacent des thèmes, on y voit ces trois thèmes que je viens de dire. Il comporte une note splendide et triomphante, une couleur de pourpre et ce ton royal que l'on retrouve aussi dans le Cantique. Puis une note d'intimité, une teinte de fleur cachée dans les vallons, ce luxe des pauvres. Entre ces deux notes, des différences certes mais nul désaccord. La Vierge du Magnificat proclame: voici que toutes les générations me di- [p.291] ront bienheureuse. Ainsi l'être caché et qui aimait tant à ne pas apparaître annonce calmement, comme si elle voyait, que les générations jusqu'à la fin de l'histoire se lèveront pour la dire heureuse... Et cela non pas à cause de sa grandeur et de ses gloires, mais à cause de sa bassesse; ce n'est pas le plein du don qui lui est fait qui justifie sa béatitude, mais le vide par lequel elle a rendu cette plénitude possible. Elle le dit tout uniment: son triomphe est dans la proportion de son humilité. De nos jours, Thérèse de Lisieux, retrouvant l'heureuse liberté d'esprit qui était celle de sainte Gertrude par exemple dans l'ordre bénédictin, a eu des accents qui peuvent nous aider à comprendre ceux du Magnificat, lorsqu'elle voyait son ciel futur, et qu'elle parlait avec tant de confiance de ce qu'elle y ferait »<sup>(5)</sup>.

(5) *La Vierge Marie*, o. c., p. 48-50.

Ainsi donc Marie était prête à devenir la mère de Dieu, à s'unir d'une façon ineffable avec le Fils de Dieu qui va devenir son propre Fils. Afin de nous faire comprendre cette union unique entre Jésus et Marie, le célèbre théologien allemand, Matthias-Joseph Scheeben (1835-1888) parle de « maternité sponsale » (« brautliche Mutterschaft »): il existe entre Jésus et Marie une relation d'abandon réciproque tel qu'il existe entre l'époux et l'épouse. Il est absolument propre à cette maternité que le Fils dans sa vie divine précède la Mère et les opérations maternelles, qu'il se donne volontairement à la Mère pour être revêtu par elle d'une nature humaine. Si une digne maternité humaine ne peut exister qu'en vertu d'un mariage où l'épouse se donne totalement à l'époux, il convient d'assigner à cette maternité, qui est, parmi toutes les maternités, la plus haute possible et qui exclut la coopération de tout élément masculin, l'abandon le plus total tel qu'il existe entre l'époux et l'épouse.

On a objecté que l'expression de Scheeben n'est [p.292] nullement scripturaire et qu'elle peut prêter à confusion. On conviendra cependant qu'elle a l'avantage de nous donner une idée approximative de ce lien d'union unique qui existe entre Jésus et Marie. D'ailleurs nous ne pouvons oublier qu'en face de cette réalité surnaturelle, qui dépasse toutes nos catégories et classifications humaines, nos expressions conceptuelles seront toujours inadéquates.

La maternité divine de Marie touche les fondements du christianisme, elle s'étend au delà de la personne de Marie et jette ses racines dans la Christologie. A l'appui de l'histoire ancienne et moderne, le card. Newman a pu dire que Marie est « la gardienne de l'Incarnation », car tous les dogmes concernant l'Incarnation se rencontrent dans la maternité divine.

Marie était « le berceau dans lequel l'Homme-Dieu reposait et puisait son corps » (Gertrude von Le Fort). Comme on comprend ici ce respect tremblant de la musique de Mozart « Ave verum corpus natum de Maria Virgine ».

La maternité divine est en quelque sorte une dignité infinie « à cause du bien infini qui est Dieu », dit St Thomas<sup>(6)</sup>. Cette même maternité, dans sa réalité concrète, est le fondement de tout le mystère de Marie.

(6) *Summa Theolog.*, I, q. 25, a. 6, ad 4. - Citons cette belle page de J. GALOT, S. J., (*Le Cœur de Marie*, Paris-Louvain, 1957, p. 216-217): « Toute l'hérédité physique de Jésus lui venait de sa mère; c'était elle qui lui avait livré ses traits corporels. Lorsqu'on songe à la destinée de ce corps du Christ, qui devait non seulement devenir dans la passion l'instrument de notre salut, mais, après avoir revêtu la splendeur de la résurrection, continuer indéfiniment dans l'Église sa présence sous la forme eucharistique et s'offrir en

nourriture à tous les chrétiens, on comprend l'immensité de la confiance divine qui a fait naître ce corps de la Vierge Marie. Partout dans l'univers et à travers les siècles jusqu'à la fin du monde, ce corps porterait la marque profonde de son origine maternelle... Elle contribua à la formation de son corps et de son esprit. Ce fut même là sa tâche primordiale... On est tenté de reculer devant tout ce qu'implique cette mission dans le cas de Marie. Jésus n'avait-il pas en lui de quoi se former lui-même sans requérir l'intervention de sa mère?... C'est la difficulté incluse dans le.. mystère de la maternité divine de la Vierge... Et cependant la vérité de l'Incarnation est inséparable de la vérité de la maternité divine ».

**[p.293]** Avant l'hérésie du Nestorianisme qui niait la maternité divine de Marie, les Pères voyaient en Marie surtout « la nouvelle Eve » et « le prototype de l'Eglise », et cela à cause de son admirable « fiat », de son acte de foi. Depuis le Concile d'Ephèse (431) qui condamna le Nestorianisme, on considéra explicitement la maternité de Marie comme le mystère central. Cela s'est fait jusqu'aux temps modernes. Le fait que Scheeben parlait de « maternité sponsale » suggère que la maternité prise isolément ne suffit pas à constituer le principe fondamental adéquat de la Mariologie. Ces dernières années, à la suite d'une série d'études historiques, on a voulu prêcher un retour aux principes « Marie, la nouvelle Eve », « Marie, le prototype de l'Eglise ». Contre la maternité comme fondement du mystère de Marie on objecte encore qu'elle ne possède aucune connexion organique avec la participation de Marie à la rédemption du genre humain et avec sa virginité.

Que faut-il penser de cette évolution? Il est fort juste d'accentuer l'acte de foi de la Ste Vierge, c'est d'ailleurs une donnée patristique, fort prononcée. Mais on oublie, croyons-nous, qu'il s'agit d'une réalité concrète qu'il convient de situer dans l'ensemble d'une personne vivante; il ne s'agit pas d'un concept abstrait.

Il faut prendre la maternité divine, dans sa réalité concrète, avec tout ce qui la précède, l'accompagne et la suit. L'Incarnation du Fils de Dieu était une Incarnation rédemptrice, le consentement de la Vierge était un consentement implicite au sacrifice rédempteur de la croix; sa compassion au Calvaire n'était que la continuation explicite de son premier « fiat » lors de l'annonciation.

**[p.294]** Ensuite, la maternité et la virginité ne sont pas deux réalités juxtaposées, car il s'agit d'une maternité virginale; Marie est mère en tant que vierge et sa virginité lui sert pour mieux se consacrer à sa tâche de Mère du Dieu Rédempteur. Elle est la Mère d'un Fils qui est Dieu et Rédempteur, « le premier-né d'entre une multitude de frères » (Rom, VIII, 29). Dieu a voulu la coopération de Marie à l'oeuvre de l'Incarnation, qui était comme le départ et le signal de la Rédemption, Il la voulait encore comme coopératrice au sacrifice de la croix, où Marie renonça à ses droits maternels et offrit son Fils, en union avec Lui, en expiation de nos péchés. Marie était présente aux origines de la Rédemption, l'Incarnation, elle devait être présente au point culminant de cette même Rédemption, le sacrifice de la croix. Les dons de Dieu sont sans repentance, disait Bossuet, Dieu ne laisse pas ses oeuvres inachevées: il a voulu Marie comme la Mère du Fils Rédempteur, Il l'a voulue encore comme la coopératrice à l'oeuvre de la Rédemption et comme la Mère de nos âmes, la Mère du Corps mystique où elle continue l'enfantement de tous ceux qui, avec son Fils, constituent le Christ total.

C'est dans ces perspectives qu'on perçoit comment la maternité divine, en tant que réalité concrète, est vraiment la charnière à laquelle se rattachent tous les autres privilèges de Marie; c'est la source qui explique les grâces singulières de la Mère de Dieu (7).

(7) Pie XI écrit: « Ex quo divinae maternitatis dogmate veluti ex arcanae scaturiginis fonte, singularis profluit Mariae gratia eiusque summa post Deum dignitas », Enc. *Lux Veritatis* (25 dec. 1931) dans AAS, 1931, p. 513. - Sur Marie et l'Eglise, voir p. e. J. GALOT, S. J., *Marie et l'Eglise* dans *Nouv. Rev. Théol.*, février 1959, p. 113-131; C. BALIC, O. F. M., *Maria et Ecclesia* in *Nuntia Periodica*, n. 6, Rome 1959, p. 20-51.

Dès lors il est inconcevable que le Sauveur pourrait supporter en sa Mère l'existence du péché qu'il venait détruire; la honte de la Mère rejaillirait sur le Fils. **[p.295]** St Augustin (+ 431) disait déjà: « Je ne veux pas qu'il soit question de la Vierge, quand il s'agit de péché »; il ne pensait sans doute pas à l'exemption du péché originel. Mais il arrive plus d'une fois que la pensée d'un théologien suive son chemin hors de l'esprit qui l'a formulée. En effet, est-ce vraiment placer la Ste Vierge hors du péché que de la soumettre au péché originel? La grâce

possède-t-elle sa plénitude dans une âme dont le commencement en serait privé? Marie serait-elle la toute sainte; la « panagia » comme dit l'Eglise primitive, si elle avait été, ne fut-ce qu'un seul moment, sous l'empire du péché de la nature humaine?

Il est encore inconcevable que ce corps béni de Marie, où le corps de Jésus avait été formé, deviendrait l'objet d'une décomposition répugnante et la proie des vers de la terre.

L'Écriture<sup>(8)</sup> et la Tradition nous livrent de la Ste Vierge une figure très sobre, mais en même temps très riche et dont on ne finira jamais de relever toutes les merveilles.

(8) Dans l'ensemble de la révélation biblique les livres et les textes particuliers, inspirés par le même Esprit-Saint, recèlent souvent une signification plus profonde, qui ne se laisse pas pénétrer à un premier contact. Le sens plénier n'est pas une invention arbitraire pour échapper aux difficultés, il se base sur le fait même de l'inspiration. Cfr., J. COPPENS, *Les harmonies des deux Testaments. En étudiant les divers sens des Ecritures*, Louvain.

## II. Le mystère du Coeur de Marie.

Nous avons souligné l'esprit de foi de Marie, son abandon aux intentions divines. Mais il importe de souligner un aspect encore plus foncier: son amour. Dieu n'a pas accepté la défaite du péché. L'immense amour qui brûle éternellement au sein de l'adorable Trinité, s'est manifesté dans un coeur d'homme et a trouvé, pour s'exprimer, les formes de l'Amour humain. Dieu se [p.296] donnait un coeur de chair et fournissait à l'Amour infini le moyen de s'approcher de nous d'une façon humaine. Cet amour connaît les travaux, les angoisses de nos vicissitudes humaines. Il connaît nos tristesses: la tristesse devant la vision de la mort, la tristesse de l'amour méconnu, de la trahison, de l'ingratitude. Le Sacré-Coeur incarne et rend palpable l'amour infini. Mais il y a dans l'amour de Dieu quelque chose de maternel qui demandait d'être manifesté dans le Coeur Immaculé de Marie. C'est le coeur d'une créature mais d'une créature toute sainte et toute livrée aux mains de l'amour divin. Et c'est quelque chose de Dieu lui-même que nous trouvons dans Marie. Elle a été associée à la paternité divine sur nos âmes pour qu'elle puisse coopérer à cette régénération qui fait de nous les enfants de Dieu. Nous trouvons en Marie quelque chose de l'amour divin et de la fécondité divine et plus spécialement ce qu'il y a de maternel en cet amour. Marie est pleinement femme et le rôle qui lui a été dévolu dans l'oeuvre du salut est celui qui répond à la vocation la plus profonde de la femme: elle est, et cela avec une perfection indicible, la Mère.

Le rôle de Marie n'enlève rien à la perfection du Rédempteur. Marie a tout reçu, dans son Coeur de mère il n'y a rien qui ne vienne du Coeur du Christ. Entre le Coeur de Jésus et le Coeur de Marie il existe un lien inséparable; le Coeur de Marie révèle le Coeur de Jésus. Le Coeur de Marie ne se laisse comprendre qu'en fonction d'une Personne divine, de qui elle reçoit tout pour nous le donner. Le Coeur de Marie doit être situé dans l'ensemble de l'économie du salut où son Coeur signifie l'abandon total à la mission d'amour de son Fils. Nous y voyons encore la connexion entre le Coeur de Marie et notre coeur, car étant la Mère du Sauveur, Marie est aussi le Mère de tous les sauvés.

L'Eglise a été très consciente de cette réalité, puis- [p.297] qu'elle a commis ce vol pieux en s'appliquant les mots que Jésus adressa au disciple bien-aimé « voilà ta mère » (Jean, XIX, 27). Tout comme la mission de son Fils, la mission de Marie est orientée vers notre salut.

Le Coeur de Marie c'est Jésus: dans ce Coeur Jésus, son divin Fils, réside, vit et règne. Le culte du Coeur de Marie doit nous conduire au Coeur de Jésus, car plus que toute autre la Ste Vierge peut s'appliquer les paroles de S. Paul: « Non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi » (Gal., II, 20). Il n'y a donc pas le moindre danger ici de délaissier la voie royale qui doit nous conduire à Dieu et de dévier sur un chemin latéral qui nous éloignerait de notre but suprême.

Le rôle de la Ste Vierge est en quelque sorte analogue à celui du Père, car du Père Jésus a reçu son amour divin, et de Marie il a immédiatement reçu son coeur humain. Les yeux de l'Homme-Dieu se fixaient sur sa Mère pour s'imprégner de sa présence comme son regard de Verbe divin contemplait le visage du Père. Personne ne pouvait mieux lui rappeler l'amour de

son Père que Marie qui l'avait engendré dans la virginité, comme le Père, et qui reproduisait en tout l'amour divin dans lequel elle baignait, de sorte que Jésus découvrait en elle, et à tout instant, le Père. Cela devait être comme un émerveillement, comme un écho de l'intimité céleste <sup>(9)</sup>.

(9) Mais comment expliquer que pendant sa vie terrestre Jésus a laissé sa Mère dans l'ombre, car il ne l'exalte jamais. Il reconnaît tout ce qu'il a reçu de son Père; il ne dit pas ce que ce même coeur filial doit à sa mère. Pas un mot pour glorifier sa Mère que l'Église exaltera tant dans la suite des siècles. Plusieurs raisons expliquent ce silence, qui était une attitude. Combien d'hommes préfèrent ne pas parler de leur mère, leur affection est trop profonde pour être livrée à autrui par peur de la profaner. Ensuite, Jésus se serait heurté à l'incompréhension. Certes, il aurait aimé de la faire appeler « mère de Dieu », mais il était contraint de ne révéler qu'avec la plus grande prudence sa qualité de Fils de Dieu. Enfin, il s'est conformé au goût personnel de sa Mère qui désirait demeurer à l'abri des regards.

**[p.298]** Le coeur maternel de Marie a d'abord été formé par l'amour divin du Verbe avant d'avoir pour mission de former le coeur humain de Jésus. Ainsi Marie tient tout de Jésus et elle a la tâche de tout lui rendre. De même que tout en Marie respire le Père et le St-Esprit, qui est l'Esprit de l'amour, elle respire aussi, et plus encore, le Fils, car c'est en vue de sa maternité divine que les mains divines Pont façonnée.

Le bonheur de ces deux Coeurs devait être purifié par la souffrance. Sans doute on peut parler du bonheur idyllique de Nazareth, mais il faut signaler, à l'intérieur de cette intimité idéale, une meurtrissure latente.

Il y avait eu la prédiction du vieillard Siméon. Marie la conservait dans son Coeur, s'efforçait d'en pénétrer le sens mystérieux. Lentement mais sûrement le glaive creusait sa blessure; en regardant son enfant, Marie devait songer à la menace qui pesait sur lui; sa souffrance augmentait avec son bonheur. Dans son amour filial Jésus devait éprouver cette même souffrance, il savait parfaitement quelle catastrophe terminerait sa vie terrestre. En voyant les soins dont sa Mère l'entourait, Jésus devait songer que tout cela aboutirait finalement à la mort ignominieuse d'un condamné et d'un crucifié. Le séjour de Jésus au Temple à l'âge de douze ans, devait donner une nouvelle secousse à sa Mère et la préparer d'avance à la séparation brutale qui arriverait plus tard. L'adieu lors du départ de Jésus pour sa vie publique, préludait au déchirement du Calvaire et chacun devait avoir la sensation de perdre ce qu'il avait de plus cher et de plus intime. Certes l'espérance d'un avenir riche et fécond brillait dans toutes ces souffrances, mais elle n'effaçait nullement les résonnances atroces de la douleur.

**[p.299]** Jésus souffrait moins pour lui que pour Marie et Marie souffrait moins pour elle que pour Jésus. A Cana, Jésus renouvela dans le coeur de sa Mère cette douleur de la séparation: « Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi? » (Jean, II, 4). C'était comme un avertissement sur le sacrifice auquel Marie devait consentir dans son rôle de médiatrice qu'elle venait d'inaugurer. Et quand plus tard Jésus déclara au peuple qu'il se devait à lui avant de rencontrer sa mère, il ravivait dans le Coeur de Marie cette même blessure. Sans doute Marie était parfaitement d'accord avec son Fils, mais cette attitude n'avivait pas moins sa douleur.

Marie aimait l'effacement et le silence, mais elle voulait être présente au Calvaire pour y accomplir jusqu'au bout ses fonctions maternelles. A la croix Jésus connut comme douleur fondamentale l'abandon de son Père, mais après cette douleur, il y avait la souffrance d'avoir près de lui une Mère qui connaissait les abîmes de ses souffrances. Si seulement il avait pu lui éviter cela, mais il était impuissant à éloigner ce tourment suprême. Lui qui avait le coeur le plus délicatement filial, devait martyriser le Coeur de sa Mère. Cependant comme il était étroitement uni au Père en ces moments d'abandon, le déchirement de la douleur l'unissait plus intensément à sa Mère. Mais en causant ces déchirements maternels, il s'unissait aussi plus étroitement à elle, il l'amenait à la coopération la plus intime et la plus profonde dans l'oeuvre de la Rédemption.

C'est dans l'amour souffrant que les deux Coeurs devaient fusionner.

Enfin, Jésus consacra son détachement à l'égard de sa Mère en la constituant Mère des hommes; l'humanité tout entière devait bénéficier de l'amour maternel qui avait baigné son Coeur. Il unissait Marie à l'extension de la mission rédemptrice, qui est son oeuvre la plus [p.300] chère et la raison d'être de son entrée dans notre histoire.

— Si telles sont les relations entre les Coeurs de Jésus et de Marie, il ne sera pas difficile de serrer de plus près les fondements doctrinaux, c'est-à-dire l'ensemble des motifs qui déterminent les relations entre la dévotion au Coeur de Marie et les mystères de la Ste Vierge. Il ne s'agit pas seulement de montrer la place du Coeur de Marie dans la doctrine mariale, mais le rôle primordial qu'il revêt à l'égard des grandes vérités mariales.

1) Il y a le rôle du Coeur de Marie dans la sainteté de la Ste Vierge. Marie était un être d'exception: elle devait être la mère de Dieu et dès lors elle a été ornée de toutes sortes de privilèges: Immaculée-Conception, plénitude de la grâce, vertus infuses, confirmation en grâce, assomption glorieuse. On peut dire que le Coeur de Marie fut le siège ou le centre de ces privilèges, dans la mesure où, comme nous le dit la Tradition et les Liturgies approuvées, le Coeur est considéré comme le symbole de l'amour. Car, si ces privilèges ne constituent pas eux-mêmes l'amour, ils furent donnés en vue de l'amour. Ils sont l'élément principal de « cette faculté et capacité d'aimer qui est en cette mère d'amour » (St Jean Eudes). En outre, c'est sous l'effet de l'amour que ces prérogatives furent mises en oeuvre en la Ste Vierge, qui les fit fructifier par sa coopération: « Marie n'était pas passive sous l'action divine... elle allait, avec toutes les énergies qu'elle tenait de la grâce reçue, au devant de Celui qui venait à elle, et son Coeur se fondait délicieusement au contact de la divinité » (Bainvel).

2) Il y a le rôle du Coeur de Marie dans la maternité divine, qui est la raison et la racine de tous les autres privilèges.

a) Son Coeur a joué un rôle physique comme coeur de chair. Le Coeur, pendant que Marie portait Jésus dans son sein, procurait à l'embryon le sang nécessaire à son [p.301] développement, il remplissait ainsi les fonctions qu'accomplirait le Coeur de Jésus après la nativité.

b) Plus important est le concours donné à la maternité divine par le coeur « spirituel » (c'est-à-dire le coeur comme centre de la vie psychique). C'est du Coeur, nous disent les Pères, que sortit le « Fiat » de l'Incarnation. Les Liturgies disent de même: «Le Fils que le Coeur du Très-Haut donna au monde, le Coeur de la Vierge, image du roi des coeurs, le donna aussi » (Office de St Jean Eudes, Hymne de Matines). La raison en est que le « fiat » de Marie émanait de sa volonté libre, son consentement a été donné par amour.

Cet amour est un amour envers Dieu, car Marie accède à une demande de Dieu; c'est un amour de l'humanité, car Dieu « aima le monde en lui donnant son Fils » (Jean, III, 16); c'est encore un amour maternel, car la Ste Vierge aima aussi son fils à venir, comme toutes les mères, d'un désir maternel. Les Pères (St Augustin, St Léon le Grand...) nous disent que Marie avait déjà conçu Jésus dans son Coeur avant de le concevoir dans son corps. C'est comme si la splendeur de la vie intime de Marie avait attiré Jésus dans son sein: « Hujus castissima - Cordis integritas, - Hujus sanctissima - Cordis humilitas - Coelo Verbum rapit. - Cordis Virgine - Attractum gloria - Servi formam rei, - In tuo, Maria, - Sinu Verbum capit » (Séquence de la Messe « Concupivit »). « Certes, on ne saurait dire que le Coeur de Marie a mérité l'Incarnation, mais l'Incarnation une fois décidée, le décret de la maternité divine une fois posé, l'Immaculée-Conception étant réalisée, la Vierge mérite « de condigno » l'augmentation de la grâce en elle et, par là, la maternité. C'est là le sens des paroles des Pères et des expressions de la Liturgie concernant le mérite à l'égard de la maternité »<sup>(10)</sup>.

(10) J. ARRAGAIN, C. I. M., *Introduction à la théologie du Coeur de Marie dans Alma Socia Christi*, Acta Congressus Mariologici-Mariani (MCML), Rome 1952, p. 25.

[p.302] - 3) Il y a le rôle du Coeur de Marie dans la coopération à la Rédemption du genre humain. Engendrant le Christ Rédempteur, Marie a coopéré, médiatement mais efficacement au salut des hommes; le Fils qu'elle a mis au monde était celui qui devait être le Rédempteur. C'est à juste titre que les Pères appellent Marie l'« exordium salutis ». De sa libre volonté



Marie a coopéré à la préparation matérielle de la victime du Calvaire. On conçoit sans peine quel fut ici le rôle capital de son Coeur; c'est le coeur de chair de Marie qui envoyait dans le corps de Jésus le sang que Jésus versera pour nous sur la croix.

En outre, le Coeur de Marie est entré dans les sentiments rédempteurs de Jésus, dans la miséricorde de son Coeur.

Au Calvaire Marie a uni son amour, ses douleurs, ses mérites à ceux de son Fils; elle a collaboré de tout son coeur à notre Rédemption. Renonçant à ses droits maternels elle a offert la vie de Jésus à Dieu: « Elle a souffert avec son Fils mourant et ainsi elle a abdiqué ses droits sur son Fils » <sup>(11)</sup>. Le rôle de son Coeur dans cette offrande est clair; les Liturgies disent que ce Coeur est « l'autel sur lequel Jésus s'est offert ».

(11) BENOIT XV, *Lettre Apostol.* «*Inter sodalicia* », 22 mars 1918, dans AAS, 1918, p. 182.

Ensuite Marie offrait au Père les souffrances de son Fils (cooblatio) et ses propres souffrances (compassio) pour le salut des hommes. Ici encore le rôle du Coeur de Marie est capital: les Pères nous apprennent que le Coeur de Marie fut le centre de sa compassion, et comme le miroir de la passion de Jésus, et cela à cause de l'identité des sentiments entre Jésus et sa Mère. L'origine des douleurs de la Ste Vierge au Calvaire est précisément son amour, son Coeur: amour envers Dieu, qui l'incite à satisfaire pour les péchés qui offensent la Majesté divine; amour envers son Fils qui l'incite à s'as- [p.303] socier à ses souffrances; amour envers nous, puisque le Christ accepte ses souffrances pour les hommes pécheurs. Tout cela explique que le Coeur de Marie ait été considéré comme le centre de la compassion.

4) Il y a le rôle du Coeur de Marie dans la maternité spirituelle. Nous la considérons ici sous l'aspect de la dispensation des grâces. Ce point ne rencontre aucune difficulté dans la doctrine mariale, il est comme la suite de la coopération à la Rédemption: si Marie a coopéré à la Rédemption, elle doit avoir un rôle dans la distribution des grâces. Les témoignages patristiques et les affirmations sont ici abondants et indiscutables. Par la distribution des grâces, par les soins qu'elle met à les conserver et les augmenter, la Ste Vierge exerce envers nous les droits maternels qu'elle s'est acquis au Calvaire.

La part du Coeur dans cette distribution est évidente, parce qu'elle est une oeuvre d'amour, elle est l'aboutissement de cet amour qu'elle nous a montré en nous engendrant avec son Fils. La Liturgie nous montre le Coeur de Marie comme intercédant pour nous, son Coeur est le refuge pour les pécheurs, une forteresse pour les justes et les coupables.

Nous croyons pouvoir conclure que les fondements théologiques de cette dévotion sont solides. Sans vouloir déprécier les autres dévotions, on peut dire que la dévotion au Coeur de Marie est particulièrement géniale et féconde. Pourquoi? Elle va de suite à l'essentiel, au centre même du mystère de Marie: l'amour. St Jean Eudes ne se lasse pas de le dire: dans ce Coeur, Jésus réside, vit et règne parfaitement. Le Coeur de Marie est le centre où tout aboutit et d'où tout part.

Le Coeur de Marie est le modèle de notre union à Jésus, il doit en devenir aussi l'artisan: «O Dieu, accordez-nous de vivre sans cesse cette vie de Jésus et de Marie en un seul Coeur et de n'avoir qu'un seul coeur avec eux » (St Jean Eudes).

[p.304] L'étude de cette dévotion doit nous remplir de joie, de gratitude, de confiance; elle doit nous pousser à un engagement personnel envers la Ste Vierge. Une véritable dévotion doit être vécue, elle doit entrer au centre de notre vie. Les thèses de Einstein concernant la mesure du temps et de l'espace peuvent ne pas toucher ma vie morale; un disciple d'Einstein ne vit pas autrement que ceux qui ne sont pas disciples d'Einstein, mais un croyant vit autrement qu'un non-croyant. La foi est une connaissance, mais elle est plus que cela; elle demande l'engagement total de notre être. Ainsi en est-il d'une véritable dévotion: elle doit être vécue. La dévotion au St Coeur de Marie demande l'engagement de ce que nous avons de plus précieux et de plus profond: notre amour.

## CHAPITRE IV

## **[p.305] La dévotion au Saint Coeur de Marie et notre Congrégation.**

### **I. Nos Fondateurs et le Saint Coeur de Marie.**

De l'enfance de notre Fondateur nous connaissons seulement sa piété eucharistique et sa dévotion envers la Ste Vierge; celle-ci surtout était un trésor de famille. C'est à sa mère que le P. Coudrin, devenu prêtre, aimait à attribuer sa dévotion particulière envers Marie. En effet, sa mère, Marie Rion, avait l'habitude de le conduire encore enfant à l'église paroissiale et de lui faire égrener le chapelet à haute voix. Un jour le P. Coudrin dira publiquement: « Les exemples de piété que m'a donnés ma vertueuse mère m'ont plus touché que ce que j'ai vu ou entendu dans les différents lieux où la Providence m'a placé depuis ».

Plus tard Pierre Coudrin reçut la direction de son oncle et parrain, l'abbé Fr. Rion, auxiliaire à Crémille (près de Coussay), puis vicaire à Maillé, d'où il partait, en 1792, pour les prisons de Poitiers et les pontons de Rochefort; épuisé par les privations il y mourut en 1794. Pendant les vacances et les passages à Maillé, Pierre Coudrin, l'étudiant de Châtellerault et le séminariste de Poitiers, eut l'occasion de connaître le curé du lieu Fournet de Thoiré, le futur saint, qui écrira le 20 novembre 1833: «Je me rappelle toujours les dons de Dieu en vous. Le martyr et bon prêtre, Mr Rion, entre sûrement pour quelque chose dans cet océan de prédilection, de grâces, de faveurs dont vous avez été inondé ».

Dans sa correspondance de collégien ou de séminariste, Pierre Coudrin ne parle jamais du Coeur de Jésus ou du Coeur de Marie. Si nous n'avons point de preuves formelles sur ces dévotions qu'il devait faire siennes plus tard, nous savons pourtant qu'il était tout prêt à la re-[p.306] cevoir par la confiance, l'amour, l'abandon, qui dès sa jeunesse caractérisent sa spiritualité: « Aimons Dieu, oui, aimons-le par dessus tout » - « Ah! que la confiance en Jésus est une belle vertu- Le Bon Dieu ne nous abandonne pas... on est si heureux d'être bien avec Dieu que je ne peux m'empêcher d'en parler » (mai 1789).

D'ailleurs, ces dévotions, surtout la dévotion au S. Coeur de Jésus, étaient à l'ordre du jour, tant à cause des ouvrages de St Jean Eudes et des révélations de Paray-le-Monial que des attaques acharnées qu'elles eurent à subir au cours du XVIIIe siècle, et cela dans le milieu scolaire même que fréquenta Pierre Coudrin. On sait que l'apôtre de Marie, St Grignon de Montfort, avait beaucoup prêché à Poitiers. On sait aussi que l'abbé Coudrin était affilié à l'Aa, société secrète « qui avait pour objet spécial le culte de Marie » (Mgr Cristiani).

Vers le mois de mars 1792, l'abbé Coudrin arrive à Paris où il vient recevoir l'ordination sacerdotale. Au collège des Irlandais dominant la dévotion aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie et l'entière soumission au Souverain Pontife. Pierre Coudrin se prépare à l'ordination par une longue retraite. Les retraits envoient des adresses au Pape; ces adresses sont des pages vibrantes qui reflètent une foi admirable. Dans une de ces adresses nous lisons: «Nous nous attachons à Marie, la Très Sainte Mère de Jésus, debout auprès de la croix, nous sommes transpercés par le même glaive... nous avons expérimenté que ce culte envers le Coeur de Jésus et envers le Coeur de Marie sa Mère (à qui nous nous sommes donnés sans réserve) est un trésor infini qui rend participant de l'amitié divine ceux qui le pratiquent ».

« Ces retraites de Paris nous transportent dans le milieu qui présida au dernier épanouissement du coeur et de l'esprit du Bon Père. L'intimité de tels prêtres, un mois durant, à un âge encore malléable, dans des cir- [p.307] constances aussi dramatiques, ne peut pas ne pas avoir influencé pour toute la vie un jeune séminariste qui vient d'être auréolé du sacerdoce. Il a franchi plus de 80 lieues pour recevoir cette dignité; il en revient avec le trésor de grâces qu'elle comporte parce qu'il l'a mise sous la protection des Coeurs de Jésus et de Marie et sous la sauvegarde du Souverain Pontife. Dans son grenier de la Motte d'Usseau, la Providence lui dira comment elle entend l'utiliser pour sa plus grande gloire et pour le plus grand profit. Durant les années d'un héroïque apostolat, elle le ramènera, par tous les détours du chemin, vers un point fixe autour duquel doit se concentrer sa vocation: le Sacré-Coeur, l'Adoration, la réparation, la Ste Vierge » <sup>(1)</sup>.

(1) P. ROUÉ. ss. cc. Le P. Coudrin et la dévotion aux SS. Coeurs, manuscrit, p. 6.

Il serait intéressant de pouvoir saisir l'instant précis où nos Fondateurs joignirent ces deux vocables « les Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie ». Nous pouvons dire seulement que ces deux vocables étaient dans l'air ambiant et si la Fondatrice semble avoir été l'instrument qui les fit s'unir chez nous, son apport à la doctrine courante n'a été en rien révolutionnaire. Nos Fondateurs, disciples de St Jean Eudes à qui ils emprunteront plusieurs hymnes en l'honneur des Coeurs de Jésus et de Marie, ont codifié dans un titre officiel une doctrine assez couramment admise, des pratiques déjà connues, tout en leur donnant un esprit, un cachet qui marquera leur Institut d'une nuance, familiale.

On sait que la dévotion poitevine, très ancienne et très sentie, s'adresse de préférence aux deux Coeurs de Jésus et de Marie - le coeur dit « vendéen » est un coeur double.

Avant de fonder notre Institut, le P. Coudrin et la Mère Henritte furent d'abord membres de la société du [p.308] Sacré-Coeur, établie par Mlle Geoffroy. Cette société pratiquait l'Adoration du T. S. Sacrement, telle qu'elle se continue encore chez nous. Mme de la Barre dit que c'est le seul lien commun entre les deux sociétés. Cependant les suppliques officielles de 1800, 1801 et 1802 que les Fondateurs adressent soit aux Vicaires capitulaires, soit à l'évêque de Poitiers, soit au Souverain Pontife, font remonter à 1794 le culte combiné des deux Coeurs. Il semble donc juste d'attribuer ce trait essentiel et spécifique à ce petit noyau qui s'oriente graduellement vers la vie religieuse à côté ou même en dehors de la Société du Sacré Coeur.

Il est vrai qu'au début la terminologie est instable, tâtonnante, elle cherche la formule exacte; on la voit se cristalliser en 1800, et encore mieux en 1801. L'idée centrale n'a guère besoin d'être précisée: la « Réparation » par le moyen de « l'Adoration du Coeur méconnu dans le sacrement de l'amour ». Mais il est entendu que cette réparation passera par Marie. A propos de la profession du 20 octobre 1800, le P. Hilarion écrit dans ses « Mémoires »: « Ce fut surtout en ce moment que le P. Coudrin est devenu, à bien juste titre, le fils chéri du Coeur de Marie ». C'est aussi le moment où la Mère Henriette avait des intuitions mariales, effet de ses méditations, ou peut-être d'illuminations surnaturelles. Il faut reconnaître que la Mère Henriette a exercé une influence prononcée dans la direction de notre esprit congréganiste de 1794 à 1800. Ici se termine la période des tâtonnements, désormais le P. Coudrin et la Mère Henriette se reporteront au double coeur, qui devient l'âme et l'expression d'une famille religieuse qu'ils s'efforcent d'organiser. La première formule de voeux est encore un peu vague; les voeux sont remis « entre les mains de la Ste Vierge afin qu'elle daigne les présenter au Sacré-Coeur de Jésus, son divin Fils, au service duquel je désire me con- [p.309] sumer comme ce cierge selon la règle établie dans cette, maison » (20 octobre 1800).

En juin 1800, la Mère Henriette écrit: « Notre association est sous le titre d'Association du Sacré-Coeur de Jésus et sous la protection spéciale de la Bienheureuse Vierge Marie », et encore: « Sous l'étendard de l'amour des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie ». Ailleurs, dans un Mémoire adressé au Souverain Pontife, on parle de la « Société du Sacré-Coeur de Jésus, par la médiation du divin Coeur de Marie, sa Mère »; parmi les pratiques de piété on cite la récitation des « Petits Offices des Sacrés-Coeurs ». On mesure ici la distance parcourue et le progrès qui a été réalisé. Le 1er janvier 1801 le P. Coudrin écrit: « C'est par le divin Coeur le Marie qu'on adore chez nous le Sacré-Coeur au T. Saint Sacrement de l'autel ». Mais à cette même époque, quelques jours plus tôt, nous rencontrons l'expression qui restera longtemps la formule préférée et presque classique. La nuit de Noël 1800, le Bon Père et la Bonne Mère prononcèrent leurs voeux de religion « comme zéléteur (zélatrice) de l'amour des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie au service desquels je veux vivre et mourir ». Nous voici en possession de la formule définitive qui exprime l'idée adéquate des Fondateurs et clôt la période des tâtonnements. Cette formule sera d'ailleurs présentée dans un Mémoire aux Vicaires capitulaires de Poitiers (mai 1801) en vue d'obtenir une première approbation ecclésiastique; les membres du nouvel Institut désirent être les « zéléteurs et zélatrices de l'amour des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie ». Ils éprouveront une certaine déception lorsque en 1817, lors de

l'approbation officielle des Constitutions, le St-Siège jugera opportun de modifier la formule, mais sans en altérer le sens et de donner pour titre au nouvel Institut « Congrégation des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie et de l'Adoration perpétuelle du T. S. Sacrement de l'autel».

**[p.310]** Ce vocable peut sembler un peu long, mais il a le mérite de condenser toute la pensée de nos Fondateurs <sup>(2)</sup>.

(2) Pour les détails historiques de cette question, voir: A. HULSELMANS, SS. CC. *Exposé historique sur le Chapitre Préliminaire...*, 1948, p. 9 sv. La formule « Zelatorum et Zelatricum » ne plut pas au card. Scotti, Ponent: ces deux mots, de fabrication nouvelle, ne sont pas du latin; puis ce titre serait métaphorique. L'objection porta sur l'expression, la formule seulement; on préféra une formule plus objective; notre titre actuel.

Si nous voulons entrer un peu plus en avant dans la spiritualité de nos Fondateurs, nous saisissons encore mieux la part insigne qui revient à Marie dans les origines de notre Congrégation et par là-même dans sa spiritualité. Le Coeur immaculé de Marie a possédé notre Congrégation « dès son berceau »; mais avant tout il a possédé le Bon Père et la Bonne Mère. Les Fondateurs se sont consacrés à Marie bien avant d'entreprendre la fondation de notre institut. Dans ses « Mémoires » sur les origines de notre Congrégation, Soeur Gabriel de la Barre écrit: « Toute sa vie, il (le Bon Père) a été pressé du besoin d'être l'enfant de la Ste Vierge; il avait reçu de grandes grâces par son entremise; ses sermons avaient retenti de ses éloges; il avait composé en son honneur une très dévote oraison qu'il disait publiquement tous les jours avant de commencer la sainte messe; enfin son coeur était à elle depuis son enfance». L'oraison dont parle la Soeur de la Barre avait été composée par le Bon Père « sur la 2<sup>e</sup> fin de l'an 1800 » <sup>(3)</sup>, dans cette prière nous lisons: « C'est par vous, bonne et tendre Mère, c'est par votre coeur Sacré que nous arriverons sûrement au coeur adorable de votre cher et divin Fils. Frayez nous en la route, ou plutôt, placez-nous y vous même, afin que nous puissions y trouver un asile pendant la vie et le repos pendant l'éternité».

(3) Hilarion LUCAS, *Vie du T. R. P. Coudrin*, (copie) 2<sup>o</sup> rédaction Châteaudum, p. 328

**[p.311]** Il y a lieu de relater ici que pendant la Terreur à Poitiers le P. Coudrin avait échappé aux poursuites des agents de la Révolution en s'abritant derrière une statue de la Ste Vierge; cette statue a été surnommée depuis lors « Notre-Dame du miracle »

Quant à la Bonne Mère, ses historiens nous disent qu'elle était l'enfant privilégiée de Marie. Longtemps avant de songer à la fondation d'une Congrégation, elle avait fait voeu de ne porter que la couleur blanche en honneur de la Ste Vierge.

Le Bon Père et la Mère Henriette pensant à fonder un Institut, il était dans la logique des choses qu'ils aient voulu placer leur oeuvre sous la protection spéciale de Marie. Ils avaient la conviction que c'était Marie qui voulait leur Institut pour consoler le Coeur de son divin Fils, outragé par la philosophie athée du XVIII<sup>e</sup> siècle et par les crimes de la Révolution. Cette idée se retrouve dans plusieurs « billets » de la Bonne Mère: dès les débuts la Ste Vierge nous a pris sous sa protection, elle nous a présentés à son divin Fils auprès duquel elle intercède pour nous. Marie a fait de notre Institut « son affaire personnelle », puis elle a fait agréer notre Institut au Coeur de Jésus, qui, à son tour, par amour pour sa Mère, en a fait aussi son oeuvre personnelle.

Forts de cette protection, les Fondateurs pouvaient aller de l'avant. Malgré les difficultés qui assaillent l'oeuvre, au mois de juin 1800, on juge que le moment est venu de solliciter l'autorisation canonique de l'autorité diocésaine. Comme il n'y avait pas d'évêque à Poitiers, on s'adressa aux Vicaires Capitulaires. La supplique, signée par la Mère Henriette et 17 de ses compagnes, affirme à deux reprises que l'Institut se place sous la protection spéciale de la Ste Vierge: « Nous nous sommes réunis il y a plus de six ans, sous l'invocation du Sacré Coeur et la protection spéciale de la **[p.312]** Bienheureuse Vierge Marie ». Quelques mois plus tard, lors de la première profession religieuse qui se fit dans notre Congrégation, ce souci constant de se mettre sous la protection de la Ste Vierge, se manifeste d'une manière touchante. La Mère Henriette eut le bonheur de prononcer ses voeux le 20 octobre 1800, alors que le P. Coudrin prononça ses résolutions de novice. Après avoir affirmé qu'elle faisait pour un an

voeu de chasteté et d'obéissance, la Mère Henriette renouvela ses résolutions antérieures pour le bien, et ajouta: « Je les remets entre les mains de la Ste Vierge, afin qu'elle daigne les présenter au Sacré-Coeur de son divin Fils.... ».

Nous avons indiqué plus haut comment les Fondateurs sont parvenus à unir les deux Coeurs de Jésus et de Marie. La genèse de cette union est sujette à quelques tâtonnements et hésitations, ce qui, à une époque où le jansénisme était encore fort agressif, s'explique facilement. Une raison doctrinale s'y ajoute. En effet, si Jésus a un droit absolu à notre adoration, il ne peut être question d'adorer Marie, car si grande que soit la dignité de la Mère de Dieu, il existe entre elle et son Fils la distance du Créateur à la créature. D'autre part cependant, il est tout aussi certain que Jésus et sa Mère sont étroitement unis dans tous les grands mystères de notre sainte religion et que les sources de la révélation les associent constamment. C'est ce que nos Fondateurs ont compris lorsqu'ils se sont consacrés à la fois au Coeur de Jésus et au Coeur de Marie et ont voulu que les membres de l'Institut s'appelleraient les zélateurs et les zélatrices de l'amour du Coeur de Jésus et de l'amour du Coeur de Marie. C'est tout un programme de vie qui vient d'être indiqué: exalter, imiter, promouvoir ce qu'il y a de plus grand, de plus intime et de plus profond dans notre sainte religion : l'amour de Jésus et de Marie.

Quiconque veut aller à Jésus, trouvera en Marie la [p.313] voie la plus sûre, c'est par la Mère qu'on atteindra plus facilement le Fils.

Le P. Coudrin, expliquant l'image des deux Coeurs représentés ensemble, nous dit que le Coeur de Marie est « transpercé » pour nous signifier que « c'est par cette voie que nous allons au Coeur de Jésus » <sup>(4)</sup>.

(4) *Avis du Bon Père sur l'Adoration dans Notes sur la Vie du Bon Père Coudrin...* par Soeur Justine CHARRAIS, manuscrit autographe, deux cahiers, p. 160-163.

Afin de jeter les bases définitives de l'oeuvre commencée, les Fondateurs prirent la résolution d'émettre les voeux de religion; ils choisirent pour cet acte capital la nuit de Noël 1800, qui rappelait le moment où Marie avait donné Jésus au monde. On recourait encore à Marie pour se préparer à cet acte fondamental. A l'approche du moment décisif, le P. Coudrin fut assailli de doutes et d'appréhensions, il entrevoyait les difficultés redoutables qui entraveraient son oeuvre. Malgré les prouesses antérieures et malgré l'assistance particulière dont la Providence l'avait entouré il avoua avoir des incertitudes. C'est pénible et grave pour un Fondateur. Dans sa détresse il demanda à la Mère Henriette de vouloir intercéder pour lui auprès de la Ste Vierge et, comme preuve des desseins de Dieu, de lui obtenir, en retour de son holocauste, ces deux grâces surtout: la première, qu'en tant que Fondateur, il lui serait donné de discerner à quel mobile obéiraient ceux qui par après se joindraient à lui; la seconde, en tant que prêtre et apôtre, d'avoir le don de toucher et de convertir les pécheurs les plus endurcis. Nous savons par l'histoire que la Bonne Mère lui obtint ces deux grâces. Après l'émission des voeux les angoisses disparurent totalement, une joie surnaturelle et une assurance inébranlable envahirent son âme. «Je ne fus pas plutôt lié à Dieu — a dit le P. Coudrin —, que je me trouvai tout autre dans la vie spirituelle ».

[p.314] Les cérémonies de la profession des Fondateurs nous révèlent, deux faits qui soulignent à quel point le P. Coudrin poussa la consécration de sa personne et de sa famille à la Ste Vierge.

Au moment de prononcer ses résolutions de novice, le 20 octobre 1800, il avait adopté le nom de Frère Caprais. Ce nom lui fut particulièrement cher, mais sur les instances de la Mère Henriette, il décida de prendre un autre nom lors de sa profession religieuse. Les Fondateurs furent d'avis que le nom religieux devait être un signe, un étendard, un programme pour toute la postérité spirituelle. La Mère Henriette conseilla au Bon Père de prendre le nom de la Mère bénie, qui jusqu'ici avait si visiblement protégé leurs travaux; et comme il ne convenait pas qu'un homme portât uniquement ce nom, il ajouterait le nom de saint Joseph, d'ailleurs intimement lié à Jésus et à Marie. C'est ainsi que le Fondateur, dans la nuit du 25 décembre 1800, se consacra au service des Sacrés Coeurs sous le nom si

éloquent de Frère Marie- Joseph. Ensuite, après la célébration de la Messe de minuit, il procéda à la bénédiction d'un manteau blanc — la couleur de la Vierge —, dont il se revêtit aussitôt après.

L'importance de ces faits n'échappera à personne: la Congrégation, dès sa naissance, a joui de la protection spéciale de Marie, elle se doit donc de l'aimer en retour et de l'imiter.

Lorsque au Chapitre Général de 1819, la question de l'habit religieux fut examinée, les avis furent assez partagés. On comprend aisément l'hésitation qui s'était emparée de plusieurs capitulants: le simple habit ecclésiastique étant interdit en France, ils n'osaient pas se prononcer en faveur d'un costume spécial, surtout très voyant. Le P. Coudrin qui avait laissé se dérouler le débat en pleine liberté, tenait à affirmer que, quant à lui, il attachait la plus grande importance au vote qui allait être émis. Il considérait l'habit blanc comme un signe qui [p.315] traduirait notre appartenance à la Ste Vierge et notre zèle pour sa gloire. Nous lisons dans le rapport de la 21e séance (25 septembre 1819): « La discussion étant fermée, on n'a pas voulu décider avant de recourir de nouveau à la prière. Tous les membres du Chapitre se sont mis à genoux. On a récité de nouveau le Veni Creator, une oraison au Sacré Coeur de Jésus, une autre à la très sainte Vierge et à saint Joseph. Le très Révérend Père Supérieur général a prévenu les frères que chacun devait renouveler intérieurement les voeux de sa profession et donner son suffrage comme il le ferait s'il était au lit de sa mort. On est demeuré quelque temps dans le silence du recueillement, ensuite les membres du Chapitre demeurant toujours à genoux, les scrutateurs ont recueilli les suffrages, en procédant toujours par la voie du scrutin secret. Le dépouillement du scrutin, fait en présence de tous les membres, il en est résulté que le Chapitre General adoptait à l'unanimité l'article... »<sup>(5)</sup> Par le secrétaire du Chapitre, le Père Hilarion, nous savons que la discussion précédant le vote, avait duré plus de deux heures et qu'un grand nombre de membres du Chapitre y avaient pris une part active. Le résultat connu « on se lève et l'on dit le Te Deum en action de grâce. Il faut remarquer que c'était un samedi, jour consacré à la très sainte Vierge, et que nous venions d'adopter la couleur qui lui est particulièrement consacrée, couleur qu'elle avait désignée elle-même à la Mère Henriette depuis près de dix-neuf ans. Nous demeurâmes convaincus qu'elle avait dans cette circonstance, présidé d'une manière toute spéciale à nos délibérations »<sup>(6)</sup>.

(5) *Actes des Chapitres généraux*, manuscrit. I, p. 44-45.

(6) *Mémoires sur la Congrégation des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie...* copie, I, n. 320, p. 385-387.

Nos Fondateurs ne manquaient jamais l'occasion de souligner leur appartenance à Marie, de montrer leur fidélité à son service, de promouvoir son culte. Ainsi [p.316] lorsqu'ils ressuscitaient la vie religieuse, tenaient-ils à reprendre un usage fort répandu dans la vie monastique d'autrefois: le chant du « Salve Regina » lors de la prière du soir, comme hommage quotidien à la Mère de Dieu. L'histoire nous atteste que ce tribut d'hommage filial fut des plus agréables à la Ste Vierge. La Bonne Mère dit explicitement que les moments du « Salve Regina » sont des moments de grâce où la Ste Vierge ouvre plus largement les mains pour répandre d'abondantes grâces sur les assistants. Aussi tous tenaient absolument à assister au chant du « Salve Regina ». Nous savons par le P. Hilarion combien grande était l'estime du Bon Père pour l'assistance à ce chant marial. Etant encore à Poitiers, il accompagna un soir le P. Coudrin dans une très pieuse famille de la ville où une affaire urgente devait être réglée. Comme l'heure du souper approchait, cette famille qui avait une véritable vénération pour le Bon Père, se réjouissait à la pensée de le posséder un peu plus longtemps en le retenant à souper avec son compagnon. On ordonna de presser les préparatifs du petit repas, mais si vives que fussent les instances, on ne parvint pas à retenir le P. Coudrin. Celui-ci s'excusa avec sa délicatesse proverbiale, alléguant comme motif que « ce petit retard l'exposait à manquer une cérémonie à laquelle il tenait absolument à participer: le chant du « Salve Regina »

Dans son « Journal », le neveu de notre Fondateur, Augustin Coudrin (1795-1880) raconte à propos de la communauté naissante de nos Soeurs à Poitiers qui se réunissait pour chanter la prière à la Ste Vierge: « Tous les assistants avaient... des bougies allumées à la main. Mon

oncle (le P. Coudrin) entonna le Salve Regina et on le chanta debout. Au milieu de toutes les voix, on distinguait celle de Mme Aymer de la Chevalerie; elle les entraînait toutes. J'étais trop enfant pour m'initier à la ferveur de toutes ces adoratrices du commence- [p.317] ment. Le chant du Salve Regina était alors le chant de l'espérance, de la foi dans l'oeuvre nouvelle et de la charité qui unissait tous les coeurs »<sup>(7)</sup>. Le chant du « Salve Regina » était pour nos premières communautés une manifestation de ferveur, de joie, d'enthousiasme. Ce chant du soir a continué « à reconforter et à consoler la naissante Congrégation à travers les mille difficultés des austères débuts »<sup>(8)</sup>. Ajoutons que cette admirable antienne a toujours été en honneur dans notre Institut. Longtemps avant que le Souverain Pontife Léon XIII en imposât la récitation après les messes basses, l'antienne était récitée tous les jours après nos messes de communauté; en outre, on la chantait et on la chante encore tous les dimanches et fêtes, à la fin de nos grand'messes<sup>(9)</sup>.

(7) Journal d'Augustin Coudrin, publié par le P. Patern Roué (première partie) dans *Annales des Sacrés Coeurs*, janvier 1938, p. 329.

(8) I. ALAZARD, SS. CC., a. c. p. 427.

(9) Elle se trouve aussi dans le cérémonial de nos chapitres de couple; elle est récitée quotidiennement par les membres de l'Intronisation.

On raconte que les Soeurs arrivant à une auberge où elles devaient loger, se mirent à transformer en oratoire une des chambres, et là, comme au couvent, elles chantèrent le « Salve Regina ».

La Soeur Justine Charrais relate l'entrain courageux et joyeux de la caravane des Soeurs qui se rendait à Séez en 1807: « Après avoir récité notre chapelet, nous avons chanté le Salve Regina avec des voix bien discordantes; le peu de solidité de nos sièges nous jetait à droite et à gauche: il en résultait des hautes et des basses. Ce qui ne laissait rien à désirer, c'était la joie du coeur »<sup>(10)</sup>.

(10) Voici ce qu'on rapporte sur la fondation de la maison de nos Soeurs à Laval (1804). La Bonne Mère « y était venue pour régler tout ce qui concernait ce futur établissement. Quant elle repartit pour aller chercher les Soeurs qui devaient prendre possession de l'immeuble, elle confia la garde de la maison à une bonne personne de l'endroit. Or, tous les soirs jusqu'à l'arrivée des religieuses, cette gardienne entendit au-dessus de la maison un chant très pieux et très suave dont elle essayait en vain de deviner la source et le motif. Lorsque les Soeurs furent arrivées et qu'à 8 heures du soir elle les entendit chanter leur Salve Regina, elle y reconnut immédiatement les paroles et l'air qui l'avaient tant intriguée et ravie. Jugeant... que c'étaient les Anges qu'elle avait entendus, elle y vit une invitation du ciel à ne plus quitter cette maison qui s'annonçait ainsi particulièrement chérie de la Ste Vierge. Elle y est restée effectivement et y a vécu très pieusement jusqu'à sa mort » (*Annales des Sacrés Coeurs*, juin 1938, p. 428). - Lorsque, le 7 août 1834, les Pères Caret et Laval arrivèrent aux îles Gambier, ils s'avancèrent jusqu'à l'extrémité avant du navire pour saluer leur champ d'apostolat, et ce fut en récitant ou chantant le Salve qu'ils appelèrent sur eux et sur l'archipel les bénédictions de la reine des Apôtres. - Tant de martyrs, au moment de consommer leur sacrifice, ont chanté cette belle antienne. Citons seulement les seize Carmélites de Compiègne guillotiné en 1794 et enterrées au cimetière de Picpus.

[p.318] Notre Fondateur n'hésitera pas à dire que « La consécration aux Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie est le fondement de notre Institut ».<sup>(11)</sup>

(11) Mémoire du 6 décembre 1816.

Dans la Circulaire du 14 avril 1817, par laquelle il communique à toutes les maisons l'heureuse nouvelle de l'approbation pontificale, le Bon Père consacre cette page vibrante et profonde au S. Coeur de Marie: « Rappelez-vous aussi, nos bien-aimés Frères et nos très chères Soeurs, qu'après le Coeur adorable le Jésus, nous devons honorer particulièrement le Très Doux Coeur de Marie. La Sainte Vierge a été conçue sans péché, Elle est née avec toutes les vertus, Elle n'a jamais eu de tentations; Elle a été de tout temps prédestinée pour être la Mère de Dieu; mais Elle a mérité cette insigne faveur d'abord par une entière fidélité aux grâces de Dieu, ensuite par les trois vertus qu'Elle a éminemment pratiqué à l'instant où l'ange est venu lui annoncer cette grande nouvelle. La première est son amour pour la virginité, la seconde est son humilité, la troisième qui est le complément de toutes est son parfait abandon à la vo- [p.319] lonté de Dieu, par pur amour pour Lui; quand Notre Seigneur fut conçu dans son sein, Elle eut le sentiment, c'est- à-dire, la connaissance de la vie, des souffrances et de la mort de son divin Fils, et Elle reçut dans son Coeur la même

blesse que Notre Seigneur devait recevoir à sa Passion, c'est-à-dire que la Sainte Vierge a éprouvé un sentiment douloureux qu'Elle a conservé jusqu'à l'instant où les anges l'ont enlevée au ciel. L'amour de Marie pour Jésus a augmenté jusqu'à l'instant de sa glorieuse Assomption: car ce sentiment ne peut point être fixe: s'il n'augmente, il diminue.

« La Sainte Vierge n'a jamais senti la malice du péché, ni l'odieux du cœur humain; Elle ne connaît que la douleur qu'il cause à Dieu. Voilà pourquoi Elle est si grandement miséricordieuse. Consolons-nous dans nos peines en pensant que Marie est et sera toujours notre Protectrice, notre soutien, que nous aurons toujours part aux affections de son Cœur. Il faut avoir recours à Elle quand Dieu se retire, dans nos peines, dans nos désolations, dans nos infidélités, Elle priera pour nous si nous l'invoquons au lieu de nous désoler »<sup>(12)</sup>.

*(12) Livre des Circulaires, I, p. 3. - Nous nous permettons de citer ici une belle page du T. R. P. Euthyme Rouchouze: « ...jugez, vous dit Saint Bernard, quel incendie a dû être excité dans le Cœur de cette vierge sans tâche, lorsque l'Esprit-Saint, qui est un feu consumant, vint lui-même préparer le sein de cette femme incomparable pour être une demeure aussi digne du Fils de Dieu qu'elle pouvait l'être, et former le Cœur de Jésus du plus pur sang du Cœur de Marie... Aussi peut-on avancer sans craindre de dire trop, que si le Fils de Dieu est tout amour, et toute charité, sa très Sainte Mère est également tout amour et toute charité. Présentement, je vous le demande, quelle ne doit pas être la tendresse du Cœur de Marie pour nous tous, puisque l'amour que l'on a pour Dieu est toujours la règle et la mesure de l'amour que l'on porte au prochain. Et nous, nous sommes ses Enfants et les Enfants de son Cœur sacré. Elle est donc notre Mère, elle a donc pour nous les sentiments d'une mère et de la plus tendre mère. Non, il n'est rien en fait de faveurs spirituelles que Marie n'ait le pouvoir et le crédit d'obtenir de son divin Fils... il n'est pas d'instant., où le Cœur de cette bonne Mère ne s'ouvre pour nous faire ressentir les heureux effets de sa tendresse pour nous, tant est grand l'amour qu'elle nous porte. C'est un amour éclairé un amour généreux, un amour violent, un amour tendre, un amour constant, un amour parfait, en un mot, un amour de Mère; et elle peut nous dire...: L'amour dont m'a aimée mon Fils et dont je l'ai aimé, est ce même amour dont je vous aime, ô vous qui êtes mes Enfants et les Enfants de mon Cœur Sacré » (Intruction sur la fin de l'âme religieuse, dans I BANOS, La Dévotion aux SS. Coeurs de Jésus et de Marie... 1956, p. 407-409.*

**[p.320] II.** La dévotion au Saint Cœur de Marie dans la vie et les oeuvres de la Congrégation.

Il est déjà étonnant que pour réparer les ruines causées par la Révolution française nos Fondateurs aient choisi la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et la dévotion au Saint Cœur de Marie. En effet, la dévotion au Cœur de Jésus avait été dénigrée par un jansénisme fort agressif et moqueur, elle était l'objet d'attaques violentes de la part des ennemis de la religion; la dévotion au Cœur de Marie n'avait encore qu'une notoriété bien modeste, elle était quasi ignorée des chrétiens de ce temps-là et même de la vie liturgique de l'Eglise. Alors que la dévotion au Cœur de Jésus avait eu son approbation officielle en 1765, qu'elle avait sa fête avec une Messe et un office propres et que sa nature et ses pratiques étaient bien définies, la dévotion au Cœur de Marie n'avait pas encore le même relief.

Mais il y a plus, dès sa naissance la Congrégation a enseigné et pratiqué la dévotion au St Cœur de Marie avec les caractéristiques qu'on lui reconnaît aujourd'hui: la consécration au Cœur de Marie et l'union entre les Coeurs de Jésus et de Marie. Sans doute, chercherait-on en vain un exposé technique de ces vérités (encore que la lecture des écrits du T. R. P. Euthyme Rouchouze peut être fort utile à nos théologiens contemporains), mais la Congrégation, tout en les exprimant en des formules simples et concises, tenait à les vivre et à les constituer en patrimoine spirituel pour ses membres présents et futurs.

**[p.321]** Il serait exagéré de prétendre qu'en cette matière nos Fondateurs ont été des créateurs qui auraient découvert des vérités inconnues jusqu'alors (déjà le P. de Gallifet a insisté sur la consécration, et St Jean Eudes, à la suite de plusieurs autres, a beaucoup parlé de l'union entre les Coeurs de Jésus et de Marie), mais il est remarquable et même surprenant de retrouver ces vérités avec tant de clarté et de précision, et cela à une époque où elles étaient encore ensevelies dans l'ombre la plus compacte.

Il est possible et même probable que nos Fondateurs ont subi, du moins dans une certaine



mesure, l'influence de St Jean Eudes pour ce qui est de l'union entre les Coeurs de Jésus et de Marie (bien que leur conception ne soit pas identique à celle de S. Jean Eudes) <sup>(12 bis)</sup> et de l'Ecole française qui accentuait le principe: Marie est la voie qui mène à Jésus.

(12 bis) St Jean Eudes, du moins dans la première période de sa vie, honora le Coeur de Jésus dans le Coeur de Marie, chez nous le Coeur de Marie est honoré dans le Coeur de Jésus.

Admettons même que nos Fondateurs ne se sont pas rendus pleinement compte de toute la richesse et de toute l'originalité de leurs idées et qu'ils n'ont pu prévoir le relief, le déploiement, l'actualité qu'elles auraient dans l'avenir. Mais il est un fait trop frappant pour qu'il puisse être expliqué par des causes purement humaines, à savoir l'insistance avec laquelle nos Fondateurs inculquent ces vertés et la cohérence parfaite, l'unité organique qu'elles ont avec la raison d'être et la structure de la Congrégation. Ici une seule explication semble plausible: l'inspiration du Saint-Esprit. C'est à cette inspiration que nos Fondateurs doivent d'avoir réussi à mettre sur pied une conception si pleine de richesse ascétique et doctrinale, qui ne cessera d'émerveiller tous ceux qui se donnent la peine de l'approfondir.

[p.322] 1) *La consécration au S. Coeur de Marie.*

Il s'agit ici d'un acte qui est tellement capital qu'il constitue le fondement de la Congrégation.

Le titre même de l'Institut l'indique: « Congrégation des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie et de l'Adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement de l'autel ». La place des Sacrés-Coeurs est centrale dans notre Congrégation, il forment la pierre angulaire, l'âme ou le fondement de l'Institut.

Les Sacrés-Coeurs sont mentionnés dans le titre de l'Institut. L'histoire des démarches faites à Rome de 1814 à 1816 pour l'approbation de la Congrégation montre les difficultés auxquelles a donné lieu le choix du titre. Le P. Coudrin proposa l'abord le titre de « Clercs réguliers de l'Ordre des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie » (lettre au P. Hilarion du 29 août 1814), plus tard il plaida pour le titre de « Zélateurs et Zélatrices de l'amour des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie » (Mémoire du 6 décembre 1816), enfin il présenta le titre: « Zelateurs et Zélatrices de l'Amour des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie » (Mémoire du 27 décembre 1816). Entre temps la sanction officielle de l'Eglise fut accordée à la Congrégation avec le titre actuel. La différence de la dénomination actuelle avec celles qui furent proposées n'en modifie nullement la substance. Des raisons d'opportunité ont déterminé le choix du titre actuel, mais il est important de constater que tous les titres envisagés, comme celui qui remporta en définitive, soulignent les noms des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie. Leur primauté dans la conception de l'Institut n'a jamais été contestée. Les Sacrés-Coeurs donnent leur nom à notre Congrégation, parce que les Fondateurs voulaient leur consacrer entièrement, et sans réserve leur Institut: il serait une chose sacrée parce que d'une manière stable [p.323] voué à des personnes sacrées et éloigné de tout but profane <sup>(13)</sup>.

(13) Pour la notion de « consécration », il convient de consulter S. Thomas, *Summa Theol.*, II-II, q. a. 8, c. - l'encyclique *Miserentissimus Redemptor* de Pie XI (8 mai 1928).

Nos Fondateurs avaient l'intention bien marquée de donner ce caractère spécifique à leur Institut: c'est une consécration aux Coeurs de Jésus et de Marie et c'est ce qui lui donne d'emblée son cachet propre et inaltérable. Notre Congrégation est la propriété stable, spéciale, au titre d'une libre donation, des Coeurs de Jésus et de Marie. C'est le fondement, le point de départ de la vie et de l'activité de la Congrégation.

Dans son Mémoire du 6 décembre 1816, le P. Coudrin dit explicitement: « La consécration aux Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie, est le fondement de notre Institut ». Plus tard, vers la fin de sa vie, il écrit: « Rappelons-nous seulement que nous sommes voués aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie et qu'à cette précieuse profession sont indubitablement attachées de douces et saintes amertumes, inséparables de notre vocation » (lettre à Soeur Eudoxie, 17 juillet. 1835). Ce qui marque notre profession, notre nouvelle naissance, c'est la consécration aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie

Ces expressions du Fondateur ne sont point un procédé littéraire ou une pieuse effusion sentimentale, elles expriment une idée mûrement réfléchie et que l'Église a sanctionnée en l'incluant dans le Cérémonial de la Congrégation, oeuvre du Chapitre Général de 1824 <sup>(14)</sup>. Dans sa supplique pour l'approbation de ce Cérémonial, le P. Coudrin écrit: «Nous avons adopté pour notre usage quelques-unes des bénédictions et des prières anciennement reçues dans d'autres Congrégations, et qui paraissent indiquer davantage la fin de notre Institut, et nous y avons seulement ajouté ce qui devait ex- [p.324] primer spécialement que nous étions consacrés pour toujours aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie » (20 octobre 1824).

(14) *L'approbation romaine est du 27 septembre 1825.*

Le Cérémonial mentionne cette consécration sous des expressions variées: « Faites que par votre grâce, il persévère dans sa consécration au Coeur Sacré de notre Seigneur Jésus-Christ et au très doux Coeur de Marie... », (bénédiction de l'habit religieux); « Afin qu'il s'attache indéfectiblement à Vous (Dieu) et au Coeur sacré de Notre Seigneur Jésus-Christ ainsi qu'au très saint Coeur de la Bienheureuse Vierge Marie et qu'il sache qu'il est attaché pour toujours à votre service » (bénédiction du cordon); « Afin que votre serviteur, le portant toujours sur sa poitrine, mérite de devenir conforme aux très doux Coeurs de Jésus et de Marie et d'être consommé en vous dans l'unité » (bénédiction du scapulaire)

L'émission des voeux se fait « comme frère de la Congrégation des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie au service desquels je veux vivre et mourir ». Voilà le religieux désormais séparé de tout ce qui peut l'éloigner de cette consécration, il n'appartient plus au domaine des réalités profanes mais des réalités sacrées. Le baptême est un renoncement à Satan, à ses séductions, à ses oeuvres, il s'attache à Jésus-Christ pour toujours; la profession religieuse est comme un second baptême <sup>(15)</sup>, qui supprime radicalement tout ce qui pourrait compromettre le service de Jésus-Christ. Ici il s'agit d'un religieux qui se met au service des Coeurs de Jésus et de Marie. La Communauté se réjouit de cette nouvelle naissance à la vie religieuse, elle chante le Te Deum en action de grâces, et le prêtre prie: « Dieu tout puissant et éternel, qui nous commandez de tenir nos promesses et d'accomplir nos voeux, daignez bénir et sanctifier votre serviteur consacré au Sacré-Coeur de Notre Seigneur Jésus-Christ [p.325] et au très saint Coeur de Marie, afin qu'il persévère dans son propos de garder la vie régulière ».

(15) La doctrine de la profession religieuse « second baptême » est traditionnelle depuis le IV<sup>e</sup> siècle (S. Pacôme).

L'effet immédiat de cette consécration est que l'Institut, avec ses membres et avec ses oeuvres, est entièrement au service des Coeurs de Jésus et de Marie. Rien ne peut échapper à ce service, car il est la base de tout l'édifice. Tout, mais absolument tout, doit se rapporter à ce service. Certaines de nos oeuvres ont pour objet immédiat les Coeurs de Jésus et de Marie (par exemple la propagation de leur dévotion), d'autres ne s'y réfèrent que médiatement (telle la reproduction des quatre âges de Notre Seigneur Jésus-Christ), et cependant celles-ci aussi doivent être considérées en fonction du service des Sacrés-Coeurs.

« C'est pourquoi les Religieux de la Congrégation font voeu, d'une manière générale, de «vivre et de mourir au service des Sacrés-Coeurs ». Aussi loin que s'étendent leurs devoirs religieux s'étend le service des Sacrés-Coeurs, que ce soit devant le Tabernacle, dans les salles de classe, dans le ministère. Notons encore que la formule de profession n'a jamais varié sur ce point, qui remonte aux origines de la Congrégation. Lors de la première profession définitive qui fut faite dans l'Institut par nos Fondateurs, en la Noël 1800, nous trouvons déjà exprimée leur volonté « de vivre et de mourir au service des Sacrés-Coeurs comme zéléateur de leur amour ». Il en est encore ainsi à présent. Le programme de la Congrégation est demeuré toujours le même. La Congrégation est vouée aux Sacrés-Coeurs, le service des Sacrés-Coeurs est sa raison d'être, sa première caractéristique » <sup>(16)</sup>.

(16) A-M., DEUSSEN, SS. CC., *Mysterium Caritatis*, Caractère et Mission de la Congrégation des Sacrés-Coeurs (Etudes piepuciennes, n. 3), p. 25-26.

Chaque Institut religieux possède sa note spécifique et la consécration à Dieu qui s'y fait par l'émission des [p.326] voeux, doit en porter l'empreinte. Notre Congrégation est

consacrée aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie, notre profession religieuse en est manifestement marquée. Il s'ensuit qu'en tant que membres de cette Congrégation nous sommes, à un titre spécial, consacrés à l'amour des Sacrés-Coeurs.

Une formule traditionnelle et qui remonte au temps de nos Fondateurs, nous désigne sous le nom d'« enfants des Sacrés-Coeurs ». Notre consécration est une participation à la vie d'amour et de réparation de ces Coeurs, une ressemblance toujours plus grande avec eux. Au baptême nous avons reçu la vie d'un enfant de Dieu, une vie d'enfance surnaturelle par la grâce; notre profession religieuse y ajoute le cachet particulier de l'amour des Sacrés-Coeurs: nous sommes leurs enfants de prédilection à la suite d'une consécration spéciale à l'amour de leurs Coeurs. Notre enfance surnaturelle, qui nous a été donnée au baptême, reçoit un cachet particulier : nous ne sommes pas seulement enfants de Dieu, mais enfants des Coeurs de Jésus et de Marie; notre consécration nous fait adopter comme les enfants de leurs Coeurs.

Le T. R. Père Euthyme Rouchouze écrit: « En vertu de notre profession, ne sommes-nous pas les Enfants des Coeurs sacrés de Jésus et de Marie? Nous avons l'insigne honneur et le bonheur ineffable d'en porter le titre; nous nous en glorifions tous les jours et nous avons raison de le faire. Dès lors ces divins Coeurs ne sont-ils pas nos vrais Parents selon l'esprit et dans l'ordre de la grâce, puisque, en ce beau jour de notre consécration à leur service, ils nous ont enfanté à une vie toute surnaturelle et toute divine? »<sup>(17)</sup>.

(17) *Circulaire du 6 janvier 1869.* Le fondement spirituel ou fondement « simplicité », la consécration aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie n'est pas sans relation avec le fondement juridique de notre Règle, la Règle de S. Benoît: l'élément contemplatif est nécessaire pour pénétrer le premier fondement.

### [p.327] II. *L'Union des Coeurs de Jésus et de Marie.*

Voici encore un élément tout à fait remarquable et cela à tel point qu'il constitue à son tour un des éléments spécifiques de notre patrimoine congréganiste. De prime abord cette union pourrait nous étonner: le culte que nous rendons au Coeur de Marie diffère essentiellement du culte de latrie que nous devons au Coeur de Jésus; l'analogie entre les deux cultes semble être si petite qu'on pourrait se demander s'il n'est pas risqué de vouloir les unir. Lors de l'examen de nos Constitutions à Rome, cette union souleva des difficultés. Le card. Scotti disait: « Si on dit qu'on doit consacrer tous ses efforts à propager la dévotion envers la personne adorable de notre Sauveur Jésus-Christ, je n'aurais rien à objecter; mais dire que les membres de la Congrégation doivent consacrer tous leurs efforts à propager la dévotion aux très saints Coeurs de Jésus et de Marie, sans expliquer en quoi consiste cette dévotion et mettant, en quelque manière, au même niveau la dévotion envers Jésus, notre Dieu et Sauveur, et celle qu'on doit avoir envers sa très sainte Mère je vois en cela quelque difficulté »<sup>(18)</sup>.

(18) A la suite de cette objection, un changement fut introduit dans les Constitutions. Dans les Constitutions de 1816 nos Fondateurs avaient proposé « ad propagandam veram devotionem Sacratissimis Cordibus Jesu et Mariae »; le texte de 1817 portera « veram devotionem, et prout est ab Apostolica Sede probata, erga Saeratissimum Cor Jesu et dulcissimum Cor Beatae Mariae Virginis ».

D'ailleurs, nos Fondateurs n'ignoraient point cette distinction, et malgré les termes en usage alors, « les divins Coeurs de Jésus et de Marie » ou même « le divin Coeur de Marie », ils n'avaient jamais eu l'intention de mettre sur le même niveau le culte du divin Coeur de Jésus et celui du Coeur Immaculé de Marie. Mais ils étaient convaincus que le fondement de la Congrégation et de toutes ses activités, la consécration aux [p.328] Coeurs de Jésus, devait pouvoir se rattacher à une unité qui se retrouve dans les desseins même de Dieu: par un seul et même décret éternel Jésus et Marie étaient prédestinés à opérer le salut du genre humain. Conception aussi profonde que juste et précise.

L'histoire de nos origines nous démontre que les Fondateurs voulaient un Institut consacré aux Coeurs de Jésus et de Marie, considérés dans une véritable union. Quelques documents des premières années sont moins explicites sur ce point (par exemple les toutes premières suppliques que la Mère Henriette adressait à l'autorité ecclésiastique en vue d'obtenir

l'approbation: il y est question de la consécration au Sacré-Coeur de Jésus sous la protection de Marie ou par la médiation du Coeur de Marie). Mais bientôt la formule « les Sacrés-Coeurs » devient classique de sorte que notre dévotion congréganiste par excellence a su unir, dès nos origines, le Coeur de Marie au Coeur de Jésus. Qu'on pense aux expressions suivantes: « Zélateurs et Zélatrices de l'amour des Sacrés-Coeurs » « se ranger sous l'étendard des Sacrés-Coeurs », rendre « aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie les devoirs de sacrifice, d'amour, de réparation et de dévouement total qui ont été jusqu'à ce moment la base de l'établissement », « embraser le monde entier, s'il est possible, du saint Amour en étendant la dévotion aux divins Coeurs de Jésus et de Marie ».

On ne peut qu'admirer la remarquable profondeur de cette conception: les Fondateurs ont mis leur Institut sous le signe des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie considérés dans le symbole de leur amour rédempteur et de l'union ineffable qui marque leur oeuvre rédemptrice.

Cette union des Sacrés-Coeurs se reflète jusque dans la structure de la Congrégation, la forme extérieure de la Congrégation porte l'empreinte de ce grand principe intérieur et vivificateur. Elle est une seule fa- [p.329] mille, bien qu'elle se compose de deux branches, la branche masculine et la branche féminine. Un document capital, la Bulle sub plumbo «Pastor Aeternus» (1817), témoigne de cette unité. Il parle de « la » Congrégation des Sacrés-Coeurs au singulier, alors qu'il s'agit des deux branches: « C'est pourquoi... les Frères et les Soeurs de la nouvelle Congrégation établie à Poitiers... nous ayant fait exposer que cette Congrégation a été réunie et fondée dans la dite ville de Poitiers.... Elle comprend plusieurs fidèles tant clercs et Prêtres séculiers que laïques des deux sexes.... On a l'espérance certaine que cette Congrégation prospérera et croîtra davantage.... Les Frères et Soeurs de la dite Congrégation font des vœux perpétuels, mais simples, de Chasteté, de Pauvreté et d'Obéissance.... Ils mènent de plus une vie commune sous la Règle de St Benoît... Les susdits Frères et Soeurs de la dite Congrégation, mus d'un très grand désir de maintenir et de propager un Institut si recommandable et si utile, et d'obtenir, à perpétuité, l'approbation et la confirmation des Constitutions et Statuts ci-dessus mentionnés... »

La Congrégation est donc une unité dont l'expression juridique se retrouve dans les pouvoirs du Supérieur Général sur les deux branches qui composent la Congrégation. Dans la Règle des Frères et dans la Règle des Soeurs il est désigné comme Supérieur Général de « toute la Congrégation », et cela malgré le fait que la branche des Soeurs possède également une Supérieure Générale.

Il y a plus. Cette unité juridique s'enracine dans une réalité interne: les deux branches poursuivent un seul et même idéal: ils vivent la même consécration aux Coeurs de Jésus et de Marie avec tout ce que cela comporte: la reproduction des quatre âges de Notre Seigneur Jésus-Christ et la propagation de la dévotion aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie. Le fait positif suivant indique [p.330] clairement cette unité organique des deux branches: la Règle des Soeurs n'attribue pas la reproduction de la vie évangélique de Jésus aux soeurs, mais aux « frères ». Ce n'est donc que s'appuyant sur cette unité que la Règle des Soeurs peut dire elle aussi: «Le but de notre Institut est de retracer les quatre âges de Notre Seigneur Jésus-Christ».

L'union entre les Coeurs de Jésus et de Marie est donc une note dominante et spécifique de notre grande et première dévotion congréganiste. Un théologien de valeur, le T. R. P. Euthyme Rouchouze, a été un des premiers à réfléchir sur cette doctrine éminemment congréganiste; nous renvoyons à sa quatrième Circulaire, qui est intégralement consacrée à nous montrer cette union étroite et intime entre les Coeurs de Jésus et de Marie <sup>(19)</sup>. C'est l'amour, ce principe de donation complète au service de leur vocation réparatrice qui caractérise l'union des Sacrés-Coeurs; lors de notre consécration à leur service les Sacrés-Coeurs nous communiquent l'amour qui nous pousse à la donation complète de nous-mêmes, à la participation de leur mission rédemptrice dans un esprit de réparation et d'apostolat. Nous touchons ici le noyau, le fond de notre Congrégation et de notre Spiritualité.

(19) Pour le texte, voir: I. BANOS, SS. CC., *La Dévotion aux SS. Coeurs de Jésus et de Marie dans la Congrégation des Sacrés- Coeurs*, Rome 1956, p. 332 sv.

- D'autres, avant nos Fondateurs, avaient uni les Sacrés-Coeurs dans leur spiritualité. On parle parfois de deux tendances en cette matière: la tendance de Ste Marguerite-Marie ou de Paray-le-Monial, dont l'objet primaire et principal est le Coeur de Jésus; la tendance de St Jean Eudes dont l'objet principal est le Coeur de Marie. Une telle distinction est assez relative. La spiritualité de St Jean Eudes a parcouru l'évolution suivante: il fait d'abord la découverte décisive du Coeur de Marie (vers 1643), puis il décide de donner au Coeur de [p.331] Jésus un culte particulier (vers 1668), enfin il prône le culte conjoint des Sacrés-Coeurs. Le P. Coudrin connut et estima la tendance de St Jean Eudes (il lui emprunta l'Office et la Messe du Coeur de Marie pour la fête de la Commémoration du premier samedi de septembre); on peut dire cependant qu'il pencha plutôt vers la tendance de Paray-le-Monial où le Coeur de Jésus a la première place: on va au Coeur de Jésus en passant par le Coeur de Marie. Vers la fin de sa vie, S. Eudes venait à la même conception.

Pour St Jean Eudes l'union entre les Coeurs de Jésus et de Marie est si forte et si intime qu'il n'y a plus entre eux qu'un seul Coeur et que Marie a un Coeur tout divin. C'est dans cette vision que s'expliquent les expressions « les divins Coeurs de Jésus et de Marie », « le divin Coeur de Marie ».

Si l'on peut parler de l'influence de Paray (dans ses Billets la Bonne Mère y fait plus d'une fois allusion, p. e. le 3 février 1802, le 7 janvier 1803), de St Jean Eudes, on peut relever aussi une certaine influence, du moins littéraire, chez le Bon Père, de St Grignon de Montfort, comme il résulte de ses « Avis sur l'Adoration » où tout un passage a été emprunté presque littéralement à ce saint <sup>(20)</sup>.

(20) Le passage « Quand on a une fois trouvé Marie » jusqu'à « boire au calice d'amertume » se lit presque littéralement dans *Le secret de Marie*, S. Laurent-sur-Sèvres, 1926, p. 15.

### 3) *Le culte du S. Coeur de Marie dans notre Congrégation.*

Huit jours après sa profession religieuse, le P. Coudrin s'adressa à M. de Mondion, Vicaire Capitulaire de Poitiers, pour lui demander l'autorisation de célébrer la fête du S. Coeur de Marie: « Je viens aujourd'hui solliciter une grâce au nom de la Ste Vierge; comme c'est [p.332] par son divin Coeur qu'on adore chez nous le Sacré-Coeur de Jésus au Très St-Sacrement de l'autel, et que samedi est le premier samedi de l'année, jour qui lui est spécialement consacré, je viens... solliciter auprès de vous la grâce de faire cette fête en l'honneur de cet aimable Coeur de Marie avec exposition du très S. Sacrement... ainsi que la bénédiction du soir seulement pour tous les premiers samedis du mois ». M. de Mondion écrivit au verso de la lettre: « Fiat ut petitur » <sup>(21)</sup>.

(21) *Ecrits du Bon Père*, V, p. 257.

Dès le début de sa fondation, le P. Coudrin tint à donner un relief particulier à la célébration de la fête liturgique du S. Coeur de Marie <sup>(22)</sup>.

(22) On trouve un exposé historique plus détaillé dans: I. BANOS, SS. CC., o.c. p. 97 sv; M-B., LAVANANT, SS. CC. *La dévotion. au S. Coeur de Marie*, manuscrit; J.. BUND, SS.CC., *L'Office du Très Pur Coeur de Marie, Histoire et Liturgie*, dans *Annales des Sacrés-Coeurs*, 1902, p. 269-273, 301-305.

On ne peut oublier qu'officiellement ce culte était encore peu développé. Clément X, sur la requête de S. Jean Eudes, avait accordé plusieurs Brefs qui permettaient d'établir dans les séminaires des confréries en l'honneur du Sacré-Coeur de Jésus et du Saint Coeur de Marie; mais l'approbation de l'office lui-même avait été refusée par une décision de la Sacrée Congrégation des Rites en date du 8 juin 1669. En 1805, des souverains, des cardinaux, des évêques et une foule de communautés religieuses avaient instamment sollicité l'approbation de la fête du Coeur de Marie. Le Père Bonghi, Général de la Congrégation de la Mère de Dieu, fut désigné comme postulateur de l'affaire; ses efforts eurent un plein succès. Le 31 août la S. Congrégation des Rites donna un Rescrit qui permit la fête du Très Pur Coeur de Marie, sous

le rite double majeur, avec l'office et la Messe, empruntés à la fête de Notre-Dame des Neiges. Pie VII daigna approuver la décision de la S. Congrégation. L'indult renfermait la clause « petentibus tantum ». Il [p.333] fallait donc, pour rendre à la Ste Vierge ce culte spécial, un indult du S. Siège. L'ordre des Carmes Déchaussés, des Capucins, des Augustins furent parmi les premiers à profiter de cette concession.

Le P. Coudrin s'empessa à son tour d'inscrire la fête du Coeur de Marie au catalogue des fêtes dont il obtint en 1825 l'approbation définitive. Sur la demande faite par le P. Coudrin, le St-Siège avait donné à la fête le rite double de seconde classe; sur la demande faite en 1859 par le T. R. P. Euthyme Rouchouze, ce rite fut élevé à celui de double de première classe avec octave. Comme le premier samedi de chaque mois est spécialement consacré au S. Coeur de Marie, le T. R. P. Bousquet, répondant aux vœux exprimés par le Chapitre général de 1878, demanda au St-Siège que l'office du T. Pur Coeur de Marie pût être récité tous les premiers samedis de chaque mois, sous le rite double-majeur. Le S. Père accorda la faveur, mais en conformant le rite à celui des autres offices votifs (12 mai 1859) <sup>(23)</sup>. Une note de « l'Ordo » dit: « Cet Office du très saint Coeur de Marie a été approuvé le 20 août 1773 par le Souverain Pontife Clément xiv pour satisfaire la dévotion de la très révérende Mère Thérèse de saint Augustin, fille du Roi Très chétien, d'après le Décret de ce même jour, signé par le cardinal Cavalchini ».

(23) Sauf un Missel édité au début du XVIII<sup>e</sup> siècle et dont s'est servi le P. Coudrin, aucun Missel ancien n'a été conservé; il ne contient d'ailleurs pas l'Office du S. Coeur de Marie. Le plus ancien Missel que nous ayons a été édité chez Pustet en 1868: il porte dans un « Supplementum » la Messe du S. Coeur de Marie « Omnis gloria » pour le 3<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte. De 1825 à 1855, la Messe et l'Office du S. Coeur de Marie étaient la Messe et l'Office de N. D. des Neiges; de 1865 à 1944 la Messe « Adeamus », imposée à l'Eglise universelle en 1944.

Les Frères de la Congrégation qui ne sont pas encore prêtres, novices et scholastiques jusqu'au sous-diaconat, récitent en commun les « Petits Offices des Sacrés- [p.334] Coeurs de Jésus et de Marie ». Le Fondateur qui les récitait tous les jours comme le bréviaire, dit que leur récitation produit de grands fruits dans l'âme de chaque religieux, parce qu'ils leur servent à renouveler leur consécration aux Sacrés-Coeurs <sup>(24)</sup>. Ces Offices sont récités dans la Congrégation depuis sa toute première origine; ils l'étaient même dans l'Association du Sacré-Coeur à Poitiers où se forma le premier noyau d'âmes pieuses d'où devait sortir notre Institut. Ils comportent une antienne différente à chaque heure avec une oraison également différente. Le P. Coudrin (Mémoires de 1820 et 1824) dit qu'il les a pris dans un livre intitulé *Dévotion au Sacré-Coeur*, livre très répandu, mais dont il n'indique pas l'auteur. La plupart des hymnes pour le petit Office du St Coeur de Marie sont de St Jean Eudes comme la plupart des hymnes de celui du Sacré-Coeur de Jésus du P. de Gallifet ou du P. Croiset en collaboration avec la Soeur Joly, de Paray; l'oraison de Matines pour l'Office du S. Coeur de Marie semble encore être de St Jean Eudes. L'ensemble est assez disparate; on ignore jusqu'ici le nom de l'auteur qui a coordonné les divers éléments.

(24) Certains voudraient voir dans la récitation vocale en commun un obstacle à la ferveur. Les auteurs spirituels ont longuement discuté, naguère, la question. Il semble bien que la victoire soit restée aux partisans de la prière vocale, qui étaient surtout des religieux astreints à l'office choral. Dans ce débat, en effet, ce qui compte, c'est l'expérience. Or tous les religieux et religieuses des Grands Ordres: Bénédictins, Cisterciens, Dominicains, Franciscains... s'accordent pour assurer que la prière vocale est pour eux une des bases les plus solides de leur contemplation. Donc rien ne s'oppose à cette récitation en commun. Bien mieux, il est permis de voir dans cette alternance de prières un élément rythmique, et un soutien quasi psychologique qui favorise réellement la ferveur. Mais on doit avoir le courage de prier comme il faut, avec les pauses voulues, avec attention et ferveur; de même la récitation chorale de l'Office ne favorise la ferveur que si elle est impeccablement exécutée. La vérité est que nous ne prions pas assez et pas assez bien, nous avons peur de l'effort.

Il serait facile de relever une foule de manifesta- [p.335] tions du culte que notre Congrégation rend au S. Coeur de Marie. Nous nous bornons à signaler l'oraison jaculatoire « Sacris Cordibus Jesus et Mariae honor et gloria » qui a droit de cité chez nous; ensuite notre emblème formé par les deux Coeurs étroitement unis entre eux, laissant sortir des flammes d'amour qui se rejoignent, et entourés de couronnes d'épines. Cet emblème a une place d'honneur dans nos couvents et dans nos églises, il sert de sceau officiel pour tous les docu-

ments, les profès le portent sur leur poitrine.

#### 4) *Le culte du Saint Coeur de Marie dans les oeuvres de notre Congrégation.*

##### a) *L'Association extérieure.*

Les Constitutions nous imposent le devoir de propager la dévotion aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie; c'est d'ailleurs une des fins de la Congrégation. Nos Fondateurs allèrent plus loin; ils cherchèrent des apôtres laïcs qui veuillent coopérer avec les religieux afin de propager la dévotion aux Sacrés-Coeurs; ils forment une Association Extérieure, sorte de Tiers-Ordre, qui serait l'extension de la Congrégation dans le monde. Nos Fondateurs ont voulu l'Association Extérieure comme le complément indispensable au rayonnement de notre Institut.

L'Association veut former une élite qui tend à mener une vie plus chrétienne, et par là même à mieux servir l'Eglise. Les associés veulent atteindre ce but dans leurs Milieux respectifs, selon la possibilité de leur condition dans le monde. Ils se servent des moyens appropriés à leur état et laissent de côté les moyens propres à l'état religieux. «Il se sanctifient et sont apôtres — comme écrit SS. Pie XII —, non seulement dans le siècle, mais aussi, pour ainsi dire, par le moyen [p.336] du siècle et, par conséquent, par des professions, des activités, des formes, dans des lieux, des circonstances répondant à cette condition séculière »<sup>(25)</sup>. D'autre part cependant, les associés ont à leur disposition les moyens propres à notre Congrégation dont toute la vie et la raison d'être se résument dans la consécration totale et joyeuse aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie, en esprit d'amour apostolique et réparateur. Tout comme nous, religieux des Sacrés-Coeurs, les associés ont pour but de pratiquer et de propager la vraie dévotion aux Sacrés-Coeurs, mais ils ne peuvent oublier qu'ils vivent en plein monde, que leur devoir d'état les rattache aux réalités temporelles. Les associés, tout comme nous encore, doivent être des zélés de l'amour des Sacrés-Coeurs, des apôtres, qui désirent étendre le règne de Jésus et l'influence de l'Eglise.

(25) *Motu Proprio Primo feliciter du 12 mars 1948.*

Ainsi donc, les associés sont pour notre Institut une véritable Action catholique. Ici surtout il faut faire intervenir la Ste Vierge. Ce n'est pas sans raison que depuis de longs siècles l'Eglise l'invoque comme « La Reine des Apôtres ». Nous ignorons à quel moment précis ce titre a vu le jour, mais St Cyrille d'Alexandrie, le héraut du « Theotokos » à Ephèse (431) écrivait déjà: « Salve a nobis, Deipara Maria... per quam Apostoli salutem gentibus praedicarunt »<sup>(26)</sup>.

(26) Homilia IV; PG, 77, 91. *St Jean Eudes propageait ces invocations: « Liber vivus gestorum Christi, memoriale Evangelistarum, bibliotheca Apostolorum, oraculum Ecclesiae nascentis, secretarium Evangelii... ».*

Tout apostolat est une participation à l'oeuvre rédemptrice et une application de l'oeuvre rédemptrice, et la mission de tout apôtre comme celle du Christ, est d'arracher les âmes à Satan, de les sauver et de les sanctifier.

La mission apostolique de Marie se lit dès les toutes premières pages de l'Ecriture; « Je mettrai une ini- [p.337] mitié entre toi et la femme, entre ta race et sa race, elle te meurtrira la tête... » (Gen., 111,15). Cette mission coïncide d'ailleurs avec sa maternité spirituelle: « Toute mère est le premier apôtre de son enfant. Elle a pour mission de préserver le petit être du péché et de le faire vivre de la vie surnaturelle. Et si elle le confie à d'autres éducateurs, ceux-ci ne sont que ses aides: elle reste la première responsable de cette mission »<sup>(27)</sup>. En outre, tout apostolat est oeuvre de grâce, le succès auprès des âmes est une grâce. Or, toutes les grâces sans exception, viennent à l'apôtre et aux âmes à sanctifier par le concours de Marie, la distributrice de toutes les grâces; mère de tous les hommes, elle est la distributrice de toutes les grâces.

(27) E. NEUBERT, *Marie dans le dogme*, 2e édit. Paris 1945, p. 146.

Les chrétiens des premiers siècles avaient le sentiment très vif de la mission apostolique

de Marie dans l'Eglise. On lui a donné les titres les plus variés pour exalter l'efficacité et l'universalité de son action apostolique; plusieurs de ces titres sont quasi intraduisibles dans leur concision virile: « La terreur des démons, la destructrice de l'enfer, notre bouclier de défense, la protection du monde, la force du peuple chrétien la guérisseuse de la misère humaine, notre mère, notre asile, notre avocate, la patronne des pécheurs, le retour des égarés, la solution de toutes les questions... ». Dès le IXe siècle la Liturgie nous procure la célèbre acclamation: « Réjouis-toi, ô Vierge Marie, car seule tu as écrasé toutes les hérésies dans le monde entier »<sup>(28)</sup>. Ceci ne s'entend pas seulement de son concours aux mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, mais aussi des victoires multiples remportées au cours des siècles. Chaque fois qu'une erreur venait de surgir, la chrétienté a eu [p.338] recours à la « Gardienne de la foi » pour lui demander de broyer encore une fois la tête de l'antique serpent. Il en va de même quand l'Eglise se sait menacée par les ennemis extérieurs; il suffira de rappeler ici les prières adressées à la Vierge avant les victoires de Lépante (1571), de Vienne (1683), de Peterwardeen (1716...).

(28) « Gaude, Maria Virgo: cunctas haereses sola interemisti in universo mundo ».

Notre temps aussi est critique, il connaît les assauts des forces du mal; aussi les derniers Papes se sont-ils appliqués à souligner pour les chrétiens le rôle de la Vierge dans les travaux et les conquêtes de l'apostolat catholique. Léon XIII, Pie X, Pie XI, Pie XII désirent « faire reposer le salut de la société humaine sur l'extension du culte de la divine Marie, comme sur une citadelle inexpugnable » (Léon XIII).

Qui ne se souvient de l'acte solennel du 31 octobre 1942, par lequel Pie XII consacra le monde et l'Eglise au Coeur Immaculé de Marie? Cette consécration est précisément une affirmation explicite de l'influence victorieuse de Marie dans toutes les luttes de l'Eglise contre Satan et dans toutes les activités de l'apostolat catholique: « Reine du très saint Rosaire, secours des chrétiens, refuge du genre humain, triomphatrice dans toutes les batailles de Dieu, nous nous prosternons suppliants devant votre trône dans les calamités présentes ». Il supplie la Vierge d'envoyer aux hommes « les grâces qui, peuvent, en un moment, convertir les coeurs humains... de faire que le soleil de justice illumine les infidèles, et tous ceux qui sont encore assis dans l'ombre de la mort... de reconduire à l'unique bercail du Christ... les peuples séparés par l'erreur et la discorde... d'arrêter le déluge envahissant du néo-paganisme... d'accroître dans les fidèles l'amour de la pureté, la pratique de la vie chrétienne et le zèle apostolique, afin que le peuple de ceux qui servent Dieu augmente en mérite et en nombre ».

Non, « ce n'est pas une vaine louange qu'on décerne à Marie par le titre de Reine des Apôtres - écrivait Be- [p.339] noît XV -, car de même qu'elle aida et assista de ses conseils, les Apôtres, éducateurs de l'Eglise naissante, de même, il faut l'affirmer, elle assiste à tout jamais tous les héritiers de l'office apostolique, qui s'efforcent dans l'Eglise adulte, ou de préparer des conquêtes, ou de réparer des désastres »<sup>(29)</sup>.

(29) *Acta Apostolicae Sedis*, 1921, p. 173.

Nos associés ne manqueront pas d'obéir à ces exhortations pressantes des Souverains Pontifes, il auront une confiance inébranlable en Marie, la céleste antagoniste de Satan, qui par eux, réalisera des merveilles absolument surprenantes et donnera à leur apostolat une efficacité durable<sup>(30)</sup>.

(30) Cfr. J. B. PROUST, SS. CC. *L'Association extérieure dans Nouvelles de la Congrégation des SS. Coeurs*, 1953, p. 145- 148; E. NEUBERT, O. c. p. 143-161; G. GEENEN, O. P., *De Medeverlosseres Koningin van het apostolaat en der Missieactie in Ons Geloof* 1927; p. 97-114.

## b) *L'Intronisation.*

Les Sacrés-Coeurs ont voulu doter notre Congrégation d'une oeuvre exceptionnellement belle et dont le rayonnement est vraiment mondial.

Bénie par St Pie X et ses successeurs, l'oeuvre du P. Matéo veut vouer les foyers au Coeur de Jésus, pour qu'Il soit le Chef obéi, le Roi bien-aimé; et que la vie chrétienne s'exprime



sous son regard. A cette oeuvre est rattachée une autre fondation du P. Matéo: l'Adoration nocturne au foyer. Cette oeuvre compte de par le monde environ 700.000 adorateurs nocturnes; une Revue américaine a appelé notre Congrégation « la Congrégation qui empêche le monde de dormir ».

L'oeuvre de l'Intronisation devait chercher à procurer le règne du Coeur de Marie en même temps que celui du Coeur de Jésus. Dans une Circulaire adressée en 1922 aux Secrétariats de l'Oeuvre de l'Intronisation, le [p.340] P. Matéo, parlant de la place de Marie, écrivait: « Et pour que l'honneur rendu au Roi d'Amour dans les foyers soit intégral, selon l'esprit de son Coeur et de l'Eglise, il faut que Marie soit acclamée comme la douce et bien-aimée Souveraine, à côté de son Fils; ne sont-ils pas inséparables tous les deux dans l'oeuvre rédemptrice? Dès le début l'Intronisation a tenu à réclamer un hommage d'amour fervent envers la Reine Immaculée et les toutes premières brochures, rédigées au début de l'Oeuvre en 1907 et 1908, portent invariablement ce double titre: Intronisation du Coeur de Jésus par le Coeur Immaculé de Marie... Elle doit être à la droite du Roi d'Amour, présidant comme à Nazareth, accompagnant son Jésus comme à Cana. D'ailleurs, nous avons pu constater, en général, que les familles qui ont le mieux saisi toute la portée de l'Intronisation du Coeur de Jésus sont celles où Marie a préparé les voies, où la Mère a précédé le Fils, où l'aurore a annoncé le soleil du Sacré-Coeur! Inutile donc d'ajouter qu'à cette fête d'amour, comme aux noces de Cana, on invite toujours d'un coeur filial, brûlant, et Jésus et Marie! Ne séparons jamais ce que Dieu a si merveilleusement uni pour sa gloire et notre bien. Il est impossible d'ailleurs que la vraie dévotion au Coeur de Jésus éloigne de Marie. Mais sauvégarçons l'idée d'adoration qui caractérise notre Oeuvre, et ne rendons point au Coeur Immaculé de Marie un hommage qui ne lui est point dû.

Pour marquer encore davantage notre piété filiale envers la Reine Immaculée, et la prier de préparer de plus en plus à son Fils adorable la voie de la victoire sociale, je me permets de recommander aux Secrétariats de réciter, à la fin de leurs séances d'apostolat, un Salve Regina pour hâter l'heureux jour, où l'Eglise définira, comme dogme de foi catholique l'Assomption de la très sainte Vierge, la médiation universelle de Marie et pour que bientôt il plaise au Souverain Pontife de com- [p.341] pléter la consécration du genre humain au Sacré-Coeur, faite par Léon XIII, par celle du monde entier au Coeur Immaculé de Marie »<sup>(31)</sup>.

(31) *Règne social du S. Coeur de Jésus dans les familles chrétiennes*, 1922, p. 174-175.

Ailleurs le P. Matéo a esquissé la méthode dont les apôtres de l'Intronisation se servront pour pénétrer les mystères du Roi d'Amour: ils doivent s'instruire à l'école de la Reine des Coeurs. Nous résumons ici cette belle doctrine<sup>(32)</sup>. Après le Père, qui connut davantage Jésus sinon Marie, la Mère? Ayons donc recours aux leçons de Marie, c'est pour nous qu'elle «conservait toutes ces paroles dans son Coeur » (Lue, II, 19). C'est dans le Coeur de Marie, que le Bien-Aimé donne rendez-vous aux âmes qu'Il veut instruire dans les secrets de son Coeur. La Reine des Coeurs nous communiquera surtout deux secrets:

a) Le mystère de la vie cachée de Jésus, de la vie intime et de l'action intime de Jésus, connue et révélée par Marie, est une des bases indispensables de la vie intérieure du prêtre (vie de recueillement, de prière, d'esprit de foi);

b) Le mystère de la Passion intime du Coeur de Jésus est le fondement indispensable de la vie d'immolation et de sacrifice du prêtre de Marie.

(32) *Au Roi d'Amour par la Reine des Coeurs dans Rex Amoris*, janvier 1954, p. 15-18, extrait de la brochure qui porte ce titre.

Mais encore faut-il que l'Ecole de la divine maîtresse et Reine des docteurs soit plus connue. St Grignon de Montfort disait: la méconnaissance de Jésus n'est en partie qu'une suite de la méconnaissance de Marie. Pour cela, il n'y a qu'une seule école: c'est Jésus lui-même, qui a pénétré à fond les secrets du Coeur Immaculé de sa Mère. C'est d'ailleurs la méthode de tous les grands docteurs de la théologie mariale: Bernard, Bonaventure, Bernardin de Sienne, Dominique, Alphonse de Liguori [p.342] François de Sales, Eudes, Grignon de Montfort... Le Roi d'Amour nous procurera la connaissance et l'amour de la Reine des Coeurs;

à son tour, Marie nous instruira sur les mystères d'amour et de miséricorde du Coeur de Jésus, mystères que nous communiquerons aux fidèles.

— Nos Pères de la province d'Allemagne ont pris en 1933 la direction de la Fédération universelle du Très Pur Coeur de Marie Reine («Foederatio universalis Purissimi Cordis Mariae Reginae»). C'est une pieuse Union ad mentem can. 707. Fondée par le prêtre Léo Gommenginger et approuvée par S. Exc. Mgr Gaspard Klein, archevêque de Paderborn, elle a été agrégée à la Congrégation des Sacrés-Coeurs par le Fondateur qui lui a cédé tous ses droits, ad mentem can 686, 3. La fondation de l'oeuvre remonte au 30 novembre 1931. L'article 3 des Statuts décrit la fin: «Finis Foederationis in eo consistit, ut Consortium Deiparae Virginis cum Filio in Dominio et Regno per plenam subiectionem et perfectam donationem voluntariam erga Cor Eius Purissimum, ab omni societati qua tali, tam naturali quam ecclesiastica et civili publice recognoscatur et digne celebretur, et quidem eo fine ut societates mitissimo Imperio Cordis Regiae Virginis plane et sincero animo sponte se subijciantes, Cordi Christi Regis et auctoritati Vicarii Eiusden in terris omnino subiectae sint ». On admet à cette Fédération des sociétés ou personnes morales, ou même d'autres unions, bien qu'elles ne soient pas personnes morales, pourvu qu'elles soient légitimement constituées: diocèses, paroisses, ordres ou congrégations, séminaires écoles, royaumes, cités, familles... Pour qu'une société soit reconnue comme membre, le chef de la société doit reconnaître publiquement et solennellement la royale juridiction et le domaine du Coeur de Marie, associé au Christ-Roi, sur toute la société, qui désormais lui sera soumise. Le chef veillera donc à ce que tout dans la société se fasse selon la loi de Dieu et la volonté de Marie [p.343] Reine. Les sujets de la société se comporteront en sacrés au Coeur de Marie Reine, ils se soumettront à son empire.

Les personnes privées peuvent cependant s'y faire inscrire comme coopératrices de l'Oeuvre, si elles s'engagent à tout faire pour promouvoir la royauté de Jésus et de Marie, la royauté de leurs Coeurs Sacrés. L'oeuvre se diffuse en Allemagne, Autriche (Vienne, «Familien Apostolat») Argentine (Buenos-Aires). Il y aurait probablement moyen de la rapprocher de l'oeuvre de l'Intronisation: dès lors par une même cérémonie, on poserait deux actes: la consécration au Coeur de Jésus et la consécration au Coeur de Marie. Ce serait encore dans la ligne de notre spiritualité congréganiste qui unit toujours les deux Coeurs.

— Nos Pères de la province hollandaise propagent l'oeuvre de la consécration personnelle et réparatrice au Coeur Immaculé de Marie. C'est à bon droit qu'ils insistent sur l'actualité de la dévotion au saint Coeur de Marie en mettant l'accent sur la consécration et la réparation.

La nécessité de cette consécration personnelle et réparatrice résulte des besoins de notre temps: les pouvoirs du mal ont déchaîné une lutte implacable contre le christianisme et l'Eglise; c'est la grande tâche de Marie de rendre le Rédempteur au monde et de broyer la tête du serpent infernal. Son Coeur est notre refuge et notre forteresse. Le caractère personnel de la consécration souligne l'urgence de la réforme de notre vie personnelle, réforme qui sera le prélude d'une réforme sociale. Cette consécration aboutira finalement à la réforme de la vie sociale.

A la demande du Chapitre Général de 1923 <sup>(33)</sup>, le [p.344] P. Matéo, membre de ce Chapitre, composa la belle prière au S. Coeur de Marie, que nous récitons tous les jours: « O Coeur immaculé de Marie, jetez un regard de tendresse sur la Congrégation que vous avez possédée dès son berceau. Prostrnée à vos pieds, elle vous conjure de la conserver dans l'esprit de sa sublime vocation et de lui obtenir une bénédiction qui fasse germer en elle de véritables saints.

En même temps que sa vie intime, augmentez aussi le nombre de ses enfants. Donnez-nous des vocations d'élite, des saints et des apôtres, Vous la Reine du Cénacle et gardez sains et saufs tous ceux des nôtres que des devoirs pénibles retiennent loin de nous.

O Reine du bel Amour, mettez le comble à vos largesses en jetant un rayon de gloire sur les noms et les tombeaux de nos Fondateurs, de nos missionnaires et de nos martyrs. Obtenez

qu'un jour, placés par l'Eglise sur les autels, ils soient à vos côtés les anges tutélaires de l'Institut.

O Coeur immaculé et douloureux de Marie, prouvez que vous êtes la Mère toute-puissante du Coeur miséricordieux de Jésus et la douce Souveraine de notre Congrégation, en nous apprenant à tous à vivre, travailler, souffrir et mourir dans la réalisation de notre devise: *Sacris Cordibus Jesu et Mariae honor et gloria! Ainsi- soit-il* ».

(33) 10<sup>e</sup> séance, 10 septembre 1923, dans *Registre des Actes et Décrets des Chapitres Généraux*, t. III, p. 105-106.

— L'enseignement du T. R. P. Jean du Coeur de Jésus d'Elbée rejoint notre doctrine classique: « une formule nous est chère: il faut aller au Coeur de Marie pour connaître les secrets du Coeur de Jésus. Plus que cela, nous devons aller à Marie pour renaître en elle. «*Oportet vos nasci denuo* ». Renaître dans son Coeur de Mère à la vie d'enfance spirituelle, à la vie d'amour intégral dans l'entière confiance et le total abandon pour que Marie par toutes les puissances de sa Maternité divine, nous rendant de plus en plus petits, fasse grandir Jésus en nous [p.345] jusqu'à son âge parfait, puisque céleste Médiatrice, elle est pour nous le canal vivant de l'amour consumant qui doit nous transformer en Lui »<sup>(34)</sup>.

(34) *Lettre Circulaire* du 28 août 1945.

A réfléchir un tant soit peu sur la bonté de la Providence qui nous a donné le S. Coeur de Marie, on ne peut que répéter: « Quels mots de la terre pourront exprimer jamais notre action de grâces pour avoir reçu en héritage spécial le Coeur de Marie notre Mère. Qu'ellemême, après l'avoir obtenu, nous rende dignes d'un tel privilège ».

Nous concluons par les paroles du P. Matéo: « Nous n'avons à envier aucun Ordre quel qu'il soit, nous avons en héritage le S. Coeur de Jésus, le St Coeur de Marie, le tabernacle, quoi de plus sublime? »<sup>(35)</sup>.

(35) *Registre des Actes et Décrets des Chapitres Généraux*; t. III, p. 104.

## CHAPITRE V.

### [p.346] Le Coeur de Marie, le chef-d'oeuvre de l'Amour divin.

Marie « est tout amour et toute charité » (T. R. P. Rouchouze).

« Marie n'est autre chose qu'aimer; aimer c'est Marie; Marie c'est aimer » (St François de Sales).

#### 1) *La maternité de Marie: raison d'être, sa mission d'amour*

La maternité divine n'appartient pas nécessairement à l'objet immédiat de la dévotion au Coeur de Marie, mais elle en détermine cependant la nature spécifique. Cette dignité introduit Marie dans l'ordre hypostatique; tout culte - conséquemment celui de son Coeur, - devient un culte d'hyperdulie spécifiquement distinct du culte de simple dulie commun à tous les saints<sup>(1)</sup>.

(1) Cfr., *Summa Theol.*, III, q. 25, a. 5; II-II, q. 103. a. 4. -ad 2.

Il y a dans la Maternité de Marie, dans sa réalité concrète, des aspects qu'il vaut la peine de considérer plus attentivement, des aspects qui ne se laissent que difficilement exprimer dans notre pauvre langage humain: la bonté, l'amour, la miséricorde.

Quand arrive le moment où Dieu allait réaliser son oeuvre de miséricorde par l'envoi de Celui qui viendrait « sauver ce qui était perdu ». (Matth. XVIII, 11), il commence par façonner l'âme de Marie. Pour elle il renverse les lois établies: elle sera conçue sans péché. L'Immaculée Conception fut le premier contact de l'Esprit d'Amour avec Marie, il fut comme un baiser de fiançailles. En tant que fille d'Adam, Marie était destinée à vivre dans un monde de péché, mais Dieu l'en préserva, elle était l'exception. Elle avait toutefois à vi- [p.347] vre et à se mouvoir dans ce monde rongé et avili par le péché et elle aurait à en souffrir dans sa chair.

Malgré ses privilèges, elle restait une simple créature semblable à nous, qui devait passer par les angoisses, les ignorances, les perplexités de la vie humaine. Elle avait une conscience et une connaissance limitées, elle était soumise à toute sorte de conditions et de servitudes, comme par exemple aux habitudes locales, à la mentalité bornée de son peuple. Elle était une jeune Israélite, ignorée de ses contemporains, perdue dans la masse. En elle se rencontraient ces deux extrémités apparemment inconciliables : la grandeur de la divinité et le néant de la créature <sup>(2)</sup>.

(2) Un théologien contemporain M. O. CAROLL, C. S. Sp., *This Age And Mary*, Corck, s. d. n'hésite pas à construire un argument en faveur de l'existence de Dieu du fait qu'une simple femme du peuple a réussi à s'imposer, et cela d'une manière qui est unique dans l'histoire, au monde entier.

A l'avalanche des faveurs divines, Marie a répondu par un élan d'amour qui ne cessait de traverser et d'animer le tissu de sa vie quotidienne pour atteindre une plénitude de grâce qui faisait les délices de la Ste Trinité et qui hâtait le moment de la délivrance. Oui « elle conçut le Sauveur dans son esprit avant de le concevoir dans son sein ».

Voici que l'ange de Dieu vient lui demander de vouloir consentir à l'oeuvre de l'Incarnation. Il commence d'abord par la saluer, non pas par son nom propre, mais par ce qui la caractérise aux yeux de Dieu et la lui rend agréable: sa grâce exceptionnelle. L'ange lui parle comme à celle qui est accoutumée à vivre dans les mystères divins, il lui parle du mystère de la Ste Trinité <sup>(3)</sup>, ce mystère où l'amour circule d'une personne à l'autre, comme pour indiquer que c'est la Trinité qui va opérer ce prodige d'Amour qu'est la venue [p.348] du Rédempteur. La réponse de Marie ne se fait pas attendre; après un moment de trouble, elle vient d'acquiescer humblement et dans un esprit de foi incomparable au vouloir divin.

(3) «Le Saint-Esprit viendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'être saint qui naîtra sera appelé Fils de Dieu » (Luc., I, 35). .

C'est à juste titre qu'on a tant insisté sur le rôle primordial et sotériologique du « fiat » de la Vierge <sup>(4)</sup>. Celle que Dieu avait distinguée à cause de son amour, ne pouvait se dérober à l'appel de l'Amour, même lorsqu'elle devinait la portée de l'engagement qu'elle allait assumer avec tout ce qu'il impliquait de souffrances, de lent étiolement sous le poids des exigences divines. Son libre consentement servira de base à l'Incarnation rédemptrice. « Le mystère de l'Incarnation ne s'achèvera pas tant que Marie sera incertaine, si bien que ce grand ouvrage, qui tient depuis tant de siècles la nature en attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir, demeure encore en suspens jusqu'à ce que la divine Vierge ait consenti, tant il est nécessaire aux hommes que Marie désire leur salut. Aussitôt qu'elle a donné son consentement, le Fils de Dieu s'est fait homme et les hommes ont un Sauveur » <sup>(5)</sup>.

(4) On connaît le célèbre texte de St Bernard: « Exspectat angelus responsum: tempus est ut revertatur ad Deum qui misit illum. Exspectamus et nos, o Domina, verbum miserationis... statim liberabimus si consentis » (« *Super missus est* »; IV; PL. 18, 83).

(5) BOSSUET, *Sermon pour la fête de la Conception* (1869).

Il est évident que Dieu, qui respecte si scrupuleusement la liberté jusque dans le pécheur le plus abject, n'a pu violenter la plus sainte des créatures sur un point aussi délicat que l'acceptation de la maternité. Dans le sein de Marie s'est opéré alors ce mystère d'amour qu'est l'Incarnation. Le St-Esprit, cette jubilation d'amour du Père et du Fils, la seule personne en Dieu qui ne connaît pas la fécondité, c'est-à-dire qui ne produit pas d'autre personne divine, trouve la fécondité en Marie, ce chef-d'oeuvre d'amour qu'il épouse. Avec elle, en el- [p.349] le - dit St Grignon de Montfort, - il produit son chef-d'oeuvre, le Dieu incarné. Le sein de Marie devenait l'autel de notre Grand-Prêtre, le Christ; c'est là que se faisait l'inoculation divine sur le tronc desséché de notre race. C'était une maternité toute pure et virgine, tout empreinte de grandeur spirituelle, tout orientée vers les vues miséricordieuses de l'amour divin.

Sans doute, Dieu n'avait pas besoin de Marie comme il n'a besoin d'aucune créature pour réaliser ses desseins; il aurait pu faire autrement; par exemple il aurait pu créer une humanité. Il ne l'a pas fait; il a demandé un corps à Marie. Dieu a respecté notre psychologie humaine, il a tenu à nous donner une leçon inoubliable d'amour. C'est pourquoi il a fait entrer dans l'oeu-

vre de salut la plus belle oeuvre de sa création: la tendresse d'une mère. C'est en passant par une mère qu'il a voulu venir à nous pour nous aider dans notre foi en son amour et nous approcher de sa grandeur que l'Ancien Testament avait dépeinte comme redoutable et lointaine.

Si la croix est le signe dramatique par lequel Dieu a voulu dénouer la tragédie du péché, la maternité de Marie en est le signe miséricordieux. La venue de Dieu sur la terre, son séjour parmi les hommes devait être une manifestation éclatante de l'amour mendiant, pardonnant et conquérant comme preuve de sa miséricorde. Si sa justice le poussait à une réparation surabondante, son amour le poussait à une conquête émouvante de nos âmes. Le spectacle désolant de notre infidélité, de l'abus flagrant de notre liberté, l'incitait à déployer devant nos yeux toute l'ampleur de la miséricorde divine. L'amour divin s'est épuisé à trouver les moyens les plus éloquents pour notre nature sensible, les plus aptes à briser la glace de notre insensibilité, à secouer la torpeur de notre médiocrité et de notre lâcheté, à nous en-[p.350] traîner dans le torrent de sa bonté, nous faire croire enfin à la réalité de son amour.

Oui, nous sommes vraiment en présence du « trop grand amour dont Dieu nous a aimés » (Eph. II, 4). Et au coeur même de cette immense quête d'amour, Dieu a installé un homme et une femme, le Christ et sa mère, qui doivent faire la refonte de la création.

Dieu vient chercher sa créature pour la refaire dans le Christ « in Christo nova creatura » (II Cor., V, 17); l'Amour quitte les hauteurs inaccessibles de la divinité pour plonger vers nous; il communique sa propre vie à une humanité singulière qu'il unit personnellement au Verbe et par ce même geste il invite les hommes à venir puiser à sa vie divine à travers l'humanité sainte du Christ. Mais c'est par une mère que Dieu a voulu insérer son Fils dans l'humanité et commencer l'oeuvre de la restauration. De toute éternité et par un même décret Dieu a prédestiné Marie comme mère du Christ-Rédempteur <sup>(6)</sup>, c'était là sa raison d'être, sa mission.

(6) Sur cette prédestination, nous écrivions: « Scimus praedestinationem esse ipsum intellectum divinum; unde patet quod uno eodemque decreto, qui est ipse Deus, praedestinatorum Jesus, angeli, Maria ceteri homines. Etenim, in Deo omnia unum ac indivisum sunt ubi non obviat relationum oppositio. Sed nos, propter indigentiam nostram innatam qua modo indiviso Deum indivisum capere non valemus, distinguere debemus varia momenta quae nisi successive intelligimus; unde est quod diversa decreta divina praedestinationis indicamus. Praedestinatio tamen Mariae tam arcte cum Jesu praedestinatione connectitur ut hic iam impossibilis evadat quaevis distinctio ab intellectu nostro elaborata. Non datur nisi unicum momentum etiam pro nostro intellectu: quando Deus ab aeterno decernit ut Filius nasceretur ex hac muliere, eo ipso in praedestinatione Jesu includitur praedestinatio Mariae. Praedestinatio enim divina est scientia practica... attinges usque ad ultima particularia in individuo », *De relationibus inter Immaculatam Conceptionem et cultum SS. Cordis Mariae dans Virgo immaculata*, Romae 1956, p. 166.

Quand on sait que Marie a participé de la manière la plus réelle à l'établissement du Christ-Rédempteur, qui est son fils dans le temps, comme il est le Fils du [p.351] Père dans l'éternité, qu'elle a été liée d'une intimité indicible à l'Amour de Dieu en lui préparant son humanité, on ne s'étonnera pas de la voir établir sa vie en hommage d'amour à Celui qui a fait de grandes choses en sa petite servante. On ne s'étonnera pas non plus de ce qu'avec le Christ elle a racheté le monde et continue à l'enfanter à la vie divine dans le Christ, à reproduire la démarche de l'Amour rédempteur auprès des âmes, à diriger les flots de la grâce vers ceux qui cheminent péniblement vers la patrie lointaine. La maternité spirituelle des âmes devait couronner sa maternité divine. Son Fils était aussi le Chef de l'humanité; l'Écriture affirme en maints endroits notre identification avec le Christ. Ensuite, Dieu marque toutes ses oeuvres d'un cachet de perfection et de plénitude; il ne s'arrête pas à mi-chemin. Ainsi il voulut Marie toute mère, associée en tant que mère à tout ce qui touche le Christ et sa mission.

On conçoit sans peine avec quelle joie, quelle gratitude et quelle sollicitude Marie a fait de sa double maternité la raison de sa vie <sup>(7)</sup>, avec quel enthousiasme elle a adhéré à toutes les exigences et conséquences de cette dignité. Dès que le fait de sa maternité est venue bouleverser sa vie extérieurement si simple et qu'elle est entrée en contact avec la sainteté même, sa puissance d'ascension a pris des proportions qui échappent à notre analyse.

(7) Il y a des auteurs qui affirment qu'à sa maternité divine Marie eut préféré tel autre privilège comme l'Immaculée Conception, la Virginité... C'est une exagération ou du moins « une négligence de plume ». Tous les privilèges de Marie s'unissent étroitement à sa maternité divine; ils en sont la préparation ou la conséquence et nul d'entre eux ne lui appartiendrait sans elle. Perdre de vue la maternité, c'est « enlever le diamant et laisser la monture ».

*[p.352] 2) La vie de Marie est une réponse à l'amour*

Le jour de l'Annonciation son âme était déjà si belle et si riche de grâces qu'elle ravissait le regard de l'ambassadeur céleste. Et ce n'était encore que le commencement d'une longue course. L'étonnant, c'est que le poids de l'amour divin avec toutes les exigences d'un don total, entier, impérieux, exubérant n'ait pas brisé la frêle enveloppe. Sous l'archet du Chantre divin, la vie de Marie s'épanouit en un cantique aux accords larges et graves, aux accents, aux tonalités variées et multiples où tous les thèmes s'entrelacent et finissent par se fondre dans le motif d'amour comme dans la plénitude d'une note unique et éclatante.

Qu'on pense à la faculté d'aimer d'une vierge et d'une mère, transcendée par la grâce, corroborée par le contact journalier avec le Fils de Dieu. Nous gagnons tous à converser avec le autres, surtout avec des êtres d'élite. Marie n'était pas exclue de cette loi universelle. Il est vrai qu'elle forma Jésus-Enfant, et lui enseigna une multitude de choses, mais d'autre part, elle était le premier disciple de Jésus devenu adulte.

Elle le savait Dieu, et le voyant grandir et se développer, elle suivait avec une curiosité avide son comportement envers les problèmes de la vie, envers les hommes et les événements. Parce qu'elle l'aimait si intensément, il lui était facile d'apprendre et d'imiter. Elle voyait comment il traitait les pécheurs qui l'entouraient. Combien profondément a dû se graver en sa mémoire et en son Coeur la première réaction d'amour et de miséricorde du Coeur de Jésus envers les pécheurs, envers l'effroyable amalgame de médiocrités, de vilénies, de lâchetés des hommes que la chair rive à la terre. Comme son âme a dû tressaillir lors des manifestations répétées d'amour et de pardon divin, « Va en paix, tes péchés te sont remis » (Luc., VII, 49), lorsque *[p.353]* Jésus, dans son immense amour, inventa un moyen divin de continuer à vivre parmi les hommes en donnant sa chair divine en nourriture pour diviniser leurs vies et son Esprit d'amour pour en brûler leurs esprits et leur coeurs <sup>(8)</sup>.

(8) On entrevoit ici sans difficulté les multiples relations de la Ste Vierge avec le sacrifice de la croix, le sacrifice de la Messe et le sacerdoce. Le sacrifice de la Messe renouvelle d'une manière non sanglante le sacrifice de la croix, et cela par le ministère du prêtre. Or la Ste Vierge a formellement coopéré au sacrifice de la croix (Léon XIII dans *Iucunda semper*, 8 sept. 1894); elle n'a pas consacré la Ste Eucharistie, elle ne cause pas la grâce des Sacrements, mais elle a mérité cette grâce des Sacrements, et elle la distribue. Plusieurs auteurs de l'Ecole française (St Jean Eudes, Condren, Olier) dans l'intention de remédier à la décadence du clergé, ont accentué la parallélisme entre Marie et le prêtre: 1) Marie et le prêtre participent à la paternité divine: le Père produit de toute éternité le Fils, Marie produit ce même Christ dans son corps (maternité divine) et dans les membres du Corps mystique (maternité spirituelle); le prêtre produit ce même Christ dans les âmes; - 2) Marie et le prêtre se réfèrent d'une manière spéciale à la Rédemption: Marie a eu une part active dans l'acquisition et la distribution des grâces de la Rédemption, le prêtre applique ces mêmes grâces aux âmes; - 3) Marie et le prêtre se réfèrent d'une manière spéciale à l'Eucharistie (cfr. supra).

Comme elle a dû comprendre la grande leçon de Jésus: que pour se faire aimer, il faut d'abord aimer. Car l'homme n'est pas un morceau de pierre qui se laisse sculpter ou une masse de bronze qui se laisse couler; c'est un être vivant, libre, intelligent et dont Dieu même se refuse à violenter la nature. C'est un être qu'il faut prendre par les formes sensibles de la bonté, dont la résistance souvent opiniâtre doit être balayée par la douceur et l'affection. C'est une forteresse qui bien souvent ne se laisse prendre que par les armes pacifiques de la douceur et de la bonté.

Marie était avide de savoir comment Jésus s'y prendrait. Elle reçut d'abord les confidences de son Fils, puis elle assista en spectatrice émerveillée à la manifestation concrète du plan divin que Jésus avait élaboré. Avec *[p.354]* Jésus Dieu se penche sur les pécheurs pour leur pardonner. Il est un ami tendre et exquis, il pleure, il gémit, il se fatigue, il est le bon pasteur

qui recherche la brebis égarée jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée, il s'indigne contre les mauvais pasteurs, il passe par les angoisses, les tristesses, l'ingratitude, la souffrance, la trahison, il répand son sang.

Poignant réalisme, qui s'est approprié les formes les plus expressives de l'amour humain, dont le seul souvenir émouvait les témoins de sa vie et qui montre de la manière la plus accessible à nos coeurs, les inépuisables tendresses du Coeur de Jésus.

Quant à Marie, elle ne se contentait pas d'admirer et d'enregistrer, elle imitait surtout. Elle se savait englobée dans le vaste courant de miséricordes ingénieuses que son Fils inventait pour le salut du monde; elle savait qu'une part active lui était dévolue dans le rachat des âmes, où elle pouvait continuer à actuer sa tendresse maternelle.

Sa maternité divine, qui est une fonction d'amour, trouvait son prolongement naturel et logique dans la maternité spirituelle des âmes. Et c'était de jour en jour un élan irrésistible, une tendresse plus profonde qui traversait sa vie. Avec une perfection incomparable, elle vivait cette vocation de mère. Elle se savait petite et faible mais Dieu l'aidait. Pour qu'elle fût associée à la paternité divine sur les âmes, Dieu avait mis en elle quelque chose de sa bonté, pour qu'elle pût coopérer à la régénération spirituelle des âmes, il lui avait communiqué une parcelle de sa fécondité divine.

Comme Marie a dû apprécier la prédilection divine et la faveur de pouvoir vivre pleinement sa vocation de femme et de mère en fonction de l'oeuvre du salut, de pouvoir conférer à celle-ci un cachet de tendresse et de douceur, un complément qui tend à rendre plus péné- [p.355] trant encore le caractère miséricordieux de la Rédemption et à en dévoiler les derniers secrets d'amour.

### 3) *La sainteté de Marie est dans son union à l'amour du Christ.*

La personnalité spirituelle de Marie se formait de ce qu'il y a de plus achevé et de plus sublime dans la grâce du Christ, car de sa plénitude elle aussi a tout reçu (Jean, I, 16). Sa personnalité n'avait rien de machinal ou d'une chose qu'on mène aveuglément, elle possédait. une frappe personnelle: l'union totale à Jésus, le plein abandon aux exigences de son amour. Marie s'abandonnait parce qu'elle était parfaitement unie à Jésus. L'abandon est un « fiat » perpétuel et un « merci » perpétuel à Celui de qui nous savons que tout vient; il est encore une allégresse perpétuelle de l'âme qui sait que Dieu est là, qu'il l'aime et qu'il donne tout ce dont on a besoin pour le servir et se sanctifier; il est encore la paix parfaite de l'amour qui se confie en Celui qui nous, aime. L'abandon est une passivité à l'égard de Dieu,, qui est l'unique objet de son amour, l'âme abandonnée ne veut rien, elle attend que Dieu lui indique ce qu'il veut. Et cependant cette passivité s'accompagne d'une activité redoublée, car aussitôt que la volonté divine se manifeste dans un sens, l'âme abandonnée s'élanche sur cette voie avec une ferveur que redoublent son entière liberté à l'égard de la créature et l'amour qui l'envahit complètement. La vérité c'est que les passifs de l'abandon sont des géants d'activité (9).

(9) Le professeur de Louvain, J. LECLERCQ, *Le retour à Jésus*, Tournai-Paris 1950, p. 322 sv. écrit: «L'abandon est cependant... une voie dangereuse, parce que les contrefaçons sont nombreuses. Il en est qui s'imaginent être abandonnés à Dieu parce qu'il sont détachés de tout ce qui est sur terre. Mais on peut se détacher de la terre d'une bonne ou d'une mauvaise façon... Le mauvais détachement est une forme d'égoïsme. Il amène à ne pas prendre à coeur les peines et les soucis d'autrui, à veiller à sa paix intérieure au détriment de la charité... » Une autre caricature de l'abandon consiste dans une passivité qui est paresse et se nourrit d'égoïsme. Celui qui est abandonné sait agir, avec sérénité, sans agitation, mais sans rien réserver, ni de son temps, ni de ses forces ». L'abandon « c'est un raffinement de perfection. S. François de Sales l'a beaucoup pratiqué... S. François d'Assise a été le héros épique de l'abandon. Toute sa conception de vie, son amour de la pauvreté, sa passion de renoncement total, sa joie perpétuelle et son indifférence à toute forme positive de vie, sa peine à régler strictement la mission de son ordre, tout cela vient de ce que hors le fait d'être à Dieu, de chanter Dieu et d'aimer Dieu, le reste ne le touchait pas. Sa conception de vie pourrait se résumer en trois formules: lâcher tout, être à Dieu, adviene que pourra. Et de nos jours l'attrait qui jette aux pieds de S. Thérèse de l'Enfant Jésus les fidèles du monde entier, n'est-il pas dû à ce que la vie sans événement de la jeune carmélite se résume tout entière dans l'abandon? Nul

saint peut-être n'a eu davantage la sûreté de l'abandon parfait. Elle se sait tout à Dieu, cela lui suffit ». Ajoutons que l'abandon est préparé par l'action et la souffrance, la générosité de l'apostolat. Le grain ne produira que s'il meurt dans la terre, la croix est le centre du christianisme, la croix comme témoignage de l'amour. L'amour est don et abandon. Don d'abord et flamme, dans la pierre, la souffrance, l'action; abandon ensuite à l'amour qui nous conduit.

Marie était unie à Jésus, elle s'abandonnait à son [p.356] amour; union et abandon, et abandon parce qu'il y a l'union.

La personnalité de Marie se forgeait au gré de cette douce et forte invasion qu'est la grâce, mais aussi au gré de sa coopération active et personnelle. Elle y apportait le capital précieux de toutes ses facultés de femme et de mère - la tendresse, le dévouement, le sens de la responsabilité, de l'exactitude, du détail —, transfigurées et purifiées par sa maternité divine et spirituelle.

La sainteté de Marie se construisait dans la peine et l'effort. Malgré la hauteur vertigineuse de sa dignité et le caractère exceptionnel de ses prérogatives, Marie restait une pauvre créature humaine qui devait oeuvrer, peiner, tenir, qui gardait son autonomie, ses inclinations, ses préférences, elle restait maîtresse de ses décisions.

[p.357] Sans doute, elle était exempte de tentations, elle ignorait la lourdeur et la lenteur de la chair, les appâts sensibles des biens terrestres, mais plus que tout autre elle connaissait les peines, les efforts, les limites des âmes nobles à qui l'imparfait et la médiocrité répugnent et que hante sans cesse l'idéal de la perfection. Plus que tout autre aussi elle était visitée par les souffrances, cette rançon des joies, rançon qui s'attache surtout aux âmes pures et délicates. Elle désirait être à la hauteur de sa tâche, répondre le plus pleinement possible aux intentions divines. Elle ne voulait point par des faiblesses et des imperfections troubler l'éblouissante clarté de l'oeuvre rédemptrice au coeur de laquelle Dieu l'avait installée. Elle savait que plus elle coopérait à former, organiser, augmenter les trésors de salut, plus elle pourrait en disposer, et faire jouer en faveur des âmes sa maternelle bonté, son coeur de mère. Elle savait que plus elle serait à Jésus, plus elle serait aux âmes.

Le Saint-Esprit, auteur de l'Écriture, passe sous silence la vie personnelle de Marie pour ne la montrer que comme l'associée de Jésus. On peut en déduire que sa vie devait être un épanouissement continu sous l'empire croissant de la grâce de Jésus, une amitié toujours plus unissante, une fusion toujours plus complète, embrassant jusqu'aux plus minimes de ses activités, retentissant jusque dans les zones inférieures de sa personnalité: les activités spirituelles moins profondes, la sensibilité, la chair. Son sort était définitivement lié à Jésus, en dehors duquel elle n'avait rien à désirer ni à attendre. Oui, union à Jésus, abandon à son amour: don et abandon de tout son être.

Dieu avait fait entrer une petite et fragile créature parmi les éléments primordiaux de ses desseins miséricordieux. Don prodigieux de la part de Dieu; option décisive, engagement total de la part de Marie qui se donne et s'abandonne. Nous pouvons difficilement nous [p.358] imaginer combien entier, effrayant devait être ce renoncement de Marie en face des exigences divines si dévorantes, que la petite créature devait être comme écrasée, annihilée par la puissance impitoyable de cet amour.

On comprend que les Pères aiment à voir la mère de Dieu comme la toute-sainte, la «panagia».

La sainteté de Marie ne consistait pas seulement en l'absence du péché (originel et personnel), de la concupiscence (qui bien que n'étant pas péché inclut cependant une infériorité morale du fait qu'elle incite au péché), mais surtout dans la plénitude de la grâce, proportionnée à sa dignité de mère du Dieu-Rédempteur. C'était en elle le triomphe total de l'amour divin, qui devenait, chaque jour un peu plus, le pôle de sa vie. Comme un lac de montagne qui baigne dans la lumière du soleil, l'âme de Marie, si proche des hauteurs de la divinité, reflétait les clartés cristallines de la grâce.

Et voici les fruits de son union et de son abandon à l'amour de Jésus. Dans une paix profonde, avec une aisance gracieuse mais réfléchie où tout son être maternel s'épanouissait, elle était à Jésus et son oeuvre. Mais avec une fermeté inébranlable aussi Marie s'ancrait de



plus en plus dans cet amour qui la dirigeait, et parce qu'elle était si étroitement unie à Jésus, chacune des Personnes divines marquait cet amour de son empreinte propre: amour paternel du Père, amour filial et sponsal du Verbe, amour animateur du Saint-Esprit.

La grandeur de Marie ne se laisse comprendre qu'à travers la grandeur de son amour.

Tous les actes de Marie, même les plus banals et apparemment les plus insignifiants - comme quand elle préparait la table, ou raccommodait les vêtements, ou veillait au bon ordre de sa maison, - tout ce contexte de la vie qui foisonne de mille activités accaparantes, était chargé de la force, de la plénitude de la grâce. [p.359] Dieu sait ce que nos actes valent lorsqu'ils sont déposés sur la balance de l'amour. Quelqu'un se baisse pour cueillir une fleur: Dieu connaît la valeur foncière de ce simple geste, ce qu'il contient de résonnance d'amour et jusqu'où il tendrait s'il avait à surmonter les horreurs du martyr: « exactement comme un ingénieur peut calculer l'énergie potentielle d'un roc immobile au sommet d'un pic et savoir qu'avec la chute de ce roc, il pourrait actionner une turbine pendant cent heures »<sup>(10)</sup>.

(10) J. GUITTON, *La Vierge Marie*, Paris 1949, p. 209

Cela peut nous faire comprendre que par l'intensité dont tous ses actes étaient chargés, Marie est vraiment la Reine des Apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges et de tous les saints.

Sa vie cependant - si l'on excepte les faits se rapportant à l'Incarnation ainsi que le drame déroutant de la Passion, - se déroulait dans une certaine monotonie, sans la moindre nervosité, sans faits spectaculaires, tout à fait dans la ligne du « Fiat », de la docilité, de l'abandon. Paradoxe de grandeur et de simplicité, créant un type inédit de sainteté, dont les splendeurs se traduisent dans les apparences si humbles d'une simple créature, si proche de Dieu et si proche de nous quand même.

#### 4) *Marie reste toute mère*

Après le départ de Jésus, Marie restait son image vivante. Elle lui était unie pendant la vie, elle lui restait unie après sa mort. Un fils se prolonge dans la mère et inversement. C'est près de Marie que les ministres de l'Eglise venaient chercher lumière et force pour continuer la mission du Sauveur. Elle les soutenait par sa présence, son exemple, ses conseils, son comportement [p.360] concret de tous les jours. Elle avait repensé, revécu par le coeur, pleinement assimilé le message de son Fils. Le contact quotidien avec le monde pécheur et ingrat, avait encore élargi son expérience, mûri sa charité; tout comme la bonté et la beauté, la misère possède la vertu de faire vibrer un coeur noble. Il est hors de doute que le péché, cette misère morale, cette souillure qui voudrait ternir la pureté divine, a ravivé en Marie sa passion et sa compassion pour les âmes que son Fils était venu racheter par son sang. Ce contact avec le monde pécheur devait polariser toutes ses tendances vers l'avènement et l'extension du règne de l'amour, devait dilater son Coeur dans une incoercible exigence de charité envers toutes les misères, pour les purifier, les absorber dans le torrent de l'amour divin.

Elle partageait la grande faim de justice et de réparation qui provoqua l'Incarnation de son Fils et sa mort sur la croix. Pour assurer le triomphe effectif de la Rédemption, elle devenait une collaboratrice, une aide intime qui faisait siens les travaux, les soucis et les efforts des ouvriers évangéliques. Elle leur rappelait la méthode d'amour léguée par son Fils, son indulgence pour les pécheurs; elle leur expliquait les trésors ineffables de sa bonté, les tendresses infinies de son Coeur miséricordieux; elle leur communiquait la flamme de sa propre charité maternelle.

Au soir de sa vie, elle inclina la tête, parce que son âme - tel un épi trop lourd, - chargée de grâces et de mérites brisa le frêle albâtre de son corps et ne supportait plus la captivité où la retenait ce monde. La mère du Bel Amour, qui avait progressé dans l'amour à des allures vertigineuses, et qui avait atteint la taille que Dieu lui avait fixée, devait aller ravir le monde des esprits, et, comme Dante s'exprime à propos des bienheureux, aller « accroître l'amour ».

Dieu se faisait un délice d'introduire enfin son chef- [p.361] d'oeuvre dans la cour céleste, de faire entrer Marie dans la béatitude de la Ste Trinité pour la submerger dans l'amour.

Pendant de longues années Marie avait porté dans son Coeur et dans ses yeux l'image de son Fils absent qui s'en était retourné vers son Père, et auquel des liens indéracinables l'attachaient pour toujours.

La petite Bernadette de Lourdes, nous dit-on, pleura au seul souvenir de la Vierge qu'elle avait pu voir, et elle désira mourir pour revivre ces instants de bonheur; combien Marie dut-elle aspirer à retrouver le visage bien-aimé de son Enfant « le plus beau des hommes et « la splendeur de son Père ». Le désir de le rejoindre a dû être si véhément, si aigu, qu'il consuma les forces de son corps, qu'elle dut se sentir comme exilée sur cette terre, qu'elle mourut d'amour - comme le veut la pieuse croyance, - telle une fleur qui à force de tendre vers le ciel, briserait sa tige et prendrait son essor.

Mais voici que par un admirable retour, les choses de la terre continuent à susciter son intérêt ininterrompu. Car si elle est du ciel à présent, elle reste de la terre aussi: c'est là que s'est déroulée sa prodigieuse histoire humaine, avec ses peines et ses joies, c'est là qu'elle a commencé à introduire le ciel parmi les hommes. Aussi son entrée dans le ciel ne marque-t-il pas un arrêt dans son existence; il y a continuité entre les deux stades, celui de la terre et celui du ciel. Elle ne saurait oublier sa patrie d'origine, ses attaches multiples avec ceux qui cheminent encore vers la maison paternelle.

C'est au ciel que sa maternité atteint son dernier épanouissement, qu'elle est mère dans le sens le plus vrai: communiquer aux hommes la plénitude de la vie. Parce qu'elle est si près de Dieu, initiée aux secrets de la miséricorde divine, parce qu'elle est au coeur du tor- [p.362] rent de l'amour, elle y puise à pleines mains, pour nous les faire parvenir, les flots de la tendresse divine.

Celle qui a coopéré si intensément à l'oeuvre de Dieu, ne peut manquer d'en distribuer les fruits, d'ouvrir toutes grandes, à tous les hommes, les portes du salut et de rester la médiatrice avec le Médiateur, de rester la mère de miséricorde auprès du Dieu miséricordieux. Inlassablement elle continue sa fonction maternelle: donner la vie, se pencher sur ce qui est petit, pauvre, besogneux; plus que jamais elle reste pleine de miséricorde envers tous les maux.

La miséricorde est cette inclination du coeur, qui par pure bienveillance vole au secours de la misère et qui par pure clémence pardonne l'offense reçue. De toutes les vertus qui se rapportent au prochain, écrit St Thomas <sup>(11)</sup>, la miséricorde est la plus grande: il n'y a rien de meilleur que de suppléer aux déficiences d'autrui. Le mystère de l'excellence divine, dit encore S. Thomas, est dans sa miséricordieuse bonté. Les hommes aiment les choses parce qu'elles les attirent ou leur apportent des avantages, mais Dieu diffuse sa bonté dans les choses en les aimant. L'amour de Dieu est mystère et il est divin parce qu'il dépasse nos capacités et nos expériences; l'amour de Dieu est essentiellement désintéressé, créant la bonté dans les choses (« perfundens et creans bonitatem in rebus »), il est à l'origine de toutes choses. La miséricorde divine n'est pas seulement à l'origine de toute action divine, mais elle se manifeste encore plus clairement au terme de l'action divine. L'exercice de la miséricorde est bien plus propre à Dieu que l'exercice de la justice: si Dieu nous punit [p.363] c'est à cause de nos péchés, mais il exerce sa miséricorde à cause de sa nature, car Dieu est bonté, amour, miséricorde. La miséricorde, cette inclination vers la misère, est la dernière perfection, le raffinement de l'amour <sup>(12)</sup>.

(11) "Misericordia dicitur ex eo quod aliquis habet miserum cor super miseria alterius... Nam supplere defectum alterius, in quantum est huiusmodi, est superioris et melioris. Pertinet enim ad misericordiam quod aliis effundat, et, quod defectus aliorum sublevet; et hoc maxime superioris est ». *Summa Theol.*, q. 30, a. 1, c. - a. 4, c.

(12) L'amour miséricordieux constitue l'être le plus profond de la nature divine. Toute misère morale peut causer une intervention divine qui s'incline vers ce qui est pauvre et fragile.

La doctrine catholique ne craint pas de donner une large place à la fragilité humaine. Sans doute elle défend la valeur indestructible de la nature humaine, qui est un don de Dieu, elle n'exalte jamais les

merveilles de la grâce au détriment de la nature humaine. Mais elle tient compte aussi du péché originel (que St Thomas n'hésite pas à nommer un péché de nature); elle ne se fait pas d'illusion sur la fragilité humaine, beaucoup d'hommes restent au niveau des sens (« ut in pluribus manent in sensu »). C'est à la lumière de cette fragilité humaine que nous percevons le plan de l'amour miséricordieux: le Christ, Marie, l'Eglise, les Sacrements sont la réponse de la miséricorde à notre fragilité. Voir: B. Bro, *Saint Thomas, Docteur de la miséricorde* dans *La Vie Spirituelle*, mars 1958, p. 285-301.

Personne mieux que Marie n'a pu pénétrer ce mystère de la miséricorde divine; de par sa vocation elle était tout à Dieu, qui est amour et miséricorde; elle est doublement mère - la mère du Christ et la mère de son Corps mystique - et le propre de la mère est de se donner par pur amour. Parce qu'elle est notre mère, la mission de Marie est de suppléer à nos misères et nos péchés, et cela non pas par un instinct aveugle, irréfléchi, né d'affinités naturelles de sang et de coeur, mais parce que Dieu l'a constituée mère de nos âmes. Sa charité rencontre Dieu en tous les coupables et se porte vers eux du même mouvement dont elle s'élançait vers Dieu qu'elle veut leur procurer. Toute misère lui rappelle Jésus souffrant, elle y remédie tout comme elle aiderait Jésus lui-même.

Suivant l'expression qui remonte à Tertullien (+ c. 220), Dieu n'est que bonté de par sa nature, mais notre malice peut l'obliger d'agir en juge; ce rôle de juge il [p.364] l'a communiqué à son Fils incarné. Le Fils de son côté communique tout ce qu'il a reçu à sa mère, qu'il a établie dispensatrice des grâces qu'il a méritées avec elle. Une seule exception: il se réserve le domaine de la justice pour laisser à Marie pleine liberté dans celui de la miséricorde. Et c'est la raison pour laquelle Marie est toute miséricorde, dit St Bernard.

Marie exerce sa mission maternelle en union avec cette autre mère qu'est l'Eglise, le corps mystique du Christ, l'épouse du Christ, la mère des fidèles. «La grâce rédemptrice prend son origine en Jésus, elle prend possession de Marie et à travers elle, elle se répand dans toute l'Eglise» (O Semmelroth). En tant que première créature sauvée par la grâce du Christ, Marie est le modèle de l'Eglise. Elle est encore le type de l'Eglise « parce qu'elle est la première réalisation..., le point d'arrivée, en qui l'intention de Dieu se réalise complètement » (Congar). Les points de contact et d'analogie entre Marie et l'Eglise sont multiples: la maternité, la condition d'épouse, la virginité, la sainteté, la participation à l'oeuvre du salut, la féminité ou réceptivité (la femme est la passivité ou la réceptivité de l'être, le pôle passif de la création), donc un attribut de la créature dans ses rapports profonds avec le Créateur. La femme est conçue et créée pour mieux incarner cette passivité qui est commune à toute créature par rapport au Créateur. Il est donc naturel que la créature en tant que sujet de l'amour divin, soit représentée sous le symbole de la femme<sup>(13)</sup>.

(13) Dans ce sens: M. J. NICOLAS, O. P., *Marie et l'Eglise dans le plan divin* dans *Marie et l'Eglise*, III, 1953 (Etudes mariales), p. 160. Le thème « Marie et l'église » est très actuel en Mariologie, de nombreux auteurs (A. MUELLER, H. LAURENTIN, H. BARRÉ H. DE LUBAC, O. SEMMELROTH, G. PHILIPS, C. DILLENCHNEIDER, H. M. KOESTER... l'ont traité). On trouve une excellente étude d'ensemble dans *Problemi e Orientamenti di Theologia Dommatica*, II, Milan 1957, p. 430-446.

Le point d'attache le plus intime entre Marie et l'E- [p.365] glise consiste dans leur mission apostolique: arracher les âmes au règne du péché, les sanctifier, les sauver. Cette mission est une corédemption continuée: elle convient à Marie à cause de ses fonctions de mère du Sauveur et de son Corps mystique; à cause de sa participation à l'oeuvre du salut; elle convient à l'Eglise qui doit prolonger, appliquer les bienfaits de la Rédemption. C'est une fonction maternelle par excellence: enfanter les âmes à la vie nouvelle de l'amour.

## 5) Conclusion.

Il est bon, en ce temps d'égoïsme froid et calculé, de s'éclairer et de se réchauffer à l'exemple de Celle qui « est tout amour et toute charité », qui est tout Coeur.

A voir agir les hommes de notre époque, on croirait souvent que la bonté, l'amour, le don de soi, le pardon ne sont plus de mise. Celui qui sait pénétrer le voile des circonstances extérieures qui cachent les mouvements intimes, le comportement moral des hommes, reste

confondu devant la dureté, le vide intérieur, le sentiment d'absence et de démission (« il n'y a plus de bien ni de mal ») de tant de coeurs.

Cette atmosphère de froideur, d'absence d'amour vrai et profond, nous fait apprécier la présence des dons d'amour, d'abnégation, de miséricorde; elle nous donne la nostalgie des personnes qui savent aimer, se donner, comprendre, pardonner.

Il nous faut absolument découvrir le sens de la mission de Marie et de son Coeur. Il faut réfléchir <sup>(14)</sup>, mé- [p.366] diter, afin de sonder les richesses de celle qui est toute mère: amour, don et miséricorde.

(14) Oui, il nous faut réfléchir. Les hommes de notre temps, grisés par l'action, ne se donnent plus la peine de réfléchir. « On ne comprend rien au monde moderne, si l'on ne se rend pas compte qu'il est une conspiration générale contre toute vie contemplative » disait Bernanos. La nécessité de la réflexion, de la contemplation est une doctrine foncièrement thomiste. Le christianisme est une assimilation au Christ, nous devons nous efforcer d'entrer dans ses dispositions; cela suppose un examen de ces dispositions, une contemplation, c'est là une exigence de l'amour que nous portons au Christ. « La vie chrétienne est une vie contemplative » écrit P. MENESSIER, O. P.. (Saint Thomas, 2e edit. Paris 1957, p. 37). Notre temps qui est comme déchiré par le besoin de l'action appelle le contrepoids du recueillement, de la réflexion (ou comme le disait Bergson: « La technique appelle la mystique »). La grande tâche spirituelle de notre temps est de faire redécouvrir cette dimension intérieure de la vie chrétienne, cette dimension « contemplative ». Ce n'est pas dans l'action utilitariste qu'on obtiendra l'ouverture de l'âme vers les trésors de la vie intérieure, la décantation de nos sentiments, le sens intime des choses de Dieu, l'engagement foncier de notre « coeur » (il faut entendre ce mot dans son sens biblique: le plus intime de notre personnalité, donc beaucoup plus que nos sentiments). La réaction saine contre une déviation n'est pas la déviation contraire. A l'inflation des sentiments et à l'agitation fiévreuse, il faut substituer une action qui est préparée et portée par la prière, la contemplation, la souffrance, en un mot par l'amour.

Quiconque se nourrit de l'exemple de Marie, vit en sa présence, implore son secours, comprendra qu'il faut construire la vie en Dieu, en l'amour. Il apprendra à se détacher de tout ce qui n'est pas Dieu, bon, beau, grand et éternel; il deviendra mieux encore qu'une plante grimpanche, un arbre que l'élan de sa sève dresse fièrement vers le ciel. Il se nourrira de l'exemple de Marie dont toute la vie se résume dans ces gestes maternels: donner, aimer.

«L'amour ne se paie que par l'amour » dit St Jean de la Croix.

Sachons, quant à nous, répondre à l'amour, au don du Coeur de Marie par le don effectif de notre personne et de toutes nos facultés.

En Dieu tout se concentre sur l'amour; sa vie intérieure, sa rencontre avec les hommes est portée par l'amour. Il en est de même de Marie: elle est la copie fidèle de l'exemplaire divin. Sa vocation et sa mission se résument dans son Coeur, son amour, sa maternité [p.367] (si celle-ci ne constitue pas l'objet immédiat du culte envers son Coeur, il en est cependant un des premiers fondements). A contempler et imiter ce chef-d'oeuvre de l'amour divin, nous nous approcherons infailliblement de cet amour divin.

## Chapitre VI.

### [p.368] Au Coeur de Jésus par le Coeur de Marie.

#### 1) Le Coeur du Fils et le Coeur de la Mère.

Trop longtemps on a regardé la doctrine mariale comme un système clos: Marie était considérée en tant que personne particulière, douée d'une foule de privilèges: elle est un être d'exception, un fait unique dans l'économie du salut. C'est le mérite de Scheeben d'avoir élargi les horizons et d'avoir devancé les aspirations de notre époque, la doctrine mariale est devenue un système ouvert. On a entrepris de souligner la place objective que Marie détient dans le plan du salut divin, on nous a appris à considérer la doctrine mariale dans sa relation nécessaire avec le Christ et son oeuvre rédemptrice, avec la doctrine sur la grâce, l'Eglise.... Pour le protestantisme Marie est uniquement une terre d'où a été tiré le nouvel Adam et non la personne qui aurait avec le Christ la relation spirituelle la plus intime <sup>(1)</sup>.

(1) Cela correspond parfaitement à la conception de la Réforme pour qui la nature humaine est une masse d'argile, un être intrinsèquement corrompu, incapable d'opérer le bien.

A l'heure actuelle beaucoup de théologiens s'efforcent de construire une doctrine mariale organique, c'est-à-dire en connexion intime avec les autres vérités de la foi. Or, c'est au mystère du Christ que la doctrine mariale se rattache en premier lieu.

C'est un des mérites de l'Ecole française d'avoir accentué ce principe primordial de l'union de Jésus et de Marie. Cette union ressort du plan divin. Cette union est intime: « Jésus et Marie sont si étroitement liés ensemble, que qui voit Jésus, voit Marie, qui aime Jésus, aime Marie, qui a dévotion à Jésus a dévotion à Marie » (St Jean Eudes). Marie ne se comprend qu'en fonction de Jésus: c'est le grand principe de la spiritualité bérullienne. « C'est parler de Jésus que de parler de Marie; car ils sont si conjoints ensemble, et elle est le Plus grand objet de sa grâce et le plus rare appel de sa puissance », écrit de Bérulle <sup>(2)</sup>. Il était dans la logique de cette spiritualité d'aller à Jésus par Marie, de contempler la vie de Jésus en elle.

(2) *Oeuvres complètes du card. de Bérulle* dans MIGNE, p. 433.

Le grand moyen de sanctification, d'après St Paul que suit l'Ecole française, est la participation aux mystères du Christ, à ses états. L'extérieur des mystères c'est-à-dire, la scène évangélique, est passager, mais l'intérieur ou les états proprement dits, consiste dans les dispositions permanentes de l'âme de Jésus. Il importe surtout de « communier » aux dispositions intérieures, toujours actuelles, de l'âme du Sauveur.

Il était tout naturel de voir éclore au sein de cette doctrine christocentrique, avec son orientation mariale fortement prononcée et avec son accentuation de la vie intérieure et affective, le culte du Coeur de Jésus et du Coeur de Marie. Qui parle du Fils, parle aussi de la mère, et celui qui trouve la mère, trouve en même temps le Fils. Non, Marie n'est pas un être à part, elle est au service du Rédempteur et de son oeuvre, elle est au service de l'amour. Le Coeur de Marie c'est tout le mystère de Marie vu sous l'angle de l'amour et le culte du Coeur de Marie c'est toute la dévotion à la Vierge. Le culte du Sacré-Coeur de Jésus a inauguré une nouvelle période dans la vie de l'Eglise. Certes, ce n'est pas une nouvelle alliance qui se constitue entre Dieu et l'humanité, mais c'est le déploiement d'un aspect plus grand et à peine soupçonné de l'oeuvre rédemptrice de Jésus. Le message de Paray-le-Monial surtout nous a donné ce quelque chose de très humain, de très palpable, il a frayé [p.370] le chemin à ce courant chaud et tendre qui s'est plu à accentuer l'humanité du Sauveur, sans sacrifier pour cela la réalité et la majesté de sa divinité. Le culte du Sacré-Coeur nous montre la condescendance divine, l'amour de Dieu en quête de nos âmes: mais voici que le saint Coeur de Marie nous est donné comme la manifestation la plus tendre de cet amour rédempteur et comme la voie qui mène le plus directement et le plus sûrement au Coeur de Jésus, comme la cristallisation enfin de cette vérité que Dieu est amour.

Lorsque Adam et Eve, après leur péché, se cachèrent, Dieu reprit cependant l'initiative du dialogue. Sa miséricorde remit en chantier l'oeuvre de la création que l'homme avait abimée. Dieu donna au monde un coeur nouveau. Il envoya son propre Fils, pour qu'il devînt homme et que le Coeur de Jésus devînt le coeur du monde. Le Christ refait le monde, reprend l'oeuvre du Père, allant jusqu'au coeur de l'humanité, la volonté des hommes. La première Humanité (celle du vieil Adam) était bien incapable d'exécuter le redressement voulu, de donner une réponse d'amour à l'Amour, car pour reprendre le contact avec l'Amour, il aurait fallu un amour, une sainteté au niveau de cette Présence, c'est-à-dire une charité surpassant les forces humaines, surnaturelle, que Dieu seul peut donner. Mais c'est précisément cette grâce divine qu'Adam et Eve perdirent pour eux et leur postérité.

La re-Création est une refonte entière; le Christ n'a rien laissé perdre de ce que le Père lui a confié. La Femme trouve en lui son Sauveur, et sa restauration est même partie essentielle de l'oeuvre des divines miséricordes : l'ancienne Eve est transcendée, en sa fille Marie, la femme est Mère de Dieu. Dieu restaurant en Marie la femme, le fait avec sa miséricorde infinie, profitant du péché pour exalter le rôle et la dignité de la femme jusqu'à la maternité divine.

[p.371] Le Coeur du Christ refait le monde dans l'amour.. Mais quel est son amour le plus intime, celui qui surgit le premier de son amour pour le Père? N'est-ce pas précisément sa piété filiale envers sa Mère? Au plus intime de son Coeur, Jésus porte sa mère, la femme qu'il restaure parfaitement. Le Fils de Dieu a aimé sa mère à venir, de toute éternité, comme Créateur, Il l'a aimée encore comme Chef de l'humanité, comme nouvel Adam; sa mère devait être la nouvelle Eve dans l'oeuvre de la réparation. L'amour filial du Christ suscite en Marie la grâce, la vie intérieure capable de faire d'elle la mère d'une humanité nouvelle qui serait son Corps mystique, il a voulu susciter la nouvelle Eve dans son rôle authentique de mère des vivants. La Tradition, méditant l'action rédemptrice du Christ, l'explicite souvent dans un parallélisme entre Marie et l'Eglise. L'Eglise, en tant que prolongement du Christ, Marie en tant que nouvelle Eve et Mère du Corps mystique, nous donnent la vie de la grâce, l'amour.

La méthode qui consiste à étudier la grandeur et les mystères de Marie à partir de sa maternité, est classique et solide.

La maternité de Marie renferme des hauteurs que nous sommes incapables de comprendre; elle diffère de celle des autres mères par son principe et par son objet: c'est par l'opération du St-Esprit (principe) qu'elle a conçu et engendré l'Homme-Dieu. Du fait de sa maternité divine, la bienheureuse Vierge possède une certaine dignité infinie par suite du bien infini qui est Dieu, dit St Thomas; elle est aux confins de la divinité, dit Cajetan, et Suarez n'hésite pas à dire que la maternité de Marie appartient en quelque sorte à l'ordre de l'union hypostatique. Il en résulte pour Marie une relation sublime qui fait refluer en elle quelque chose de la sainteté et de de l'amour substantiels de Dieu.

A cette vocation Marie répondit par un amour total [p.372] et plénier; l'amour fut sa réponse à l'appel divin. Comme elle fit son entrée dans la famille de la Ste Trinité afin d'aimer le Père d'un amour de fille, le Fils d'un amour de mère, le St-Esprit d'un amour d'épouse, son coeur participait à cette circulation divine de l'amour qui est Père, Fils et St-Esprit.

Si Marie contracta une alliance intime avec la Ste Trinité, la parenté qui se noua entre elle et son Fils est d'un genre unique, qu'il est difficile, sinon impossible de situer sur le plan créé et d'exprimer dans notre pauvre langage humain. Ce qui est certain c'est qu'entre ces deux Coeurs se forgea un amour si fort qu'il y avait comme une mutuelle inhésion et fusion: Jésus vivait en Marie et Marie vivait en Jésus.

Comme Jésus s'est fait homme pour accomplir sa mission rédemptrice, c'est le salut des hommes que Marie a voulu en consentant à la parole de l'ange, alors que selon St Thomas elle tenait la place de toute l'humanité. Dans les desseins de Dieu elle était destinée à être la mère de l'Homme-Dieu, la Mère du Sauveur des hommes et aussi la Mère des hommes. La Tradition est très ferme sur ce point.

En acceptant sa maternité à l'égard du Christ-Sauveur, Marie a du même coup accepté sa maternité à l'égard des hommes; dès lors elle devait avoir sa place marquée dans ces deux grandes phases de notre rédemption objective: à l'Incarnation et à la Passion, c'est-à-dire que sa maternité divine devait trouver son couronnement en sa tâche de Corédemptrice, qui est le fondement de sa maternité spirituelle.

Marie est la Corédemptrice, non seulement parce qu'elle a préparé la Victime de notre salut en lui donnant un corps humain — « per quam meruimus Auctorem vitae suscipere » —, corps que par ses multiples soins elle rendait apte au sacrifice de la croix, mais aussi parce qu'elle participait réellement au sacrifice de son [p.373] Fils. Mère de Jésus, elle possédait comme toute autre mère des droits réels et inaliénables sur l'enfant qui était né d'elle, sur la vie et le bonheur qui devaient en résulter pour sa mère. Or, sur la croix, Jésus sacrifia avec son corps sa vie humaine et en même temps la joie et le bonheur que sa mère était en droit d'attendre de sa vie. Librement Marie renonça à ce bonheur; en ce moment suprême, son Coeur maternel s'unissait au Coeur de son Fils pour aimer, comme Lui, « jusqu'à la fin ». Merveille et mystère d'amour.

La maternité de Marie, maternité divine (Mère de l'Homme-Dieu) et spirituelle (Mère des hommes), c'est la plus belle définition de Marie, c'est le centre d'où tout part et où tout

converge. Or, la mère c'est l'amour, c'est le coeur. Du coeur des mères Dieu a fait la merveille d'entre les merveilles de sa création; il y a mis un amour si unique, si profond, si obstiné qu'il peut parfois nous sembler déconcertant, voire déraisonnable. Que deviendrions-nous sans la force et le sourire d'une mère, qui seule sait donner une nuance si chaude et si délicate à toute notre vie et l'envelopper d'une douceur sans nom?

Dieu n'a point voulu que la vie de la grâce fût moins humaine, moins riche que la vie de la nature, ni que les enfants qu'il se fait en Jésus fussent frustrés de ce trésor d'amour qu'est le coeur d'une mère.

Et Dieu a fait le coeur de la Vierge, le coeur de sa Mère. S'il met au coeur de nos mères humaines des trésors de tendresse, quels miracles d'affection et d'amour n'aura-t-il pas mis au coeur de la Mère par excellence, dont la vocation et la raison d'être réside dans le fait d'être la Mère du Sauveur et la Mère des hommes.

La maternité divine, dit St Thomas <sup>(3)</sup>, est de l'or-[p.374] dre des choses divines; on peut en déduire que cette maternité a dû s'exprimer dans un amour maternel qu'on pourrait dire presque infini. En effet, Marie est la mère de l'infini, mère dans laquelle le Dieu infini, est devenu le salut et le rachat des hommes. Si Dieu peut faire qu'une vierge soit mère, si d'une simple fille de notre race pécheresse il peut faire la Mère Immaculée de l'Homme-Dieu et la Mère de l'humanité entière, il est tout à fait naturel et logique qu'il lui aura inspiré des sentiments maternels d'une qualité vraiment transcendante, qu'il lui aura formé un coeur qui reproduit l'amour du coeur de Jésus. Cela est absolument vrai et certain parce qu'il y va du réalisme, de la vérité et de la sincérité de l'Incarnation, ce mystère capital de notre religion.

(3) « beata Virgo ex hoc quod est mater Dei, habet quamdam dignitatem infinitam ex bono infinito quod est Deus », Summa Theoloo., I. q. 25, a. 6, ad 4.

Oui, l'amour du Coeur de Marie, doit être l'image, le reflet de l'amour de Celui qui nous a aimés jusqu'au bout « in finem dilexit ». Ayant la plénitude de la grâce, elle est toute sainte; dès lors sa charité maternelle doit se proportionner à cet état de grâce et de sainteté. Elle est associée de la manière la plus intime à cette oeuvre d'amour, l'Incarnation, ce mouvement de Dieu vers l'homme, du supérieur vers l'inférieur, à cet éclatement de l'amour divin, ce mouvement du coeur vers ce qui est petit, pauvre et chétif. Et comme elle aime son Fils de toutes les facultés de son âme et de son corps, de toutes les forces de sa plénitude de grâce, elle aime d'un même amour indivisible et total, tout ce qui est uni à son Fils, ses membres en premier lieu, son Corps mystique dont elle est le coeur.

C'est ce qu'explique St Pie X dans son admirable encyclique *Ad diem ilium* (1904): « Marie n'est-elle pas la Mère de Dieu? Elle est donc aussi notre Mère. Car un principe à poser c'est que Jésus, Verbe fait chair, est en même temps le Sauveur du genre humain. Or, en tant que Dieu-Homme, il a un corps comme les autres hommes; en tant que Rédempteur de notre race, il [p.375] a un corps spirituel, ou comme on dit mystique... .Eh bien la Vierge n'a pas seulement conçu le Fils de Dieu afin que, recevant d'elle la nature humaine, il devînt homme, mais afin qu'il devint encore, moyennant cette nature reçue d'elle, le Sauveur des hommes... l'on peut dire que portant Jésus dans son sein, Marie y portait encore tous ceux dont la vie était renfermée dans la vie du Sauveur » <sup>(4)</sup>.

(4) Le texte latin se trouve dans AAS, 36 (1903-1904), p. 45.

## 2) *Le Coeur de Marie est la voie qui mène au Coeur de Jésus.*

Qui ne voit donc que Marie, parce que digne Mère de Jésus et Mère du Corps mystique, nous attire à son Coeur pour nous conduire plus sûrement et plus directement au Coeur de son Fils. Marie était le moyen dont Dieu se servait pour obtenir que le Christ fût homme parfait, elle est le moyen dont Dieu se sert encore pour refaire l'humanité par l'amour.

Que d'efforts de patience, de générosité faut-il parfois pour gagner le coeur des hommes, pour les arracher à l'emprise du mal, à la fièvre et au tourbillon de leurs passions. C'est ici que l'amour de Marie - *refugium peccatorum* » -, saura donner toute la mesure de sa tendresse.

C'est à cause de ce Coeur maternel que le christianisme possède ce timbre de joie sûre et chaude, d'espérance et de confiance. Notre religion n'est pas seulement la religion des justes, mais aussi des pécheurs. Tout l'Évangile, peut-on dire, n'est que l'orchestration spirituelle de cette idée que Jésus est venu sauver ce qui était perdu.

Notre religion offre aux pauvres pécheurs le coeur [p.376] d'une mère, qui est à l'écoute de toutes les misères, qui se penche sur toutes les blessures, qui nous accueille encore quand toutes les portes sont fermées, qui nous attend quand tout semble perdu; le coeur d'une mère qui chavire à la pensée de nos maux et de nos détresses.

Marie est la Reine de la miséricorde, la nouvelle Eve qui répare notre chute. De même qu'un homme et une femme ont ensemble causé notre ruine, ainsi fut-il convenable qu'un homme et une femme opérassent de concert notre rédemption; cet homme et cette femme ce furent Jésus et sa Mère. C'est le grand principe de la récapitulation, basé sur le parallélisme: Eve-Marie, principe qui remonte à la tradition apostolique et qu'établirent déjà St Irénée (+ vers 200), Tertullien (+ c. 220) et même St Justin (+ vers 165). Le contraste entre le premier et le second Adam a été admirablement tracé par St Paul; la comparaison entre la « mère des vivants » Eve et Marie, occupe une place de choix dans toute la tradition et la littérature chrétienne. Comme la première femme, Marie est venue au monde dans tout l'éclat de la justice originelle; comme Eve a coopéré activement à notre perte, Marie a coopéré à notre rédemption: elle est la Corédemptrice, comme l'appelle non seulement la théologie, mais aussi la doctrine officielle de l'Église par la voix autorisée des papes Benoît XV, Pie XII. Quand nous prions « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs » cette formule ne constitue pas seulement un contraste littéraire, mais elle se base sur ces deux grandes réalités: la, sainteté, la bonté inépuisable de Marie et notre misère morale.

Les mères sont coeur et compréhension, tact et délicatesse; si grande que soit la misère ou la méchanceté qu'elles reçoivent, leur tendresse ne désarme jamais. Elles sont mères, elles sont coeur: toutes leurs qualités s'enchaînent dans ce seul petit mot. Et s'il est vrai que la grâce ne détruit pas la nature, il faut admettre que [p.377] dans le saint Coeur de Marie, envahi par la plénitude de la grâce et de la charité, les dons de la nature conspirent avec ceux de la grâce pour en faire le reflet le plus sublime et le plus grandiose de la bonté divine du Coeur de Jésus. Plus grande sera notre misère et notre déchéance, plus grande sera sa miséricorde. Si déchu que soient les hommes, elle saura les guérir, les réformer à la chaleur de son Coeur maternel, les conduire au Coeur de Jésus, les remplir de sève divine. L'être même le plus dépravé, dès qu'il aura vraiment pris contact avec ce foyer d'affection et de tendresse, dès qu'il se blottit sur le coeur de sa mère du ciel, se trouve sur la route qui mène à la réconciliation avec son Dieu.

Sans le coeur maternel de Marie, sans cette très douce mère de grâce (« haec dulcissima misericordiae et gratiae mater » Pie IX dans la bulle *Ineffabilis Deus*) « le Christ n'est plus aussi proche, l'Église n'est plus aussi familiale, le Christianisme perd de son attrait accueillant. Il devient comme un temple, sans présence vivante et sans autel, un système correct, mais froid: il n'y a plus de mère dans la maison »<sup>(5)</sup>.

(5) E. MERSCH S. J., *Sainte Marie, Mère de Dieu* dans *Nouv. Rev. Théol.* février 1940, p. 152.

Notre Seigneur daigna dire à Ste Catherine de Sienne qu'il avait créé Marie, cette Fille bien-aimée comme un doux appât pour prendre et attirer à Dieu les hommes, et particulièrement les pécheurs.

Si le Coeur de Jésus est amour et miséricorde, le Coeur de Marie aussi est amour et miséricorde; ces deux fleuves s'unissent pour faire déferler sur l'humanité pécheresse la force conquérante de l'amour miséricordieux de Jésus.

Le Coeur de Marie nous conduira tout naturellement au Coeur de Jésus. Pourrait-on concevoir une joie plus intense pour le Coeur de cette mère bénie que de nous faire connaître et aimer son plus cher trésor, la [p.378] source de sa charité et de sa grandeur et le gage de notre salut: le Coeur de son Fils. L'économie du salut nous tient ce langage limpide: c'est par Marie que Jésus est venu à nous (« de qua natus est Jesus qui vocatur Christus »), c'est par



Marie que nous devons aller à Jésus. « Puisque nous avons reçu notre Sauveur par les mains de Marie, ce sont les mains de Marie qui doivent nous donner à notre Sauveur », nous dit St Bernard. Dans son Encyclique « Jucunda semper » (1884) Léon XIII développe le texte de St Bernard en ces termes: « Toute grâce communiquée à la terre suit un triple chemin; par une très sage disposition divine elle descend de Dieu dans le Christ; du Christ dans la Vierge; et de la Vierge en nous ». Dans l'Encyclique citée plus haut, St Pie X écrit cette parole ferme et lumineuse: « Il n'est route ni plus sûre ni, plus facile que Marie par où les hommes puissent arriver à Jésus-Christ ». Car il existe une union infrangible entre Jésus et Marie, union qui se prolonge dans la vie de chacun de nous. Notre naissance spirituelle dépend de la naissance temporelle de Jésus, de son Incarnation; devenus par la grâce enfants de Jésus et de Marie, celle-ci forme ses cadets à la ressemblance de Jésus, son Premier-Né.

St Jean Eudes aimait à caractériser les rapports entre les Coeurs de Jésus et de Marie en disant qu'ils ne font qu'un Coeur <sup>(6)</sup>. Selon le mot si fort et si beau de St Thomas <sup>(7)</sup>, la Ste Vierge dans le mystère de l'Incarnation a été comme imprégnée jusque dans sa chair de la vertu du St-Esprit: nous pourrions dire: jusque dans son coeur. A partir de ce moment, elle se vouait avec tout l'élan de son coeur virginal et maternel à Jésus et à son oeuvre, leurs intérêts et leurs dispositions coïnci- [p.379] daient. On comprend donc que St Jean Eudes - et avant lui Ste. Brigitte et S. François de Sales -, ait pu parler du seul Coeur de Jésus et de Marie. On connaît la célèbre formule de M. Olier, qu'il reçut de Mr de Condren; « O Jésus, vivant en Marie, venez et vivez dans vos serviteurs » <sup>(8)</sup>. On sait que Ste Marguerite-Marie elle-même, au début surtout, ne séparait pas la dévotion au Coeur de Jésus de la dévotion au Coeur. de Marie. Elle priait: « Je vous adore et je vous aime, ô divin Coeur de Jésus, vivant dans le Coeur de Marie, je vous conjure de vivre et de régner dans tous les coeurs », ce qui rappelle la formule de M. Olier que nous citons plus haut.

(6) Cependant, pour ne pas se méprendre sur le sens de cette expression, il prenait la précaution d'y ajouter une explication, en disant qu'ils ne sont qu'un « en quelque manière - en unité d'esprit, d'affection et de volonté ».

(7) *In Joannem*, I lectio 10.

(8) Cfr., P. POURRAT, *La dévotion à Marie dans la Compagnie de Saint-Sulpice dans Maria.*, Etudes sur la Sainte Vierge, HI, Paris 1954, p. 155-162. St Grignon de Montfort base son *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge* sur ce principe bérullien de Jésus vivant en Marie.

Tout comme le Coeur de Jésus, le Coeur de Marie nous parle de l'amour qui est le point central de notre religion et le lien de notre perfection. Et qui mieux que le Coeur de Marie pourrait nous découvrir l'amour miséricordieux du Coeur de Jésus? L'amour du Coeur de Marie est enraciné dans l'amour de Jésus; ce sont deux Coeurs qui battent à l'unisson. Marie aime son Fils et par un retour admirable elle aime aussi les hommes au secours desquels Jésus est venu avec tant de tendresse et de bonté. Son amour pour nous est l'écoulement, le prolongement de ce premier et grand amour pour Jésus.

Deux coeurs - et quels coeurs -, s'unissent dans une communauté ineffable d'amour et de tendresse pour se fondre de plus en plus l'un dans l'autre. Le card. de Bérulle écrit: « C'est un mystère de deux coeurs les plus nobles et les plus conjoints qui seront à jamais ni en la terre ni au ciel. Lors Jésus est vivant en Marie et fait comme partie d'elle-même, et le coeur de Jésus est tout proche du coeur de Marie. Lors Marie est vivante en [p.380] Jésus et Jésus est son tout; et le coeur de Marie est tout proche du coeur de Jésus et lui influe la vie (il s'agit de l'union physique par la vie de Jésus dans le sein de Marie); lors Jésus et Marie ne font qu'un vivant sur la terre.

Le coeur de l'un ne vit et ne respire que par l'autre. Ces deux coeurs, si proches et si divins, et vivant ensemble d'une vie si haute, que ne sont-ils point l'un à l'autre, et que ne font-ils point l'un dans l'autre? Le seul amour le peut penser, et le seul amour divin et céleste; mais le seul amour de Jésus même le peut comprendre.

...O coeur de Jésus vivant en Marie et par Marie ! O coeur de Marie vivant en Jésus et pour Jésus! O liaison délicieuse de ces deux coeurs! Béni soit le Dieu d'amour et d'unité, qui les

unit ensemble; qu'il unisse notre coeur à ces deux coeurs, et qu'il fasse que ces trois coeurs vivent en unité, en l'honneur de l'unité sacrée qui est dans les Trois divines personnes »<sup>(9)</sup>.

(9) Correspondance (éd. J. Dagens), III, p. 597.

Pour parler dans la terminologie béruillienne: nous sommes en « dépendance », en « indigence » de Marie, et elle est « en puissance » de nous donner Jésus. Parce qu'elle est tellement unie à Jésus et ne fait qu'un avec lui, il est impossible d'atteindre Marie sans Jésus. La consécration au Coeur de Marie - cet acte de dévotion par excellence -, de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous avons<sup>(10)</sup>, est la voie la plus apte et la [p.381] plus sûre pour atteindre le Coeur de Jésus et pour nous mettre sous l'empire de son amour; car ici comme ailleurs, Marie n'est pas une fin absolue, elle est la ;voie qui mène à Jésus.

(10) Nous parlerons de la consécration dans un chapitre spécial. Notons ici que dans l'Ecole française la consécration à Marie existait « quoad rem » sous le nom de « voeu de servitude à Jésus et à Marie » dont de Bérulle recommande vivement la pratique dans les Carmels et à l'Oratoire et dont St Grignon de Montfort se fera l'apôtre. Le voeu de servitude semble d'origine espagnole. Des confréries qui le répandaient existaient à la fin du XVIe siècle en Espagne. Des couvents de carmélites le connaissaient. Bérulle entra sans doute en contact avec ces confréries, les carmélites amenées par Bérulle semblent avoir importé ce voeu en France.

L'amour est enraciné dans le Coeur de Marie comme un chêne dans le sol; elle n'aime pas seulement ses enfants comme nos mères d'un amour qui prend sa source en elles-mêmes, mais son amour est un amour qui descend de Dieu: c'est un torrent - pour parler avec Dante Alighieri -, qui prend sa source dans les hauteurs « quasi torrente, che alta vena preme »<sup>(11)</sup>.

(11) *Paradiso*, XII, 99.

Marie a offert son Fils pour être la rançon des hommes, par un acte héroïque « elle abdique ses droits maternels sur son Fils » (Benoît XV, Pie XII) pour le rachat de l'humanité, ce qui a fait d'elle la Corédemptrice du genre humain. Ne pouvant rien refuser à Jésus et son oeuvre, elle est allée jusqu'à sacrifier son Amour, son Jésus, pour nous.

L'amour du Coeur de Marie reflète pour nous l'amour du Coeur de Jésus et c'est ce qui donne une nuance si exquise à toute sa personne et sa psychologie. Seule entre tous, elle a aimé Jésus de tout son coeur, de toute son âme, de toutes ses facultés, avec tout l'élan de son coeur virginal et maternel, avec tout le poids de sa capacité d'amour, que nous sommes incapables de nous représenter. Cela devait être l'envahissement total et complet de son âme par Jésus. Sa vie entière se ramenait à cet amour, qui était un élan irrésistible, total et continu, affectif et effectif. Il existait une union si étroite de volonté et de dispositions, une si grande harmonie et dépendance des deux Coeurs qu'ils lisaient leur vie et leurs secrets l'un dans le coeur de l'autre. Cette union n'a pas diminué, elle se perpétue à travers les siècles dans l'oeuvre de la rédemption effective du genre [p.382] humain, où ces deux Coeurs continuent à mettre en commun le don total de leur amour.

C'est l'ambition et la joie de Marie de nous conduire à Jésus pour nous faire participer à son amour.

Il est naturel que les coeurs des enfants s'épanchent dans celui de leur mère, qu'ils en attendent force et lumière.

Allons au Coeur de notre Mère, elle nous apprendra l'amour et les mystères du Coeur de Jésus. Elle excelle à nous présenter Jésus « idéal invisible dans sa nature divine, inaccessible dans son infinie perfection; mais cet idéal s'est incarné en elle: elle nous le montre visible, à notre portée, devenu l'un d'entre nous. Combien ont compris ce qu'ils devaient être, ont voulu être meilleurs et ont travaillé à le devenir, en fixant les yeux sur l'aimable Enfant que la Vierge portait dans ses bras »<sup>(12)</sup>.

(12) J.-V. BAINVEL, O. c. p. 327-328.

Rien n'est noble, grand et efficace comme un regard sur le Coeur maternel de Marie et la certitude d'être aimé par elle en Jésus et avec Jésus, pour nous faire comprendre notre grandeur de frères de son divin Fils, pour nous faire aimer l'amour de ce Coeur qui nous a tant aimés et qui est si peu aimé de nous. Le Coeur de Marie est la porte du ciel (« porta coeli »), elle nous donne la clé de ce sanctuaire de notre salut: le Coeur de Jésus.. Accrochons-nous au

Coeur de Marie pour nous laisser instruire à l'école de l'amour. La vocation de Marie était d'être la mère de Jésus et la mère des hommes: une vocation d'amour. Elle s'est donnée à cette vocation avec toute la tendresse de la femme, la force de l'héroïne, la pureté de la vierge, la noblesse de la reine. Car si Marie est le sommet de la communicabilité divine, elle est encore le sommet de la coopération humaine a- [p.383] vec sa vocation d'amour. Demandons-lui d'être fidèles, à notre tour, à l'appel de l'Amour.

En ce temps d'orgueil, d'égoïsme, d'attrait des jouissances matérielles, en ce temps où la haine avec sa longue litanie de maux: batailles, soulèvements, ruines matérielles et morales, famine, misère, exodes, gronde comme un orage, il nous faut lui opposer les moyens miséricordieux et pacifiques de l'amour, il nous faut faire résonner le message "du Coeur de Marie: allez à l'Amour, allez au Coeur de Jésus.

L'amour du Coeur de Marie est un amour trempé pour ainsi dire dans le Coeur de Jésus, c'est un amour pur, tendre et fort, un amour qui est beau comme la mer, les montagnes, les étoiles, les yeux des enfants, un amour qui se montre au carrefour de notre route comme un phare lumineux pour nous indiquer la voie droite et sûre qui mène au Coeur de Jésus.

« Sainte Marie Mère de Dieu, gardez-moi un coeur d'enfant, pur et transparent comme une source. Obtenez-moi un coeur simple... un coeur fidèle et généreux, qui n'oublie aucun bien et ne tienne rancune d'aucun mal.

Faites-moi un coeur doux et humble, aimant sans demander de retour, joyeux de s'effacer dans un autre coeur devant votre divin Fils; un coeur grand et indomptable qu'aucune ingratitude ne ferme, qu'aucune indifférence ne lasse; un coeur tourmenté de la gloire de Jésus-Christ, blessé de son amour et dont la plaie ne guérisse qu'au ciel » (L. de Grandmaison, S. J.)<sup>(13)</sup>.

(13) Cité par P. RÉGAMEY, O P, *Les plus beaux textes sur Lat Vierge Marie*, 2e édit. Paris 1946, p. 33-334.

Dieu a fait le Coeur de Marie pour qu'il nous aimât et ce Coeur maternel nous aime par vocation et par devoir, d'un amour puissant et miséricordieux qui nous découvre les trésors du Coeur de Jésus.

Aimons avec ce Coeur, participons avec lui à l'oeuvre [p.384] de Jésus, à la rédemption. Dans l'amour des Coeurs de Jésus et de Marie, comme dans un brasier fulgurant, se transforment pour devenir éléments authentiques de salut, toutes les souffrances de ce monde meurtri: deuils, guerres, famine, cruelles incompréhensions, attaques injustes, isolement du coeur.

Aimons avec le Coeur de Jésus et le Coeur de Marie pour procurer à ce monde égoïste et sans amour la délivrance de ses maux et de ses erreurs. Et c'est le Coeur de Marie qui nous conduira au Coeur de Jésus pour nous former à l'amour divin, qui est le seul remède aux maux de ce monde.

## CHAPITRE VII

### [p.385] Le Coeur douloureux de Marie

La méditation des souffrances de Notre-Seigneur, la considération de ses saintes plaies, furent à la base de l'éclosion de la dévotion à son Sacré-Coeur, car les souffrances du Sauveur nous manifestent son amour immense à notre égard.

Il en va de même pour la dévotion au St Coeur de Marie. Les douleurs de la Ste Vierge nous disent combien intense est l'amour qu'elle nous porte en Jésus. La méditation de ses douleurs devait aboutir à l'exaltation de cet amour, de son Coeur.

#### 1) *Le sens de la douleur chez Jésus et Marie.*

Le Christ reconstruit le monde et refait l'histoire de l'humanité. Il est en toute vérité « le second premier homme»; avec lui le monde et l'humanité commencent une ère nouvelle.

Quand il entre dans ce monde de péché, d'angoisse et de condamnation, comment s'y prend-t-il pour racheter le péché? En prenant sur lui l'humiliation, la condamnation, la souffrance. Et voici qu'il refait à l'inverse l'histoire du premier Adam: alors que celui-ci a introduit dans le monde le péché, la souillure et la mort, le second Adam y introduit la sainteté, la justice, la vie. Le Christ tient à refaire cette histoire du dedans; il fait sienne notre condition pécheresse et cela à tel point qu'il suit nos chemins, qu'il prend sur lui nos souffrances, qu'il goûte nos amertumes, nos angoisses et la mort. Il tient à entrer par solidarité dans nos revers afin de les vaincre, d'en modifier la signification et d'en faire l'instrument de salut et de paix. C'est en vérité un enracinement [p.386] de Dieu dans l'humanité et un transfert de l'homme en Dieu.

Quand on veut définir le mystère de Dieu à notre égard, il faut en revenir toujours à l'amour, qui fait la synthèse lumineuse et profonde de tous les mystères rédempteurs: amour du Père pour le Fils et pour les fils, amour qui passe dans le Coeur du Christ et dans le Coeur de sa mère, qui, eux, accueillent et vivent cet amour dans une intensité et une générosité magnifiques. Du mal redoutable de la souffrance, ce fléau de l'humanité, Dieu a fait l'instrument de choix de son amour rédempteur. La souffrance est entrée dans le monde à la suite du péché et comme châtiment, non comme acte vindicatif de la part de Dieu; elle est le fruit naturel de la désobéissance aux lois divines. Dieu n'a pas dû intervenir pour créer la souffrance. Homère l'avait déjà dit: toute infraction à une loi divine est suivie, tôt ou tard, d'une punition, qui est une sorte de « justice immanente ». Mais c'est Dieu lui-même, dont les ressources en amour et en puissance sont inépuisables, qui est venu détruire le péché; à cette fin il a porté sur lui tout le poids de nos iniquités.

Il y a eu l'Incarnation avec tous les abaissements qu'elle implique, le drame du Calvaire comme signe éloquent d'un amour immense, l'éclat de la Résurrection qui nous certifie que le prince des ténèbres est à jamais terrassé. Sans doute le péché continue à ronger une humanité déchue et la souffrance continue à répandre ses ravages; mais le péché n'atteint plus que ceux qui restent privés de la grâce du Christ ou qui se soumettent volontairement à l'empire de Satan, et la souffrance a perdu son caractère stérile et agaçant. Depuis que le Christ a voulu faire de la souffrance la manifestation la plus tendre de son amour rédempteur, elle est la compagne inséparable de toute sainteté, le moyen indispensable de toute purification.

[p.387] Depuis Bossuet (+ 1704) on a souvent parlé de « ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu», C'est dire que toute sainteté authentique doit passer par la croix et la souffrance. Dieu n'a pas voulu que cet achèvement de la vertu par la souffrance manquât à la Ste Vierge. On peut ramener toutes les souffrances de Marie à des souffrances du coeur. Dès lors, parler des souffrances de Marie c'est parler de son Coeur douloureux. Si nous nous efforçons de comprendre les douleurs de la Vierge, c'est donc pour mieux comprendre son Coeur-douloureux.

La Mère des douleurs est la réponse vivante et tangible au problème de la souffrance. Comment Marie se comportait-elle en face de ce tourment qui nous dérouté et nous révolte si souvent? Elle a accepté la souffrance comme une vocation, comme un instrument de salut: c'est là son grand enseignement.

Nous le comprendrons d'autant mieux que nous aurons le courage d'examiner notre attitude envers la souffrance et de la comparer à l'attitude de la Vierge. Or, dès que nous sentons s'approcher la souffrance, nous frissonnons comme d'instinct devant la tourmente qui s'annonce, et lâchement nous reculons. En face de l'attaque de la souffrance, notre âme découvre des faiblesses et des fissures. Il y a dans notre coeur une sympathie naturelle pour tout ce qui flatte nos sens, pour tout ce qui incite à la facilité, nous nourrissons une lâche complaisance pour tout ce qui écarte l'effort, la fatigue et les peines. C'est l'effet du péché, qui a affaibli nos forces, nous rend vulnérables et nous désarme jusqu'au moment où la grâce du Christ vient fortifier notre fragilité. Car le Christ est venu pour aider à souffrir sans qu'il faille

pour cela amoindrir notre personnalité ou appauvrir notre valeur humaine. Notre détresse « Il la porte, Il la supporte et Il l'emporte » (K. Barth). Il s'est abaissé jusqu'à l'ignominie la plus humiliante afin de prou- [p.388] ver que la perfection et la noblesse de l'amour s'accordent avec la détresse morale la plus aigüe. C'était là le triomphe de son amour. Car il n'y a que l'amour qui sache vaincre l'âpreté de la souffrance, lui ôter son caractère déprimant; il n'y a que l'amour qui sache changer l'amertume de la souffrance en une source de grâce et de paix. C'est pourquoi la croix de Jésus constitue pour toujours la victoire la plus éclatante de l'amour et de la sainteté; aucun triomphe n'est comparable au triomphe de la croix et de l'amour. Oui, « il y a l'amour qui est le plus fort » <sup>(1)</sup>. Jésus meurt par un motif de religion et par obéissance, il meurt aussi et surtout par amour. Il attend impatiemment cette heure suprême (Jean, XII, 27; Luc., XII, 49-50). « Son heure » est celle où il va pouvoir montrer de façon décisive l'immensité de son amour pour son Père et pour nous. La réparation que Jésus opère est une réparation par amour. Sans méconnaître l'aspect physique et pénal de l'expiation <sup>(2)</sup>, la doctrine de [p.389] la réparation-amour » accentue les valeurs morales. Si la vie et la mort de Jésus ont une puissance de salut, c'est avant tout à cause de son amour pour le Père et pour nous, et de l'union hypostatique de son humanité souffrante avec la Personne du Verbe. Affectée de la sorte d'une valeur infinie, la Passion pouvait rétablir, et surabondamment, l'équilibre moral du monde que le péché avait détruit.

(1) P. CLAUDEL, *Jeanne au bûcher*.

(2) L'immensité des souffrances de Jésus bouleverse notre sensibilité. Mais n'oublions pas que la sobriété des analyses, plus émouvantes que les effets littéraires ou oratoires, pénètre plus avant dans le mystère (cfr. *Summa Theolog.*, III, q. 46, a. 4). La Théologie n'est pas d'avis que Jésus ait dû faire dans sa Passion l'expérience de toutes les souffrances humaines possibles. Les ressources dont dispose aujourd'hui la cruauté des hommes permettent de dépasser le raffinement du supplice de la croix. Certes, les souffrances physiques du Sauveur étaient atroces: pour entrevoir l'acuité des souffrances physiques chez le Sauveur, il suffit de penser à l'exquise sensibilité de son corps si pur, né de la Vierge Marie, demeuré étranger aux maladies qui émoussent les sensations, ouvert, au contraire, à la souffrance par une volonté qui commandait absolument tout son être, alors que chez nous la volonté s'attache à éloigner et anesthésier toute peine. Mais c'est dans le coeur et l'âme de Jésus que le drame de la souffrance s'est concentré pendant les jours de sa Passion. Il a connu toutes les peines qui nous viennent des hommes: des compatriotes, des étrangers, des inconnus, des amis les plus chers. Il a connu toutes les douleurs capables de ravager un coeur d'homme: infidélité, reniement, trahison, l'abandon de son Père. Et au milieu de ces horreurs dont Grünewald et Rouault nous ont livré leur vision, l'âme de Jésus baignait dans la joie inamissible de la vision béatifique. Il a fallu de la part de Jésus qu'une volonté particulière arrêtât le flot de la joie, qui restait restreinte à la partie supérieure de son âme (St Thomas); cette joie l'eût soustrait à la possibilité même de souffrir. Ainsi se comprend la profonde vérité exprimée par St Paul: «Jésus délaissant la joie qui était devant lui a souffert la croix au mépris de l'humiliation » (Hebr., XII,2).

On le voit, la Passion est avant tout un drame d'amour et c'est ainsi qu'elle répare le péché qui est primordialement un refus d'amour.

C'est sur la croix que Jésus s'est montré l'invincible héros de l'amour, qui sut transformer la laideur de la souffrance en un message de force et de paix, et qui, à partir de sa Passion, sut montrer combien profonde est la valeur de la souffrance.

En ce moment suprême de la Passion, Marie était avec Jésus. « Je lis: elle était debout près de la croix, et non: elle pleurait » écrit St Bernard. Au milieu de cette tempête de douleurs, alors que chaque fibre de son être était envahie par les flots d'une détresse sans nom, elle restait sereine, dominant la situation. A aucun moment elle ne se laissa submerger par les rafales du désespoir. Son Coeur pouvait être transpercé par le glaive de la douleur, mais son âme restait forte et inébranlablement ancrée en Dieu qui est amour. Elle savait que ce drame de la Passion entraînait dans les intentions de son amour.

Chez elle aussi, c'était la victoire de l'amour, de sa plénitude de grâce. Car la grâce c'est ce qui établit l'homme en Dieu et par là-même renforce ses facultés. Il n'y [p.390] a que la réalité divine de la grâce qui puisse vaincre la réalité humaine de la souffrance, qui peut être terrible .et destructive comme le péché, dont elle est, dans l'ordre historique, le fruit amer.

Marie savait que la souffrance est toujours un mal, qu'il ne faut jamais désirer pour lui-même, mais elle savait aussi que le mal de la souffrance, dès qu'il est incorporé à l'amour, devient un instrument de salut et de sanctification.

Il n'y a que les âmes, ayant compris cette leçon enseignée par Jésus et Marie, qui soient capables de sanctifier les grandes souffrances de la vie: la perte d'un être tendrement aimé, l'expérience de l'ingratitude des hommes, la solitude... Nul n'est chrétien dans sa vie, s'il n'a su se pencher sur le drame de la souffrance et unir celle-ci à l'amour. Parce que le chrétien est seul à résoudre le problème de la souffrance, il est seul à pouvoir comprendre la vie où la souffrance tient une si grande place.

C'est à la lumière du Coeur douloureux de Marie que nous comprendrons mieux le problème de la souffrance et la solution qu'il convient d'y apporter: c'est l'amour qui fait de la souffrance un élément sanctificateur, lui ôte son caractère déprimant et lui substitue la grâce et la paix du Christ.

## 2) *Les douleurs du Coeur de Marie.*

On peut ramener les souffrances de Marie à deux catégories: les souffrances extérieures, celles qui restent à l'extérieur (le pénible voyage à Bethléem, la fuite en Egypte...); les souffrances intérieures, celles qui comportent une peine morale.

Sans doute, par la perfection même de sa nature et de ses vertus, la Ste Vierge fut exempte de bien des [p.391] souffrances que nous autres nous pouvons ressentir d'une façon si aigüe: celles qui tiennent à nos défauts, à notre déséquilibre, à nos erreurs. Ensuite, d'autres souffrances furent singulièrement adoucies par cette même perfection, précisément parce qu'elle était parfaitement équilibrée, raisonnable, soumise à la volonté de Dieu. Ses souffrances étaient encore adoucies par le fait qu'elle savait ces mêmes souffrances dotées d'une portée quasi universelle dépassant sa propre personne.

Si nous voulons comprendre la valeur et la nature des souffrances de la Ste Vierge, nous devons nous rappeler que la mère de Dieu est aussi notre mère: elle existe en fonction de Jésus et en fonction de nous, qui constituons le Christ total. Déjà le fait d'être notre mère, d'avoir un coeur maternel à notre égard, a son contre-coup dans ses relations maternelles avec Jésus. En effet, Jésus n'est pas seulement pour Marie son enfant bien-aimé, son Dieu devenu son fils; elle voit encore en Lui le Sauveur, le nouvel Adam, le grand Médiateur reliant le monde à Dieu, le premier-né de l'humanité régénérée. Dès lors, il était tout naturel que son amour pour son Fils devait déborder sur nous, mais aussi que les souffrances qu'elle supportait pour Jésus, devaient nous profiter. Son amour et ses douleurs ne sont pas d'un ordre privé. Sans doute, Marie est la créature toute privilégiée, ornée de grâces et de prérogatives, mais elle ne s'appartient pas: elle est à Dieu et à nous, elle est la mère de Jésus, elle est notre mère, et elle est aussi notre soeur en Adam. Elle a pour nous un double amour; un amour de mère et un amour de soeur; et ce double amour est d'autant plus intense qu'il prend son origine dans cet amour ineffable de Dieu et de Jésus pour nous. On comprend alors que son amour pour Dieu et pour Jésus se teigne en quelque sorte de l'amour pour les hommes, que Jésus est venu sauver.

Sa douleur, tout comme son amour, est au service [p.392] de Jésus et de son Corps mystique. Marie a souffert pour nous et à cause de nous. Elle n'est pas seulement la mère glorieuse de Dieu, mais aussi la mère douloureuse des hommes. Plus que toute autre, une âme pure et délicatement bonne ressent l'acuité et l'aigreur de la souffrance; c'est là une loi de la psychologie expérimentale. Et cela est d'autant plus vrai que cette âme sait que la souffrance lui est causée par des êtres qu'elle voudrait tirer de leur misère, et qui le plus souvent ne répondent que par l'ingratitude à toutes les tendresses de l'amour. La souffrance nous touche doublement quand nous savons qu'elle nous est causée par des personnes que nous chérissons ou quand nous prévoyons que les sacrifices que nous consentons à cause d'elles atteindront si peu leur but. Marie avait cette douloureuse conscience.

Elle était pure, sans péché; par là même le tourment de ses souffrances s'alourdit singulièrement. Chez nous nos péchés ont trop souvent endurci notre coeur à l'égard des souffrances intérieures, subtiles; une croûte de dureté, causée par nos défaillances multiples, nous empêche de ressentir une multitude de souffrances intérieures, dont la subtilité nous échappe. Nos lâchetés répétées nous ont rendu comme insensibles aux intérêts de Jésus, aux souffrances de son Corps mystique. Chez Marie, au contraire, la sensibilité n'était amoindrie par aucune dureté. Dans son âme pure et innocente, elle ressentait jusqu'aux moindres touches de la souffrance.

Entrons un peu plus en détail dans les souffrances du Coeur de Marie. Dès avant l'Annonciation elle connut la douleur. Plus que toute autre elle aspirait à la venue du Sauveur, à la délivrance des maux du peuple élu et du monde entier. La toute pure ne put supporter sans souffrir cet état de détresse, de corruption, de [p.393] cruauté qui tenaillait son peuple et tous les peuples. On comprend que les Pères aient pu dire que par ses désirs la Vierge a hâté le moment de la venue du Messie, l'heure de la délivrance.

Elle souffrit de l'anxiété de St Joseph, lorsque celui-ci, ignorant encore le mystère divin, vit que sa fiancée était enceinte. Il était infiniment pénible pour la Vierge de faire souffrir cet être de choix, auquel elle avait lié sa vie.

Depuis son « flat », Marie savait, du moins d'une manière générale, qu'elle aurait sa part dans le conflit principal de la vie du Messie-Rédempteur: sa passion et sa mort. Acceptant de devenir la mère du Rédempteur, elle voyait dans la lumière divine qu'elle devait accepter en même temps la vie d'immolation, qui serait le partage de son Enfant.

Pendant l'enfance de Jésus, Marie souffrit de cette angoisse, de cette désolation que toute mère expérimente à l'idée des dangers qui menacent et attendent son enfant. Cette angoisse s'accrut encore après la prophétie de Siméon, qui lui dit, au jour de la Purification, que son enfant serait un signe de contradiction et que son âme à elle serait percée d'un glaive (Luc, II 35). Ce fut là une des grandes souffrances du Coeur de Marie, une souffrance qui pesa sur toute sa vie et lui fit souffrir à l'avance du drame de la Passion. La perspective du glaive prédit ne la quittera plus.

A l'âge de douze ans, Jésus venu à Jérusalem pour les fêtes de Pâques, fait pour la première fois acte personnel de religion envers son Père, et du même coup acte d'indépendance envers ses parents. Après les fêtes, et sans avertir les siens, Jésus resta seul dans la Cité sainte. Ce ne fut que le troisième jour que ses parents le retrouvèrent au Temple, où il était au milieu des docteurs, qu'il interrogeait et émerveillait par la profondeur et la sagesse de ses paroles. Nous pouvons [p.394] nous figurer ce que durent être pour le Coeur de Marie ces jours de séparation et de recherche; nous en recueillons un écho dans cette douce plainte: « Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte avec nous. Votre père et moi nous étions si désolés à votre recherche » (Luc., 11,48). La réponse de Jésus, même si elle n'a rien de désobligeant, devait aviver cette souffrance: « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que je dois être aux choses de mon Père? » (ibid. 49). Nous nous trouvons ici en présence d'un mystère d'indifférence apparente. Il est probable que Jésus voulait faire comprendre à sa mère qu'elle devait renoncer à ses droits maternels sur lui, parce qu'il appartenait à son Père et à l'oeuvre de la Rédemption. Il lui signifiait qu'elle devait comme se désapproprier de son enfant, s'arracher à la joie de l'aimer pour lui-même. Cela est confirmé par les paroles de Jésus aux noces de Cana, paroles qui de prime abord semblent être d'une dureté inaccoutumée: « Femme, qu'il y a-t-il entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue » (Jean, II, 4) où le Sauveur semble vouloir souligner la distance et la transcendance qui, dans l'ordre humain et dans l'ordre divin, le séparent de Marie <sup>(3)</sup>. Ce qui est confirmé par la réponse de Jésus à la femme qui le suivait et qui venait d'exalter sa mère: « Quiconque fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère et ma soeur et ma mère » (Luc., XIV, 28). Nous apprenons ici que le lien le plus profond qui unit Jésus à Marie est d'un ordre supérieur au lien naturel qui relie la mère à son enfant.

(3) L'expression « Qu'y a-t-il entre vous et moi? » est une formule hébraïque. En tenant compte du contexte, on pourrait paraphraser ainsi: « Pour ce qui concerne cette affaire du vin, ne vous en préoccupez pas, je m'en charge ». Le mot « Femme » n'a rien de désobligeant, pas plus ici qu'à la croix.

Il est hors de doute que le Coeur si tendre de la Vierge, malgré la connaissance théorique qu'elle avait concernant la nécessité de l'immolation totale au servi- [p.395] ce de Jésus et des âmes, et malgré la tendance foncière de toute sa volonté à s'y conformer, a dû vivement sentir le sacrifice immense exigé d'elle, et que les paroles de Jésus venaient de lui rappeler en en révélant le sens profond. Ces paroles furent comme un glaive qui, à ce moment déjà, transperça son âme pour y toucher les fibres les plus délicates de son amour maternel. Ainsi donc, les perspectives contenues dans le glaive annoncé par Siméon, commençaient à se préciser.

La tendresse du coeur maternel est chose sainte, et chaque fois que Jésus la blessait, il le faisait en vue d'augmenter la flamme de l'amour surnaturel. L'indifférence apparente fut le masque qui couvrait ce mystère de l'amour le plus grand et le plus tendre. Le Coeur de Marie devait sentir la douleur de ce dur renoncement imposé à sa tendresse maternelle, renoncement qui devait intensifier ses relations surnaturelles avec Jésus. Certes, il n'entraînait nullement dans les intentions de Jésus de blesser volontairement sa mère, mais par ses paroles et son comportement il soulignait la nécessité des sacrifices dans l'ordre de la rédemption.

La mort de St Joseph fut cause d'une nouvelle souffrance. Tout comme Marie fut vierge parfaite et mère parfaite, elle fut aussi épouse parfaite, vivant dans une communauté des coeurs entière et intime avec son époux.

On conçoit sans peine le vide laissé par la mort de cet époux incomparable. Cette séparation a dû préparer Marie à la séparation de Jésus qui s'en allait pour commencer sa vie publique, séparation déchirante celle-ci et qui creusa à jamais un écart définitif entre les vies terrestres de Jésus et de Marie. La voilà seule, elle ne reverra plus que rarement son fils; la solitude est entière, la séparation est totale. Elle sait son fils aux prises avec des ennemis acharnés, au milieu d'un peuple ingrat, exposé à des dangers continuels. Son pauvre Coeur [p.396] maternel demande pitié devant les persécutions sans nombre que les ennemis déclenchent contre Jésus, devant la tempête qui gronde et s'annonce terrible et destructrice. A Nazareth même Marie vit l'opposition de ses concitoyens et même de ses plus proches parents, qui restent incrédules presque jusqu'au dernier jour.

Toutes les peines rencontrées jusqu'ici ne faisaient que préluder à la suprême souffrance de la Passion, où la coupe devait déborder. Certes, la Vierge n'y souffrait pas immédiatement dans son corps, elle ne subit pas l'agonie physique de Gethsémani, ni la flagellation, ni le couronnement d'épines, ni la mutilation de son corps, ni la dérision des ennemis. Et cependant le Coeur de Marie fut plongé dans un monde d'amertume, constitué par toutes les souffrances de Jésus. Sa passion fut en toute réalité une compassion. Nous ne pouvons nous imaginer la profondeur de cette compassion, parce que nous ignorons le degré de l'amour de Marie pour Jésus.

Marie souffrait dans son Coeur; c'est à bon droit que les images nous montrent son Coeur transpercé d'un glaive. Celui qu'elle savait souffrir était chair de sa chair; les tourments que Jésus subit dans la chair très pure qu'elle lui avait donnée, étaient autant de tourments pour son Coeur maternel. L'indifférence et l'hostilité des hommes blessaient ses sentiments les plus tendres. La mort ignominieuse de Jésus fut un outrage indicible à sa dignité de mère, l'injustice de la condamnation offensait son amour de vérité et de justice. Son Coeur maternel a passé par tous les déchirements du drame de la Passion.

Après la mort de Jésus, Marie souffrait avec et pour son Corps mystique, l'Eglise. La cause de ses souffrances résidait dans l'indifférence et la froideur des hommes envers l'oeuvre rédemptrice de Jésus, dans la persécution des membres de son Corps mystique, et aussi dans la séparation qui la tenait éloignée de son Fils. Le jour [p.397] arriva enfin où les souffrances avaient épuisé ses forces de résistance humaine; elle quitta cette vallée de larmes, après avoir



goûté toutes les amertumes humaines, sauf celles du péché. Elle alla rejoindre son Fils dans sa gloire et recevoir la récompense de ses souffrances endurées ici-bas.

La voie du Christ - comme aussi la voie du chrétien -, est une voie de souffrances; cette voie est un chemin de croix. Marie ne devait pas être exempte de la loi fondamentale du christianisme. Plus près de Jésus dans l'amour, elle devait être plus près de lui dans la douleur, qui est la preuve authentique de l'amour. La souffrance acheva la perfection de l'amour.

Il faut avoir souffert pour comprendre la souffrance des autres et les consoler. La douleur est encore la pierre de touche des grandes âmes dont elle fait épanouir toutes les facultés.

Les souffrances multiples qui accablèrent la vie de la Ste Vierge achevèrent de la rendre parfaitement conforme à Jésus et de faire de son Coeur douloureux le modèle de l'amour qui n'hésite devant aucune épreuve.

### 3) *A l'école du Coeur douloureux de Marie.*

Le Coeur douloureux de Marie est un exemple de force et de générosité pour nous. La tendresse maternelle du Coeur de Marie n'est pas faite de douceur seulement, mais encore de force et de constance dans les épreuves. C'est de tout coeur qu'elle acceptait les souffrances, qui étaient un élément indispensable de son amour constructif de Jésus et des âmes. Dès lors, rien de médiocre ne pouvait entrer dans son Coeur, elle n'admettait aucun compromis entre sa vocation marquée au coin de l'épreuve et ses inclinations purement humaines.

Quelle leçon pour nous tous! Si notre vie suit irrévocablement la voie de la croix, ne nous récusons pas devant ce signe de salut. Toute sainteté est une vocation d'amour, mais d'un amour qui est une conquête payée par la souffrance. C'est une vocation difficile, mais se savoir uni au Coeur douloureux de Marie, donne dans les pires débâcles cette sérénité de fond qui prend son origine dans la conscience d'être uni à notre mère et de collaborer avec elle à l'oeuvre rédemptrice.

La sainteté est plus qu'un don reçu au berceau, c'est l'enjeu d'une lutte sans merci entre Satan et le Christ. A toute âme qui veut atteindre la perfection que Dieu lui assigne, il faut le baptême de la douleur, car depuis que Jésus et sa mère nous ont tracé le programme de la sainteté, il n'y a guère d'autre voie que celle de la croix qui conduise à la sainteté.

La sainteté qui s'opère dans la souffrance impose à chacun de nous un dur apprentissage. Nous devons nous laisser sculpter par l'Artiste divin; notre figure morale, notre personnalité surnaturelle ne se dégagent que dans la mesure où nous nous soumettons au dur ciseau de l'impitoyable Sculpteur. Toute souffrance vaillamment supportée en union avec Jésus et Marie devient une source d'enrichissement moral, une source de sainteté. Il ne suffit pas de souffrir, il s'agit de bien souffrir.

Qui a compris le sens profond de la souffrance, ne sera jamais malheureux. C'est avec un élan total, irrésistiblement sincère qu'en dépit de son propre mal, il met allègrement au service de la Rédemption - qui comprend avant tout sa propre sanctification -, le peu qu'il est et qu'il possède.

Certes, pour en arriver à cette vision profonde de la souffrance - élément indispensable de la sanctification et de la Rédemption -, il faut un long exercice. Ou disons plutôt que cette vision est le fruit lentement mûri par la grâce. On ne doit pas se faire d'illusions: on n'avance sur cette route qu'en fermant toutes les voies, [p.399] sauf une: celle de la générosité constante. La route peut être si longue, monotone et semée d'obstacles, humainement au dessus de nos forces.

Sans doute nous voulons Dieu comme notre unique but, mais nous allons à Lui à travers une infinité de circonstances terrestres. Parfois elles le voilent momentanément à nos yeux, parfois elles nous permettent de le rejoindre par des chemins qui ne semblent pas conduire directement à Lui. Parfois il nous faut passer sur notre propre coeur, laisser saigner nos blessures, ne point écouter le cri désespéré de toutes nos facultés qui demandent pitié, afin de

pouvoir suivre l'appel du don total à la croix de Jésus. Parfois il faut trancher dans le vif pour vaincre l'opposition de notre nature révoltée..

Le plus grand danger qui nous guette dans cette voie de la souffrance c'est de nous renfermer sur nous mêmes, d'être à nous-mêmes notre unique horizon. Il peut arriver un moment où l'on reste épuisé de la lutte de chaque jour, mortellement fatigué de l'éternel recommencement. On rapporte que, lorsqu'elle souffrait trop, Gemma Galgani disait parfois: «Seigneur, je n'en peux plus ». Mais presque aussitôt, elle se reprenait en disant: « Si, je peux encore un tout petit peu, Seigneur, mais il faut m'aider ». Cette reprise, c'est l'histoire quotidienne des âmes marquées du sceau de la souffrance, de ces âmes durement prédestinées qui, souffrant en union avec Jésus et Marie, retrouvent constamment au plus secret d'elles-mêmes et malgré les cruelles houles de surface, la profondeur intouchée de la force, de la paix, de la sérénité en Jésus et Marie.

Au début de la montée, des brouillards peuvent surgir qui nous empêchent de percevoir les cimes à atteindre, mais en gravissant la colline, le paysage que nous contemplons s'élargira, peu à peu apparaîtra le sens profond des valeurs essentielles, des rapports entre nos souffrances personnelles et la grande oeuvre de la Ré- [p.400] demption, rapports insoupçonnés d'abord, mais perçus avec enthousiasme ensuite.

Pour réussir dans cette vocation difficile de la souffrance, il ne faut rien moins qu'un abandon total à l'amour des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie, car en face des tenailles de la douleur dans notre chair ou dans notre coeur, et qui fouillent notre être tout entier, aucune connaissance théorique ne saurait suffire; il faut croire à l'amour, bénir cet amour et s'y abandonner.

Oui, il faut un abandon entier à la sagesse et à la bonté de Dieu, qui est amour. Il faut absolument refuser audience à nos vues et préférences personnelles; notre abandon se basera sur une charité héroïque et une foi qui soulève les montagnes.

Le fruit de cet abandon sera une paix indicible, parce qu'on se sait ancré dans l'amour de Celui qui ne déçoit jamais.

L'humble conviction de se savoir, comme un simple et modeste rouage, à sa besogne utile à l'Amour et voulu par lui, et en dépit de toutes les faiblesses et insuffisances dont on demeure conscient, renferme tant de joie que, au soir de la vie la plus dénudée en apparence, on puisse, en toute loyauté se dire: « Ma vie a été belle, je n'ai pas de regrets, car j'ai cru à l'amour et je m'y suis abandonné ». Il arrive qu'une âme aussi cruellement meurtrie que largement «donnée» à Jésus et à Marie dans la souffrance, atteigne à travers ses larmes et ses luttes une joie infiniment supérieure à ce que, couramment, il est convenu d'appeler la joie et le bonheur. Submergé par les douleurs, cloué sur la croix, on reçoit la grâce d'être heureux et d'apercevoir que la terre est belle, malgré ses nombreux coins d'ombre. On reste faible, oui, mais c'est une faiblesse transcendée par la grâce, parce que Dieu ne cesse jamais de nous départir sa force. On sait que le Maître passera, qui transformera l'eau de la douleur dans le vin de sa paix et de sa force. N'oublions [p.401] pas que la souffrance est une arme à double tranchant: elle peut sauver ou tuer, purifier ou enténébrer notre âme, la faire monter dans l'amour ou l'immerger dans la haine.

La souffrance nous place devant une option fondamentale: d'un côté l'accablement, l'amertume, la révolte; de l'autre côté la résignation, la paix, l'amour constructif. Celui qui a opté pour cette dernière alternative, est le véritable vainqueur, il sortira grandi de la lutte. Il n'en souffrira pas moins, mais la souffrance est acceptée et aimée pour sa valeur surnaturelle. L'Écriture, l'histoire des saints, l'introspection montrent que même dans ce cas la souffrance reste souffrance que notre instinct s'efforcera d'écarter, mais aussi que cette même souffrance a été transformée en action surnaturelle, imbibée de foi, d'espérance, de charité, acceptée et aimée pour un but supérieur: « J'accomplis en ma propre chair, ce qui manque aux souffrances du Christ, pour son corps, qui est l'Église » (Colos., I, 24). Dès lors, la souffrance devient chère, parce qu'on comprend qu'elle possède une valeur d'expiation, de mérite, d'apostolat, de sanctification. C'est alors qu'à travers sa souffrance on voit grandir sa foi et sa charité, qu'on

peut dévisager l'amertume, l'accablement, la révolte et les repousser avec la force de Jésus, qu'on peut enrichir son âme et enrichir les autres. C'est alors qu'on peut répéter la parole du Maître: « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde » (Jean, XVI, 33), et que l'on ose répéter avec St Paul: on nous tient pour mourants, et pourtant nous vivons avec plénitude; on nous suppose tristes, nous qui sommes toujours joyeux; on nous croit pauvres, nous qui enrichissons les autres. On pense que nous n'avons rien, nous qui vraiment possédons tout » (II Cor., VI, 8-10).

Le plan de Dieu est un plan d'amour, où la souffrance tient une place insigne et que rien ne saurait remplacer; à exécuter ce plan on se taille une figure surnaturelle à la ressemblance du Christ. Rien ne dore la vie que de s'unir au Christ et à sa Mère afin de faire triompher les desseins miséricordieux de leur amour, rien ne fait ruisseler la joie comme de se sentir le coeur pur et généreux à l'appel de la souffrance rédemptrice, car « vous serez comme un jardin toujours arrosé, comme une source dont les eaux ne tarissent jamais » (Is. LVIII, 11).

Demandons au Coeur douloureux de Marie de nous instruire à l'école de la souffrance <sup>(4)</sup>. Elle se tenait sous la croix qui portait la rançon du monde; elle nous obtiendra la grâce de porter courageusement notre croix et de l'unir à la croix de Jésus.

(4) « De toutes les choses que l'homme doit apprendre et qu'il lui est impossible de deviner, la plus secrète est la souffrance. Celui qui n'a pas souffert, aurait-il le coeur le plus tendre et l'esprit le plus pénétrant, ne peut rien connaître à la souffrance des hommes... L'expérience seule du mal peut briser cette glace et donner le don de consolation. Cette science est grande et rien ne la remplace, ni le génie, ni l'étude, ni l'amour même. Celui qui a souffert, est doux, patient, délicat envers la souffrance. Celui-là est plein de tact pour amener délicatement les âmes malades à mon souvenir. Réjouis-toi donc d'avoir souffert et console-toi de souffrir encore; ce que je te donne dans l'initiation de la douleur est un trésor que rien ne pourrait égaler... Chaque douleur est comme un baiser que le crucifix nous donne et un nouveau trait de ressemblance que nous avons avec Jésus (Mgr Gay).

Les douleurs de Marie ont, de tout temps, attiré l'attention des âmes ferventes. Les mystiques du Moyen- Age en ont parlé avec une onction touchante; l'auteur du « Stabat Mater» a trouvé pour les chanter des accents d'une tendresse unique. Les auteurs plus récents soulignent que les douleurs du Coeur de Marie se rattachent au rôle qu'elle devait remplir dans ces deux grands mystères, l'Incarnation et la Rédemption. Venu en ce monde pour expier nos péchés, le Verbe incarné devait être un homme de douleurs « vir dolorum ». En tant que Mère du Rédempteur et Corédemptrice, Marie devait avoir part à ses douleurs; la part qu'elle y prit [p.403] fut si grande que la piété chrétienne l'appelle la Mère des douleurs, « Mater dolorum », « Mater dolorosa ». Elle nous enseignera à mettre nos épreuves et nos souffrances au service de l'amour et de la Rédemption. Il est écrit de notre Chef: « Il fallait que le Christ souffrît et c'est par là qu'il pouvait entrer dans sa gloire » (Luc, XXIV, 46). Il en est de même pour ses membres: « Tous ceux qui veulent vivre avec piété dans le Christ auront à souffrir persécution » (II Tim., III, 12). Nous montons au ciel comme on gravit un calvaire, en portant la croix: « C'est avec le Christ que je suis cloué en croix » (Gal., II, 19).

La souffrance est la loi de la vie chrétienne qui doit nous élever vers la perfection du Christ et achever en nous la conformité avec lui. « Mais combien rares ceux qui savent profiter de l'épreuve et la faire valoir suivant les intentions divines. Pour combien de chrétiens n'est-elle pas une pierre d'achoppement... Que de larmes sont stériles et sans valeur, qui auraient pu se changer en pierres précieuses, ou produire une immense moisson de grâce et de gloire. Il est difficile de bien souffrir. Même parmi ceux dont la souffrance n'est pas perdue, beaucoup s'arrêtent à la résignation passive, quand il faudrait monter à la conformité active et amoureuse avec la volonté divine. Beaucoup s'arrêtent à savourer leur peine, ou se laissent submerger, quand il faudrait se dégager pour offrir à Dieu l'hommage parfait d'un coeur brisé, celui où l'amour s'empare de la douleur pour la soumettre pleinement à Dieu. En regardant Marie au pied de la croix, le chrétien apprend à souffrir; il comprend que la souffrance et l'épreuve ne sont pas des disgrâces, puisque Dieu a voulu en abreuver Jésus et Marie; il de-

vient fort au contact de cette vaillance, il s'entraîne, lui aussi, à faire de ses peines la matière qui alimente le feu de l'amour »<sup>(5)</sup>.

(5) ..T.-V. Bainvel, o. c., p. 251.

## CHAPITRE VIII

### [p.404] La consécration au S. Coeur de Marie

« Il y a des jours où les patrons et les saints ne suffisent pas...

Alors il faut prendre son courage à deux mains

Et s'adresser directement à Celle qui est au-dessus de tout...

A Celle qui est Marie, parce qu'elle est pleine de grâce.

A Celle qui est pleine de grâce, parce qu'elle est avec nous.

A Celle qui est avec nous,

Parce que le Seigneur est avec Elle... ». (Ch. Péguy)<sup>(1)</sup>.

(1) *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*, édit. N.R.F. p. 65, 91. Le poète fait allusion à un vers du poète médiéval Fr. Villon.

#### 1) *Le mouvement de consécration.*

En chaque période de son histoire l'Eglise a cru de l'une ou de l'autre façon à la suréminente dignité et à la grandeur exceptionnelle de Marie. Rien d'étonnant alors que de l'une ou de l'autre manière les chrétiens de tous les âges aient librement reconnu cette dignité, aient proclamé leur dépendance, fait profession de servitude et de saint esclavage. Par un mouvement instinctif de foi et d'amour, ils se sont donnés, ils se sont consacrés à Marie. Le *Sub tuum praesidium*<sup>(2)</sup> tel qu'il a été retrouvé sur un papyrus qui date de la fin du IIIe ou du début du IVe siècle, en fournirait à lui seul, une démonstration concluante. En tous les temps, les chrétiens se sont consacrés, de l'une ou de l'autre manière à Marie, parce qu'elle est la Mère de Jésus, la mère des hommes, la Reine [p.405] du monde<sup>(3)</sup>. Comme la foi est aussi une intelligence méditative de la vérité révélée, les motifs et les titres qui ont poussé les hommes à faire cette consécration, seront des plus variés, selon les appels et les besoins du coeur humain, les nécessités et les dangers de la vie, et surtout selon l'inspiration de la Vierge, dont chaque génération a exalté les grandeurs.

(2) P. F. MERCENIER, *L'antienne mariale la plus ancienne* dans *Muséon*, 1939, p. 229-233.

(3) La royauté universelle de la Mère de Dieu, qui doit avoir part à la royauté de son Fils, a été clairement affirmée depuis l'âge patristique. Le prêtre-poète Sedulius écrivit à l'époque du Conc. d'Ephèse (431) le célèbre vers « *Salve sancta parens, enixa puerpera regem qui coelum terramque regit...* » Notons que la littérature mariale de l'Occident est, jusque vers le milieu du IXe siècle, plus pauvre et plus froide que celle de l'Orient. Quelques pièces liturgiques comme l'*Alma Redemptoris Mater* et le *Salve Regina* (fin du XIe s.) ont trouvé des accents profondément humains, la Mère de Dieu s'est « humanisée », l'expérience de la vie a trouvé en Elle la mère dont le coeur avait besoin et dont on a expérimenté la bonté maternelle.

Quant au culte privé de consécration, parmi les auteurs qui se sont consacrés explicitement à Marie, ou qui se sont expressément nommés « serviteurs de Marie », nous citons quelques noms au hasard: St Ephrem, St Germain de Constantinople, St Jean Damascène, dans le monde grec; - St Ildefonse, Raban Maur, Alcuin, St Pierre Datnien, St Anselme, Eadmer, St Bernard, dans le monde latin. A partir du Moyen-Age, spécialement depuis l'époque de Ste Mechtilde, de Ste Gertrude et de Ste Brigitte, les termes: « service », « servitude », « esclavage », « filiale appartenance », « consécration à la Vierge », sont à l'ordre du jour. H. Boudon (+ 1702) écrit une vérité historique en affirmant que « cette pratique était si ancienne qu'on ne peut en marquer précisément les commencements ». Parmi les formules les plus belles et les plus riches en doctrine, il faut nommer celles de St Ildefonse (+ 669): *De Virginitate perpetua Mariae*, (ch. 12), de St Jean Damascène (+ c. 749): *Hom. I in Dorm. BMV* (n. 14); l'*Oratio ab omni religioso dicenda*, attribué à St Thomas d'Aquin (t 1274); celle [p.406] de la Perle Evangélique, cette véritable « perle » de la mystique des Pays-Bas

publiée en 1535 et dont la traduction française faite par Beaucousin en 1602, a profondément influencé Bérulle et l'École française <sup>(4)</sup>; celle de St Jean Eudes et de Pinamonti, celle du P. de Gallif et, celles de St Grignon de Montfort et de tant d'autres. Nous donnons ici à titre d'exemple la formule du célèbre poète Pétrarque (+ 1374) dans cette tendre Canzona VIII *Vergine bella che di sol vestita*: «...ô vierge, je consacre et je purifie à ton nom, et mes pensées, et mon génie, et mon style, ma langue et mon cœur, mes larmes et mes soupirs ».

(4) Cfr. Dom HIIYBEN, *La perle Évangélique, source principale du Bérullisme* dans *La Vie Spirituelle*, supplément, avril 1931, P. (112).

Mais c'est à partir de 1830 que le « mouvement de consécration » se manifeste sur le plan public. En cette année avaient eu lieu les apparitions de la Ste Vierge à Ste Catherine Labouré, des Filles de la Charité (27 novembre 1830). Le saint curé d'Ars consacra sa paroisse à la Ste Vierge en 1823 et en 1836; la consécration de la paroisse de Notre-Dame-des Victoires eut également lieu en 1836. Le prodigieux succès surnaturel opéré dans ces deux paroisses, donna une impulsion plus grande à ce mouvement. En 1854 le dogme de l'Immaculée Conception fut proclamé, en 1856 Marie se montra à la Salette, en 1858 à Lourdes, en 1871 à Pontmain. En 1864 le card. Gousset de Reims, Mgr de la Tour d'Auvergne de Bourges, Mgr Mermillod et d'autres évêques français et espagnols se font les promoteurs de la consécration de l'univers à Marie et de l'institution d'une fête spéciale en l'honneur de la royauté de Marie. En 1860, Mgr de la Tour d'Auvergne, membre du Concile du Vatican, se chargea de recueillir l'adhésion de ses confrères dans l'épiscopat, afin d'appuyer ce projet. Pie IX, qui se distingua toujours par une piété mariale sin- [p.407] cère, accueillit le projet avec reconnaissance: « priez beaucoup, répondit-il afin que l'Eglise puisse donner cette nouvelle gloire à la Vierge; il manquera toujours encore quelque chose à la royauté de Marie, aussi longtemps que ses sujets ne l'auront pas volontairement et solennellement reconnue ». En 1891 en Italie, les cardinaux-archevêques de Turin et de Milan inaugurent un vaste mouvement pour la consécration des diocèses au Cœur de Marie. Entre temps le St Siège approuva et indulgencia des prières dans lesquelles la consécration au Cœur Immaculé de Marie était proclamée (p. e. en 1823, 1851, 1890...).

Le mouvement de consécration au Cœur de Marie reçut une impulsion notable du mouvement de consécration au Cœur de Jésus. On sait que dans la pensée de Ste Marguerite-Marie la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus se réduit à la véritable consécration: offrande totale, irrévocable de tout son être au Cœur de Jésus, de sorte qu'on ne vit plus que pour Lui, ses intérêts et son amour <sup>(5)</sup>. Ce mouvement aboutit à la consécration du monde entier au Cœur de Jésus par Léon XIII (Encycl. *Annum sacrum*, 25 mai 1899, qui prescrit la consécration pour le 11 juin de cette même année. <sup>(6)</sup>).

(5) Cfr. *Vie et Oeuvres*, II, p. 279 sv., 297, 328.

(6) Voir la première partie, Ch. I.

Stimulés par cet événement, les promoteurs de la consécration au Cœur de Marie augmentèrent leurs efforts en vue du but tant désiré. Au congrès marial national de Lyon (Fourvières), qui eut lieu en septembre 1900, on adopta le vœu suivant: « qu'après la consécration du genre humain au Sacré-Cœur, vienne la consécration de l'univers à la Très Sainte Vierge, sous le vocable de Reine de l'univers ». En la même année 1900, le P. Alfred Dechamps, S. J., fonda à Toulouse la « Croisade Mariale » dont le but fut de propager la consécra-[p.408] tion des individus, familles, paroisses, évêchés, et de tout le genre humain, au Cœur de Marie. Des suppliques furent envoyés à Rome surtout sous le pontificat de St Pie X (1903-1914) entre autres par le P. Dechamps, par le P. Le Doré, Supérieur général des Eudistes, par le P. Lintelo, jésuite belge.

Cette idée de la consécration du monde au Cœur de Marie fut reprise aussi dès 1906 par l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires à Paris sous les auspices du card. Richard: une supplique avec 707.845 signatures fut envoyée à Rome. Une autre supplique, non moins fervente, fut présentée à St Pie X, le 24 décembre 1907, par le P. Gebhard, Procureur général des Montfortains, au nom de l'archevêché d'Ottawa et de ses fidèles. « Quant au projet lui-

même, répondit le Souverain Pontife, je n'y vois pas grande difficulté. Naturellement il faut que de telles choses se fassent d'après les règles établies et ce sera l'affaire de l'examen de la Congrégation des Rites; mais je le répète, je n'y vois pas de difficulté.... Rien ne m'est plus agréable qu'une telle supplique... je suis toujours heureux de faire quelque chose pour la Madone. Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi on craindrait de rendre trop d'honneur à Marie, puisque l'honneur qu'on lui rend, s'adresse à la Ste Trinité ». <sup>(7)</sup>. Plusieurs congrès mariaux exprimèrent le voeu de voir se réaliser la consécration; ainsi les congrès de Lyon (1900), Fribourg (1906), Paris (1927), Chartres (1927), Lourdes (1930), Bologne-sur-mer (1938), Saragosse (1940). Lors du congrès eucharistique de Lourdes en 1914, en même temps congrès marial, les orga- [p.409] nisateurs supplièrent St Pie X d'accorder enfin la faveur si ardemment désirée, ils avaient exprimé le désir que le Légat pontifical qui viendrait au congrès, eût mission de faire, à Lourdes même, la cité de la Vierge, et au nom du pape, la consécration du monde à Marie. Mais la réponse fut « que le Saint Père réservait cet acte exceptionnel, pour une occasion exclusivement mariale ».

(7) « Quanto a questo non ci vedo grandi difficoltà. Naturalmente bisognerà che le cose si facciano in regola, che cioè la Congregazione dei Riti esamini... ma, lo ripeto, non ci vedo difficoltà nulla anzi di più gradito per me di questa supplica.. , son sempre felice quando m'è dato fare qualcosa per la Madonna. Non vedo, del recto, perché si temerebbe di onorare troppo Maria, poichè l'onore che a Lei si rende, va diritto alla SS. Trinità...» dans *Regina dei Cuori*, 1920, p. 201.

En 1921 se tint à Bruxelles un congrès marial belge présidé par le card. Mercier; ce fut grâce surtout à l'initiative de ce cardinal que Benoît XV accorda en 1921 l'office et la messe de Marie Médiatrice, à célébrer le dernier jour du mois de mai. En 1921 également fut fondée à Dublin la « Légion de Marie ».

On espérait que le quinzième centenaire du concile d'Ephèse où Marie avait été proclamée Theotokos, Mère de Dieu, amènerait en 1931 l'événement exclusivement marial auquel St Pie X avait fait allusion en 1914. Toutefois l'encyclique *Lux Veritatis* de Pie XI resta muette à ce sujet. Au mois de mai 1942, lors du XXVe anniversaire des apparitions à Fatima, on apprit par une lettre pastorale du card. Schuster, archevêque de Milan, que la dernière survivante des trois petits bergers de Fatima avait tout récemment dit à l'autorité ecclésiastique que la Vierge avait manifesté le 13 juillet 1917 le désir que le monde se consacrât solennellement à son Coeur Immaculé <sup>(8)</sup>. En récompense pour cet acte filial on verrait la cessation de la guerre, le retour de la Russie à l'unité catholique, le commencement d'une ère nouvelle de conquêtes pour l'Eglise catholique- [p.410] que. La Ste Vierge avait dit encore que malgré tout, alors même que ses demandes n'étaient pas écoutées par les hommes et qu'en conséquence des maux très graves dussent s'abattre sur le monde, son Coeur Immaculé triompherait de tout. C'était la révélation partielle du « grand secret de Notre-Dame de Fatima ». Les évêques portugais avaient consacré leur patrie au Coeur de Marie le 13 mai 1931 et le 13 mai 1938 (cette fois-ci en reconnaissance de la protection obtenue contre le péril communiste qui régnait alors en Espagne). Le 13 mai 1938 ils envoyèrent aussi une supplique au St-Siège pour demander la consécration du monde entier; une seconde supplique fut envoyée en octobre 1942 à l'occasion des fêtes célébrées pour commémorer le XXVe anniversaire des apparitions de 1917 <sup>(9)</sup>. Répondant à cette supplique, Pie XII adressa aux catholiques portugais son message radiodiffusé du 31 octobre 1942, qu'il termina par la formule de consécration, dont il se servira aussi lors de la consécration solennelle du 8 décembre 1942 (la première date est la date officielle de la consécration: cfr. « *Haurietis aquas* », renvoi (125): AAS, 1942, p. 345 sv.).

(8) Faut-il admettre que les révélations de Fatima auront sur la dévotion au Coeur de Marie une influence égale à celle qu'eurent celles de Paray sur la dévotion au Coeur de Jésus? On le souhaite. Mais il nous semble que les manifestations de Fatima ont commencé à porter leur fruit à un moment où le culte du Coeur de Marie avait déjà atteint sa majorité quant à sa diffusion universelle, sa célébration liturgique, son élaboration théologique.

(9) Pie XII, le Pape du Coeur de Marie, fut ordonné prêtre le 13 mai 1917, le jour de la première apparition à Fatima. - Vaut-il mieux dire « Coeur très pur » ou « Immaculé »? Le consultant de 1855 revendiquait le premier titre, qui est plus ample et plus dense que le second, que le Pape préféra en 1944, se conformant à une manière de parler qui a prévalu, c'est « une curiosité historique ».

— Ce rapide exposé historique montre que la consécration de l'Eglise et du genre humain au Coeur Immaculé de Marie a été l'aboutissement, l'apogée d'un courant de croyances et de manifestations religieuses dont les racines se retrouvent jusque dans les premiers temps du christianisme. « Ex nihilo nihil fit » est un principe qui vaut aussi bien dans le domaine de l'histoire que dans le domaine de la métaphysique, tellement il est [p.411] vrai que dans la foi chrétienne rien ne se crée et rien ne se perd.

## 2) *Le sens de la consécration.*

La dévotion au St Coeur de Marie, dans son véritable esprit, ne consiste pas dans la pratique de quelques exercices de piété; tout comme la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus, elle est un système complet et efficace de vie spirituelle, qui imprègne l'homme tout entier et le guide vers la perfection, la sainteté. Cette dévotion trouve sa pleine actualisation dans la consécration.

Ethymologiquement consacrer est synonyme de sanctifier ou sacrifier. « L'homme même — dit St Augustin —, qui est consacré au nom de Dieu... en tant qu'il meurt au monde afin de vivre pour Dieu, est un sacrifice». <sup>(10)</sup>.

(10) *De civitate Dei*, X; PL. 41, 283.

Consacrer indique le passage d'une personne ou d'une chose de l'ordre profane à l'ordre sacré; par là même elles deviennent la propriété spéciale de Dieu <sup>(11)</sup>.

(11) D'après le droit romain la «consécration» est l'acte par lequel une chose est soustraite à l'usage civil, profane, et destinée au culte des dieux; elle devient ainsi une chose sacrée «divini iuris», elle appartient à la divinité. Les termes «sacrificare», «devotio» (devovere), «consacrare» n'ont point la même signification. «Sacrificare» indique que l'objet, dans son usage naturel, est perdu pour celui qui en fait le sacrifice; «consacrare» indique que l'objet, par son transfert dans l'atmosphère divine, s'enrichit d'une valeur religieuse, ce qui n'est pas si bien rendu par le terme «devotio» qui exprime l'idée d'une donation complète.

Toutes les religions divisent les êtres en une double catégorie: celle du sacré et celle du profane; dans le but d'opérer cette séparation elles ont recours à des formules de consécration des temples, des autels, des forêts, des objets et des choses.

[p.412] La consécration comprend divers éléments: l'élément négatif (la purification et la séparation du monde profane) qui s'obtient au moyen d'une ablution, d'un séjour dans le temple ou dans le désert; l'élément positif (la communication de la force divine) s'obtient au moyen d'une parole ou d'une action et de l'effort personnel ou réponse individuelle.

Dans le christianisme les consécérations s'opèrent par des paroles (formule de consécration), par des actions (aspersion, onction...) <sup>(12)</sup>.

(12) La consécration par excellence est la transsubstantiation. Le « Pontificale Romanum » énumère plusieurs autres consécérations (calice, église...) ».

D'après ce que nous venons de dire, nous pouvons définir la consécration: la donation absolue et exclusive d'une chose ou d'une personne à Dieu. Cette donation est l'effet d'un effort personnel, elle est la réponse de notre amour.

Tout appartient à Dieu et dès lors tout lui est consacré. Tout homme porte en lui-même l'image de Dieu, il est ordonné à Dieu, il lui est donc consacré. Mais cette consécration comporte des degrés parce que l'homme peut rendre plus intime, plus intense aussi le lien de son appartenance à Dieu.

Il est clair que c'est à Dieu seul qu'on peut se consacrer, parce que Lui seul a droit à notre appartenance totale.

Le baptême constitue la consécration fondamentale des chrétiens; grâce à ce sacrement ceux-ci sont « sanctifiés » (*I Cor.*, VI, 11), ils forment « le peuple saint », « le sacerdoce royal » (*I Pierre*, II, 9), ils ne s'appartiennent plus (*I Cor.*, VI, 19), mais ils sont du Christ (*I Cor.*, III, 23), ils sont les membres du Christ et le temple du St-Esprit (*I Cor.*, VI, 19).

En réalité, toute consécration du chrétien est une reprise et une extension de la consécration baptismale.

[p.413] 3) *Le sens de la consécration au Coeur de Marie.*

Afin de mieux approfondir les richesses doctrinales et ascétiques de la consécration au Coeur de Marie, il importe de consulter deux documents pontificaux, qui nous renseignent sur la nature de la consécration au Sacré-Coeur de Jésus: les Encycliques *Annum Sacrum (De hominibus Sacratissimo Cordi Jesu devovendis)* de Léon XIII (25 mai 1899) et *Miserentissimus Redemptor* de Pie XI (8 mai 1927). Ce qui est dit ici de la consécration au Coeur de Jésus, peut s'appliquer, d'une manière analogique, à la consécration au Coeur de Marie. Nous disons « d'une manière analogique » parce que le terme de « consécration » dès que celle-ci se fait à Dieu ou à Marie, ne peut plus s'entendre dans un sens univoque, ni dans un sens équivoque, mais dans un sens analogue. En effet, le terme est commun, mais la chose qui est signifiée par le terme, est partiellement identique et partiellement différente. Nous sommes donc en présence non d'une « *aequivocatio* » ou univocité, mais d'une analogie de proportionnalité propre (non métaphorique) et d'attribution. Avant tout il s'agit d'une analogie de proportionnalité propre: en effet, le terme « consécration » signifie quelque chose qui est commun aux deux membres de l'analogie (analogati): Dieu et Marie, c'est-à-dire la reconnaissance de notre dépendance à leur égard, en tant que cette dépendance est basée sur la royauté qu'ils exercent sur nous. Cependant la signification du terme « consécration » n'est pas parfaitement identique dans les deux cas (Dieu et Marie), parce que la nature des droits de Dieu sur nous n'est pas la même que la nature des droits de Marie sur nous. Il s'agit donc bien d'une véritable analogie de proportionnalité propre (non métaphorique). En outre il s'agit d'une analogie d'attribution, parce que la relation de dépendance à l'égard de Marie (qui est le fondement de notre consécration à [p.414] Marie) trouve sa racine dans le Christ, en Dieu, de qui nous dépendons en premier lieu.

Dans *Miserentissimus Redemptor* Pie XI, s'inspirant de St Thomas d'Aquin (*Summa Theolog.*, II-II, q. 81, a. 8) indique que la consécration nous voue à Dieu et nous fait, pour ainsi dire, « sanctifiés pour Dieu » (*sancti Deo*), c'est-à-dire appliqués à Dieu avec la sainteté et la stabilité propres à la consécration véritable. C'est en pénétrant le concept de sainteté que l'Angélique Docteur en établit la double marque: pureté et stabilité. Pureté, pour être digne de Dieu qui est la pureté substantielle; stabilité, afin de ne pas reprendre après ce qui a été donné à Dieu. La consécration réalise dans la créature qui s'applique à Dieu ce double élément: se « consacrer » à Dieu, cela signifie d'abord se rendre saint, se purifier, se détacher de tout ce qui peut déplaire à Dieu; c'est encore le faire d'une manière stable, définitive, irrévocable.

Ainsi donc la consécration est faite au Coeur Immaculé, pour nous orienter, par l'amour que nous donnons à Marie, vers l'amour de Jésus. Consécration au « Coeur Immaculé »: l'élément sainteté, pureté, est mis en relief, pour indiquer que notre amour envers Marie serait un vain mot, s'il n'était basé sur la pureté parfaite de notre coeur. Mais d'autre part, cette consécration indique la stabilité: c'est pour toujours que nous nous livrons au Coeur de Marie. Enfin cette consécration au Coeur de Marie atteste les droits royaux de Marie sur nous et sur le monde entier. « La consécration du genre humain à Notre Dame, faite par le Pape et renouvelée par tant de fidèles, proclame les droits inviolables de Marie sur tout ce qui existe, de Marie Reine et Souveraine aux côtés du Christ Roi et Seigneur, de Marie Médiatrice aux côtés du Christ Médiateur. Elle exalte la royauté vraie de Marie, sa royauté universelle, de [p.415] caractère social comme celle du Christ; elle reconnaît la *gloriosa Regina mundi*, ses victoires et le règne d'amour de son Coeur Immaculé »<sup>(13)</sup>.

(13) J. THOMAS, *Consécration mariale...* Louvain 1948, p 44

Afin de mieux comprendre le sens de la consécration au Coeur de Marie, soulignons quelques aspects: le sujet, l'objet, l'auteur et la fin de la consécration.

a) *Le sujet* à qui la consécration s'adresse est le Coeur Immaculé de Marie. Léon XIII remarque: « Parce que le Sacré-Coeur est le symbole et l'image de l'amour infini du Christ.., il convient de se consacrer à son Coeur: cela équivaut à se donner et s'obliger envers Jésus-



Christ, puisque tout acte d'hommage, d'honneur et de piété qu'on rend au Coeur divin, s'adresse, au sens vrai et propre, au Christ lui-même ». Cela vaut aussi pour la consécration au Coeur Immaculé de Marie. La consécration à son Coeur, symbole de cet ineffable amour qui appelle notre amour, a pour terme sa personne, puisque c'est la personne qui est le sujet du culte. S. S. Pie XII dans la formule de consécration, nomme d'abord la personne de la Ste Vierge, ensuite son Coeur: «A vous, à votre Coeur Immaculé... nous consacrons., le monde entier ».

b) *L'objet* de la consécration, c'est-à-dire ce qui est consacré au Coeur Immaculé de Marie, est le monde entier. Sous ce terme « monde » il faut comprendre: l'Eglise, les diocèses, les nations, les régions, les provinces, les sociétés domestiques, religieuses et civiles, les Universités, toutes les personnes, fidèles et infidèles.

Quand l'objet de la consécration est constitué par la personne même qui l'accomplit, elle surpasse en dignité la consécration qui se fait collectivement, puisque dans ce premier cas elle revêt un caractère plus personnel et y ajoute cette note précieuse de la volontariété. Cette consécration personnelle admet plusieurs degrés de per- [p.416] fection, selon l'extension que l'on donne à cette consécration à Marie.

La consécration la plus parfaite est celle qui est proposée par plusieurs écrivains espagnols et par les auteurs ascétiques français du XVIIe siècle (de Bérulle, Olier, Boudon, St Grignon de Montfort). Par cet acte de consécration, l'individu offre littéralement tout à Marie: le corps avec ses sens, l'âme avec ses facultés, les biens extérieurs temporels, présents et futurs, les biens intérieurs spirituels...

c) *L'auteur* qui fait la consécration diffère d'après la diversité de l'objet. L'individu comme tel ne peut consacrer que lui-même. On ne peut consacrer les autres au Coeur de Jésus ou au Coeur de Marie que pour autant qu'on possède un pouvoir, une autorité sur les autres.

On peut se demander: en vertu de quel droit le Souverain Pontife a-t-il pu faire la consécration non seulement de l'Eglise, mais du monde entier, du genre humain? Car c'est bien cela qu'ont fait Léon XIII (la consécration au Coeur de Jésus) et Pie XII (la consécration au Coeur Immaculé de Marie). On comprend que le Pape puisse consacrer au Christ ou à la Vierge l'Eglise, dont il est, en tant que représentant du Christ, le Chef visible, alors que le Christ en est le Chef invisible. Léon XIII a déjà répondu à cette objection: le Pape est le Vicaire du Christ, qui a versé son sang pour le monde entier, pour les infidèles aussi bien que pour les fidèles. Il a donc le pouvoir de consacrer au Christ ou à Marie tous les hommes, même les infidèles et les païens. Le Souverain Pontife le fait avec le même droit avec lequel il envoie ses missionnaires prêcher l'Évangile du Christ dans toutes les parties du monde <sup>(14)</sup>.

(14) « Verum, numne elabi animo patiemur alios quibus christiana veritas nondum affulsit? Atqui eius persona geritur a nobis, qui venit salvum facere quod perierat, quique totius humani generis saluti addixit sanguinem suum. Propterea eos ipsos qui in umbra mortis sedent, quemadmodum excitare ad eam, quae vers vita est, assidue studemus, Christi in omnes partes ad erudiendum emissis ita nunc, eorum miserati vicem, Sacratissimo Cordi Jesu commendamus maiorem in modum, et, quantum in nobis est, dedicamus».

[p.417] Léon XIII déclare expressément qu'il recommande et consacre (« commendamus et dedicamus ») au Sacré-Coeur les infidèles et les païens, pour autant que cela est en son pouvoir (« quantum in nobis est »). « Cette restriction indique assez clairement que le pouvoir avec lequel le Souverain Pontife consacre ceux qui sont en dehors de l'Eglise est inférieur au pouvoir avec lequel il consacre ceux qui sont dans l'Eglise » (J. Bittremieux). S. S. Pie XII dit expressément qu'il accomplit la consécration « en tant que Père commun de la grande famille chrétienne, en tant que Vicaire de Celui à qui toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre (Matth., XXVIII, 18) et de qui il a reçu le soin des âmes sauvées par son sang, qui peuplent l'univers ». Notons encore que les termes dont Léon XIII se servait « commendamus et dedicamus » indiquent deux choses bien distinctes: le premier (« commendamus ») exprime la recommandation, le second (« consecramus ») exprime la donation au Coeur de Jésus. Faisant la consécration de tous, fidèles et infidèles au Coeur Immaculé de Marie, S. S. Pie XII entend faire cette même donation (pour ce qui concerne les fidèles) et cette même

recommandation (pour ce qui regarde les infidèles). C'est pourquoi il se sert de la terminologie suivante: « A Vous, à Votre Coeur. Immaculé... nous confions, nous remettons, nous consacrons, non seulement la sainte Eglise, corps mystique de votre Jésus... mais encore le monde entier... » (« affidiamo, rimettiamo, consacriamo »)

d) *Le but* de la consécration. Il y a lieu de distinguer un double but: le but de l'oeuvre, c'est-à-dire de la consécration (« finis operis ») et le but que se propose celui qui accomplit la consécration (« finis operan- [p.418] tis »). Quant au premier but, il est clair: la consécration constitue par sa nature l'acte de culte le plus agréable au Coeur de Marie, dont on reconnaît librement le souverain pouvoir (ensemble avec celui du Christ) sur nous, et cela en vertu de sa royauté universelle sur nous, et de notre soumission volontaire à son égard.

Quant au second but, il est indiqué par S. S. Pie XII dans la formule de consécration: afin que l'amour et le patronage de Marie, notre Mère et Reine du monde, hâtent le triomphe du règne de Dieu, et cela à travers la pacification universelle de tous les peuples. Il supplie « la Mère de la miséricorde de nous obtenir de Dieu la paix et les grâces qui le préparent. - «Reine de la paix, priez pour nous et donnez au monde... la paix à laquelle les peuples aspirent, la paix dans la vérité, dans la justice, dans la charité du Christ ».

#### 4) *Qualités et valorisation de la consécration.*

La consécration est la conséquence naturelle, le couronnement de notre dévotion au Coeur de Marie intégralement vécue. Nous lui rendons amour pour amour et nous lui offrons tout ce que nous possédons: « dans la consécration domine l'intention de répondre à l'amour du Créateur par l'amour de la créature »<sup>(15)</sup>. L'amour produit entre celui qui aime et celui qui est aimé une double union, effective et affective; union effective parce qu'on désire et cherche la présence de l'être aimé, union affective (« formaliter ») parce que l'amour est de par sa nature union ou lien: « l'amour est un lien vital qui rapproche ou cherche à rapprocher deux êtres »<sup>(16)</sup>.

(15) Pius XI, *Miserentissimus Redemptor* dans AAS. 1928, p. 169.

(16) St AUGUSTIN, *De Trinitate*, 1. VIII, ch. 10, n. 14; PL. 42, 960.

[p.419] L'amour qui est l'acte principal de notre dévotion, est cette tendance qui nous porte de toutes nos forces vers le Coeur de Marie; l'amour est le lien qui nous unit à Marie, c'est comme une identification entre elle et nous, comme une absorption de deux vies en une seule vie. Cette union s'opère au moyen de nos facultés intellectives et volitives. Par le moyen de nos facultés intellectives: la personne aimée demeure présente à notre pensée et celle-ci s'efforce d'en pénétrer la nature intime, non pas par une connaissance superficielle, mais réelle et profonde. Par le moyen de nos facultés volitives: notre affection se complaît dans la personne aimée, elle y tend de tout son être, notre amour de bienveillance se réjouit des perfections, des grâces, des beautés de la personne aimée.

Cet amour total fait que Marie nous porte réellement dans son Coeur et que nous portons Marie dans notre coeur. Le Coeur de Marie deviendra l'objet primordial de notre pensée, de notre volonté, nous serons, « pleins » de Marie. Nous ne nous appartenons plus, nous sommes sa propriété, son règne.

a) Cette consécration doit être totale, universelle (« intensive et extensive »); la Vierge doit pouvoir disposer de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous avons. Avant tout nous devons lui offrir la partie principale de notre nature: notre âme et ses facultés: intelligence, mémoire, volonté, liberté. L'âme consacrée devient le sanctuaire du Coeur de Marie, et afin de ne jamais perdre sa présence, il importe de garder pur et saint ce temple de Marie; il faut donc en écarter la souillure du péché. Nous consacrons au Coeur de Marie nos facultés spirituelles en les dirigeant vers sa gloire et selon sa volonté; nous lui donnerons notre coeur afin qu'elle en prenne possession en Souveraine absolue.

Nous lui consacrerons notre corps avec ses membres, ses sens, sa santé, sa pureté. Tous les membres de [p.420] notre corps doivent se transformer en holocauste d'amour à son Coeur,

nous les considérerons comme « choses sacrées », de droit divin, qui ne nous appartiennent plus, nous nous en servirons exclusivement d'après les finalités voulues par le Créateur.

b) *Les dispositions intérieures* de cette consécration sont de la plus haute importance. Il faut que la matérialité de l'offrande totale soit « informée » d'un esprit intérieur d'amour effectif.

L'acte de la consécration est d'une grandeur sublime, les devoirs qui en découlent sont grands et graves. Ce n'est donc pas à la légère que l'on procède à cet acte, mais en pleine intelligence, avec une entière liberté et après une préparation soignée. La consécration ne s'arrête point à la formule de consécration, elle doit être le principe du règne absolu du Coeur de Marie sur nous. Il ne s'agit donc point d'un acte qu'on pose une fois pour toutes et dont on pourrait attendre des résultats automatiques. Rien n'est moins vrai. La consécration est une affaire de pratique quotidienne, elle n'obtient son véritable sens qu'à la condition d'être actualisée continuellement et en toute circonstance; toutes nos actions, nos paroles, nos pensées, nos affections doivent être dirigés selon la volonté du Coeur de Marie. L'esprit qui doit animer notre consécration au Coeur de Marie peut se résumer comme suit: oubli absolu de soi-même et de tout intérêt propre, abandon tranquille et serein dans les mains de la Vierge. « Vous contenterez le Sacré-Coeur quand vous vous abandonnerez de telle sorte à Lui, qu'Il devienne le regard de vos yeux, l'entendement de vos oreilles, la lumière de votre intelligence, les affections de votre volonté, le souvenir de votre mémoire et tout l'amour de votre coeur » nous dit Ste Marguerite-Marie <sup>(17)</sup>.

(17) *Vie et Oeuvres*, II, p. 650.

[p.421] *Les manières de valoriser* cette consécration sont multiples. Nous n'en indiquons que quelques-unes. Il s'agit de promouvoir les consécration partielles, personnelles, et d'inciter les membres de notre Congrégation et les fidèles à vivre intensément cette consécration, d'en exploiter toutes les possibilités, qui sont quasi infinies. En tant que Chef visible de l'Eglise, le Souverain Pontife a fait la consécration collective du Corps mystique du Christ; cette consécration doit être complétée par les consécration partielles, personnelles des nations, diocèses, paroisses, familles (Instituts et communautés) et surtout des individus. Renouvelons régulièrement, à une date déterminée, notre consécration personnelle. De cette façon la consécration faite par le Souverain Pontife passera du plan collectif au plan personnel et vécu; le geste de S. S. Pie XII demande absolument ce prolongement indispensable.

Il s'agit encore de vivre intensément cette consécration. Négativement nous devons rejeter résolument tout ce qui s'oppose au règne du Coeur de Marie (péchés, fautes volontaires); positivement nous devons vivre une vie d'union intime avec Marie. Ce n'est qu'ainsi que nous construisons toute notre vie spirituelle sur la base de la consécration à Marie et que la vie des individus et des sociétés sera pétrie de la pensée, de l'amour, du sourire, de l'influence de Marie.

Notre monde se perd parce qu'il est sans âme, et l'âme qui manque à ce monde, c'est l'amour de Jésus et de Marie. La dévotion au Coeur de Marie avec son point culminant de la consécration est le moyen providentiel pour restaurer ce principe fondamental du christianisme.

La consécration est un acte de religion envers le Coeur de Marie, dont nous reconnaissons le pouvoir souverain; elle est un acte d'humilité par lequel nous avouons notre néant et lui rendons tout ce que nous avons reçu; [p.422] enfin elle est un acte d'amour effectif, total. Acte salutaire donc dans un monde, qui est plein d'orgueil, d'égoïsme, sans foi, sans amour. Le criticisme rationaliste a ouvert la voie à l'agnosticisme et à l'indifférentisme, maux terribles qui tuent l'ame moderne. Détaché de Dieu, l'homme est parti à la conquête des biens temporels, en qui il met la fin dernière de son existence. Mais voici le tendre sourire de la Vierge, qui nous demande le détachement, la mortification, l'amour désintéressé, et qui nous reconduit vers le Coeur du Christ. L'amour: don et abandon, c'est dire que la consécration est le remède providentiel pour stimuler cette effusion générale de l'amour, dont ce monde, plein de haine, a

plus que jamais besoin. Ainsi comprise et vécue, la consécration au Coeur de Marie est la force spirituelle la plus puissante que Dieu ait mise au service du monde et de l'Eglise <sup>(18)</sup>.

(18) Le P. ROSCHINI, *La Madonna...* IV, p. 502, écrit: «Non temo di esagerare affermando che la consecrazione all'Immacolato Cuore di Maria è la forza spirituale più potente messa oggi da Dio a servizio della pietà cristiana, della Chiesa, delle anime, della Pace e della salvezza del mondo ».

##### 5) *Les fondements doctrinaux de la consécration au Coeur de Marie.*

Consacrer est par définition consacrer à Dieu, car Dieu seul a droit à notre appartenance totale; « en réalité, se consacrer à Dieu, est un pléonisme qui trahit un affaiblissement du sens du verbe. Seule, en effet, l'appartenance à Dieu rend sacré » <sup>(19)</sup>.

(19) J. DE FINANCE, art. *Consécration* dans Dict. de Spiritualité, fasc. XIII, c. 1579.

Cependant, la consécration à la Ste Vierge est une véritable consécration elle aussi, qui ne double aucunement la consécration au Christ, indispensable à tout [p.423] chrétien (« Vos autem Christi... »). Dans l'économie du salut, Jésus et Marie ne font qu'un seul principe de salut: la Médiatrice n'est pas juxtaposée au Médiateur, elle reçoit tout de l'unique Médiateur. « Se consacrer à Marie n'est qu'une manière, excellente entre toutes, de se consacrer au Christ... Ici encore, on peut distinguer une consécration purement déclarative <sup>(20)</sup>, comme celle qu'il est d'usage, en beaucoup d'endroits, de faire prononcer aux enfants après le renouvellement des promesses du baptême, et une consécration constitutive... Une telle consécration... suppose la volonté de vivre plus à fond la filiation mariale résultant de notre incorporation au Christ; ce qui implique en particulier un effort pour cultiver les vertus spécifiquement mariales: foi, humilité, pureté... Elle non plus n'a de sens que si, au lieu de rester un événement daté et classé, elle agit effectivement pour imprimer à la vie spirituelle un élan et un cachet vraiment marial. On ne vit véritablement l'état de consécration qu'à condition d'en renouveler souvent l'acte » <sup>(21)</sup>.

(20) C'est un simple enregistrement volontaire d'un rapport déjà inscrit dans le sujet, elle ne le situe pas dans un état nouveau: le renouvellement des promesses du baptême, adhésion à un programme immanent à l'être chrétien.

(21) J. DE FINANCE, a. c., c. 1579.

Un acte aussi capital que la consécration doit être fondé sur des bases solides. Quelles sont ces bases?

Le fondement doctrinal de la consécration est évidemment la royauté universelle du Christ et de Marie sur nous; c'est cette royauté que nous reconnaissons par notre consécration. C'est en vertu de trois titres (de droit naturel, par droit acquis et par libre élection) que la royauté universelle convient au Christ, dit Léon XIII. En effet, en vertu d'un droit naturel ou de génération Jésus possède le pouvoir suprême: il est vrai Dieu, consubstantiel au Père; son pouvoir est donc absolu, em- [p.424] brassant le ciel et la terre. En tant que Rédempteur, nous délivrant de l'esclavage du péché, il possède un droit d'acquisition sur nous; il nous a acquis par le sacrifice de la croix. Enfin il y a le titre de libre élection: librement nous proclamons le Sacré-Coeur comme Roi d'amour, nous le reconnaissons comme le Roi de nos coeurs <sup>(22)</sup>.

(22) «Imperator Christus non iure tantum nativo, quippe Dei Unigenitus, sed etiam quaesito... Ad istud potestatis dominationisque suae fundamentum duplex, benigne ipse sinit ut accedat a nobis, si libet, devotio voluntaria ».

Toutes proportions gardées, ces mêmes titres valent pour la consécration au Coeur de Marie.

A côté du Christ, Roi, immortel des peuples et des siècles, Marie est la Reine glorieuse de l'univers: Reine des Anges et des saints, Reine des hommes qui, à travers les luttes et les épreuves de cette vie, ont besoin d'être soutenus et guidés dans leur marche chancelante vers la fin bienheureuse.

Depuis des siècles, la piété chrétienne acclame Marie comme la plus noble, la plus unie à Dieu de toutes les créatures, comme la reine du monde entier. La dignité de mère de Dieu confère à Marie une prééminence incomparable sur toutes les créatures, une royauté

d'excellence <sup>(23)</sup>, qui nous engage à confesser pratiquement cette excellence par notre soumission filiale et par nos hommages fervents.

(23) La royauté d'excellence implique une primauté de perfection sur tous ceux qui ne possèdent cette perfection que dans un degré inférieur. C'est ainsi que nous disons que la rose est la reine des fleurs et la charité la reine des vertus.

Mais la Ste Vierge possède encore une royauté de domination, qui est l'effet d'un droit de conquête. Co-rédemptrice avec le Rédempteur, elle a mis du sien dans le sacrifice qui nous a rachetés de l'esclavage du démon et nous a rendu à la liberté des enfants de Dieu. Par conséquent, la Vierge est associée à la royauté du Christ vainqueur, associée à son règne qu'il exerce sur [p.425] l'universalité des hommes, qui, à ce nouveau titre, sont devenus ses sujets.

Reconquis par le Rédempteur et la Corédemptrice, nous sommes leur bien, nous leur appartenons avec nos corps et nos âmes; nos pensées, nos jugements, avec toute notre activité. Mais telle est la délicatesse de l'amour de Jésus et Marie qu'elle va jusqu'à désirer et accepter que nous leur présentions, comme si nous en disposions encore en maîtres, ce qu'ils ont le droit imprescriptible de nous réclamer. Ainsi se vérifient ici les trois titres à la royauté, dont parle Léon XIII.

La consécration, ainsi fondée, sera alors ce don total de tout notre être. Les consacrés à la royauté de Marie, sont ceux qui, partout, en toutes circonstances, se laissent conduire par elle, parce qu'ils lui sont désormais entièrement livrés dans la pleine soumission. de loyaux sujets. En retour, Marie étend sur eux la domination bienfaisante de son empire: elle leur verse en abondance ses secours, ses lumières, ses inspirations, ses consolations. Fortes de cette protection, les vies mariales portent le signe de la prédestination, car un sujet fidèle et loyal de Marie ne peut périr.

Vers la fin de sa formule de consécration, Pie XII s'exprime ainsi: «Enfin, comme au Coeur de votre Fils Jésus-Christ furent consacrés l'Eglise et tout le genre humain pour que, plaçant en Lui toute espérance, ils l'aient comme signe et gage de victoire et de salut, de même, qu'à partir d'aujourd'hui, ils soient aussi consacrés à jamais à vous et à votre Coeur Immaculé, ô notre Mère et Reine du monde, afin que votre nom et votre patronage hâtent le triomphe du règne de Dieu...»

Ces expressions rappellent l'acte par lequel Léon XIII consacra le genre humain au Sacré-Coeur de Jésus (« Annum sacrum », 25 mai 1899). A cette encyclique [p.426] Léon XIII avait joint une formule de consécration qu'il prescrivit de réciter publiquement en la fête du Sacré-Coeur; c'est la formule bien connue: « Très doux Jésus, Rédempteur du genre humain ». Le 11 décembre 1925, Pie XI publia son encyclique « Quas primas » pour l'établissement de la fête du Christ-Roi; il s'inspira manifestement de l'encyclique « Annum sacrum », dont il cita plusieurs passages. De plus, il ordonna de réciter publiquement la consécration composée par Léon XIII, mais non plus en la fête du Sacré-Coeur, où fut prescrite une formule de réparation, mais en la fête du Christ-Roi.

Et nous voici en présence d'un parallélisme parfait et trop clair, pour n'être pas voulu et conscient: la formule de consécration au Coeur Immaculé de Marie, composée par Pie XII, s'adresse à Marie comme à la Reine du monde.

Consécration au Sacré-Coeur de Jésus, le Christ- Roi, consécration au Coeur Immaculé de Marie, Reine du monde: il fallait donc fonder et justifier la consécration au Coeur Immaculé de Marie — toute proportion gardée entre les personnes —, comme la consécration au Sacré-Coeur de Jésus.

Se consacrer, c'est donner et s'abandonner. Pie XII envisage une donation totale et collective: « A vous, à votre Coeur Immaculé, nous nous confions et nous nous consacrons, en union avec la sainte Eglise,... en union avec le monde entier ».

On comprend de suite qu'un tel acte s'inspire d'une ardente charité, car nul ne se donne totalement si ce n'est par amour. La consécration est une donation absolue de nos vies et de nos personnes à la sainte Vierge; de son côté, la Vierge possède sur nous une réelle et entière domination, elle exerce une emprise effective selon son bon plaisir.

Mais une telle donation à la Vierge ne peut être lé- [p.427] gitime que si elle nous dirige aussi vers le Christ et vers Dieu., car c'est à Dieu seul que l'homme peut et doit soumettre et rapporter toute sa vie. Dieu est notre principe unique et notre fin suprême. Mais Dieu a voulu que Marie se trouve sur la voie authentique de notre ascension vers Dieu.

Et comme la consécration au Coeur de Jésus est la reconnaissance pratique de la royauté du Christ, la consécration au Coeur Immaculé de Marie est la reconnaissance pratique de la royauté de Marie. Que Marie soit reine universelle c'est une croyance qui remonte à l'antiquité chrétienne, comme l'attestent les monuments les plus vénérables du passé chrétien, la littérature technique ou populaire, la liturgie, les oeuvres artistiques.

Les théologiens actuels rattachent la royauté de Marie à ces deux fondements surtout: la maternité divine et la coopération à la rédemption.

Il est facile d'établir la concordance qui se manifeste entre les titres de Marie à la royauté, et ceux par lesquels Léon XIII et Pie XI prouvent que le Christ possède la puissance suprême, qui le font roi de l'univers, et plus spécialement, du genre humain.

L'union hypostatique, disent-ils, confère à Jésus la souveraineté universelle et cela par un droit de naissance (jus nativum); la Rédemption y joint, quant à l'humanité, un droit de conquête à la souveraineté (jus quaesitum).

Pour ce qui concerne la Ste Vierge, sa maternité la met en un rapport étroit et nécessaire avec l'ordre hypostatique; son activité de Corédemptrice n'est en somme rien d'autre que sa coopération à la Rédemption opérée par le Christ Rédempteur.

Considérée comme elle existe concrètement en Marie, avec la plénitude des dons qui la préparent et la couronnent, la maternité divine est la dignité la plus excellente à laquelle une pure créature puisse être desti [p.428] née. Cette maternité divine met Marie dans une relation unique avec son Fils, qui s'est incarné en son sein, avec les trois. Personnes divines qui opèrent l'oeuvre de l'Incarnation. Dès lors la maternité divine confère à Marie une royauté d'excellence sur toutes les créatures; à cette royauté correspond le culte d'hyperdulie, qui remporte sur le culte de simple dulia, rendu aux anges et aux saints.

Mais la maternité divine confère-t-elle par elle-même à la Vierge la royauté au sens propre, la royauté de domination, qui consiste en ce que tous les hommes lui appartiennent pour être dirigés par elle à leur fin? Oui , car nous n'avons qu'à appliquer ici le principe de St Thomas: «Comme, dans l'ordre naturel, les êtres naturellement inférieurs sont soumis aux supérieurs, ainsi aussi la raison naturelle dicte à l'homme, selon une inclination naturelle, de témoigner à sa manière soumission (« subiectio ») et honneur à ce qui est au-dessus de l'homme »<sup>(24)</sup>. Chez un être raisonnable, tel l'homme, cette soumission doit être ordonnée à la fin et au bien de celui qui l'admet et la professe; elle consiste à se laisser conduire par l'être supérieur à qui la nature l'incline à en reconnaître le droit et le pouvoir. En union avec Jésus et en subordination à lui, Marie trouve dans sa maternité divine, le fondement d'un droit à la royauté universelle correspondant au droit de naissance que l'union hypostatique de l'Incarnation a créé, chez Jésus à cette même royauté.

(24) *Summa Theolog.*, II-II, q. 85, a. 1, c.: « Sicut autem in rebus, naturalibus naturaliter inferiora superioribus subduntur, ita etiam naturalis ratio dictat homini secundum naturalem inclinationem, ut ei quod supra hominem, subiectionem et honorem exhibeat secundum suum modum ».

En outre le Christ nous a sauvés par le sacrifice volontaire de sa vie humaine sur la croix C'est de cette vérité révélée que Léon XIII et Pie XI déduisent directement la royauté de Jésus sur les hommes: « C'est Lui, [p.429] en effet, qui nous a arrachés de la puissance des ténèbres et qui s'est donné Lui-même comme rédemption pour tous. Pour Lui donc sont devenus un peuple acquis, non seulement les catholiques et tous ceux qui ont reçu régulièrement le baptême chrétien, mais les hommes, tous et chacun » (Léon XIII). « Désormais nous ne nous appartenons plus, le Christ nous ayant achetés à un grand prix » (Pie XI).

Subordonnée au Christ, Marie lui est associée dans l'oeuvre de la Rédemption, c'est-à-dire dans l'acquisition des mérites rédempteurs (rédemption objective), et non seulement dans l'application concrète de ces mérites (rédemption subjective). Cette coopération de Marie ne

se borne donc pas à la préparation de la victime du sacrifice rédempteur, qu'elle a conçu dans son sein, disposée par ses soins maternels et acheminée vers l'autel de la croix. Marie a pris une part active à l'offrande même de la vie humaine de Jésus mourant en croix pour le salut des hommes. La tradition chrétienne qui remonte au début du II<sup>e</sup> siècle et que l'on peut rattacher à la prédication apostolique, exprime d'une manière concrète cette association de Jésus et de Marie dans l'oeuvre de notre Rédemption: le parallélisme d'opposition entre le couple Adam-Eve et le couple Jésus-Marie nous met sous les yeux d'une façon simple mais saisissante l'indissoluble union du Rédempteur et de la Corédemptrice.

Ce que Dieu a proposé à Marie, et ce que la Vierge, éclairée par la grâce et les oracles des prophètes, a accepté, ce n'est pas seulement de devenir mère, mais de devenir la mère du Rédempteur comme tel.

A la passion de son Fils, Marie a uni sa compassion, elle a renoncé au bonheur et à la joie qui devaient lui venir de la vie de son Fils. Marie était associée au Christ dans l'opération même de la rédemption et de ce chef, elle lui est associée dans l'application des fruits de ce mérite, dans la distribution des grâces.

**[p.430]** Du fait que Jésus est le Rédempteur de tous les hommes, Léon XIII et Pie XI concluent immédiatement à sa royauté universelle sur le genre humain, en vertu du droit de conquête, on est en droit de conclure que Marie, Corédemptrice avec le Rédempteur, est associée, à ce même titre de conquête, à cette royauté, et qu'elle est avec le Christ-Roi, Reine du genre humain.

Enfin, à ces deux titres (maternité et Corédemption) que la Ste Vierge possède à la royauté, nous pouvons ajouter le titre de libre élection: sachant tout ce que la Ste Vierge représente dans l'ordre du salut, sachant tout ce que nous lui devons, librement nous la proclamons la reine de nos coeurs et nous lui vouons nos personnes et nos vies <sup>(25)</sup>.

(25) Cfr., J. LEBON, *Les merveilles de Marie*, o. c. p. 23 sv. On peut fonder cette consécration sur le baptême, qui nous incorpore au Corps mystique, l'Eglise, où nous nous unissons aussi à Marie, qui est le Type idéal, le membre par excellence et la Mère de l'Eglise. La naissance du Christ de Marie se prolonge dans la naissance du Christ dans les membres de l'Eglise par le baptême. Ce fondement rejoint cependant les titres indiqués plus haut. Sur cette question, voir l'Appendix II, « Brevis conspectus historicus et doctrinalis de Consecratione ».

— Marie est Reine, mais - comme le disait Ste Thérèse de l'Enfant de Jésus -, elle est encore plus Mère que Reine.

Comme au Coeur Sacré du Christ, notre Roi, il est juste que nous nous donnions et nous abandonnions au Coeur Immaculé de Marie, notre Reine et notre Mère, par une consécration définitive et totale.

« O ma Souveraine, ô ma Mère, je m'offre à Vous tout entier. Puisque je Vous appartiens, gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété ».

J. Lanspergus (+ 1539) priait: « ....Ad te, dulcissima, confugio... me totum, corpus videlicet et animam, velle et posse, omnes necessitates et eventus meos resigno, tibi offero ac commendo et mihi ipsi omnibus modis renuntians, totum me dono maternae curae atque custodiae **[p.431]** tuae eligens te, o benignissima, hodie perpetuoque in matrem ac dominam... Fac me numero filiorum tuorum, qui singulari privilegio Cordi tuo profundius inscripti sunt, et qui magis sunt devoti. Dulcissima Virgo, imprime tui amorem castissimum ferventissimumque cordi meo, et impetra mihi, ut vitae tuae virtutes, quibus placuisti Deo, ita imiter: puta castitatem, humilitatem, mititatem, charitatem et misericordiam aliasque omnes, ut Filio tuo tibi semper totus perfectissimeque placeam (« Opera omnia » Monsterolii, 1890, V, p. 239).

## CHAPITRE IX

### **[p.432] Conclusions - Perspectives Congréganistes**

La religion chrétienne est une religion d'amour: Dieu aime les hommes, les hommes aiment Dieu. Dieu par amour donne Jésus aux hommes; il vient en ce monde, y mène une vie d'amour, dont son Coeur est le symbole naturel.

Sans doute l'Eglise a toujours aimé son Sauveur, le crucifié de l'amour, mais depuis le XV<sup>e</sup> siècle cet amour des hommes s'est encadré dans la dévotion au Coeur de Jésus, qui est devenue la piété chrétienne des temps modernes.

A la dévotion au Coeur de Jésus s'est ajoutée la dévotion <sup>(1)</sup> au Coeur de Marie. Le développement de cette dévotion a été plus lent: il fallait préparer les âmes à la réception d'une doctrine, où la hardiesse de certaines conceptions et la difficulté de certaines formulations pouvaient créer des hésitations, des réticences.

(1) Vaut-il mieux dire culte ou dévotion? Les actes officiels préfèrent le terme de culte, mais dans le langage courant et même technique le terme de dévotion semble avoir prévalu. Mais entendons « dévotion » dans son sens véritable: promptitude de la volonté à se donner aux choses de Dieu; c'est donc tout autre chose qu'une sentimentalité facile et superficielle.

Tout comme la dévotion au Coeur de Jésus, la dévotion au Coeur de Marie est une dévotion humaine et divine en harmonie avec notre nature spirituelle et corporelle. Non seulement elle répond à notre besoin de signes sensibles, mais elle nous fait comprendre et goûter les sentiments qui soulèvent le Coeur de Marie, elle nous dit son ineffable charité

Comme le culte du Coeur de Jésus est plus qu'une dévotion, étant plutôt toute la religion dans ce qu'elle a de plus profond, de plus central, ainsi le culte du Coeur [p.433] de Marie nous porte vers ce qu'il y a de plus touchant et de plus efficace dans notre religion: l'amour.

Dévotion d'amour, venue à son heure et de toutes les heures, elle provoque notre réponse d'amour. Dévotion d'actualité, puisque les hommes contemporains, baignant dans une atmosphère d'orgueil et de sensualité, ont besoin avant tout de renoncer à leur sens propre pour se soumettre à l'autorité de Dieu. « L'obéissance est la grande vertu chrétienne, elle exige l'humilité. Il n'y pas d'obéissance ni d'humilité sans amour, ou d'amour sans humilité ni obéissance, puisque la dévotion au Sacré-Coeur est la dévotion à l'amour par l'amour et dans l'amour... L'humilité, l'obéissance sont les plus essentielles des vertus, les plus sanglants des sacrifices exigés par la vie surnaturelle, ceux qui le plus sûrement et le plus vite font de nous des hosties vivantes, saintes, agréables à Dieu; les meilleures expiations de nos fautes personnelles et des fautes des autres » <sup>(2)</sup>.

(2) A. HAMON, art. *Sacré-Coeur* dans *Dict., de Spiritualité*, fasc. XI, c. 1043.

Dévotion qui nous porte encore d'emblée au centre de la spiritualité chrétienne. Les Actes la de S. Congrégation des Rites nous disent que les promoteurs de la fête du Coeur de Jésus appelaient celle-ci « festum ardentissimae caritatis »; on peut en dire autant du culte envers le St Coeur de Marie et le définir comme « cultus ardentissimi amoris Mariae ». L'intensité de son amour fit d'elle la plus parfaite des créatures, la conduisant à une intimité unique avec Dieu. Si comme l'enseignent Duns Scot avec son Ecole et St Bellarmin, la grâce ne se distingue pas de la charité, on pourra mesurer la plénitude de l'amour en Marie, à la plénitude de sa grâce, qui surpasse celle de tous les anges et de tous les saints. Si, comme l'enseignent St Thomas et la plus grande partie des théologiens, la grâce se distingue de la [p.434] charité, celle-ci sera en Marie en rapport étroit avec sa grâce.

Contempler et imiter cet amour de Marie, c'est en même temps toucher le centre de la vie spirituelle, le lien de notre perfection et de notre union à Dieu.

Les cadres ontologiques et psychologiques de la vie spirituelle avec sa voie «purgative» (la libération des péchés mortels et véniels au moyen de la mortification, la domination des passions), sa voie « illuminative » (une adhésion plus grande au Christ par l'exercice des vertus théologiques et morales, par l'acquisition des vertus), sa voie « unitive » (où la prière, sous forme de contemplation, devient l'état habituel, et où l'union amoureuse avec Dieu est intime, continuelle et souveraine, où les dons du St-Esprit perfectionnent les vertus et la profusion des charismes de Dieu dominant la vie spirituelle) demandent l'amour comme condition indispensable. Il est l'élément dynamique dans le développement chronologique de l'itinéraire vers Dieu.



De la chaire du Coeur de Marie, nous recevrons avant tout cette leçon de l'amour, qui est don de Dieu et don de nous-mêmes, dut-il harceler notre amour-propre, nos aises, nos préférences. Et il ne suffit pas de cantonner cet appel à l'amour dans le domaine de nos sentiments: la piété et la Liturgie mettent constamment à côté du substantif « Coeur » l'adjectif « Immaculé » ou « Très Pur ». Le culte envers le Coeur de Marie est un service, une union, une consécration avec ses caractéristiques de stabilité et de pureté.

Dévotion encore d'apostolat, de charité envers les hommes, pour qui la Ste Vierge s'est donnée en Mère et Corédemptrice. Cette dévotion répond pleinement au besoin d'apostolat si vivant dans les générations actuelles. Ce feu répandu sur la terre, il s'embrase à la chaleur de ce Coeur maternel, qui ne demande pas mieux que de répandre partout les bienfaits de l'amour rédempteur. [p.435] Dévotion d'apostolat dans la souffrance; la croix reste l'unique signe de salut; aucun apostolat ne sera fécond sans ce sceau indispensable de la souffrance.

Dévotion encore d'union avec Jésus: Marie ne se comprend qu'en fonction de Jésus, le grand Réparateur qui s'est associé Marie comme Réparatrice dans l'économie de notre salut. Si Marie s'empare de notre coeur, c'est pour l'offrir au Coeur de Jésus et le transformer dans son amour.

Dévotion d'intimité, de délicatesse, de charme humain et divin. Dévotion spéciale qui tend toujours davantage à devenir une dévotion universelle: dévotion pour tous, dévotion pour toutes les étapes de la vie spirituelle. Ce que Notre-Seigneur a dit de la dévotion à son Coeur: dernier effort de son amour, réservée à la froide vieillesse du monde, aux derniers siècles qui s'y réchauffent à la tendresse de Dieu, vaut aussi pour cette dévotion: dernier printemps de l'amour et de la tendresse d'une Mère qui se donne au Corps mystique de son Fils, pour l'incorporer définitivement à Lui, pour mieux faire voir tout ce qu'il y a de grandeurs, de grâces dans l'intime de Jésus et de son Coeur.

On voit comment la dévotion au Coeur de Marie s'accorde parfaitement avec nos perspectives congréganistes: union de Jésus et de Marie, imitation de leurs états, pénétration de leurs sentiments intérieurs, esprit de victime, de réparation et d'apostolat, consécration au service de la personne aimante de Marie, qui nous guidera au Coeur de Jésus.

Autant de germes qui se retrouvent dès le début de la Congrégation, qui ont été plus du domaine de la pratique que de la doctrine, il est vrai, mais dont les meilleurs et les plus perspicaces de nos devanciers ont entrevu l'éclosion et les possibilités futures.

Notre travail aura peut-être un tant soit peu con- [p.436] tribué à mieux faire connaître notre trésor incomparable avec ses multiples richesses.

« Noblesse oblige »: nous devons nous efforcer de nous rendre dignes de notre glorieux patrimoine. Tâchons de l'approfondir intellectuellement, de le traduire dans notre vie, de le répandre autour de nous.

Cette dévotion a des conséquences incalculables pour la vie chrétienne. Avec beaucoup de force, Pie XI (dans « Miserentissimus Redemptor ») a souligné que le symbole du Coeur de Jésus et la dévotion qui s'ensuit « résumant l'ensemble de la religion et renferment la règle d'une vie plus parfaite ». Car, pour employer les paroles du même Souverain Pontife, « par là, les âmes sont amenées plus rapidement à une connaissance approfondie du Christ-Seigneur; elles sont excitées à l'aimer avec plus d'ardeur et à l'imiter de plus près ». Il faut en dire autant du culte envers le Coeur Immaculé de Marie, dont le but dernier est de nous rapprocher de l'idéal que présente pour nous le Coeur de Jésus.

La dévotion envers la Ste Vierge, envisagée dans l'expression d'amour, don et abandon, que comporte l'aspect du Coeur Immaculé, désigne le règne total, définitif et absolu de Marie, et par elle, de Jésus sur nos pensées, nos affections, nos actions, sur toute notre vie, qui deviendra un service, une consécration, non plus seulement sur le plan collectif de l'Institut comme tel, mais encore sur le plan individuel des personnes.

Nous faisons nôtres les vœux de S. S. Pie XII (dans « Haurietis aquas », 15 mai 1956): « Et afin que ce culte envers l'auguste Coeur de Jésus entraîne de plus grands avantages pour la famille chrétienne et pour le genre humain tout entier, les fidèles auront soin d'y associer

étroitement celui du Coeur Immaculé de Marie. Dieu a voulu, en effet, que dans l'oeuvre de la Rédemption des hommes, la Très Sainte Vierge, fût indissolublement unie au Christ, de sorte que le salut nous vînt de la [p.437] charité et des souffrances de Jésus-Christ, intimement associées à l'amour et aux douleurs de sa Mère. Il convient donc que le peuple chrétien, qui a reçu la vie divine du Christ par Marie, après avoir rendu au Sacré Coeur de Jésus les hommages qui lui sont dus, offre au Coeur très aimant de la Mère céleste les témoignages conjoints de sa piété, de son amour, les élans d'un coeur disposé à la reconnaissance et à la réparation.

A ce très sage et très doux dessein de la divine Providence s'accorde parfaitement l'acte de consécration par lequel Nous avons Nous-même solennellement dédié la Sainte Eglise et le monde entier au Coeur Immaculé de la Bienheureuse Marie ».

\*\*\*\*\*

## APPENDIX I

### [p.438] Brevis Anthologia cultus SS. Cordium

#### Textus — Documenta — Preces

In unum collegimus quae nata sunt pietatem nostram vitamque orationis modo quam maxime efficaci nutrire. In qua Anthologia non perprimis indulgetur subiectivis effusionibus; sed illa adducuntur quae sub aspectu obiectivo magis idonea videntur ut vitam nostram spiritualem alant. Inde est quod prae ceteris selegimus textus S. Scripturae, Traditionis, documenta Magisterii ecclesiastici, textus liturgicos et congreganisticos; sunt textus proinde qui fere nullae discussioni ansam possunt praebere. Sperandum fore eos utilitatis esse omnibus ad SS. Corda Jesu et Mariae accedere cupientibus.

#### 1) *Actualitas et necessitas cultus SS. Cordis Jesu.*

Tempore Concilii Vaticani (1870) longe plurimi Patres Concilii petierunt a Pio IX ut novi honores SS. Cordi Jesu tribuerentur. Excerpta e praeclaro documento: « Inter gravissimos dolores, quibus in hoc discessionis aevo Ecclesia Christi opprimitur, amantissimus Salvator, qui suae Sponsae numquam obliviscitur, in revelatione divitiarum Cordis sui non mediocre ipsi solatium providit.

Quod nempe Sanctae Gertrudis oratione promiserat, id nostris diebus implevit, quum humana societas, supernaturalis vitae fontem deserens, mortiferae indifferentiae frigore correpta ac propemodum decrepita videbatur. Is qui sanabiles fecit nationes orbis terrarum, hunc eis fontem vitae, hunc clarissimi coloris fornacem, suum nempe Cor Sanctissimum clarius patefecit et plenius aperuit. Unde factum est, ut quo longius impii a Deo [p.439] recedunt et quo insolentius contra eius legem rebellant, eo vehementius fideles se moveri sentiant ad interiora Christi scrutanda intimamque cum eius Corde societatem ineundam.

...Omnes scilicet qui Christum diligunt, dum ad eius Cor propius accedent, quod Ecclesiae unitatis vivum centrum est, omnibus divisionum causis abiectis, nihil amplius in votis habebunt, nisi quod Ipse ardentissime cupit, nempe ut omnes in Ipso unum sint, sicut Ipse cum Patre unum est; dumque in Christianorum pectoribus ardentius accenditur divinus ale ignis, quem ex Cordis sui penetralibus in terram mittere venit, in eos ipsos, qui in umbra mortis ambulant, salutaris eius calor diffundetur eosque nova vita donabit ».

*Pius IX* (« *Quanta cura* », d. 8 dec. 1864): « ut omnes semper confugerent ad dulcissimum Cor Jesu, flagrantissimae erga nos, caritatis victimam, ut amoris sui vinculis omnia ad seipsum traheret ».

*Leo XIII* (« *Annum Sacrum* », d. 25 maii 1899): « En alterum hodie oblatum oculis auspiciatissimum divinissimumque signum: videlicet Cor Jesu Sacratissimum, superimposita cruce, splendidissimo candore inter flammes elucens. In eo omnes collocandae spes; ex eo hinc petenda atque exspectanda salus... Haec, quam cunctis suademus, cunctis est profutura devotio... »

*S. Pius X* (*in colloquio cum card. Amette*, a. 1914): « Haec pietas est unicum perfugium laboranti humano generi datum ».

*Pius XI* (« *Miserentissimus Redemptor* », d. 8 maii 1928): « Inter cetera infinitae Redemptoris nostri benignitatis documenta, quod, defervescente christifidelium caritate, ipsa Dei caritas ad honorandum peculiari cultu proposita est, eiusque bonitatis divitiae patefactae surit per eam religionis formam qua Sacratissimum Cor Jesu colitur... In illo enim auspiciatissimo signo itaque in ea, quae exinde consequitur, pietatis forma nonne totius religionis summa atque adeo perfectionis vitae norme continetur, quippe quae ad Christum Dominum penitus cognoscendum mentes conducat et ad eundem vehementius diligendum pressiusque irritandum animos inflectat efficacius? Nemo igitur miretur, hanc

probatissimam formen decessores nostros continenter et a calumniatorum criminationibus vindicasse et summis laudibus extulisse et vehementi provexisse studio, prout temporum rerumque rationes postularent ».

*Pius XII* (« *Haurietis aquas* », d. 15 maii 1956): « Facile colligimus culture Sacratissimi Cordis Jesu, ad ipsam, rei naturam quod attinet, esse cultum amoris, quo Deus per Jesum nos dilexit, ac simul nostri exercitationem amoris, quo in Deum et in ceteros ferimur homines... omnibus profecto perspicuum est, heic non de communi pietatis forma agi, quam cuilibet ad arbitrium liceat ceteris posthabere, sed de religionis obsequio, quod ad christianam perfectionem adipiscendam quam maxime conducatur... Summo igitur in honore habenda est ea religionis forma, cuius ope homo magis Deum colit ac diligit, seque facilius atque expeditius devovet caritati; et quam ipse Redemptor noster proponere christianoque populo commendare dignatus est, itemque Summi Pontifices emorandis editis documentis tutati sunt magnisque laudibus exornarunt. Quamobrem temerariam ac detrimentosam rem egerit Deumque ipsum offenderit quisquis insigne hoc a Jesu Christo Ecclesiae datum beneficium parvi existimaverit... Num pietatis forma inveniri potest, quae augustissimo Cordis Jesu cultu praestantior sit, quae congruentius respondeat propriae catholicae fidei indoli, quae aptius hodiernis Ecclesiae atque humani generis necessitatibus succurrat? Quodnam religionis obsequium hoc nobilius, suavius, salubrius, quandoquidem cultus, de quo agitur, totus in ipsam Dei caritatem dirigitur? »

*R. P. Mateo* (« *Retraite sacerdotale* », Romae 1956, 132 sq.): « Si vous voulez donc avoir le secret véritable [p.441] pour attirer les âmes les plus réfractaires, si vous voulez faire fleurir le désert pour la gloire du Maître de la Moisson, prenez le Labarum triomphant du Coeur de Jésus, faites-en le Roi d'Amour des âmes, des foyers, soyez tous les prédicateurs de son amour, les missionnaires du Coeur de Jésus. Non seulement votre foi, mais aussi votre expérience vous prouvera un jour combien est grande sa fidélité à tenir ses Promesses et à les dépasser même, en faveur des prêtres devenus comme Saint Jean les confidentes et les apôtres de son Amour délaissé... Entrez à fond dans ce mouvement, véritable souffle de l'Esprit qui inonde de ses feux et lumières la Sainte Eglise et qui devient de plus en plus et l'inspiration et le moteur de l'apostolat moderne... Affirmez donc d'une immense conviction cette synthèse doctrinale merveilleuse du Dogme catholique, le « plenitudo legis dilectio »... Doctrine, celle-ci, aussi simple que solide, si opportune aux besoins et aux maux de notre époque selon Léon XIII et Pie XI, doctrine si foncièrement catholique, si universelle... »

*Card. Pie* (*Lettres synodales*, III, p. 48): « La dévotion au Sacré-Coeur est la quintessence même du christianisme, l'abrégé et le sommaire substantiel de toute la religion ».

## 2) *Natura cultus SS. Cordis jesu*

*S. Thomas Aquinas* (+ 1274): opportune recolatur eius doctrine heic: « Proprium est naturae humanae, ut per corporelle et sensibilia in spiritualia et intelligibilia deducatur; pertinet autem ad divinam Providentiam, ut unicuique rei provideat secundum modum suae conditionis » (*Summa Theol.*, III, q. 61, a. 1; Cf. « *Catech. Rom.* » P. II, c. I, q. 9).

*Decretum approbationis S. C. Rituum* (cl. 6 febr. 1765): « Huius Missae et Officii celebratione non aliud agi, quam ampliari cultum iam institutum et symbolice [p.442] renovari memoriam illius divini amoris, quo Unigenitus Dei Filius humanam suscepit naturam, et factus obediens usque ad mortem, praebere se dixit exemplum hominibus, quod esset mitis et humilis corde ».

*Memoriale episcoporum Poloniae* (a. 1765): « In hoc religionis officio vult Jesus, Cor suum considerari ut est amore hominum succensum et ab ipsis hominibus impie ingratis crudelissime offensum, eaque potissimum duplici ratione moveri nos ad amantissimum Cor redamandum, iniuriasque, quibus in ipso amoris sui mysterio impetitur, reparandas et compensandas... Per festum Cordis Jesu non solum repraesentatur aliqua gratia particularis, sed fons ipse gratiarum, quantus est. Non mysterium aliquod singulare recolitur, sed omnium

mysteriorum principium contemplandum et adorandum proponitur. Enimvero quidquid gratiarum et mysteriorum in Christo eiusque Cordis penetralibus continetur, quidquid bonorum ex amore amantissimi Redemptoris derivantur... haec omnia per festum Cordis Jesu repraesentantur, recoluntur, honorantur ».

*P. de Gallifet*: « Cor Jesu ita colendum proponitur, ut ab aliis rebus maxime spiritualibus, quibus intime coniunctum est, minime separatur. Non separatur a persona Verbi, per quam ad divinum ordinem evehitur; non ab anima Christi, a qua vitam et sensum obtinet, quaeque suam et nobilitatem et excellentiam totam quasi infundit et communicat; non a Spiritu Sancti, a quibus sanctitatem immensam participat.

Haec autem omnia quum Cordi Jesu nexu indissolubili coniuncta sint, et ab his ipsis dignitatem, pretium, nobilitatem, sanctitatem, divinitatem, omnem denique perfectionem Cor accipiat, prorsus necesse est, cultus Cordi adhibitus, haec omnia simul et indivise attingat, adeo ut... obiecto illo cultus nostri adequate sumpto nihil esse possit seu in coelis nobilior, sanctius, sublimius, divinius... Quod autem orando non persona Christi sed [p.443] Cor ipsum appelletur, invocetur, laudetur, id fit piissime, ex affectu erga ipsum Cor, quem affectum Christo esse gratissimum ex varis Sanctorum testimoniis ac revelationibus... constat » (apud Card. Vives, « De ineffabili bonitate Sacratissimi Cordis Jesu », ed. altera, Romae 1911, p. 16-17).

*Pius VI* (« *Litt. ad Scip. de Ricci*, d. 29 junii 1781): « quo substantia illius devotionis ab omni certe superstitiosa materialitate immunis revera spectet, ut symbolica Cordis imagine immensam caritatem effusumque amorem divini Redemptoris meditemur atque veneremur ».

— *Bulla dogmatica* eiusdem S. Pontificis « *Auctorem fidei* » (d. 28 augusti 1794) verum et physicum Cor. Redemptoris, contra jansenistas, esse legitimum obiectum cultus ostendit.

*Pius IX* (decret. d. 23 augusti 1856) diem festum SS. Cordis universae Ecclesiae agendo praescribens, cupit « nova praebere incitamenta fidelibus ad amandum, redamandum, amplectendum. Cor, qui dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo ».

*Leo XIII* (*Litt. Apost.* d. 28 junii 1889) in hac devotione dicit « praecipua caritatis beneficia per Christum Redemptorem in humanum genus collata, sub sanctissimi Cordis Jesu symbolo cultu peculiari recoli ».

*Pius XII* (« *Haurietis aquas* », d. 15 maii 1956): « Cor igitur Salvatoris nostri imaginem quodammodo refert divinae personae Verbi, itemque duplicis naturae, humanae nempe divinaeque; atque in eo considerare possumus non modo symbolum, sed etiam veluti summam totius mysterii nostrae redemptionis. Cum sacratissimum Cor adoramus, in ipso et per ipsum tum increatum divini Verbi amorem, tum humanum pariter eius amorem ceterosque affectus atque virtutes adoramus... Putamus... in comperto posuisse hunc cultum nihil aliud esse nisi incarnati Verbi, divini humanique amoris cultum, quo coelestis quoque Pater et Spiritus Sanctus peccatores homines [p.444] mines prosequuntur... colligimus cultum sacratissimi Cordis Jesu esse cultum amoris quod Deus per Jesum nos attulit, ac simul nostri exercitationem amoris, quo in Deum et in ceteros ferimur homines... Sancti Patres... illud optime anirnadverterunt... divini nempe amoris mysterium cum incarnationis tum redemptionis veluti principium esse ac verticem ».

*R. P. Mateo* (« *Retraite sacerdotale* », p. 122 sq): « Théologiquement, qu'est-ce donc que le Coeur de Jésus? Mieux que moi vous le savez. Ce n'est ni seulement, ni principalement son Coeur de chair, adorable comme toute sa Personne divine, non... Sous ce beau symbole du Coeur matériel l'Eglise fait une affirmation doctrinale transcendante. Laquelle? Ah! précisément celle que Saint Jean donne comme définition spirituelle de Dieu: Dieu est amour! (I Joan., II, 16). Et encore: que le Christ Jésus en tant qu'Homme-Dieu est la révélation de l'infinie Charité qu'est Dieu le Père, « in caritate perpetua dilexit nos Deus (cfr. Jer., XXXI, 3).

Davantage encore: de même que toutes les relations de Dieu avec sa créature commencent et s'achèvent dans la charité et par l'amour, ainsi en retour toutes nos relations de créatures avec le Créateur, à travers Jésus-Christ, doivent avoir aussi leur point de départ et leur

consommation dans la charité et par l'amour... « Cor Jesu » n'est pas une simple dévotion dans le sens courant et populaire du mot, mais une admirable synthèse de tout le Dogme catholique... Logiquement... « Cor Jesu » ...n'est pas un simple chapitre, mais toute la somme de la plus haute doctrine. Ce qui faisait dire très justement au Cardinal Pie: « Je résume toute la théologie en deux mots... Mon dogme : Sic Deus dilexit mundum... dilexit me. Ma morale: Diliges ».

[p.445] 3) *Cor Dei*

*Psalm. XXXII:* « Exsultate iusti, in Domino, rectos decet collaudatio. Celebrate Dornintun cithara, psalterio decachordo, psallite ci. Nain rectum, est verbum Domini, et omne opus eius fidum. Diligit iustitiam et jus: gratia Domini plena est terra.

Dominus dissipat consilium nationurn: cogitationes cordis eius in generationem et generationem... Qui omnium eorum corda finxit, qui attendit ad omnia opera eorum... Anima nostra exspectat Dominurn: adiutor et clipeus noster ipse est. In illo laetatur cor nostrum, in nomine sancto eius confidimus. Fit misericordia tua, Domine, super nos, quemadmodum speramus in te ».

*Psalm. XXXIII:* « Aspicite ad euna, ut exhilaremini, et facies vestrae ne erubescant. Ecce miser clamavi, et Dominus audivit, et ex omnibus angustiis eius salvavit eum... Gustate, et videte, quam bonus sit Dominus; beatus vir qui confugit ad eum. Timete Dominum, sancti eius, quia non est inopia timentibus eum. Potentes facti sunt pauperes et esurierunt; quaerentes autem Dominum nualo bono carebunt... Oculi Domini respiciunt iustos, et sures eius clamorera eorum... Clamaverunt iusti et Dominus exaudivit eos; et ex omnibus angustiis eorum eripuit eos. Prope est Dominus contritis corde, et confractos spiritu salvat... Dominus liberat animas servorum suorum, neque punietur, quicumque confugerit ad eum ».

*Exodus, II, 23-25:* « Et ingemiscentes filii Israel, propter opera (servitudinem) vociferati sunt; ascenditque clamor eorum ad Deum ab operibus. Et audivit gemitus eorum, et recordatus est foederis quod pepigit cum Abraham, Isaac, et Jacob. Et respexit Dominus filios Israel et cognovit eos (misertus est eorum)».

*Isaias, XLIII, 1-6:* « Et nunc haec dicit Dominus creans te Jacob, et formans te, Israel: Noli timere, quia [p.446] redemi te, et vocavi te nomine tuo: meus es tu. Cum transiero per aquas, tecum, ero, et flumina non operient te: cum ambulaveris in igne, non combureris et flamma non ardebit in te: quia ego Dominus Deus tuus sanctus Israel salvator tuus, dedi propitiationem tuam Egyptum, Aethiopiam et Saba pro te. Ex quo honorabilis factus es in oculis meis, et gloriosus: ego dilexi te, et dabo homines pro te, et populos pro anima tua. Noli timere, quia ego tecum sum: ab oriente adducam semen tuum, et ab occidente congregabo te».

*XLIX, 14-16:* « Et Sion dixit: Dereliquit me Dominus, et Dominus oblitus est mei. Numquid oblivisci potest mulier infantem suum? et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui ».

*LIV, 8:* « Ad punctum in modico dereliqui te, et in miserationibus magis congregabo te. In momento indignationis abscondi faciem meam parumper a te, et in misericordia sempiterna misertus sum dixit redemptor tuus Dominus ».

*Jeremias, XXXI, 3:* « Longe Dominus apparuit mihi. Et in caritate perpetua dilexi te, ideo attraxi te, miserans ».

*Ezechiel, XXXVI, 26-27:* « Et dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri: et auferam cor lapideum de carne vestra, et dabo vobis cor carneum. Et spiritum meum ponam in medio vestri: et faciam ut in praeceptis meis ambuletis, et iudicia mea custodiat et operemini ».

*I Joan., IV, 8-19:* « Quoniam Deus caritas est. In hoc apparuit caritas Dei in nobis, quoniam Filium suum unigenitum misit Deus in mundum, ut vivamus per eum. In hoc est caritas: non quasi nos dilexerimus Deum, sed quoniam ipse prior dilexit nos, et misit Filium suum propitiationem pro peccatis nostris. Carissimi, si sic Deus dilexit nos: et nos debemus

alterutrum diligere... Et nos vidimus, et testificamur quoniam Pater misit Fi- [p.447] hum suum Salvatorem mundi... Et nos cognovimus, et credidimus caritati, quam habet Deus in nobis. Deus caritas est: et qui manet in cantate, in Deo manet, et Deus in eo... Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos ».

*Tom. III, 16-18:* « Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret: ut omnis, qui credit in eum, non pereat, sed habeat vitam aeternam Non enim misit Deus Filium suum in mundum, ut iudicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum. Qui credit in eum, non iudicatur... »

*Rom., V, 8-9:* « Commendat autem caritatem suam Deus in nobis: quoniam cum adhuc peccatores essemus... Christus pro nobis mortuus est: multo igitur magis nunc iustificati in sanguine ipsius, salvi erimus ab ira per ipsum ».

*VIII, 32:* « Proprio Filio non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum ».

*Ephes., III, 16-19:* « Huius rei gratia flecto genua mea ad Patrem Domini nostri Jesu Christi, ex quo omnis paternitas in coelis, et in terra nominatur, ut det vobis secundum divitias gloriae suae, virtute corroborari per Spiritum eius in interiorem hominem, Christum habitare per fidem in cordibus vestris: in cantate radicati, et fundati ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis, quae sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum: scire etiam supereminentem scientiae caritatem Christi, ut impleamini in omnem plenitudinem Dei ».

*I Cor., I, 9:* « Fidelis Deus: per quem vocati estis in societatem filii eius Jesu Christi Domini nostri ».

#### 4) Cor Christi

*Isaias, LIII, 2-10:* « ...et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum: despectum, et novissimum virorum, virum dolorum, et scientem infirmitatem: [p.448] et quasi absconditus vultus eius et despectus, unde nec reputavimus eum. Vere languores ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit: et nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum a Deo et humiliatum. Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra: disciplina pacis nostrae super eum, et livore eius sanatis sumus. Omnes nos quasi oves erravimus, unusquisque in viam suam declinavit: et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum. Oblatus est quia ipse voluit, et non aperuit os suum: sicut ovis ad occisionem ducitur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum... Propter scelus populi mei percussi eum... Et Dominus voluit contere eum in infirmitate: si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longaevis, et voluntas Domini in manu eius dirigetur ».

*Joan., XV, 9, 13:* « Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos. Manete in dilectione mea... Maiorem hac dilectionem nemo habet, ut animam ponat quis pro amicis suis; hoc est praeceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos ».

*Matth., XI, 29:* « Discite a me, quia mitis sum et humilis corde ».

*Joan., XIII, 1:* « Cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos ».

*Gal., II, 20:* « Qui dilexit me, et tradidit semetipsum pro me ».

*Ephes., II, 4-5:* « Deus autem, qui dives est in misericordia, propter nimiam caritatem, qua dilexit nos, et cum essemus mortui peccatis, convivificavit nos in Christo ».

*Joan., XIX, 33-34:* « Ad Jesum autem cum venissent, ut viderunt eum iam mortuum, non fregerunt eius crura, sed unus militum lancea latus eius aperuit, et continuo exivit sanguis et aqua ».

[p.449] *Ephes., III, 19:* « Scire supereminentem scientiae caritatem

*Traditio:*

*Origenes* (c. + 254): « In his certum est quod Joannes in principali Cordis Jesu atque in internis doctrinae eius sensibus requievisse dicatur, ibi requirens et perscrutans thesauros sapientiae et scientiae, qui reconditi erant in Christo Jesu... » (*In Cant. lib. I; PG, 13, 87*).

*S. Chrysostomus* +406: « postquam enim Christus in crucem sublatus et affixus spiravit, accedens unus militum, pupugit latis illius, et exiit inde sanguis et aqua: et ex illa aqua et sanguine tota constat Ecclesia. Et nascimur quidem per aquam baptismatis, alimur autem per sanguinem... Et quemadmodum Adamo dormiente mulier est condita, sic Christo mortuo facta est Ecclesia ex eius latere » (*Quales duc. uxor., PG, 51, 229*).

*S. Ambrosius* (+397): « Ex illo incorrupto licet corpore, sed defuncto, omnium vita manabat. Aqua enim et sanguis exivit: illa quae diluat, iste, qui redimat. Bibamus ergo pretium nostrum, ut bibendo redimamur » (*Expos. in Luc. 1. X, n. 135; PL, 15, 1838*).

*S. Augustinus* (+430): « Christus est janua. Et tibi est ostium apertum, quando est latus eius lancea perforatum. Quod inde manavit, recole; et elige, qua possis intrare. De latere Domini pendentis et morientis in ligno, posteaquam est lancea perforatum, aqua sanguisque profluxit. In uno est mundatio tua, in altera redemptio tua » (*Sermo 311, n. 3; PL, 38, 1415*).

*S. Anselmus Cantuar.* (+1109): « Dulcis (Jesus) in apertione lateris; apertio siquidem revelavit nobis divitias bonitatis suae, caritatem scl. Cordis sui erga nos » (*Lib. medit. 10; PL, 158, 162*)<sup>(1)</sup>.

(1) Comme nous l'avons dit (le Partie, chap. I), ce texte n'est pas de St Anselme. - Au terme de ce travail, nous remercions notre aimable confrère, le R. P. Marie-Bernard Lavanant, qui a bien voulu corriger notre travail ainsi que les épreuves.

[p.450] *S. Bernardus* (+1153): « Ferrum pertransiit animam eius et appropinquavit Cor illius, ut non iam non sciat compati infirmitatibus meis. Patet arcanum Cordis per foramina corporis, patet magnum illud pietatis sacramentum, patens viscera misericordiae Dei nostri, in quibus visitavit nos Oriens ax alto » (*Sermo in Cant. 61, n. 4; PL, 183, 1072*) - « Vivebat adhuc quando foderunt ei manus et pedes, ut nobis adhuc viventibus quatuor fontes (misericordiae, sapientiae, gratiae, aemulationis) ex ipso proferret: quantum pertulit vulnus cum iam exspirasset, ut in se nihilominus quantum nobis fontem (vitae) post obitum aperiret » (*In Nat. Dom. sermo 1, n. 8; PL, 183, 119*).

*S. Bonaventura* (+1274): « Non volo amplius ab ipso (Jesu in cruce pendente) separari; in ipso volo tria tabernacula facere, unum in manibus, unum in pedibus, sed aliud continuum in latere. Ibi loquar ad Cor eius, et ab ipso, quod voluero, impetrabo. O amantissima vulnera Domini Nostri Jesu Christi! Cum in ea subintrarem, perveni ad viscera caritatis... O si fuisset loco illius lanceae, exire de Christi latere noluissem, sed dixissem: Haec requies mea in saeculum saeculi, hic habitabo, quoniam elegi eam. O anima, ad imaginem Dei facta, quomodo te potes amplius continere? Ecce sponsus tuus dulcissimus pro te vulneratus, iam factus gloriosus, te cupit amplecti, et tibi dulcissima elargiri oscula; et ad ipsum negligis festinare? Nam prae nimio amore aperuit sibi latus, ut tribuat Cor suum » (*Stimul. div. amoris, p. I, c. 1, 15*); - « Quia semel venimus ad Cor Domini Jesu dulcissimi, et bonum est nos hic esse, non facile evellamur ab eo. O quam bonum et iucundum habitare in Corde hoc. Bonus thesaurus, pretiosa margarita Cor tuum, optime Jesu, quam fosso agro corporis tui invenimus. Quis hanc margaritam abjiciat? Quin potius, dabo omnes margaritas, cogitationes et affectiones meas commutabo et comparabo, illam mihi, jactans omnem cogitatum meum in Cor [p.451] boni Jesu, et sine fallacia illud me enutriet. Hoc igitur tuo et meo Corde, dulcissime Jesu, invento, orabo te Deum meum: admitte in sacrarium exauditionis preces meas: immo me totum trahe in Cor tuum. Ad hoc enim perforatum est latus tuum, ut nobis pateat introitus... » (*De vite mystica, c. 3*).

*S. Thomas Aquinas* (+1274): « Ut certificarentur de morte, unus militum lancea latus eius aperuit. Et significanter dicit (Evangelista), aperuit, non vulneravit: quia per hoc latus aperitur nobis ostium vitae aeternae: «post hoc vidi ostium apertum » (Apoc., IV, 1). Hoc est ostium in latere arcae, per quod intrant animalia diluvio non peritura. Sed hoc ostium est causa salutis » (*In Joan., c. 19, 34*).



*S. Joan. Eudes (+1680):* « Voulez-vous voir maintenant l'amour incompréhensible du divin Cœur du Fils de Dieu envers nous? Ecoutez-le parler: « Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos ». Mon Père vous aime tant qu'il m'a livré, pour l'amour de vous, à la mort, et à la mort de la croix; et moi je vous aime tant que je me suis abandonné, pour l'amour de vous, à la puissance des ténèbres et à la rage des Juifs, mes ennemis mortels... O mon Sauveur, je puis bien vous dire, avec votre fidèle serviteur saint Bonaventure, que vous m'aimez tant qu'il semble que vous vous haïssiez pour moi» (*Le Sacré-Cœur dans la Bible et la tradition, p. 24-25*).

*S. Liturgia:*

« Cor, arca legem continens - Non servitutis veteris, - Sed gratiae, sed veniae, - sed et misericordiae. - Cor sanctuarium novi - Intemeratum foederis, - Templum vetusto sanctius, - Velumque scisso utilius. - Te vulneratum caritas - Ictu patenti voluit - Amoris invisibilis - Ut veneremur vulnera. - Hoc sub amoris symbolo - Passus cruenta et mystica, - Utrumque sacrificium - Christus sacerdos obtulit ».

[p.452] « Quis non amantem redamet? - Quis non redemptus diligat, - Et Corde in isto seligat - Aeterna tabernacula? - Jesu tibi sit gloria, - Qui Corde fundis gratiam - Cum Patre et almo Spiritu - In sempiterna saecula. Amen ».

« In caritate perpetua dilexit nos Deus; ideo, exaltatus a terra, attraxit nos ad Cor suum, miserans. - Fili, praebe mihi cor tuum et oculi tui custodiant vias meas ».

«Stans Jesus clamabat dicens: Si quis sitit veniat ad me et bibat. - Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos ».

« Vibrantis hastam militis - Peccata nostra dirigunt, - Ferrumque dirae cuspidis - Mortale crimen acuit. - Ex Corde scisso Ecclesia, - Christo iugata nascitur: - Hoc ostium arcae in latere est - Genti ad salutem positum. - Ex hoc perennis gratia, - Ceu septiformis fluvius - Stolas ut illic sordidas - Lavemus Agni in sanguine ».

« Haurietis aquas in gaudio. De fontibus Salvatoris ».

« Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi accendatur? ».

5) *Cor hominum* (actus cultus SS. Cordis Jesu)

I. *Consecratio SS. Cordi Jesu*

*S. Scriptura* exhibet responsum nostri amoris dono amoris Cordis Jesu: « Qui habet mandata mea, et servat ea: ille est, qui diligit me. Qui autem diligit me, diligetur a Patre meo: et ego diligam eum, et manifestabo ei meipsum... Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus » (*Joan., XIV, 21-23*) - « Manete in dilectione mea. Si praecepta mea servaveritis, manebitis in dilectione mea, sicut et ego Patris mei praecepta servavi, et maneo in eius dilectione » (*Ibid., XV, 9*) - « Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum [p.453] Christo in Deo » (*Colos., III, 3*) - « Mihi enim vivere Christus est, et mori lucrum » (*Phil.I, 21*) - « Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet: si autem mortuum fuerit, multum fructum affert » (*Joan., XII, 24-25*).

*S. Thomas Aquinas:* « Devotio nihil aliud esse videtur quam voluntas prompte tradendi ad ea, quae pertinent ad Dei famulatum » (*Sum. Theolog., II-II, q. 82, a. 1*); « Omnis inclinatio voluntatis et etiam appetitus sensibilis ex amore originem habet... Omnium (actuum) tamen amor et unum principium et radix invenitur» (*C. Gentes, I. IV, c. 19*); cultus est « subiectionis argumentum, hoc est demissionis et humilitatis, obsequii et reverentiae signum » (*II-II, q.81, a. 3*); « Amor est unio amantis in amatum ». (*I, q. 20, a. 1, c; q. 25, a. 2*); « amor est complacentia amantis in amatum »; (*I-II, q. 25, a. 2, c; q. 27, a. 1, c.*)

*S. Margarita-Maria (+1690)*: «Je me donne et consacre au Sacré-Coeur de Notre Seigneur Jésus-Christ ma personne et ma vie, mes actions, peines et souffrances, pour ne plus vouloir me servir.. de mon être que pour l'honorer, aimer et glorifier. C'est ici ma volonté irrévocable que d'être toute à lui et faire tout pour son amour, en renonçant de tout mon coeur à ce qui lui pourrait déplaire. - Coeur de Jésus, je vous prends pour l'unique objet de mon amour, le protecteur de ma vie, l'assurance de mon salut, le remède de ma fragilité et de mon inconstance, le (ré)dempteur de tous les défauts de ma vie, et mon asile sur (sûr) à l'heure de ma mort... Consume donc en moi tout ce qui peut vous déplaire ou résister. Que votre pur amour vous imprime si avant dans mon coeur que jamais je ne puisse vous oublier, ni être séparée de vous... Ainsi soit-il.

— Je crois que vous contenterez le Sacré-Coeur de Notre Seigneur Jésus-Christ quand VOUS vous abandonnez tellement à lui qu'il sera le regard de vos yeux, l'entendement de vos oreilles, la lumière de votre enten- [p.454] dement, les affections de votre volonté, le souvenir de votre mémoire et tout l'amour de votre coeur; lui laissant faire pour vous selon ses desseins, sans rien vous réserver que le soin de lui plaire et l'aimer par-dessus toutes choses, bannissant toutes les réflexions d'amour propre et retour sur vous-même, qui font tant d'obstacles aux opérations de la grâce en vous-même... Confiez-vous en lui en vous oubliant et méprisant vous-même. Contentez-vous en vous oubliant et méprisant vous-même. Contentez-vous de l'aimer et le laisser faire et cela vous suffit » (dans *Le Sacré-Coeur dans la Bible et la tradition*, p. 108, 100).

*Lanspergus (+1539)*: « Concede mihi, o suavissime Domine Jesu, ut omne desiderium et gaudium meum, omnis amor et delectatio mea nusquam tendat, nullibi sit, nusquam requiescat praeterquam in te solo Domino Deo meo, o Domine, tu solus esto unica spes et consolatio mea, praesidium et requies mea, vita et salus indeficiens ac sempiterna. Amen. - Dulcis Jesu, da mihi cor mundum, da mihi cor secundum Cor tuum, quod tibi perfectissime ac semper placeat, quodque semper inhabitare delectet. Dulcis Jesu, si non vis reformare cor meum, tunc auferas a me et da mihi Cor tuum. Amen » (*Opera omnia*, t. V, 1890, p. 48).

*Pius XI (« Miserentissimus Redemptor », d. 8 maii 1928)*: « At certe inter cetera illa quae proprie ad Sacratissimi Cordis cultum pertinent, pia eminent ac memoranda est consecratio, qua, nos nostraque omnia aeternae Numinis caritati accepta referentes, divino Cordi Jesu devovemur... Illud est in consecratione primum ac praecipuum ut amoris Creatoris creaturae amor rependatur... Consecrationi, igitur, qua Deo vovemur et sancti Deo vocamur, ea sanctitate ac firmitate, quae ut docet Angelicus, consecrationis est propria... ».

*Leo XIII (« Annum sacrum », d. 25 maii 1899)*: e professo et in extenso exponit fundamenta consecrationis; [p.455] cf. quoque litt. encycl. Pi i XI « Quas primas » (d. 11 dec. 1925).

*Pius XII (« Haurietis aquas », d. 15 maii 1956)*: « Facile colligimus cultum Sacratissimi Corclis Jesu, ad ipsam rei naturam quod attinet, esse cultum amoris, quo Deus per Jesum nos dilexit, ac simul nostri exercitationem amoris, quo in Deum et in ceteros ferimur homines». - (« *Radiomessaggio alle Popolazioni dell'Emilia* » d. 28 octob. 1956): « consecratio est actus amoris erga Jesum; sed quomodo talis actus poni posset quando quis ab Eo distat, ab eo scl. qui indifferens manet vel Eum offendit? Consecratio est oblatio suiipsius, quoad esse et facultates. Homo consecratus libere absolutum Dei dominium accipit, se pronum declarat ad quodcumque famulatum erga Eum unde impossibile est talem actum ponere in statu peccati. Ad consecrationem faciendam in statu gratiae vivamus oportet; ad eam in praxim deducendam parati simus ad semper plus dandum et semper plus faciendum. Necesse est semetipsum complete Christo offerre. Ita evadimus tabernacula viventia Christi ac in eum modo reali sed mysterioso immutabimur ».

*S. Teresia a Lisieux (+1897)*: « Aimer, c'est donner et se donner soi-même ».

*S. Liturgia:*

« Te vulneratum caritas - Ictu patenti voluit - Amoris invisibilis - Ut veneremur vulnera. - Quis amantem non redamet? - Quis non redemptus diligat, - Et Corde in isto seligat - Aeterna tabernacula? ».

« Turpe est redire ad crimina - Quae Cor beatum lacerent : - Sed aemulemur cordibus - Flammas amoris indices ».

« Sicut tu Pater in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint... Ego in eis, et tu in me; ut sint consummati in unum » (*Joan., XVII, 21-23*);

« in caritate radicati et fundati, ut possitis compre- [p.456] hendere cum omnibus sanctis, quae sit latitudo et longitudo, et sublimitas et profundum; scire etiam supereminentem scientiae caritatem Christi, Ut impleamini in omnem plenitudinem Dei » (*Eph., III, 17-19*).

«Deus, qui diligentibus te bona invisibilia praeparasti; 'infunde cordibus nostris tui amoris affectum: ut te in omnibus, et super omnia diligentes, promissiones tuas, quae omne desiderium superant, consequamur » (*Oratio in Dom. V post Pentec.*).

« Suscipe, Domine, universam meam libertatem. Accipe memoriam, intellectum atque voluntatem, omnem. Quidquid habeo vel possideo mihi largitus es: id tibi totum restituo, ac tuae prorsus voluntati trado gubernandum. Amorem tui solum cum gratia tua mihi dones, et dives sum satis, nec aliud quidquam posco.

« Anima Christi, sanctifica me. Corpus Christi, salva me. Sanguis Christi, inebria me. Aqua lateris Christi, lava me. Passio Christi, confortame. O bone Jesu, exaudi me. Infra tua vulnera absconde me. Ne permittas me separari a te. Ab hoste maligno defende me. In hora mortis meae voca me. Et jube me venire ad te, ut cum Sanctis tuis laudem te in saecula saeculorum. Amen » (*S. Ignatius*). « Consecratio est oblatio ac sacrificium suiipsius » (*S. Grignon de Montfort*).

« Sancti nominis tui, Domine, timorem pariter et amorem fac nos habere perpetuum: quia numquam tua gubernatione destituis, quos in soliditate tuae dilectionis instituis » (*Oratio in Dom. II post Pentec.*).

Cor Jesu « sit mihi armatura fidei et scutum bonae voluntatis. Sit vitiorum meorum evacuatio, concupiscentiae et libidinis exterminatio, caritatis et patientiae, humilitatis et oboedientiae, omniumque virtutum augmentatio; contra insidias inirnicorum omnium tam visibilium, quam invisibilium, firma defensio... in Te, uno ac vero Deo, firma adhaesio; atque finis mei felix consummatio» (*S. Thomas Aquinas*).

#### [p.457] Documenta Congreganistica:

*Rv.ms P. Coudrin* (« *Memoriale* », d. 29 sept. 1824): « étant, comme nous le sommes, consacrés d'une manière spéciale, aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie » - « La consécration aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie est le fondement de l'Institut. Nous tenons beaucoup à conserver, dans le nom même de notre société religieuse, un souvenir de cette consécration » (« *Memoriale* », d. 6 dec. 1816) « Vous êtes trop attaché à vos devoirs pour ne pas sentir que nous devons vivre et mourir au service des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie » (*epistula, m. aprilis 1813*).

*Rev.ms P. Euth. Rouchouze* (*Litt. encycl. d. 6 jan. 1869*): «En vertu de notre profession, ne sommes-nous pas les Enfants des Coeurs sacrés de Jésus et de Marie? Nous avons l'insigne honneur et le bonheur ineffable d'en porter le titre; nous nous en glorifions tous les jours et nous avons raison de le faire. Dès lors ces divins Coeurs ne sont-ils pas nos vrais Parents selon l'esprit et dans l'ordre de la grâce, puisque, en ce beau jour de notre consécration à leur service, ils nous ont enfanté à une vie toute surnaturelle et toute divine ».

*Rev.ms P. Bousquet* (« *Sermon de Profession* » d. 16 sept. 1877): « C'est que dès que vous avez fait profession religieuse, vous devenez des personnes sacrées: le monde ne s'y trompe pas; et à dater de l'heure, où vous avez prononcé vos voeux, que vous ratifiez en posant vos mains sur l'Evangile, vous êtes entièrement consacrées à Dieu, et le péché que vous commettrez prendra le caractère du sacrilège, parce qu'il y aura profanation d'une chose sain-

te... Comme le dit le docte et savant Suarez, avec toute la sévérité de l'Ecole: « Par votre profession religieuse, vous transférez en Dieu le domaine de vous-même; vous vous attachez totalement, intimement au service de Dieu, [p.458] sans avoir la liberté de vous attacher à autre chose. Oui, vos yeux; oui, vos mains; oui, votre âme, votre coeur, vos forces, votre volonté, votre temps, tout est à Dieu, et personne ne peut disposer de vous;... car, nous dit St Thomas d'Aquin: « On appelle religieux ceux qui se sont consacrés totalement au service de Dieu »... Et votre consécration religieuse atteindra tellement tout votre être, qu'elle passera en tous vos membres comme une sève vivifiante, de telle manière, nous dit encore St Thomas d'Aquin, que tous les mouvements de votre corps, tous vos actes, et le sommeil, et le repos et le travail, et la prière, tout sera un cantique, tout sera comme une lyre et un psaume à la gloire de Dieu ».

*P. Mateo* (« *Retraite sacerdotale* », p. 151): « Coeur de Jésus, Roi d'amour, par la main de la Reine du Clergé et des Apôtres, je consacre pour l'éternité à votre amour miséricordieux ma vie intime et apostolique... Pour que je Vous aime de tout mon coeur, de toute mon âme, de toutes mes forces, - pour que réellement je Vous fasse aimer davantage, Coeur miséricordieux de Jésus, conservez-moi dans la blessure de votre côté et faites que, brûlant de votre amour, j'y demeure éternellement. Ainsi soit-il ».

## II. *Reparatio SS. Cordi Jesu*

*S. Scriptura*: « Obsecro itaque vos fratres... ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctarn. Deo placentem, rationabile obsequium vestrum » (*Rom., XII, 1, 2*) - « Et adimpleo ea quae desunt passionum Christi, in carne mea pro corpore eius, quod est Ecclesia » (*Coloss., I, 24*) - « semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris » (*II Cor., IV, 10*) - « Quicumque baptizati sumus in Christo Jesu, in morte ipsius baptizati sumus. Consepulti sumus cum illo per baptismum in mor- [p.459] tem... » (*Rom., VI, 3-4*); « Crescamus in illo per omnia, qui est caput Christus: ex quo totum corpus compactum, et connexum per omnem juncturam subministrationis in mensuram uniuscuiusque membri, augmentum corporis facit in aedificationem sui in cantate » (*Eph., IV, 15-16*) - « Christo confixus sum cruci » (*Gal., II, 19*).

### *Traditio*:

*S. Augustinus* (« *Ennarr. in Ps. 142, n. 3; PL, 37, 18465*: « Ipse Dominus caput et corpus: voluit enim etiam loqui in nobis, qui dignatus est mori pro nobis; membra sua nos fecit... Patitur adhuc Christus pressuram, non in carne sua, in qua ascendit in coelum, sed in carne mea, quae adhuc laborat in terra. Nisi enim Christus et in membris suis, hoc est fidelibus suis, pressuram ipso pateretur, Saulus in terra Christum in coelo sedentem non persequeretur » (*Cfr. Act., IX, 4*: « Saule, Saule, quid me persequeris? »)

*P. de Gallifet, S. J.*, postulator cause, in libello Benedicto XIII (1726) oblato « *De cultu SS. Cordis Jesu* », 1. I, c. 5, asserit : « In cultu autem sacrosancti Cordis Jesu finis propositus in hoc praecipue consistit, ut amoris Jesu ab ingratis hominibus repudiato faciamus satis voluntaria expiatione ad Cor Jesu... finis autem festi sacratissimi Cordis Jesu est haec ipsa reparatio Cordi amantissimo et afflictissimo exhibenda ».

*Postulatio Episcoporum Poloniae (a. 1765)*: Accedit alia iustissima ratio huius festi instituendi, ex fine nempe reparandi iniurias illatas Christo Domino in Sacramento Eucharistiae... aequum plane est, ut festum instituatur, in quo eae iniuriae violati honoris obsequiis sarciantur... ut Cordi Christi, amoris erga homines in Eucharistia flammis incenso et ab ipsis hominibus impie ingratis in illo ipso mysterio (Eucharistiae), iusta satisfactio et conveniens reparatio adhibeatur ».

*S. Margarita-Maria*: eam Dominus alloquens, sit: « Ecce Cor meum, Cor illud tanto amore hominum suc- [p.460] cenum, ut nihil praetermiserit viribus exhaustis penitus atque

consumptis, quo suum amorem iisdem testaretur. Sed pro recompensatione a plerisque non recipio nisi ingratitude per ipsorum irreverentias et sacrilegia et frigus et contemptum, quae mihi in hoc amoris Sacramento exhibent. Quod eo acerbius mihi accidit, quod a personis quoque mihi dicatis talia pati cogor. Itaque a te requiro, ut feria sexta, quae octavam festi Corporis mei proxime sequitur, Cordi meo colendo proprie sit dicata, ut eo die ad sacram mensam accedant, et iniurias Cordi meo, in Altaris mysterio eo maxime tempore, quo palam fidelium venerationi expositus sum, inflictas, violati honoris expiatione resarciant ».

*S. Thomas, Aquinas* («*Summa Theolog.* », I-II, q. 28, a. 2): « In aurore amicitiae, amans reputat bona vel mala amici sui sicut sua, et voluntatem amici sicut suam: ut quasi ipse in suo amico videatur bona vel mala pati et affici. Et propter hoc proprium est amicorum eadem velle et in eodem tristari et gaudere » - *Ibid.*, a. 4: « Amor amicitiae quaerit bonum amici; unde quando est intensus, facit hominem moveri contra omne illud, quod repugnat bono amici. Et secundum hoc aliquis dicitur zelare pro amico, quando, si quae dicuntur, vel fiunt contra bonum amici, homo repellere studet; et per hunc etiam modum aliquis dicitur zelare pro Deo, quando ea, quae sunt contra honorem vel voluntatem Dei, repellere secundum posse conatur..., qui quaelibet prava, quae viderit, corrigere satagit; si nequit, tolerat et gemit ».

*Leo XIII (Litt. Apost. d. 28 junii 1889)*: « Praecipuus huius cultus finis ille est, scilicet ut ingrati animi crimen tot hominibus commune, debitis obsequii, amoris et pietatis officiis expietur et Deus per SS. Cor Jesu humano genere placetur ».

*Pius XI* («*Miserentissimus Redemptor* », d. 8 maii 1928): « Et vere expiationis potissimum seu reparationis spiritus primas semper potioresque partes habuit [p.461] cultu Cordi Jesu exhibendo, nihilque eo congruentius origini, indoli, virtuti, industriis quae huic religionis formae sunt propriae, ut rerum memoria et usus, sacra item liturgia atque Summorum Pontificum acta confirmant...

Quo autem perfectius oblatio nostra nostrumque sacrificium sacrificio dominico responderit, id est amorem nostri cupiditatesque nostras immolaverimus et carnem crucifixerimus crucifixione ea mystica, de quo loquitur Apostolus, eo uberiores propitiationis atque expiationis pro nobis aliusque percipiemus fructus. Mirifica enim viget fidelium omnium cum Christo necessitudo, qualis inter caput et cetera corporis membra intercedit, itemque arcana illa, quam fide catholica profiteremur, Sanctorum communione... Accedit quod passio Christi expiatrix renovatur et quoddammodo continuatur et adimpletur in corpore suo, quod est Ecclesia. Etenim, ut rursus sancti Augustin' verbis utamur, « passus est Christus quidquid pati debuerat; iam de mensura passionum nihil deest. Ergo impletae sunt passiones, sed in capite; restabant adhuc Christi passiones in corpore ».

*Pius XII* («*Mystici Corporis* », d. 29 junii 1943): « Tremendum sane mysterium, ac satis numquam meditatum: multorum enim salutem a mystici Jesu Christi Corporis membrorum precibus voluntariisque afflictationibus, ab iisdem hac de causa susceptis, pendere ».

«*Allocutio ad membrum Cap. Gen.*», d. 2 septemb. 1958: « Sed aliud quoque est, quod ex ipsius Instituti vestri praeceptis non potestis negligere. Non tantummodo enim Jesus puerulus, adulescens, atque absconditam, privatam, publicamque vitam traducens, studiosae impensaeque imitationi vestrae proponitur, sed Divinus quoque Redemptor cruci suffixus, atrocibus affectus doloribus, vitamque suam pro nostra salute donans. Quod agitur Apostolus gentium asseveravit: « Adimpleo... ».

*Rev.ms P. Coudrin*: « Mes pauvres enfants seront [p.462] toujours les enfants de la Croix, pour être parfaitement du Coeur de notre bon Maître » (*ep. 14 nov. 1803*): - « Ne perdons pas de vue que Notre Seigneur veut que nous entrions particulièrement dans le crucifiement de son Coeur » (*Epist. encycl. 14 april. 1817*); - « L'amour de la croix était ce qu'il (le Bon Père) recommandait avec plus d'instance » (*P. Hilarion Lucas* «*Vie du Bon Père* » *manuscrit, p. 105*).

*Rev.ms P. Euth. Rouchouze*: « On nous l'a redit déjà bien des fois, on ne cessera de nous le répéter, être Enfant des Sacrés-Coeurs et être victime, c'est tout un » (*Epist. encycl. 6 januarii 1869*). Alibi saepius spiritum reparationis sublineat.

*Rv.ms P. Flav. Prat:* « Cet esprit, c'est l'esprit même de nos vénérés Fondateurs, de leurs dignes successeurs, de tous leurs véritables enfants, c'est l'esprit de la Congrégation, c'est l'esprit de victime, d'immolation, de sacrifice, d'hostie... Notre esprit, c'est l'esprit même de la dévotion aux Sacrés-Coeurs et cette dévotion est la base, le fondement, la fin propre, la raison d'être de la Congrégation » (*Epist. encycl. 6 januarii 1918*).

*S. Liturgia:*

« Deus qui nobis, in Corde Filii tui, nostris vulnerato peccatis, infinitos dilectionis thesauros largiri dignaris; concede, quaesumus, ut illi devotum pietatis nostrae praestantes obsequium, dignae quoque satisfactionis exhibeamus officium. Per eundem Dominum » (*In festo SS. Cordis Jesu*).

« Suscipe, Sancte Pater omnipotens aeternae Deus, hanc immaculatam hostiam, quam ego indignus famulus tuus offero tibi Deo meo vivo, et vero, pro innumerabilibus peccatis, et offensionibus, et negligentibus meis, et pro omnibus circumstantibus, sed et pro omnibus fidelibus christianis vivis atque defunctis: ut mihi, et illis proficiat ad salutem in vitam aeternam. Amen ».

**[p.463]** 6) *Cor Mariae idque SS. Cordi Jesu unitum*

*S. Scriptura:* apud *S. Lucam* (qui est « Evangelista Cordis Mariae » ut ait *S. Eudes*), inveniuntur verba (II, 19, 51, 35): « Maria autem conservabat (i. e. obiectum contemplationis fecit) omnia verba haec (post adorationem pastorum) conferens in corde suo » (unde « Cor Mariae fuit primum Evangelium Spiritus Sancti » *Petr. de Corona, O. P.*); « et mater eius conservabat omnia verba haec (post Jesum recuperatum in templo) in corde suo»; - - « Et tuam ipsius animam pertransibit gladius » (auctores ecclesiastici, ut iam *Origenes*, « animam » reddunt per « Cor »). « Ecce mater tua » (*Joan., XIX, 27*), in quibus verbis *PP.* vident proclamationem maternitatis spiritualis Mariae erga nos. - In *NT*, Maria unitur Christo in omnibus mysteriis vitae suae, inde a nativitate ad mortem usque. - Ex *AT*, *Cantic. Cant. BMV* applicatur; «c'est le livre du Coeur virginal et des célestes amours de la Mère de la belle dilection » (*S. Eudes*).

*Traditio:*

*S. Augustinus:* Materna propinquitas nihil Mariae, profuisset, nisi feliciter Christum corde quam carne gestasset (« *De Virginit cap. 3* »).

*S. Leo Magnus (+461):* « Prius (Maria) concepit mente quam corpore » (« *Sermo de Nativitate Domini* ») - Expressio « Cor Mariae » theologiam intrat cum *Eadmero (+1124)*, qui fuit discipulus *S. Anselmi*: Apud *Eadmerum* inveniuntur expressiones « mundatum cor - castissimum ac simplex cor » - « pura sanctitas et sanctissima puritas piissimi pectoris eius ». Apud *S. Gertrudem* (« Legatus divinae pietatis ») et *B. Mechtildem Hackeborn.* (« Liber specialis gratiae ») devotio *SS. Cordis Jesu* indissolubiliter unitur devotioni *S. Cordis Mariae*. *S. Gertrudis* Cor Jesu Cordi Mariae offerre non timet. - **[p.464]** *S. Brigitta (+1373)* unionem inter Corda Jesu et Mariae accentuat « quasi cor unum ambo fuimus ».

*S. Bernardinus Senensis (+1444):* «De hoc igitur Corde quasi fornace divini ardoris Virgo Beata protulit verba bona, id est verba ardentissimae caritatis. Sicut enim a vase summo et optimo vino pleno, non potest exire nisi optimum vinum, aut sicut a fornace summi ardoris non egreditur nisi incendium fervens: sic de Corde Matris Christi exire non potuit, verbum, nisi summi summeque divini amoris atque ardoris » (« *Sermo IX de Visitatione* »).

*S. Thomas Aquinas (+1274):* recolenda eius doctrina de propinquitate Mariae ad Jesum: *In Epist. ad Rom., VIII, 1, 5; Summa Theolog., III q. 2, a. 11, ad 3; q. 27, a. 4, a. 5.*

*Auctor anonymus (versus 1400):* « Hoc ergo duplex intremus mare, scilicet tuo Filio crucifixo et tuo corde sibi confixo compatiendo, et de nostris iniquitatibus, quae tantae necis

fuerunt occasio, intime contristando, si volumus Cor tuum intrare quod factum est mare magnum et nimium spatiosum. Quis non liberanter ergo intrabit hoc mare, ut possit Cor Virginis introire? Hi certe bene intrant Cor tuum et sunt continuo in Corde tuo qui Filii sui ruminant passionem. Impossibile est enim, mater piissima, Filii tui intrare vulnera, et non intrare Cor tuum, quia illa vulnera sunt in Corde tuo perpetuo collocata... Non recedat homo a Christi contumelia et vulnere, si non vult de tuo Corde exire. Ibi fit homo totus virgineus, totus sanctissimus, totus divinus, obliviscitur homo sui. Solum recogitans quae sunt matris et Filii » (« *Meditatio de Salutatione BMV* »; PL: 149, 578. - In editione Migne, indicatur hoc opusculum spurium S. Anselmi Lucensis).

S. Franciscus Sales. (+1622): « C'est à la vérité deux personnes, Notre Seigneur et Notre Dame, mais en un Coeur, en une âme, en un esprit, en une vie; car si le [p.465] lien de la charité liait et unissait tellement les chrétiens de la primitive Eglise qu'ils n'avaient qu'un coeur et qu'une âme, combien avons-nous plus de raison de dire qu'ils n'étaient qu'une âme et qu'une vie ».

S. Joan. Eudes (+1680): « Cor incomparabile Virginis, totum erga Deum et proximos cantate exaestuans, una cum Christo redemptionis operi adlaboravit. Ex hoc enim sanctissimo Corde, ut sapientissimus vir, eximius Virginis diens, ait, fides et consensus, ex quibus mundi salus initium sumpsit, processerunt; siquidem Deus non nisi hoc inflammato Corde consentiente, Incarnationis perficere voluit mysterium, mysteriorum omnium principium nostraeque salutis fundamentum omniumque scaturiginem gratiarum, quas nobis, ut a peccati atque inferni servitute liberaret coeloque inferret, comparavit, Ex intima eius cum Christo connexione beatissima Virgo cor unum, animamque unam, unumque spiritum ac voluntatem cum Ipso habuit... (« *Le Coeur admirable...*») - « Que ce Coeur sacré de ma très chère Marie soit l'âme de mon âme et l'esprit de mon esprit; que ce Coeur aimable soit le principe de ma vie et de toutes mes pensées, paroles, actions, sentiments et affections; que je fasse toutes mes actions et que je porte toutes mes peines et afflictions en l'amour, en la charité, en l'humilité, en la soumission, en la patience et dans les autres saintes dispositions et intentions de ce très saint Coeur ».

Card. de Bérulle (+1629): « Ce point (le séjour de Jésus dans le sein de Marie) est si tendre et si sensible qu'il doit être plutôt célébré par le coeur que par la langue. Aussi est-ce un mystère de coeur, et la langue ne peut exprimer ces douceurs et ces tendresses. C'est un mystère de deux coeurs les plus nobles et les plus conjoints qui seront jamais... O Coeur de Jésus vivant en Marie et par Marie! O Coeur de Marie vivant en Jésus et pour Jésus! O liaison délicieuse de ces deux Coeurs! Béni soit le Dieu d'amour et d'unité qui les unit ensemble: [p.466] qu'il unisse nos coeurs à ces deux coeurs, et qu'il fasse que ces deux coeurs vivent en unité en honneur de l'unité sacrée qui est dans les trois Personnes divines (« *Oeuvres de piété* », n., XLV, art. 9).

Pius IX. (Bulla « *Ineffabilis Deus* », d. 8 dec. 1854): « Sanctissima Virgo arctissimo et indissolubili vinculo cum Illo (Christo) coniuncta ».

Leo XIII (« *Supremi Apostolatus* », d. 1 sept. 1883): « servandi hominum generis consors facta... pacis nostrae apud Deum sequestra et coelestium administra gratiarum, in celsissimo potestatis est gloriaeque fastigio in coelis collocata, ut hominibus ad sempiternam illam civitatem per tot labores et pericula contendentibus, patrocinii sui subsidium impertiat ».

Pius XI (« *Miserentissimus Redemptor* » d. 8 maii 1928): « Hisque denique votis inceptisque Nostris praesens arrideat Virgo Dei Parens benignissima, quae, cum Jesum nostrum Redemptorem ediderit, aluerit, ad crucem hostiam obtulerit, per arcanam cum Christo coniunctionem eiusdemque gratiam omnino singularem, Reparatrix item exstitit pieque appellatur... qui unus cum sit « Mediator Dei et hominum » (I Tim., II, 5), suam sibi Matrem adsistere voluit peccatorum advocatam gratiaeque ministram ac mediatricem... ».

S. Pius X (« *Ad diem illum* », d. 2 febr. 1904): « Ex hac autem Mariam inter et Christum communionem dolorum ac voluntatis, promeruit illa ut reparatrix perditum orbem dignissime fieret, atque ideo universorum munerum dispensatrix, quae nobis Jesus nece ac sanguine

comparavit... Ea tamen, quoniam universis sanctitate praestat coniunctionemque cum Christo, atque a Christo ascita in humanae salutis opus, de congruo, ut aiunt, promeret nobis quae Christus de condigno promeruit, estque princeps largiendarum gratiarum ministra ».

*Pius XII («Nuntius radiophonicus » d. 31 octob. 1942):* «A voi, al vostro Cuore Immacolato, Noi, Padre [p.467] commune della grande famiglia cristiana, come Vicario di Colui al quale fu concesso ogni potere in cielo e in terra, e dal quale ricevemmo la cura di quante anime redente col suo sangue popolano l'universo mondo, - a Voi, al vostro Immacolato Cuore, in quest'ora tragica della storia umana, affidiamo, rimettiamo, consacriamo non solo la Santa Chiesa, corpo mistico del vostro Gesù, che soffre e sanguina in tante parti e in tanti modi tribolata, ma anche tutto il mondo straziato da feroci discordie, riarso in un incendio di odio, vittima delle proprie iniquità ».

*S. C. Rituum (Decret. d. 4 maii 1944, dicit Pium, XII mundum Cordi Immacolato Mariae consecrasse d. 8 dec. 1942, novumque Officium festi Cordis Immaculati (d. 22 augusti) in memoriam huius consecrationis celebrari oportere):* « Hoc porro cultu Ecclesia Cordi Immacolato Beatae Mariae Virginis debitum honorem tribuit, cum sub huius Cordis symbolo Dei Genitricis eximiam singularemque animae sanctitatem, praesertim vero ardentissimum erga Deum ac Jesum Filium suum, amorem, maternamque erga homines divino Sanguine redemptos pietatem devotissime veneratur ».

*Pius XII (« Haurietis aquas », d. 15 maii 1956):* «Quo vero ex cultu erga augustissimum Cor Jesu in christianam familiam, imo et in omne genus hominum copiosiora emolumenta fluant, curent christifideles, ut eidem cultus etiam erga Immaculatum Dei Genitricis Cor arcte copuletur. Cum enim ex Dei voluntate in humanae Redemptionis peragendo opere Beatissima Virgo Maria cum Christo fuerit indivulse coniuncta, adeo ut ex Jesu Christi caritate eiusque cruciatibus cum amore doloribusque ipsius Matris intime consociatis sit nostra salus profecta, congruit omnino ut a christiano populo, quippe qui a Christo per Mariam divinam vitam sit adeptus, post debita erga Sacratissimum Cor Jesu exhibita obsequia, etiam Cordi amantissimo coelestis Matris adiuncta pietatis, a- [p.468] moris, grati expiantisque animi studia praestentur. Cui quidem sapientissimo suavissimoque Dei Providentis consilio omnino concinit memorandus ille consecrationis ritus, quo Ipsimet Ecclesiam sanctam itemque universum terrarum orbem Intaminato Cordi Beatae Mariae Virginis sollemniter dicavimus ac devovimus ».

*Card. Tisserant («La consécration au Coeur Immaculé de Marie » in Doc. Cath. d. 12 octob. 1958, c. 1305-1311):* « La Vierge Marie a été prédestinée de toute éternité, dans les conseils divins, pour être la Mère du Fils de Dieu, associée à son oeuvre rédemptrice. Sa position, dans l'accomplissement du programme de notre salut, est une position unique. L'Eglise a toujours mis sa confiance dans l'aide et le patronage de Marie... L'Eglise est la continuation, dans le temps, de l'Incarnation du Christ et la réalisation, au cours des siècles, du salut du genre humain, opéré par lui. Ceci explique la position de Marie dans l'Eglise et sa mission envers elle.

La consécration à Marie implique, de la part des chrétiens, un dévouement total à leur Souveraine. Marie se trouve engagée, dans sa puissance comme Reine, et dans son amour comme Mère des hommes rachetés par son Fils, à s'employer au triomphe du Royaume de Dieu. En se consacrant à Marie, le chrétien met en oeuvre son intelligence, puisque, instruit par le Magistère de l'Eglise, il reconnaît l'ordre voulu par Dieu dans l'affaire du salut, et il pose un acte de volonté en prenant un engagement vital... Se consacrer à Marie, c'est se disposer à être des instruments dociles entre ses mains, pour assurer à sa dépendance le triomphe de l'Eglise. Les consacrés savent qu'ils seront utiles dans la mesure où ils seront dociles, car c'est à Marie qu'il est réservé de conduire l'Eglise... Les consécrationes individuelles au Coeur immaculé de Marie peuvent beaucoup, car Dieu sait se servir pour ses plus grands desseins de ceux qui sont les plus faibles suivant le monde... ».



*Rv.ms. P. Coudrin*: «La consécration aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie est le fondement de notre Institut » (*Memoriale, d. 6 dec. 1816*); - « Rappelons-nous seulement que nous sommes voués aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie, et qu'à cette précieuse profession sont indubitablement attachées de douces et saintes amertumes, inséparables de notre vocation » (*Epist. d. 17 julii 1835*); - « C'est par le divin Coeur de Marie qu'on adore chez nous le Sacré-Coeur au T. Saint Sacrement de l'autel » (*d. 1 jan. 1801*); - « C'est par vous, bonne et tendre Mère, c'est par votre Coeur sacré que nous arriverons sûrement au Coeur adorable de votre cher et divin Fils. Frayez-nous en le chemin, ou plutôt, placez-nous y vous-même, afin que nous puissions y trouver un asile pendant la vie et le repos pendant l'éternité » (*Oratio composite versus finem a. 1800*); - « Le Coeur de Marie est transpercé. C'est par cette voie que nous allons au Coeur de Jésus » (« *Sententiae de Adoratione* »; cf r. quoque *ep. encycl. d. 14 aprilis 1817*).

*Mater Henriette*: «Dès nos débuts la S. Vierge nous a pris sous sa protection, elle nous a présentés à son divin Fils, auprès duquel elle intercède pour nous (« *Billet* »).

*Rev.ms. P. Euth. Rouchouze* (*Epist. encycl. d. 6 jan.. 1869*): « En vertu de notre profession, ne sommes-nous pas les Enfants des Coeurs Sacrés de Jésus et de Marie... ne sont-ils pas nos vrais Parents selon l'esprit et dans l'ordre de la grâce... » - insuper quarta ep. encycl. dicatur unioni inter SS. Corda Jesu et Mariae; textus legitur aptid I. Banos «*La Dévotion aux SS. Coeurs de Jésus et de Marie dans la Congrégation des ss.cc.*», Romae 1956, p. 332 sq.

*R. P. Mateo*: « Nous n'avons à envier aucun Ordre quel qu'il soit; nous avons en héritage le S. Coeur de Jésus et le S. Coeur de Marie, le tabernacle; quoi de plus [p.470] sublime? » (*Registre des Actes et Décrets des Chap. Généraux* (1923), t. III, p. 104).

Idem. (« *Au Roi d'Amour par la Reine des Coeurs* » in « *Rex Amoris* », jan. 1954, p. 174-175, desumptum ex opusculo eiusdem tituli): « Après le Père, qui jamais connut Jésus sinon Marie, la Mère? Ayons donc recours aux leçons de Marie... C'est dans le Coeur de Marie, que le Bien-Aimé donne rendez-vous aux âmes qu'Il veut instruire dans les secrets de son Coeur... ».

*Rv.ms. P. d'Elbée* (*Epist. encycl. d. 28 aug. 1945*): « Quels mots de la terre, pourront exprimer jamais notre action de grâces pour avoir reçu en héritage spécial le Coeur de Marie notre Mère. Qu'elle-même, après l'avoir obtenu, nous rende digne d'un tel privilège ».

— Commendatur oratio « O Reine du bel Amour, jetez un regard de tendresse sur la Congrégation que Vous avez possédée dès son berceau... » (oratio composita a P. Mateo tempore Capit. Gener. 1923).

### *S. Liturgia:*

« Miranda matris viscera, - Miranda sunt et ubera; - Regale sed Cor omnibus - Miraculis praestantibus - Tuum pectus divinorum - Splendens arca thesaurorum - Virtutum sacrarium. - Summus Pater collocavit - In te, quas plus adamavit - Secretas divitias ».

« O quale gaudium - Cor Virginis fovet! - Quantum incendium - Amoris commovet - Christi victoria! - Matris intus salit - Pectus impatiens - Sequi Natum velit - Qui coelum gestiens - Intrat in gloria ».

« Ave Cor Immaculatum - Cor dilectum, Cor beatum Cor plenum omnis gratiae; - Salve, vera salus mundi, - Tollens carnem pereundi; - O vas misericordiae; - Vas repletum cunctis bonis - Patens malis atque bonis, - Dans pacis beneficia. - In hoc vase me conclude, - Dulcis Mater, nec exclude - A tua grata gratia ».

« Gaude, Maria, Mater Redemptoris: ecce vulne-[p.471] rasti et rapuisti Cor eius, et factum est cor tuum; ipsumque nobis dedisti, ut cum Patre et Matre cor unum habeamus » (S. Eudes). - « Pater misericordiarum et Deus totius consolationis, qui propter nimiam charitatem qua dilexisti nos, dilectissimi Filii tui Cor amantissimum nobis ineffabili bonitate donasti, ut te uno corde cum ipso perfecte diligamus; praesta quaesumus, ut cordibus nostris inter se, et cum corde Jesu, in unum consummatis, omnia nostra in humilitate et charitate eius fiant,

atque, ipso interveniente, iusta cordis nostri desideria compleantur. Per eundem Dominum... » (S. Eudes).

«Benedictum sit Cor amantissimum Jesu et Mariae, fons vivus benedictionis, formax amoris, thronus divinae voluntatis, sanctuarium Divinitatis » (S. Eudes). - «Hoc Corde quid sublimius? - Abyssus alta gratiae - Quid Corde tali dignius? - Est thronus Regis gloriae ».

— « Domine Jesu Christe, noster apud Patrem mediator, qui beatissimam Virginem Matrem tuam, matrem quoque nostram et apud te Mediatricem constituere dignatus es; concede propitius, ut quisquis ad te beneficia petiturus accesserit, cuncta per eam impetrasse laetur...» (*In Festo BMV omnium gratiarum Mediatricis*). - « Deus, qui in Corde beatæ Mariæ Virginis dignum Spiritus Sancti habitaculum praeparasti: concede propitius; ut eiusdem purissimi Cordis festivitatem devota mente recolentes, secundum Cor tuum vivere valeamus... » (*In Festo Purissimi Cordis B.M.V.*). - «Benedictum sit Cor tuum, Domina, cum quo ardentem et sinceriter Filium Dei dilexisti » (S. Bonaventura) - « Cuncta, quae nobis meruit Redemptor, - Dona partitur genitrix Maria - Cujus ad votum sua fundit ultro - Munere Natus ».

## APPENDIX II

### [p.472] *Brevis conspectus historicus et doctrinalis de Consecratione*

Occurrit consecratio in antiquitate pagana (apud Romanos et Graecos), ut obiectum habens templa et res caeremoniis sacris destinatas. In versione latina VT « consecratio » saepius adhibetur: dicit sanctificationem, Deo dicationem, subtractionem usui profano. In NT vox non invenitur, sed vox aequivalens « sanctificatio ». Primaevae generationes christianismi, non utuntur termino « consecratio », sed cum apparitione elementi ritualis, Patres consecrationem applicant diversis rebus (templum, altare, vasa...) et hominibus (episcopi, sacerdotes). Post Medium Aevum « consecratio » novam induit significationem: donatio totalis hominis Deo. Iuxta consecrationem « ritualement » nova significatio oritur: consecratio « moralis ». Forsan nova significatio cohaeret cum doctrina ac liturgia baptismi, qui ut ontologica consecratio petit renovationem hominis conscientiam ac totalem donationem. Etenim, et Scriptura et Patres agunt de consecrativa virtute baptismi. Quae evolutio in Schola Gallica (de Bérulle, S. Eudes) maxime favetur: « interioritas » vitae spiritualis premit donationem totalem in relatione ad baptismum, simulque aspectum christocentricum (terminus ad quem). Terminus consecrationis plenam expansionem accipit in devotione erga SS. Corda Jesu et Mariae. Hisce ultimis temporibus non solum vitam interiorem singulorum, sed et socialem communitatis exprimit: agnitione domini Jesu et Mariae super nationes ac familias; quoque nostris diebus consecrationis habitudo ad vitam liturgicam, sacramentalem et apostolicam, inculcatur.

*Definitio:* rei vel personae subtractio usui profano ac peccato, cultui Dei addictio, quod homo libenter agnoscere debet et ad effectum deducere per donationem totalem Deo. Tria ibi deprehenduntur elementa: detractio a profano et peccato (negative) - purificatio, poenitentia, qui est motus a profano in divinum, praevia conditio ut Deo acceptabilis fiat - in sphaeram divini admissio. Ideo consecratio complectitur: sacrificium et mortem; purificationem, reparationem, sanctificationem, Dei glorificationem.

*Divisio:* « ontologica »: ritus externus, positus ab eo qui Dei nomine agit, quo res vel persona, per transitum e conditione profana vel peccaminosa, Deo ac divino cultui specialiter destinatur. Causa efficiens: Deus qui est sanctus per excellentiam, unde Dei interventus requiritur ut creata entia gaudeant facultate consecrandi. Deus est causa efficiens prout mundum sanctificans ac homines ad unionem cum Se appellans. - Causa materialis: circa quam: res vel personae, res quidem consecrantur ut evadant media sanctificationi hominum inservientia. Ipsa causa materialis: ritus externus, propter quem nuncupatur quoque consecratio « ritualis » vel « publica », ritus symbolisat effectum divinum in campo ontologico. - Causa formalis: transitus a profano vel peccaminoso in unionem cum Deo, quo communicatur elementum ontologicum, sacrale, sed quod est accidentale; ratione cuius nuncupatur et consecratio « constitutiva », i. e. res vel persona constituitur sacra. Sacrificatio

admittit varios gradus, incipiendo a creatione, quia omnes res creatae propter Deum sunt. Post originale peccatum humanitas ac et mundus cum ipsa, subierunt profanationem; sed Deus per Christum mundum iterum sanctificare, consecrare voluit per peccati deletionem seu redemptionem, qua homo ad unionem divinam rursus assumitur. Exstant varii gradus sanctitatis ontologicae in Sacramentis, maxime in us, quae characterem imprimunt. - Causa finalis: Dei gloria in creaturis, praecipue in hominibus, cuius culmen est beatitudo.

Consecratio « moralis »: actus quo homo utut persona vel membrum societatis seipsum vel et totam societatem Deo tradit, Dei jura agnoscens; est responsum seu [p.474] conscia consecrationis ontologicae acceptatio simulque voluntas vivendi iuxta hanc vocationem. - Causa efficiens: ab homine fit ut persona vel membrum societatis; quia rationalis, debet modo conscio ac voluntario vivere relationem dependentiae ad Deum. Deus in homine operatur, sed et homo cooperetur oportet cum gratia Dei, libenter se divino dominio tradendo. Cum ab homine fiat, haec consecratio nullatenus novum ordinem constitutum, sanctitatis fundare valet, sed est explicita acceptatio obligationum vel consiliorum. Haec consecratio impossibilis, est, ut liquet, in entibus irrationabilibus; ideo a solo homine peragi potest. Homo se personaliter consacrat, nam ut persona proprium habet valorem ac cum Deo relationem iniens personalent. Etiam diversae societates ut tales se Deo, consecrare valent ac debent, peragitur prae ceteris ab eo qui auctoritatem ac curam communitatis exercet. - Causa materialis : circa quam : homo cum omnibus suis facultatibus ac potentiis, cum bonis externis, in quibus, saltem aliquomodo dominium habet. Ipsa causa materialis est actus internus mentis vel quoque externe expressus; qui externus actus praeprimis in consecratione societatis exprimitur oportet, quemadmodum in consecratione professionis religiosae, quo in Ecclesia status iuridicus accipitur. Actus initium constituit status consecrati, donum suiipsius perpetuum esse debet, sed actus eiusque renoatio magnum momentum habet prout est symbolum consciae responsionis hominis. - Causa formalis: est totalis clônatio. Homo agnoscit suam dependentiam a Deo in naturalibus ac supernaturalibus bonis, ac conscie vitam integram iuxta divinam intentionem vivere cupit. Non postulatur novus essendi modus (indoles sacralis) prout evenit in. consecratione ontologica; sed responsum conscium, explicitum erga divinam vocationem, prout in nova oeconomia salutis efficitur per Christum in Ecclesia. In antiquitate « consecratio » fere numquam hoc sensu intelligitur, dum S. Augustinus ac S. Thomas loquuntur de devotione. A-[p.475] pud S. Thomam Aquinatem termini « devotio-sanctitas-caritas » quandam includunt donationem; donatio prae ceteris innuit responsum hominis gratiae ac divinae vocationi. - Causa finalis: Dei gloria; subiectum cui: Deus, a quo homo totaliter pendet, qui hominem creavit et ad vitam supernaturalem evexit. Nisi Deus est causa efficiens consecrationis ontologicae; unde hominis responsum in morali consecratione ad Deum penitus refertur. Sed in hac salutis oeconomia Deus homines sanctificare vult per mediationem Christi, per unionem cum Christo in Corpore mystico. Vi huiusce principii consecratio Cordi Mariae vg. non tout exclusivam consecrationem Deo, sed ei plene adstipulatur quia in linea intentionis divinae. Enimvero talis Cordi Mariae consecratio intrat ipsam nostram relationem cum Deo, quae fundamentum suum assumit e baptismo.

Baptismus vero est consecratio ontologica, nam in Sacramentis, et prae ceteris in baptismo, homo unitur Christo in suis mysteriis mortis ac resurrectionis itaque ontologice regeneratur, sanctificatur «consepulti cum illo per baptismum in mortem, ut quomodo Christus surrexit a mortuis... ita et nos in novitate vitae ambulemus... Ita et vos existimate, vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo, in Christo Jesu Domino nostro» (Rom., VI 3-4). Doctrina iam classica autumanda apud S. Thomam (*In IV Sent.*, d. 1, q. 1, a. 1, qc. 1; *Summa Theolog.*, III, q. 63, a. 6, ad 2). Consecratio ontologica prout efficitur a baptismo accedit ad conceptum iustificationis a C. Tridentino stabilitum: « translatio ab eo statu in quo homo nascitur filius primi Adae in statum gratiae et adoptionis filiorum Dei per secundum Adam Jesum Christum Salvatorem nostrum » (sess. VI, cap. 4; DB 796). - Sed Dei vocatio aciativa divina non mere materialiter seu passive ab homine acceptantur, postulant hominis responsum; Deus cum hominibus agit ut persona ad personam, ut amans ad amatum. Ideo relatio interpersonalis

[p.476] petit hominis responsionem, donationem. Applicatio redemptionis Christi non mechanice operatur, postulat consensum liberum, vitalem, si homo rationis usu gaudeat. Postulatur receptivitas activa, personalis « secundum propriam cuiusque dispositionem et cooperationem » ut ait C. Tridentinum (sess. VI, cap. 7; DB 799). Homo respondeat oportet per fidem, spem, caritatem, per personalem conversionem e peccatis ad Deum, per integram donationem Christo in Corpore mystico. Consecratio « moralis » ut responsio indicit liberationem a peccatis, servitudinem Christi; sed induere debet aspectum amoris filialis, a. v. e « corde » procedat oportet, ex imis personalitatis « Christum habitare per fidem in cordibus vestris, in caritate radicati... » (Eph., III, 17).

Consecratio Cordi Jesu et Cordi Mariae solidissime fundatur super dominium Christi et Mariae prout hoc adest e jure nativo, acquisito ac e libera electione hominum. Consecratio moralis est responsum dono baptismi, ope cuius initiatur oeconomiae salutis, ac Ecclesiae incorporatur homo, a. v. intrat ordinem Redemptionis in quo Maria eximium locum occupat, sicut Christus huius ordinis est causa et auctor, qui Mariam sibi associatam voluit. Multi auctores libenter appellant ad titulum baptismi ut consecrationem fundent: Bartholom. de los Rios Alarcôn (t 1652), de Bérulle (t 1629), S. Eudes (t 1680), S. Grignon de Montfort (t 1716). Quod Mariam spectat: Deum eam ontologice consecravit per praesentiam Verbi Incarnati ut Redemptoris, per participationem Mariae mysteriis Christi Redemptoris; Mariae moralis consecratio stat in dono suo personali ut per consensum in maternitatem, per partes suas activas in redemptione humani generis. Iamvero unio Christum inter et Mariam specialem affert relationem cum Corpore mystico, cuius Maria est Typus (in Maria adest prima definitiva repraesentatio novae hominis nativitatis quae postea in Ecclesia efficitur seu effectum obtinet suum), Mater (principium [p.477] receptivum supernaturalis vitae et consecrationis humanitatis; eius permanens interventus in coelis quoad gratiarum distributionem». Unde, eo ipso quod baptismus nos ontologice consecrat ut membra Corporis mystici, peculiare inimus relationes cum Maria, cum eius Corde, quod est intimum suae personalitatis, et veluti compendium totius Mariae activitatis. Igitur consecratio moralis hominis Deo ut responsio gratiae Baptismi, sane includit consecrationem iam Cordi Jesu, sed et Cordi Mariae, quia cum et in Maria Deo ac Christo consecrati sumus.

Ast, paulisper cogitando de consecratione Cordibus Jesu ac Mariae, prout illa fundatur in baptismo, sat facile perspicitur hunc fundamentum finaliter redire ad fundamentum «dominium », prout nititur titulo « iuris acquisiti », quia baptismus, sicut cetera gratiae dona, pertinet ad salutis media a Christo Redemptore nobis promerita. (De quo themate opus praeparatur a Patre P. Heemskerk,ss.cc.).

### APPENDIX III

#### [p.478] *Cultus SS. Cordis Jesu et Psychologia hodierna*

Ostenditur adaptatio huius cultus naturae humanae, prout a psychologia hodierna postulatur. - Psychologi moderni accentuant necessitatem fundamentalem aequilibrii affectivi; pathologia mentalis admittit defectum aequilibrii mentalis fere semper sistere in insufficientia affectivitatis, etiam in casu s. d. defatigationum « intellectualium ». Constat evolutionem ordinariam affectivitatis non semper sequi evolutionem physicam et intellectualem. Unde status adultus non unice constituitur per intelligentiae suscitationem, sed et per transitum ad dominium amoris, quod non significat detectionem voluptatis, sed detectionem aliorum cum sui oblitu. Nec affectivitas penitus coincidit cum sexualitate (in sensu Freudismi); Jung v.g. demonstravit indolem aggressivum non coincidere cum invidia sexuali; aliunde, ut iam Scheler asseraverat, phaenomena sympathiae transcendunt dominium sexus, pertinent ad campum « oblativitatis », qui campus verum statum adultum signat.

Vita religiosa sanam evolutionem naturalem supponit, nam relationes habet cum legibus vitae humanae, inde stadium infantiae et aetatis adultae quoad evolutionem admittit, quod

ultimum stadium supponit aequilibrium affectivitatis, transitum ad stadium oblativitatis. Plenitudo religionis involvit transitum ad amorem, donationem suiipsius, victoriam supra aggressivitatem infantilem, diffusionem affectivitatis religiosae, simulque maturitatem in relationibus affectivis cum Deo, i. e. decentrationem, oblitum sui. Quod ultimum difficile est; inde ab infantia homo, ut psychologi aiunt, est « possessivus » seu « captativus », omnia sibi attrahere conans. Sed hoc eo vel magis, quia et omnis religiosa vita eodem modo incipit, est necessario « interior », i. e. attentionem movens in seip- [p.479] sam; et hoc conditio est omnis « conversionis » ad Deum.. Sed datur ibi pericultun « autismi » vel « introversionis » Ut aequilibrium statuatur, anima resolute ad Deum se dirigat oportet tanquam ad sibi « externum » (alterum) et simul ut sibi intime praesentem. Iamvero hic detegimus summam convenientiam Incarnationis; ubi Deus se manifestare voluit ut « alium » a nobis, cum quo relationem affectivam inire debemus, sed quoque ut nobis quam maxime similem », quia imas partes, ad affectivitatem usque, assumpsit. Et sic acceditur ad cardinem cultus SS. Cordis Jesu: in lucem ponit affectivitatem Verbi incarnati, capacitatem emotionis et ideo capacitatem nobiscum communicandi. Fieri nequit quin nostra humana affectivitas opulentior fiat vi talis contactus cum Persona divina quae nos adamat. E quo contactu gaudium amoris sequitur, revera « Haurietis aquas in gaudio ».

— Peccatum locum essentialem in christianismo occupat (cfr. I Joan., I, 8). Nonnulli psychologi recentiores sensum culpabilitatis ut causam defectionum seu morborum mentalium assignant, speciatim in campo nevrosis (iam olim: Nietzsche, recentius A. Hesnard loquuntur de cyclo « auto-accusationis » et « auto-justificationis »). In visione Freudiana peccatum consideratur unice sub aspectu « introversionis », peccatum est carnifex, tortor individui, est « auto-punitio ». Conscientia seu « ego » locum intermedium haberet inter duas partes psychicas inconscias « das Es » (« ça ») qui est sedes pulsationum, tendentiarum eroticarum seu aggressivarum, et « Das UberIch » (le « Sur-Moi ») continens vim coercitivam impositam ab educatoribus. Peccatum esset consensus in illam primam partem cum neglectu alterius partis; inde luctae.

Visio vere christiana peccati est undequaquam alia; non est perprimis offensa individui sed Dei; non est « introversio » sed « extraversio », est negatio divini amoris, est offensa Dei ut « alius » est a nobis, et inde est malitiae [p.480] infinitae. Sed Deus est infinitae misericordiae, qui condonare nos desiderat. Huius misericordiae infinitae SS. Cor est symbolum eloquentissimum: Cor humanum cognoscens nostras debilitates morales, Cor divinum potestatem habens in peccata. Ideo cultus SS. Cordis Jesu respondet cunctis exigentiis psychiatricis. Incarnatio redemptrix nobis manifestavit plenitudinem amoris Déi, iuxta modum perfectissimum amoris humani; cultus SS. Cordis Jesu « concretisat » « amorem clivinum », sublineando Deum assumpsisse id quod maxime « humanum » est in homine: teneritatem humanam, bonitatem ineffabilem erga peccatores. Amori divino homo modo humano respondere valet cum affectivitate, oblativitate sua. Propterea cultus SS. Cordis est medicina animarum hodiernarum.

#### APPENDIX IV

##### [p.481] *Sensus semanticus-doctrinatis "Agape"*

Hic sensus jam quodammodo adumbratur per terminos Hesed et rahamin, benevolentiam ac misericordiam designantes.

Tum Scriptura N. Testamenti, tum « Koinè » sensum determinatum assignant conceptui « agape ». Est amor purus complacentiae, absque specie concupiscentiae; involvit gratuitatem, generositatem, donationem absque respectu ad propriam utilitatem. In eo iam percipitur color valde perceptibilis consecrationis, reverentiae cultualis ac fidelitatis. Qui amor charitatis, quando e parte subiecti ad Deum dirigitur, sese exprimit servitio, beneficentia, misericordia erga omnes necessitates proximi. « Agape » essentialiter est adhaesio profunda, ex imo cordis

pullulans, lucida; ex parte Dei est prorsus gratuita; ex parte hominum edicit gratiarum actionem erga Deum, ac benevolentiam erga proximum. S. Paulus « agape » in connexione ponit cum oeconomia salutis a Deo volita ac expressa per Redemptionem. E quibus apparet statim fons «agape», est nimirum benignitas Dei erga creaturam. Habet et aspectum eschatologicum, quando Christus plene sese patefaciet; e quo elucet relatio ad virtutem theologicam spei. « Agape » operatur et assimilationem cum Christo: amemus oportet sicut Ipse dilexit nos. Quod involvit aspectum apostolicum.

## APPENDIX V

### *[p.482] Cultus SS. Cordis Jesu et cura animarum*

Hic cultus non ut personalis devotio tantum, considerari potest, sed intrare debet campum quoque pastorem. Affirmante Pio XI, Ecclesia multiplices exspectat fructus: conversionem peccatorum, fervorem intensiorem apud iustos, incrementum spiritus apostolatus...

Cura animarum finaliter nil aliud intendit quam ipsam redemptionem: scilicet quae est in sanctificatione singularum animarum ad Dei gloriam, in et cum Christo. Cultus SS. Cordis Jesu nullatenus alia exercitia pastoralia remove intendit, sed nostris diebus est instrumentum per excellentiam in materia pastoralis.

1) Hic cultus patefacit mala hodierna quoad eorum causas ultimas. Etenim, attentionem nostram movet in Christi iura et amorem; quod praecise ratio fuit consecrationis mundi SS. Cordis Jesu. Christus est mundi Redemptor, qui sanguine suo nos redemit nosque filios adoptivos effectit. Sic melius penetratur malitia peccati, quae in hodierna salutis oeconomia est offensa erga Christi amorem infinitum. Hic tangitur causa profunda malorum hodiernorum; iamvero, cultus SS. Cordis Jesu praecise accentuat amorem Verbi incarnati, malitiam peccati, necessitatem consecrationis ac reparationis. Actualitas huius cultus in eo est quod novis formis veritates fundamentales induit.

2) Hic cultus necessitatem accentuat reparationis ac apostolatus. Christianismus non apprimè est doctrina vel systema, sed est eventus et Persona. Historia Christi culmen habuit in morte redemptrici. Quod mysterium adhuc nunc protrahitur. Nonnulli protestantes Redemptionem unice vident ut factum praeteritum, sine valore pro tempore praesenti: nunc nil accidit, humanitas exspectare debet reditum finalem Christi. Sed christianismus, quia *[p.483]* est eventus ac Persona, non circumscribitur temporibus ac spatiis. Mors Christi in cruce erat eventus centralis qui sane tempore determinato accidit. Tamen verae dimensiones crucis sunt illae Christi intellectus ac Cordis. Sed Christus est Redemptor universalis omnium hominum ac omnium temporum. In loco Calvariae nos praesentes fuimus Christi Cordi. Imo, Redemptio applicata iugiter est eventus actualis, qui hominum cooperationem petit. E quibus evidenter sequitur necessitatem reparationis ac apostolicae activitatis.

3) In expositione huius cultus solide et sane procedendum venit: fontes sunt exponendi, misericordia divina inculcanda ut remedium fragilitatis humanae, amor divinus et humanus ut stimulus exhibendus amoris nostri generosi, animae adducendae sunt ad « sacramentum caritatis », Eucharistia, quae locum centrale occupat in Corpore mystico. Tota cura animarum amorem ut centrum habeat oportet, sed amorem operosum, operibus se manifestantem caritatis.

### *[p.484] vierge*

\*\*\*\*\*